



Quand le syntagme nominal prend ses marques

Du prédicat à l'argument

sous la direction de Peter Lauwers, Katia Paykin,
Mihaela Iliaoaia, Machteld Meulleman
et Pascale Hadermann

À Marleen Van Peteghem

Ouvrage publié avec le concours de Universiteit Gent et du CIRLEP,
université de Reims Champagne-Ardenne.

Couverture : « L'oiseau de Paradis, Kirštenbosch, Le Cap, Afrique
du Sud », 2018, Katia Paykin / Conception graphique et mise en page :
Éditions et presses universitaires de Reims.

ISBN : 978-2-37496-146-0 (broché)

ISBN : 978-2-37496-155-2 (PDF)

Sauf mention contraire en note, tous les liens Internet cités dans cet ou-
vrage ont été consultés pour la dernière fois le 09/06/2021.



Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons* attribution, pas d'utilisation commerciale 4.0 international.

ÉPURE • Éditions et presses universitaires de Reims, 2021

Bibliothèque Robert de Sorbon

Avenue François-Mauriac / CS40019 / 51 726 Reims Cedex

www.univ-reims.fr/epure

Diffusion FMSH - CID

18-20 rue Robert-Schuman / 94 220 Charenton-le-Pont

www.lcdpu.fr/editeurs/reims

Quand le syntagme nominal prend ses marques

Du prédicat à l'argument

sous la direction de Peter Lauwers, Katia Paykin,
Mihaela Iliaia, Machteld Meulleman
et Pascale Hadermann

l'epure
EDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE RIJMS

Table des matières

Introduction : du prédicat à l'argument	9
Peter Lauwers, Katia Paykin, Mihaela Iliaoaia, Mačhteld Meulleman & Pascale Hadermann	

Partie 1 Le prédicat

1.1. Le prédicat attributif

Les « noms prédicatifs » à la lumière de la détermination	27
Eva Lavric	

Le verbe <i>représenter</i> + SN : entre verbe transitif et copule, entre complément et attribut	55
Ludo Melis	

The (?) superfluous marking of the resultative phrase with verbs of chromatic change in Dutch	77
Peter Lauwers, Renata Enghels, Miriam Taverniers & Justine Métairiy	

<i>Le temps est au soleil et aux hommages</i> : petit essai sur le (non-)attribut du sujet	99
Mačhteld Meulleman & Katia Paykin	

1.2. Des verbes au service d'un prédicat complexe

- La construction *aller + V-ant* en français contemporain :
une structure attributive sur le mode dynamique ?
Perspectives historiques et comparées 127
Jasper Vangaever & Anne Carlier
- Rougir* dans *rougir de colère* : un verbe support ?151
Georges Kleiber & Anne Theissen
- La possession inaliénable et le verbe *avoir* existentiel173
Katia Paykin & Danièle Van de Velde

1.3. Les verbes dits « labiles » au centre d'une alternance argumentale

- Les verbes labiles dans l'histoire de la famille indo-européenne :
une perspective typologique diachronique191
Leonid Kulikov

Partie 2

Le marquage morpho-syntaxique des arguments

2.1. Le marquage casuel : autour du datif

- Notes on the Romanian dative..... 219
Gabriela Pană Dindelegan
- Specialisation through competition:
habeo vs mihi est from Latin to Romanian243
Jasper Vangaever & Mihaela Iliaoaia

L'amorce en grec néo-testamentaire du remplacement du datif par le génitif	267
Gunnar De Boel	
La promotion du datif en position sujet dans les constructions en <i>se laisser</i> / <i>se voir</i> + Vinf	291
Injoo Choi-Jonin & Véronique Lagae	
Ce qui se ressemble s'assemble. Grammaticalisation et affinités naturelles entre le passif pronominal et le datif	313
Béatrice Lamiroy	
La construction <i>tough</i> à la lumière de l'aspect russe.....	337
Svetlana Vogeleer	

2.2. Autres marques de compléments

Structure argumentale et marquage de l'objet direct en espagnol.....	359
Eugeen Roegiesť	
Variations on argument structure and TOPIC. Some Romanian data.....	383
Alexandru Mardale & Edgar Onea	
Los derivados de <i>ibi</i> e <i>inde</i> en navarroaragonés antiguo: una aproximación a su sintaxis.....	405
Antoine Primerano	
<i>Seule Marleen suscite autant l'adhésion</i> : accords et désaccords sur fond de prédication	427
Dan Van Raemdonck	

2.3. La non-réalisation d'arguments

Impersonal pronouns and subject ellipsis: a cartographic analysis.....453

Liliane Haegeman

L'ellipse dans les comparatives : le cas du *gapping* en roumain 475

Gabriela Bîlbîie

Je pense vs je le pense. Sur le rôle de la reprise pronominale
dans l'opposition verbe faible / verbe fort : une analyse de corpus 497

Dominique Willems

2.4. Rapports casuels au sein du SN

Une linguiste au flair subtil : quelques remarques
sur la construction *N1+à+article défini+N2+modifieur*517

Fayssal Tayalati & Vassil Moštrov

Le superlatif relatif et la solution partitive..... 541

Emilia Hilgert

Introduction : du prédicat à l'argument

Peter Lauwers, Katia Paykin, Mihaela Illoaia,
Machteld Meulleman & Pascale Hadermann

Ce volume est consacré aux prédicats et aux structures argumentales qui les complètent. Ce faisant, il s'inscrit dans une vision de la phrase, qui, de nos jours, domine la scène linguistique internationale, et qui place le verbe, et par extension le noyau prédicatif, au centre de l'attention et « dégrade », pour ainsi dire, le sujet au rang d'un simple argument (parfois appelé *externe*). Relativement récente – même si la conception verbo-centrale de la phrase compte un certain nombre de précurseurs (voir entre autres Lauwers 2003) –, cette vision est venue compléter, voire concurrencer une tradition séculaire, héritée d'Aristote et formalisée depuis par le structuralisme américain et la grammaire chomskyenne, qui reconnaissait dans toute proposition deux constituants principaux, le sujet (SN) et le prédicat (SV). Une tradition séculaire, certes, mais qui présente une variation considérable, notamment pour ce qui est de la structure interne du prédicat. Rappelons à cet égard le célèbre « verbe substantif » des grammaires logico-philosophiques du XVIII^e siècle, marque de l'affirmation, trait d'union entre le sujet et l'« attribut », que les analyses scolaires demandaient d'explicitier par le biais d'une décomposition en *être* + participe (*je dors = je suis dormant*), encore jusqu'à l'aube du XX^e siècle (Chervel 1977).

La vision verbo-centrale, qui analyse le verbe comme le noyau de la phrase autour duquel gravite un nombre variable d'arguments (qui peuvent se réduire à zéro, comme dans le cas des verbes dits « avalents », p.ex. *il pleut*), est étroitement liée au nom de Lucien Tesnière. Selon ce

slavisant français (Tesnière 1959, ch. 48), une proposition exprime un « petit drame » qui met en scène un procès (nœud verbal) dans lequel sont impliqués un certain nombre d'actants ou arguments, c'est-à-dire des entités dotées d'un certain rôle sémantique. Cette analyse se retrouve également, dans une perspective de logique formelle, chez des auteurs comme Frege et Russell (cf. entre autres, Frege 1892, Linsky 1952, Russell 1956), où le prédicat (en l'occurrence verbal) se définit comme un élément de signification « insaturé », « incomplet » ou, selon la formule de Bertrand Russell, comme une « fonction propositionnelle ». Notons que l'analyse valencielle a également acquis ses titres de noblesse dans l'analyse de l'oral spontané, où elle fonde la distinction entre macro-syntaxe et micro-syntaxe.

Les arguments sont réalisés linguïstiquement par des syntagmes nominaux, qui, eux, ne présentent aucune incomplétude et qui entrent dans un réseau de relations syntactico-sémantiques avec le prédicat verbal. « Régis » par le verbe (Berrendonner & Deulofeu 2020), ils endossent à l'occasion un ensemble de marques morpho-syntaxiques, notamment casuelles, qui dans les langues sans cas nominaux se fondent le plus souvent sur des rapports de reformulation pronominale (p.ex. à N ~ *lui*). Or, la fonction des syntagmes nominaux ne s'arrête pas là : ils peuvent également remplir des fonctions prédicatives, comme celles d'attribut du sujet (*Marleen est une femme intelligente*) ou de l'objet (*On la considère comme une grande spécialiste du datif*).

Si dans le domaine des prédicats et des arguments la frontière entre sémantique et morpho-syntaxe n'est pas toujours très claire et que le problème du *mapping* entre sémantique et syntaxe reste un sujet fort débattu, ce volume s'attache à décrire les réalisations morpho-syntaxiques des prédicats et des relations argumentales. Par ailleurs, ce point de vue se marie très bien avec la tradition descriptive des analyses valencielles et lexico-grammaticales (et des dictionnaires de constructions verbales qui en sont issus, comme le *Dicovalence*, le *Dutch-French-English Contrastive Verb Valency Dictionary* et, bien sûr, le *Lexique-Grammaire*). Plus récemment, les Grammaires de Construction ont même érigé la notion de construction argumentale au rang d'unité fondatrice de la grammaire, se superposant aux lemmes verbaux. L'on sait que ce vaste domaine de recherche continue à poser des défis à la description et à la modélisation grammaticales, dont certains sont restés à la pointe de la recherche actuelle, et qui, dès lors, se reflètent dans les contributions à ce volume.

Ainsi, les réalisations non prototypiques des fonctions syntaxiques et des rôles sémantiques (y compris les *mismatches*, qui pourraient aussi inclure l'emploi prédicatif du SN) constituent un problème ardu et un défi à toute tentative de formalisation, celle-ci étant rétive aux catégories non discrètes. Face à l'éclatement distributionnel qui en résulte, certains linguistes n'ont-ils pas été amenés à sacrifier des notions aussi importantes que celle de fonction syntaxique ? Avec Gross (1969) et, plus récemment, Croft (2001), on se retrouverait, *in fine*, avec autant de fonctions qu'il y a de verbes (ou de constructions du verbe). Ce problème de la *gradience* (Aarts 2007) se voit encore aggravé par des processus diachroniques qui convergent dans ce qu'on a appelé la grammaticalisation (cf. Vangaevev & Carlier, ici même), qui aboutissent à la superposition de multiples rapports syntaxiques au sein d'un même lemme verbal, ou encore à des statuts morpho-syntaxiques variés pour le même type de forme (cf. Primerano, ici même, sur la cliticité). Certains de ces problèmes, comme les sujets non canoniques (p.ex. au datif, cf. Vangaevev & Iliaia, ici même), ont pris une telle envergure qu'ils sont en passe de devenir des domaines de recherche à part entière.

Un autre sujet épineux concerne la possession inaliénable. Contrairement aux idées reçues selon lesquelles le concept d'inaliénabilité est déterminé par les différences culturelles ou pragmatiques entre les langues (cf. entre autres, Bally 1926, Chappell & McGregor 1996, Heine 1997), Marleen Van Peteghem s'est efforcée de démontrer à plusieurs reprises que l'extension d'inaliénabilité dépend des constructions où le possesseur externe peut apparaître et des rôles sémantiques associés à ses positions (cf. entre autres, Van Peteghem 2000 par rapport au français, au roumain et au russe, Paykin & Van Peteghem 2003 par rapport au russe). La problématique de l'inaliénabilité revient dès lors à plusieurs reprises tout au long de ce volume, en premier lieu dans les nombreuses contributions consacrées au datif (voir section *infra*), mais même au-delà. Ainsi, Paykin & Van de Velde l'abordent du point de vue de son rapport avec le verbe *avoir* dans des contextes existentiels et Meulleman & Paykin en parlent dans le cadre de la construction en *être* à (p.ex. *les temps n'étaient plus aux tendres*). Que les contours de la possession inaliénable n'aient pas encore été stabilisés une fois pour toutes ressort aussi de l'article de Tayalati & Moštrov, qui explorent cette notion dans le domaine du SN (*une linguiste au flair subtil*).

Enfin, on ne saurait oublier ici les multiples autres sujets brûlants et casse-tête auxquels le présent volume fait écho, tels que les conditions de légitimation de l'ellipse (syntaxique et / ou sémantique), le phénomène de la labilité verbale, l'impact de la hiérarchie d'animéité sur la distribution des rôles et les conséquences de la grammaticalisation pour la structure argumentale du verbe.

Tout au long de cet ouvrage, la perspective comparative (notamment micro-typologique, et diachronique) révèle son intérêt heuristique et son importance théorique. En effet, la portée variable des catégories d'une langue à l'autre (et d'un état de langue à un autre) nous permet de mieux comprendre l'essence de certaines catégories linguistiques, leur noyau dur et leurs extensions, ainsi que les paramètres qui en articulent et expliquent la variation, sans pour autant nier les bons vieux préceptes de la linguistique structuraliste immanentiste. Pensons à l'étendue du datif – et notamment au datif étendu, entre autres de la possession inaliénable – et du passif pronominal, deux catégories qui se voient réunies par ailleurs dans la contribution de Lamiroy. Pensons également à la portée du marquage différentiel, à la productivité de la labilité, de la construction résultative et des reformulations diathétiques plus spécifiques (en *se voir*, etc.). Si le français se trouve au centre de ce volume, il se voit donc mis en perspective avec d'autres langues, romanes (l'espagnol, le roumain, l'italien), germaniques (le néerlandais, l'anglais) et slaves (le russe), pour ne pas oublier les langues classiques (le latin, le grec). En retour, cette mise en perspective donne un éclairage plus global des caractéristiques descriptives du français, dans la mesure où elle positionne le français sur l'échiquier (micro-)typologique pour chacun des phénomènes étudiés ici.

Ce volume s'annonce comme un diptyque. Dans la première partie est abordée l'architecture formelle du prédicat, d'abord par son versant verbal (auxiliaires, verbes supports, copules), puis par son versant non verbal, nominal notamment (attribut). Puis, le second volet nous amène au marquage morpho-syntaxique des arguments, avec une attention toute particulière pour le datif, dont les multiples fonctions (dont la possession inaliénable) constituent un véritable leitmotiv tout au long de ce volume.

Le prédicat

Le premier axe thématique de ce volume concerne le prédicat, et notamment les deux composantes du complexe prédicatif nominal. Ainsi, une première série de contributions discute de problèmes liés à l'architecture morpho-syntaxique de la partie nominale (ou adjectivale), donc l'attribut, alors que la deuxième série a pour objet la partie proprement verbale, l'élément ancillaire (auxiliaire à proprement parler, copule ou verbe support), dont le rôle consiste à pourvoir le prédicat non verbal de marques TAM (temps/aspect/modalité), qui permettent son intégration dans une phrase verbale. Enfin, la dernière contribution se penche sur les prédicats verbaux dits « labiles », qui entrent dans l'alternance causative / anticausative.

Le prédicat attributif

Les quatre premières contributions sont consacrées à la forme morpho-syntaxique des prédicats attributifs, notamment des syntagmes attributifs non prototypiques. En effet, si l'adjectif passe pour l'attribut prototypique (Riegel 1985), il n'est pas la seule catégorie apte à fonctionner comme attribut, position très accueillante, on le sait (Lauwers & Melis 2013), qui, contrairement à la position COD, par exemple, franchit allègrement les cloisons intercatégorielles, aboutissant à des réalisations variées et « graduelles » de la fonction.

Dans la première contribution de cet axe thématique consacré aux SN, **Eva Lavric** nous rappelle un paradoxe déjà relevé par Marleen Van Peteghem (1991) : comment réconcilier l'idée d'une expression référentielle (telle que le SN plein, défini ou indéfini) à l'idée d'une position prédicative, donc non référentielle ? Lavric finit par défendre la thèse selon laquelle ces SN ne cessent pas d'être référentiels, ce qui implique une réévaluation de la typologie des phrases copulatives. Les SN sont également à l'honneur dans la contribution de **Ludo Melis**, qui s'interroge sur le statut attributif des compléments du verbe *représenter*, verbe traditionnellement rangé dans la série des verbes équationnels (comme *constituer*, *former*, etc.). L'application systématique d'un ensemble de critères aboutit à un éventail de types de compléments qui se positionnent sur une échelle qui illustre une fois de plus le continuum qui s'étend des objets aux attributs. La prototypicité de la catégorie adjectivale en

position d'attribut vaut aussi pour le domaine des attributs dits *résultatifs*, ce qui n'est pas sans poser problème aux langues à cadrage verbal (EN *verb-framed*), telles que le français et les autres langues romanes, réputées plus rétives aux résultats de nature adjectivale. En effet, elles se voient souvent obligées à se rabattre sur des constructions prépositionnelles, comme dans le domaine du changement chromatique (*peindre la porte en vert*), par exemple, où le résultat fait donc l'objet d'un marquage supplémentaire. Dans leur contribution, **Peter Lauwers, Renata Enghels, Miriam Taverniers & Justine Métairy** proposent de prendre la problématique par l'autre bout en examinant les raisons pour lesquelles une langue à cadrage satellitaire (EN *satellite-framed*) telle que le néerlandais aurait besoin de structures prépositionnelles, alors que, d'après une logique proprement typologique, un simple adjectif peut faire l'affaire. Ce faisant, ils soulignent, à l'instar de Melis, l'importance d'une approche très fine des constructions – parfois multiples – dans lesquelles les verbes peuvent apparaître, que le cadre théorique soit valenciel ou constructionnel. Sous des apparences parfois unitaires peuvent se cacher, en effet, des relations syntaxiques très diverses. C'est aussi ce qui ressort de l'étude de **Machteld Meulleman & Katia Paykin** à propos de l'emploi de la copule *être* suivie de la préposition *à*. Elles montrent que la structure [*le temps* V_{être} *à* X] cache en réalité trois constructions, que l'on aurait tort de prendre pour des constructions attributives et qui peuvent se télescoper en français, contrairement à beaucoup d'autres langues. En plus des combinaisons de type *temps* 'temps météorologique' + nom météorologique, construction à portée lexicale limitée marquant une visée prospective, on constate que la même structure de surface s'ouvre à des termes plus variés (noms et infinitifs) lorsque le nom *temps* prend un sens non météorologique, avec des effets de sens de type modal à la clé. Qui plus est, la même structure homonymique cache encore une troisième construction dans laquelle *à* + SN correspond à un datif possessif marquant l'appartenance (*les temps n'étaient plus aux tendres*).

Des verbes au service d'un prédicat complexe

Tant la plasticité catégorielle que la superposition de constructions ou schémas valenciels, replacées dans le cadre des processus de grammaticalisation, sont aussi au cœur de la contribution de **Jasper Vangaeve & Anne Carlier**, qui inaugure la section consacrée aux

verbes « ancillaires ». L'analyse de la perte de productivité de la construction *aller* + participe depuis le latin (notamment en comparaison avec l'italien et l'espagnol, rappelant la valeur heuristique de la comparaison si chère aux travaux de Marleen Van Peteghem) s'explique, selon les auteurs, par sa réanalyse comme structure auxiliaire, voire copulative. Dans cette structure réanalysée, le verbe *aller* se grammaticalise comme (semi-)auxiliaire progressif sélectionnant des verbes exprimant l'accroissement ou le décroissement (inaccusatifs), afin d'exprimer un état sur le mode dynamique, complémentaire à la stativité de la structure *être* + adjectif. De ce fait, *aller* + participe présent rejoindrait le paradigme des copules de changement d'état, ce qui ferait sauter la dernière contrainte catégorielle (cf. Lauwers & Melis 2013) sur la position attributive. La problématique des (quasi-)attributs nous amène aussi à nous poser des questions sur le statut du verbe semi-copule, dont l'inventaire est mal délimité, comme viennent de nous rappeler chacun à leur manière les cas de *aller* + participe et *représenter* (cf. Melis *supra*). Le même problème de délimitation se pose pour cet autre type de prédicats complexes, qui sont eux aussi fondés sur l'alliance entre un verbe ancillaire et une expression qui porte la principale charge prédicative, à savoir les verbes supports. C'est ainsi que **Georges Kleiber & Anne Theissen** se proposent de se pencher sur le fonctionnement des structures du type *rougir de colère* et, plus précisément, sur le statut qu'y occupe le verbe *rougir*. Certaines propriétés formelles et sémantiques peuvent inciter à ne plus y voir qu'un verbe support qui exprimerait l'intensité de l'affect du complément prépositionnel, mais les auteurs montrent que les données favorables à une telle analyse ne sont pas décisives et que, pour expliquer ces emplois, il ne faut pas nécessairement enlever au verbe *rougir* son contenu chromatique. Une autre façon encore d'envisager le prédicat est proposée par **Katia Paykin & Danièle Van de Velde**. À travers l'étude de la possession inaliénable, leur article aborde le fonctionnement du verbe *avoir* dans l'expression de l'existence. Les auteures considèrent que, contrairement à la thèse de Lyons (1967) selon qui ce verbe y est une simple copule dépourvue de signification, le verbe *avoir* peut y garder tout son sens, notamment dans l'expression de la possession *stricto sensu*. Par ailleurs, elles montrent que, malgré sa dénomination, la possession inaliénable ne relève pas vraiment de la relation de possession, et se distingue aussi, au moins en français, des autres relations partie-tout qui s'avèrent être plus proches de la simple possession.

Les verbes dits « labiles » au centre d'une alternance argumentale

Enfin, la dernière contribution consacrée aux prédicats concerne une classe de verbes fondée sur l'alternance argumentale causative / anticausative (*Pierre casse la branche / La branche casse*) sans marquage sur le verbe : celle des verbes dits « labiles ». L'évolution de la productivité de cette classe est examinée dans la contribution de **Leonid Kulikov**, qui prend les langues indo-européennes comme cadre de référence pour les contraster avec des langues non indo-européennes. Dans ce large panorama typologique, Kulikov distingue deux grandes zones, une zone occidentale (langues slaves, germaniques), marquée par l'émergence et le développement de la labilité, et une zone orientale (langues indo-iraniennes), qui, elle, a connu une tendance au déclin de la catégorie des verbes labiles. Il suggère que l'étendue du phénomène de la labilité va de pair avec d'autres propriétés structurales, comme la portée de la voix moyenne. Dans les langues slaves et romanes, celle-ci empiète sur le terrain des verbes labiles, mais pas dans les langues germaniques, ce qui a contribué au succès de la labilité en anglais, par exemple.

Le marquage morpho-syntaxique des arguments

Le deuxième axe de ce volume déplace l'angle d'analyse de l'architecture formelle des prédicats vers le marquage morpho-syntaxique des arguments. Les six premières contributions abordent le marquage casuel, notamment le datif et ses relations avec le génitif et l'accusatif. Viennent ensuite d'autres types de marquage du SN, comme le marquage (différentiel) de l'objet et du topique enchâssé. Les trois contributions suivantes prennent la problématique par l'envers, pour ainsi dire, en creusant les conditions de non-réalisation de certains arguments, à la fois sous l'angle de l'ellipse et de la perte de recton due aux processus de grammaticalisation et de pragmaticalisation. Enfin, certaines relations casuelles, notamment certains emplois du génitif, se situent au sein du SN. Celles-ci font l'objet des deux dernières contributions à ce volume.

Le marquage casuel : autour du datif

La contribution de **Gabriela Pană Dindelegan** ouvre le chapitre sur le datif. Elle propose une synthèse des caractéristiques du datif roumain, s'appuyant sur deux études de Marleen Van Peteghem (2007, 2016). Parmi les spécificités du datif roumain, l'auteure relève la co-occurrence de formes syncrétiques datives et génitives dans le syntagme nominal, la lexicalisation de certaines prépositions assignant le datif (p.ex. *grație* 'grâce à'), l'apparition du datif dans des schémas syntaxiques spécifiquement roumains (le datif expérientiel avec des verbes psychologiques ou avec des verbes de sensation physique, cf. Vangaever & Iliaia ici même ; l'absence du datif dans les constructions ditransitives), la synonymie syntaxique de deux structures exprimant la possession inaliénable, l'une avec un clitique datif, l'autre avec un clitique accusatif, et l'apparition du datif dans des positions adverbiales non argumentales, comme les datifs locatif et possessif. La contribution de **Jasper Vangaever & Mihaela Iliaia** s'attaque à un des emplois du datif qui est spécifique au roumain, le datif expérientiel, et plus particulièrement, à son rôle dans les constructions du type *mihi est*. Les auteurs nous ramènent au latin pour nous faire découvrir l'évolution de la compétition entre les constructions *mihi est* [DAT + être + N_{état}] et *habeo* [NOM + avoir + N_{état}] dans leurs interprétations possessive et expérientielle. La construction *habeo* s'utilise avec un possesseur ou un expérienceur sujet canonique, encodé au nominatif, et un objet à l'accusatif. Pour ce qui est de la construction *mihi est*, celle-ci est représentative du marquage non canonique de l'expérienceur, marqué par le datif cette fois-ci, tandis que le nominatif, traditionnellement analysé comme sujet, encode le prédicat (cf. Iliaia & Van Peteghem à paraître). Les auteurs montrent que, dans le passage du latin aux langues romanes, *habeo* s'est généralisé dans la plupart des variétés romanes, supplantant *mihi est* dans les contextes possessifs et expérientiels, ce qui marque une évolution vers une réalisation plus canonique des arguments. Seul le roumain fait exception et est le théâtre d'une compétition (vérifiée en diachronie) entre *habeo* et *mihi est* qui tend vers une différenciation fonctionnelle. Parallèlement à cette évolution du datif qui caractérise les langues romanes, on note un déclin encore plus net du datif en grec. Tout comme Vangaever & Iliaia, **Gunnar De Boel** part à la découverte de l'amorce de cette évolution, qui débouchera plus tard sur le remplacement du datif pronominal par le génitif. Il constate, d'Homère

à la *koinè* impériale, un recul du datif au profit du génitif, tant avec des verbes de privation qu'en emploi possessif. Ce processus accompagne la disparition des adjectifs possessifs (au profit de pronoms personnels clitiques au génitif). Dopés par la célèbre loi de Wackernagel, ces derniers peuvent se positionner juste derrière la première position tonique de la phrase et élargir leur portée, tout en restant, syntaxiquement parlant, des compléments adnominaux, mais cette fois-ci extraposés. Cette loi de nature purement phonologique, aidée en cela par la hiérarchie d'animéité, aurait donc préparé la réanalyse sémantique de ces génitifs en datifs, et donc leur montée en puissance.

Le datif est également au cœur de la contribution d'**Injoo Choi-Jonin & Véronique Lagae**, mais cette fois-ci sous l'angle de sa réalisation au cas nominatif comme sujet de constructions pronominales [*se laisser / se voir* + Vinf]. Ces constructions passent pour des reformulations diathétiques passives, qui aboutissent à la promotion du datif argumental en position de sujet. Les deux auteures réexaminent la question sur la base d'une étude de corpus et mettent en évidence les spécificités de chacun des auxiliaires en passant au peigne fin les différents types de datifs qui sont concernés et le degré d'agentivité du sujet. Il en résulte que ces constructions confirment l'analyse de Marleen Van Peteghem (2006), qui considère le datif comme un cas structural en français, c'est-à-dire comme un marquage purement configurationnel lié à la hiérarchie des rôles thématiques. En outre, elles montrent que seul [*se voir* + Vinf] peut légitimement revendiquer le statut de périphrase passive à sujet datif. La même structure avec [*se voir* + Vinf] est également présente dans la contribution de **Béatrice Lamiroy**, qui souligne, pour sa part, le lien entre le datif et le sujet. En effet, le datif (étendu), et notamment sa portée, n'est pas sans avoir des affinités avec une autre catégorie dont on connaît la variabilité typologique, à savoir les structures pronominales passives. Se fondant sur la productivité et l'histoire parallèle des constructions passives pronominales et des datifs étendus au sein des langues romanes (le français étant à chaque fois plus contraint que l'italien et l'espagnol), l'auteure avance l'hypothèse d'une ressemblance syntaxique et sémantique tout à fait naturelle entre ces deux structures qui relèvent pourtant de deux plans différents, à savoir la diathèse verbale et les arguments nominaux. Elle précise que ce qui les lie est leur nature essentiellement « moyenne » : il s'agit de catégories intermédiaires, respectivement entre l'actif et le passif canoniques, et entre le nominatif et l'accusatif,

qui peuvent parfois être réunies dans la même phrase, comme dans *Se me estropeó el coche* 'Ma voiture est tombée en panne'.

Les reformulations à effet passif sont également à l'honneur dans la contribution de **Svetlana Vogleer** dédiée aux structures impersonnelles à argument interne antéposé en russe, équivalentes de la structure *tough* en anglais et en français. L'article est directement inspiré de la distinction de Lagae & Van Peteghem (2020) entre les constructions *tough* en néerlandais qui ne sont compatibles qu'avec un nombre restreint d'adjectifs *tough* prototypiques (*facile, difficile*) et celles qui sont également compatibles avec une série variée d'adjectifs évaluatifs (*agréable, amusant*). D'après l'auteure, en russe, l'on trouve les mêmes restrictions sélectionnelles sur les adjectifs figurant au sein des structures impersonnelles à argument interne antéposé à travers l'aspect sémantique, perfectif (ponctuel) ou imperfectif (processif) de l'infinitif y figurant. L'idée principale est que l'infinitif des verbes téliques perfectifs déclenche une lecture modale téléologique en termes de but ou de trajectoire modale menant au but, tandis que l'infinitif des verbes imperfectifs processifs déclenche une lecture évaluative.

Autres marques de compléments

Avec l'étude proposée par **Eugeen Roegiest**, nous quittons le domaine des cas pour d'autres types de marquages morpho-syntaxiques. L'auteur s'intéresse au marquage différentiel de l'objet en espagnol et en roumain. Il montre que le contexte propositionnel joue un rôle fondamental dans la présence de la marque prépositionnelle *a* en espagnol, à côté des traits inhérents et référentiels du nom. En espagnol, dès que l'usage de la marque devient optionnel, le contexte propositionnel devient essentiel pour expliquer sa présence. Plus particulièrement, tant la structure trivalente qu'une relation particulière entre le sujet Agent et l'objet direct Patient peuvent déclencher son apparition. En revanche, en roumain, qui obéit à une typologie différente de celle de l'espagnol et où le degré de thémativité et de référentialité est encore plus important, le contexte propositionnel ne semble pas intervenir. Le marquage formel de la thémativité occupe aussi le devant de la scène dans la contribution d'**Alexandru Mardale & Edgar Onea**, qui se penchent sur les principaux moyens par lesquels le roumain marque le rôle du E-Topique, ou *Topique enchâssé*, défini comme *aboutness*. Les auteurs montrent que le roumain

conceptualise le Topique enĉhâssé comme un lieu (abstrait). Ils arrivent à cette conclusion après avoir étudié la variété des moyens prépositionnels susceptibles d'introduire ce rôle sémantique en roumain moderne et en ancien roumain. En roumain moderne, c'est surtout *despre* 'sur' qui est mobilisé, ainsi que, dans un domaine plus limité, *de* 'de', préposition qui est encore absente en ancien roumain. La conceptualisation locative du topique enĉhâssé s'accorde avec ce qui se passe dans d'autres langues, telles que l'allemand, l'anglais ou le français.

Le domaine adverbial locatif est également à l'honneur dans la contribution d'**Antoine Primerano**. Celui-ci examine en détail l'encodage morpho-syntaxique des formes issues de *ibi* et *inde* en navarro-aragonais des XIII^e et XIV^e siècles. Dans les dialectes ibéro-romans médiévaux, ces éléments oscillent entre un statut adverbial et pronominal, avec d'importantes différences diatopiques. En se fondant sur une comparaison de leur distribution avec celle des pronoms personnels objets, l'auteur conclut qu'en vieux navarro-aragonais les descendants de *ibi* et *inde* se comportent plutôt comme des pronoms clitiques, mais que l'étiquette de clitique est une affaire de degré, comme il ressort également des différences entre les pronoms clitiques médiévaux et leurs correspondants actuels. C'est cette même *gradience*, avec ses zones de transition, qui est à la base du problème abordé par **Dan Van Raemdonck**. Comme on le sait, les frontières entre le domaine adverbial et la sphère adjectivale (adjectif attribut ou autre) sont poreuses, et, là encore, les découpages morpho-syntaxiques sont assez instables et peuvent varier considérablement d'une langue à l'autre. L'auteur s'intéresse plus particulièrement aux emplois focaux de l'adjectif *seul* où cet adjectif exceptif (qui pourtant s'accorde au terme (pro)nominal auquel il se rattache) semble remplir une fonction plutôt adverbiale. S'appuyant sur un modèle d'inspiration guillaumienne basé sur le concept d'incidence, l'auteur contraste les emplois focaux (et initiaux) de *seul* et *seulement*, afin de fonder leurs spécificités sur l'appartenance à la classe d'origine : adjectif vs adverbe.

La non-réalisation d'arguments

Si un argument est appelé par le sens du verbe, il peut faire défaut sous certaines conditions. Les trois contributions suivantes sondent les conditions d'une telle non-réalisation d'arguments.

Ainsi, **Liliane Haegeman** note la non-suppressibilité du sujet impersonnel *on* en français, langue à sujet obligatoire qui, cependant, autorise l'omission des sujets référentiels comme *il* ou *nous* dans certains contextes syntaxiques et registres. Elle fait remarquer que le sujet *on*, tout comme l'équivalent *men* en néerlandais, se prête à l'anaphore interphrasique sans être à même de constituer l'antécédent de l'anaphore discursive intra-phrasique, ce qui bloquerait l'omission du sujet. Toutefois, *on* et *men* ne se comportent pas de la même façon face à la coordination. Elle propose une explication de ce constat dans le cadre de l'approche cartographique qui ramène le caractère non suppressible de *on* dans la coordination à sa position syntaxique inférieure par rapport aux pronoms personnels. La coordination et son rôle primordial dans la légitimation de l'ellipse sont également au centre de la contribution de **Gabriela Bîlbîie**. Une application classique de ce phénomène se trouve dans ce qu'on appelle en anglais le *gapping*, ellipse caractérisée par l'absence d'au moins la tête verbale en cas de coordination, en contexte non enchâssé. Bîlbîie nous rappelle que le *gapping* apparaît aussi en contexte de subordination, notamment dans les constructions comparatives. Elle montre que les contraintes du *gapping* y sont moins strictes que ce qui est généralement observé dans la coordination. Vu que le mécanisme de reconstruction syntaxique, couramment admis dans les grammaires génératives, ne rend pas compte des faits empiriques observés dans les structures comparatives, l'auteure propose une analyse unitaire du *gapping* dans les contextes de coordination et de comparaison en termes de « fragments », en postulant une ellipse sémantique plutôt que syntaxique. Si l'ellipse d'arguments est régie par des contraintes syntaxiques très spécifiques, la non-réalisation d'un argument clitique peut également s'expliquer par d'autres mécanismes. Ainsi, **Dominique Willems** s'intéresse à la non-réalisation du pronom personnel accusatif dans les emplois dits *faibles* (d'après le terme de Blanche-Benveniste) des verbes d'opinion. Ce critère structural pour distinguer entre emploi fort et faible (i.e. caractérisé par l'affaiblissement de la réaction verbale) a été mis en doute, mais l'auteure montre, corpus à l'appui, que l'on ne saurait réduire l'apparition de pronoms à la variation en termes de registres ou de temps (maintien archaïsant). Il s'agit bel et bien d'une différence d'encodage structural, tant à l'oral qu'à l'écrit, qui était l'affaiblissement sémantique et le fonctionnement pragmatique des verbes en emploi faible.

Elle souligne par ailleurs la position particulière de *trouver* dans ce réseau de constructions.

Rapports casuels au sein du SN

Jusqu'ici les cas ont essentiellement été abordés dans le cadre de relations entre prédicat verbal et arguments. Toutefois, certaines relations casuelles affectent aussi la structure interne du SN, comme le rappellent les deux dernières contributions à ce volume. Celles-ci s'intéressent à deux types de configurations qui impliquent la partitivité, notion transversale que l'on rencontre aussi, par exemple, dans le domaine du datif de la possession inaliénable.

La première contribution, celle de **Fayssal Tayalati & Vassil Mostrov**, a été inspirée par le travail de Marleen Van Peteghem (2000) sur l'inaliénabilité, dont elle présente un prolongement dans le domaine du syntagme nominal. La relation partie / tout s'y inscrit, en effet, dans ce que les auteurs appellent le SN inaliénable (*une linguiste au flair subtil*), construction du type [SN₁ + à + article défini + N₂ + adjectif] qui comporte l'article défini possessif typique des structures inaliénables. Ils aboutissent à une présentation radiale autour d'un noyau de noms humains, complétés d'autres noms concrets dont les référents sont dotés de parties matérielles, contrairement aux noms abstraits, moins fréquents comme N₁ dans la construction et dont les parties correspondent à des dimensions. Quant aux N₂, les auteurs soulignent que le caractère définitionnel (et donc présupposé) l'emporte sur la nature ontologique de la partie, ce qui ouvre la porte à plus de N₂ abstraits (y compris des déverbaux), dont le but est de caractériser le N₁.

C'est également la relation partitive qui fonde l'analyse des superlatifs dans la contribution d'**Emilia Hilgert**. L'auteure avance que la supposée lecture comparative des superlatifs relatifs (*Jean a escaladé la montagne la plus haute* [plus haute que celle de Pierre, de Paul]) telle que les travaux anglo-saxons la présentent, n'est en fait que le résultat d'une interprétation contrastive polémique, engendrée par un autre constituant focalisé. Cette lecture n'aboutit nullement à une interprétation indéterminée de l'article défini (impliquant l'inexistence du référent du superlatif), bien au contraire, l'existence du référent est assurée par l'ensemble par rapport auquel s'opère la partition de l'exemplaire caractérisé par le plus haut / bas degré.

Références bibliographiques

- Aarts, Bas, *Syntactic Gradience : the Nature of Grammatical Indeterminacy*, Oxford, Oxford U.P., 2007.
- Bally, Charles, « L'expression des idées de sphère personnelle et de solidarité dans les langues indo-européennes », in *Festschrift Louis Gauchat*, Franz Frankhauser & Jakob Jud (dir.), Arau, Sauerländer, 68-78, 1926.
- Berrendonner, Alain & Deulofeu, José, « La rect̄ion », in *Encyclopédie grammaticale du français*, 2020 (<http://encyclogram.fr>).
- Chappell, Hilary & McGregor, William, *The Grammar of Inalienability. A Typological Perspective on Body Part Terms and the Part-Whole Relation*, Berlin / New York, Mouton de Gruyter, 1996.
- Chervel, André, *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français. Histoire de la grammaire scolaire*, Paris, Payot, 1977.
- Croft, William A., *Radical Construction Grammar: Syntactic Theory in Typological Perspective*, Oxford, Oxford U.P., 2001.
- Frege, Gottlob, « Über Begriff und Gegenstand », *Vierteljahrschrift für Wissenschaftliche Philosophie* 16, 192-205, 1892.
- Gross, Maurice, « Remarques sur la notion d'objet direct en français », *Langue française* 1, 63-73, 1969 ([doi:10.3406/lfr.1969.5400](https://doi.org/10.3406/lfr.1969.5400)).
- Heine, Bernd, *Possession. Cognitive Sources, Forces, and Grammaticalization*, Cambridge, Cambridge U.P., 1997.
- Ilioiaia, Mihaela & Van Peteghem, Marleen, « Dative experiencers with nominal predicates in Romanian: a synchronic and diachronic study », *Folia Linguistica Historica*, à paraître.
- Lagae, Véronique & Van Peteghem, Marleen, « Les Adjectifs *tough* et le marquage de l'infinitif en néerlandais », *Langages* 218, 53-74, 2020 ([doi:10.3917/lang.218.0053](https://doi.org/10.3917/lang.218.0053)).
- Lauwers, Peter, « Peut-on parler d'une conception 'verbo-centrale' dans la grammaire française 'traditionnelle'? », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 113(2), 113-130, 2003 (https://www.jstor.org/stable/40618604?seq=1#metadata_info_tab_contents).
- — — & Melis, Ludo, « L'attribut du sujet : à la recherche de l'unité dans la diversité », in *Les Fonctions grammaticales : histoire, théories, pratiques*, Aboubakar Ouattara (dir.), Bruxelles, Peter Lang, 251-262, 2013.
- Linsky, Leonard, *Semantics and the Philosophy of Language*, Urbana, Chicago, Illinois U.P., 1952.

- Paykin, Katia & Van Peteghem, Marleen, « External vs Internal Possessor Structures and Inalienability in Russian », *Russian Linguistics* 27(3), 329-348, 2003 ([hal-01532362](https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01532362)).
- Riegel, Martin, *L'Adjectif attribut*, Paris, PUF, 1985 (ark:/12148/bpt6k-33595288).
- Russell, Bertrand, *Logic and Knowledge, Essays 1901-1950*, London, Allen & Unwin, 1956.
- Tesnière, Lucien, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1959.
- Van Peteghem, Marleen, *Les Phrases copulatives dans les langues romanes*, Wilhelmsfeld, Egert, 1991.
- , « Datif possessif et inaliénabilité en français, en roumain et en russe », in *The Expression of Possession in Romance and Germanic Languages*, Liliane Tasmowski (dir.), Cluj-Napoca, Clusium, 149-162, 2000.
- , « Le Datif en français : un cas structurel », *Journal of French Language Studies* 16, 93-110, 2006.
- , « Sur un cas particulier de la possession inaliénable en roumain : la construction *mă doare capul* », in *Studii de lingvistică și filologie romanică : hommages offerts à Sanda Reinheimer Rîpeanu*, Alexandra Cuniță et al. (dir.), București, Editura Universității din București, 572-582, 2007.
- , “Verbs of pain and accusative subjects in Romanian”, in *Atypical predicate-argument relations*, Thierry Ručhot & Pascale Van Praet (dir.), Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 3-26, 2016.

Partie 1

Le prédicat

1.1. Le prédicat attributif

Les « noms prédicatifs » à la lumière de la détermination¹

Eva Lavric

Universität Innsbruck

Eva.Lavric@uibk.ac.at

Résumé • Cette contribution constate une incompatibilité entre l'interprétation courante des phrases copulatives et la description sémantique des déterminants qui s'y présentent en position « prédicative ». Elle propose une nouvelle analyse de la référentialité vs prédicativité des attributs selon leur détermination ou non-détermination. Alors que les attributs sans déterminant ne posent aucun problème pour une interprétation prédicative et donc non référentielle, les attributs déterminés, dont bon nombre sont traditionnellement placés dans la même catégorie « prédicative », gagneraient à être interprétés comme référentiels, et cela dans leur totalité. En effet, on voit mal à quoi pourrait ressembler une sémantique de déterminants dans des constructions soi-disant non référentielles, car la référence, avec ses variantes, se trouve au cœur du sens de toute la classe des déterminants. Une réinterprétation des attributs déterminés des phrases copulatives présuppose de fournir – et cette contribution n'y manque pas – une théorie de la définitude / indéfinitude ainsi qu'une distinction précise entre absence d'article et article zéro. Sur cette base, on proposera de considérer comme référentiels tous les attributs du sujet déterminés, alignant ainsi l'interprétation

1. Cet article s'appuie pour une partie de ses contenus sur Lavric (1995) ainsi que sur Lavric (2001 : 63-72). Merci à Peter Lauwers pour l'excellente relecture et les suggestions bibliographiques.

sémantique des déterminants présents dans ces positions sur celle des déterminants que l'on trouve dans n'importe quelle autre position syntaxique. Ceci revient à interpréter les phrases copulatives correspondantes sur le modèle des « phrases d'identité » et des phrases « identificationnelles », où la copule établit une identité entre deux référents préalablement établis.

Introduction

La tradition linguistique divise les phrases copulatives (du français et d'autres langues, en l'occurrence, l'allemand et l'espagnol) en deux grands types, celles, peu nombreuses, dont l'attribut du sujet opère une référence à part entière – « phrases d'identité » (*l'étoile du soir est l'étoile du matin*) et phrases « identificationnelles » (*ce monsieur est le président de la République*) – et celles, le gros des exemples, où l'attribut se joint à la copule pour opérer une prédication. Dans ce dernier groupe, on trouve les attributs non déterminés (*Jacques est chanteur*) comme aussi ceux à détermination indéfinie (*le roi est un coureur de jupons*) et même la plupart des exemples à détermination définie (*Don Giovanni est le plus grand séducteur de tous les temps*).

Or, une telle interprétation présente l'inconvénient de rendre les déterminants en position « prédicative » tout simplement indescriptibles. En effet, les déterminants ont pour fonction fondamentale de situer le référent du SN dans l'opposition défini / indéfini ; c'est là leur apport essentiel à la référence nominale. Si les attributs du sujet déterminés des phrases copulatives opèrent une prédication, quel serait dans ces positions le sens des déterminants ?

D'où notre proposition de tracer la frontière entre attributs référentiels et prédicatifs là où elle correspond à la détermination : ceux qui se présentent sans déterminant seraient prédicatifs, et tous les autres, quel que soit leur déterminant, seraient référentiels. Cela présuppose une description exacte de l'absence d'article, opposée à la présence d'un déterminant zéro (qui, en allemand et en espagnol, correspond au *du* et au *des* français, donc à l'article indéfini avec les massifs et avec les comptables au pluriel).

Le fait de considérer comme référentiels tous les attributs du sujet déterminés revient à interpréter les phrases copulatives correspondantes sur le modèle des « phrases d'identité » et des phrases

« identificationnelles », où la copule établit une identité entre deux référents préalablement établis – et effectivement, en sémantique des phrases, la référence précède toujours la prédication.

Ayant donné un bref résumé de la théorie sémantique des déterminants que nous avons exposée dans Lavric (2001), nous montrerons, exemples à l'appui, que les déterminants (définis et indéfinis, en emploi spécifique comme en emploi générique) présents dans les attributs du sujet des phrases copulatives peuvent tous être interprétés exactement de la même manière que dans toutes les autres positions syntaxiques.

Un mythe à détruire

La présente contribution vise avant tout à détruire un mythe, le mythe des deux types de syntagmes nominaux (SN), l'idée qu'il existerait une certaine position syntaxique dans laquelle les SN perdraient leur fonction fondamentale qu'est la référence pour épouser cette fonction diamétralement opposée qu'est la prédication.

Ce mythe est en effet difficilement intégrable dans la sémantique référentielle, et il est tout simplement impossible à intégrer dans la sémantique des déterminants. C'est notre focus sur la détermination nominale (dans les trois langues française, allemande et espagnole) qui explique cette tentative de revoir l'interprétation généralement admise des SN prédicatifs.

Car si la sémantique nominale s'accommode peut-être fort bien de la non-référentialité potentielle de certains des syntagmes nominaux qu'elle étudie, il n'en est pas de même de la sémantique des déterminants : au cœur de la sémantique des articles et autres déterminants, on trouve en effet les types de référence des SN déterminés.

Donc, pour la sémantique des déterminants, le mythe des SN « prédicatifs » constitue tout simplement un scandale, puisqu'il implique l'idée qu'il puisse exister une certaine position syntaxique, la position d'attribut du sujet dans les phrases copulatives, dans laquelle un déterminant perdrait (au profit de quelle contribution à la fonction de prédication ?), cette fonction fondamentale des déterminants de signaler le type de référence du SN concerné.

C'est cette contradiction patente entre la fonction des déterminants et la prédicativité des SN qui a inspiré à Van Peteghem son étude sur les phrases copulatives dans les langues romanes (1991, 1993) :

Ce projet avait pris forme suite à ma constatation qu'il y avait une discordance théorique entre d'une part les définitions référentielles et quantificatlonnelles de l'article et d'autre part l'analyse de l'attribut nominal comme prédicat logique. [...] Les définitions de la copule qui précisent que celle-ci sert à convertir des catégories non verbales en verbes [...] se heurte[nt] toutefois au fait que les substantifs attributs sont très souvent pourvus de l'article défini ou indéfini [...] incompatibles avec la fonction verbale (Van Peteghem 1991 : 1-8)².

Attributs du sujet référentiels et prédicatifs

Suivant la théorie linguistique traditionnelle, il y aurait donc (on vient de le voir), en position d'attribut du sujet dans les phrases copulatives, deux types de SN :

- ceux qui sont référentiels et qui opèrent dans le discours, à travers la nomination, une référence à une entité de la « réalité extralinguistique » ;
- et ceux qui sont prédicatifs et qui assignent à d'autres unités (les référents du SN sujet) des propriétés qui les catégorisent³.

Voyons tout d'abord une série d'exemples :

[1] Jacques est chanteur.

[2] Le roi est un coureur de jupons.

Voilà le type d'exemples qui nous intéressent ici, mais aussi **[3]** et **[4]**.

-
2. Chur (1993 : 231) constate pour l'allemand que les SN prédicatifs s'inscrivent dans l'opposition définitude / indéfinitude tout comme n'importe quel autre syntagme nominal. Comme Van Peteghem, Chur constate qu'il y a contradiction entre la distinction de deux types de SN, les référentiels et les prédicatifs, et l'unité de la fonction linguistique de détermination, puisque celle-ci fonctionne de la même manière (opposition défini / indéfini) dans les positions syntaxiques « normales » et dans les soi-disant positions prédicatives.
 3. Cf. par exemple Vater (1986 : 52, 124-125), ainsi que Verheugd-Daatzelaar (1990 : 2). Van Peteghem (1991 : 16-18) donne un historique de cette idée, qui remonte à Frege.

- [3a]** L'étoile du soir est l'étoile du matin.
[3b] L'étoile qui vient d'apparaître là-bas est l'étoile du matin.
[4] Don Giovanni est le plus grand séducteur de tous les temps.

La doctrine générale veut que les attributs en **[1]** et **[2]**, non déterminés (*chanteur*) et indéfinis (*un coureur de jupons*), soient non référentiels, parce que prédicatifs (le premier exprimant un prédicat pur, le second, l'appartenance à une classe)⁴, alors que l'attribut en **[3a]** et en **[3b]**, défini (*l'étoile du matin*), serait pleinement référentiel (la copule jouant le rôle de prédicat d'identité) ; pour l'attribut en **[4]**, défini également (*le plus grand séducteur de tous les temps*), les avis divergent, puisque certains le rapprochent de **[3]**, mais une majorité de chercheurs penchent du côté de la non-référentialité et donc d'une fonction prédicative⁵.

Cette distinction que l'on fait entre SN référentiels et SN prédicatifs correspond à un principe de description sémantique des langues naturelles à travers des formules de la logique des prédicats. La distinction entre référence et prédication est fondamentale dans cette discipline, et la linguistique a tendance à la reprendre en sémantique des phrases, sans trop s'inquiéter des répercussions en sémantique nominale et référentielle. Voici la citation suivante de Van Peteghem (1993), qui exprime parfaitement cette contradiction⁶ :

[...] si l'article est effectivement un élément déictique ou un quantificateur, et l'attribut un prédicat au sens logique, l'article ne devrait normalement pas s'utiliser dans l'attribut [...], [ce qui] a amené certains linguistes, soucieux d'ajuster les faits linguistiques aux normes logiques, à considérer que le syntagme nominal attribut n'est pas un véritable syntagme nominal, ou que l'article dans l'attribut

4. Cf. Van Peteghem (1993 : 9).

5. Pour les références bibliographiques à ce sujet, cf. ci-dessous, chap. « taxonomie ».

6. Le parallèle qui existe, du point de vue référentiel, entre les SN dans les positions prédicatives et dans les autres, a bien été remarqué par certains chercheurs : Verheugd-Daatzelaar (1990 : 296), qui étudie les phrases copulatives françaises à deux SN, constate que les deux éléments d'une telle construction ont « identical categorial status », – mais bien sûr « different logical status ». Elle s'attache à trouver une distinction syntaxique entre les deux unités qui composent ces constructions *A est B*, ce qui la conduit à reconsidérer les rôles de *A* et de *B* et à reconnaître à bon nombre de soi-disant attributs une fonction de sujet (cf. par exemple Verheugd-Daatzelaar 1990 : 87–89).

n'est pas vraiment un article [...]. Il est clair cependant qu'une telle solution est peu élégante et qu'elle n'a aucun pouvoir explicatif (Van Peteghem 1993 : 6).

Entendons-nous bien : nous ne contestons aucunement l'existence de la dichotomie référence / prédication en elle-même, mais nous proposons de reconsidérer son application au cas particulier des phrases copulatives à SN attribut du sujet. Une telle mise en question s'avère en effet nécessaire à la lumière de la sémantique des déterminants nominaux.

Une taxonomie des phrases copulatives

La taxonomie des phrases copulatives dont s'inspirent les principaux auteurs est celle de Higgins (1976 / 1979)⁷, qui distingue quatre types :

- les phrases prédicationnelles (*Jean est grand / est professeur / est un bon professeur*)⁸ ;
- les phrases d'identité (*l'étoile du soir est l'étoile du matin*)⁹ ;
- les phrases identificationnelles (*le monsieur à droite est le directeur de l'école*) ;
- les phrases spécificationnelles (*le meilleur élève de la classe est Jean*)¹⁰.

Depuis Frege et Russell (cf. Geiřt 2006 : 16-18), on ne concède une référentialité à part entière qu'aux deux arguments des phrases d'identité et des phrases identificationnelles, alors que dans les autres types de phrases copulatives, seul le sujet est vu comme référentiel,

-
7. Mikkelsen (2005) serait une étude approfondie, plus récente, de cette classification.
 8. C'est le seul type à admettre aussi comme attributs des adjectifs et des substantifs non déterminés, cf. Geiřt (2006 : 4).
 9. Ce type se distingue par l'équivalence et l'interchangeabilité / la réversibilité des deux phrases nominales qui le composent, cf. *ibid.* et Van Peteghem (1993 : 7).
 10. Les phrases identificationnelles et les phrases spécificationnelles se caractérisent par un « décalage identificatoire entre les deux SN » (Riegel 2005 : 306, qui cite Kleiber 1981 : 113-123), car l'un « caractérise le référent [...] comme l'unique incarnation d'un type d'entité », alors que l'autre « l'identifie comme étant telle ou telle entité individuelle ».

tandis que l'attribut est vu traditionnellement comme ayant une fonction prédicative¹¹.

Sous l'aspect de la détermination, on constate que les phrases prédicationnelles englobent les attributs non déterminés et les attributs indéfinis, tandis que les attributs définis se répartissent sur les trois autres types. Alors que les phrases d'identité constituent un groupe bien à part, on remarque une certaine affinité entre les identificationnelles et les spécificationnelles, qui peuvent être déduites des identificationnelles par simple inversion du sujet¹².

Entre les deux SN compris dans une telle construction, la répartition des fonctions (sujet ou attribut) n'est en effet pas évidente à première vue. Le test (pour déterminer le sujet) qui nous convainc le plus, pour le français, c'est celui de la mise en relief par *c'est ... qui*¹³, qui confirme la structure inversée des spécificationnelles (*c'est Jean qui est le meilleur élève de la classe*)¹⁴.

Sous l'angle de la détermination, cette classification de Higgins peut s'interpréter comme suit¹⁵ :

- les attributs du sujet sans article se retrouvent tous dans des phrases prédicationnelles et sont donc tous prédicatifs et non pas référentiels (une position que nous partageons, mais avec quelques restrictions pour l'allemand et l'espagnol) ;
- les attributs du sujet indéfinis seraient également des constructions prédicationnelles et ils seraient donc prédicatifs et non

11. Geist (2006 : 18) met cependant en question ce type de classification : « Solche Etiketten sagen aber wenig über den referenziellen Status der jeweiligen NP aus. Es ist nicht ganz klar, in welcher Beziehung die grammatisch relevante Unterscheidung referenziell / nicht-referenziell zur Unterscheidung identifizierend / spezifizierend / beschreibend steht ».

12. On se rappellera les « inverse copular constructions » de Moro (1997) et les discussions qui s'en suivirent.

13. Cf. Silenstam (1985 : 19-26), Van Peteghem (1991 : 46-51) et Verheugd-Daatzelaar (1990). Les autres tests seraient l'accord du verbe et le choix de la question (*Qui est le meilleur élève de la classe ?*).

14. C'est ce qui résulte aussi de l'analyse de Mikkelsen (2005).

15. Si, en plus de la détermination de l'attribut, on tient compte aussi de celle du sujet, ou bien, par exemple, du nombre (SG, PL) des deux SN concernés ou de leurs compléments (adjectifs, propositions relatives, etc.), les types deviennent très nombreux (142 chez Ferrari 1980 !), mais sans être pertinents pour la sémantique des déterminants.

pas référentiels (nous contesterons cette position et nous réclamerons pour les attributs indéfinis un statut référentiel) ;

- les attributs du sujet définis se répartissent, selon cette classification, en plusieurs types : ceux des phrases d'identité seraient référentiels (nous sommes d'accord avec cette interprétation), ceux des spécificatinnelles et des identificationnelles ne seraient pas (une position que nous contesterons).

L'étude de Van Peteghem (1991, 1993) s'appuie sur la typologie de Higgins (1976 / 1979) que l'on vient de présenter, mais dans les quatre langues romanes qu'elle examine – le français, l'espagnol, l'italien et le roumain –, elle n'arrive pas à trouver de critères discursifs, syntaxiques ou sémantiques qui iraient de pair avec les distinctions proposées dans cette typologie. Et – remarque cruciale – elle ne constate aucune régularité intéressante qui lierait cette typologie à la détermination de l'attribut.

Par ailleurs, il manque dans cette taxonomie un certain type de phrases prédicatives : celles qui opèrent une classification, du type *la sauterelle est un insecte*, voir ci-dessous.

Nous proposons donc par la suite notre propre taxonomie, qui s'appuie uniquement sur la détermination des SN attributs¹⁶ :

(i) ceux qui sont introduits par un article indéfini ([5], les deux premiers SN ; cf. aussi [2]) ;

[5] G : Aloïs, tu es vraiment *un fanatique*. [...]. Mais, Aloïs, toi, dans ta situation, il te suffirait d'être *un bon Allemand*. [...]. Avec moi, Aloïs, ne te crois pas obligé de jouer la comédie. Tu me connais bien.
A : Vous êtes *mon chef de district*, monsieur le chef de district.
(M. Walser)

(ii) ceux qui sont introduits par un article défini ou un autre déterminant défini (p.ex. un possessif) ([5], le troisième SN ; [6] ; cf. aussi [3a], [3b] et [4]) ;

[6] Abraracourcix, enfin, est *le chef de la tribu*. (Uderzo & Goscinny)

16. Pour la version trilingue et les sources exactes des exemples [5]-[7], cf. Lavric (2001 : 64-65).

(iii) ceux qui se présentent sans article ([7] ; cf. aussi [1]).

[7] Et comment devient-on *scribe* ? (Uderzo & Gosciny)

Les phrases copulatives à la lumière de la détermination

L'existence de typologies très sophistiquées semble suggérer qu'il n'y aurait pas moyen de développer une théorie unique qui rendrait compte de toutes les variantes susceptibles de se produire. Cependant, comme on est en présence de deux SN reliés par une copule, on devrait pouvoir arriver assez loin avec l'aide d'une bonne sémantique des syntagmes nominaux tout court¹⁷.

Nous en arrivons donc à notre question centrale : les déterminants (définis et indéfinis) contenus dans les SN soi-disant « prédicatifs » doivent-ils être interprétés différemment de ceux que l'on trouve dans toutes les autres positions syntaxiques¹⁸ ? Nous relèverons le défi de présenter une théorie des phrases copulatives qui permette d'appliquer à ces contextes la même sémantique référentielle, la même sémantique des déterminants, qu'à toutes les autres positions syntaxiques, notamment argumentales.

C'est là une tâche cruciale pour la sémantique des déterminants. N'oublions pas qu'au cœur du sens et de la fonction de tous les déterminants, qu'ils soient définis ou indéfinis, se trouve l'indication du type de référence du substantif introduit. Or, s'il est des SN qui n'établissent pas de référence (mais, à la place, une « prédication »), il devient tout simplement impossible de décrire le sens des déterminants contenus dans ces SN.

S'agissant de possessifs, de démonstratifs ou de quantificateurs indéfinis, on pourrait imaginer qu'il reste suffisamment d'éléments sémantiques supplémentaires pour justifier et expliquer leur emploi, même dans des positions « prédicatives ». Mais les déterminants les

17. Van Peteghem (1993 : 21) souligne la nécessité d'appuyer la classification et l'interprétation des phrases copulatives sur une théorie de base des articles moins « élémentaire et impressionniste » que ce qui avait été fait avant son étude.

18. En réalité, parler de « toutes les autres positions syntaxiques » n'est pas tout à fait exact, puisque les appositions fonctionnent de la même manière que les phrases copulatives, elles ont une sorte de copule sous-jacente.

plus fréquents, les déterminants prototypiques que sont les articles, ne signifient rien de plus que la simple définitude ou indéfinitude, et deviendraient donc, en position « prédicative », vides de sens ? On peut se demander alors pourquoi on continue à avoir, dans les positions « prédicatives », les deux possibilités (*Minou est le chat de ma cousine*, contre *Minou est un chat de ma cousine*), et pourquoi on perçoit entre elles une différence sémantique (en l'occurrence, ma cousine dans le premier cas n'a qu'un seul chat, mais dans le deuxième cas elle en possède plusieurs¹⁹), qui correspond tout à fait à celle qui oppose le défini à l'indéfini dans toutes les autres positions ?

Le processus de référence nominale et la détermination définie vs indéfinie

Nous avons développé dans notre étude de 2001 une sémantique de la référence nominale axée sur l'analyse du sens des déterminants (Lavric 2001²⁰). Celui-ci se décline selon un axe principal, qui est celui de la définitude / indéfinitude, auquel s'ajoutent, selon les formes, des éléments de quantification, d'identification / spécificité, de choix plus ou moins arbitraire, d'existence réelle vs hypothétique et autres. Mis à part ces idiosyncrasies des différentes formes, les déterminants ont pour fonction fondamentale de situer le référent du SN dans l'opposition défini / indéfini ; c'est là leur apport essentiel à la référence nominale. Leur action intervient à la fin du processus de référence, c'est-à-dire qu'ils bouclent ce que nous appelons l'« ensemble de référence », soit dans le sens de la totalité (défini), soit dans celui de la non-totalité (indéfini).

- Cet ensemble se constitue, avant la détermination, à travers le sens (= la référence potentielle) du substantif noyau (1^{re} étape du processus référentiel, sémantique).
- Ce sens est restreint et modifié par celui des épithètes restrictives, compléments du nom, propositions relatives restrictives et autres accompagnateurs du substantif (2^e étape, sémantique aussi).

19. Cf. Van Peteghem (1993 : 144) : « L'emploi de l'indéfini a [...] l'effet d'affirmer de façon explicite la non-unicité ».

20. Vol. 1 pour le modèle de la référence, vol. 2 pour la sémantique des divers déterminants.

- Intervient également, avant la détermination, un processus de « localisation » de l'ensemble de référence potentiel (3^e étape, textuelle / pragmatique), qui correspond aux ancrages déictiques, anaphoriques ou cataphoriques du syntagme nominal.

Le résultat de ces trois étapes est ce que nous appelons l'« ensemble des référents possibles », c'est-à-dire l'ensemble des référents qui répondent à la description donnée par le substantif et ses compléments, et à l'ancrage textuel ou situationnel donné.

- Cet ensemble de référents possibles du SN constitue l'*input* de la détermination (4^e et dernière étape) : en effet, par rapport à l'ensemble des référents possibles, la détermination définie instruit le destinataire à choisir comme référents effectifs la totalité des référents ainsi visés, tandis que la détermination indéfinie l'instruit à considérer un sous-ensemble de l'ensemble des référents possibles comme ensemble de référence véritable.

L'opposition défini / indéfini est donc une opposition entre le tout et la partie, et qui opère sur l'ensemble des référents possibles, qui est, lui, l'aboutissement des phases sémantiques et textuelle / pragmatique de la référence²¹.

Pour ce qui est de la référence générique, celle-ci se produit lorsqu'il n'y a pas de localisation spécifique de l'ensemble de référence, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a aucun type d'ancrage situationnel ou textuel qui restreint la référence possible. Celle-ci reste donc identique dans ce cas à la référence potentielle donnée par le sens du substantif et de ses compléments. Suivant le type de détermination, la totalité générique peut être atteinte à travers différents procédés (cf. Lavric 2001 : 409-527) :

- type = totalité de la classe pour le défini générique singulier (*le chat est un animal domestique*) ;

21. Cette succession, bien évidemment, n'est pas psycholinguistique, elle correspond simplement à l'économie de la description.

- totalité des éléments de la classe pour le défini générique pluriel (*les chats sont carnivores*) ;
- totalité visée à travers un élément exemplaire quelconque qui parcourt toute la classe pour l'indéfini générique singulier (*un chat ne mange pas n'importe quoi*) ;
- totalité visée à travers un sous-ensemble exemplaire quelconque qui parcourt la classe des sous-ensembles pour l'indéfini générique pluriel (*réveiller des chats qui dorment peut être dangereux*).

Unité de la détermination dans les positions « référentielles » et « prédicatives »

Nous nous proposons de montrer que le sens des déterminants peut être décrit exactement de la même manière tant dans les positions « référentielles » que dans les positions « prédicatives », ce qui suppose une fonction identique, une fonction référentielle, des (soi-disant deux types de) SN concernés.

Nous contestons donc le statut spécial accordé d'habitude aux SN « prédicatifs » déterminés, pour ramener leur interprétation dans le sein de la sémantique référentielle générale. Cette idée émane directement d'une interrogation sur le statut des déterminants compris dans les SN soi-disant « prédicatifs » et de l'impossibilité de décrire leur fonction si le SN n'est pas considéré comme pleinement référentiel.

Les noms prédicatifs non déterminés et le concept d'absence d'article

L'ancrage dans la sémantique des déterminants explique le fait que nos réserves contre l'interprétation « prédicative » des SN en position d'attribut du sujet dans les phrases copulatives concernent uniquement les SN à part entière, c'est-à-dire les SN munis d'un déterminant²², et non pas les substantifs « nus » en position prédicative. Voici quelques exemples de substantifs « nus » prédicatifs (voir aussi notre

22. Fût-il zéro, cf. ci-dessous.

exemple [7]) – il s’agit typiquement de noms de métier ou de nationalité (cf. Geiřt 2006 : 8)²³ :

[8] Notre voisin est capricorne et oto-rhino-laryngologiste.

[9] La femme dont il est amoureux est Italienne.

Précisons d’emblée ce que nous entendons par un substantif « nu », par opposition à un SN à article zéro²⁴ :

- Il y a article zéro (∅) lorsque la fonction ‘article’ (c’est-à-dire le fait de situer le référent dans la dichotomie défini / indéfini, cf. ci-dessus)²⁵ est bien remplie dans un syntagme nominal, sans qu’il y ait une forme morphologiquement visible (ou audible) qui remplisse cette fonction. On entendra donc par article zéro une forme qui occupe une place bien précise dans le paradigme des articles, et dont l’emploi ne dépend pas de la fonction syntaxique des syntagmes nominaux concernés.
- Par opposition à l’article zéro, l’absence d’article se produit là où auprès d’un substantif la fonction ‘article’ n’est pas remplie.

Pour un SN à noyau substantival, du point de vue de la sémantique référentielle, la détermination consiste, nous l’avons vu, en un choix obligatoire entre le défini et l’indéfini (*le / un chat, les / des chats*). La référence nominale est donc fondamentalement une référence soit définie, soit indéfinie, et c’est dans cette dichotomie que les articles et autres déterminants situent le syntagme²⁶. Dans cette opposition, nous avons

23. Ou bien de substantifs désignant un état civil (*célibataire*), une religion (*protestant*), une conviction politique (*patriote, républicain*), ou de substantifs déverbaux (*nageur, travailleur*) (cf. Van Peteghem 1993 : 10, 16). Lauwers (2007a, 2007b) parle de noms de « statut » (« nouns that convey a socioculturally recognised “status” », Lauwers 2011 : 37), et il montre que la gamme des attributs possibles est nettement plus vaste : elle comprend notamment des inanimés catégorisants (*Bruxelles est capitale de l’Europe*) et des inanimés opérant une association conceptuelle (*Dieu est amour*). D’ailleurs, les sujets de ce type de construction eux aussi sont loin d’être tous [+humain] ou [+animé].

24. Pour cette distinction, cf. Lavric (2001 : 21-36) et Lavric (2013). Lauwers (2011 : 37) précise qu’il s’intéresse aux « “true” bare nouns (without a covert determiner) ».

25. Ce qui traditionnellement est appelé l’« actualisation » du substantif ; pour un historique de ce concept, cf. Hoffmann (1967 : 14-22).

26. Même la référence générique rentre dans cette dichotomie, car elle est

vu que le défini correspond à la totalité (*le chat de ma cousine* est défini parce qu'elle n'en possède qu'un seul), et l'indéfini, à la partie de la référence possible (si je parlais d'un *chat de ma cousine*, on saurait tout de suite qu'elle en a plusieurs)²⁷.

La référence nominale se situe par ailleurs aussi dans une autre dichotomie, celle du massif et du comptable, qui est en réalité une trichotomie, puisque nous avons le massif d'une part (grammaticalement toujours au singulier), puis le comptable singulier et enfin le comptable pluriel. Toute référence nominale se réalise dans ce triangle. En effet, le paradigme des articles indéfinis, dans les trois langues que nous étudions, est structuré en ces trois volets. Et c'est dans ce domaine que l'article zéro a sa place, tant en allemand qu'en espagnol – mais non pas en français.

L'allemand comme l'espagnol disposent de deux articles zéro, soit l'article 'Ø+SG' (Ø *Käse*, Ø *queso*) avec les noms massifs (toujours singuliers) et l'article 'Ø+PL' avec les noms comptables au pluriel (Ø *Schafe*, Ø *ovejas*)²⁸. Ils tiennent lieu d'article indéfini et complètent le paradigme de l'article *ein / un*, qui, lui, est employé avec les noms comptables au singulier (*ein Schaf*, *una oveja*). L'existence de ces morphèmes zéro et leur place systématique sont confirmées entre autres par le paradigme français, qui emploie l'article dit « partitif » *du* (*du fromage*) là où l'allemand et l'espagnol ont 'Ø+SG', et l'article indéfini pluriel *des* (*des moutons*) (quelquefois qualifié également de « partitif ») là où l'allemand et l'espagnol ont 'Ø+PL'. Voici un tableau synoptique des trois systèmes²⁹ :

toujours une référence générique soit définie, soit indéfinie, cf. ci-dessus.

27. Dans le cas de l'indéfini générique, cette partie peut être exemplaire et rejoindre ainsi la totalité.
28. En espagnol, l'indéfini pluriel comptable a également une variante *unos*, strictement équivalente à 'Ø+PL', cf. Lavric (2001 : 1237-1234).
29. Par opposition à l'article zéro, l'allomorphe zéro de l'article (Ø) intervient de façon régulière dans certains contextes syntaxiques, par exemple en français dans l'omission de *du* et *des* après la préposition *de* : *j'ai besoin de Ø fromage, de Ø moutons*.

Articles indéfinis			
	comptable sg	massif	comptable pl.
FR	un mouton	du fromage	des moutons
ES	una oveja	Ø queso	Ø ovejas
DE	ein Schaf	Ø Käse	Ø Schafe

Tableau 1 – Articles indéfinis français, espagnols et allemands et la place de l'article zéro³⁰

Par opposition à l'article zéro, l'absence d'article, elle, se produit là où nous avons un substantif employé de façon non référentielle – et non pas un syntagme nominal plein³¹ –, par exemple comme deuxième composante d'un nom composé français en *de* (*pomme de terre*) ou dans le cadre d'une locution verbale (*faire gaffe*, *Recht haben*), ou bien aussi – c'est ce qui nous intéresse ici – en position d'attribut du sujet, par exemple avec un nom de métier.

[10] Il est poète.

[11] Sie war Ärztin.

[12] Pablo es presidente.

Voici les critères qui permettent de distinguer les substantifs non référentiels des syntagmes nominaux véritables :

- par rapport au nom « nu » tel qu'il est présent dans le lexique et tel qu'il peut devenir une composante d'une expression idiomatique, les syntagmes nominaux véritables se distinguent par la faculté de s'élargir au moyen d'adjectifs, de compléments, de propositions relatives, etc., dont la présence est une marque claire du statut de syntagme nominal à part entière³² ;

30. L'italien, pour sa part, connaît les mêmes articles zéro que l'allemand et l'espagnol, 'Ø+sg' pour l'indéfini massif et 'Ø+pl' pour l'indéfini pluriel comptable ; ils sont pourtant, dans cette langue, en variation libre avec les articles partitifs *del* et *dei*.

31. Cf. la description de De Swart *et al.* (2007 : 214) : « syntactically nothing more than a projection of the N, without functional material added ». Merci à Peter Lauwers de m'avoir suggéré cette citation.

32. Et inversement les noms nus en position d'attribut sont dépourvus de cette

- par rapport à un nom non référentiel, un syntagme nominal à part entière établit un référent qui est par la suite disponible dans l'univers du discours, qui peut donc être repris par une expression définie (et non plus indéfinie) – pronom personnel, syntagme nominal, etc. ;
- un cas particulier qui combine les deux critères est l'adjonction d'une proposition relative, dont le pronom relatif reprend le référent du SN antécédent.

À travers ces tests et ayant fait la distinction entre article zéro et absence d'article, on distinguera clairement entre des phrases copulatives du type illustré en [13] et du type illustré en [14].

[13] Ich bin Determinantensemantikerin.

'Je suis sémanticienne des déterminants.'

vs

[14] Determinantensemantikerinnen sind Referenzsemantikerinnen.

(trad. littérale) 'Des sémanticiennes des déterminants sont des sémanticiennes de la référence.' [L'allemand s'accommode très bien de l'article indéfini pluriel en début / sujet de phrase générique, alors que le français préfère dans ce cas l'article défini pluriel *les*.]

L'exemple [14] est le pluriel de [14'].

[14'] Eine Determinantensemantikerin ist eine Referenzsemantikerin.

'Une sémanticienne des déterminants est une sémanticienne de la référence.'

Donc en [14] on a deux fois 'Ø+PL'. De plus, il est possible de pronominaliser le deuxième SN en lui ajoutant une proposition relative.

[14''] Determinantensemantikerinnen sind Referenzsemantikerinnen, die sich nicht mit Eigennamen und Pronomina herumschlagen wollen.

(trad. littérale) ‘Des sémanticiennes des déterminants sont des sémanticiennes de la référence qui n’ont pas envie de s’encombrer de noms propres et de pronoms.’

Donc le SN en position prédicative est clairement référentiel. En [13], par contre, on a une simple absence d’article et donc un substantif « nu » non référentiel, ce qui fait qu’on ne pourra pas dire [13’], alors que la même construction avec article indéfini singulier est parfaitement acceptable [13’’].

[13’] *Ich bin Determinantensemantikerin, die sich für Kopulasätze interessiert.

‘*Je suis sémanticienne des déterminants qui s’intéresse aux phrases copulatives.’

[13’'] Ich bin eine Determinantensemantikerin, die sich für Kopulasätze interessiert.

‘Je suis une sémanticienne des déterminants qui s’intéresse aux phrases copulatives.’

La distinction que nous venons de faire nous permet de cerner clairement un certain groupe de phrases copulatives : celles qui ont en position prédicative un substantif non déterminé (cf. [7]-[13]), sans confondre cette non-détermination avec l’article zéro que l’on risque de trouver dans la même position (pour les SN massifs et les SN comptables pluriels indéfinis de l’allemand et de l’espagnol) [14].

La limite véritable entre référence et prédication

Nous sommes à présent en mesure de faire de la détermination vs non-détermination du substantif en position « prédicative » le critère de sa référentialité. La détermination est en effet si étroitement liée au processus de la référence nominale, qu’il apparaît naturel d’identifier la limite entre référentiel et non référentiel avec celle entre les syntagmes nominaux déterminés et les substantifs « nus » sans article. Ceci est valable en général, et en particulier dans les phrases copulatives qui nous intéressent ici.

Il convient donc de distinguer, d’une part, les substantifs « nus », non référentiels, en position prédicative, qui n’établissent pas de

référence propre et dont la fonction correspond tout à fait à l'idée de prédication (attribution d'une qualité à un référent mentionné dans le sujet, catégorisation de ce référent, exemples [7]-[13]), et de l'autre, les syntagmes nominaux à part entière (c'est-à-dire comportant un déterminant, fût-il zéro) en position d'attribut du sujet, pleinement référentiels [14]³³.

Nous croyons repérer une approche apparentée à la nôtre par exemple chez Korzen (1982 : 157 sq.), qui travaille sur l'italien, et chez Raible (1972 : 110), de même que chez Dressler & Doleschal (1990-1991 : 125) :

[...] in predicative NPs with an article (or other quantifier) the predicative involves also a quantification or actualization of (a) discrete member(s) of a class or entities, not of properties.

Nous avons expliqué ci-dessus que notre position est dictée par les nécessités de la sémantique des déterminants. Et ce n'est pas par hasard que Van Hout (1969), un spécialiste en sémantique des déterminants, défend une position tout à fait proche de la nôtre :

La copule exprime exclusivement l'égalité de deux ensembles ; les variations de la relation unissant l'extension du sujet et l'extension de l'attribut (et non le sujet et l'attribut) proviennent des variations des articles formant le sujet et l'attribut (Van Hout 1969 : 143).

Nous illustrerons dans les chapitres suivants les variantes possibles de la détermination et nous montrerons comment elles sont effectivement responsables des variations de sens que l'on trouve entre les différents types de phrases copulatives.

L'exemple des « phrases d'identité » et les attributs du sujet définis et indéfinis

Pour ce qui est des syntagmes nominaux à part entière (c'est-à-dire comportant un déterminant, fût-il zéro) en position d'attribut du sujet, nous proposons de considérer la copule comme un prédicat

33. Cette analyse est d'ailleurs corroborée par certains tests syntaxiques ou plutôt référentiels, en particulier le test de la pronominalisation et celui de l'élargissement du syntagme nominal par un ajout facultatif du type adjectif ou proposition relative, cf. [13"], [14"] vs [13'].

d'identité ($\text{Ref}(\text{SN}_1) = \text{Ref}(\text{SN}_2)$) qui lie les référents de deux syntagmes nominaux pleinement référentiels (le sujet et l'attribut du sujet). Ceci nous permettra d'analyser les déterminants de ces SN de la même manière que nous le ferions dans n'importe quelle autre position syntaxique, notamment argumentale.

L'analyse en termes d'identification de deux référents est admise généralement pour un certain type de phrases copulatives, les « phrases d'identité » dont il a déjà été question.

[15] L'étoile du soir est l'étoile du matin.

[16] Boris Vian est Vernon Sullivan.

Cependant, on peut étendre cette même analyse aux autres types de phrases copulatives à attribut du sujet défini, à commencer par les « identificationnelles ».

[17] Le monsieur à droite est le directeur de l'école.

[18] Don Giovanni est le vaurien qui a séduit Donna Elvira.

Ces phrases à notre avis n'assignent pas une propriété au monsieur à droite, ou à Don Giovanni, mais elles établissent, comme les phrases d'identité, une relation d'identité entre deux référents qui avaient existé jusque-là dans l'univers du destinataire comme deux entités distinctes et que ce message invite à confondre dorénavant en une seule et même personne³⁴. En **[17]**, le premier référent est identifié par déixis, il est présent dans la situation (« visible situation use », Hawkins 1977 / I : 5), alors que le deuxième référent est identifiable à travers une description définie qui circonscrit parfaitement un rôle à l'intérieur de la situation donnée (« larger situation use », *ibid.* : 15). En **[18]**, le premier référent est identifié à travers un nom propre (dont le référent doit bien sûr être connu des interlocuteurs), le deuxième est identifiable à travers une description définie dont l'interprétation repose sur les connaissances partagées des interlocuteurs (« general knowledge use », *ibid.* : 16-18)³⁵.

34. La référentialité des SN attributs du sujet est soulignée (cf. Geiřt 2006 : 50-51) par la présupposition d'existence qui leur est attachée : la négation de **[17]** laisse intacte l'existence d'un directeur de l'école, celle de **[18]** ne met pas en question l'existence du vaurien qui a séduit Donna Elvira.

35. Peter Lauwers me fait remarquer que les attributs du sujet en **[17]** et en **[18]**

Dans les deux cas, les deux SN ont chacun leur référent propre ; ce n'est que la relation d'identité créée par la copule qui finit par les superposer. Or, en sémantique des phrases, la référence précède la prédication, et ce sont donc deux référents déjà établis qui s'engagent dans la relation d'identité exprimée par la copule.

Reste à étendre cette analyse au dernier type de phrases copulatives à attribut défini, les « spécificionnelles ». On se rappellera que nous considérons les spécificionnelles comme des identificationnelles avec inversion du sujet, et que le test de la mise en relief par *c'est ... qui* confirme cette interprétation. Entre les éléments de paires de phrases comme :

- [17] Le monsieur à droite est le directeur de l'école.
 [17'] Le directeur de l'école est le monsieur à droite.
 [18] Don Giovanni est le vaurien qui a séduit Donna Elvira.
 [18'] Le vaurien qui a séduit Donna Elvira est Don Giovanni.

la différence est à chercher au niveau de la structure thème / rhème³⁶, mais elle n'est pas référentielle (cf. aussi Geiřt 2006 : 49 et Mikkelsen 2005 : 162-164). Les spécificionnelles ne sont donc que des identificationnelles inversées, et les identificationnelles sont à regrouper avec les phrases d'identité et à analyser selon leur modèle³⁷.

Voilà donc notre analyse établie pour les attributs du sujet à détermination définie. Nous montrerons à présent qu'il est possible de l'étendre également aux phrases copulatives à attribut du sujet indéfini.

C'est là la partie la plus innovatrice de notre étude, car les SN attributs du sujet dans les phrases copulatives sont en général considérés plus facilement comme référentiels lorsque la détermination est définie. Cette

- comme d'ailleurs ceux en [15] et en [16] - sont susceptibles d'être repris par un pronom démonstratif dans la phrase suivante, ce qui confirme leur statut référentiel : *Le monsieur à droite est le directeur de l'école. Celui-ci prendra bientôt sa retraite ; Don Giovanni est le vaurien qui a séduit Donna Elvira. Celui-ci reste malgré tout sympathique.*

36. « [T]oute copulative à attribut déterminé présente une sorte de clivage syntaxique et informatif : le premier SN, qu'il soit sujet ou attribut, est nécessairement le thème, alors que le deuxième est le rhème. Dans les copulatives à attribut non déterminé, il n'y a pas un tel clivage » (Van Peteghem 1993 : 151).

37. Geiřt (2006 : 53) écrit : « Die spezifizierenden Kopulasätze des Deutschen sind semantisch Identitätssätze, syntaktisch stellen sie Inversionen eines Prädikativs besonderer Art dar. »

idée est due au fait que la référence « prototypique » est une référence définie, tandis que la référence indéfinie, plus vague, n'est pas forcément toujours perçue comme telle et est susceptible d'être confondue avec un élément de prédication. Pourtant, on trouve des exemples dans lesquels les deux types d'attributs (défini et indéfini) sont coordonnés.

[19] Milosevic est avec évidence un dictateur de la pire espèce et le premier responsable de tant de drames et de sang. (J. d'Ormesson, exemple tiré de Riegel 2005 : 33)

Afin de rattacher l'interprétation des attributs indéfinis à celle des attributs définis, nous examinerons la différence de sens qui les sépare, et nous la mettrons en relation avec notre théorie de la définitude / indéfinitude.

[20] Don Ottavio est le fiancé de Donna Anna.

[21] Don Ottavio est un fiancé de Donna Anna.

On a vu que selon notre approche, ces deux phrases établissent une relation d'identité entre le référent de *Don Ottavio* d'une part et celui de l'attribut de l'autre. Il s'agit donc de se pencher, dans les deux cas, sur la nature de ce référent de l'attribut.

En **[20]**, le *fiancé de Donna Anna* est défini, et cela peut signifier deux choses : soit Donna Anna a un et un seul fiancé au monde (assertion d'existence et d'unicité), soit elle en a peut-être plusieurs, mais parmi ces multiples fiancés³⁸, il y en a un et un seul dont il a déjà été question et qui est donc saillant dans le contexte donné (assertion d'existence et d'« unicité en contexte ») ; l'alternative serait qu'il soit saillant dans la situation, par exemple parce qu'il vient d'être présenté à l'interlocuteur comme « le fiancé de Donna Anna » (assertion d'existence et d'« unicité en situation »).

En **[21]** par contre, le locuteur affirme l'existence d'un fiancé de Donna Anna, référent de l'attribut du sujet, mais il implique en même temps l'existence d'autres fiancés de Donna Anna, référents possibles qui existent (qui sont donc des éléments de l'ensemble des référents

38. Qui peuvent être simultanés ou successifs...

possibles), mais qui n'ont pas été choisis comme référents effectifs du SN *un fiancé de Donna Anna*.

C'est là exactement la différence entre référence définie et indéfinie telle que nous l'avons décrite plus haut : dans n'importe quelle référence, il y a construction d'un ensemble de référents possibles à partir de :

- l'ensemble des référents potentiels, c'est-à-dire qui correspondent à la description donnée dans le SN (*fiancés de Donna Anna*) ;
- restreint s'il y a lieu par une localisation anaphorique³⁹ (référents mentionnés) ou déictique (référents présents).

La détermination définie signifie que l'ensemble ainsi constitué est repris dans sa totalité pour constituer la référence effective (et grâce à cette totalité, qui au singulier est une unicité, le référent devient identifiable), tandis que la détermination indéfinie extrait un sous-ensemble (et au singulier, un singleton) de cet ensemble des référents possibles, sous-ensemble qui ne peut pas être identifié ultérieurement (c'est-à-dire que dans ce cas, la possibilité d'identification s'arrête à l'ensemble des référents possibles)⁴⁰. C'est pour cela que la référence indéfinie nous apparaît comme plus vague : nous avons bien un référent qui est constitué (et qui pourra être repris dans la suite par un pronom ou un SN définis), mais notre possibilité de repérage s'arrête au niveau du groupe (« fiancés de Donna Anna ») dont le référent effectif (« un fiancé de Donna Anna ») est membre. Ce groupe constitue la « classe » qui est souvent mentionnée dans les descriptions traditionnelles du sens des phrases copulatives indéfinies : si on a l'impression qu'une phrase comme [21] assigne au référent du sujet l'appartenance à une classe, c'est parce qu'elle identifie le référent du sujet avec un référent indéfini qui est un sous-ensemble (et au singulier, un singleton, donc, en simplifiant un peu, un membre) de la classe décrite dans le SN attribut.

39. Très rarement cataphorique.

40. On pourrait dire aussi que la détermination indéfinie scinde l'ensemble des référents possibles en deux sous-ensembles non vides : d'une part le ou les référent(s) effectif(s) qui sont visés par le SN, et de l'autre le sous-ensemble complémentaire : le ou les référent(s) possible(s) existants, mais non visés par la référence.

Dans ces circonstances, il n'est pas étonnant que nous ayons l'impression de ne pouvoir repérer parfaitement le référent visé que grâce à l'identification avec Don Ottavio qu'effectue la phrase copulative. Ceci est tout à fait pertinent, mais référence n'égalise pas identification (sinon, il n'y aurait pas d'autre référence que la définie), et l'attribut du sujet indéfini – tout comme n'importe quel SN indéfini dans une autre position syntaxique – effectue une référence indéfinie (donc, non identifiante) à laquelle peut s'ajouter dans un deuxième temps l'identification avec un référent défini visé par le sujet de la phrase. Ces deux temps que nous venons de mentionner correspondent aux deux phases – référence (première phase) et prédication (deuxième phase) – qui interviennent dans cet ordre dans la constitution du sens de n'importe quel énoncé, et donc aussi des phrases copulatives.

Donc, il n'y a aucun inconvénient à traiter aussi les phrases copulatives à attribut du sujet indéfini comme des phrases d'identité, des phrases qui stipulent l'identité d'une référence définie (canonique) établie par le sujet et d'une référence indéfinie (non moins canonique) établie par l'attribut du sujet.

Référence générique et phrases d'identité

Reste à appliquer notre théorie des phrases copulatives aux énoncés génériques, c'est-à-dire aux phrases copulatives dites « classifiantes » du type illustré en [22].

[22] La sauterelle est un insecte.

Pour ce faire, il convient d'identifier d'abord le type de référence nominale effectuée par les deux SN : c'est dans les deux cas une référence non restreinte par des phénomènes de localisation (ancrage textuel ou situationnel), quoique nous expliquerons pourquoi, à notre avis, seul le SN sujet est véritablement générique. Ce sujet de la phrase, *la sauterelle*, est en effet un SN générique défini singulier. Il effectue une référence générique à la totalité de la classe « sauterelle » considérée comme un « type » (d'où le singulier), un type unique (d'où la détermination définie)⁴¹.

41. Pour plus de détails sur les différents types de référence générique, cf. Lavric (2001 : 409-527).

L'attribut du sujet (*un insecte*), lui, est indéfini singulier, c'est-à-dire qu'il effectue une référence à un membre, choisi au hasard, pris dans une classe plus vaste⁴². De plus, cette classe dans le cas considéré n'est pas composée de membres ou éléments tout court, elle est au contraire structurée en sous-espèces⁴³.

Cette lecture en sous-espèces (au lieu d'éléments individuels) est une possibilité fondamentale qui existe pour (presque) tous les substantifs⁴⁴ ; Chur (1993) la décrit pour l'allemand et la considère comme une forme spéciale de généralité (ce qui ne nous convainc pas). Celle-ci est particulièrement sensible là où elle recatégorise des massifs en comptables (*du vin – un vin / des vins / plusieurs vins*), mais elle existe aussi pour les substantifs comptables (cf. les *insectes* de [22]). La particularité consiste à avoir des sous-espèces à la place d'éléments ; la signification des déterminants ne s'en trouve pas affectée, puisque *trois*, ou *plusieurs*, ou *les*, ou *mes*, s'interprètent de la même manière dans *trois / plusieurs / les / mes vins de Bourgogne* et dans *trois / plusieurs / les / mes amis bourguignons*. Ainsi, *un insecte* en [22] effectue une référence indéfinie à une sous-espèce d'insectes, que nous ne considérons pas comme une référence générique, parce que cette sous-espèce n'est pas représentative de toutes les autres sous-espèces d'insectes (comme ce serait le cas dans une référence indéfinie générique « exemplaire » du type *un chien est toujours fidèle à son maître*).

Un insecte se réfère donc ici à un membre d'une classe formée de sous-espèces, les différents types d'insectes. La totalité de la classe serait la totalité des sous-espèces d'insectes (dans une phrase comme *parmi les insectes, plusieurs ont des centaines de pattes*), et le référent visé est un élément (= une sous-espèce) à l'exclusion de tous les autres. C'est là une référence indéfinie classique, combinée à une lecture en sous-espèces du substantif noyau.

Rappelons une fois de plus qu'en sémantique des phrases, la référence précède la prédication. Cela signifie, pour *un insecte*, que la référence à une sous-espèce d'insectes est indéfinie aussi en ce sens

42. « L'attribut désigne la classe à laquelle le sujet appartient en tant que type » (Van Peteghem 1993 : 10, qui s'appuie sur Kleiber 1981 : 43).

43. Cf. le chapitre 2.4.7. « Viel-falt statt Viel-heit: Sorten » dans Lavric (2001 : 516-527).

44. Une exception : les noms [+HUMAINS]. Donc, *vingt-sept Japonais* seront toujours vingt-sept personnes et jamais vingt-sept sous-espèces de Japonais.

que la sous-espèce visée n'est pas identifiée par le SN, qu'elle reste une sous-espèce parmi des milliers d'autres. Entre cette sous-espèce non encore identifiée et le « type » auquel réfère le SN générique *la sauterelle*, la copule crée une identité. Mais elle crée cette identité au niveau de la prédication, et donc après l'établissement des deux référents qui correspondent aux deux SN de la phrase.

Nous ne contestons pas le fait que l'effet sémantique global qui en découle soit l'inclusion de la sauterelle comme sous-classe dans l'ensemble des (sous-classes d')insectes, mais cet effet est obtenu à travers l'identification par la copule de deux références nominales indépendantes de cet effet global : d'une part, du côté du sujet, une référence définie générique du genre « type », et de l'autre, du côté de l'attribut, une référence indéfinie à un élément non spécifique d'une classe structurée non pas en membres, mais en sous-espèces. Ces deux références s'expliquent au niveau de la détermination par des phénomènes généraux pour lesquels il n'est pas nécessaire de postuler une quelconque exception qui ne se manifesterait que dans les phrases copulatives.

Conclusion : simplicité et pertinence de l'analyse

L'analyse en termes d'identification de deux référents préétablis est généralement admise en linguistique pour un certain type de phrases copulatives, une partie de celles dont l'attribut du sujet est défini. Nous avons proposé d'étendre cette même analyse à toutes les phrases copulatives dont l'attribut du sujet est un syntagme nominal à part entière, c'est-à-dire muni d'un déterminant, fût-il défini, indéfini, ou zéro. La typologie généralement admise distingue déjà deux types de phrases copulatives, les phrases d'identité (auxquelles certains ajoutent les identifiantes), et les autres. Notre choix n'augmente pas le nombre de types, il élargit tout simplement, par rapport à la tradition grammaticale, le domaine de ce que l'on appelle les « phrases d'identité ». Il étend ce domaine à toutes les phrases copulatives dont l'attribut du sujet est un SN déterminé, qu'il soit défini ou indéfini ; et il restreint le domaine des phrases « prédicatives » à celles dont l'attribut est un nom non déterminé.

Cette conclusion ressemble beaucoup à celle de Van Peteghem (1991 et 1993) :

[...] l'absence de l'article est toujours en rapport avec le statut du substantif attribut : il s'omet [...] lorsque le substantif est un prédicat direct par rapport au sujet [...]. Par contre, il s'utilise [...] si le substantif fonctionne comme un catégorisateur non vide, capable à son tour d'être sous-catégorisé, c'est-à-dire s'il garde dans l'attribut sa vraie nature substantivale. [...] l'article opère comme une sorte de nominalisateur, qui [...] contribue à conférer à la copulative une structure bi-partite, où sujet et attribut s'opposent directement, dans la mesure où il y a conformité à droite et à gauche de la copule. [...] c'est là [...] le sens de la construction copulative : elle permet une sorte de nominalisation voulue du prédicat [...] (Van Peteghem 1993 : 150-151)⁴⁵.

Cette approche, qui fait coïncider la limite entre référentiel et prédicatif avec la limite entre déterminé et non déterminé, rend possible une analyse sémantique unitaire des déterminants dans toutes les positions syntaxiques sans exception.

Une telle analyse permet par ailleurs de distinguer les différents types de phrases copulatives uniquement à travers l'examen de la détermination ou non-détermination de l'attribut. Elle contribue ainsi à une interprétation plus pertinente de la copule, car elle permet de bien cerner ce qui, dans la sémantique des phrases copulatives, appartient à la sémantique nominale et ce qui par contre appartient à la sémantique verbale et à la sémantique des phrases.

Dire que dans les phrases copulatives à attribut du sujet déterminé, la copule exprime l'identité de deux références nominales permet d'aligner la description sémantique des SN déterminés qui apparaissent en position d'attribut du sujet sur celle des SN référentiels en général et de donner une interprétation unitaire, pertinente et cohérente à tous les déterminants dans tous les SN, indépendamment de leur position syntaxique.

45. Nous faisons remarquer ici que la phrase copulative sans article ne précède pas la phrase copulative avec article dans le sens d'une nominalisation progressive, mais qu'il s'agit tout simplement de deux phrases différentes. En effet, l'article (s'il y en a un) vient se joindre au substantif avant que celui-ci ne participe à une phrase quelconque, avant qu'il fasse partie d'une prédication.

Références bibliographiques

- De Swart, Henriëtte *et al.*, « Bare nominals and reference to capacities », *Natural Language and Linguistic Theory* 25, 195-222, 2007 ([doi:10.1007/s11049-006-9007-4](https://doi.org/10.1007/s11049-006-9007-4)).
- Chur, Jeannette, *Generische Nominalphrasen im Deutschen. Eine Untersuchung zu Referenz und Semantik*, Tübingen, Niemeyer, 1993.
- Dressler, Wolfgang U. & Doleschal, Ursula, « Gender agreement via derivational morphology », *Acta Linguistica Hungarica* 40(1-2), 115-137, 1990-1991 (<https://www.jstor.org/stable/44306685>).
- Ferrari, Giovanni, « Étude syntaxique des déterminants *le* et *un* dans la phrase à verbe être », *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain* 6(3-4), 65-120, 1980.
- Geißt, Ljudmila, *Die Kopula und ihre Komplemente. Zur Kompositionalität in Kopulasätzen*, Tübingen, Niemeyer, 2006.
- Hawkins, John A., « The pragmatics of definiteness », part. I, *Linguistische Berichte* 47 ; part. II, *Linguistische Berichte* 48, 1-27, 1977.
- Higgins, F. Roger, *The pseudo-cleft construction in English*, Bloomington, Indiana University Linguistics Club, 1976 / New York, Garland, 1979.
- Hoffmann, Dietmar, *Studien zur Verwendung der Artikel, im Spanischen, Französischen, Englischen und Deutschen*, Doktorarbeit, Eberhard Karls Universität Tübingen, 1967.
- Kleiber, Georges, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck, 1981.
- Korzen, Iørn, « Perché MARIO È MEDICO - ma non *MARIO È MASCALZONE? Sull'uso degli articoli nell'italiano con particolare riguardo al predicato del soggetto col tratto + UMANO », *Studi di grammatica italiana* 11, 137-178, 1982.
- Lauwers, Peter, « Nous sommes \emptyset linguistes. Quelques nouvelles pièces à verser à un vieux dossier », *Neuphilologische Mitteilungen* 108(1), 247-283, 2007a (<https://www.jstor.org/stable/43344747>).
- — —, « Les noms nus inanimés attributs. Essai de classification syntaxique et sémantique », *French Language Studies* 17, 151-171, 2007b ([doi:10.1017/S0959269506002651](https://doi.org/10.1017/S0959269506002651)).
- — —, « The modification of predicative bare nouns in French: a functional analysis », *Transactions of the Philological Society* 109(1), 12-40, 2011 ([doi:10.1111/j.1467-968X.2011.01248.x](https://doi.org/10.1111/j.1467-968X.2011.01248.x)).

- Lavric, Eva, « Von Heuschrecken und anderen Insekten: Der Mythos der prädiikativen Nominalphrasen », *Grazer Linguistische Studien* 44, 69-80, 1995.
- , *Fülle und Klarheit. Eine Determinantensemantik Deutsch - Französisch - Spanisch*, vol. I, *Referenzmodell* ; vol. II, *Kontrastiv-semantische Analysen*, Tübingen, Stauffenburg, 2001.
- , « Article zéro et absence d'article en français et en allemand », in *L'Absence au niveau syntagmatique. Fallstudien zum Französischen*, Ludwig Fesenmeier et al. (dir.), Frankfurt, Vittorio Klostermann, 23-46, 2013.
- Mikkelsen, Line, *Copular clauses. Specification, predication and equation*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 2005.
- Moro, Andrea, *The Raising of predicates. Predicative noun phrases and the theory of clause structure*, Cambridge, Cambridge U.P., 1997.
- Raible, Wolfgang, *Satz und Text. Untersuchungen zu vier romanischen Sprachen*, Tübingen, Niemeyer, 1972.
- Riegel, Martin, « Forme et interprétation des phrases copulatives à deux groupes nominaux définis. Asymétrie syntaxique et configuration sémantique », in *Questions de classification en linguistique : méthodes et descriptions. Mélanges offerts au Professeur Christian Molinier*, Injoo Choi-Jonin et al. (dir.), Bern, Peter Lang, 299-317, 2005.
- Silenštam, Margareta, *L'Homme est le bourgeois. Le prolétaire, c'est la femme. Un examen des phrases d'identité de forme A EST B et A, C'EST B*, Uppsala, Academia Upsaliensis, 1985.
- Van Hout, Georges, « Structures et significations de l'énoncé prédicatif », *Cahiers de linguistique théorique et appliquée* 6, 43-59, 1969.
- Van Peteghem, Marleen, *Les Phrases copulatives dans les langues romanes*, Wilhelmsfeld, Egert, 1991.
- , *La Détermination de l'attribut nominal. Étude comparative de quatre langues romanes (français, espagnol, italien, roumain)*, Brussel, Academie voor wetenschappen, 1993.
- Vater, Heinz, *Einführung in die Referenzsemantik*, Köln, Universität zu Köln, Institut für deutsche Sprache und Literatur, 1986.
- Verheugd-Daatzelaar, Els, *Subject arguments and predicate nominals. A Study of French copular sentences with two NPs*, Amsterdam / Atlanta, Rodopi, 1990.

Le verbe *représenter* + SN : entre verbe transitif et copule, entre complément et attribut

Ludo Melis

KU Leuven

ludo.melis@kuleuven.be

Résumé • Cette étude propose une description des emplois du verbe *représenter* avec une attention particulière pour les rapports qu'entretiennent le sujet et le GN postverbal. Elle montre que les divers emplois verbaux occupent une position distincte dans le continuum qui lie verbe plein et verbe attributif, tout comme le GN dans celui qui relie complément direct et attribut.

Introduction

La pratique descriptive range les verbes qui peuvent se construire, outre le sujet, avec un groupe nominal direct soit parmi les verbes transitifs, soit parmi les copules ; dans le premier cas, le SN remplit la fonction de complément (nominal) direct ou complément d'objet direct, dans le second d'attribut. Cette bipartition est cependant trop rigide, vu l'existence de nombreux verbes qui se rapprochent dans certains emplois du verbe attributif de référence, *être*, alors qu'ils fonctionnent dans

d'autres emplois comme des verbes transitifs typiques¹. Ceci est le cas de *représenter* comme le montre [1].

[1] Nos cœurs – ceux de tous ceux qui l'aimaient pour ce qu'il était et représentait – ont cessé un instant de battre. (*Dépêche Belga*²)

Dans cette brève étude, je voudrais préciser la position des divers emplois du verbe *représenter*, habituellement inclus avec *constituer* et *former* dans un ensemble étiqueté 'verbes équationnels' (cf. e.a. Gaatone 1998 : 102, mais aussi Leeman 1996 et Grevisse & Goosse 2008¹⁴ : 261-262 qui offrent une analyse plus nuancée pour *constituer*). Malgré certaines propriétés partagées – dans leurs emplois dits attributifs ils sont réfractaires au passif et ils peuvent apparaître dans les mêmes contextes, avec une valeur similaire quoique non identique – le parallélisme n'est pas parfait, comme le montrent [2] et [3] : à la deuxième ligne de [2], les trois verbes peuvent alterner et à la ligne suivante *constituer* et *représenter*, mais dans [3] seul *représenter* semble acceptable. On observera par ailleurs que l'alternance avec *être* n'est pas systématique.

[2] Parmi les descendants des francophones, certains sont issus directement des Français de l'ancienne Louisiane, et constituent dans plusieurs États des groupes non négligeables : dans les années soixante-dix, ils représentaient, par rapport à la population totale, 22 % en Louisiane, 10 % dans le Michigan, 8 % dans l'État de Washington, 7,9 % dans le Minnesota, 7,9 % dans l'Oregon, 7 % dans le Missouri. (Hagège, *Le souffle de la langue*)

[3] L'Europe représentait la majorité des cas enregistrés entre le 26 octobre et le 1^{er} novembre, soit environ 1,7 million. (B)

Pour saisir la spécificité des emplois, je tenterai de saisir le lien entre le GN sujet et le GN postverbal et de compléter la description par

-
1. Cf. Lauwers, Tobbačk & Van Wettere (2018) pour un panorama détaillé de la problématique, ainsi que Leclère (1993) et la table 36NM du lexique grammatical qui permettent de saisir le caractère peu homogène de l'ensemble.
 2. De nombreux exemples sont extraits d'une banque de données composée de dépêches de l'agence de presse Belga ; ils seront signalés par (B) ; pour les autres le nom de l'auteur ou de la source est fourni. Les exemples sans indication sont forgés.

un examen des propriétés de codage et de reformulation pertinentes³. Pour ce faire, je distinguerai cinq familles d’emplois dont quatre où le verbe est statif – l’estimation quantitative, la caractérisation et l’équivalence, la substitution sous forme d’image et la substitution sous forme d’instruction – et un emploi agentif du verbe. La conclusion proposera une vue synthétique sur l’ensemble des emplois et sur leur position dans la double tension entre verbe plein et verbe copule et entre complément et attribut.

L’estimation quantitative [A]

Le GN postverbal permet de caractériser le sujet selon deux modes principaux, par le biais de la quantité ou de la qualité ; les exemples [4] et [5] illustrent les deux modes et montrent qu’ils ne peuvent pas être distingués de manière absolue, vu qu’ils peuvent être coordonnés [4] ou intégrés en une expression [5].

[4] Le temps de transport représente des millions d’heures perdues et une fatigue supplémentaire pour les usagers. (B)

[5] Aujourd’hui, les objets sont là avant d’être gagnés, ils anticipent sur la somme d’efforts et de travail qu’ils représentent, leur consommation précède pour ainsi dire leur production. (Baudrillard)

Vu les propriétés formelles spécifiques des deux emplois, il est utile de les traiter séparément et d’opérer, parmi les emplois de type quantitatif, une distinction plus fine entre les emplois qui impliquent un rapport de proportion et la simple estimation quantitative.

Dans un premier groupe d’exemples le GN postverbal contient un quantifieur de proportion ou fraction. Le nom en position de sujet,

3. Parmi les propriétés de reformulation, le passif périphrastique et l’usage du participe passé sans forme conjuguée sont les plus pertinents ; le passif dit pronominal, ainsi que les constructions infinitives du type (*facile*) à + infinitif ou *faire* + infinitif sont également utilisables, quoique de manière plus limitée, vu le caractère statif de la plupart des emplois. Les propriétés de codage discriminantes sont peu nombreuses ; on tiendra compte de l’alternance avec *autant* ou *combien* non couplé à un quantifieur, ainsi que l’exclusion de *de* en contexte négatif qui sont des indices pour ne pas attribuer au GN postverbal le statut de complément nominal (cf. pour une discussion plus détaillée Lauwers & Melis 2013 et Melis 2002).

qui peut être identique au nom quantifié en position postverbale, est accompagné d'une spécification limitative de sorte qu'il décrit un sous-ensemble du tout que le GN postverbal évoque. Cette propriété suggère une analogie avec les verbes attributifs ; le parallélisme avec être observable dans [6] confirme la validité du rapprochement.

- [6] Alors qu'en 1984, chez Renault, deux salariés sur trois étaient des ouvriers, ils ne sont plus qu'un sur deux en 1994. Les ouvriers professionnels qui n'étaient que 26 %, représentent, en 1994, 41 % du nombre d'ouvriers. (Damette – Scheibling)
- [7] Selon les estimations, d'ici 2025, les voitures électriques représenteront un cinquième de toutes les voitures vendues dans le pays asiatique. (B)
- [8] Ces différences ne représentent, répétons-le, qu'une proportion extrêmement faible, ou tout à fait nulle, des différences génétiques totales mesurables. (Piazza)

Le parallélisme entre les deux GN ne doit pas toujours être si strict ; il suffit que les termes soient proches ou rapprochables.

- [9] Les gains des enfants représentent en 1913 20 % des ressources des familles ouvrières. (Prošt)
- [10] Des arguments théoriques liés à la théorie du Big Bang indiqueraient que la matière lumineuse ne représenterait que ≈ 1 % de la masse totale de l'Univers. (Beaulieu)
- [11] À partir d'études détaillées, Guy Hermet a montré qu'en France les électeurs qui se déclarent certains par avance de leur choix forment la majorité puisqu'ils ne représentent jamais moins de 87 % des clients de chacune des grandes formations partisans selon une enquête nationale réalisée en 1986. (Brückner)
- [12] L'essor de l'automobile et des embouteillages urbains assureront le déclin de la fréquentation de l'autobus roulant trop lentement et qui représente aujourd'hui 10 % du déplacement urbain. (Google)

Dans les quatre cas, les noms appartiennent au même champ : *les gains* sont un type de *ressources* ; *la matière* a une *masse* ; *les électeurs certains de leur choix* sont des *clients des formations* et *la fréquentation de l'autobus* est

une forme de *déplacement*. L'exemple [2] ci-dessus comporte une variante structurelle, vu que le tout y apparaît dans un adjectif (*par rapport à la population totale*).

En l'absence de relation partie-tout entre sujet et GN, la configuration permet de caractériser le sujet à l'aide d'une estimation quantitative couplée à une unité de compte.

- [13] En mars 2019, cela ne représentait que 19 millions d'euros. (B)
- [14] Le charbon est depuis longtemps un pilier de l'économie du pays avec, en 2018, des exportations qui représentaient près de 50 milliards de dollars US, soit plus de 3 % de son Produit intérieur brut, selon une étude de la Banque centrale australienne. (B)
- [15] On peut affirmer que lors de la première vague, 5 % des décès concernaient les moins de 65 ans, soit un pourcentage assez proche des 6 % de la seconde, a précisé le porte-parole, ajoutant que cela représentait, au total des deux vagues, 860 décès chez les moins de 65 ans. (B)
- [16] L'Europe représentait la majorité des cas enregistrés entre le 26 octobre et le 1^{er} novembre, soit environ 1,7 million. (B)
- [17a] La dette représente vingt-cinq années de leur salaire. (B)
- [17b] En valeur absolue, la dette publique espagnole représentait 1,311 milliards d'euros. (B)

Outre les indications quantitatives faisant intervenir un quantifieur explicite, comme dans les exemples ci-dessus, on rencontre des formules avec des noms autorisant une interprétation quantitative.

- [18] La trésorerie cumulée de toutes les multinationales du monde représente plusieurs fois le montant des réserves monétaires détenues par les banques centrales. (B)
- [19] La nouvelle division internationale du travail a cela de nouveau qu'elle intègre ensemble les pays de la triade et les nouveaux pays industriels d'Asie, et désintègre la plupart des pays en développement, qui représentent une fraction de plus en plus marginale du commerce mondial. (Andreff)

Il importe de noter que le GN postverbal détermine l'interprétation du GN sujet. En [19] le complément en *de* du GN fournit la clef pour l'interprétation du sujet. En [20] le sujet est réinterprété comme un

sous-ensemble du tout auquel le GN renvoie et en [21], tout comme en [17] et en [22], l'interprétation du sujet est déterminée par l'unité de compte intégrée dans le GN, ce qui en détermine aussi la valeur dans le discours ultérieur. Le sujet et GN postverbal ne sont donc pas des participants autonomes, mais le verbe permet au GN de fonctionner comme prédicat caractérisant.

- [20] Cet avion, qui représentait plus de deux-tiers du carnet de commandes de Boeing, avait été cloué au sol de par le globe en mars 2019 après deux accidents rapprochés ayant fait 346 morts. (B)
- [21] La pandémie représente...
 ... 120 milliards de dépenses supplémentaires.
 ... plus de 3 000 décès en surnombre.
 ... deux années de perdues.
- [22] Ce tableau représente une fortune.

L'examen des propriétés de codage et de reformulation montre que le GN ne manifeste pas les caractéristiques d'un complément nominal direct, mais qu'il partage un certain nombre de traits avec les compléments des verbes de mesure ; ainsi la question portant sur le GN se fait à l'aide de *combien* et non de *en ... combien* et l'alternance avec *autant* est possible.

- [23] La dette représentait 120 millions l'année dernière et 150 millions cette année.
- [24] Combien la dette représentait-elle l'année dernière ?
 *Combien la dette en représentait-elle l'année dernière ?
 La dette représentait 120 millions l'année dernière et autant cette année.

Le parallélisme n'est toutefois pas total, d'une part parce que la pronominalisation en *les*, acceptable dans certains cas avec les verbes de mesure (cf. *Pèse-t-il 100 kilos ? Oui, il les pèse certainement.*), est exclue et d'autre part parce qu'aucune reformulation n'est possible – ni passif, ni construction infinitive – alors que certains verbes de mesure les admettent (Melis 2002).

La catégorisation et l'équivalence [B]

Le GN ne véhicule pas uniquement des caractérisations de type quantitatif comme [4] le montre. Dans cet exemple, le second membre de la coordination offre une caractérisation qualitative du sujet comme une instance de la classe des fatigues ou comme une source de fatigue.

Un groupe indéfini en position postverbale mène naturellement, tout comme dans le cas de l'attribut nominal avec *être*, à une interprétation par catégorisation : le sujet est une instance, régulière ou occasionnelle, de la catégorie à laquelle le GN postverbal renvoie.

- [25] Je suis d'une génération pour laquelle la lecture représentait un acte de résistance. (B)
- [26] Au v^e siècle, le rire est considéré comme la façon la plus obscène de rompre le silence ; face à cette vertu monastique fondamentale, la taciturnitas, le rire représente une rupture d'une extraordinaire violence. (Le Goff)
- [27] Les différents lieux culturels représentent une construction triangulaire qui donne à chacun la place d'une autonomie culturelle, un espace de créativité propre. (Bourgeois)
- [28] On s'imagine souvent que ces procès de sorcellerie représentaient de la part des juges une orgie de superstition ou de cynisme, et que les condamnations à mort pleuvaient à tort et à travers. (Yourcenar)
- [29] À cet égard, le phénomène Le Pen représenta une aubaine inespérée dans l'apathie ambiante ; avec lui, pour un temps, tout parut s'arranger. (Bručkner)

Le caractère indéfini peut être masqué dans une structure à relative, comme dans [30] et [31] que l'on comparera à [32].

- [30] Le journal intime, c'est une tentation que tous ceux qui aiment les mots ressentent. Je ne me fais pas d'illusion sur l'exercice de sincérité que représente un journal. (Colin-Simonard)
- [31] Cependant, la nation n'est pas une nécessité : les deux derniers siècles ont connu des auteurs qui l'ont affirmé, convaincus du danger que représentait pour la paix le mouvement nationalitaire. (Winočk)

[32] Si les personnes contactées devaient persister dans leur refus de respecter la quarantaine et représentaient un danger pour autrui, elles commettraient une infraction. (B)

Si les cas cités plus haut mettent en jeu une catégorisation occasionnelle, celle-ci peut, dans un contexte approprié, être stable comme dans **[33]**.

[33] Tout est fait pour encourager la consommation de l'automobile parce qu'elle représente un secteur économique lourd aux effets induits considérables. (B)

La structure de l'énoncé ou le discours peuvent y contribuer comme l'alternance en **[34]** ou l'argumentation en **[35]**.

[34] Les sujets doivent, dans chaque cas, dire si la mélodie représente une variation autour du même thème, ou un air totalement différent. (Fischetti)

[35] Depuis 1897, le jeune député socialiste Jaurès [...] a décidé de faire une entorse à ses principes politiques, [...], pour militer en faveur d'un « officier bourgeois » qui lui paraît représenter une cause absolue : Dreyfus « n'est plus un officier ni un bourgeois : il est dépouillé par l'excès même du malheur, de tout caractère de classe ; il n'est plus que l'humanité elle-même, au plus haut degré de misère et de désespoir qui se puisse imaginer ». (De Biasi)

On observe ainsi, tout comme dans les exemples avec quantification, que le GN postverbal influe sur l'interprétation du sujet, phénomène qui se retrouve aussi dans **[25]** et **[26]** où *lecture* et *rire* sont interprétés comme des noms d'action, alors qu'en **[27]** *construction* reçoit une interprétation résultative.

La position postverbale peut également être occupée par un GN défini ; le sujet est alors présenté comme un cas particulier dont la position sur un axe de valeurs est déterminée par le GN postverbal. Plusieurs indices contribuent à cette interprétation :

- la présence d'adjectifs définissant des jalons, tels *premier*, *dernier*, *principal*, *meilleur* ou un numéral ordinal ;

- [36] Cette consultation du M5S représentait normalement le dernier obstacle à la naissance du gouvernement de l'ex-président de la Banque centrale européenne. (B)
- [37] Avant la crise déjà, « les affections psychiques et les troubles du comportement représentaient la principale cause des incapacités de travail de longue durée (36 % en 2019) », indique Belfius. (B)
- [38] Elle a estimé que le processus de paix, actuellement en cours à Doha, représentait la meilleure perspective de solution politique durable au conflit afghan, [...]. (B)
- [39] Les incendies représentent la deuxième cause principale des interventions avec un total de 34 712. (B)

- l'usage de noms comme *pôle* ou *essence*.

- [40] Par l'effet d'une rancune ancienne et longuement ruminée, je ne suis jamais retourné au Musée, qui, touchant le Lycée d'aussi près que le Jardin des Plantes, en représentait vraiment pour moi le pôle négatif : [...]. (Corti)
- [41] « Nos chers frères et sœurs, immigrants d'Éthiopie, nous sommes tellement émus de vous accueillir ici », a déclaré le Premier ministre lors d'une cérémonie, estimant que leur arrivée représentait « l'essence de l'histoire sioniste ». (B)

Ces facteurs ne sont toutefois pas indispensables et en l'absence d'un terme qui suggère un ordre ou une hiérarchie, l'équivalence est absolue.

- [42] « C'étaient des mots du passé » qui « ne représentent pas mes valeurs », a-t-elle souligné [...] (B)
- [43] Pour Brussels Expo, les dinosaures représentent surtout l'espoir d'une reprise durable. (B)
- [44] Pour une époque qui semble consacrée à l'effacement de l'individu il représente le contestataire de la première heure. (Wallace)
- [45] Les informations suffisaient pour faire comprendre que la conception de Carayol représentait la bonne solution. (Billaud)

Dans les cas de catégorisation ou d'équivalence, la conclusion négative formulée à la fin de la section précédente à propos des emplois à interprétation quantitative – le GN n'est pas un complément nominal

direct – peut-être maintenue. On notera en premier lieu que le rapport entre sujet et GN est ici aussi de type prédicatif. On comparera ainsi [46] à [21].

[46] La pandémie représente...
 ... un danger à l'échelle mondiale.
 ... une opportunité pour le commerce électronique.
 ... une épreuve pour le système politique.
 ... la cause principale de la crise économique.
 ... le signal que les activités humaines dérèglent l'équilibre
 [de la Terre.]

L'interprétation du GN induit l'interprétation à donner au sujet ; les deux termes ne remplissent donc pas des rôles distincts, mais le second fournit un éclairage spécifique au premier dont il fait apparaître les traits pertinents pour l'argumentation ou le discours. La parenté avec les cas étudiés *supra* peut également être mise en évidence par le fait que l'on peut reformuler les exemples de [21] pour en faire des expressions de la catégorisation et, dans une certaine mesure, de l'équivalence.

[47] La pandémie représente...
 ... une dépense supplémentaire de 120 milliards.
 ... une perte de deux années.
 ... la mortalité la plus importante de la dernière décennie.

La modification entraîne cependant une différence subtile ; si le GN se limite à une indication quantitative en [21], assignant une propriété au sujet, en [46] la prédication de la propriété entraîne la catégorisation : le sujet en est une instance.

À l'appui de ces observations, l'on peut faire appel à un indice formel parmi les propriétés de codage : le comportement de l'article indéfini en contexte négatif.

[48a] La pandémie ne représente pas un danger à l'échelle mondiale.
[48b] *La pandémie ne représente pas de danger à l'échelle mondiale.

Quant aux propriétés de reformulation, le tableau est toutefois moins net. Les constructions de *représenter* traitées ici sont incompatibles avec

les reformulations impliquant à + infinitif, ainsi que *faire* + infinitif, tout comme avec les formulations passives à verbe tensé.

- [49a] *une opportunité (facile) à représenter
 [49b] *Il a fait / laissé la pandémie représenter une opportunité.
 [49c] *Une opportunité se représente.
 [49d] *Une opportunité / la mortalité la plus importante est représentée par la pandémie.

La documentation contient par contre quelques exemples du participe employé seul.

- [50] Pour lui, le marché sous-estime « le risque représenté par les deux sénatoriales partielles en Géorgie ». (B)
 [51] « Le danger représenté par les différentes mutations de virus exige que nous examinions et discussions au sein du gouvernement de mesures draŝtiques », a dit Horst Seehofer au quotidien *Bild*. (B)
 [52] « Pour réduire les émissions de CO₂, il faut les capter et le meilleur moyen est d'utiliser la force de la nature représentée par les arbres », a fait valoir le CEO de Luminus, Grégoire Dallemagne. (B)

Ils montrent que si le GN ne peut être assimilé à un complément nominal direct, il ne peut pas non plus être vu comme un attribut au sens plein du terme. En outre, les configurations traitées ici sont certes proches, mais non identiques aux configurations caractérisantes que l'on rencontre soit avec les verbes olfactifs (Melis 2000), soit avec des verbes comme *faire* dans *faire la bête* / *un excellent pâtissier*, qui se comportent autrement par rapport aux propriétés de codage et de reformulation, tout en partageant des analogies quant aux propriétés lexico-grammaticales (Melis 2008).

La substitution sous forme d'image [C]

Un troisième ensemble d'emplois peut être caractérisé globalement par l'existence d'un rapport de substitution entre le GN postverbal et le sujet qui est envisagé comme une image du référent du GN, soit sous la forme d'un objet concret, soit de manière plus abstraite. On peut ainsi distinguer divers sous-types.

- Le rapport de substitution lie un support et une image rendue. Le sujet peut en premier lieu être un nom renvoyant à un objet d'art (dessin, esquisse, fresque, gravure, statue, tableau, ...) ; le GN décrit ce que cet objet figure.

[53] Le dessin représentait une grande oreille et, dedans, un petit appareil qu'on aurait dit un escargot. (B)

[54] Les autorités affirment que ce tableau représentait de manière irrespectueuse la Kaaba, [...]. (B)

[55] une gravure représentant le Grand Défilé de la fête du Carrousel (Perec)

[56] Une fois, elle m'a montré une photo usée et écornée, qui représentait un homme très jeune, avec des lunettes, une petite moustache. (Le Clézio)

- Le sujet ne doit pas nécessairement renvoyer au domaine artistique, comme il ressort de **[57]** ; le rapport entre support et image est cependant analogue.

[57a] des schémas qui représentent des actions spatiales plutôt que des formes

[57b] nos écritures, qui ne sont pas des écritures idéogrammatiques, qui ne représentent rien, pas même des sons (Bourgeois)

- Le support peut être plus abstrait encore, comme en **[58]**.

[58] Grâce aux analyses statistiques nous pouvons identifier des groupes de populations et les distribuer selon un ordre dont nous pensons qu'il représente l'histoire des séparations ayant eu lieu au cours de l'expansion dans le monde entier d'êtres humains anatomiquement modernes. (Piazza)

La relation de substitution peut également impliquer comme support une image qui est vue comme figure d'un objet rendu ou d'une intention signifiée.

- rapport de l'image à l'objet rendu ;

[59a] BIBENDUM c'est le petit bonhomme formé par des pneus amoncelés euh qui qui représente la marque MICHELIN. (Corpus d'Orléans)

[59b] La chouette représente la sagesse, la balance, la justice.

[59c] Le drapeau représente le trident du dieu de la mer Poséidon (Neptune) sur un fond ocre encadré de deux bandes bleues. (Google)

[60] Depuis 1909, la statue de Robert Lee représentait donc cet État au Capitole, cœur du pouvoir législatif américain. (B)

- rapport de l'image à intention signifiée.

[61] Toute cette végétation [...] représente également la puissance vitale du Verbe à l'œuvre dans le cœur des fidèles, ce grain qui, jeté en bonne terre, croît et fructifie. (Mathonière)

[62] Nous avons donc associé l'image du bleu de travail à celle des gants de vaisselle jaunes, qui représentent la charge du foyer [...]. (B)

[63] Le serment des Horaces, montré au public en 1784, représente une citoyenneté qui elle aussi a un fondement volontariste et décisionniste, qui repose sur le pacte et, comme il est dit, sur le serment. (Kriegel)

La relation établie entre un signifiant, le sujet, et un signifié, le GN postverbal, s'observe également dans d'autres domaines que celui des images :

- des personnes ou des groupes ;

[64] Cette mère est belle ; l'enfant sait très bien qu'elle a une vie en dehors de la maison, qu'elle rentre tard le soir. Elle est comme une espèce de star mystérieuse et représente l'image de la féminité... (De Cortanze)

[65] « Les unités d'élites majestueuses et rangs d'airain invincibles de la République qui vont traverser fièrement la place Kim-Il-Sung représentent notre pouvoir absolu », a lancé le ministre de la Défense Kim Jong Gwan avant la parade, selon KCNA reçue à Séoul. (B)

[66] Les professions intermédiaires qui représentent le mieux ce que l'on entend par « classe moyenne » croissent encore mais à un rythme ralenti. (Dirn)

- des mots ou des discours ;

[67] Le terme *minorisation* n'est jamais neutre ; il représente toujours une souffrance.

[68] Ces messages « ne représentent en rien les forces armées et ne font pas honneur à nos forces armées et au roi », avait réagi la ministre de la Défense socialiste Margarita Robles. (B)

[69] Il vous est arrivé de dire : « L'Europe, c'est la Bible et les Grecs ». [...] Pourriez-vous indiquer d'abord ce que peut représenter, dans cette phrase, « la Bible » ? (Droit)

- des actions.

[70] Ces « scènes de chaos ne représentent pas qui nous sommes en tant qu'Américains », il s'agit de quelques « extrémistes » et ces actes de « sédition doivent cesser immédiatement », a martelé M. Biden. (B)

[71] Le débat sur l'interprétation des résultats est animé. [...] Le fait de cultiver des algues dans un flacon peut-il représenter fidèlement ce qui se passe dans le milieu naturel, [...] ? (Blain)

[72] Nous sommes comme des fourmis explorant une mosaïque, surprises chaque fois qu'elles découvrent un fragment nouveau et s'efforçant de reconstituer l'ensemble. Chaque découverte améliore la compréhension de l'ensemble dont la totalité reste cependant inconnue. Que représente la mosaïque ? (Jacquard)

Dans tous les cas, le GN investit de sens le sujet. Dans ce contexte, il est intéressant de citer un exemple du TLF dans l'article *représenter* parce qu'il permet d'établir un rapprochement avec *être* et de voir que *représenter* n'exprime pas l'identité, mais établit une relation plus indirecte.

[73] Ce n'est pas seulement le passé que l'on peut réfléchir et se rendre présent d'une façon spectaculaire : on se représente aussi le présent. Par exemple, un intérieur bourgeois, mis en scène, n'est plus, mais représente un intérieur bourgeois [...]. (TLF s.v.)

Comme dans le cas des emplois à effet caractérisant (cf. *supra*), le lien entre les deux termes est interprété à la lumière de la valeur que véhicule

le GN postverbal. Ainsi dans *un tableau représente un paysage*, le tableau est, par le biais de la représentation, une instance de la catégorie des paysages figurés, tout en restant cependant un membre de la catégorie des tableaux. Si cette modulation permet non seulement d'opposer *représenter* à *être*, mais aussi les exemples traités dans cette section aux cas considérés dans les deux premières sections, les emplois restent toutefois fort proches, comme l'indiquent aussi les propriétés formelles, quoique le passif périphrastique tensé ne semble pas exclu⁴.

[74] Ces tableaux ne représentent pas des paysages / *pas de paysages.

[75] La justice (est) représentée par / comme / sous les traits d'une femme voilée.

La substitution comme instruction [D]

Le rapport de substitution liant le GN postverbal et le sujet peut également recevoir une autre interprétation : le référent du sujet est censé agir selon les instructions ou les attentes qui peuvent être associées au référent du GN postverbal. La manière dont ce rapport général se concrétise permet de discerner divers sous-types, en fonction de deux paramètres : la nature du lien liant sujet et GN postverbal et le type d'entité impliquée.

- Le GN est un individu ou une collectivité qui mandate le sujet, que ce soit dans le domaine juridique **[76]**, politique **[77]**, institutionnel **[78]** ou économique **[79]**.

[76a] Il est ensuite passé à la défense et a représenté le vice-président kényan William Ruto devant la CPI. (B)

[76b] Avocat général près la cour d'appel de Bruxelles, Jean-Michel Verelst avait notamment représenté le ministère public au procès de la KB Lux. (B)

[77a] Les sénateurs Schumer et Menendez, qui représentent respectivement l'État de New York et celui voisin du New Jersey [...]. (B)

4. On rapprochera de **[69]** l'exemple suivant, intermédiaire entre l'équivalence et la substitution par image :

[i] Le symbole de cette nouvelle approche est représenté par le chapeau conçu par Elodie Ouedraogo. (B)

- [77b]** Nous n'arrivons plus à trier la masse des informations qui nous arrivent selon une grille pertinente, nous ne reconnaissons plus les partis qui prétendent nous représenter. (Bručkner)
- [78]** jusqu'à la passivité abjecte des Américains et des Européens, laissant les Khmers rouges représenter le Cambodge à l'ONU depuis une dizaine d'années [...] (Bručkner)
- [79a]** Ils représentaient le secteur de l'horeca, des cafetiers, des fournisseurs, des forains et des brocanteurs qui demandent à pouvoir recommencer à travailler en extérieur. (B)
- [79b]** « Nous avons demandé d'obtenir d'ici vendredi la liste de l'ensemble des filiales où Ogeo est représenté, mais aussi où les deux anciens directeurs [...] représentaient l'Organisme de Financement de Pensions (OFF) [...] », a précisé Julie Fernandez. (B)

Si le GN réfère habituellement à une personne ou à une collectivité, on peut également rencontrer une description indirecte évoquant leurs intentions ou intérêts.

[80] Cet avocat représente les intérêts des compagnies minières.

- Le sujet est un participant désigné ou délégué par le groupe auquel le GN renvoie. Cette configuration est entre autres exploitée dans les secteurs du sport et de la culture.

[81a] Au total, seize pilotes représenteront Audi Sport en 2021. (B)

[81b] Mirte Fannes et Vanessa Scaunet représenteront la Belgique sur cette distance. (B)

[82] France Télévision a également dévoilé son dispositif pour sélectionner le ou les artistes qui représenteront la France à l'Eurovision, version adulte, en mai prochain à Rotterdam. (B)

- Le sujet est un membre emblématique du groupe désigné par le GN.

[83a] Le président et le vice-président « ont réitéré que ceux qui avaient enfreint la loi et envahi le Capitole ne représentent pas le mouvement 'America First' soutenu par 75 millions d'Américains », a indiqué ce responsable. (B)

[83b] Tous deux représentaient l'aile dure des Brexiteurs, prêts à une sortie sans accord de l'Union européenne. (B)

[83c] Certains, comme Proudhon, refuseront de considérer l'État nation comme un avènement logique et un idéal. Ils représentent jusqu'à nos jours le camp des vaincus, tant les passions nationales si l'on excepte le cas helvétique ont paru l'emporter. (Winočċk)

- Le GN renvoie à une entité plus abstraite dont le sujet est une manifestation exemplaire.

[84a] Ils l'auraient voulue femme de professeur et professeur elle-même, bonne petite bourgeoise de province, de la dignité, de la tenue, de la culture. L'on représentait la France. (Perec)

[84b] Car, comme on vient de le voir, le rayonnement même du français a également servi les autres langues, celles, précisément, de tous ces lettrés et étudiants attirés en France, et dont la présence suscitait une curiosité pour les cultures qu'ils représentaient. (Hagège)

[84c] Comme vous le savez, c'est à la suite de cette confrontation historique qu'ont disparu d'Allemagne les pensées inspirées de Kant et de l'héritage des Lumières que représentait principalement Cassirer. (Droit)

- Exceptionnellement le sujet peut être un collectif.

[85] L'État, selon les théoriciens de la révolution conservatrice, doit représenter les forces vives de la nation [...]. (Kriegel)

Le rapport entre le sujet et GN présente une certaine analogie avec les cas d'équivalence évoqués plus haut, mais à la différence de ces derniers, il n'est pas question d'une équivalence qualitative ou intrinsèque, mais d'un rapport extrinsèque : le verbe signale que le référent du sujet remplace en quelque sorte le GN, mais ne peut lui être assimilé. De ce fait l'autonomie des deux termes est plus grande et le GN se rapproche d'un complément nominal, comme le montrent certains indices formels.

[86] Le procureur ne représente pas d'intérêts privés.

[87] La Belgique (était) représentée par le seul Pieter Heemeryčċk [...]. (B)

Le participe *représenté*, avec ou sans forme tensée, est souvent employé dans ce contexte pour signaler un membre exemplaire d'un ensemble.

[88a] C'est ici qu'intervient notre chère mouche du vinaigre, représentée dans ce cas par l'espèce *Drosophila simulans*. (Atlas)

[88b] une école chinoise de peinture, représentée par Mi Fu (Quiang)

Le parallélisme n'est toutefois pas parfait ; le caractère non agentif du verbe fait que les constructions en à + infinitif sont exclues, mais le tour pronominal à interprétation passive l'est également. On notera en outre que la construction *être* + participe passé fonctionne dans deux autres configurations : avec d'autres prépositions que *par* tout en admettant une phrase active parallèle et surtout, sans contrepartie active, avec un locatif, explicite ou implicite, au sens de *être membre / présent*.

[89a] La Belgique sera bien représentée à Prague avec 14 judokas. (B)

[89b] Atteštor et Anchorage, devenu l'actionnaire le plus important, sont désormais représentés au conseil d'administration. (B)

[89c] Les trois syndicats étaient représentés. (B)

Emplois à sujet agent [E]

Tous les emplois présentés ci-dessus sont statifs ; *représenter* a également des emplois à sujet agent⁵. Un premier emploi, avec l'interprétation 'faire observer avec insistance', qui n'a pas de pendant parmi les emplois statifs, est illustré par **[90]**.

[90] Les Hébreux, lassés d'être gouvernés par des juges, exigèrent un jour de Yahvé qu'il leur donnât un roi. Yahvé leur représenta les impôts et le service militaire qu'un monarque finirait par exiger d'eux. (Tournier)

Les autres emplois sont en quelque sorte des pendants agentifs des emplois statifs signifiant un rapport de substitution par image.

5. Les emplois vieillissés, administratifs et juridiques ne seront pas pris en considération, ni les emplois de *se représenter* qui sont autonomes.

L'exemple **[92a]** est intéressant, car il peut être mis en relation avec une formulation stative **[92b]**.

[91] Ce n'est ni par excès de pudeur, ni par incapacité technique, que le peintre carolingien a évité de représenter la disparité des attributs sexuels. (Borel)

[92a] L'iconographie chrétienne représente le diable sous l'aspect d'un être cornu, à sabots de bouc. (TLF)

[92b] Un être cornu, à sabots de bouc, représente le diable⁶.

L'objet représenté ne doit pas être une image, mais peut être plus conceptuel, comme en **[93]**.

[93a] L'exemple de la France peut servir à représenter sous une forme concrète l'évolution de la poste au cours du XIX^e siècle. (TLF)

[93b] l'analyse philosophique, qui représente l'anarchie intellectuelle comme la principale cause originare de notre maladie sociale (TLF)

Enfin, *représenter* peut être lié à la mise en scène.

[94] En 1947 Marc Beigbeder avait rappelé qu'une « tranche importante du public » de *Huis clos* « fut, en France, du moins au début, composée de gens qui persévéraient, malgré la position négatrice de l'auteur, à y trouver l'écho d'une inquiétude religieuse » : si Sartre représente l'enfer, c'est qu'il y croit, n'est-ce pas ? (Louette)

Pour les emplois à sujet agent, le tableau est clair : il est question d'un verbe transitif construisant un complément nominal canonique.

Le passif périphrastique est attesté, tout comme l'emploi du participe passé seul, ainsi que le passif pronominal ; en plus les constructions infinitives typiques des verbes transitifs, comme *faire* ou *laisser* suivi d'un infinitif.

6. Un lecteur signale un parallélisme intéressant avec la paire *Dans cette pièce il fait le diable* et *Il fait le pitre*, plus proche de l'attribut canonique (cf. Lauwers 2008).

- [95a]** un opéra-comique, *Le Valet de ferme*, qui ne fut jamais représenté et ne méritait probablement guère de l'être (Billard)
- [95b]** Deux fois mon arrière-grand-tante, la petite Isabelle Adriansen est représentée en pied dans le vêtement traditionnel des chanoines chez lesquelles on l'a placée orpheline. (Yourcenar)
- [96]** On y voit la figure emblématique de l'homme au chapeau melon représentée à l'infini, à travers une fenêtre ouverte.
- [97]** À cette époque l'enfer se représente comme un antre au fond duquel luit un feu.
- [98]** L'Église laissa représenter ces légendes, propres à nourrir la piété mariale des fidèles, mais ne les accepta pas dans ses livres liturgiques. (Mathonière)

Le GN postverbal alterne avec le pronom défini ou avec *en* + quantifieur, selon les cas, tout comme l'emploi de *de* au lieu d'un indéfini en contexte négatif.

- [99a]** La petite Isabelle, le peintre la représente en pied.
- [99b]** Le peintre en a représenté quatre ; ce peintre ne représente pas d'enfants.

Le verbe sélectionne indépendamment les deux termes auxquels il assigne un rôle : celui d'agent au sujet et celui de thème au GN postverbal, qui est un objet effectué.

Les emplois agentifs et statifs ne forment toutefois pas deux ensembles disjoints, comme il ressort de l'exemple suivant où le passage *Que représente la peinture ?* permet au moins trois interprétations : la peinture, conçue comme activité, produit une image, comme objet elle est le support d'un objet figuré et enfin elle est catégorisée comme un anachronisme.

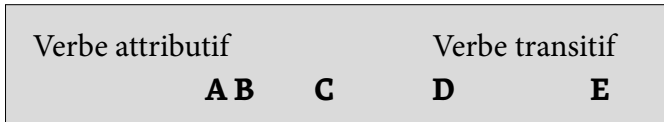
- [100]** Devant le néant, qu'est devenu l'art ? Déraciné, il ne croit plus à rien. Il ne croit plus à Dieu, encore moins au diable. Absent... Vacant... Il peint pour ne rien raconter... Il erre... Son esprit s'affole. Il répudie le Boeuf écorché de Rembrandt, la viande fraîche lui répugne. Abstrait, il pense aux vitamines A, aux vitamines B, à la peinture pure. Le surréalisme le fait divaguer. Il confond cuisine et pharmacie, campagne et sanatorium. Comme l'ingénieur examine un gisement de minerai

bon à exploiter, il s'inspire de dessins d'enfants et de peintures de fous... La vie actuelle ne permet plus guère d'être peintre. Celle de demain le permettra moins encore. Que représente aujourd'hui la peinture ? Un anachronisme... (Sauvage)

Entre copule et verbe transitif, entre attribut et complément

Au terme de ce panorama, il est possible de préciser la position des divers emplois de *représenter* sur l'axe qui oppose verbe copule ou attributif et verbe transitif, tout comme celle du GN sur le tenseur parallèle reliant attribut et complément nominal direct.

L'examen a montré qu'il n'existe pas deux ensembles disjoints, l'un formé par les emplois transitifs, l'autre par les emplois attributifs, mais qu'il existe un continuum reliant les deux pôles. Celui-ci peut être visualisé dans le schéma suivant⁷.



Les emplois quantifiants et catégorisants se rapprochent respectivement des verbes de mesure et de verbes comme *faire* dans *faire la bête*, sans toutefois manifester exactement les mêmes propriétés, alors que les emplois substitutifs occupent chacun une position originale : la substitution par image est plus proche du pôle attributif tandis que la substitution comme instruction n'est pas très éloignée du pôle transitif.

L'étude confirme non seulement les conclusions de Lamiroy & Melis (2005) sur le continuum entre copules et auxiliaires d'une part et verbes pleins de l'autre, ainsi que celles de Melis (2008) sur le continuum entre complément et attribut, mais elle complète le tableau en y intégrant de nouveaux éléments, montrant ainsi que tout verbe a des propriétés individuelles. Elle confirme également l'importance d'un examen détaillé des faits avec une attention particulière pour la subtilité des distinctions, caractéristique des travaux de Marleen Van Peteghem.

7. Le schéma utilise les lettres dans les titres des sections pour représenter les emplois.

Références bibliographiques

- Gaatone, David, *Le Passif en français*, Bruxelles, Duculot, 1998.
- Grevisse, Maurice & Goosse, André, *Le Bon usage*, Bruxelles, Duculot, 2008⁴.
- Lamiroy, Béatrice & Melis, Ludo, « Les copules ressemblent-elles aux auxiliaires ? », in *Les Périphrases verbales*, Hava Bat-Zeev Shyldkrot & Nicole Le Querler (dir.), Amsterdam, John Benjamins, 145-170, 2005.
- Lauwers, Peter, « Les emplois attributifs de *faire* », *Studia Neophilologica* 80(1), 43-64, 2008 ([doi:10.1080/00393270701679940](https://doi.org/10.1080/00393270701679940)).
- & Melis, Ludo, « L'attribut du sujet, à la recherche de l'unité dans la diversité », in *Les Fonctions grammaticales. Histoire, théories, pratiques*, Aboubakar Ouattara (dir.), Bruxelles, Peter Lang, 251-262, 2013.
- , Tobbačĕk, Els & Van Wettère, Niek, « Les verbes attributifs », in *Encyclopédie grammaticale du français*, 2018 (http://encyclogram.fr/notx/024/024_Notice.php).
- Leclère, Christian, « Classes de constructions directes sans passif », *Langages* 109, 7-31, 1993 ([doi:10.3406/lgge.1993.1087](https://doi.org/10.3406/lgge.1993.1087)).
- Leeman, Danielle, « Attributs du sujet et verbes attributifs », *Linx* 34(1), 187-195, 1996 ([doi:10.3406/linx.1996.1427](https://doi.org/10.3406/linx.1996.1427)).
- Melis, Ludo, « Le complément des verbes olfactifs ou la frontière ténue entre compléments, objets et attributs », in *Traiani Augusti Vestigia Pressa Sequamur*, Martine Coene et al. (dir.), Padova, Unipress, 123-138, 2000.
- , « Objects and quasi-objects: the constellation of the object in French », in *The Nominative & Accusative and their counterparts*, Kristien Davidse & Béatrice Lamiroy (dir.), Amsterdam, John Benjamins, 41-79, 2002.
- , « Continu et discontinu en syntaxe. Pistes et stratégies », in *Modèles syntaxiques. La syntaxe à l'aube du xx^e siècle*, Dan Van Raemdonck (dir.), Bruxelles, Peter Lang, 113-131, 2008.

The (?) superfluous marking of the resultative phrase with verbs of chromatic change in Dutch

Peter Lauwers

Universiteit Gent

peter.lauwers@ugent.be

Miriam Taverniers

Universiteit Gent

miriam.taverniers@ugent.be

Renata Enghels

Universiteit Gent

renata.enghels@ugent.be

Justine Métairy

Universiteit Gent

justine.metairy@ugent.be

Résumé • Les langues *satellite-framed* acceptent facilement des constructions résultatives dans lesquelles l'attribut adjectival exprime le résultat du procès (*Ed hammered the metal flat*). Les langues romanes, quant à elles, y sont plus rétives, et, si elles les acceptent, c'est en principe avec le concours de prépositions, le résultat étant exprimé par un syntagme prépositionnel (*Il a peint la porte en rouge*). Cette généralisation n'est cependant pas parfaite, comme l'ont montré plusieurs linguistes, notamment en se référant au domaine du changement chromatique, où la construction V+Adj a souvent été attestée. Dans la présente contribution, nous prenons le problème par l'autre bout, en montrant que même les langues germaniques, telles que le néerlandais, expriment parfois le résultat du changement chromatique par des syntagmes prépositionnels, ce qui nous amène à explorer les facteurs sous-tendant cet emploi non attendu et à postuler l'existence de plusieurs sous-constructions.

Introduction: chromatic change constructions as resultative constructions and the Romance vs Germanic divide

Chromatic change constructions [1] belong to the family of ‘(analytical) resultative constructions’ (henceforth ARC, [2]), a family of constructions which has been studied intensively, both from a formal and functionalist / cognitive perspective (Boas 2003, Goldberg & Jačkendoff 2004, Beavers 2012, Iwata 2020, among others).

[1] Mary painted the door red.

[2] John hammered the metal flat.

In these constructions, the referent denoted by the subject or direct object (*viz.* the door, the metal, henceforth base) undergoes a change of state (*viz.* the door becomes red, the metal becomes flat), as a result of the event denoted by the verb. In the literature, ARCs based on chromatic change verbs (*e.g.* *paint*, *dye*, *colour*, etc.) are often cited as prototypical examples of the construction in Germanic (Halliday 1967: 63, Simpson 1983: 143, Hoekstra 1992, Boas 2003) as well as Romance languages (Napoli 1992: 65, 85, Legendre 1997: 47, Demonte & Masullo 1999: 2492, Rodríguez Arrizabalaga: 2004, 2016, Farkas 2009: 60, Dagnac 2009, Lauwers *et al.* 2019, Enghels & Lauwers *in press*).

From a typological point of view, chromatic constructions are very interesting, since their availability in Romance can be regarded as anomalous with regard to the verb-framing status of those languages (Talmy 1985, 1991). Indeed, in ‘verb-framing’ languages – such as Romance languages – the path of an event, which, metaphorically, corresponds to the goal or the result in resultative constructions, is normally encoded in the verbal root (*e.g.* FR *entrer dans la chambre (en dansant)*, *aplatir à coups de marteau*; ES *entrar en la habitación (bailando)* ‘enter the room (dancing)’, *aplanar a martillazos* ‘flatten with a hammer’). By contrast, in ‘satellite-framing’ languages – such as Germanic languages – the path is expressed via a separate constituent, *i.e.* a satellite (*e.g.* *dance into the room*, *hammer flat*). Moreover, the rare examples of Romance ARCs mentioned in previous studies are often constructed with a prepositional phrase (*e.g.* FR *peindre en blanc*, ES *pintar de blanco* for ‘paint white’, *cf.* also Farkas 2009, 2011), which gave further support to the claim that

Romance languages would lack ‘true’ – adjectival – ARCs, as argued by Washio (1997), and Mateu Fontanals (2000). In fact, one could be tempted to draw a line between “true” Germanic adjectival ARCs on one side and “false” Romance prepositional ARCs on the other – as many scholars have done (especially Washio 1997 and Mateu Fontanals 2000).

However, this picture is inaccurate since (i) adjectival (or simply “bare”) ARCs are attested in Romance, including Italian [3], Spanish [4], Romanian [5] and even French [6], and (ii), as will be shown in this paper, prepositional ARCs are available in Germanic languages as well, for instance in Dutch [7] and its English translation.

- [3] Ha dipinto la macchina rossa. (Napoli 1992: 65, (74))
‘He painted the car_i red_i.’
- [4] Pedró {pintó la casa verde / tiñó los pantalones negros}. (Demonte & Masullo 1999: 2492, (44a))
- [5] Maria s-a vopsit {roșcată / blondă}. (Farkas 2009: 60, (1c))
‘Mary_i has dyed herself {red_i / blonde_i}.’
- [6] Elle s’*est* peint les lèvres rose-bonbon. (Lasaygues, *Vache noire, hannetons et autres insectes*, 1985 ; Frantext, *apud* Lauwers, Enghels & Dufour 2019: 140)
- [7] Uiterlijk werd de kast geschilderd in baksteenrood met drie horizontale oranje strepen [...]. (nlTenTen, <http://www.cooltrain.be>)
‘Externally, the cabinet was painted in brick red with three horizontal orange stripes.’

Although these rare instances – with often shaky native speaker judgements – of adjectival colour results have attracted most of the attention of scholars, in this paper, we will rather focus on the other side of the coin, which has never been subjected to investigation, viz. the unexpected use of prepositions in chromatic change constructions in satellite-framed languages like Dutch. Why would Dutch speakers need them, if, typologically speaking, they seem to be uncalled-for? And how do these prepositional constructions differ from the canonical construction with bare colour terms, formally as well as semantically? As will be shown, several factors come into play. In this respect, Dutch is similar to English, in which PPs are all the more unexpected, since English allows even full NPs in the resultative phrase.

[8] I painted the car a pale shade of yellow. (Simpson 1983: 143, (2))

The exploratory results reported in this paper are part of a larger project in which four languages are compared and in which Marleen Van Peteghem is also involved as a co-supervisor focussing on French.

The structure of this paper is as follows. After having presented our methodology, we provide a general overview of the results, including also a comparison with the other languages in the project, before zooming in on Dutch PPs. In the concluding section we summarize the relevant factors behind the use of PPs.

Data collection and methodology

In order to achieve the above objectives, the study is based on a large corpus that was manually compiled and annotated. More specifically, the data collection started with a lexical search of four Dutch chromatic verbs, namely *schilderen* ‘paint’, *verven* ‘dye’, *kleuren* ‘colour’ and *inkleuren* ‘[fill with] colour’, in the 2018 Dutch corpus of the TenTen corpus family in Sketch Engine¹. These verbs roughly denote a superficial chromatic change (*schilderen*), a deep chromatic change (*verven*), a generic change of colour (*kleuren*), and a paronym of ‘to colour’ (*inkleuren*). The selection of the four verbal nuclei as well as the use of the Internet corpus are motivated by the design of the larger project, in which the present case study is embedded and which focuses on a microtypological comparison of the resultative construction in four languages, viz. English, Dutch, French and Spanish. For the sake of comparability, the verbal nuclei have been selected according to their degree of synonymy with equivalents in other languages (cf. *peindre*, *teindre*, *colorier*, *colorer* in French; *paint* and *dye* in English, and *pintar*, *teñir* and *colorear* in Spanish). The TenTen corpus has the advantage of being a very large corpus offering comparable data in many different languages. The examples included in the sample are representative of both Belgian and Netherlandic Dutch.

The raw data downloaded from this platform were manually inspected until reaching a sampling of 200 relevant cases per verb, i.e. a total of 800 chromatic verb construction tokens per language, starting from

1. See <https://www.sketchengine.eu/nltenten-dutch-corpus>. See Kilgarrieff *et al.* (2014) for a presentation.

a simple lexical search based on the verb lemmas. A considerable corpus cleaning process was needed indeed, since chromatic verbs do not only appear in resultative constructions. As a matter of fact, the initial corpus contained many cases in which a resultative constituent – resultative secondary predicate (RSP) – was not present (e.g. intransitive or “absolute” usage *Ik hou van schilderen* ‘I love painting’; *Hij kan mooi schilderen* ‘He can paint beautifully’). To be included in our dataset, a token had to have a RSP slot, both a PP (*in rood* ‘in red’) or an AP (*rood* ‘red’), containing a colour term. By colour term we mean colour adjectives or nouns that refer to a specific colour (*rood* ‘red’,...), general colour terms (*kleur* ‘colour’, *tint* ‘tint’, *toon* ‘tone’,...), colourants (*verf* ‘paint’, *henna* ‘henna’, *inkt* ‘ink’,...) or coloured objects (*witrode streepjes* ‘white-red stripes’, *een rode laag* ‘a red layer’,...). This way, we wanted to include all possible strategies of expressing colour change. Two types of contexts were discarded. First, as interesting as they are, metaphorical chromatic changes [9] were excluded, and hence the corpus only contains cases of concrete colour change events. A second excluded context refers to events in which the base is not affected by a chromatic change but is rather created in the action of painting, dyeing or colouring. In example [10], the words *members only* do not exist independently of the chromatic event but are created – as a cumulative or increasing subject – as the action of painting is progressing. Examples such as [11] are clearly different from the relevant chromatic change cases in which a pre-existing base (such as the goal post in [10]) is changed by the application of a colour (white).

- [9] Voor hen [= asielzoekers] is niet alles mooi roze gekleurd. (nlTenTen, www.europamorgen.nl)
 ‘For them [= asylum seekers], not everything is coloured in a pretty pink colour.’
- [10] Op de houten bankjes en stoelen voor het clubhuis staat in dikke witte letters *members only* geschilderd. (nlTenTen, www.golfvivant.nl)
 ‘On the wooden benches and chairs in front of the clubhouse has been painted in thick white letters ‘members only’.’
- [11] De twee doelpalen en de dwarslat van een waterpolodoel, moeten stevig en haaks op elkaar gemonteerd, aan de voorkant 0.075 meter breed en wit geschilderd zijn. (nlTenTen, www.ez-pc.nl)

‘The two goal posts and the crossbar of a water polo goal must be solidly mounted at right angles to each other, 0.075 metres wide at the front and painted white.’

This cleaning procedure has been repeated for all four languages. The choice to start from a purely lexical query – without PoS-filters for the RSP slot – was motivated by our aim to provide a view as broad as possible on the strategies for expressing colour change. As a consequence, the recall rate was very low, viz. between 6 and 16%, which means that we had to go through 1200 to 3300 instances to find 200 relevant tokens. The recall rate also hints at a first difference between the verbal nuclei: *verven* ‘dye’ (16% of true positives) > *kleuren* ‘colour’ / *inkleuren* ‘fill with colour’ (8%) > *schilderen* ‘paint’ (6%). Indeed, the data suggest that, *verven* has an inherent semantics that is more inclined to select the resultative construction compared to (*in*)*kleuren* or *schilderen*, which are probably more apt to appear in progressive action schemes without profiling a result.

In a next phase of the analysis, we moved on to the manual annotation of a long series of variables related to three main parameters. A first group of variables allows us to investigate the correlation between the general characteristics of the chromatic event and the use of different strategies that mark the RSP. This concerns in particular information about the aspectuality (perfective or imperfective), and the diathesis (active or passive) of the construction. A second group of variables relates to the nature of the base, i.e. the entity subjected to chromatic change. This concerns its semantic (animate or inanimate) and morphosyntactic (full NP or pronominal form) character, and includes the relative position of the base and the RSP. The third group gathers variables describing the nature of the predicative complement. This includes the nature of the chromatic result as related to the semantic core of the RSP (specific colour name, general colour, colourant, coloured object), and the degree of detail with which this change is described as derived from the internal morphosyntactic composition of the RSP (a developed NP or not; type of determiner; and type of modifier). Several of these variables turned out to be significant for answering the central question posed in this article: why does Dutch use PPs to express colour change?

Comparative results: general overview

Table 1 provides a general overview of the core syntactic strategies that are used to mark the RSP in the four languages included in the project. At least five patterns were observed in the corpus: (a) an unmarked strategy \emptyset , (b) a prepositional strategy with *in* / *en*, (c) a prepositional strategy with *de*, (d) a directional prepositional strategy (e.g. *naar* ‘to’ in Dutch, *into* in English, *a* ‘to’ and *hasta* ‘until’ in Spanish, etc.), and (e) the use of other prepositions to introduce a PP (e.g. *van...tot* ‘from...to’ in Dutch; *dans* ‘in’ in French, etc.).

	Dutch		English		French		Spanish	
	#	%	#	%	#	%	#	%
\emptyset	463	69.31	273	78.00	29	4.04	20	4.18
<i>in</i> / <i>en</i>	191	28.59	71	20.29	473	65.88	79	16.49
<i>de</i>	NA	NA	NA	NA	182	25.35	375	78.29
Directional preposition	6	0.90	5	1.43	0	0.00	2	0.42
Other preposition	8	1.20	1	0.29	34	4.74	3	0.63
Total	668	100	350	100	718	100	479	100

Table 1 – Overview of chromatic RSP marking²

These data show that there is a clear difference between Germanic and Romance languages, especially in what concerns the unmarked strategy. This pattern clearly prevails in Dutch (69.31%) and English (78%) as opposed to French (4.04%) and Spanish (4.18%). Note also the high frequency of the prepositional strategy marked by *de* in Spanish (focused on by Enghels & Lauwers in press). These numbers are completely in accordance with previously observed tendencies in the literature (cf. also above).

2. Note that this table does not take into account the 15% of PPs which have a purely instrumental reading and which are mostly marked by the preposition *met* ‘with’, as in: *Dan volgt daar direct uit dat ook elke andere kaart met 4 kleuren te kleuren is.* ‘Then it immediately follows that any other card can also be colored with 4 colors.’

However, surprisingly, in Dutch (as in English) the prepositional strategy is also widely attested. We are particularly interested in the 28.59 % of all instances (all, *i.e.* including unmarked ones) that have *in* as a prepositional marker. Why does the alternation between the unmarked strategy and the *in*-PP strategy exist? Do both strategies convey a different meaning or is this sheer luxury?

When taking a closer look at the general distribution of the unmarked RSPs in the four languages, as shown in Table 2, it becomes clear that the head of the RSP is mostly a bare colour term [12a]-[12d]³.

	Dutch		English		French		Spanish	
	#	%	#	%	#	%	#	%
Bare term	459	99.35	202	74	29	100	20	100
Def NP	0	0	18	6.59	0	0	0	0
Indef NP	3	0.65	53	19.41	0	0	0	0
Total	463	100	273	100	29	100	20	100

Table 2 – General distribution of unmarked RSP

[12a] [...] de vroomheid zelf kan zich niet inhouden om met liberale teint haar bleek gezicht *rood* te kleuren. (nlTenTen, <http://verbodengeschriften.nl>)

‘[...] the piety cannot restrain itself from painting her pale face red with liberal complexion.’

[12b] Also the large portion of the house was Colonial. It was made out of wood mostly and painted *white*. (enTenTen, demonax.info)

[12c] Et pourquoi teindre ces cheveux *rose* lui ferait ressembler à une personne ? (FrTenTen)

[12d] También según Silverman, Peluci fue la primera persona en colorear el pelo de Marge *azul*. (esTenTen, zutroy.com.ar)

3. Note that chromatic terms without a determiner are morphosyntactically ambiguous between adjectival status and bare noun status. Used in isolation, they behave like adjectives, and in Spanish and French agree in number and gender with the predication base (*e.g. une substance colorée rouge*), whereas in combination with adjectival or nominal modifiers they rather act as nouns (*e.g. une substance colorée rouge clair*). Given the bicategorical status of these forms, they will be referred to as ‘bare colour terms’.

Also in Dutch, the unmarked strategy coincides with the use of a bare term (99.35%), except for three instances which exceptionally contain an indefinite NP, as in [13].

[13] Het enige waar ik mee zit is dat ik donkerblond / lichtbruin haar heb en ik niet zeker weet of dat heel mooi wordt als je je haar *een lichte kleur* verft. (nlTenTen, <http://amessagefrommaartje.blogspot.nl>)
 ‘The only thing I’m struggling with is that I have dark blonde / light brown hair and I’m not sure if that will be very pretty if you dye your hair a light color.’

As is known, English accepts full NPs, both indefinite [14a] and definite [14b], without any marking, in many resultative constructions (and other subject and object complement constructions).

[14a] The walls are painted *a deep, relaxing gold* and accented by a pop of turquoise and black. (enTenTen, urbanillinois.us)

[14b] Now they can paint their room *their own colors* [...]. (enTenTen, washingtonandlee.net)

In the remainder of this article we will try to disentangle the motives which lie behind the alternation between the unmarked RSPs and the *in*-PP constructions in Dutch. In the literature, it is often claimed that Romance languages need prepositions to construct result satellites (Napoli 1992 for Italian, Legendre 1997 for French, Farkas 2009, 2011 for Romanian, although the bare noun strategy is another possible option in this language). Therefore it does not come as a surprise that French and Spanish generally require prepositions to license bare colour terms in the result slot (*cf.* Table 1). Bare (adjectival) colour terms are rare, and in the case of French, heavily constrained (see Lauwers *et al.* 2019 for some of these constraints). This is exactly what one expects. But why would a language such as Dutch, which does not need prepositions to encode the result-satellite, still stick to PPs in more than 28% of the cases expressing a chromatic result?

The chromatic construction with PPs in Dutch

The most obvious explanation for the unexpected presence of PPs in Dutch can be inferred from Table 3: the morphosyntactic nature of the complement of the preposition.

	Unmarked \emptyset		in-PP		Total	
	#	%	#	%	#	%
Bare term	459	96.64	16	3.36	475	100
Def NP	0	0	63	100	63	100
Indef NP	3	2.66	110	97.34	113	100

Table 3 – Unmarked vs *in*-PP strategy in Dutch

Prepositions are used to license full NPs, both definite **[15a]** and indefinite ones **[15b]**, which often include (modified) generic colour terms such as *kleur* ‘colour’, *tint* ‘tint’, etc. (*de kleur die je wenst* ‘the colour you wish’, *de kleuren van de club* ‘the colours of the club’, *de juiste kleur* ‘the right colour’, etc.).

[15a] Of neem een paar schoenen die goed lopen, en laat ze verven *in de gewenste kleur*. (nlTenTen, <http://www.trouwen-bruiloft.be>)

‘Or take a pair of shoes that run well, and have them dyed in the desired color.’

[15b] In dit oud herenhuis werd de radiator *in een donkere kleur* geverfd, waardoor de radiator alle aandacht krijgt. (nlTenTen, <http://www.colora.nl>)

‘In this old mansion, the radiator was painted a dark color, giving it all the attention.’

Unlike English, Dutch does not normally allow full NPs without prepositional marking to express chromatic results. As mentioned in the preceding section, there are only three instances of indefinite unmarked resultative NPs in the corpus, probably under the influence of English in Netherlandic Dutch, which is more sensitive to grammatical borrowing from English. Each of these three instances concerns *verven*, two of them related to dying one’s hair (see **[16]**, and also *supra*).

[16] Hij haalde zijn rechterhand zaçhtjes door mijn haar. “Weet je al welke kleur je het gaat verven?” Ik schudde mijn hoofd. “Geen idee. Misschien iets donkers?”. (nlTenTen, <http://www.verhalenmarkt.nl>)
 ‘He gently ran his right hand through my hair. “Do you know what color you’re going to dye it yet?” I shook my head. “No idea. Maybe something darker?”’

So, prepositional marking is used in the first place to mark less prototypical morphosyntactic categories in the resultative slot. That is, NPs, which are inherently referential elements, are used here in a predicative, hence non-referential slot (cf. also Métairy *et al.* 2020). This is what one may expect. Yet, it is striking that even bare colour terms (which are associated with adjectival status) take a preposition (as in **[17a]**–**[17b]**) in 3.36% of the examples (= 16 instances), as shown in Table 3. This is not expected.

[17a] In de fresco’s van Slijpe zijn de penningen in azuur geschilderd. (nlTenTen, <http://www.tempeliers.be>)

‘In Slijpe’s frescoes, the tokens are painted in azure.’

[17b] Uiterlijk werd de kast geschilderd in baksteenrood met drie horizontale oranje strepen [...]. (nlTenTen, <http://www.cooltrain.be>)

‘Externally, the cabinet was painted in brick red with three horizontal orange stripes.’

In many cases, the preposition can easily be dropped.

[18] In de tekening hieronder ziet u het door ons te vernieuwen gebied, in groen gekleurd. (nlTenTen, <http://www.vanderwerffinfra.nl>)

‘In the drawing below, you can see the area we want to renovate, colored in green.’

This means that yet other factors seem to come into play. This is not a coincidence, since English behaves similarly as well: although it allows for unmarked full NPs, it still marks a considerable part of its NPs with a preposition (cf. Table 1). This confirms the relevance of the central question raised in this paper: is this really a matter of sheer free variation, without any (functional) motivation at all? In addition to the alternation between, for instance, *groen kleuren* and *in groen kleuren*,

a second question arises. As it happens, speakers of Dutch have at their disposal not a two- but a three-way contrast, since one can also construct the colour term with a definite article, according to the generalisation above: *in het groen kleuren*. Note that if we consider the problem from the perspective of the semantic category of the colour term (figures not represented in a table here), we see that 1.45 % of all terms that refer to a specific colour (green, red, etc.) are used in a definite NP, which forms part of a PP headed by *in* [19].

[19] Om en om, zijn de anderen bijvoorbeeld noten aan het inkleuren (de C / do in *het rood*, de D / re in *het groen*. (nlTenTen, www.kunstenmuziekschoolarnhem.nl).

Alternately, the others are coloring notes, for example (the C / do in red, the D / re in green).'

What is the difference between *groen*, *in groen* and *in het groen*? It seems as if Dutch, like English, redundantly marks results with the preposition *in*, although the unmarked strategy is afforded by the typological properties of the language. A first exploration of the dataset shows that at least four different factors come into play.

A first factor that seems to trigger the use of the *in*-PP construction is the possibility to circumvent word order restrictions. Predicative adjectives and bare nouns cannot be placed behind the main verb in what is called “the second verb pole” in Dutch grammar, *i.e.* behind the infinitive or the past participle when these are combined with a finite verb (= the first verb pole), while PPs can (*cf.* *Hij werd prof benoemd* ‘lit. He has been appointed professor’ vs *Hij werd *benoemd prof* → *Hij werd benoemd tot prof* ‘lit. He has been appointed TO professor’). This means that in cases where the colour result is put after the non-finite verb for information-structural reasons (*e.g.* to focus on the (contrastive) result (compare [20a] and [20b]) or to integrate heavy constituents, for instance coordinated ones, behind the verb [21]), the pattern [*in*+{def. article / Ø} N] offers a solution to circumvent this syntactic restriction.

[20a] Hij liet ons weten dat de deur groen is geschilderd.
lit. ‘He let us know that the door green is painted.’

vs

*Hij liet ons weten dat de deur is *geschilderd groen*.

lit. 'He let us know that the door is painted green.'

[20b] Hij liet ons weten dat de deur *in het groen* is geschilderd.

lit. 'He let us know that the door in DEF-ART green is painted.'

vs

Hij liet ons weten dat de deur is geschilderd *in het groen*.

lit. 'He let us know that the door is painted in DEF-ART green.'

[21] Op je vorige kaartje vind ik dat je het jurkje van Tilda zo mooi ingekleurd hebt *in rood / wit / blauw*, ook een schitterend kaartje.'On your previous card, I think you colored Tilda's dress so beautifully in red / white / blue, also a gorgeous card.' (nlTenTen, <http://kaartenvanmarcella.blogspot.nl>)

A second factor has to do with the ambiguous categorial and semantic nature of undetermined colour terms. Using an *in*-PP construction allows the speaker to profile the nominal nature and hence the 'substantial' reading of the colour term. Observe the contrast in **[22a]** and **[22b]**.

[22a] de deur *groen (en wit)* verven

'paint the door green (and white)'

[22b] de deur *in groen (en wit)* verven

'paint the door in green (and white)'

In **[22a]**, the chromatic form points to adjectival status of the predicative element and expresses a chromatic property of the door. In **[22b]**, the preposition induces a nominal reading, in which the colour can also be interpreted as 'colour substance', for instance, paint. As a matter of fact, colour terms, such as *groen* 'green', are extremely undetermined. In adjectival use, they refer to a property of a referent (*een groene deur* 'a green door'; *de deur wordt groen* 'the door becomes green'). In nominal use, they refer both to a colour name (*Groen is doorgaans feller dan blauw*; cf. also its translation into French and English: *Le vert est plus clair que le bleu*; *Green is usually brighter than blue*) and to a substance, in which case they behave like mass nouns meaning for instance 'green paint'. This substance

reading⁴ is very obvious in examples [23a]-[23b] in which the painting substance is profiled as a colouring instrument (cf. *met* ‘with’).

[23a] Van het pad is een selectie gemaakt en die is met het vulgereedschap (emmertje) *met groen ingekleurd*. (nlTenTen, www.dutchgimpers.nl)

‘A selection was made of the path and it was colored with green using the fill tool (bucket).’

[23b] De papier-mâché maskers zijn geverfd en gedecoreerd *met Plus Color en Art metal gold*. (nlTenTen, www.hobbyblog.nl)

‘The papier-mâché masks were painted and decorated with Plus Color and Art metal gold.’

This reading is obtained through the use of the partitive article in French.

[24] Comment faire du gris? (<https://www.maison-travaux.fr/questions/question/comment-faire-du-gris>, accessed 01/04/2021)⁵

A third factor that conditions the use of the structural variants is also related to the categorial properties of the colour term. Some compound colour terms cannot yet be used adjectivally. This is often the case for technical terms, such as names provided by the RAL colour standards or colours coined by brands (all found in our dataset): *in hoornwit* ‘horn white’ [25], *in parma grijs* ‘parma grey’, *in Berlijnsblauw* ‘Berlin blue’, *in zwarte kers* ‘black cherry’. Most of these names are still reluctant to adnominal use (?? *Met zijn zwarte kersen trui* ‘with his black cherry pull-over’). However, some compounds seem to have already acceded to adjectival use without preposition (and, accordingly, adnominal use): *baksteenrood* ‘brick red’, *parelwit* ‘pearl white’, *goudgeel* ‘gold yellow’, *rozerood* ‘pink red’, *koolzwart* ‘coal black’, etc. As a matter of fact, these have already

4. As a corollary, if a colour name cannot be interpreted as a colouring substance, [in Ø N] is impossible, for instance with anticausative *kleuren*, which refers to an intrinsic colour evolution or state which cannot be due to the application of a colour substance: *zijn wangen kleuren* (*in) rood ‘his cheeks colour (*in) red; *zijn rug is* (*in) *cypresgrijs gekleurd* ‘his back is coloured (*in) cypress grey’.
5. Not to be confused with substantivised uses such as *du gris* ‘grey stuff’ (e.g. cars, clothes, etc.; cf. Lauwers 2008): *Monochromie ça ne veut pas dire triste : on ne vous dit pas de ne porter que du gris ou du noir* (<https://www.femmeactuelle.fr>).

become more conventional colour designations [26], and no longer need a preposition.

[25] Schilder de tekst voorzichtig met een klein penseel *in Hoornwit*. (nlTenTen, <http://101karakters.nl>)

‘Paint the text carefully with a small brush *in* Horn White.’

[26] De witte stift kleurt de nagelranden *parelwit* en maakt geen foutjes of strepen. (nlTenTen, www.cherryblush.nl)

‘The white marker colors the nail edges *pearly white* and makes no mistakes or streaks.’

A fourth reason to use *prep+undetermined colour term* lies in the possibility to mark a paradigmatic contrast with other colours. In [27a], *blue* is contrasted with a previously mentioned colour (*red*). However, also more generally, when a speaker mentions *in het rood*, (s)he implicitly establishes a contrast within the colour paradigm [27b].

[27a] Deze zone wordt *rood* ingekleurd en kan, al naar gelang van de grote van het onweer, meerdere vierkantjes bedekken. Rond *deze rode zone* wordt nog een nieuwe zone ingekleurd *in het blauw*. (nlTenTen, www.stugu.be)

‘This zone is coloured red and, depending on the size of the thunderstorm and can cover several squares. Around this red zone another zone is coloured in blue.’

[27b] Op de draaiende wereldbol zijn de plaatsen waar veel joden wonen ingekleurd *in het rood*. (nlTenTen, <http://www.godsdienstklas.be>)

‘On the rotating globe, the places where many Jews live are colored in red.’

Where does this interpretation come from? Actually, the neuter determiner *het*⁶ for mass nouns in generic contexts is not licensed by a general grammatical rule in Dutch. Normally, mass nouns in generic use are bare, like in English (*Goud is nu goedkoper dan vroeger* ‘Gold is cheaper now than it used to be’; *Groen is gewoonlijk feller dan blauw* ‘Green is usually brighter than blue’). In this use it hasn’t specific reference either,

6. We found also 4 instances of *in de kleur* {*geel* / *Turquoise Holliday* / *Tendens* / *Leguaan*}, lit. ‘in the colour+colour name’.

like for instance in *Het blauw stoort me* ‘I don’t like the blue’, e.g. on a painting, a dress, etc. (lit. ‘The blue bothers me’). Type shifting to a specific (in this case, taxonomic) reading is possible with additional modifiers (e.g. *het blauw van de club* ‘the blue of the club’, *het paars dat je enkel ziet bij Anderlecht* ‘the purple that you only see with Anderlecht’ [28]).

[28] De strip moest op romanformaat gepubliceerd worden, en opnieuw ingekleurd, in het rood, bruin en grijs van de communistische affiches van de jaren ‘80. (nlTenTen, <http://detijdschriften.be>)
 ‘The comic had to be published in novel format, and re-coloured, in the red, brown and gray of the Communist posters of the 1980s.’

In other words, expressions with the definite article such as *in het groen* are instances of a particular construction, with its own form and meaning. Note that this construction is only compatible with “established” colours (there are only 7 instances in the corpus) and their canonical nuances: *in het paars* ‘in DEF-ART purple’ vs **in het felle paars* ‘in DEF-ART bright purple’ (→ *in fel paars* ‘in bright purple’); *in het lichtgeel* ‘in DEF-ART light-yellow’ vs **in het knalgeel* ‘in DEF-ART bright-yellow’ (→ *in knalgeel* ‘in bright-yellow’); *in het wit* ‘in DEF-ART white’ vs **in het crèmewit* ‘in DEF-ART creamy-white’ (→ *in crèmewit* ‘in creamy-white’). As a corollary, colours based on colouring substances are not (yet) allowed (**in het azuur* ‘in DEF-ART azure’; **in kleuren in het zilver* ‘colour in DEF-ART silver’), and neither are other unconventional colours, such as the ones mentioned above (**in het hoornwit* ‘in DEF-ART horn white’ / ?? *in het parma grijs* ‘in DEF-ART Parma grey’ and compounds referring to colour transitions or bicolours: *geverfd in *het {roodbruin* ‘red-brown’ / *geel-oranje* ‘yellow-orange’ / *goudgeel* ‘golden-yellow’ / *oranjerood* ‘orange-red’ / *zwart-wit* ‘black and white’}).

All the differences mentioned so far are triggered by factors external to the expression of chromatic change (word order) or by the morphosyntactic nature and semantic interpretation of the colour term expression itself. But there also seems to be a more overarching, though very subtle, difference as to the interpretation of the RSP slot. Without the preposition, the colour change is constructed as the result of a telic event through which an object changes colour [29a]. By contrast, with an *in-PP* [29b], the event is rather construed as a subtype of the paint event, in which the

colour forms part of something that is quite close to a manner complement, answering the question *How* (is the door painted)?

[29a] Hij verfde de deur \emptyset rood.

‘He painted the door \emptyset red.’

[29b] Hij verfde de deur *in het* rood.

‘He painted the door in DEF-ART red.’

This difference can be related to a series of distributional contrasts. First, the *in*-PP manner complement is less dependent on a colour-changing object, as shown by the so-called ‘absolute use’ of the verb, which is not possible with the unmarked version **[30]**. The *in*-PP manner complement is also less committed to the end result. Therefore it can more naturally be construed in the progressive, which points to an ongoing activity **[31]**. This squares with the fact that the imperfective reading with PPs is a bit less awkward than with adjectives, as shown in **[32]**.

[30] Hij schildert gewoonlijk {*groen / *in het groen*}.

‘He usually paints {*green / in DEF-ART green}.’

[31] Hij is de deur {?groen / *in (het) groen*} aan het schilderen.

‘He is painting the door {?green / in DEF-ART green}.’

[32] Hij schilderde de deur een uur (lang) {?? groen / ? *in (het) groen*}, waarna hij overschakelde op grijs.

‘He painted the door {?? green / ? in (DEF-ART) green} for one hour, than he switched to grey.’

Moreover, the result / manner contrast can also be inferred from the fact that both constructions – the unmarked and the *in*-PP construction – recruit different verbs.

[33a] {*groen / *in het groen*} {onderstrepen ‘underline’ / tekenen ‘draw’ / overschilderen ‘repaint’} (vs EN underline in green)

[33b] Die schoenen bestaan ook {*geel / *in het geel*}.

‘These shoes also exist {*yellow / in DEF-ART yellow}.’

Note the verb *overschilderen* ‘overpaint’, which confirms the contrastive reading included in the construction with the definite article. All these examples might be paraphrased as ‘manner of event’, which

contrasts with the resultative reading. The blocking of PPs with the anti-causative use of *kleuren* ‘colour’ (e.g. **zijn wangen kleuren in rood* ‘his cheeks colour in red’ **de bladeren kleuren in groen* ‘the leaves colour in green’) offers additional evidence of the semantic difference between both constructions, which also entail different restrictions with respect to the verbs they combine with. It should also be pointed out that manner XPs do not allow for the typical coercion effects observed in resultative constructions (Goldberg & Jackendoff 2004).

[34] De man viel en hoestte zijn borst {*rood* / **in het rood*}. (<https://books.google.be/books>)
 ‘[hit by the sword]. The man fell and coughed his chest {*red* / **in the red*}.’

This further confirms that the pattern with the *in*-PP corresponds to a different construction, and is not just an allostructural variant (Cappelle 2006).

Conclusion: distinct constructions?

Although at first sight *in*-PP constituents, especially with undetermined colour terms, seem redundant in satellite-framed languages such as Dutch, they appear to fulfill different structural, functional and semantic needs, compared to the unmarked strategy. First of all, marking by a preposition (*in*) allows for a functional adjustment to a predicative function of basically referential categories, i.e. full NPs (Croft 1991, Dik 1997, among others). A second functional dimension concerns the overruling of syntactic word order restrictions to fulfill specific information-structural needs. Thirdly, also lexical factors come into play. Some verbs impose a preposition or prefer some prepositions to others. The chromatic verb *kleuren* ‘colour’, in its anticausative use, does not accept PPs, which is also related to the semantics of the PP-construction itself (cf. below). Fourthly, the hybrid categorial nature and semantics of colour terms also play a role. PPs constitute a safe nominal harbour for less conventional, often compound, and not yet fully (re)categorized colour terms (adjectives). Here the construction interacts with restrictions imposed by the chromatic term itself. Accordingly, PPs (*in groen*, *in azuur*) also highlight the substantial reading of colour terms, which,

as such, might be a sufficient (semantic) reason to prefer a PP (*in groen*) to a bare noun (*groen*), even without any categorial motivation. Note that *in groen* should not be confused with the [*in* + definite NP] construction *in het groen*, which establishes a paradigmatic contrast within the colour spectrum. And, last but not least, the constructions themselves [*V* + colour term] and [*V* + *in* + colour term] seem to have their own semantics and lexical scope (syntactic productivity, including coercive power). The construction [*V* + colour term] encodes a resultant state, while [*V* + *in* + colour term] is related to the manner spectrum.

For all these reasons, the study of a satellite-framed language such as Dutch shows that the dominating view on chromatic change constructions as a monolithic subtype of the resultative construction, though with different morphosyntactic filler categories in the RSP slot (adjectives, NPs, PPs), depending on the typological properties of the language, is in need of revision. If one adopts a constructional-functional point of view (or any associative model), three different form / meaning pairings, hence three different constructions, can be distinguished. These constructions, to which we may add distinct prepositional constructions (*in* / *en*, *de*) in languages which allow various prepositions such as French and Spanish, have a slightly different meaning, and also a distinct distribution (partly distinct verbs and chromatic terms) (Engels & Lauwers, in press). They constitute a small network of sister constructions, in which the manner-result construction also inherits from manner complements. As to the question whether they are to be considered constructional variants, allostructions in the sense of Cappelle (2006), the answer should be negative. Given that they exhibit a slight semantic difference, they are not simply free constructional variants nor variants in complementary distribution (e.g. according to the morphosyntactic nature of the colour term).

References

- Beavers, John, "Resultative Constructions", in *The Oxford Handbook of Tense and Aspect*, Robert I. Binnick (ed.), New York, Oxford U.P., 2012.
- Boas, Hans Christian, *A Constructional Approach to Resultatives*, Stanford, CSLI, 2003.
- Cappelle, Bert, "Particle Placement and the Case for 'Allostructions'", *Constructions* 1, 1–28, 2006.

- Croft, William, *Syntactic Categories and Grammatical Relations: The Cognitive Organization of Information*, Chicago, Chicago U.P., 1991.
- Dagnac, Anne, “Elle a teint ses rideaux en rouge : entre manière et résultativité”, *Langages* 3, 67–84, 2009 ([doi:10.3917/lang.175.0067](https://doi.org/10.3917/lang.175.0067)).
- Demonte, Violeta & Masullo, Pascual José, “La predicación: los complementos predicativos”, *Gramática descriptiva de la Lengua Española* 2, 2461–2523, 1999.
- Dik, Simon Cornelis, *The Theory of Functional Grammar*, Berlin / New York, Mouton de Gruyter, 1997.
- Enghels, Renata & Lauwers, Peter, “La Construcción resultativa de cambio cromático en español: variaciones formales y factores de influencia”, *Lingüística Española Actual*, in press.
- Farkas, Imola Ágnes, “Are There Resultative Constructions in Romanian?”, *Studia Universitatis Babeş-Bolyai. Philologia* 54, 219–232, 2009.
- , “Resultative Expressions in Romanian”, *Ianua. Revista Philologica Romanica* 11, 67–88, 2011.
- Goldberg, Adele E. & Jackendoff, Ray, “The English Resultative as a Family of Constructions”, *Language* 80(3), 532–568, 2004.
- Halliday, Michael Alexander Kirkwood, “Notes on Transitivity and Theme in English Part I”, *Journal of Linguistics* 3(1), 37–81, 1967.
- Hoekstra, Teun, “Small Clause Theory”, *Belgian Journal of Linguistics* 7(1), 125–151, 1992 ([doi:10.1075/bjl.7.08hoe](https://doi.org/10.1075/bjl.7.08hoe)).
- Iwata, Seizi, *English Resultatives: A Force-Recipient Account*, Amsterdam, John Benjamins, 2020.
- Kilgarriff, Adam *et al.*, “The Sketch Engine: Ten Years On”, *Lexicography* 1(1), 7–36, 2014 ([doi:10.1007/s40607-014-0009-9](https://doi.org/10.1007/s40607-014-0009-9)).
- Lauwers, Peter, “The Nominationalization of Adjectives in French: From Morphological Conversion to Categorical Mismatch”, *Folia Linguistica* 42(1), 135–176, 2008.
- *et al.*, “Les constructions résultatives des verbes de changement chromatique en français”, *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur* 128, 135–165, 2019.
- Legendre, Géraldine, “Secondary Predication and Functional Projections in French”, *Natural Language & Linguistic Theory* 15(1), 43–87, 1997 ([doi:10.1023/A:1005728013370](https://doi.org/10.1023/A:1005728013370)).
- Mateu Fontanals, Jaume, “Why Can’t We Wipe the Slate Clean? A Lexical-Syntactic Approach to Resultative Constructions”, *Catalan Working Papers in Linguistics* 8, 71–95, 2000 (<https://ddd.uab.cat/record/2225>).

- Métairy, Justine *et al.*, “A Micro-Typological Perspective on Resultative Secondary Predicates: The Case of Nomination Verb Constructions”, *Language Sciences* 78, 1012–1053, 2020 ([doi:10.1016/j.langsci.2019.101253](https://doi.org/10.1016/j.langsci.2019.101253)).
- Napoli, Donna Jo, “Secondary Resultative Predicates in Italian”, *Journal of Linguistics* 28, 53–90, 1992 (<https://www.jstor.org/stable/4176146>).
- Rodríguez Arrizabalaga, Beatriz, “The Attributive System in English and Spanish: Contrasts in Expressing Change of State”, *Languages in Contrast* 4(2), 233–59, 2004.
- , «Construcciones resultativas en español. Caracterización sintáctico-semántica», *Philologica Canariensia*, 55–87, 2016 (<https://ojsspdc.ulpgc.es/ojs/index.php/PhilCan/article/view/742>).
- Simpson, Jane, “Resultatives”, in *Papers in lexical-functional grammar*, Beth Levin *et al.* (ed.), Bloomington, Indiana University Linguistics Club, 143–157, 1983 ([hdl:2123/140](https://hdl.handle.net/2123/140)).
- Talmy, Leonard, “Lexicalization Patterns: Semantic Structure in Lexical Forms”, *Language Typology and Syntactic Description* 3(99), 36–149, 1985.
- , “Path to Realization: A Typology of Event Conflation”, *Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* 17, 480–519, 1991 ([doi:10.3765/bls.v17i0.1620](https://doi.org/10.3765/bls.v17i0.1620)).
- Washio, Ryūichi, “Resultatives, Compositionality and Language Variation”, *Journal of East Asian Linguistics* 6(1), 1–49, 1997 ([doi:10.1023/A:1008257704110](https://doi.org/10.1023/A:1008257704110)).

Le temps est au soleil et aux hommages : petit essai sur le (non-)attribut du sujet

Machteld Meulleman

Université de Reims

Champagne-Ardenne - CIRLEP

machteld.meulleman@univ-reims.fr

Katia Paykin

Université de Lille

UMR 8163 «STL», CNRS

katia.paykin@univ-lille.fr

Résumé • Dans cette contribution nous nous intéressons à la structure *le temps* $V_{\text{être}}$ à X et notamment à son éventuel statut copulatif. D'une petite étude de corpus il ressort que dans cette structure le nom *temps* réfère la plupart du temps au temps qu'il fait en apparaissant notamment avec un X comprenant un nom météorologique (comme *pluie* ou *orage*) ou un adjectif nominalisé (comme *beau*), même si le nom peut également signifier le temps qui passe en se combinant alors avec une grande variété de noms ou un infinitif. Notre analyse révèle que là où avec un X météorologique la structure annonce un état atmosphérique prospectif, avec un X non météorologique elle impose une lecture modale ou, dans de rares cas, une lecture d'appartenance. La même structure formelle correspond ainsi à trois structures sémantico-syntaxiques différentes, qui peuvent toutefois se télescoper en français.

Et le temps est au beau	et ma langue est à moi
et le vin est au frais	Et rien n'est à César
et la langue est au chat	et tout est à l'amour
le chat à la souris	ou à mourir de rire
et la souris c'est toi	c'est à choisir.

Jacques Prévert, *Spectacle*, 1951

À Marleen Van Peteghem

Introduction

Depuis l'article de Ruwet (1990), qui mettait déjà en avant la grande variété de structures syntaxiques utilisées pour référer aux phénomènes atmosphériques, notamment en français, plusieurs travaux dédiés à l'étude linguistique du domaine météorologique ont cherché à répertorier ces diverses structures à travers les langues (cf., entre autres, Paykin 2003 ou Eriksen *et al.* 2010). Cependant, une structure semble rester à l'ombre, à savoir la structure à verbe *être*, donc *a priori* copulative, où le sujet est le nom *temps* et l'attribut un syntagme prépositionnel en à suivi d'un nom météorologique comme *pluie*. La seule mention que nous avons trouvée de la structure *le temps est à la pluie* se trouve dans Bally (1965 : 36) dans un contexte qui ne s'intéresse pas vraiment à son analyse en tant que telle :

Seuls les verbes impersonnels (*il pleut*, etc.) ont un substrat diffus et pensé très inconsciemment, malaisé à dégager ; p.ex. la pluie fait penser à l'état général de l'atmosphère dans un moment donné (*le temps est à la pluie*), ou à un agent indéterminé (pop. *comme ça tombe !* ou même *comme ça pleut !*).

Si la structure *le temps* $V_{\text{être}}$ à X n'a pas encore fait l'objet d'une analyse approfondie, ce n'est pas faute de soulever des questions intrigantes. Ainsi, dans la structure à l'étude, le SP en à $X_{\text{météo}}$ semble pouvoir alterner

avec des adjectifs, mais un SP en à peut-il assumer le rôle d'attribut du sujet ? Que se passe-t-il quand le nom *temps* ne réfère pas au temps qu'il fait mais au temps qui passe comme dans *le temps est aux hommages* ? Dans notre titre, un X météorologique et un X non météorologique semblent pouvoir se coordonner sans trop de problèmes, bien que chaque syntagme prépositionnel impose sa propre signification du nom *temps*. S'agit-il pour autant d'une seule et même structure syntaxique ? Pourquoi les SP en à n'ont-ils pas été traités parmi les candidats éventuels au rôle d'attribut dans les premières études sur les phrases copulatives de Van Peteghem (1991, 1993) ? Ces SP n'ont pas été abordés par la suite non plus, alors que cette auteure s'est pourtant intéressée aux attributs prépositionnels en *de* (Van Peteghem 2016), ainsi qu'au morphème à dans ses études sur le datif (cf., entre autres, Van Peteghem 2006)¹. Dans cette contribution, nous souhaitons nous pencher sur ces questions en nous interrogeant notamment sur le sens global de la structure en fonction des deux lectures disponibles du nom *temps*, le statut thématique de celui-ci, le fonctionnement du verbe *être* et du morphème à, ainsi que du syntagme prépositionnel dans son intégralité.

D'un point de vue méthodologique, notre contribution part dans un premier temps de la description du nombre total de 110 occurrences relevées dans Frantext à partir de la requête *le_{lemme} temps être_{lemme} à / au / aux*. Au vu de la relative rareté de cette construction dans Frantext et afin de vérifier nos hypothèses, nous avons complété notre corpus dans un second temps grâce à plusieurs requêtes ciblées dans Frantext et sur Google, incluant entre autres des adjectifs, tels que *pluvieux*, après le verbe *être*. Là où cela nous a semblé pertinent, nous avons eu recours à quelques comparaisons avec des exemples anglais et russes issus respectivement du *Corpus of Contemporary American English* (COCA) et du *Russian National Corpus* (RNC).

Après un court rappel théorique concernant la structure copulative, nous présenterons une analyse des données du corpus qui nous mènera à une étude sémantico-syntaxique des emplois croisés de la structure *le temps V_{être} à X* enrichie par une succincte comparaison des données du français avec celles de l'anglais et du russe.

1. Le SP en à pourrait également faire penser au datif possessif, comme dans *Ce livre est à moi*, non sans évoquer la structure possessive latine *mihi est*, examinée à plusieurs reprises par Marleen Van Peteghem (cf. notamment Van Peteghem 2017, Van Peteghem & Illoia 2017).

Structure copulative en bref

Formellement, la structure *le temps V_{être} à X* fait partie des structures dites copulatives dans la mesure où le sujet, nom défini *temps*, est suivi du verbe *être*, qui, à son tour, est suivi d'un syntagme prépositionnel en *à*. L'étiquette « copulative » semble supposer que le verbe *être* fonctionne comme un simple connecteur² reliant le sujet et l'attribut et portant les marques temporelles et celles d'accord. Il s'en suivrait donc que, dans la structure à l'étude, le syntagme prépositionnel en *à* constituerait l'attribut du sujet *temps*. Cependant, si l'attribut en *de* a fait l'objet de plusieurs études (cf., entre autres, Lauwers 2009, Borillo 2016 et Van Peteghem 2016), les attributs en *à* semblent passer sous silence ou sont à peine mentionnés dans les travaux plus généraux (cf. Danlos 1988, Lauwers 2009, 2012).

Pour ce qui est de sa classification sémantique, notre structure semble relever d'au moins deux types de copulatives différentes de la taxinomie canonique des phrases copulatives (cf. entre autres Van Peteghem 1991, Mikkelsen 2011). Ainsi, dans le cas d'une lecture météorologique comme dans *le temps est au soleil*, la structure fait penser aux phrases copulatives spécificationnelles (Higgins 1973), puisqu'un temps ensoleillé pourrait être envisagé comme un type de temps météorologique. En revanche, lorsque le nom *temps* prend un sens temporel comme dans *le temps est aux hommages*, la structure se rapproche quelque peu des phrases copulatives prédicatives, étant donné que des hommages peuvent particulariser un moment donné³. Cependant, dans les deux interprétations, la présence du morphème *à* empêche la co-référentialité entre le sujet et le syntagme prépositionnel, caractéristique souvent mentionnée dans la définition de l'attribut du sujet, ce qui distingue par définition nos syntagmes prépositionnels en *à* de l'attribut classique.

D'un point de vue logique, le rapport entre le sujet et le syntagme prépositionnel pose également problème. Le cas canonique de la prédication

-
2. La Grammaire de Port-Royal considère le verbe *être* comme le verbe prototypique, étant le seul à ne pouvoir porter que la référence au temps et à articuler le lien entre le sujet et l'attribut. Qu'il soit considéré comme un non-verbe ou comme le verbe le plus pur, le verbe *être* n'est rien qu'un connecteur (Van Peteghem 1991 : 6).
 3. Dans les structures avec le nom *temps* au sens temporel, ce nom fait partie d'un paradigme de N temporels tels que *moment*, *heure* et *époque*. Pour des raisons d'espace, nous examinerons ce paradigme dans une étude ultérieure.

entre un sujet et un attribut entraîne un jugement catégorique dans la mesure où un attribut rhématique prédique quelque chose d'un sujet thématique. Si cela semble bien se vérifier pour notre structure dans sa lecture temporelle, en revanche, l'énoncé de type *le temps est à la pluie* relève des jugements thétiques (en termes de Kuroda 1972⁴), puisqu'il peut être paraphrasé par *il fait un temps à la pluie* (pour la théticité des énoncés météorologiques cf. Meulleman & Paykin 2017). Cependant, les tests classiques⁵ de clivage et de pseudo-clivage permettant de distinguer le sujet syntaxique⁶ de l'attribut semblent échouer dans les deux lectures de la structure à l'étude, comme illustré en [1].

- [1a] *C'est le temps qui est à la pluie.
[1b] *Ce qui est à la pluie, c'est le temps.
[1c] *C'est le temps qui est à l'action.
[1d] *Ce qui est à l'action, c'est le temps.

De plus, contrairement aux véritables attributs, il paraît extrêmement difficile de reprendre le syntagme prépositionnel par le pronom *le*, comme illustré en [2].

- [2a] *Le temps l'est, à la pluie.
[2b] *Le temps l'est, à l'action.

Si le verbe *être* relève tout au plus de quatre types différents, à savoir les emplois existentiel, identificatif, prédicatif et locatif (Van Peteghem 1991 : 16)⁷, et que le verbe *être* a le statut de copule unique-

4. La distinction entre les jugements catégoriques et thétiques a été proposée par Brentano, reprise par Marty (1918) et retravaillée ensuite par Kuroda (1972). Le jugement catégorique de Marty comprend deux actes séparés, celui de la reconnaissance de ce qui est le sujet et celui de l'affirmation ou de la négation de ce qui est exprimé par le prédicat à propos de ce sujet. En revanche, le jugement thétique représente la reconnaissance ou le rejet de la matière du jugement.
5. Pour plus de détails sur les critères syntaxiques du sujet, cf. Moreau (1976) et Van Peteghem (1991).
6. Dans la mesure où le nom *temps* s'accorde avec le verbe *être*, s'intègre dans un syntagme nominal et se trouve en première position, dans ce qui suit, nous continuerons à lui appliquer l'étiquette de sujet syntaxique.
7. Pour une analyse des structures *être* + préposition où le complément prépositionnel est assimilé au complément d'objet indirect des verbes pleins, cf. Riegel et al. (2001 : 239).

ment dans son sens prédicatif (Frege 1892)⁸, dans la structure à l'étude, *être* ne pourrait être considéré comme copule que dans la lecture temporelle du nom *temps*. En raison de la thélicité de la structure dans sa lecture météorologique, le verbe *être* ne pourrait pas y être prédicatif et en l'absence d'identité référentielle entre les contextes gauche et droit, nous ne pouvons pas non plus parler du verbe *être* identificationnel. Reste ainsi les deux acceptions où le verbe *être* fonctionne comme un verbe plein, à savoir l'existentielle et la locative. En effet, le morphème *à* évoque la préposition locative, comme dans l'énoncé *Pierre est à Paris*. Cependant, outre la non-plausibilité d'une telle analyse du point de vue sémantique, le complément essentiel locatif donne généralement lieu à la pronominalisation en *y*, ce qui n'est pas le cas de notre structure⁹.

[3] *Le temps y est, à la pluie.

L'hypothèse la plus plausible serait d'analyser le verbe *être* dans notre structure à lecture météorologique comme un verbe existentiel, puisque la structure semble effectivement poser l'existence d'un temps atmosphérique. Reste à vérifier si la structure à l'étude se comporte effectivement différemment dans les deux sens du nom *temps* et si le verbe *être*, ainsi que le morphème *à*, y ont un fonctionnement différent.

-
8. La copule *est*, selon Frege (1892 : 194, cité d'après Van Peteghem 1991 : 16), un simple signe verbal de prédication et sert à ranger un objet ou un concept sous un autre concept.
 9. L'énoncé *le temps y est* est pourtant accepté, surtout avec la polarité négative, comme en [1], mais dans cet énoncé le morphème *y* renvoie plutôt à la localisation du locuteur et le nom *temps* semble dénoter un état atmosphérique agréable. Nous remercions Peter Lauwers de nous avoir signalé cette structure où le verbe *être* pourrait effectivement s'analyser comme posant l'existence ou la présence d'un certain type de temps dans un endroit donné.

[1] Le temps n'y est pas alors mettons un peu de couleurs et de soleil dans nos assiettes. (Google, 12 avril 2021)

Emplois variés de *le temps* $V_{\text{être}}$ à X

D'un point de vue quantitatif, la structure *le temps* $V_{\text{être}}$ à X est relativement peu fréquente, car l'on n'en relève que 110 occurrences dans tout Frantext. À une exception près, toutes les occurrences comportent un SN défini en position X. Du tableau 1 ci-dessous, il ressort que la plupart du temps (dans environ 65 % des cas) le X désigne une réalité météorologique, qu'il s'agisse d'un nom ou d'un adjectif nominalisé. Même si l'on observe une certaine variation lexicale, ce sont les noms *pluie* et *orage* et l'adjectif nominalisé *beau* qui dominent clairement. Dans le cas d'un X non météorologique, il s'agit d'une grande variété de noms pour la plupart abstraits (tous à occurrence unique) et d'une seule occurrence d'un infinitif.

	X météorologique		X non météorologique	
Noms	<i>pluie</i>	21	<i>abri, amour, attente, bagatelle, barricades, calcul, chansons, choses, combinaisons, coups de foudre, discours, écriture, excuses, flânerie, flonflons, frayeurs, guerre, jardin, joie, libération, optimisme, passions, projets, quiétisme, révolution, rigolade, tendres, Tito, tourisme, usure</i>	1
	<i>orage</i>	16		
	<i>gelée</i>	2		
	<i>gel, soleil</i>	1		
Adjectifs nominalisés	<i>beau</i>	14		0
	<i>beau fixe</i>	4		
	<i>sec</i>	2		
	<i>frais, froid, humide, pire</i>	1		
Listes		7		7
Infinitifs		0	<i>assumer</i>	1
Total		72		38

Tableau 1 – Contextes droits de la structure *le temps* $V_{\text{être}}$ à X dans Frantext et leur nombre d'occurrences

Dans ce qui suit, nous nous intéresserons d'abord aux occurrences où le X est météorologique, avant de nous pencher sur celles où le X relève d'autres champs lexicaux.

X météorologique

À première vue, il s'agit d'une construction prédicative dans laquelle le SP fonctionne comme l'équivalent d'un adjectif attribut du sujet *temps*. En effet, le syntagme prépositionnel à X peut être coordonné avec un syntagme adjectival comme en [4].

[4] [L]e temps est au soleil et moins froid que les jours précédents.
(J. Barbey d'Aureville, *Memorandum (Premier)*, 1838)

La structure pourrait ainsi permettre de préciser le temps qu'il fait, notamment dans le cas de phénomènes atmosphériques pour lesquels il n'existe pas d'équivalent adjectival comme en [5]¹⁰.

[5] [J]e ne sortirai plus. Le temps est à la pluie, aux éclairs, à la grêle, au tonnerre, aimable tintamarre ! (J. Barbey d'Aureville, *Memorandum (Deuxième)*, 1839)

Cependant, comme indiqué dans le tableau 1, notre corpus contient bon nombre d'exemples comme [6a] dans lesquels le morphème à est suivi d'un adjectif nominalisé comme *beau*, pourtant capable d'apparaître directement comme attribut du sujet *temps* sous sa forme adjectivale comme en [6b].

[6a] Ce même jour, à Genève, le temps était au beau, et même exceptionnellement chaud, le ciel radieux, l'atmosphère limpide [...]
(A.-M. Garat, *L'Enfant des ténèbres*, 2008)

[6b] Le temps est beau et même exceptionnellement chaud.

Il semble donc que la structure avec SP ne peut pas être l'équivalent exact de la structure avec SAdj, la présence du morphème à devant entraîner une différence de signification. En effet, dans le cas d'un adjectif nominalisé comme *beau*, qui réfère à un état atmosphérique statique, le morphème à fait une projection de durée de l'état en question par rapport aux signes précurseurs disponibles, ce qui n'est pas le cas en l'absence

10. D'après l'étude comparative de Glynn (2007), la disponibilité des adjectifs météorologiques est relativement arbitraire à travers les langues.

du morphème à. Ainsi, en [7], le SN *deux jours de liberté* précise la durée minimale du beau temps, alors qu'en [8], le contexte met l'accent sur l'importance de la durée pour le semis. Par ailleurs, dans les deux cas de figure, la projection de cette stabilité météorologique a un impact sur le comportement des personnages mentionnés qui planifient leurs activités en fonction des conditions météorologiques.

[7] Aussi profitait-elle de ces deux jours de liberté pour débarquer à l'improvisiste, puisque le temps était au beau. (A.-M. Garat, *L'Enfant des ténèbres*, 2008)

[8] [J]e ne fais semer ici [...] que parce que le temps est au beau. S'il pleuvait demain, nous aurions manqué notre coup [...] (H. Pourrat, *Les Vaillances, farces et aventures de Gaspard des montagnes*, 1925)

En revanche, en [9] et [10], les adjectifs *beau* et *sec* employés directement réfèrent à des états atmosphériques instantanés. Dans les deux exemples, le temps qu'il fait au moment de l'énonciation est exceptionnel pour la saison étant comparé respectivement au temps du printemps et de la veille de Noël. Il ne s'agit donc pas de planifier les activités humaines en fonction de prévisions, mais de réagir au temps météorologique du moment de l'énonciation. Ainsi, en [9], le personnage féminin incite l'enfant à sortir immédiatement, le temps risquant de changer, alors qu'en [10] le feu est allumé en réaction au froid inhabituel.

[9] [V]enez, mon enfant, dit la folle en la prenant par le bras, faisons un tour de jardin. Le temps est beau, le soleil est chaud comme au printemps. (P.-A. Ponson du Terrail, *Rocambole, les drames de Paris*, 1859)

[10] Le feu brillait dans la cheminée où l'on n'en allumait jamais en temps normal. C'était comme une veille de Noël quand le temps est sec et qu'il fait froid dans la campagne. (A. Vialatte, *Les Fruits du Congo*, 1951)

La dimension durative de la structure avec le morphème à est par ailleurs appuyée par la collocation récurrente entre l'adjectif *beau* et le qualificatif *fixe*.

[11] D'ailleurs l'année était excellente : le temps était au beau fixe sans être trop chaud, [...]. (P.-J. Jouve, *Paulina 1880*, 1925)

Il n'est donc pas étonnant que ce soit précisément la structure avec l'adjectif *beau* précédé du morphème à qui se prête à un emploi métaphorique comme en [12] où la métaphore désigne la bonne entente plus ou moins longue entre les personnages.

[12] Quand le temps était au beau entre elles, elle disait : « c'est une femme supérieure [...] ». (G. Sand, *Histoire de ma vie*, 1855)

Dans le cas d'un SN dénotant un phénomène atmosphérique dynamique comme la pluie, la structure avec SP en à met l'emphase sur l'intervalle pendant lequel le phénomène en question est susceptible de se produire. La structure vise alors l'état atmosphérique propice au phénomène en question en le présentant comme étant d'une certaine durée et homogène. Là encore, on voit l'intérêt du temps annoncé pour la planification des activités prévues.

[13] Peyraque, ayant donné ses ordres, retourna dire au marquis que le temps était à la pluie pour toute la soirée [...]. (G. Sand, *Le Marquis de Villemer*, 1864)

[14] Rien ne presse. Le vent vient du large, le temps est à la pluie, dit Rafael en s'approchant de la fenêtre. Je ne reprendrai la mer que dans deux ou trois jours, au mieux. (M. Levy, *L'Étrange Voyage de Monsieur Daldry*, 2011)

En revanche, dans le cas où le nom météorologique possède un équivalent adjectival, la structure copulative présente l'état de l'atmosphère propice à la survenue du phénomène en question sans rien préciser sur sa durée, comme illustré en [15]. La pluie fait sortir les escargots en réaction immédiate aux conditions météorologiques sans aucune planification.

[15] Le temps était pluvieux et les escargots, des petits gris, tous de sortie, se régalaient sur la planche de fraisiers de notre hôtesse. (Cl. Crocq, *Une jeunesse en Haute-Bretagne, 1932-1947*, 2011)

Aussi paraît-il logique que la structure avec SP en à présente la particularité de se trouver souvent dans des contextes explicitant des signes précurseurs des phénomènes atmosphériques en question, comme la pluie en [16] et l'orage en [17].

- [16]** [...] car il faisait nuit, le temps étoit à la pluie, et des nuages très noirs sillonnaient le ciel. (H. de Balzac, *Annette et le criminel*, 1824)
- [17]** Le temps étoit à l'orage, l'horizon étoit chargé de nuées violettes qui montaient rapidement. (G. Sand, *Le Péché de Monsieur Antoine*, 1845)

Lorsque le SP en à contient un nom dénotant un état atmosphérique, le contexte peut évoquer la présence de signes permettant de confirmer ou d'infirmar la continuité temporelle de l'état en question. Ainsi, en **[18]**, la présence de signes précurseurs d'un changement atmosphérique invalide l'interprétation initiale du personnage sur la persistance du beau temps.

- [18]** Les rayons du soleil passaient par la fente entre les rideaux, rendant visible le sabbat de la poussière. J'en conclus que le temps étoit toujours au beau et je m'en réjouis. Quand on part en vélomoteur il est préférable qu'il fasse beau. Je me trompais, le temps n'étoit plus au beau, le ciel se couvrait, il pleuvrait bientôt. Mais pour l'instant le soleil brillait toujours. (S. Beckett, *Molloy*, 1951)

À l'observation, notre corpus ne possède que trois occurrences au total de la polarité négative avec un X météorologique et celles-ci s'avèrent nier un présupposé contenu dans le contexte, comme en **[18]** ci-dessus ou **[19]** et **[20]** ci-dessous. En effet, dans la mesure où notre structure annonce un état atmosphérique prospectif, la négation d'un tel état annoncé semble réservée à des cas pragmatiquement très particuliers.

- [19]** Il porte un imperméable gris qui n'est pas de saison. Le temps n'est pas à la pluie. (A. D. Gary, *S. ou l'espérance de vie*, 2009)
- [20]** Si le temps n'étoit pas à l'orage, je ne sais comment je passerais la journée [...]. (E. Pivert de Senancour, *Obermann*, 1840)

L'on pourrait s'étonner que la structure à l'étude ne possède que très rarement des précisions spatio-temporelles telles qu'elles sont présentes en **[6]**, partiellement repris en **[21]**.

- [21]** Ce même jour, à Genève, le temps étoit au beau [...].

Cela pourrait s'expliquer par la présence systématique de l'article défini *le* devant le nom *temps*_{météo} dans notre corpus, qui, en l'absence de

toute précision, s'emploie de façon déictique, renvoyant au *hic et nunc* de l'énonciateur. À cet égard, certaines occurrences de notre structure sur Google contiennent des SP en *pour* qui semblent localiser les prévisions météorologiques en précisant ses bénéficiaires humains, comme en [22] ou [23]¹¹.

[22] le temps est toujours à la pluie pour nous je viens de voir la météo (Google, 2 avril 2021)

[23] le temps et [sic] toujours au beau pour nous mais va-t-il durer (Google, 2 avril 2021)

Ce même type de bénéficiaire apparaît par ailleurs plus facilement dans des contextes où la structure météorologique prend un sens métaphorique, comme en [24] où il s'agit d'un joueur d'échecs en difficulté. Ce type d'exemples donnent lieu à une grande palette de phénomènes météorologiques, tels que le beau temps en [25] et l'orage en [26].

[24] Le temps est à la pluie pour les Noirs. Est-ce pour cela que l'adversaire de Benjamin rentre son canasson à l'écurie par Nb8 ? (Google, 2 avril 2021)

[25] Le temps est au beau pour le Verseau. Profitez d'une journée « zodiaicalement » ensoleillée pour faire ce qu'il vous plaît. (Google, 2 avril 2021)

[26] Le temps est à l'orage pour François Hollande. Le président peut se dire qu'il a quatre ans devant lui pour remonter la pente. (Google, 2 avril 2021)

La présence récurrente de ces bénéficiaires humains dans des syntagmes prépositionnels en *pour* à côté du X_{météo} en à n'est pas sans rappeler la structure latine à double datif dans laquelle un datif de but figure à côté d'un datif d'intérêt, structure fréquente précisément avec le verbe *sum*. Si une telle analyse s'appliquait à notre structure, le morphème à devant un nom météorologique devrait alors être considéré comme une préposition de but.

11. Pour une interprétation des localisateurs spatiaux comme bénéficiaires dans les énoncés météorologiques, cf. Meulleman & Paykin (2018).

X non météorologique

Lorsque dans la structure *le temps* $V_{\text{être}}$ à X le X relève d'un autre champ lexical que la météorologie, le nom *temps* peut renvoyer aussi bien au temps qu'il fait qu'au temps qui passe, même si dans notre corpus le premier cas de figure est exceptionnel comparé au second (2 vs 36 occurrences). Il s'agit, en l'occurrence, des exemples [27] et [28], dans lesquels le X est constitué des noms à sémantisme dynamique *flânerie* et statique *joie* respectivement. Ces deux noms désignent ce à quoi la météo est propice ou non, que ce soit en termes de comportement ou d'état d'esprit, dans un laps de temps relativement peu précis. Là où en [27] la structure acquiert un sens modal en précisant un comportement inadéquat par rapport aux conditions météorologiques qui incitent plutôt à se confiner chez soi, en [28] la structure relève plutôt d'un constat, même si l'on pourrait également l'interpréter comme contenant une certaine incitation à être joyeux.

[27] J'ai passé l'après-midi dans les rues. Pourquoi ? Le temps n'était pas à la flânerie : ondées, coups de vent. Je me suis promené quand même. (G. Duhamel, *Journal de Salavin*, 1927)

[28] Le temps était à la joie. Un vent frais faisait bondir gentiment le lac. (J. Giono, *Le Bonheur fou*, 1957)

Si dans Frantext la structure *le temps* $V_{\text{être}}$ à $X_{\text{non météo}}$ est rare, l'on en trouve aisément bon nombre d'exemples sur Google, le X contenant généralement des noms concrets désignant des objets appropriés au temps atmosphérique en question comme en [29a] et [30a]. En fait, il semble s'agir de structures condensées pouvant être paraphrasées de façon analytique comme en [29b] et [30b] où ce sont les conditions météorologiques exprimées en X qui incitent les gens à s'équiper ou à s'alimenter en fonction des prévisions.

[29a] Aujourd'hui le temps est aux parapluies. (Google, 8 mars 2021)

[29b] Aujourd'hui le temps est à la pluie. Le temps est à sortir / Sortons les parapluies.

[30a] En ce moment le temps est aux plats chauds et réconfortants... (Google, 8 mars 2021)

[30b] En ce moment le temps est au froid. Le temps est à préparer et manger / Préparons et mangeons des plats chauds et réconfortants...

En revanche, lorsque le nom *temps* renvoie au temps qui passe, il dénote un moment temporel où le phénomène en X est approprié ou inapproprié, ouvrant ainsi la porte vers une lecture modale comparable à ce que nous venons de voir avec le nom *temps*_{météo} suivi de noms d'action [27] ou de noms concrets [29a, 30a]. Ainsi, en [31], le fait de rigoler ne semble pas approprié à l'intervalle temporel mentionné, tout comme l'épouvante et l'ironie constituent des réactions en accord avec le moment décrit en [32].

[31] Luna-Park, c'est amusant, mais croyez-vous vraiment que le temps soit à la rigolade ? La classe ouvrière a autre chose à faire le samedi que d'aller sur le scenic-railway [...]. (S. Signoret, *La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, 1976)

[32] Le temps était à l'épouvante et à l'ironie, à la consternation et à l'impudence, les uns pleurant sur la ruine de leurs généreuses illusions, les autres riant sur les premiers échelons d'un triomphe impur [...]. (G. Sand, *Histoire de ma vie*, 1855)

Dans le cas du nom *temps*_{temporel}, la palette des X est beaucoup plus large que dans le cas du nom *temps*_{météo}, étant donné que leurs référents sont *a priori* tout à fait indépendants des conditions météorologiques. Ainsi, on y trouve typiquement des noms d'action désignant des activités humaines telles que *la rigolade* en [31] ci-dessus ou *le calcul* en [33]. Dans l'unique exemple de notre corpus où l'on trouve un infinitif, il s'agit du verbe *assumer*, pour lequel il n'existe pas de nom d'action correspondant. Qu'il s'agisse d'un nom d'action ou d'un infinitif, la structure tend à prendre une lecture modale déontique, qui en [33] est appuyée par la présence de l'impératif *improvisons* et en [34] par l'impersonnel *il fallait* dans l'énoncé qui suit.

[33] Au jour le jour, le temps n'est pas au calcul, improvisons, c'est presque un jeu, drôle de résistance. (M. Chaix, *Les Lauriers du lac de Constance : chronique d'une collaboration*, 1974)

[34] Dès les premières arrestations, nous avons compris. Le temps n'était plus à assumer ce que nous étions. Il fallait au contraire tenter de se noyer dans la masse anonyme [...]. (S. Veil, *Une vie*, 2007)

De même, lorsque le X contient un nom d'idéalité, c'est-à-dire un nom dénotant « des objets interprétables, dotés d'un contenu au sens large du terme susceptible d'être appréhendé par autrui » (Flaux & Stosic 2015 : 43), la structure donne également lieu à une interprétation modale. Ainsi, l'exemple **[35]** pourrait être paraphrasé comme 'le moment impose qu'on évite de longs discours', alors que l'exemple **[36]** contient un appel à passer aux actes et à ne plus se contenter d'une simple réflexion.

[35] Te voilà prêtre. Le temps n'est pas aux longs discours. On nous regarde ; mais personne ne nous entend. (E. Renan, *Drames philosophiques*, 1888)

[36] [...] le monde, si les idées seules pouvaient le sauver, et je défie qui que ce soit d'en inventer une nouvelle. Le temps n'est plus aux idées, il est aux faits et aux actes. (G. Debord, *La Société du spectacle*, 1967)

Comme l'illustrent les exemples **[33]-[36]**, la négation ne pose aucune difficulté pragmatique dans ces contextes, contrairement à ce que nous avons vu pour les contextes météorologiques. De fait, les deux tiers des occurrences de notre structure contenant un nom d'action ou d'idéalité en X sont négatives. À l'instar de la négation totale de la prédication attributive, la polarité négative dans la structure avec le nom *temps*_{temporel} porte sur le référent de l'attribut et non sur l'acte de l'attribution. Le temps qui n'est pas à X est forcément à Y, comme illustré en **[36]**. De plus, ce dernier exemple, avec la reprise anaphorique pronominale du nom *temps*, suggère que la structure est prédicative, correspondant ainsi à un jugement catégorique.

Dans les occurrences de cette structure sur Google, comme pour celles avec un X_{météo}, on trouve parfois un SP en *pour*. Même si le référent de ces SP est également humain, il ne s'agit cependant pas d'un bénéficiaire, comme dans le cas du *temps*_{météo}, mais de l'individu à qui il revient d'effectuer l'action. Ainsi, en **[37]**, c'est la Banque centrale européenne qui doit agir et en **[38]** l'athlète doit se résigner à attendre la guérison. Il s'agit dans ces cas d'un agent du verbe sous-jacent et non de l'équivalent d'un datif.

- [37]** Le temps est à l'action pour la BCE. Les marchés attendent des annonces fortes lors de la réunion de jeudi [...]. (Google, 9 décembre 2020)
- [38]** Concernant sa blessure, le temps est à l'attente pour la finaliste 2007 de Wimbledon. (Google, 4 avril 2021)

Lorsque le X contient un nom concret, la structure prend surtout une lecture descriptive de constat, mais la situation constatée reste d'une certaine façon subie ou imposée¹². Ainsi, en **[39]**, il n'y a aucun appel à préparer une cuisine pauvre, mais celle-ci résulte bien d'une nécessité économique. En **[40]**, il s'agit de décrire l'absence imposée des airs gais en temps de guerre.

- [39]** L'argent, dans ce faubourg était rare, et la société nettement axée vers la non-consommation. Dans ces périodes de restrictions, le temps était aux tambouilles économiques, plâtrées de riz ou de pommes de terre [...]. (A. Simonin, *Confessions d'un enfant de La Chapelle*, 1977)
- [40]** Survint la guerre. Le temps n'était plus aux flonflons ; d'autres musiques plus graves, plus tristes, avaient succédé aux airs gais. (L. Schneider, *Les Maîtres de l'opérette française*, 1924)

Le même effet descriptif d'une situation subie ou imposée s'observe lorsque le X contient un nom conceptuel. En **[41]**, l'auteur constate l'intérêt politique d'afficher des idéologies humanistes ou sociales-démocrates à une époque donnée, alors qu'en **[42]** l'échec du premier roman de Jules Verne se trouve expliqué par sa non-conformité aux idées de l'époque¹³. En **[43]**, la structure se limite à décrire la situation économique subie vers la fin des Trente Glorieuses.

- [41]** Après tout, jugeait-elle, personne ne voudrait d'un nouveau Léon Bloy, comme ça, tout à trac. Les temps étaient à l'humanisme et

12. On pourrait éventuellement se demander si ce sont les noms d'action qui favorisent une lecture modale qui disparaît avec d'autres types de noms, ce qui impliquerait que cette lecture modale se situerait plutôt au niveau de l'implicature. Cependant, on constate que quel que soit le nom en X, l'énoncé dénote un état ambiant donnant lieu à un certain comportement attendu.

13. Le recours au pluriel dans les exemples **[41]** et **[42]** permet de souligner la longueur de l'intervalle temporel dénoté par le nom *temps*.

à la social-démocratie, il fallait comprendre. (A. Vergne, *L'Innocence du boucher*, 1984)

[42] Les temps sont à l'optimisme résolu. [...] Le premier roman de Jules Verne était une dénonciation du Progrès, un roman d'anticipation apocalyptique, [...], l'art et la littérature détruits et humiliés par la science et la technique. Échec total. Soyez plus positif, lui conseille Hetzel le malin, fini le romantisme noir. Chantez la science et les machines. (P. Deville, *Peŕte & Choléra*, 2012)

[43] Sans le savoir, on s'acheminait vers la fin des Trente Glorieuses. Déjà, le temps n'était plus au plein emploi et à l'euphorie, et l'on s'orientait vers le chômage et la rigueur. (S. Veil, *Une vie*, 2007)

À nouveau, l'on trouve sur Google des équivalents des occurrences en **[39]-[43]** accompagnés de SP en *pour*. Cette fois-ci, ces SP ne dénotent pas des bénéficiaires, mais des patients ou expérienceurs des référents des noms contenus dans le SP en *à*.

[44] Le temps est aux travaux pour la chapelle de Vérimande. (Google, 8 avril 2021)

[45] Le temps est à l'euphorie pour l'automobile au Maroc. (Google, 7 avril 2021)

[46] Comme en témoigne la physicienne Lisa Randall, le temps n'est pas à l'optimisme pour le financement de la recherche en physique [...]. (Google, 8 avril 2021)

À la marge de la structure *le temps*_{temporel} *V*_{être} à X, on trouve dans notre corpus deux exemples qui semblent appartenir encore à un type différent. Il s'agit de cas où le X est constitué de noms humains, indiquant des individus génériques ou des types d'individus qui dominent pendant l'intervalle temporel indiqué ou, au contraire, y sont inadaptés, comme en **[47]** et **[48]**.

[47] L'oncle était brutal, l'époque le voulait ; les temps n'étaient plus aux tendres. (A. Jenni, *L'Art français de la guerre*, 2011)

[48] Ces différents personnages ressemblaient aux dessins de Boris Efimov, caricaturiste célèbre [...]. Le temps n'est plus au Tito goeringesque de naguère, à la casquette frappée du sigle du dollar,

tenant d'une main une hache ensanglantée et de l'autre, par le cou, une Yougoslavie pantelante [...]. (P. Thorez, *Les Enfants modèles*, 1982)

À l'instar du type précédent, la structure avec X humain attribue une caractéristique à un intervalle temporel, mais cette fois sans aucune lecture modale disponible. Dans cette lecture, le verbe *être* s'approche du verbe plein *appartenir* et le morphème *à* fonctionne comme une marque de datif¹⁴. Il s'agit alors d'un datif possessif comme dans la construction latine *mihi est*, analyse renforcée par la possibilité de reprendre les séquences en [47] et [48] respectivement par 'leur temps / son temps était révolu'.

Au carrefour des structures

Pour résumer nos hypothèses élaborées tout au long de notre étude de corpus, nous distinguons trois sous-structures dans la structure formelle *le temps* $V_{\text{être}}$ *à* X. Les trois sous-structures diffèrent entre elles par la signification du nom *temps*, ainsi que par un comportement particulier du verbe *être* et du morphème *à*. C'est le contexte droit qui permet l'interprétation du nom *temps* et non l'inverse, ce qui suggère que le SP fonctionne comme un complément essentiel non pronominalisable du verbe *être*, celui-ci étant nécessaire non seulement pour la bonne formation de l'énoncé mais aussi pour son interprétation sémantico-pragmatique.

Tout d'abord, le nom *temps* peut avoir deux interprétations différentes : celle du temps météorologique ou du temps qu'il fait et celle du temps temporel ou du temps qui passe. La première semble obligatoire dans le cas d'un $X_{\text{météo}}$ alors que la seconde résulte en général de la présence d'un $X_{\text{non météo}}$.

Ensuite, le verbe *être* et le morphème *à* fonctionnent différemment selon le type de X. Dans le cas d'un $X_{\text{météo}}$, le verbe *être* prend un complément de but en *à*, alors que dans le cas d'un $X_{\text{non météo}}$ on doit distinguer deux cas de figures supplémentaires. Lorsque le X dénote des êtres humains, la structure à l'étude se rapproche de la structure latine

14. La discussion concernant le véritable fonctionnement du verbe *être* dans les structures possessives sort du cadre de la présente étude. Ainsi, nous ne nous prononçons pas sur son caractère plein ou vide, ni sur l'analyse du datif comme son argument indirect ou sujet oblique. Pour plus de détails sur la *mihi est*-construction, cf. surtout Bauer (2011) et Van Peteghem (2017).

mihi est et le morphème *à* ne relève pas d'une véritable préposition mais d'une marque de datif possessif. Dans le cas d'un $X_{\text{non météo}}$ non humain, le verbe *être* forme un tout avec le morphème *à* et se rapproche ainsi d'une périphrase verbale à lecture modale.

Enfin, les énoncés à sens météorologique donnent lieu à des jugements thétiques à un seul terme, posant l'existence d'un état atmosphérique prospectif sur la base de signes prémonitoires. L'énoncé *le temps*_{météo} *V*_{être} *à* $X_{\text{météo}}$ répond ainsi à la question *Quel temps fait-il ?*, raison pour laquelle le syntagme prépositionnel devrait pouvoir fonctionner comme complément du nom *temps*_{météo} dénotant un type de temps atmosphérique, ce qui expliquerait la possibilité de coordonner le syntagme en *à* avec des adjectifs. En effet, on trouve sur Google des énoncés comme celui en [49] où le nom *temps* est précédé d'un article indéfini (au lieu de l'article déictique *le* dans notre structure).

[49] Un temps à la pluie sur la majeure partie du département. Le mauvais temps s'est généralisé dès le début de matinée sur l'ensemble de l'île. (Google, 5 avril 2021)

En revanche, les deux sous-structures où le nom *temps* dénote le temps qui passe semblent donner lieu à des jugements catégoriques où une propriété est prédiquée à propos d'un intervalle temporel. Dans le cas marginal des X humains, il s'agit de la possession avec le marquage datif, alors que dans la majorité des cas il s'agit d'une locution verbale modale formée de *être* et du morphème *à*. Le SP à la reconstruction ne peut donc pas préciser un type quelconque de temps temporel.

Cependant, grâce aux significations différentes du nom *temps*, on voit parfois apparaître des structures hybrides où deux structures « se télescopent », comme en [27]-[28] ou [29a] et [30a], repris partiellement ici en [50], nécessitant une interprétation en deux temps : il fait un temps atmosphérique particulier et celui-ci est propice à un certain type de comportement ou de sentiment.

[50a] Le temps n'était pas à la flânerie : ondées, coups de vent.

[50b] Le temps était à la joie. Un vent frais faisait bondir gentiment le lac.

[50c] Aujourd'hui le temps est aux pluies.

Dans le cas où le X contient des listes mixtes, comme en [51] et [52], c'est surtout le premier terme de la liste qui impose l'interprétation du nom *temps*. Ainsi, en [51], il s'agit plutôt du temps atmosphérique, alors qu'en [52], la présence du syntagme prépositionnel à la reconstruction confère un sens temporel au nom *temps*, forçant ainsi une lecture métaphorique du nom météorologique *pluie* qui figure en troisième position dans la liste¹⁵.

- [51] Le temps est au beau et à l'idylle. Paris a ressemblé tout le jour à un jardin. (J.-P. Sartre, *Lettres au castor et à quelques autres* (1926-1939), 1983)
- [52] [...] un lambeau vole au vent, craquelé par les intempéries, et le rouge du message est passé. Le temps n'est plus à la reconstruction, il est à la vie qui pousse au bord du chemin, il est à la pluie, qui lessive les vieux. (G. Tenenbaum, *L'Ordre des jours*, 2008)

Même si notre corpus ne comporte aucun exemple de liste contenant de X humains, il n'y a *a priori* aucune raison d'exclure des énoncés comme ceux en [53] où le nom *temps*_{temporel} est accompagné d'une liste contenant aussi bien des X_{non météo} non humains que des X humains. En effet, on trouve des exemples de ce type sur Google, comme illustré en [54].

- [53a] Les temps ne sont plus aux pionniers, aux inventeurs, mais aux financiers et au conformisme industriel.
- [53b] Les temps ne sont plus aux grand'mères conteuses et à leurs contes.
- [54] Le temps n'est plus aux hommes des barricades mais aux lunettes de soleil. Le temps n'est plus aux regrets mais à la médiocrité. (Google, 8 avril 2021)

Nos hypothèses se voient confirmées par les données de langues qui recourent à deux termes tout à fait distincts pour référer au temps météorologique et au temps temporel. En anglais et en russe, on trouve chaque fois deux termes, respectivement *weather* et *pogoda* pour 'temps_{météo}'

15. Dans le cas de notre titre, le sujet *temps* peut aussi bien s'interpréter comme le temps qu'il fait, propice à l'offre des hommages ou comme un moment temporel où le soleil est incité à sortir et où nous sommes censés produire des hommages.

et *time* et *vremja* pour ‘temps_{temporel}’. Dans ces deux langues, on trouve des structures comparables à la nôtre, spécifiques à chacun des termes.

La troisième sous-structure du français où le X contient un nom humain et le morphème à relève du marquage du datif possessif n’est disponible telle quelle ni en anglais ni en russe, renforçant l’analyse qu’il s’agit d’un type de structure bien à part. Si l’anglais semble ne pas posséder de structure réservée à l’expression de l’état atmosphérique prospectif, il a bien dans son actif une structure avec le nom *time* ‘temps_{temporel}’, comme en [55], où l’équivalent du X figure derrière la préposition *for*.

[55a] Now is the time for teamwork! (COCA)

[55b] Now the time is for laughter. (COCA)

[55c] This is the time for national self-examination and for locating the roots of hatred before they spread. (COCA)

Le russe possède des structures comparables à la nôtre mais avec deux termes bien distincts, ce qui entraîne l’impossibilité du télescopage entre les structures, contrairement à ce qui se passe en français. La structure avec le nom *pogoda* ‘temps_{météo}’ comporte une préposition *k* ‘vers’ suivie du datif, comme en [56], ce qui appuie notre analyse de la structure française à datif prépositionnel de but.

[56]	Tjažël-aja	k	groz-e
	lourd-FÉM.SG.NOM	vers	orage-FÉM.SG.DAT
	pogod-a.	Ne vyxodil. (RNC, M. Kuzmin, 1934)	
	temps _{météo} -FÉM.SG.	NOM NEG	sortais
	‘Un temps lourd à l’orage. Je ne suis pas sorti.’		

La structure la plus proche de la structure française avec le nom *vremja* ‘temps_{temporel}’ comporte le nom *vremja*, précédé d’un nom au datif, équivalent du SP en à, et présente un caractère fortement idiomatique. Cependant une autre structure comparable contient le nom *vremja* suivi d’un infinitif modal et peut se trouver à côté de la première, suggérant ainsi leur fonctionnement parallèle, comme en [57].

[57]	[...] vsem-u	svo-ë	vrem-ja :	vrem-ja
	tout-DAT	propre-NOM	temps _{temporel} -NOM	temps _{temporel} -NOM
	brosa-t'	kamni	i vrem-ja	sobira-t'
	jeter-INF	cailloux	et temps _{temporel} -NOM	ramasser-INF
	ix. (RNC, G. Gorelik, 2010)			
	les			
	'À chaque chose son temps : temps de jeter des cailloux et temps de les ramasser.'			

Si les données du russe et de l'anglais peuvent renforcer l'analyse du français en termes de l'existence de trois sous-structures, ces mêmes données nous obligent cependant à interroger, d'un côté, le statut catégorique de la structure avec le nom *temps* dans sa lecture temporelle, et de l'autre côté, l'absence de la lecture modale dans la structure avec le nom *temps* dans sa lecture météorologique.

En effet, comme en [55], les équivalents anglais de notre structure comportent tous des termes déictiques en position initiale (l'adverbe *now* 'maintenant' ou le pronom *this* 'ceci') et le sujet est inversé dans deux occurrences sur trois, éléments qui font penser à des jugements thétiques. De plus, la structure est formellement identique à une autre structure, illustrée en [58a], disponible également telle quelle en français, comme le montre [58b], comportant une phrase réduite à infinitif avec une forte lecture modale et qui est de caractère clairement thétique.

[58a] Now is the time for other governments in the region to get serious about illicit financing. (COCA)

[58b] Il est temps pour le gouvernement britannique de prendre ses responsabilités. (Google, 9 avril 2021)

La même interrogation émerge des structures russes avec le nom *vremja* 'temps_{temporel}', car, comme l'on peut le voir en [57], le datif précède le nominatif, ce qui correspond à l'ordre typique des jugements thétiques. Par ailleurs, à côté des énoncés météorologiques, plutôt rares avec le datif de but et le nom explicite *pogoda* 'temps_{météo}', le russe possède une autre structure dative comparable, dans laquelle le nom au datif suit l'infinitif modal du verbe *byt'* 'être', appelée structure à infinitif de surgissement inévitable (cf. Paykin 2014), correspondant à des jugements thétiques avec une lecture clairement modale, comme en [59].

[59] By-t' groz-e.
être-INF orage-DAT
'L'orage va sûrement éclater. / Le temps est à l'orage.'

De fait, la notion de surgissement inévitable pourrait également s'appliquer à la sous-structure française avec le nom *temps*_{météo}, comme le suggère la traduction de l'exemple [59]. En effet, les signes précurseurs d'un état atmosphérique prospectif, ainsi que le fait que l'être humain subit les conditions météorologiques, pourraient effectivement plaider pour une lecture modale de la sous-structure météorologique française, à l'instar du russe.

Conclusion

Au terme de notre étude, nous soutenons que la structure *le temps* $V_{\text{être}}$ à X correspond à au moins trois emplois ou sous-structures à fonctionnement sémantico-syntaxique différent. L'emploi plus marginal à datif possessif mis à part, les deux sous-structures principales, l'une météorologique et l'autre temporelle, partagent quelques caractéristiques qui les distinguent fondamentalement des copulatives courantes de type $X V_{\text{être}} Y$, puisqu'elles relèvent toutes les deux de jugements thétiques, comportent une charge modale et ne constituent pas des structures attributives. Leur particularité semble venir du terme *temps*, qui, dans ses deux significations, employé avec l'article défini déictique, renvoie, en l'absence de précisions, au *hic et nunc* de l'énonciateur. La polyvalence du verbe *être* en français et le caractère évasif du morphème à renforcer la multiplicité des possibilités que l'ensemble peut produire, ce qui est bien illustré dans l'épigraphe de notre contribution. Cette modeste étude est donc à sa fin, le texte sera bientôt à l'impression, même si beaucoup de questions sont encore à éclaircir.

Références bibliographiques

- Bally, Charles, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, Francke, 1965.
- Bauer, Brigitte, *Archaic Syntax in Indo-European*, « Chapter 4. Possessive *mihi est* constructions », Berlin / New York, De Gruyter Mouton, 151-196, 2011.

- Borillo, Andrée, « Faire le partage entre valeur d'argument et valeur d'attribut prépositionnel pour le prédicat [être [de N / SN]] », in *À la recherche de la prédication autour des syntagmes prépositionnels*, Christiane Marque-Pučheu et al. (dir.), Amsterdam, John Benjamins, 27-52, 2016 ([halshs-02104383](#)).
- Danlos, Laurence, « Les phrases à verbe support être Prép », *Langages* 90, 23-37, 1988 ([doi:10.3406/lgge.1988.1989](#)).
- Eriksen, Pål et al., « The Linguistics of Weather: Cross-linguistic Patterns of Meteorological Expressions », *Studies in Language* 34, 565-601, 2010.
- Flaux, Nelly & Stosic, Dejan, « Pour une classe des noms d'idéalités », *Langue française* 185, 43-57, 2015 ([doi:10.3917/lf.185.0043](#)).
- Frege, Gottlob, « Über Begriff und Gegenstand », *Vierteljahrsschrift für Wissenschaftliche Philosophie* 16, 192-205, 1892.
- Glynn, Dylan, « Iconicity and the grammar-lexis interface », in *Inisistent Images*, Elżbieta Tabakowska et al. (dir.), Amsterdam, John Benjamins, 267-286, 2007 ([halshs-01284567](#)).
- Higgins, Francis Roger, *The Pseudo-Cleft Construction in English*, PhD Dissertation, Massachusetts Institute of Technology, 1973 ([hdl:1721.1/12988](#)).
- Kuroda, Sige-Yuki, « The Categorical and the Thetic Judgment: Evidence from Japanese Syntax », *Foundations of Language* 9(2), 153-185, 1972.
- Lauwers, Peter, « La prédication 'attributive'. Portée, structuration interne et statut théorique », in *Prédicats, prédication et structures prédictives*, Amr Helmy Ibrahim (dir.), Paris, CRL, 178-202, 2009.
- — —, « Le prix est (de) 15 euros : On Copular Constructions Expressing Quantification in French », in *Constructions in French*, Miriam Bouveret & Dominique Legallois (dir.), Amsterdam, Benjamins, 233-256, 2012.
- Marty, Anton, *Gesammelte Schriften*, Halle, Abteilung, 1918 ([urn:oclc:record:847906233](#)).
- Meulleman, Machteld & Paykin, Katia, « Thetic and categorical judgments inside the weather domain », in *De la passion du sens en linguistique. Hommages à Danièle Van de Velde*, Nelly Flaux et al. (dir.), Valenciennes, PU Valenciennes, 263-285, 2017.
- — —, « Les ordonnances nous pleuvent de tous les côtés : le datif avec les verbes météorologiques », *SHS Web of Conferences* 46, 2018 ([hal-02347749](#)).
- Mikkelsen, Line, « Copular clauses », in *Semantics: An International Handbook of Natural Language Meaning*, vol. 2, Claudia Maienborn et al. (dir.), Berlin, Mouton de Gruyter, 1805-1829, 2011.

- Moreau, Marie-Louise, *C'est. Étude de syntaxe transformationnelle*, Mons, PU Mons, 1976.
- Paykin, Katia, *Noms et verbes météorologiques : des matières aux événements*, Thèse de doctorat, Université Lille 3, 2003.
- — —, « *Byt'*_{INF} 'être' + *SN*_{DAT} : le cas particulier de l'infinifit modal en russe », *Langages* 193, 49-62, 2014 ([doi:10.3917/lang.193.0049](https://doi.org/10.3917/lang.193.0049)).
- Riegel, Martin et al., *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 2001 (1^{re} éd. 1994).
- Ruwet, Nicolas, « Des expressions météorologiques », *Le Français moderne* 58, 43-97, 1990.
- Van Peteghem, Marleen, *Les Phrases copulatives dans les langues romanes*, Wilhelmsfeld, Egert, 1991.
- — —, *La Détermination de l'attribut nominal : étude comparative de quatre langues romanes (français, espagnol, italien, roumain)*, Brussel, AWLSK, 1993.
- — —, « Le datif en français : un cas structurel », *Journal of French Language Studies* 16, 93-110, 2006 ([doi:10.1017/S0959269506002286](https://doi.org/10.1017/S0959269506002286)).
- — —, « D'une complexité redoutable : les attributs prépositionnels en *de* », in *À la recherche de la prédication : autour des syntagmes prépositionnels*, Christiane Marque-Pučheu et al. (dir.), Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 3-25, 2016.
- — —, « Les structures de la douleur : sur le marquage de l'expérimenteur dans les langues romanes », in *De la passion du sens en linguistique. Hommages à Danièle Van de Velde, Nelly Flaux et al.* (dir.), Valenciennes, PU Valenciennes, 439-463, 2017.
- — — & Iliaoaia, Mihaela, « *Nu mi-e frica de nimic* : une structure MIHI EST en roumain ? », in *Hommages offerts à Maria Iliescu, Adriana Coștačescu & Cecilia Mihaela Popescu* (dir.), Craiova, Editura Universitaria Craiova, 313-327, 2017.

1.2. Des verbes au service d'un prédicat complexe

La construction *aller + V-ant* en français contemporain : une structure attributive sur le mode dynamique ?

Perspectives historiques et comparées¹

Jasper Vangaever

Sorbonne Université, EA STIH
et Universiteit Gent
Jasper.Vangaever@ugent.be

Anne Carlier

Sorbonne Université, EA STIH
anna.carlier@sorbonne-universite.fr

Résumé • Comme d'autres variétés romanes, le français hérite du latin tardif la construction progressive *aller + forme verbale en -ant*. Du français médiéval au français contemporain, cette construction perd une partie de sa productivité en ce que les verbes pouvant instancier la position de *V-ant* se voient progressivement contraints aux points de vue lexico-sémantique et syntaxique. Nous montrons que les contraintes syntaxiques sur *V-ant* sont plus fortes que les contraintes lexico-sémantiques, et conduisent à la spécialisation de la construction *aller + V-ant* dans des scénarios évoquant un changement graduel de l'état dans lequel se trouve le sujet, qui détient le rôle sémantique de patient ou thème. D'un point de vue comparatif, les contraintes sur *V-ant* observées en français contemporain font défaut à l'espagnol et l'italien contemporains.

1. Cette recherche a été réalisée dans le cadre du projet ANR-DFG *PaLaFra* (ANR-14-FRAL-0006).

Introduction

La présente contribution en hommage à Marleen Van Peteghem se situe dans le prolongement de ses tout premiers travaux, portant sur les constructions attributives. Cependant, l'attribut ici examiné n'est ni un adjectif ni un nom, mais une forme verbale non finie, à savoir la forme verbale en *-ant*. Notre étude porte sur l'évolution de la construction *aller + V-ant* en français et met en regard cette construction en français moderne avec ses équivalentes en espagnol et en italien modernes. Elle met ainsi en œuvre la perspective comparée entre langues romanes, dont Marleen Van Peteghem a brillamment illustré l'intérêt heuristique tout au long de sa carrière.

Cette étude est structurée comme suit. L'introduction présente successivement l'état de l'art sur l'évolution de la construction [verbe de mouvement + gérondif / participe présent] du latin classique au français moderne, le cadre théorique de cette étude et les données empiriques. Ensuite est proposée une analyse empirique de la productivité de cette construction en ancien français, en français moderne, en italien et en espagnol. Sur la base de cette analyse révélant une baisse de la productivité de la construction *aller + V-ant* au cours de l'histoire du français, nous examinons si les contraintes sont surtout lexicales ou de nature syntaxique. Cet examen nous permet de statuer sur le mécanisme à l'œuvre dans l'évolution de la construction *aller + V-ant* en français et d'évaluer deux hypothèses concurrentes : lexicalisation et grammaticalisation. Nous examinerons en contrepoint dans quelle mesure ces mêmes changements ont eu lieu en italien et en espagnol.

État de l'art

En grammaire latine, les termes « gérondif » et « participe présent » évoquent deux paradigmes de formes verbales non finies formellement et fonctionnellement distinctes. Ces formes constituent typiquement le prédicat d'une proposition qui est syntaxiquement dépendante d'une autre proposition, la proposition principale, ou d'un constituant de celle-ci (cf. Lehmann 1988). En latin républicain et classique, les propositions à gérondif **[1]** et à participe présent **[2]** sont très souvent du type circonstanciel : elles ont alors le rôle d'adjectif par rapport à la proposition

principale et véhiculent une valeur adverbiale, par exemple causale [1] ou temporelle [2] (Vangaever 2018 : 31-32).

- | | |
|-----|--|
| [1] | [...] sum defessus quaeritando [...]. (<i>Pl. Am.</i> 1014)
'Je suis fatigué à force de chercher.' |
| [2] | Hoc sperans legiones tres ex castris educit [...]. (<i>Caes. civ.</i> 1.43.3)
'Espérant cela, il amena trois légions de son camp.' |

Le latin tardif hérite du latin classique ces propositions circonstancielles à gérondif et à participe présent. Or, à ce stade de la langue commence à se profiler un nouvel emploi des gérondifs et participes présents quand ceux-ci se combinent avec le verbe *esse* 'être' ou avec un verbe de mouvement ou de position (Aalto 1949 : 75-76). Sur le plan sémantique, au lieu d'exprimer deux procès verbaux reliés entre eux par une relation adverbiale, le complexe du verbe de mouvement ou de position et du gérondif ou participe présent dénote un seul procès verbal, envisagé comme étant en cours (Aalto 1949 : 75-76). Témoins les exemples [3], combinant un verbe de position et un participe présent, et [4], où un verbe de mouvement s'allie à un gérondif.

- | | |
|-----|---|
| [3] | Stabant [...] constanter accusantes eum. (<i>Vulg. Luc.</i> 23.9-10)
'Ils l'accusaient sans cesse.' |
| [4] | [...] contra illos qui mentiendo vadunt [...]. (<i>Carol. capit.</i> 1a.810)
'[...] contre ceux qui vont mentant / sont en train de mentir' |

Sur le plan syntaxique, la structure au départ bi-propositionnelle, constituée d'une proposition principale et une proposition subordonnée circonstancielle, se transforme graduellement en une construction mono-propositionnelle, le complexe du verbe de mouvement / position et du gérondif / participe présent faisant office d'une périphrase verbale marquant l'aspect progressif (Vangaever 2019). Le verbe au départ recteur passe ainsi au statut de verbe auxiliaire, tandis que le gérondif / participe présent accède au statut de verbe recteur. Ainsi émerge une construction nouvelle, *i.e.* ayant des propriétés syntaxiques et sémantiques différentes de celles de la structure bi-propositionnelle source.

La construction associant soit le verbe *esse* 'être' soit un verbe de position à un participe présent, exemplifiée dans [3], est en réalité déjà attestée en latin républicain et classique, mais

elle y est extrêmement rare et caractéristique surtout des registres informels (Aalto 1949 : 75). La construction avec un verbe de mouvement et un participe présent et celles avec un gérondif n'apparaissent qu'en latin tardif (Aalto 1949 : 75-76), mais n'y atteignent pas une fréquence élevée (Eklund 1970 : 74, Haverling 2010 : 496). Elles sont à ce titre considérées comme des substituts exploratoires des formes synthétiques du verbe susceptible d'exprimer une valeur progressive, notamment des formes à l'imparfait ou au présent (Pinkster 1998 : 234, Haverling 2010 : 492-493).

Dans le passage du latin tardif aux langues romanes, la construction progressive à gérondif se généralise au détriment de la variante participiale, que l'auxiliaire soit un verbe de mouvement ou de position (Aalto 1949 : 75). En ancien français, le gérondif et le participe présent convergent formellement en la forme verbale en *-ant*, catégoriellement indéterminée (Bazin-Tacchella 2020 : 852). En comparaison avec le latin s'observe en ancien français – tout comme dans d'autres langues romanes – une montée en fréquence de la construction progressive, tant avec des verbes de mouvement [5] qu'avec le verbe *être* ou des verbes de position [6] dans le rôle d'auxiliaire (dorénavant V_{aux}).

[5] Li jurn vunt aluignant / E les nuiz acurzant. (*Comput*, v. 379-380)
'Les jours s'allongent et les nuits raccourcissent.'

[6] Un prestres ert messe chantant. (*Adgar, Miracle* 9, v. 1)
'Un prêtre était un train de chanter la messe.'

Ainsi la construction progressive dépasse son statut initial de substitut exploratoire des formes synthétiques du verbe : elle achève son processus de constructionnalisation et se grammaticalise en une véritable périphrase verbale (Schøsler 2007).

En français, la construction progressive atteint sa fréquence maximale au Moyen Âge et au xvi^e siècle (Schøsler 2007 : 97-107). Elle recule à partir du $xvii^e$ siècle et tombe en désuétude au cours du $xviii^e$ siècle. Jusqu'au xix^e siècle, l'aspect progressif est marqué soit par les formes synthétiques du verbe comme l'imparfait et le présent, avec lesquelles la construction à forme verbale en *-ant* était en compétition dès l'ancien français (Schøsler 2007 : 106), soit par d'autres constructions analytiques, telles que [*être après* (à) + infinitif] ou [*être à* + infinitif] (Gougenheim 1971 : 50-60, Mortier 2008 : 7).

Au cours du XIX^e siècle, une nouvelle construction analytique se spécialise dans l'expression de l'aspect progressif, à savoir [*être en train de* + infinitif] (Gougenheim 1971 : 60-65, Schøsler 2007 : 106, Mortier 2008 : 7). Cette construction entre en concurrence avec les formes synthétiques et les autres constructions analytiques, sans pour autant les remplacer de façon définitive. Contrairement au français, les autres langues romanes préservent la construction gérondivetoutaulongdeleurhistoire, exception faite du roumain, où cette construction disparaît au cours du XVIII^e siècle, au moins dans la langue standard (Squartini 1998 : 26-30).

La construction progressive à forme verbale en *-ant* a-t-elle pour autant disparu en français moderne ? Tel semble être le sort de la construction avec le verbe *être* ou un verbe de position en tant que V_{aux} (Halmøy 2013 : 281), qui cesse d'exister en tant que périphrase verbale grammaticalement productive à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle (Gougenheim 1971 : 67) – il persiste toutefois des reliques de cette construction (p.ex. *il est mourant*) et des tournures plus ou moins lexicalisées faisant intervenir une forme en *-ant* recatégorisée en tant que véritable adjectif s'accordant avec son support nominal (p.ex. *elle est ignorante*). Selon Johannesen (1977) et Schøsler (2007 : 106), la construction ayant pour V_{aux} le verbe de mouvement *aller*, en revanche, s'est maintenue dans des formules semi-figées, à savoir avec en position de la forme verbale en *-ant* (ci-après *V-ant*) un verbe exprimant soit un accroissement [7], soit un décroissement [8], ce qui revient à une lexicalisation.

[7] Les prix vont augmentant.

[8] Les prix vont décroissant.

Selon Kindt (2000) et Halmøy (2013 : 276-277), la construction *aller*+*V-ant* est d'ailleurs extrêmement rare au XX^e siècle. Elles s'appuient sur la base de données Frantext, où la dernière occurrence de cette construction date de 1941.

Une étude récente de Vangaever & Carlier (2020) montre que la construction *aller* + *V-ant* en français contemporain est bien plus fréquente qu'on ne l'imagine, surtout dans les variétés moins standard, et n'est pas limitée aux verbes exprimant un accroissement ou décroissement. Par ce dernier trait, *contra* Johannesen (1977) et Schøsler (2007 : 106), l'évolution de l'ancien français au français

contemporain nous semble correspondre non pas à un processus de lexicalisation, mais à un processus de grammaticalisation.

Le présent article fait suite à l'étude de Vangaever & Carlier (2020) et se propose d'explorer, sur la base d'un examen de corpus, en quoi consiste le processus de grammaticalisation de la construction [V_{aux} de mouvement + *V-ant*] entre l'ancien français et le français contemporain. Son emploi dans ces deux stades du français sera également comparé avec l'emploi de la construction progressive à gérondif en espagnol et en italien contemporains, afin d'évaluer la position particulière du français contemporain par rapport à ces deux autres langues romanes.

Cadre théorique

La Grammaire de Construction

La présente étude s'inscrit dans le cadre théorique de la Grammaire de Construction, telle qu'elle a été développée notamment par Goldberg (1995, 2006), Croft (2001) et Hilpert (2013). Au sein de ce cadre théorique, une construction est définie comme une association arbitraire d'une forme et d'un sens. Contrairement à l'approche modulaire de la Grammaire générative, où le caractère arbitraire de la langue est relégué au lexique alors que la syntaxe, mettant en rapport des unités lexicales, relève de principes généraux constitutifs du langage humain, la Grammaire de Construction admet que les constructions syntaxiques sont également des associations conventionnelles ou arbitraires entre forme et sens. Ainsi, la construction ditransitive est liée à un sens de transfert **[9a]**, ce qui permet au verbe *glisser*, qui ne dénote pourtant pas intrinsèquement un transfert, d'évoquer néanmoins le scénario d'un transfert d'un objet par un agent à un bénéficiaire **[9b]** (Goldberg 2006 : 7).

[9a]	Subj	V	Obj ₁	Obj ₂
[9b]	Il	glisse	un billet	à Marie.

Les constructions peuvent être positionnées sur un continuum selon qu'elles sont plus ou moins schématiques ou, inversement, substantielles. Les constructions maximales schématiques sont celles dont toutes les positions structurales sont lexicalement ouvertes, comme la construction ditransitive **[9a]**, alors que dans les constructions

maximalement substantielles toutes les positions sont lexicalement instanciées (p.ex. l'expression idiomatique *Les carottes sont cuites* 'il n'y a plus d'espoir'). Les constructions qui ne sont ni maximalement schématiques ni maximalement substantielles se caractérisent par une combinaison de positions lexicalement instanciées et ouvertes. C'est le cas par exemple de la construction *X rend la pareille à Y*.

Dans cet article, nous analyserons les propriétés formelles et fonctionnelles de la construction *aller* + *V-ant* en comparant sa schématicité et donc sa productivité en ancien français et en français contemporain, d'une part, et en effectuant la comparaison avec les constructions équivalentes en italien et en espagnol contemporains, d'autre part.

Mesurer la productivité : de la morphologie à la syntaxe

Dans le passé, le concept de productivité a été appliqué surtout en morphologie, notamment à la formation de nouveaux mots (e.a. Aronoff 1976, Baayen & Lieber 1991, Baayen 1993, Bybee & Thompson 1997, Bauer 2001, Booij 2010). De récentes études menées sur des constructions dans des langues diverses (e.a. Barðdal 2008 pour l'islandais, Zeldes 2012 et Hilpert 2013 pour l'anglais, Zeldes 2012 pour l'allemand) ont démontré que ce concept est également pertinent en syntaxe. Notre étude se situe dans cette dernière lignée de travaux.

La productivité de la construction *aller* + *V-ant* sera examinée ici en fonction de la variation collocationnelle attestée entre V_{aux} et *V-ant* : plus il y a variation, plus la construction est productive. Le concept de productivité sera donc envisagé en termes de « généralité » ou « schématicité » (cf. Barðdal 2008 : 22). Afin de mesurer la productivité d'une construction, deux paramètres ont été mis en avant, à savoir la *type frequency* (e.a. Bybee 1985, Goldberg 1995, Bybee & Thompson 1997) et la cohésion sémantique (e.a. Aronoff 1976, Goldberg 1995, 2006, Barðdal 2008).

- La *type frequency* mesure la productivité en termes de variation lexicale : la construction accueille-t-elle un large paradigme de lexèmes ou est-elle restreinte à quelques lexèmes, voire à un lexème unique ? Il convient de distinguer *type frequency* par rapport à *token frequency* : alors que le premier concept correspond, dans le cadre d'une construction syntaxique, au nombre de combinaisons lexicales différentes, le deu-

xième concept renvoie au nombre total des occurrences d'une construction.

- La cohésion sémantique concerne la question de savoir si les éléments figurant dans une position structurale d'une construction appartiennent à un champ sémantique précis ou, au contraire, à des champs sémantiques variés.

Selon Barðdal (2008 : 34-35), la productivité d'une construction syntaxique résulte de sa *type frequency*, de sa cohésion sémantique et de la relation inverse entre elles :

[...] the higher the type frequency of a construction, the lower the degree of semantic coherence is needed for a construction to be productive. Conversely, the lower the type frequency of a construction, the higher degree of semantic coherence is needed for a construction to be extendable. (Barðdal 2008 : 34)

Elle se réfère ici au concept de productivité comme « extensibilité », c'est-à-dire le degré auquel une construction syntaxique attire, d'un point de vue diachronique, de nouveaux éléments dans une ou plusieurs de ses positions structurales. L'argument s'applique toutefois aussi à la productivité attestée d'une construction syntaxique et donc à sa schématicité attestée, étudiées dans cet article.

Données empiriques et délimitation de l'objet d'étude

Les données de cette étude proviennent de trois langues : le français, l'espagnol et l'italien. Pour le français, deux états de langue sont examinés, à savoir l'ancien français (IX^e-XIII^e siècles) et le français contemporain (XXI^e siècle). Les données de l'ancien français viennent du corpus PALAFRAFRO-V2-2, développé dans le cadre du projet ANR-DFG *PaLaFra* et hébergé sur le site de la *Base de français médiéval*. Ce corpus contient des genres variés et présente un échantillon représentatif de la documentation disponible de cet état de langue. Les données du français, de l'espagnol et de l'italien contemporains proviennent de la base de données *Sketch Engine*. Ce corpus combine des textes en langue standard (p.ex. des journaux) et d'un registre informel (p.ex. des blogs ou des

commentaires sur des forums) et correspond donc lui aussi à un échantillon représentatif de l'usage réel de la langue.

Le corpus d'ancien français contient 413 instances de la construction *aller* + *V-ant*². Un échantillon arbitraire de même taille a été constitué pour cette construction en français contemporain et pour les constructions équivalentes en italien et en espagnol contemporains.

Productivité et contraintes lexico-sémantiques sur *V-ant*

Productivité et variation lexicale de *V-ant*

Plusieurs méthodes ont été proposées pour mesurer la productivité d'une construction en termes de variation lexicale. Dans le cadre de cet article, nous en retiendrons deux basées sur des mesures de productivité morphologique.

La première mesure fait intervenir le nombre de hapax, c'est-à-dire les combinaisons lexicales d'une construction ayant une *token frequency* de 1. Plus le nombre de hapax par rapport au nombre total de *tokens* est élevé, plus la construction est productive (Baayen & Lieber 1991). La deuxième méthode met en relation la *type frequency* et la *token frequency* : plus la *type frequency* est élevée par rapport à l'ensemble des *tokens*, plus la construction est productive (Lieber 1981). Ces deux mesures de productivité ne fournissent pas un indice absolu de productivité, mais un indice relatif. Le calcul sert donc à comparer la productivité de deux ou plusieurs constructions, qu'elles appartiennent à une même langue (ou état de langue) ou non.

Le tableau suivant compare la productivité de la construction progressive *aller* + *V-ant* dans deux étapes évolutives du français et avec ses équivalents en italien et en espagnol contemporains selon ces deux

2. Sont également attestés en position de V_{aux} les verbes de mouvement *venir* ou *tourner* ou les verbes de position *être*, *ester* et *seoir*. Ces constructions ne sont pas étudiées dans le cadre de cet article, tout comme celles ayant pour V_{aux} un verbe autre que *aller* en français moderne et ses équivalents en italien (*andare*) et en espagnol (*ir*) modernes. Notons simplement (i) que la variation lexicale de V_{aux} en espagnol moderne est plus grande qu'en italien et surtout en français moderne et (ii) qu'en italien et en espagnol contemporains, la construction avec les verbes de mouvement *andare* et *ir* est moins fréquente que celle avec les verbes de position *stare* et *estar* (Squartini 1998 : 27-29).

méthodes. La productivité de ces constructions est mesurée en termes de la variation lexicale de la forme verbale non finie.

	Ancien français	Français contemporain	Italien contemporain	Espagnol contemporain
# tokens	413	413	413	413
# hapax	145	105	162	144
# types	214	148	215	226
# hapax / # tokens	0,35	0,25	0,39	0,35
# types / # tokens	0,52	0,36	0,52	0,55

Tableau 1 – Variation lexicale de *V-ant*

D'une manière attendue, la construction *aller + V-ant* est plus productive en ancien français qu'en français contemporain. Ce résultat est compatible avec l'hypothèse selon laquelle il y a des restrictions sémantiques sur *V-ant* en français moderne, mais pas en ancien français. Néanmoins, la construction est plus productive en français contemporain que ne laisse présumer l'hypothèse d'une contrainte lexicale forte sur *V-ant*, avancée par Johannesen (1977) et Schøsler (2007 : 106). Les chiffres de l'italien et de l'espagnol contemporains sont comparables à ceux de l'ancien français.

Productivité et cohésion sémantique de *V-ant*

Un second paramètre mis en avant pour mesurer la productivité attestée d'une construction est la cohésion sémantique : plus le champ sémantique dont relève *V-ant* est restreint, moins la construction est productive. Le tableau suivant présente pour chaque langue l'inventaire des *V-ant* / gérondifs ayant une *token frequency* absolue supérieure à 5.

Ancien français		Français contemporain		Italien contemporain		Espagnol contemporain	
<i>quérir</i>	47	<i>(s')augmenter</i>	38	<i>umentare</i> 'augmenter'	18	<i>hacer</i> 'faire'	12
<i>fuir</i>	22	<i>s'améliorer</i>	23	<i>affermare</i> 'affirmer'	16	<i>perder</i> 'perdre'	10
<i>dire</i>	14	<i>s'accentuer</i>	21	<i>cercare</i> 'chercher'	15	<i>aumentar</i> 'augmenter'	8
<i>regarder</i>	6	<i>s'amplifier</i>	19	<i>crescere</i> 'grandir'	13	<i>ver</i> 'voir'	8
<i>suivre</i>	6	<i>diminuer</i>	19	<i>dire</i> 'dire'	13	<i>conocer</i> 'connaître'	7
<i>faire</i>	6	<i>croître</i>	17	<i>fare</i> 'faire'	10	<i>evolucionar</i> 'évoluer'	7
<i>prêcher</i>	5	<i>s'arranger</i>	12	<i>formare</i> 'former'	9	<i>dejar</i> 'laisser'	6
<i>nager</i>	5	<i>s'aggraver</i>	12	<i>peggiore</i> 's'aggraver'	9	<i>incorporar</i> 'incorporer'	6
<i>abattre</i>	5	<i>s'élargir</i>	11	<i>scemare</i> 'décliner'	8	<i>encontrar</i> 'trouver'	5
		<i>grandir</i>	10	<i>scomparire</i> 'disparaître'	8	<i>mejorar</i> 'améliorer'	5
		<i>(s')empirer</i>	9	<i>sviluppare</i> 'développer'	7	<i>tomar</i> 'prendre'	5
		<i>(se) décroître</i>	9	<i>ripetere</i> 'répéter'	7		
		<i>(se) rétrécir</i>	9	<i>trasformare</i> 'transformer'	6		
		<i>s'accélérer</i>	9	<i>asumere</i> 'prendre'	6		
		<i>s'intensifier</i>	7	<i>diffondere</i> 'diffuser'	5		
		<i>s'amenuiser</i>	6	<i>diminuire</i> 'diminuer'	5		
				<i>delineare</i> 'tracer'	5		
Total	116		231		160		79

Tableau 2 – Inventaire des lexèmes en position
de *V-ant* / gérondif avec une fréquence absolue ≥ 5

Globalement, les données de notre corpus confirment l'absence de contraintes sémantiques sur *V-ant* en ancien français : l'inventaire des *V-ant* les plus fréquents comprend des verbes très variés,

dont 2 verbes de dire (*dire, prêcher*), 1 verbe de perception (*regarder*), 3 verbes de mouvement (*fuir, suivre, nager*) et 3 verbes évoquant d'autres actions (*quérir, faire, abattre*)³.

En français contemporain, en revanche, les *V-ant* les plus fréquents présentent une cohésion sémantique forte : ils expriment tous un accroissement [10] ou un décroissement [11], ce qui semble corroborer l'hypothèse de Johannesen (1977) et de Sørensen (2007 : 106) d'une contrainte lexicale.

[10] [...] comme les températures vont aller en augmentant [...] (isoštar.fr)

[11] Ce n'est que plus tard dans la nuit que les explosions iront en diminuant d'intensité [...]. (anciens3rth-3rca.fr)

Cette tendance est d'autant plus nette que les *V-ant* ayant une fréquence absolue de 5 ou plus rendent compte de 56 % de tous les *V-ant* en français contemporain (231 sur 413), contre 28 % en ancien français (116 sur 413).

La forte cohésion sémantique des *V-ant* combinés au V_{aux} *aller* en français contemporain est en contraste non seulement avec les données de l'ancien français, mais aussi avec celles de l'espagnol et de l'italien contemporains, où aucun *V-ant* n'a une fréquence exceptionnelle. La variation lexico-sémantique du gérondif est particulièrement grande en espagnol, où les verbes dépassant une fréquence absolue de 5 représentent conjointement 19 % (79 sur 413) de l'ensemble des *tokens*, contre 39 % en italien (160 sur 413).

Le tableau 3 offre un classement sémantique des 413 *V-ant* combinés à *aller* V_{aux} en français contemporain.

3. La haute fréquence de *quérir* s'explique par une surreprésentation de certains genres textuels dans le corpus d'ancien français. L'emploi de ce verbe en tant que *V-ant* avec *aller* comme V_{aux} est en effet fréquent dans les romans épiques et chansons de gestes, où les personnages vont souvent à la recherche d'autres personnages ou d'un objet mystérieux.

	Accroissement / décroissement	Mouvement	Autres
<i>Token frequency</i>	310 (75 %)	28 (7 %)	75 (18 %)
<i>Type frequency</i>	66 (45 %)	24 (16 %)	58 (39 %)

Tableau 3 – Classement sémantique des *V-ant* en français contemporain

Ce relevé confirme la dominance des verbes exprimant un accroissement ou un décroissement (75 %) observée dans le tableau 2, mais montre que d'autres types de verbes ne sont toutefois pas exclus. Ces verbes comprennent d'une part des verbes de mouvement [12] et d'autre part un groupe résiduel incluant, entre autres, des verbes de dire [13] et autres verbes d'action [14].

[12] Osant le grand écart entre ciel et terre, il va boitant et claudiquant comme font les vers. (lemonde.fr)

[13] En fait, vous ne sera pas crédible si on va en disant que votre marché est que les grandes⁴. (freemag.fr)

[14] [...] comme ces vieux qui vont plantant des arbres (paradis-des-albatros.fr)

On peut donc conclure que la construction *aller* + *V-ant* fait intervenir en position de *V-ant* deux champs sémantiques distincts, en fonction de la valeur sémantique du verbe *aller*.

- *Aller* se combine majoritairement avec des verbes évoquant un changement d'état graduel, que ce soit un accroissement ou un décroissement. L'affinité avec ce champ sémantique est liée au fait que *aller* a la valeur d'un marqueur aspectuel progressif : en complémentarité avec *être*, il se combine naturellement avec des *V-ant* évoquant un changement d'état graduel.

4. En français contemporain, les *V-ant* utilisés dans une construction progressive sont le plus fréquemment nues, c'est-à-dire non introduites par *en*. Ce morphème peut toutefois s'antéposer à *V-ant*, comme dans [13], tout en restant facultatif. La question de savoir quels contextes permettent ce morphème mérite une étude plus approfondie.

- *Aller* admet également des *V-ant* dénotant un mouvement. Lui-même un verbe de mouvement, *aller* garde ici davantage son sens lexical primitif, ayant pour conséquence une répartition des rôles : *aller* comme verbe directionnel exprime un éloignement par rapport à un repère, tandis que la forme verbale en *-ant* spécifie la manière du mouvement (Buridant 2000 : 357). Cette configuration exemplifie la construction à cadrage verbal caractéristique des langues romanes (Talmy 2000, Schøsler 2008).

Comme ces deux cas de figure représentent conjointement plus de 80 % des constructions *aller* + *V-ant* en français contemporain, on est en droit de dire que les verbes en position de *V-ant* présentent à ce stade une cohésion sémantique forte et donc une productivité (attestée) faible. Le français contemporain s'oppose sur ce point à l'italien et à l'espagnol contemporains, où la construction n'exerce pas des contraintes sémantiques sur le gérondif.

De l'ancien français au français contemporain, la construction *aller* + *V-ant* subit donc une baisse de la productivité attestée selon les deux paramètres examinés : réduction de la variation lexicale et augmentation de la cohésion sémantique. Comme déjà mentionné, une baisse de productivité a souvent été mise en rapport avec un processus de lexicalisation :

Whenever a linguistic form falls outside the productive rules of grammar it becomes lexicalized. (Anttila 1989 : 151)

Se pose dès lors la question de savoir si l'évolution de la construction *aller* + *V-ant* consiste en une lexicalisation, comme proposé par Johannesen (1977) et Schøsler (2007 : 106). Nous montrerons que l'évolution de cette construction ne se réduit pas à un figement lexical, mais qu'elle va de pair avec des contraintes syntaxiques sur *V-ant* et consiste à ce titre en un processus de grammaticalisation.

Productivité et propriétés syntaxiques de *V-ant*

À travers l'analyse des *V-ant* dans la construction progressive en français contemporain se profile une autre contrainte, de nature syntaxique : contrairement à ce qu'on observe en ancien français et en espagnol et italien contemporains, la majorité des *V-ant* en français contemporain sont des verbes intransitifs [15]-[16], les verbes transitifs étant peu fréquents [17]. En outre, les verbes intransitifs sont majoritairement inaccusatifs [15], alors que les verbes inergatifs [16] sont rares.

- [15] C'est vrai que la série va en dégradant un peu. (scary-online.fr)
 [16] Harcelé, je résolu de laisser les mots de triste nature errer eux-mêmes sur ma bouche, et j'allais murmurant avec l'intonation susceptible de condoléance. (temporel.fr)
 [17] Et comme j'entends le vent bruire dans ces feuillages, je vais comparant ce silence infini à cette voix. (lifeproof.fr)

Le tableau 4 présente un classement syntaxique des verbes en position de *V-ant* en français contemporain. La dominance des verbes inaccusatifs y est nette.

	<i>V-ant</i> transitif	<i>V-ant</i> inergatif	<i>V-ant</i> inaccusatif
<i>Token frequency</i>	52 (12,59 %)	24 (5,81 %)	337 (81,60 %)

Tableau 4 – Classement syntaxique des *V-ant* en français contemporain

Les verbes ou constructions verbales inaccusatifs comme *mourir*, (*se*) *dégrader*, *arriver* ont pour caractéristique que leur argument unique est interne au syntagme verbal, dans la mesure où il présente des propriétés d'un objet [18a]. Ils s'opposent ainsi aux verbes inergatifs comme *danser*, dont l'argument unique est externe au syntagme verbal et constitue un véritable sujet [18b] (Perlmutter 1978, Burzio 1986, Legendre & Sorace 2003).

[18a] – [V SN]_{SN} : VERBE OU CONSTRUCTION VERBALE INACCUSATIF

[18b] SN[V -]_{SN} : VERBE OU CONSTRUCTION VERBALE INERGATIF

Divers traits syntaxiques sont associés à la configuration inaccusative **[18a]** :

- le verbe entre facilement dans une construction impersonnelle, où l'argument unique occupe la position canonique de l'objet **[19a]** ;
- l'argument unique peut être pronominalisé par le pronom régime *en* **[19b]** ;
- le verbe se fléchit au passé composé avec *être* comme auxiliaire **[19c]** ;
- le participe passé du verbe connaît un emploi comme épithète **[19d]**.

Ces propriétés font défaut à la configuration inergative **[18b]**, comme le montrent les exemples **[20a]-[20d]**.

[19a] Il arrive un train.

[19b] De ces lettres, beaucoup en sont arrivées.

[19c] Un train est arrivé.

[19d] Le colis arrivé hier était abîmé.

[20a] *Il parle un professeur.

[20b] *De ces professeurs, plusieurs en ont parlé.

[20c] Un professeur a parlé.

[20d] *Un professeur parlé hier est très connu.

À cette distinction syntaxique entre verbes inaccusatifs et inergatifs correspond une différence sémantique : l'argument unique des verbes inaccusatifs détient le rôle de patient ou thème et subit un changement d'état (p.ex. *mourir*, *(se) dégrader*) ou de lieu (p.ex. *sortir*, *arriver*), alors que l'argument unique des verbes inergatifs a typiquement le rôle d'agent et n'est pas affecté par le procès verbal. Le résultat du changement d'état de l'argument unique des verbes inaccusatifs peut être exprimé par le passé composé avec *être* comme auxiliaire.

[21a] Pierre est mort.

[21b] Pierre est arrivé.

Dans la construction *aller* + *V-ant* en français contemporain, les verbes inaccusatifs en position de *V-ant* comprennent les verbes exprimant un accroissement [10] ou un décroissement [11], certains verbes de mouvement [12] et certains verbes de la catégorie résiduelle [22].

[22] Ainsi toujours pour l'amour de la belle, je vais mourant en douleur éternelle. (pagesperso-orange.fr)

Notons au passage que les *V-ant* évoquant un accroissement ou décroissement ont très souvent une marque formelle d'inaccusativité : dans 64 % des cas (soit 198 occurrences sur 310), ces verbes ont la forme pronominale [23].

[23] Il attaqua partout à la fois, avec une puissance qui allait en s'accroissant. (jeun.fr)

La forte dominance des verbes inaccusatifs met en lumière une contrainte syntaxique sur *V-ant* en français contemporain. Cette contrainte, nous semble-t-il, vient du fait que *aller* est lui-même un verbe inaccusatif. Il s'agit en effet d'un verbe qui est fléchi au passé composé avec l'auxiliaire *être*, dont l'unique argument présente des propriétés d'un objet et a le rôle sémantique de patient ou thème dans la mesure où il subit un changement de position. Il n'est donc guère étonnant que la construction *aller* + *V-ant* attire en position de *V-ant* des verbes qui, sur le plan syntaxique, présentent aussi une structure argumentale de nature inaccusative.

La figure 1 présente des données confirmant la cohésion syntaxique entre V_{aux} et *V-ant* en français contemporain : quand *V-ant* est un verbe inaccusatif, le sujet de la construction *aller* + *V-ant*, de par son rôle sémantique de patient ou thème, est presque toujours inanimé [23], tandis qu'avec un verbe inergatif [16] ou transitif [17], il est presque toujours animé, car il a typiquement le rôle sémantique d'agent.

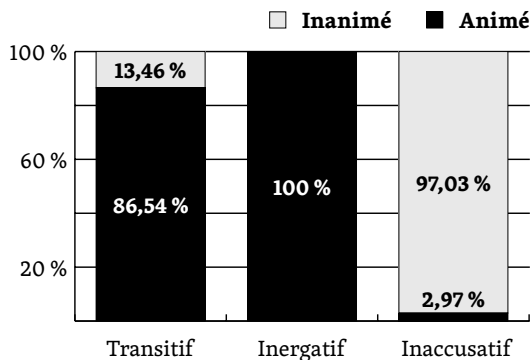


Figure 1 – Caractère ± animé du sujet de la construction *aller + V-ant* en français contemporain

Comme le montre la figure 2, même quand on regroupe les trois types de verbes, le sujet de la construction *aller + V-ant* est généralement inanimé en français contemporain, alors qu'en ancien français il est majoritairement animé.

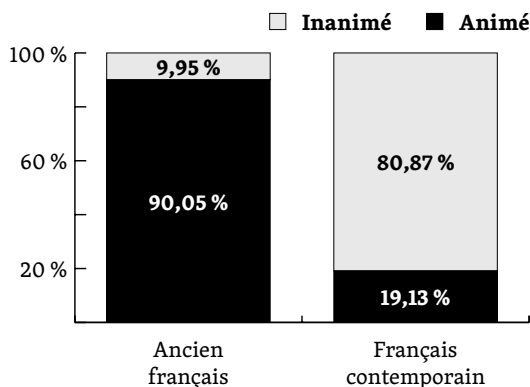


Figure 2 – Caractère ± animé du sujet de la construction *aller + V-ant* en ancien français et en français contemporain

En conséquence, le déclin de la construction *aller + V-ant* de l'ancien français au français contemporain ne consiste pas en un figement lexical, conduisant à une restriction progressive à des *V-ant* évoquant un accroissement ou décroissement, mais va de pair avec

la mise en place d'une contrainte syntaxique quantitativement plus forte que la contrainte lexico-sémantique : sont privilégiés en position de *V-ant* des verbes inaccusatifs, *i.e.* dont l'unique argument est interne au syntagme verbal et présente des propriétés d'objet. Ainsi, la construction *aller* + *V-ant* ne se spécialise pas dans des scénarios exprimant un accroissement ou décroissement, mais dans des scénarios exprimant un changement d'état graduel. Nous allons à présent analyser le rôle du V_{aux} *aller* dans l'émergence de cette contrainte syntaxique.

L'évolution de la construction *aller* + *V-ant* en français : lexicalisation vs grammaticalisation

Comme mentionné *supra*, en français contemporain la majorité des verbes en position de *V-ant* relèvent de deux champs sémantiques : les verbes dénotant un accroissement ou décroissement, d'une part, et les verbes de mouvement, de l'autre. Combiné avec un verbe signifiant un accroissement ou décroissement, *aller* est un pur marqueur aspectuel et n'exerce pas de contraintes sélecttionnelles sur le sujet. Si, par contre, *aller* se combine avec un verbe de mouvement, il garde davantage son sens lexical primitif ainsi que sa possibilité d'exercer des contraintes sélecttionnelles sur le sujet. Combiné avec un verbe de la catégorie résiduelle (p.ex. *mourir*), *aller* se comporte de la même manière qu'avec un verbe du premier groupe.

Il est avancé ici que ces deux configurations illustrent deux stades successifs dans l'émergence de la construction *aller* + *V-ant*. *Aller* combiné à un *V-ant* de mouvement tend à maintenir son sens primitif de verbe de mouvement et présente ainsi un degré de grammaticalisation peu élevé (cf. la notion de *persistance* chez Hopper 1991 : 22), lui empêchant d'accéder au statut d'un auxiliaire prototypique, si bien que la construction [*aller* + *V-ant* de mouvement] garde des affinités syntaxiques et sémantiques avec la construction bi-propositionnelle source [verbe principal + proposition circonstancielle à forme verbale en *-ant*]. En revanche, combiné à un autre type de *V-ant*, *aller* s'est pleinement grammaticalisé en auxiliaire : son sens primitif s'est converti en un sens grammatical, consistant à exprimer le caractère progressif du procès verbal dénoté par *V-ant*. Ainsi coexistent en synchronie deux stades de grammaticalisation, différents du point de vue sémantique (mouvement vs aspect progressif) et syntaxique (construction bi-propositionnelle

vs construction mono-propositionnelle), phénomène appelé *layering* par Hopper (1991 : 22).

En termes de fréquence, la configuration avec un *V-ant* de mouvement est minoritaire (Tableau 3). Ainsi, *aller* dans la construction *aller + V-ant* en français contemporain fait principalement office de marqueur aspectuel. Cette conclusion est confirmée par la figure 2, qui montre que le sujet de la construction *aller + V-ant* est majoritairement inanimé et que *aller* cesse d'exercer des contraintes sélectionnelles.

Cette analyse conduit à poser que, dans la construction *aller + V-ant* en français contemporain, *V-ant* est une position schématique pouvant accueillir n'importe quel verbe inaccusatif, dont la caractéristique est d'évoquer un changement d'état du sujet. À l'encontre de Johannesen (1977) et de Schøsler (2007), nous soutenons donc que l'évolution de cette construction ne relève pas de la lexicalisation, mais peut être expliquée à partir de la grammaticalisation du verbe *aller* dans la construction *aller + V-ant* inaccusatif. Le rôle du verbe *aller* consiste à marquer que le changement d'état évoqué par le verbe inaccusatif en position de *V-ant* est en cours. Cette construction s'inscrit dans une relation de complémentarité avec la construction *être + adjectif* : alors que *être* est une copule aspectuellement statique et sélectionne de ce fait des adjectifs évoquant un état ou une propriété (p.ex. *il est bien-portant*) ou encore un état résultant évoqué par un participe passé (p.ex. *il est mort*), *aller* fonctionne comme une copule permettant d'attribuer un état sur le mode dynamique, ce dernier étant évoqué par une forme verbale en *-ant*.

Conclusions

Dans cet article, nous avons étudié la construction *aller + V-ant* à travers une analyse diachronique mettant en regard l'ancien français et le français contemporain, d'une part, et, à travers une analyse comparée entre français, espagnol et italien contemporains, de l'autre.

Une étude comparée de la puissance collocationnelle entre V_{aux} et *V-ant* en ancien français et en français contemporain a révélé que la baisse de productivité que connaît la construction *aller + V-ant* est moins le résultat de contraintes lexico-sémantiques que de contraintes syntaxiques. La construction accueille en position de *V-ant* des verbes inaccusatifs, évoquant un changement d'état de leur sujet. La construction *aller + V-ant* s'éloigne ainsi non seulement de son origine médiévale,

mais aussi des constructions équivalentes en italien et en espagnol. Malgré la perte de productivité, la construction *aller* + *V-ant* ne subit ainsi pas de lexicalisation, limitant la position *V-ant* à des verbes exprimant un accroissement ou un décroissement, mais est plutôt liée à la grammaticalisation du verbe *aller*, qui se convertit en une copule marquant l'aspect progressif et permet ainsi, en complémentarité de la construction *être* + adjectif, d'attribuer des états sur le mode dynamique. L'émergence de la complémentarité entre la construction *aller* + *V-ant* et la construction *être* + adjectif comme constructions attributives illustre la tendance évolutive plus générale qui pousse les langues à développer un degré plus élevé d'isomorphisme (Bolinger 1968).

Notre analyse de *aller* + *V-ant* en français contemporain comme construction attributive mène à des considérations plus fondamentales, qui concernent le statut de *aller* comme verbe copule et le rapport entre auxiliaires et copules (Lamiroy & Melis 2005). Contrairement à des langues germaniques comme le néerlandais ou l'allemand, disposant du couple 'être' et 'devenir' en tant que copules hautement grammaticalisées dans des structures attributives respectivement statives et dynamiques, le français n'a pas grammaticalisé le verbe *devenir* en copule par défaut dans les structures attributives dynamiques. Il maintient en revanche une panoplie de verbes en compétition, dont *passer*, *tomber*, *tourner* et *virer* (p.ex. *virer végétarien*) (Lauwers & Tobbačk 2010 : 86, Lauwers & Van Wettère 2018). *Aller* combiné à *V-ant* se définit par son opposition avec la structure attributive stative avec *être*, en compétition avec les verbes susmentionnés. Sa spécificité est toutefois de pouvoir se combiner avec la forme verbale invariante *V-ant*. Dans *il va mourant*, il peut ainsi être analysé à la fois comme auxiliaire et copule – analyse également envisagée pour le passif *il est assassiné* ou le parfait du présent *il est mort* – pourvu qu'on admette qu'une forme verbale non finie en *-ant* puisse être attribut.

Références bibliographiques

- Aalto, Pentti, *Untersuchungen über das lateinische Gerundium und Gerundivum*, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1949.
- Anttila, Raimo, *An Introduction to historical and comparative linguistics*, New York, Macmillan, 1972 [1989²].

- Aronoff, Mark, *Word formation in generative grammar*, Cambridge, MIT Press, 1976.
- Baayen, Harald, « On frequency, transparency and productivity », in *Yearbook of morphology 1992*, Geert Booij & Jaap van Marle (dir.), Dordrecht, Springer, 181-208, 1993.
- & Lieber, Rochelle, « Productivity and English derivation: a corpus-based study », *Linguistics* 29, 801-843, 1991 ([doi:10.1515/ling.1991.29.5.801](https://doi.org/10.1515/ling.1991.29.5.801)).
- Barðdal, Jóhanna, *Productivity: Evidence from case and argument structure in Icelandic*, Amsterdam, Benjamins, 2008.
- Bauer, Laura, *Morphological productivity*, Cambridge, Cambridge U.P., 2001.
- Bazin-Tacchella, Sylvie, « Catégories variables : le verbe », in *Grande Grammaire historique du français*, Christiane Marchello-Nizia et al. (dir.), Berlin, De Gruyter, 745-855, 2020.
- Bolinger, Dwight, *Aspects of language*, New York, Harcourt, Brace and World, 1968.
- Booij, Geert, *Construction morphology*, Oxford, Oxford U.P., 2010.
- Buridant, Claude, *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, Paris, SEDES, 2000.
- Burzio, Luigi, *Italian syntax*, Dordrecht, Reidel, 1986.
- Bybee, Joan, *Morphology. A Study of the relation between meaning and form*, Amsterdam, Benjamins, 1985.
- Bybee, Joan & Thompson, Sandra, « Three frequency effects in syntax », *BLS* 23, 378-388, 1997 ([doi:10.3765/bls.v23i1.1293](https://doi.org/10.3765/bls.v23i1.1293)).
- Croft, William, *Radical Construction Grammar. Syntactic theory in typological perspective*, Oxford, Oxford U.P., 2001.
- Eklund, Sten, *The Periphrastic, completive and finite use of the present participle in latin. With special regard to translations of Christian texts in Greek up to 600 A.D.*, Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, 1970.
- Goldberg, Adele, *Constructions. A Construction grammar approach to argument structure*, Chicago, Chicago U.P., 1995.
- Goldberg, Adele, *Constructions at work. The Nature of generalization in language*, Oxford, Oxford U.P., 2006.
- Halmøy, Odile, « Le participe présent en français moderne », in *Les Fonctions grammaticales : histoire, théorie, pratiques*, Aboubakar Ouattara (dir.), Bruxelles, Peter Lang, 275-283, 2013.
- Haverling, Gerd, « Actuality, tense, and viewpoint », in *New perspectives on historical latin syntax*, vol. 2, Philip Baldi & Pierluigi Cuzzolin (dir.), Berlin, De Gruyter, 277-523, 2010 ([doi:10.1515/9783110215458.277](https://doi.org/10.1515/9783110215458.277)).

- Johannesen, Ole Stig, « *Après avoir été en montant, le chemin allait en descendant* – un cas de gérondif littéraire », *Revue romane* 12(2), 325-327, 1977 (https://tidsskrift.dk/revue_romane/article/view/29226).
- Gougenheim, Georges, *Étude sur les périphrases verbales de la langue française*, Paris, Nizet, 1971.
- Hilpert, Martin, *Constructional Change in English. Developments in allomorphy, word formation, and syntax*, Cambridge, Cambridge U.P., 2013.
- Hopper, Paul, « On some principles of grammaticization », in *Approaches to grammaticalization*, Elizabeth Traugott & Bernd Heine (dir.), Amsterdam, Benjamins, 17-36, 1991.
- Kindt, Saskia, « L'emploi du participe présent en français contemporain », in *Actes du XXII^e Congrès international de Linguistique et de Philologie romanes*, Anničk Englebort (dir.), Tübingen, Niemeyer, 259-268, 2000.
- Lamiroy, Béatrice & Melis, Ludo, « Les copules ressemblent-elles aux auxiliaires ? », in *Les Périphrases verbales*, Hava Bat-Zeev Shyldkrot & Nicole Le Querler (dir.), Amsterdam, Benjamins, 145-170, 2005.
- Lauwers, Peter & Tobbačk, Els, « Les verbes attributifs : inventaire(s) et statut(s) », *Langages* 179-180, 79-113, 2010 ([doi:10.3917/lang.179.0079](https://doi.org/10.3917/lang.179.0079)).
- Lauwers, Peter & Van Wettere, Niek, « *Virer et tourner* attributifs : de l'analyse quantitative des cooccurrences aux contrastes sémantiques », *Revue canadienne de linguistique* 63(3), 386-422, 2018.
- Legendre, Géraldine & Sorace, Antonella, « Auxiliaires et intransitivité en français et dans les langues romanes », in *Les Langues romanes. Problèmes de la phrase simple*, Danielle Godard (dir.), Paris, CNRS, 185-233, 2003.
- Lehmann, Christian, « Towards a typology of clause linkage », in *Clause combining in grammar and discourse*, John Haiman & Sandra Thompson (dir.), Amsterdam, Benjamins, 181-225, 1988.
- Lieber, Rochelle, *On the organization of the lexicon*, Bloomington, Indiana University Linguistics Club, 1981.
- Mortier, Liesbeth, « An analysis of progressive aspect in French and Dutch in terms of Variation and Specialization », *Languages in Contrast* 8(1), 1-20, 2008.
- Perlmutter, David, « Impersonal passive and the unaccusative hypothesis », *BLS* 4, 157-189, 1978 ([doi:10.3765/bls.v4i0.2198](https://doi.org/10.3765/bls.v4i0.2198)).

- Pinkšter, Harm, « Narrative Tenses in Merovingian Hagiographic Texts », in *La Transizione dal latino alle lingue romanze. Atti della Tavola Rotonda di Linguistica Storica. Università Ca' Foscari di Venezia, 14-15 giugno 1996*, József Herman (dir.), Tübingen, Max Niemeyer, 229-235, 1998.
- Schøsler, Lene, « Grammaticalisation et dégrammaticalisation. Étude des constructions progressives en français du type *Pierre va / vient / est chantant* », in *Sémantique et diachronie du système verbal français*, Emmanuelle Labeau et al. (dir.), Amsterdam, Rodopi, 91-119, 2007.
- , « L'expression des traits manière et direction des verbes de mouvement. Perspectives diachroniques et typologiques », in *Romanische Syntax im Wandel*, Elisabeth Stark et al. (dir.), Tübingen, Narr, 113-132, 2008.
- Squartini, Mario, *Verbal periphrases in Romance. Aspect, actionality, and grammaticalization*, Berlin, De Gruyter, 1998.
- Talmy, Leonard, *Toward a cognitive semantics*, vol. 2, Cambridge, MIT Press, 2000.
- Vangaeveer, Jasper, « Le gerundium et le participe présent en latin classique : perspectives typologiques », *De lingua latina. Revue de linguistique latine du Centre Alfred-Ernout* 15, 1-42, 2018 ([hal-01980385](https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01980385)).
- , « Constructionnalization at work. The emergence of the latin progressive present participle / gerund construction in latin », *Philologia Classica* 14(2), 249-266, 2019.
- & Carlier, Anne, « Cette construction qui va déclinant : changement et rémanence dans la construction *aller* + forme verbale en *-ant* », *Le français moderne* 88(2), 243-260, 2020.
- Zeldes, Amir, *Productivity in argument selection from morphology to syntax*, Berlin, De Gruyter, 2012.

Corpus

PALAFRAFRO-V2-2, dans *Base de français médiéval* (<http://txm.ish-lyon.cnrs.fr/bfm>).

Sketch Engine (<https://www.sketchengine.eu>).

Rougir dans rougir de colère : un verbe support ?

Georges Kleiber

UR 1339 LiLPa & USIAS,

kleiber@unistra.fr

Anne Theissen

UR 1339 LiLPa, Université

de Strasbourg, theissen@unistra.fr

À Marleen Van Peteghem

Résumé • Nous nous proposons de nous pencher sur le fonctionnement des structures du type de *rougir de colère* et, plus précisément, sur le statut qu’y occupe le verbe *rougir*. Est-il encore un verbe chromatique « plein » comme dans *Les pommes rougissent avec le soleil* ? Des propriétés formelles et sémantiques peuvent inciter à ne plus y voir qu’un verbe support qui exprimerait l’intensité de l’affect du complément prépositionnel (cf. Salinas-Kahloul 2019). Après avoir exposé, dans la première partie, les données langagières favorables à une telle hypothèse, nous mettrons en évidence, dans la seconde, que ces données ne sont pas décisives et qu’on peut en rendre compte sans pour autant enlever au verbe *rougir* son contenu chromatique.

Introduction

Nous avons choisi de nous pencher sur les expressions verbales chromatiques du type *rougir de colère* / *rosir de plaisir* / *blémir de peur*. Ce choix a de quoi surprendre, car, à première vue, ce type d’expressions ne semble guère poser de problèmes particuliers qui méritent qu’on lui consacre toute une étude. Nous pouvons, certes,

faire valoir qu'il nous fallait trouver un sujet qui convienne à tous les deux et qui, de surcroît, rentre dans le domaine des recherches entreprises par Marleen Van Peteghem, la récipiendaire de ce volume thématique. Il est vrai – nous ne le nierons pas – que cette raison a joué dans la détermination de notre objet d'étude. L'un a travaillé dans le domaine des affectés (Kleiber 2006, 2016-2017 et 2020) et des couleurs (Kleiber 2007), l'autre a fait porter un de ses derniers travaux sur le double fonctionnement du nom *couleur* (Theissen 2020). Et, pour ce qui est de Marleen Van Peteghem, il est inutile de rappeler ici qu'elle est une des linguistes qui connaît le mieux, aussi bien en français que dans les langues romanes, la complexité des structures et configurations verbales, ainsi qu'en témoigne une fructueuse, consistante et stimulante série de travaux, dont un des derniers, paru en 2017, touche précisément au domaine des affectés avec la mise en évidence des structures de la douleur dans les langues romanes (Van Peteghem 2017).

Nous ne pouvons toutefois nous réfugier derrière cette seule raison pour légitimer notre choix. Un autre facteur a pesé dans la balance. C'est l'analyse récente faite par Salinas-Kahloul (2019) des verbes chromatiques de la structure *V-ir + de + N d'affect*¹. Pour Salinas-Kahloul, les verbes de couleur qui occupent la place *V-ir* de cette structure ne sont plus des verbes chromatiques, mais des verbes supports du nom prédicatif d'affect du complément prépositionnel, qui ont pour particularité d'exprimer l'intensité de l'affect auquel ils servent de support. Ce résultat a de quoi surprendre, puisqu'il va à contre-courant des approches classiques qui analysent un énoncé tel que [1] de manière « chromatique », c'est-à-dire comme exprimant que Pierre devient rouge sous l'effet de la colère².

[1] Pierre rougit de colère.

Et il invite à voir de plus près ce qu'il en est réellement du statut chromatique ou non chromatique du verbe *rougir* de la structure *V-ir + de + N d'affect*. Ce sera l'objectif de ce travail.

-
1. Nous utilisons le terme *d'affect* dans un sens large, englobant les *noms de sentiment pur* et les *noms d'émotion* que distingue Goossens (2005).
 2. Cf. l'analyse récente en termes de *motif conceptuel* de Muryñ (2019).

Notre enquête comportera deux parties. La première exposera les arguments qui militent pour un traitement du *rougir* de [1] en termes de verbe support « intensif ». La seconde montrera, d'une part, que les arguments ne sont pas décisifs et, d'autre part, qu'il en existe d'autres pour maintenir « colorés » les verbes en *-ir* de la structure *V-ir + de + N d'affect*. Chemin faisant, on verra que le fonctionnement de ces structures de changement chromatique est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît.

Rougir comme verbe support « intensif »

À l'origine, le classement des verbes de Dubois & Dubois-Charlier (1997)

Dans leur dictionnaire électronique des verbes français, Dubois & Dubois-Charlier (1997) ne classent pas dans les mêmes catégories l'emploi que présente le verbe *rougir* dans [1] et [2] et celui qu'il a dans [3] et [4] :

- [2] Pierre rougit.
- [3] Les pommes rougissent avec le soleil.
- [4] Les pommes ont rougi avec le soleil.

Les emplois du type de [3] et [4] sont rangés dans la classe des verbes de *transformation* et correspondent à un changement chromatique, alors que les emplois de [1] et [2] sont placés dans la classe des verbes de *sentiment*, qui est elle-même une sous-classe de la classe des verbes *psychologiques*. À la base d'un tel classement, il y a le constat que dans l'emploi « absolu » de *rougir*, c'est-à-dire dans l'emploi [2], l'interprétation qui émerge est avant tout psychologique et non chromatique, *Pierre rougit* signifiant avant tout qu'il éprouve une émotion, alors que ce n'est évidemment pas le cas de [3] et [4], le « rougissement » des pommes n'indiquant rien sur leur état d'âme.

Pour Salinas-Kahloul (2019), ce classement n'est pas tout à fait adéquat. Non pas parce que *rougir* dans [1] et [2] n'a plus rien de chromatique, mais parce qu'il lui apparaît que *rougir* ne peut avoir le statut d'un verbe de sentiment³ (ou d'affect) dans [1] puisque l'affect s'y trouve déjà

3. Salinas-Kahloul (2019) utilise l'étiquette de *N de sentiment*, à l'instar de

exprimé par la présence du nom *colère*. Le verbe *rougir* doit donc avoir un autre rôle.

Comme *colère* est un nom prédicatif, c'est-à-dire un prédicat qui, à la différence des prédicats verbaux, est dépourvu des liens actualisateurs qui permettent de l'associer à son argument, il semble tout naturel de conclure que, dans *rougir de colère*, c'est le verbe *rougir* qui comble une telle lacune et que, par là-même, il fait office de verbe support et non plus de verbe de sentiment : « nous faisons quant à nous l'hypothèse que, dans leur emploi psychologique, ces verbes possèdent davantage les caractéristiques des Vsup [= verbes supports] que celles des verbes de sentiment (Vsent) » (Salinas-Kahloul 2019 : 72). Le verbe *rougir* et les verbes qui, comme lui, peuvent fonctionner à la place *V-ir* de la structure *V-ir + de + N d'affect* ont le statut de verbe support : ils apportent au N d'affect du complément prépositionnel les marques de personne, de temps et d'aspect qui lui font défaut. Il en va ainsi de *blêmir*, *verdir*, *rosir*, *pâlir*, *jaunir*, *bleuir* des exemples [5]-[10] :

- [5] Voici maintenant la version de Zuorro de sa rupture avec Palle. Il lui aurait dit un jour, sans avis préalable : « Tu m'as été précieux pendant deux mois, quand je traversais un moment pénible ; mais il ne faut pas t'imaginer que ça va continuer. Je ne veux plus te voir. » Le petit Palle en a blêmi de colère et, avec un rictus que Zuorro m'a complaisamment imité : « Eh bien, vous en cherchez un autre ! » et il est parti. (J.-P. Sartre, *Lettres au caïstor et à quelques autres*, vol. I [1926-1939], 1983)
- [6] [...] — Non, monsieur, répondit-elle, mon intention n'est pas de vous le dire. Delmare verdit de colère et de surprise. (G. Sand, *Indiana*, 1857)
- [7] Alors j'ajoute pour voir l'effet : « Je parie que t'es nue, sous ton drapeau ? » ... Elle en rosit de surprise, d'incroyable émotion, une vraie nonette ... (B. Blier, *Les Valseuses*, 1972)
- [8] Le prince regarda Koupriane avec un air d'insolence tel que le maître de police pâlit de rage. (G. Leroux, *Rouletabille chez le tsar*, 1912)

- [9] Une retenue de près de mille et cent hectares d'eau avec des profondeurs à vous faire jaunir de peur (110 mètres au barrage) [...]. (exemple du net cité par Salinas-Kahloul 2019 : 74)
- [10] Aux Chaumots, Phrasie et Guštave bleussent de colère. (Y. Szczupak-Thomas, *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950*, 2008) (cité par Salinas-Kahloul 2019 : 81)

Ces verbes ne sont pas pour autant équivalents aux verbes supports génériques *être* et *avoir* ou aux hyperonymiques *éprouver* et *ressentir*, mais comportent une spécification sémantique supplémentaire qui conduit Salinas-Kahloul (2019 : 79) à les ranger dans la quatrième sous-classe⁴ des verbes supports de noms d'affect établie par Kryzanowska & Auguštyn (2008 : 12), celle des verbes « sémantiquement autonomes, mais employés secondairement comme supports », tels *baigner (dans la joie)*, *sombrier (dans le désespoir)*, *bouillonner (de colère)*, etc. L'information supplémentaire apportée a trait à l'intensité de l'affect : « ils sont porteurs d'une modalité intensive » (Salinas-Kahloul 2019 : 72).

Les verbes en *-ir* de la structure *V-ir + de + N d'affect* ont ainsi une double fonction liée au statut de verbe support que leur assigne Salinas-Kahloul : ils servent, d'une part, d'actualisateur externe au nom d'affect du SP en *de* en lui apportant les marques de personne, de temps et d'aspect et ils ont, d'autre part, la particularité, par rapport aux verbes supports standard, d'exprimer l'intensité de l'affect en question. C'est dire que *Pierre rougit de colère* équivaut plus ou moins à 'Pierre éprouve une grande / vive colère'. On l'aura remarqué : la couleur a totalement disparu. Ne subsiste plus que l'actualisation de la colère et l'expression de l'intensité de cette colère. Dans *rougir de colère*, *rougir* n'a plus qu'un sens de marqueur d'intensité. Et ce rôle d'intensificateur fait peu ou prou de ces verbes « déchromatisés » l'équivalent des verbes comme *griller* dans *griller d'impatience* ou *mourir* dans *mourir de peur*, qui n'expriment évidemment pas que celui qui *grille d'impatience* ou *meurt de peur*, « grille » ou « meurt » réellement, mais véhiculent avant tout que l'affect éprouvé est grand, intense. Ils constituent en quelque sorte le correspondant

4. La première sous-classe comporte les verbes supports de base, sémantiquement « vides », *être* et *avoir*, la deuxième les verbes supports « génériques » *éprouver* et *ressentir* et la troisième les porteurs de dimension aspectuelle inchoative, durative ou terminative (*entrer [dans une colère noire]*, *tomber [dans la tristesse]*).

quantificationnel verbal des substantifs quantificateurs nominaux. Comme mis en relief par Leeman (1991 : 83), un SV comme *griller d'impatience*, par exemple, « ne s'analyserait pas en $V + de N$, mais en $V de + N$ où V serait une sorte de spécificateur, comme dans le SN *une foule* ou *beaucoup de* sont des spécificateurs du nom qui les suit : *une foule d'en-nuis, beaucoup de beurre* ». Alors qu'avec les verbes supports génériques la grandeur de l'intensité de l'affect ne se trouve pas spécifiée – *Pierre éprouve / ressent de l'impatience* ne dit rien de la grandeur de l'intensité inhérente à l'affect dénoté par N – lorsqu'on a un verbe support hyponyme comme *griller, mourir* ou *rougir*, cette « quantité » d'intensité se trouve déterminée comme étant grande par l'intermédiaire du verbe support.

Hypothèse sous-jacente

La thèse de *V-ir* verbe support est sous-tendue par une triple proposition :

-i- $V-ir + de + N d'affect$ ne renvoie qu'à une occurrence de procès et non à deux comme pourrait le laisser penser la construction bipartite qui unit deux expressions qui apparemment renvoient à un procès : *V-ir* et le prédicat exprimé par le $N d'affect$. Il n'y a donc qu'un seul véritable procès qui se trouve exprimé.

-ii- Ce procès « unique » ou « véritable procès » correspond au $N d'affect$ et non au verbe chromatique *V-ir*.

-iii- *V-ir* dans $V-ir + de + N d'affect$ n'a plus le sens « plein » qu'il a en dehors de la construction, mais a pour fonction de marquer une haute intensité de l'affect exprimé par N .

Il en découle deux types d'arguments. D'une part, des arguments correspondant à i) et ii), qui visent donc à montrer que le verbe en *-ir* et le $N d'affect$ forment une unité dans laquelle c'est le $N d'affect$ qui s'avère être l'élément prédominant. D'autre part, des arguments étayant iii), qui prouvent que *V-ir* n'est pas le verbe « plein » qu'il est en dehors de la construction, mais que son « poids » sémantique porte sur l'intensité de l'affect.

Premier type d'arguments

Pour ce qui est du premier type d'arguments, Salinas-Kahloul (2019 : 77-79) met en avant quatre propriétés puisées dans le faisceau de critères établi par Vagner (2004 et 2005) pour identifier un verbe support :

-a- On peut substituer au verbe en *-ir* de la structure *V-ir + de + N d'affect* un verbe support générique ou hyperonymique comme *être* et *éprouver / ressentir* :

[11] Pierre rougit de colère. → Pierre est en colère. // Pierre éprouve / ressent de la colère.

[12] Pierre verdit de jalousie. → Pierre éprouve / ressent de la jalousie.

-b- Comme les verbes supports, *V-ir* s'efface lors de la nominalisation :

[13] Pierre est en colère. / Pierre éprouve ressent de la colère. → la colère de Pierre

[14a] Pierre rougit de colère. → la colère de Pierre

[14b] Pierre verdit de jalousie. → la jalousie de Pierre

-c- De même que les verbes supports, *V-ir* ne peut donner lieu à un nom. Seule exception – et exception notable – le verbe *rougir*, auquel correspond le N *rougissement* :

[15] *le verdissement de jalousie de Pierre

[16] Car dans le cas suscité, pas de silence, pas de rougissement de confusion, pas d'excuses *a posteriori*. (exemple cité par Salinas-Kahloul 2019 : 79)

-d- L'obligation de coréférence entre le sujet syntaxique du verbe support et le sujet sémantique du nom prédicatif vaut aussi pour le sujet de *V-ir* et celui du nom d'affect. De même que *Marie est murée dans son silence* ne peut pas signifier *Marie est murée dans le silence de Paul* (exemple de Vagner 2004 : 127), de même *Pierre rougit de colère* ne saurait avoir pour interprétation 'Pierre rougit de la colère de Marie'.

-e- On ajoutera une cinquième propriété utilisée par Leeman (1991) dans son classement des différents types d'expression *V + de + N* : la difficulté de déplacer le complément prépositionnel *de + N d'affect*. De même

qu'on a du mal à détacher le nom prédicatif de son verbe support, comme le montre [17], de même il est plutôt difficile de déplacer le N d'affect :

[17] ? De la colère, Pierre ressent / éprouve. // ? Pierre, de la colère, ressent / éprouve.

[18] ? De colère, Pierre rougit. / ? Pierre, de colère, rougit.

[19] ? De plaisir, Marie rosit. / ? Marie, de plaisir, rosit.

Deuxième type d'arguments

Comme il vise à mettre en relief le trait sémantique d'intensité, le deuxième type d'arguments met en jeu des critères qui séparent le verbe chromatique *V-ir* employé dans la structure *V-ir + de + N d'affect* aussi bien du verbe *V-ir* chromatique employé en dehors de l'expression que des verbes supports « génériques » *être*, *éprouver* et *ressentir*, qui n'ont pas, comme déjà rappelé ci-dessus, un sens « intensif ». Il faut aussi, bien entendu, que ces critères soient l'apanage des verbes supports d'origine qui n'ont rien à faire avec les couleurs, mais qui, tels les verbes *griller* et *mourir* dans *griller d'impatience* et *mourir de peur*, sont, comme vu ci-dessus, des verbes qui n'expriment plus qu'une grande intensité du N d'affect auquel ils se rapportent.

Quatre caractéristiques puisées dans l'éventail de critères déployé par Leeman (1991) sont à relever. Elles portent sur l'insertion d'un adverbe de quantité, l'interrogation, l'exclamation et l'insertion d'un spécificateur d'intensité.

Il est difficile d'ajouter aux structures chromatiques en *V-ir + de + N d'affect* aussi bien qu'aux verbes avec supports « intensifs » du type de *griller* dans *griller d'impatience* une expression de type quantificationnel [20]-[21], alors que semblable addition ne pose aucun problème ni pour le verbe chromatique *rougir* lorsqu'il fonctionne comme verbe « plein » ni pour les verbes supports « génériques » et « hyperonymiques » dépourvus de toute indication intensive [22]-[23] :

[20a] ? Pierre a pas mal / trop / peu / diablement / énormément rougi de colère.

[20b] ? Pierre rougit beaucoup / pas mal / trop / peu / diablement / énormément de colère.

[21a] ? Pierre grille beaucoup / pas mal / trop / peu / diablement / énormément d'impatience.

[21b] ? Pierre meurt beaucoup / pas mal / trop / peu / diablement / énormément d'amour.

[22] Les pommes rougissent beaucoup / trop / peu / énormément début juillet.

[23] Pierre éprouve // ressent beaucoup de / énormément / trop de colère.

Le même « tilt » que celui dans **[20]-[21]** se produit, comme l'a mis en évidence Leeman (1991 : 83), avec les substantifs quantificateurs tels *foule*, *tas*, *flopée*, etc., qui n'acceptent pas non plus une deuxième quantification dans l'énoncé :

[24] ? Pierre fait énormément / diablement / pas mal / beaucoup une foule de choses [ou de foules de choses].

[25] ? Pierre a lu énormément / diablement / pas mal / beaucoup un tas de bouquins.

[26] ? Pierre a vu s'envoler énormément / diablement / pas mal / beaucoup une flopée d'oiseaux.

L'explication la plus immédiate de ces données est l'impossibilité d'avoir une double quantification pour la même entité dans le même énoncé, que ce soit du côté d'une quantification intensive, comme dans le cas de **[20]-[21]** ou du côté d'une quantification « quantitative », comme dans le cas de **[24]-[26]**.

La deuxième caractéristique a trait à l'interrogation. Elle s'avère difficile pour les structures chromatiques en *V-ir + de + N d'affect*, comme pour les verbes supports « intensifs » du type de *griller* dans *griller d'impatience* :

[27] ? Est-ce que Pierre rougit de colère ?

[28] ? Est-ce que Pierre grille d'impatience ?

Elle est, par contre, tout à fait possible lorsqu'il s'agit du verbe *rougir* en dehors de la structure *V-ir + de + N d'affect* et lorsque l'affect est exprimé au moyen d'un verbe support générique ou hyperonymique. Au lieu des questions **[27]** et **[28]**, on aura de façon tout à fait naturelle **[29]** et **[30]** :

[29] Est-ce que les pommes rougissent avec le soleil ?

[30] Est-ce que Pierre est en colère / éprouve ou ressent de la colère ?

Cette impossibilité d'interrogation qui se manifeste dans **[27]** et **[28]** s'explique si, une nouvelle fois, on considère les verbes *rougir* et *griller* qui y figurent comme des expressions « quantitatives ». Comme Leeman (1991 : 83-84) l'a remarqué, semblable impossibilité se retrouve en effet du côté des supports nominaux quantitatifs que sont les substantifs *foule*, *tas*, *flopée* en emploi de quantificateur :

[31] ? Est-ce que Pierre a fait une foule de choses ?

[32] ? Est-ce que Pierre a lu un tas de bouquins ?

[33] ? Est-ce Pierre a vu une flopée d'oiseaux s'envoler ?

Troisièmement, expressions chromatiques en *V-ir + de + N d'affect* et verbes supports « intensifs » du type de *griller d'impatience* résistent à l'habit exclamatif **[34]-[35]**, alors que cet habit convient parfaitement au verbe chromatique seul **[36]** et aux verbes supports génériques **[37]** :

[34a] ? Comme il rougit de colère !

[34b] ? Qu'est-ce qu'il rougit de colère !

[35a] ? Comme il grille d'impatience !

[35b] ? Qu'est-ce qu'il grille d'impatience !

[36a] Comme les pommes rougissent avec le soleil !

[36b] Qu'est-ce que les pommes rougissent avec le soleil !

[37a] Comme il est en colère !

[37b] Qu'est-ce qu'il est en colère !

[37c] Quelle colère il ressent / éprouve !

L'exclamation exprimant l'intensité, on peut de nouveau expliquer l'anomalie de **[34]-[35]** par le choc que provoque la rencontre de deux « intensités », celle véhiculée par *rougir* et *griller* et celle qui est inhérente à l'exclamation. On peut en trouver une confirmation dans le comportement des substantifs quantificateurs. Comme noté par Leeman (1991 : 84), on n'a pas, face à **[38]**, les énoncés **[39]** correspondants avec un substantif quantificateur :

- [38a]** Comme elle a des ennuis !
[38b] Que d'ennuis elle a !
[39a] ? Comme elle a un tas d'ennuis !
[39b] ? Que de tas d'ennuis elle a !

Dernière propriété : on ne peut ajouter un marqueur d'intensité à *rougir de colère* et à *griller d'impatience* **[40]-[41]**, alors que semblable insertion est possible avec les verbes supports « génériques » **[42]** :

- [40]** *Pierre rougit de (d'une) violente / de (d'une) grande / de (d'une) vive colère.
[41] *Pierre grille de (d'une) vive impatience.
[42] Pierre éprouve / ressent une violente / vive colère.

L'explication la plus immédiate est à nouveau celle de l'impossibilité d'avoir l'expression de deux intensités pour un même affect : celle qu'expriment *rougir* et *griller* et celle que l'on applique directement à l'affect. Il en va de même du côté des intensifieurs nominaux. Si on a **[43]** et **[44]**, la conjonction des deux en une seule expression n'est, par contre, pas possible :

- [43]** Pierre a énormément d'ennuis.
[44] Pierre a un tas d'ennuis.
[45] *Pierre a énormément un tas d'ennuis.

Un bilan intermédiaire

La double série d'arguments que nous venons d'exposer conduit au même résultat : les verbes chromatiques en *-ir* de la structure *V-ir + de + N d'affect* ne sont ni des verbes de sentiment, comme dans la classification de Dubois & Dubois-Chalier (1997), ni des verbes de changement de couleur, comme ceux qui apparaissent dans un énoncé tel que *Les pommes rougissent à la fin de l'été*. Comme paraît l'indiquer leur proximité avec les verbes des structures d'affect du type *griller d'impatience*, *mourir de peur*, etc., et la ressemblance dont ils témoignent avec les substantifs quantificateurs (cf. *une foule de choses*), ils ont le statut des verbes supports qui, ainsi que le conclut Salinas-Kahloul (2019 : 85), ont, d'un côté, la fonction de tout verbe support, à savoir celle « d'actualiser la phrase »

et, de l'autre, celle des verbes supports qui « apportent une nuance intensive » au prédicat du nom d'affect. L'affaire n'est toutefois pas totalement dans le sac. Il y a, comme on va le voir, des failles dans le raisonnement.

Contre la thèse du verbe support

On ne peut être que d'accord avec le refus d'accorder au verbe de la structure *V-ir + de + N d'affect* le statut d'un véritable verbe de sentiment. Le verbe *rougir* de l'expression *rougir de colère* n'est pas un verbe de « sentiment » ou d'affect, car c'est bien le N d'affect et non le verbe *rougir* qui est directement responsable d'un tel contenu. Il est aussi vrai que le N d'affect est dépourvu des marques qui sont habituellement à la charge d'un prédicat, mais ce n'est pas pour autant qu'il faut en conclure que c'est *V-ir* qui « transporte » pour lui ces marques et qu'il n'est donc qu'un verbe support. On peut aussi faire l'hypothèse que dans une expression comme *rougir de colère*, il n'y a pas lieu d'actualiser le N prédicatif *colère*, c'est-à-dire de lui apporter les marques de temps, d'aspect et de personne manquantes, tout simplement parce qu'il n'y a pas de procès effectif de colère exprimé et qu'il est donc même logique qu'il soit dépourvu des marques qui actualisent une occurrence de procès. L'absence d'actualisateurs pour le N d'affect n'est donc pas, à lui tout seul, un argument suffisant pour faire du verbe chromatique « actualisé » un simple verbe support, parce qu'il n'est pas acquis que le N d'affect ait besoin d'être actualisé.

Examen des arguments de la première série

Qu'en est-il alors des autres arguments avancés ? Soit d'abord les arguments de la première série, à savoir les cinq critères censés identifier le statut de verbe support du *V-ir* chromatique. On notera tout d'abord que le critère **-c-**, comme nous l'avons déjà laissé entrevoir ci-dessus, n'est pas pleinement convaincant, dans la mesure où le verbe *rougir* employé avec un nom d'affect donne bien lieu et de façon stable au nom *rougissement* (cf. *rougissement de confusion* de [16] ci-dessus). On rétorquera sans doute qu'il ne s'agit que d'une exception, puisqu'une telle nominalisation ne semble pas stabilisée pour *bleuir*, *verdier* et *jaunir*. Cette objection perd toutefois de sa force dès que l'on prend en compte la place prépondérante qu'occupe *rougir* dans la structure *V-ir + de + N d'affect* :

c'est le verbe le plus fréquent dans la structure et c'est celui qui y accepte le plus de N d'affects différents (*rougir de colère / honte / indignation / confusion / timidité / plaisir*, etc.). C'est sans doute cette prépondérance qui est à l'origine de l'enracinement de son emploi « nu », c'est-à-dire sans complément d'affect⁵ pour exprimer l'équivalent de *rougir + de + N d'affect* :

[46] Mais comment faisait-on avec une femme nue ? Il rougit de nouveau et mordit sa lèvre sombre. (A. Cohen, *Solal*, 1930)

Quoi qu'il en soit, même si l'absence ou, du moins, la difficulté de nominalisation pour *verdir*, *bleuir* et *jaunir* est effective, le fait qu'elle ne s'applique pas au verbe *rougir*, qui est le verbe le plus marquant de la structure *V-ir + de + N d'affect*, est un obstacle qui l'empêche d'être brandie comme argument en faveur d'un traitement du *V-ir* de cette structure comme verbe support.

Les quatre autres caractéristiques ne se révèlent pas non plus pertinentes, mais pour d'autres raisons. La propriété **-a-** paraît pourtant indiscutable. Il semble bien que, dans **[11]-[12]** repris sous **[47]-[48]**, il y ait substitution des verbes *rougir* et *verdir* par un verbe support, soit par le « générique » *être* ou par les « hyperonymiques » *éprouver / ressentir* :

[47] Pierre rougit de colère. → Pierre est en colère. // Pierre éprouve / ressent de la colère.

[48] Pierre verdit de jalousie. → Pierre éprouve / ressent de la jalousie.

Mais ce qui trompe dans l'affaire, c'est la relation d'implication logique qui lie *Pierre rougit de colère* ou *verdit de jalousie* à *Pierre est en colère // éprouve / ressent de la colère / de la jalousie*. Si la proposition *Pierre rougit de colère* est vraie, la proposition *Pierre est en colère // éprouve / ressent de la colère* est aussi vraie et l'inverse ne tient pas, puisque la vérité de *Pierre est en colère // éprouve / ressent de la colère* n'implique pas *Pierre rougit de colère*. De cette relation d'implication on est tenté de conclure, puisque le seul changement opéré est celui du verbe, que *rougir* est un hyponyme de *être / éprouver / ressentir*. Si la relation lexicale entre un hyponyme et

5. Il en va de même pour *pâlier* et *blêmir*, dont il conviendrait d'analyser de plus près le fonctionnement.

un hyperonyme est bien celle d'implication, une relation d'implication ne correspond pas forcément à une relation lexicale d'hyperonymie / hyponymie. La phrase *Pierre s'est cassé la jambe hier dans le jardin* implique bien *Pierre était / se trouvait hier dans le jardin*, mais ce n'est pour autant qu'on établira une relation lexicale d'hyper / hyponymie entre *être / se trouver* et *se casser la jambe*. Il en va de même dans [47]-[48] : l'implication qui s'y trouve établie est bien réelle, mais ne correspond pas à une relation lexicale d'hyper / hyponymie. C'est dire que l'on peut maintenir un statut lexical de verbe chromatique à *rougir de rougir de colère* et non en faire un simple verbe support. D'où vient alors l'implication ? Elle a pour source l'interprétation de *rougir* dans *rougir de colère* comme étant une manifestation d'un affect. Si donc il y a une manifestation d'un affect, c'est aussi qu'il y a un affect. Ce n'est pas pour autant que le lexème qui exprime la manifestation est un hyponyme du lexème qui exprime le procès de l'affect. Une preuve « manifeste » – c'est le cas de le dire – en est donnée par les verbes de manifestation d'affect non chromatiques comme, par exemple, *sauter de joie, trépigner de colère / frémir d'impatience, grogner de dépit*, etc. :

[49] Léa sauta de joie, lorsqu'elle apprit qu'elle était reçue première à l'examen de chromatologie appliquée.

[50a] Léa trépigne de colère à la vue de ...

[50b] Léa frémit d'impatience à l'idée de ...

Ces trois énoncés donnent exactement lieu à une substitution du type de celle à laquelle se prêtent [47]-[48] :

[51] Léa sauta de joie. → Léa éprouva de la joie, lorsqu'elle apprit que ...

[52a] Léa trépigne de colère. → Léa est en colère. // Léa éprouve / ressent de la colère.

[52b] Léa frémit d'impatience. → Léa est impatiente. / Léa éprouve de l'impatience.

La relation qui s'établit entre les deux énoncés est bien une relation d'implication semblable à celle qui unit *Pierre rougit de colère* à *Pierre est en colère*. On ne saurait en effet nier qu'un énoncé comme *Léa trépigne de colère*, par exemple, implique que Léa est en colère. On voit bien que, si des énoncés de ce type se prêtent à la substitution de leur verbe par un verbe support générique ou hyperonymique et s'ils impliquent des

propositions avec verbe support + N d'affect ou des attributives avec un adjectif correspondant au N d'affect (cf. *confusion* → être *confus*), c'est tout simplement parce que de tels énoncés via la structure *V + de + N d'affect* donnent lieu à l'implication que le sujet qui saute, trépigne, bafouille, etc., éprouve l'affect en question. Mais une telle implication ne signifie évidemment pas que ces verbes sont pour autant des verbes supports du nom prédicatif qui les suit. Ils conservent leur valeur « pleine » de 'sauter', 'trépigner' et 'frémir'. Dit autrement, on ne saurait dire que *Léa trépigne de colère* si elle éprouve simplement une grande colère, sans bouger ou remuer les pieds⁶ ou que *Léa frémit d'impatience* si elle éprouve de l'impatience sans en donner un signe. Il en va de même pour *Pierre rougit de plaisir* : s'il éprouve du plaisir sans changer de couleur, on ne peut évidemment dire qu'il rougit de plaisir.

Les expressions comme *griller d'impatience*, *mourir de peur*, *piquer une colère* peuvent, certes, induire en erreur. Comme elles ressemblent formellement à *rougir de colère* par le fait de présenter la même structure avec simplement un verbe de contenu expressif différent, on peut être tenté, comme nous l'avons vu ci-dessus, d'attribuer à *rougir* le même statut qu'à *griller*, *mourir*, *piquer*, celui d'un verbe support, puisque le rôle de ces verbes consiste à « aspectualiser » le nom prédicatif de leur complément en y apportant une touche d'intensité : *piquer une colère*, c'est entrer dans une grande / vive colère. Un tel rapprochement est toutefois erroné, parce que *piquer* dans *piquer une colère* ne renvoie pas comme le fait *rougir* dans *rougir de colère*, à un procès de « piquement » que l'on peut séparer du prédicat de 'colère' en le considérant comme sa manifestation. On ne saurait dire *Le fait de piquer montre que Pierre est en colère* comme on peut dire *Le fait de rougir montre que Pierre est en colère*.

Le critère **-b-** ne se révèle pas décisif non plus, parce qu'il convient également aux verbes de manifestation d'affect non chromatiques, déjà appelés à la rescousse ci-dessus, tels *sauter de joie*, etc., qui ne sauraient être réduits sémantiquement à un verbe support d'intensité. On

6. Nous nous séparons ici de Leeman (1991 : 80) qui considère que le verbe *trépigner* dans *trépigner d'impatience* « peut rester purement métaphorique (on peut dire de quelqu'un qu'il trépigne d'impatience sans que nécessairement il passe son temps à effectivement piétiner le sol) ». Il nous semble en effet difficile d'appliquer *trépigner d'impatience* à la situation de quelqu'un qui a l'impatience « immobile ».

observe en effet le même effacement dans [55] que dans [13]-[14] repris sous [53]-[54] :

- [53] Pierre est en colère. // Pierre éprouve / ressent de la colère. → la colère de Pierre
 [54a] Pierre rougit de colère. → la colère de Pierre
 [54b] Pierre verdit de jalousie. → la jalousie de Pierre
 [55] Léa saute de joie. → la joie de Léa

Le même raisonnement peut être appliqué au critère **-d-**, celui de la coréférence entre le sujet du verbe syntaxique du verbe support et le sujet sémantique du nom prédicatif. Quoiqu'ils ne puissent être réduits à des verbes supports, les verbes de manifestation d'affect non chromatiques satisfont aussi à l'obligation de coréférence. *Léa saute de joie* ne peut donner lieu à une interprétation non coréférentielle : *Léa est* nécessairement celle qui saute et celle qui éprouve de la joie.

Ils satisfont aussi à la propriété **-e-**, la difficulté de déplacement. Il est tout aussi difficile d'avoir [56] que [18] repris sous [57] :

- [56] ? De joie, Léa saute. / Léa, de joie, saute.
 [57] ? De colère, Pierre rougit. / ? Pierre, de colère, rougit.

Examen des arguments de la deuxième série

Les exemples du type de *griller d'impatience*, *mourir de peur*, *piquer une colère*, etc., nous amènent directement à examiner si l'hypothèse d'un sens supplémentaire d'intensité de l'affect qu'apporterait en tant que verbe support le verbe en *-ir* de la structure *V-ir + de + N d'affect* est correcte. *Rougir* dans *rougir de plaisir / de confusion / colère* exprime-t-il vraiment un grand / intense plaisir, une grande / intense confusion // colère ? Un des principaux arguments avancés par Salinas-Kahloul (2019 : 84) est constitué par des expressions où l'adjectif *bleu* en position d'épithète d'un N d'affect a pour seule fonction celle d'exprimer une grande intensité du N d'affect auquel il se rapporte :

- [58] Après toi, Bensoussan pénétra dans le couloir avec une peur bleue qui lui glaçait les fesses. (A. Page, *Tchao pantin*, 1982, exemple cité par Salinas-Kahloul 2019 : 84)

[59] Jonathan Farren, critique cinéma du journal hésitait entre l'immense satisfaction de passer enfin devant les roçks critics, et la terreur bleue de rater l'interview. (P. Manœuvre, *L'Enfant du roçk*, 1985, cité par Salinas-Kahloul 2019 : 84)

Dans **[58]** et dans **[59]**, l'adjectif *bleu* n'a effectivement plus de valeur chromatique et sert uniquement, comme consigné dans les dictionnaires, à qualifier la peur, la trouille ou la terreur comme étant de forte intensité. Ce contenu sémantique ne peut toutefois être assigné au verbe *V-ir* chromatique de la structure *V-ir + de + N d'affect*.

En premier lieu, raison de moindre importance, mais non négligeable pour autant, parce que le sens de grande intensité de l'affect n'est pas toujours de mise. Si Pierre rougit de confusion ou de plaisir, le verbe *rougir* ne semble pas exprimer obligatoirement qu'il s'agit d'une grande confusion ou d'un grand plaisir. Et, deuxième raison, parce que, dans les cas comme *Pierre rougit de colère* où une interprétation de grande intensité de l'affect peut être retenue, cette interprétation n'est pas nécessairement à porter au crédit du verbe *rougir*, mais peut être due à d'autres facteurs, pragmatiques. On peut penser que si Pierre rougit de colère, c'est que sa colère doit être assez forte ou intense pour le faire rougir. Le rougissement peut donc dans ce cas être interprété comme le signe d'une colère dont l'intensité transparait dans le fait que Pierre change de couleur. Mais ce n'est évidemment pas pour autant que cette signification se trouve intrinsèquement associée au sens du verbe *rougir* lui-même.

Le contre-argument le plus fort se trouve toutefois dans le constat que les quatre propriétés mises en avant ci-dessus pour prouver la valeur « intensive » des verbes chromatiques en *-ir* de la structure *V-ir + de + N d'affect* ne sont pas déterminantes pour conclure au statut de verbe support d'intensité, parce qu'elles sont aussi l'apanage, comme l'a fort bien montré Leeman (1991), des structures *V + de + N d'affect* **[60]** déjà invitées dans le débat ci-dessus :

[60] sauter de joie, trépigner de colère / frémir d'impatience, grogner de dépit, etc.

Ces structures ont en effet le même comportement vis-à-vis de l'insertion d'un adverbe de quantité, l'interrogation, l'exclamation et l'insertion d'un spécificateur d'intensité :

- elles refusent l'insertion d'une expression quantitative ;

[61a] ? Pierre a pas mal / trop / diablement / énormément sauté de joie.

[61b] ? Léa a trop / légèrement frémi d'impatience.

- elles se révèlent plutôt réfractaires à l'interrogation ;

[62a] ? Est-ce que Pierre saute de joie ?

[62b] ? Est-ce que Léa frémit d'impatience ?

- l'exclamation ne leur convient pas non plus ;

[63a] ? Comme il saute de joie ! / ? Qu'est-ce qu'il saute de joie !

[63b] ? Comme elle frémit d'impatience ! / ? Qu'est-ce qu'elle frémit d'impatience !

- elles refusent l'ajout d'un marqueur d'intensité.

[64a] ? Pierre saute de grande joie / d'une grande joie.

[64b] ? Léa frémit de vive impatience / d'une vive impatience.

Il s'ensuit une double conclusion intermédiaire : premièrement, ces quatre caractéristiques ne peuvent plus être retenues comme un argument en faveur d'un statut de verbe support et de verbe support « intensif » et, seconde conclusion, il convient de trouver une explication différente pour les anomalies constatées aussi bien du côté des verbes « vides » de la série *griller d'impatience*, *mourir de peur*, etc., que du côté des verbes « pleins » de la série *sauter de joie*, *frémir d'impatience*, *grogner de dépit* et, bien entendu, notre *rougir de colère*.

On ajoutera un dernier argument contre le traitement achromatique des verbes en *-ir* de la structure *V-ir + de + N d'affect*. S'il ne s'agissait plus d'un verbe de couleur, mais uniquement d'un verbe support intensif, on devrait avoir une palette de verbes déchromatisés beaucoup plus grande que celle qui correspond à la structure *V-ir + de + N d'affect*. Or, on ne dispose, comme rappelé ci-dessus, que de quelques verbes de couleur qui peuvent s'intégrer dans une telle construction. Cette limitation n'a rien de mystérieux si on conserve à ces verbes un sens chromatique. On comprend alors pourquoi Pierre ne peut pas *brunir* ou *noircir*

de colère, par exemple, mais peut, par contre, *rougir* de colère ou encore *pâlir* de peur. La couleur naturelle de la peau d'une personne d'origine européenne ne peut aller, sous le coup d'une émotion, que vers du plus blanc ou, à l'opposé, devenir plus rose ou rouge ou encore virer vers du jaune ou du verdâtre⁷.

Une conclusion à trois temps

C'est le moment de conclure. Nous le ferons en trois temps. Le premier pour marquer en une phrase qu'il convient d'abandonner la piste du verbe support pour les structures avec verbe chromatique du type *V-ir + de + N d'affect* : le verbe *rougir*, qui est l'élément-phare de la structure, reste un verbe chromatique « plein », qui exprime un changement de couleur. Le deuxième apportera une réponse à la question laissée ouverte par notre description : comment expliquer que le verbe *rougir* dans *rougir de colère* n'est plus, comme mis en évidence par notre analyse, le verbe *rougir* des *pommes qui rougissent avec le soleil*, alors même que nous lui attribuons comme sens celui d'indiquer un changement de couleur ? La réponse se trouve dans le statut de *V-ir + de + N d'affect* : il s'agit d'une construction, c'est-à-dire, comme le postulent les constructionnalistes, un « tout » (syntaxique et sémantique) dont certaines propriétés (sémantiques et / ou syntaxiques) ne peuvent pas être déduites des « parties » qui la composent, mais doivent être attribuées au « tout », c'est-à-dire à la construction⁸ elle-même. On comprendra du coup, d'une part, que c'est la construction *V-ir* (chromatique) + *de + N d'affect*, qui est directement la source du sens supplémentaire de manifestation (d'affect), puisque ni le verbe en *-ir* ni la préposition *de* ni le *N d'affect* ne présentent un tel sens, et, d'autre part, que les différentes contraintes et caractéristiques mises en relief lors de la présentation de la thèse de *rougir*-verbe support ne sont pas à imputer à un constituant particulier, mais proviennent du « bloc » formel et sémantique que constitue la

-
7. On notera que l'interprétation commune de *verdir de rage* est celle d'un changement chromatique, alors que l'étymologie donne comme origine à la couleur verte non pas la couleur de la peau, mais la couleur verte de la bile, la colère étant associée à la vésicule biliaire (cf. le sens de bile pour le latin *cholera*).
8. « *C is a construction if C is a form-meaning pair <Fi, Si> such that some aspect of Fi or some aspect of Si is not strictly predictable from C's component parts of from other previously established constructions* » (Goldberg 1995: 4).

construction *V-ir + de + N d'affect*. Le troisième temps, le plus agréable, nous permettra de dire, à celle à qui est offert ce volume, notre amitié, notre admiration et toute notre gratitude pour son rayonnement « *in and out of linguistics* » !

Références bibliographiques

- Dubois, Jean & Dubois-Charlier, Françoise, *Les Verbes français*, Paris, Larousse, 1997.
- Goldberg, Adèle, *Constructions: a construction grammar approach to argument structure*, Chicago, Chicago U.P., 1995.
- Goossens, Vannina, « Les noms de sentiment. Esquisse de typologie sémantique fondée sur les collocations verbales », *LIDIL* 32, 103-122, 2005 (doi:10.4000/lidil.102).
- Kleiber, Georges, « Sur la sémiotique de l'interjection », *Langages* 161, 9-23, 2006 (doi:10.3917/lang.161.0010).
- , « Adjectifs de couleur et gradation : une énigme... “très” colorée », *Travaux de linguistique* 55, 9-44, 2007 (doi:10.3917/tl.055.0009).
- , « Du cri de douleur au signe de douleur : l'interjection *Aïe !* », *Synergies pays scandinaves* 11-12, 113-133, 2016-2017 (http://gerflint.fr/Base/Paysscandinaves11_12/kleiber.pdf).
- , « De l'intensité dans les exclamatives », *Cahiers de lexicologie* 2[117], 111-156, 2020 (doi:10.15122/isbn.978-2-406-11305-8.p.0111).
- Kryzanowska, Anna & Auguštyn, Magdalena, « La combinatoire des noms d'affect avec les verbes supports », *Roczniki Humanistyczne* 56[5], 5-18, 2008 (<https://ojs.tnku.pl/index.php/rh/article/view/5405>).
- Leeman, Danielle, « *Hurler de rage, rayonner de bonheur* : remarques sur une construction en *de* », *Langue française* 91, 80-101, 1991 (doi:10.3406/lfr.1991.6206).
- Muryn, Teresa, « *Rougir / devenir rouge* : l'expression linguistique du langage corporel et ce qu'elle laisse inférer dans un genre textuel », *Studia Romanica Posnaniensia* 46[1], 137-151, 2019 (doi:10.14746/strop.2019.461.008).
- Salinas-Kahloul, Claudine, « Pour un traitement syntactico-sémantique des verbes de couleur *rougir, bleuir, verdier et jaunir* », *Lexique* 24, 71-86, 2019.
- Theissen, Anne, « La double face du nom *couleur* », in *Liber Amicorum. Clins d'œil linguistiques en hommage à Emilia Hilgert*, Machteld Meulleman et al. (dir.), Reims, PU Reims, 291-309, 2020 (<hal-03045289>).

Vagner, Céline, « Qu'est-ce qu'un verbe support ? », in *Le Verbe dans tous ses états*, Céline Vagner & Belinda Lavieu (dir.), Namur, PU Namur, 117-134, 2004.

—, « Pourquoi sombre-t-on dans le malheur ? Étude de constructions verbales “V dans N_{émotion}” », *LIDIL* 32, 83-102, 2005 (doi:[10.4000/lidil.99](https://doi.org/10.4000/lidil.99)).

Van Peteghem, Marleen, « Les structures de la douleur : sur le marquage de l'expérienceur dans les langues romanes », in *De la passion du sens en linguistique. À Danièle Van de Velde, Nelly Flaux et al.* (dir.), Valenciennes, PU Valenciennes, 439-463, 2017.

La possession inaliénable et le verbe *avoir* existentiel

Katia Paykin

Université de Lille

UMR 8163 «STL», CNRS

katia.paykin@univ-lille.fr

Danièle Van de Velde

Université de Lille

UMR 8163 «STL», CNRS

danielemarievdv@gmail.com

Résumé • Notre étude cible les constructions françaises qui expriment la possession inaliénable au moyen du verbe *avoir* existentiel et compare leur fonctionnement sémantico-syntaxique avec celui des constructions souvent associées à l’inaliénabilité dans d’autres langues, à savoir la possession en général et les relations partie-tout. Notre hypothèse est qu’en ce qui concerne le comportement du verbe *avoir* existentiel, la possession inaliénable, malgré son étiquette, ne relève pas de la possession *stricto sensu* et se distingue également des relations classiques partie-tout dans lesquelles le tout est inanimé.

Introduction

Cette contribution propose une analyse du fonctionnement du verbe *avoir* dans les constructions communément appelées *de possession inaliénable*, tout en s’interrogeant sur leur lien avec d’autres types de possession ou de relations partie-tout. Les réflexions qui y sont présentées font partie d’une étude plus globale du verbe *avoir* dans l’expression de l’existence, y compris dans sa version impersonnelle où *avoir* est accompagné du morphème *y*, et qui cherche à montrer que la possession et la localisation sont conceptuellement bien distinctes, la distribution de ces

deux constructions existentielles du français correspondant à un éventail de significations du verbe *avoir*, allant de la position d'existence à la simple expression d'une relation prédicative, où *avoir* est un équivalent de *être*.

Dans la littérature (cf. entre autres Lyons 1967, Clark 1978, Kočh 2012), les notions de possession et de localisation sont effectivement très souvent associées sur la base des affinités qu'elles présentent avec celle d'existence. En général, toutes les constructions dans lesquelles le verbe *avoir* a un sujet défini et un objet indéfini (ce qui est la règle) présentent un parallélisme remarquable avec les constructions existentielles en *y avoir* : au lieu d'attribuer un lieu ou un possesseur à une entité, elles en fondent l'existence ce qui constitue une bonne raison de décrire leur « effet existentiel » au moyen du même mécanisme sémantique. Les deux constructions partagent l'effet de définitude, en vertu duquel le thème doit être indéfini, ce qui peut être vu comme une conséquence du pouvoir existentiel des relations possessive et locative : elles ne peuvent fonder l'existence que d'entités dont l'existence n'est pas déjà présupposée, ce qui serait le cas si le thème était défini. De cette contrainte dérive l'agrammaticalité des phrases comme **J'ai cette maison blanche* ou **Il y a la maison ici*. La thèse de Lyons (1967), selon laquelle le verbe *avoir*, dans les langues où il a un usage existentiel, est totalement dépourvu de signification, se heurte, en tout cas pour le français, à une objection de taille : dans certains cas, seule une construction (possessive) en *avoir* est permise, dans d'autres on ne peut trouver que *y avoir*, locution (localisante) dans laquelle *avoir* est effectivement vide, tandis que dans d'autres encore les deux sont possibles. Nous considérons que le verbe *avoir* du français est loin d'être vide de sens, même s'il est vrai que dans certains contextes il semble valoir pour une simple copule, et que la construction possessive et la construction locative sont loin d'être interchangeable, en particulier parce qu'elles sont sensibles, chacune à sa manière, aux propriétés ontologiques du thème et du lieu ou du possesseur qu'elles mettent en relation.

-
1. Cette contrainte vaut dans des conditions normales ; à la condition, par exemple, que le thème ne consiste pas dans une liste, ou ne soit pas focalisé. Elle est donc levée dans une phrase comme [i] :

[i] Il y avait là mon frère, sa femme, et leurs trois enfants.

Faute de place, nous sommes contraintes à limiter l'exposé de nos hypothèses aux cas liés à l'objet central de cet article, à savoir la possession inaliénable. Dans la mesure où le terme *possession* entre dans son étiquette, nous commencerons par présenter le concept de possession en général et son expression linguistique en français. Nous aborderons ensuite la possession inaliénable *stricto sensu*, pour analyser enfin les deux autres types de relations souvent associées à la possession inaliénable, à savoir la relation de parenté et la relation partie-tout.

Le concept de possession

L'usage du concept de possession dans la littérature linguistique est plus large que son usage ordinaire, puisque, indépendamment du cadre théorique choisi, il couvre toutes les relations exprimables par le verbe *avoir* et impliquées dans l'usage d'un déterminant possessif. Mais comme tous les concepts théoriques, même ceux des sciences les plus abstraites, celui-ci a pour base une notion naïve, ou naturelle, qui dans le cas de la possession a une extension beaucoup plus réduite que celle de sa contrepartie théorique. Cette notion naïve est restreinte à l'idée de propriété, légale ou non, qui implique le contrôle qu'un individu peut exercer sur un bien matériel (ou sur un humain considéré comme bien matériel) dont il peut disposer librement.

C'est cette notion que nous prendrons pour point de départ, pour deux raisons. L'une est historique. En effet, il est intéressant de noter que, d'un point de vue historique, *avoir*, ainsi que nombre de verbes équivalents dans une grande variété de langues, provient, à travers le latin *habere*, d'une racine indo-européenne signifiant 'saisir', 'tenir', impliquant ainsi l'idée d'un possesseur humain qui exerce une forme de contrôle sur l'objet possédé. Mais la principale raison de notre choix de l'acception « naïve » de *avoir* comme point de départ est que les constructions dans lesquelles *avoir* signifie 'posséder' et prend un objet indéfini n'alternent jamais avec des constructions locatives existentielles où figure *y avoir*.

Lorsque la possession est entendue comme propriété, les deux termes de la relation sont de nature différente : le possesseur est humain, la chose possédée ne l'est pas. L'une des manières les plus sûres d'identifier cette première acception de *avoir* est de remplacer ce verbe par l'expression *être propriétaire de*.

Le caractère obligatoirement humain du possesseur est lié au fait que dans ce cas *avoir* implique que son sujet possède un droit sur son objet, le droit d'exercer sur lui une forme de contrôle, et d'exclure autrui du même droit, ce qui est clairement dit dans le nom *propriété*, et qui correspond aussi à l'usage de l'adjectif *propre* tel qu'il est illustré en [1].

[1] Un bon artisan n'utilise que ses propres outils.

La contrainte qui pèse sur le caractère non humain de l'objet possédé semble à première vue moins stricte. Nous laissons de côté pour le moment des cas comme celui de *enfant* en [2].

[2] Il a un enfant.

En effet, ce nom, qui n'est pas en lui-même un nom de parenté², le devient ici du fait de sa combinaison avec *avoir* dans une expression qui n'implique aucune relation de possession. Il existe cependant des cas où un être humain en possède un autre au sens où ce dernier est sa propriété comme dans la situation décrite en [3].

[3] Le barine a trois villages et deux mille âmes / paysans.

Les noms *âmes* dans le sens qu'il a ici et *paysans* dans son sens ordinaire ne sont pas des noms relationnels, par conséquent ce qui est dit en [3] est que le maître possède deux mille personnes exactement comme il possède son manoir. Ce cas doit être distingué de celui illustré en [4] où le nom *servante* dénote un statut social relationnel, puisque la servante est nécessairement « servante-de » un maître ou une maîtresse.

[4] Madame Aubin a une servante.

Nous sommes proches ici des noms de parenté et un nom tel que *servante* pourrait même être considéré comme appartenant à un lexique élargi de la parenté.

L'objet possédé est encore soumis à une autre contrainte : celle d'être un objet matériel – contrainte qui ne connaît qu'une exception : celle de

2. Ce nom dénote en premier lieu un être humain du point de vue de son âge.

la monnaie, qui est l'équivalent universel de tous les biens matériels³. En effet, lorsque des humains sont traités comme objets possédés, comme en [3], ils deviennent des biens matériels, qui peuvent par exemple être vendus avec la terre.

On pourrait par ailleurs avoir des doutes sur le caractère obligatoirement humain du possesseur-propriétaire, au vu d'exemples tels que [5].

[5] Le Musée a seulement deux Picasso.

Mais il est clair que, de même que le SN *deux Picasso* réfère par métonymie à deux objets matériels (deux tableaux de Picasso), le SN sujet, *le musée*, réfère par métonymie à l'équipe en charge de la direction du musée, c'est-à-dire un groupe de personnes (représentants autorisés de la communauté nationale), comme il apparaît clairement dans l'enchaînement illustré en [6].

[6] Le musée a seulement deux Picasso. Ils aimeraient en acquérir d'autres.

La possession au sens de propriété a comme caractéristique essentielle d'être aliénable, ce qui implique non seulement que la possession d'une chose par une personne est exclusive de sa possession par une autre, mais aussi que le possesseur peut la transférer, par la vente ou le don, par exemple. Ce lien exclusif de dépendance de la chose possédée par rapport au possesseur est clairement signifié dans les constructions inverses de la construction existentielle en *avoir*, où l'objet possédé est dénoté par un SN défini, duquel la relation d'appartenance est prédiquée, comme en [7b] qui est le pendant prédicatif de [7a].

[7a] Pierre a une maison blanche.

[7b] Cette maison blanche est (appartient) à Pierre.

3. On peut ajouter à cette exception celle de quelques termes appartenant au lexique légal de la propriété, comme *titre de propriété*, *droit de propriété*, etc.

La possession inaliénable

La relation dite de « possession inaliénable » est une relation qui à première vue est davantage une relation partie-tout qu'une relation possessive, mais une relation partie-tout d'un type très particulier : c'est la relation entre un possesseur humain, considéré comme un tout, et une partie de son corps (ou de son âme), considérée comme « inaliénable » au sens où en la séparant du tout auquel elle appartient on détruit celui-ci, ou à tout le moins on lui porte gravement atteinte. À cette définition ontologique peut s'ajouter une définition logique : la partie inaliénable entre dans la définition du tout⁴.

L'expression de cette relation obéit en français à une syntaxe spéciale, celle du possesseur externe, en vertu de laquelle le déterminant de l'objet possédé n'est pas un possessif mais un article défini comme en [8].

[8] Je me suis lavé les mains. / Paul a levé la main. / Fanny l'a prise par la main⁵.

Il en va de même lorsque l'objet possédé est introduit comme thème après le verbe *avoir*.

[9a] Elle a les yeux bleus.

[9b] Elle a les mains sales.

Mais, comme il a été montré entre autres par Furukawa (1987, 1996), Riegel (1984, 1996, 1998) et Kupferman (2000), les phrases de [9] n'assertent pas la possession d'un objet (le référent du thème) par un possesseur

4. Le traitement particulier réservé dans de très nombreuses langues à ce type de possession (avec des variations importantes dans l'extension du concept) implique bien entendu une conception particulière de la personne propre, qui d'une part n'est pas (ou plus) universellement partagée, et qui d'autre part n'est pas « objectivement » fondée puisque les parties considérées comme « inaliénables » sont en réalité très souvent séparables du tout, et que leur séparation n'entraîne pas nécessairement ni une altération profonde du tout, ni sa destruction. Ce qui est impliqué alors dans la langue relève davantage d'une vision de ce que les philologues et anthropologues appellent parfois « sphère personnelle », que d'une adéquation au réel.
5. Pour l'expression linguistique de l'inaliénabilité et les constructions à possesseur externe, cf., entre beaucoup d'autres, Vergnaud & Zubizarreta (1992), Chappell & McGregor (1996), Herslund (1996), Koenig (1999), König (2001), Guéron (1983, 1985, 2006), Van Peteghem (2006a, 2006b).

(le référent du sujet), mais attribuent au premier une certaine propriété, comme on peut le voir à travers les phrases de [10], qui sont des paraphrases exactes de celles de [9].

[10a] Ses yeux sont bleus.

[10b] Ses mains sont sales.

Que dans les phrases qui supposent une relation de possession inaliénable, mais ont une interprétation prédicative, comme celles de [9], le verbe *avoir* n'ait aucune valeur existentielle n'a donc rien de surprenant.

Il y a cependant des cas où la possession inaliénable est tout à fait cohérente avec une interprétation existentielle. Le premier de ces cas est celui des énoncés analytiques tels que [11].

[11] L'homme a deux pieds mais pas de plumes.

Quoique les pieds constituent une partie inaliénable du corps humain, et que leur mention relève de la syntaxe du possesseur externe (*Œdipe a les pieds enflés*), en [11] ils ne sont « pas encore », si on peut dire, traités comme tels, car la phrase a justement pour rôle de fonder, dans une définition, cette relation, en posant l'existence de la partie (*les pieds*) par le biais de celle d'un tout donné (*l'homme*). D'où la valeur existentielle (mais non possessive) de [11], où la relation entre possesseur et thème est clairement une relation de partie à tout, apparentée à celles exprimées en [12], et sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

[12a] Les coléoptères ont des élytres.

[12b] Le palmier n'a pas de tronc mais un stipe.

Le deuxième cas est celui où le *possesum* constitue une pluralité (cheveux, ongles, dents, doigts, etc.) dont une partie seulement est sélectionnée et dénotée par un SN indéfini, comme en [13a] qui a clairement une valeur existentielle, à la différence de [13b], qui a une valeur prédicative.

[13a] Elle a des cheveux gris.

[13b] Elle a les cheveux gris.

La première de ces deux phrases pose l'existence de cheveux blancs parmi les cheveux du sujet, dans sa chevelure prise comme un tout, laquelle seule est dans une relation de possession inaliénable avec le sujet.

Un cas limite, enfin, est illustré en [14] où le *possessum* est bien une partie du corps, mais non inaliénable, et où l'interprétation est existentielle, mais non possessive au sens strict.

[14] Cette pauvre femme a un goitre.

Les observations rassemblées jusqu'à présent nous amènent à conclure que, lorsqu'une relation exprimée par *avoir* ayant pour sujet un possesseur et pour objet un *possessum* est une relation de possession-propriété ou une relation partie-tout dans laquelle la partie est inaliénable, elle a toujours une valeur existentielle. Elle en a une également lorsque la relation partie-tout ne relève pas à proprement parler de la possession inaliénable, même si le *possessum* est, considéré en lui-même, une partie inaliénable du corps humain [13a] ou « fait partie » du corps, sans être inaliénable [14].

L'expression de la parenté

Il est généralement admis dans la littérature que les relations de parenté sont des relations prototypiques de possession, voire de possession inaliénable⁶. Il est vrai qu'elles partagent avec les relations de propriété-possession et de possession inaliénable une caractéristique que nous considérons comme essentielle, et qui les distingue de toutes les autres : exprimées par *avoir*, elles fondent l'existence mais sont inexprimables par *y avoir*, et le possesseur y est toujours un humain.

Nous élargirons ici le sens de « parenté » à tous les types de relations humaines dans lesquelles une personne (dénotée par le *possessum*) est liée à un possesseur par une relation conventionnelle socialement reconnue (au-delà des relations de parenté, et par extension, de celles d'amitié ou d'inimitié, de profession, de voisinage, et ainsi de suite). L'affinité de ces

6. Sur ce sujet, cf. Van Peteghem (1993). Marleen Van Peteghem (c.p.) nous signale d'ailleurs que pour certains auteurs il s'agirait effectivement d'une relation de possession inaliénable. Cf. en particulier Chappell & McGregor (1996).

relations avec des relations de possession se manifeste en particulier dans le fait que tout SN constitué d'un déterminant possessif et d'un de ces noms présuppose une relation exprimable dans une construction en *avoir*. Il en va ainsi des SN de [15a], qui impliquent respectivement les énoncés de [15b].

[15a] mon frère, mon ennemi, mon voisin

[15b] J'ai un frère, un ennemi, un voisin.

Il est indubitable que les relations de parenté, comme les relations de possession aliénable et inaliénable, ont le pouvoir de fonder l'existence. Lorsqu'on énonce [16], par exemple, on pose l'existence de deux personnes sur la seule base de leur relation de parenté avec l'énonciateur.

[16] J'ai un frère et une sœur.

Pendant, la relation exprimée en [16] n'est pas de même nature que la relation de possession aliénable que l'on établit entre un possesseur et un *possessum* humain lorsqu'on affirme par exemple [17].

[17] Ces paysans sont à mon voisin et la grande maison que tu vois là est à lui aussi.

Lorsqu'on dit qu'une personne « a » des paysans ou une maison, on pose l'existence de paysans ou d'une maison qui ont pour caractéristique de lui appartenir. Mais lorsqu'on dit que quelqu'un a un frère et une sœur, on ne pose pas l'existence d'un frère et d'une sœur qui auraient pour caractéristique de lui appartenir, mais l'existence d'une personne ayant avec lui ou elle un lien spécifique, de « parenté ». En effet, on ne peut pas former, parallèlement à [17], une phrase comme [18].

[18] *Ce frère et cette sœur sont à moi.

Car, non seulement les personnes que sont mon frère et ma sœur ne m'appartiennent pas, mais les noms mêmes de *frère* et de *sœur*, étant des noms relationnels, ne peuvent être employés pour dénoter des personnes dans une expression démonstrative déictique (**ce frère, *cette sœur*).

Les relations de parenté au sens élargi où nous les prenons ne sont pas non plus, du moins en français, assimilables à des relations de possession inaliénable – ce qui se manifeste en particulier par le fait que la syntaxe du possesseur externe ne s’y applique pas, comme on peut le voir en [19].

[19] *J’ai le frère malade.

Même si les relations de parenté partagent avec les relations de propriété-possession et de possession inaliénable l’aptitude à fonder l’existence quand elles sont exprimées par *avoir*, nous considérons qu’il ne faut pas les assimiler entièrement les unes aux autres. Les phrases en *avoir* dans lesquelles elles sont impliquées doivent en effet leur valeur existentielle à une opération de partition qui permet de garantir l’existence d’une partie sur la base de l’existence (présupposée) d’un tout. Le possesseur étant dans tous les cas un humain, la partition s’effectue :

- dans le cas de la possession-propriété, sur l’ensemble des entités aliénables contrôlées par le possesseur ;
- dans le cas de la possession inaliénable, sur l’ensemble de ses parties constitutives⁷ (et non sur les seules parties de son corps, comme on l’affirme presque toujours) ;
- dans le cas des relations de parenté, sur l’ensemble des personnes du groupe d’appartenance parentale du sujet possesseur, groupe plus ou moins étroit ou large selon les cultures et les époques, question qui dépasse le cadre de cette contribution.

Relations partie-tout

Comme plusieurs études l’ont montré (cf., entre autres, Lamiroy & Delbecque 1998, Van Peteghem 2000), les structures de la possession inaliénable peuvent s’appliquer à des relations partie-tout entre objets inanimés dans des langues, telles que le russe, le roumain ou l’espagnol. Cependant, en français, les constructions typiques de la possession

7. Les « parties de l’âme » relèvent également de la syntaxe de la possession inaliénable (*il a l’esprit vif*), et on peut en poser l’existence dans des énoncés définitoires comme : *L’homme a une âme et un corps*.

inaliénable, comme celles de **[20a]**, ne sont pas disponibles si le possesseur n'est pas un être humain, comme on peut le voir en **[20b]**.

[20a] Je lui ai lavé la tête (à mon fils).

[20b] *Je lui ai lavé les roues (à ma voiture)⁸.

Les deux relations, celle de possession inaliénable et la relation partie-tout s'appliquant à un tout physique et à ses parties constitutives, ne sont jamais prédiquées à l'aide du verbe *être* suivi de *à*, comme on le voit en **[21]**. Cependant, la structure locative existentielle en *y avoir* n'est pas compatible avec la possession inaliénable **[22]**, alors que la relation générale partie-tout peut s'exprimer aussi bien par *avoir* seul que par *y avoir*, comme en **[23]**.

[21a] *Cette tête est à Marie.

[21b] *Ces roues sont à une Renault.

[22] *Il y a deux pieds mais pas de plumes à un homme.

[23a] Une voiture a quatre roues.

[23b] Il y a quatre roues à une voiture.

Le rapport des parties au tout semble dans ce cas avoir presque totalement perdu son caractère locatif-spatial, et être en tout cas devenu plus abstrait, quoique la construction en *y avoir* y soit encore possible. Nous prouverons de deux façons : directement par le choix de la préposition introduisant le lieu / possesseur, et par la possibilité d'exprimer le rapport en question par le verbe *appartenir*, indirectement en démontrant que le syntagme prépositionnel qui joue le rôle de lieu / possesseur est en réalité un datif.

Dans l'exemple **[23b]** la préposition *à* est impossible à remplacer par une autre qui serait spatialement plus déterminée – et il semble que ce soit toujours le cas, comme on le voit en **[24]** et **[25]**.

[24a] Ma voiture a des roues neuves.

[24b] Il y a des roues neuves à / *sous / *dans ma voiture.

8. On doit noter, cependant, que le français peut exceptionnellement autoriser les constructions de possession inaliénable avec un possesseur inanimé comme dans : *Elle a les roues très sales, cette voiture.*

[25a] Cette table n'a qu'un pied.

[25b] Il n'y a qu'un pied à / *sous / *dans cette table.

Un autre fait remarquable concernant les rapports partie-tout est qu'ils peuvent, lorsqu'ils n'appartiennent pas à une construction existentielle mais prédicative, être exprimés au moyen du verbe *appartenir*. Il existe ainsi un parallélisme frappant entre les constructions de **[26]** et celles de **[27]**.

[26a] Pierre a une voiture rouge.

[26b] Cette voiture rouge appartient à Pierre.

[27a] La commode en noyer a quatre tiroirs.

[27b] Ce tiroir appartient à la commode en noyer.

Enfin, si la structure en *y avoir* empêche, par sa forme même, la formation d'un second argument interne au datif, on peut démontrer indirectement que le à des phrases **[23b]**, **[24b]** et **[25b]** introduit un syntagme nominal au datif. À la construction existentielle positive en *y avoir* correspond en effet une construction existentielle négative en *manquer*, qui peut introduire son second argument au datif, ou se construire avec un adjectif locatif, comme on le voit en **[28]**.

[28a] Il manque une roue à ma voiture.

[28b] Il manque plusieurs tables dans la salle 4.

Or, on prouve facilement que le syntagme à *ma voiture* est un datif par la pronominalisation entraînée par la dislocation à droite, qui donne l'énoncé **[29]**.

[29] Il lui manque une roue, à ma voiture.

Tous ces faits vont dans le même sens : les relations entre un tout et ses parties constitutives, même exprimées par *y avoir*, s'apparentent davantage à des relations de possession qu'à des relations de localisation et se rapprochent, dans leurs variantes existentielles, des constructions qu'on trouve dans d'autres langues où la possession est exprimée par un verbe existentiel dont le second argument interne est au datif. Reste cependant qu'en français le référent du possesseur de ces constructions

est aussi visé comme un tout, ce qui explique sans doute le maintien de *y avoir* à côté de *avoir*. Cette hypothèse est confortée par la réponse proposée par Kleiber (Kleiber 1992, 1999 et Kleiber *et al.* 2006) à la question de savoir pourquoi l'autre relation partie-tout que nous avons examinée, celle de la possession inaliénable, ne peut s'exprimer que par *avoir* : c'est, selon lui, que justement une personne ne peut être considérée comme un tout relativement aux parties de son corps, pour la raison qu'une personne (ou un animal) n'est jamais visée seulement en tant que corps. Sur ce point encore l'anaphore associative fournit un argument indirect mais convaincant, puisqu'elle est possible lorsque le possesseur est réduit à un corps, mais pas dans le cas contraire, comme on le voit dans les exemples [30] où le corps est privé de vie et [31] où il est celui d'agent responsable.

[30] Le corps gisait dans le fossé. Un bras avait été arraché par l'explosion.

[31] Un homme s'est présenté. *Le visage avait une expression de peur.

Les relations de partie à tout apparaissent ainsi comme les plus proches d'une relation de simple possession, à laquelle cependant elles ne sont pas entièrement réductibles, le possesseur étant, en même temps, conçu comme un tout, d'où le maintien de la construction en *y avoir*.

Conclusion

La possession *stricto sensu* rassemble des entités totalement indépendantes les unes des autres en les plaçant sous le contrôle d'une personne déterminée, à l'exclusion de toute autre. L'existence dans ce cas est fondée sur l'appartenance à un ensemble dont la caractéristique est la soumission de ses membres à un Ego. La parenté elle aussi est fondée sur des relations de dépendance par rapport à un Ego, même si dans ce cas la notion centrale n'est pas celle de contrôle mais plutôt celle d'exclusivité, puisque les relations de parenté, et même les relations humaines en général, jouent un rôle crucial dans l'identification des individus, en déterminant des réseaux qui sont exclusivement leurs. Comme le contrôle et l'exclusivité constituent les traits principaux de la signification de *habere* en latin, on peut considérer que c'est dans l'expression de la possession et de la parenté que *avoir* est le plus proche de son sens originel.

Malgré son nom, la possession inaliénable ne relève donc pas exactement de la relation de possession et en même temps se distingue, au moins en français, des autres relations partie-tout qui s'avèrent être les plus proches de la simple possession. L'usage existentiel du verbe *avoir* permet ainsi de fonder l'existence d'entités en elles-mêmes autonomes telles que les biens et les parents, par la relation de dépendance qu'il pose entre elles et un Ego ou de fonder l'existence de parties en les rapportant au tout auquel elles appartiennent.

Références bibliographiques

- Chappell, Hilary & McGregor, William, *The Grammar of Inalienability. A Typological Perspective on Body Part Terms and the Part-Whole Relation*, Berlin / New York, Mouton de Gruyter, 1996.
- Clark, Eve V., « Existential, locative, and possessive construction », in *Universals of human language*, Joseph H. Greenberg (dir.), Stanford, Stanford U.P., 85-126, 1978.
- Furukawa, Naoyo, « Sylvie a les yeux bleus: construction à double thème », *Linguisticae Investigationes* 11, 283-302, 1987.
- , *Grammaire de la prédication seconde. Forme, sens et contraintes*, Paris, Duculot, 1996.
- Guéron, Jacqueline, « L'emploi "possessif" de l'article défini en français », *Langue française* 58, 23-35, 1983 ([doi:10.3406/lfr.1983.6413](https://doi.org/10.3406/lfr.1983.6413)).
- , « Inalienable possession, PRO-inclusion and lexical chains », *Grammatical representation*, Jacqueline Guéron et al. (dir.), Dordrecht, Foris, 43-86, 1985.
- , « Inalienable possession », in *The Blackwell companion to syntax*, Martin Everaert & Henk van Riemsdijk (dir.), Malden, MA, Blackwell, 589-638, 2006 ([doi:10.1002/9780470996591.ch35](https://doi.org/10.1002/9780470996591.ch35)).
- Herslund, Michel, « Partitivité et possession inaliénable », *Faits de langues* 4(7), 33-42, 1996 ([doi:10.3406/flang.1996.1070](https://doi.org/10.3406/flang.1996.1070)).
- Kleiber, Georges, « Anaphore associative et inférences », in *Lexique et inférence(s). Recherches linguistiques XVIII* (VII Colloque International de Linguistique, 14-16 novembre 1991, Metz), Jean-Emmanuel Tyvaert (dir.), Paris, Klincksieck, 175-201, 1992.
- , « Anaphore associative et relation partie-tout : condition d'aliénation et principe de congruence ontologique », *Langue française* 122, 70-100, 1999 ([doi:10.3406/lfr.1999.6288](https://doi.org/10.3406/lfr.1999.6288)).

- — — *et al.* (dir.), *La Relation partie-tout*, Louvain / Paris, Peeters, 2006.
- Koçh, Peter, « Location, existence, and possession: A constructional-typological exploration », *Linguistics* 50(3), 533-603, 2012 ([doi:10.1515/ling-2012-0018](https://doi.org/10.1515/ling-2012-0018)).
- Koenig, Jean-Pierre, « French body-parts and the semantics of binding », *Natural Language and Linguistic Theory* 17, 219-265, 1999 (<https://www.jstor.org/stable/4047989>).
- König, Ekkehard, « Internal and external possessors », in *Language Typology and Language Universals*, vol. 2, Martin Haspelmath *et al.* (dir.), Berlin, De Gruyter, 970-978, 2001.
- Kupferman, Lucien, « Avoir et la prédication seconde », *Langue française* 127, 67-85, 2000 ([doi:10.3406/lfr.2000.999](https://doi.org/10.3406/lfr.2000.999)).
- Lamiroy, Béatrice & Delbecque, Nicole, « The Possessive Dative in Romance and Germanic Languages », in *The Dative*, vol. 2, Willy Van Langendonck & William Van Belle (dir.), Amsterdam, Benjamins, 29-75, 1998.
- Lyons, John, « A note on possessive, existential and locative sentences », *Foundations of Language* 3(4), 390-396, 1967 (<https://www.jstor.org/stable/25000299>).
- Riegel, Martin, « Pour une définition linguistique des relations dites de possession et d'appartenance », *L'Information grammaticale* 23, 3-7, 1984 ([doi:10.3406/igram.1984.2217](https://doi.org/10.3406/igram.1984.2217)).
- — —, « Les constructions à élargissement attributif : double prédication et prédicats complexes », in *Dépendance et intégration syntaxique*, Claude Muller (dir.), Tübingen, Niemeyer, 189-197, 1996.
- — —, « De il a les yeux bleus à je n'ai pas le cinq-à-sept facile: les avatars de la construction attributive de avoir », *Travaux et recherches en linguistique appliquée*, série B, 1, 99-108, 1998.
- Van Peteghem, Marleen, *La Détermination de l'attribut nominal. Étude comparative de quatre langues romanes (français - espagnol - italien - roumain)*, Bruxelles, Palais des Académies, AWLSK, Classe des Lettres 55, n° 148, 1993.
- — —, « Datif possessif et inaliénabilité en français, en roumain et en russe », in *The Expression of Possession in Romance and Germanic Languages*, Liliane Tasmowski (dir.), Cluj, Clusium, 149-162, 2000.
- — —, « Anaphores associatives intra-phrastiques et l'inaliénabilité », in *Aux carrefours du sens. Hommages offerts à Georges Kleiber pour son 60^e anniversaire*, Orbis Supplementa, Martin Riegel *et al.* (dir.), Leuven / Paris, Peeters, 441-456, 2006a.

- , « Inaliénabilité et partitivité : le datif possessif en français, en néerlandais et en roumain », in *La Relation partie-tout*, Georges Kleiber *et al.* (dir.), Louvain / Paris, Peeters, 351-366, 2006b.
- Vergnaud, Jean-Roger & Zubizarreta, Maria Luisa, « The definite determiner and the inalienable constructions in French and in English », *Linguistic Inquiry* 23, 595-652, 1992 (<https://www.jstor.org/stable/4178791>).

1.3. Les verbes dits « labiles » au centre d'une alternance argumentale

Les verbes labiles dans l'histoire de la famille indo-européenne : une perspective typologique diachronique¹

Leonid Kulikov

Universiteit Gent

Leonid.Kulikov@UGent.be

Que signifiait donc [la forme proto-indo-européenne] **e-liq-e-s* ? Était-ce 'tu laissas' ou 'tu restas' ? Si l'un des deux, comment est-il devenu l'autre ?

Si tous les deux, il faut convenir que nos ancêtres manquaient de clarté.

Victor Henry (Henry 1893 : 121)

Résumé • Cet article porte sur l'histoire des oppositions de transitivité et sur l'évolution du système des verbes labiles (verbes qui admettent des changements dans la transitivité sans changement formel du verbe, cf. *La clé tourna dans la serrure* ~ *Pierre tourna la clé dans la serrure*). Il se concentre sur l'évolution des systèmes de verbes labiles dans quelques branches de la famille des langues indo-européennes, qui témoignent de changements cruciaux dans ce domaine du système morpho-syntaxique (germanique, slave, indo-iranien). En intégrant des données de ces groupes linguistiques à celles d'autres

-
1. Cette recherche a été lancée grâce à une généreuse subvention de recherche octroyée à Leonid Kulikov par le programme Marie-Sklodowska-Curie de l'Union européenne (subvention n° 665778) et par le NCN (subvention POLONEZ n° 2015/19/P/HS2/02028) lors d'un séjour de recherche à l'université Adam-Miickiewicz de Poznań et finalisée grâce à la bourse de recherche FWO G004121N. Je voudrais remercier Denis Creissels, Mihaela Iliaia, Peter Lauwers, Alexander Lubotsky, Laurent Ménière et les éditeurs de ce volume pour leurs commentaires et remarques critiques qui m'ont aidé à améliorer cet article.

branches indo-européennes et non indo-européennes qui attestent de changements radicaux dans le système des verbes labiles (comme le sémitique ou le chinois), l'article met à jour les mécanismes responsables de l'émergence et la disparition de la labilité. L'hypothèse d'un haut degré de labilité dans l'ancienne syntaxe indo-européenne fait l'objet d'une analyse critique. Notre contribution clarifiera la position des langues indo-européennes du point de vue de l'histoire des types de transitivité et contribuera à notre compréhension de la syntaxe proto-indo-européenne. En outre, l'article visera à expliquer pourquoi, dans plusieurs langues, la classe des verbes labiles est en augmentation constante (comme en anglais ou en grec), alors que dans d'autres langues, cette classe diminue (comme en sanskrit) ou manque totalement (comme en turc). Il s'efforcera de découvrir, systématiser et expliquer les caractéristiques et les processus qui déterminent l'évolution de la transitivité et les modifications des caractéristiques syntaxiques des verbes.

Distinctions de transitivité et verbes labiles dans une perspective typologique diachronique

La typologie des verbes labiles :
définitions et cadre théorique

L'existence de verbes labiles est l'un des phénomènes linguistiques les plus intrigants, qui détermine le type syntaxique d'une langue et influe de manière cruciale sur l'ensemble du système de distinctions de transitivité. Le terme « labile » fait référence aux verbes ou formes verbales qui admettent une alternance de valence, c'est-à-dire des modifications du cadre syntaxique, sans modification formelle du verbe, comme en [1] en français et [2] en sanskrit védique.

[1a] La clé *tourna* dans la serrure.

[1b] Pierre *tourna* la clé dans la serrure.

[2a] Rudrá ṛtásya sádaneṣu vāvṛdhuḥ.

Rudra.NOM.PL loi.GEN.SG demeure.LOC.PL grandir.PF.3PL.ACT

'Les Rudras *ont grandi* [intransitif] dans les demeures de la loi.'

(Ṛgveda 2.34.13b)

[2b]	Índram	ukthāni	vāvṛdhuḥ.
	Indra.ACC.SG	hymne.NOM.PL	grandir.PF.3PL.ACT
	'Les hymnes ont fait grandir Indra.' (R̥gveda 8.6.35a)		

Le phénomène des verbes et des formes verbales labiles (parfois appelés aussi « ambitransitives », cf. Dixon 1994) ainsi que la notion même de labilité sont bien connus des études synchroniques sur la syntaxe verbale (cf., p.ex., Kibrik *et al.* 1977, Haspelmath 1993, Drossard 1998, Nichols *et al.* 2004). Dans le cadre des recherches linguistiques tant fonctionnelles que génératives, des résultats importants ont été obtenus dans l'analyse de la syntaxe des verbes labiles. Nous avons à notre disposition des descriptions synchroniques détaillées des verbes labiles, de leurs caractéristiques, de leur syntaxe et de leur sémantique dans plusieurs langues, par exemple en anglais (Keyser & Roeper 1984, McMillion 2006), en néerlandais et dans d'autres langues germaniques (Abraham 1997) ou en français (Larjavaara 2000). Un certain nombre de généralisations typologiques importantes concernant les verbes labiles peuvent être trouvées dans Nichols *et al.* (2004), Letučhiy (2009), Letučhiy (2013). Cependant, une étude exhaustive des aspects diachroniques de la labilité manque. Nous ne savons pas pourquoi, dans plusieurs langues, la classe des verbes labiles augmente constamment (comme en anglais, en grec ou dans certaines langues nakho-daghestaniennes, cf. Hermodsson 1952, Lavidas 2004, 2009, à paraître, Ganenkov à paraître), diminue (comme en sanskrit védique, cf. Kulikov 2014) ou est (presque) totalement absente (comme dans les langues turques ou kartvéliennes, cf. Sevortjan 1958 : 26).

Donc, comme dans plusieurs domaines de linguistique, il existe un déséquilibre regrettable entre les études typologiques synchroniques et diachroniques. Si nous savons beaucoup de choses sur les propriétés synchroniques morphologiques, syntaxiques et sémantiques de plusieurs catégories linguistiques, un traitement systématique de ces catégories dans une perspective diachronique fait toutefois défaut. Les mécanismes et scénarios d'émergence, de développement et de déclin des catégories linguistiques restent pour la plupart à la périphérie de la recherche typologique.

Il est tout à fait naturel qu'une étude typologique diachronique commence par l'accumulation de données concernant des langues (ou groupes de langues) ayant une histoire bien documentée dans des textes pour une

période suffisamment longue (p.ex. 1000 ans ou plus). Ainsi, plusieurs branches de la famille indo-européenne semblent être des candidates presque idéales pour une telle étude typologique diachronique de plusieurs catégories linguistiques, y compris des catégories de voix et de changement de valence.

C'est le cas par exemple du groupe indo-aryen de l'indo-européen, qui témoigne d'une histoire documentée ininterrompue depuis plus de 3 000 ans, à commencer par l'ancien indien, que l'on peut identifier grossièrement au sanskrit (védique). De même, plus de 2500 ans d'histoire bien documentée des langues romanes (à commencer par le latin) ou plus de 1500 ans d'histoire tout aussi bien attestée des langues germaniques constituent une base solide pour une étude approfondie de l'histoire des catégories linguistiques et des généralisations typologiques diachroniques.

Même dans le cas de familles de langues disposant de données historiques limitées pour les chercheurs, une image typologique équilibrée d'une catégorie linguistique particulière, valable aussi bien du point de vue synchronique que du point de vue diachronique, même malgré la maigreur des données diachroniques, est possible. Une approche qui accorde une attention particulière à la caractérisation typologique d'un groupe assez homogène de langues génétiquement apparentées, montrant un niveau relativement élevé de « transparence diachronique », permet de comparer les données des recherches typologiques diachroniques de langues ou de familles de langues même en cas d'absence de la documentation historique de la langue ou du groupe linguistique.

Cette approche peut être considérée comme une variété particulière d'une recherche typologique, que l'on pourrait qualifier de *typologie à orientation génétique*. Différente à la fois de la typologie canonique synchronique (basée sur un échantillon large et / ou représentatif de langues qui représentent des types structurellement distincts et génétiquement non apparentés) et de la typologie diachronique (qui exige la disponibilité des données diachroniques pour les langues avec documentation historique solide), cette approche se concentre sur les données disponibles pour un groupe ou une famille linguistique (structurellement plutôt cohérente). Le résultat d'une telle recherche, un *profil génétique-typologique*, fournit aux linguistes une image précieuse qui décrit un domaine particulier du système linguistique qui est valable pour toutes, ou du moins pour la majorité des langues apparentées sur le plan génétique et peut

donc être projeté dans le passé de ces langues. Cela ouvre finalement la voie à une synthèse de données synchroniques et diachroniques qui peuvent être obtenues de l'étude d'un groupe linguistique.

L'importance d'une telle synthèse a été plusieurs fois notée par les chercheurs (cf. les travaux classiques Kiparsky 1968 ou Greenberg 1969, et, plus récemment, Sinnemäki 2014). Cependant, le programme ambitieux décrit dans ces études est encore loin d'être réalisé. Comme le remarquait Ramat (1987 : 3) en discutant des diverses approches typologiques, « [t]he historical dimension is nearly always omitted ».

État des connaissances et objectifs de l'étude

Pour une étude de la labilité dans une perspective diachronique, l'histoire des langues indo-européennes fournit les indications les plus riches et les plus fascinantes, cependant, le problème de la labilité dans l'ancienne syntaxe verbale indo-européenne reste en grande partie non résolu. Le statut de la labilité dans le contexte de l'évolution de la syntaxe verbale indo-européenne ainsi que les différences entre les différentes branches de l'indo-européen (germanique, romane, grecque, indo-aryenne, etc.) en ce qui concerne la labilité exigent une étude particulière. Dans les grammaires historiques et les études linguistiques diachroniques existantes, on ne trouve que de brèves remarques éparpillées sur quelques scénarios simples pour l'émergence de la syntaxe labile. Le scénario le plus trivial est basé sur la fusion de formes intransitives et transitives distinctes à l'origine du fait de certains processus phonologiques (cf., par exemple, Visser 1970 : 131 sq. pour l'anglais). Il y a de bonnes raisons de supposer que pour certaines classes sémantiques de verbes, la syntaxe labile est plus probable que pour d'autres. Celles-ci incluent, par exemple, les verbes de phase (tels que *commencer* ou *cesser*) et certains autres verbes « faiblement transitifs » (cf. Letučhiy 2013 : 246 sq.). Cependant, il n'existe pas de description complète des mécanismes, processus et régularités plus difficiles qui déterminent l'historique de la labilité, son émergence, son développement et son déclin.

On admet généralement que la langue de nos ancêtres indo-européens avait un nombre considérable de verbes et de formes verbales labiles. Outre les formes employées uniquement de manière intransitive ou uniquement transitive, un certain nombre de formes sont attestées qui peuvent être utilisées aussi bien dans des constructions intransitives

que dans des constructions causatives transitives, telles que la forme sanskrite *vavṛdhuḥ* citée ci-dessus (3PL du parfait) ‘ils / elles ont grandi ; ils / elles ont fait grandir qqn / qqch’. Cela a conduit l’éminent indologue et indo-européaniste français Victor Henry à s’exclamer : « Que signifiait donc [la forme proto-indo-européenne] **e-liq-ê-s* ? Était-ce ‘tu laissas’ ou ‘tu restas’ ? Si l’un des deux, comment est-il devenu l’autre ? Si tous les deux, il faut convenir que nos ancêtres manquaient de clarté. » (Henry 1893 : 121). Plus d’un siècle plus tard, ces questions restent sans réponse.

Dans cette étude, l’hypothèse sur la labilité de l’ancienne syntaxe indo-européenne (proto-indo-européenne), selon laquelle la langue de nos ancêtres indo-européens avait un nombre considérable de verbes et de formes verbales labiles, telles que la forme sanskrite *vavṛdhuḥ* (cf., p.ex., Hirt 1937), sera soumis à une analyse critique. Selon Hirt (1937 : 28),

[b]ei den Sätzen mit Verben muß man [...] unterscheiden, ob das Verb allein steht oder noch eine Ergänzung, ein Objekt, fordert, ob es nach der gewöhnlichen Ausdrucksweise intransitiv oder transitiv ist. [...]. Nun ist aber die Unterscheidung nicht so wesentlich, da intransitive Verben transitiv und transitive intransitiv werden können. Wäre sie von großer Bedeutung, so würden wir wohl eine Verschiedenheit der Form zwischen den beiden Kategorien antreffen².

Il semble que le degré de labilité du type syntaxique indo-européen ancien (tel qu’en témoigne p.ex. le sanskrit) soit fortement exagéré par Bechtel (1879 : x *et passim*), Henry (1893), Meillet (1903 : 167 sq.³, 1922 : 163), Margadant (1929 : 5 sq.), Hirt (1937) et plusieurs autres indo-européanistes. Cependant, les verbes labiles ne manquaient probablement pas totalement dans le système verbal de la proto-langue : la

-
2. « Dans le cas des phrases avec verbes, il faut distinguer [...] si le verbe se tient seul ou exige un complément, un objet, qu’il soit intransitif ou transitif selon l’expression usuelle. [...] Or la distinction n’est pas si essentielle, puisque les verbes intransitifs peuvent devenir transitifs et transitifs intransitifs. Si c’était d’une grande importance, on trouverait probablement une différence de forme entre les deux catégories ».
 3. « la racine indo-européenne n’est par elle-même ni transitive ni intransitive et les thèmes verbaux qui s’y rattachent admettent par suite les deux valeurs... »

syntaxe labile pouvait être possible pour un nombre limité de formes. La labilité était probablement particulièrement courante pour les formes du parfait, à en juger par le fait que les formes du parfait attestent plus fréquemment la syntaxe labile que les formes des deux autres systèmes de temps, celui du présent et de l'aoriste, dans des langues indo-européennes anciennes comme le védique (dans sa forme la plus ancienne documentée) ou le grec ancien. Une évaluation plus adéquate du type de transitivité / labilité exige une étude détaillée et, dans certains cas, une réanalyse approfondie du système de voix et de catégories de valence afin d'élucider les types les plus importants de distinctions de transitivité et les principaux types de codage morphologique de l'alternance causative dans les anciennes langues indo-européennes. Il convient également de préciser si le comportement labile des verbes attestés dans les anciennes langues indo-européennes est authentique ou a un caractère secondaire. S'il est authentique, cela implique que le type syntaxique labile peut être reconstruit pour la proto-langue et que Meillet (1903, 1922) et Hirt (1937) avaient pour l'essentiel raison quant à la détermination du type syntaxique du proto-indo-européen. S'il est de nature secondaire, il nous faut réviser la conception traditionnelle de certaines propriétés fondamentales de l'ancienne syntaxe indo-européenne et, en particulier, qualifier la proto-langue en termes de types de codage de transitivité (Nichols *et al.* 2004) en tant que 'transitivisante' (ou 'transitivisante-intransitivante'), plutôt que 'neutre'.

Matériau de l'étude

Cette étude se concentre sur des données provenant des langues ou branches indo-européennes qui fournissent les données les plus riches sur l'évolution de la labilité – c'est-à-dire sur les langues dont l'histoire documentée atteste soit de l'émergence et de l'expansion, soit du déclin et de la disparition des verbes labiles. Celles-ci incluent :

- A) Les langues *indo-iraniennes*, qui comprennent notamment l'ancien indien (sanskrit védique) qui avait encore des verbes labiles dans les premières périodes de son histoire, tandis que dans les périodes suivantes (védique moyen et postvédique) le nombre de verbes et de formes verbales labiles a diminué de façon spectaculaire. De même, les langues iraniennes té-

moignent du déclin de la labilité, bien que de façon un peu moins radicale et simple que les langues indo-aryennes.

- B) Un certain nombre de langues de quelques branches indo-européennes *occidentales* (européennes) qui, contrairement à l'indo-iranien, témoignent de la croissance du type labile. Tel est le cas de la plupart des langues *romanes* et *germaniques* – en particulier l'allemand, le néerlandais et surtout l'anglais (où la labilité devient très productive ; cf., p.ex., Comrie 2006 : 313 sq.). La labilité est également attestée en tant que phénomène périphérique dans certaines langues *slaves* telles que le russe et le bulgare.

Les langues et les groupes de langues énumérés ci-dessus sont des candidats idéaux pour cette recherche diachronique de la labilité pour les raisons suivantes :

- i) Ils sont attestés sans interruption pendant une longue période (plus de 3000 ans pour l'indo-aryen, près de 3000 ans pour l'iranien, 2500 ans pour les langues romanes, plus de 1500 ans pour les langues germaniques et plus de 1000 ans pour les langues slaves). Cela permet d'établir une analyse diachronique *prospective* de labilité dans laquelle tous les types de transitivité attestés, par exemple en védique, peuvent être retracés jusqu'à leurs réflexes dans les langues indo-aryennes modernes.
- ii) La richesse des données rassemblées par la linguistique comparée indo-européenne crée une bonne base pour des hypothèses sur l'origine de la situation attestée en védique et fournit ainsi une plateforme pour une typologie diachronique *rétrospective*, se concentrant sur les sources possibles de verbes labiles en proto-indo-européen et les processus qui ont donné lieu à une syntaxe labile.
- iii) Les langues de ces branches ont un nombre considérable de formes labiles, du moins à certaines périodes clés de leur histoire, et, plus important encore, l'inventaire et le nombre des formes labiles ne restent pas inchangés ; c'est-à-dire que, dans certaines langues, nous observons l'émergence de nouveaux verbes labiles, ou de nouvelles classes de verbes labiles, alors

que dans d'autres, au contraire, nous observons le déclin et la disparition de la labilité. Cela signifie que les langues indo-européennes fournissent un matériau riche pour une étude diachronique de la labilité ainsi que pour les généralisations typologiques sur des verbes labiles.

- iv) Il existe un certain nombre d'études détaillées de plusieurs aspects du système de voix et de catégories de changement de valence dans les langues indo-iraniennes (surtout anciennes), dans les langues germaniques, romanes et slaves. Il s'agit notamment d'études sur la voix (par exemple, Cennamo 1998 et Gianollo 2000 sur le latin), la transitivité et les oppositions causatives (Jamison 1983 pour le védique, García García 2005 pour le gotique, Kryško 2006 pour le vieux russe), l'anticausatif et le passif (Cennamo 1998, Gonda 1951, Kulikov 2006, 2012), le réfléchi et le réciproque (Krišch 1999, Hočk 2006, Kulikov 2007a, 2007b), la voix moyenne et les verbes déponents (Flobert 1975)⁴, ainsi que sur quelques classes de verbes labiles (Kulikov 1999, 2014). Ces études accumulent les informations disponibles sur l'histoire des voix et des catégories de changement de valence dans ces anciennes langues indo-européennes et peuvent donc être utilisées pour une étude diachronique de la transitivité et des verbes labiles dans les branches correspondantes de l'indo-européen (à savoir dans les langues indo-aryennes, romanes et germaniques).
- v) Pour plusieurs langues germaniques, romanes et slaves, nous disposons de descriptions synchroniques complètes des inventaires des verbes labiles (McMillion 2006 pour l'anglais, Abraham 1997 pour d'autres langues germaniques, Larjavaara 2000 pour le français, Letučhiy 2013 pour le russe) qui résument l'information sur les verbes labiles dans ces langues et peuvent donc être utilisées efficacement pour une étude diachronique de la labilité dans les branches correspondantes de l'indo-européen, ce qui facilite considérablement la tâche des linguistes historiques et des typologues.

4. Cf. aussi l'étude excellente d'Inglese (2020) pour la voix moyenne en hittite.

Les deux axes du développement diachronique en indo-européen

La division Est-Ouest dans la syntaxe diachronique des langues indo-européennes

Ces observations préliminaires suggèrent une subdivision de la zone indo-européenne en deux parties, orientale et occidentale.

D'un côté, on peut noter l'émergence et le développement de la labilité dans la partie occidentale de la zone indo-européenne, avant tout dans les langues germaniques et slaves, qui appartiennent à la même zone linguistique et partagent un certain nombre de caractéristiques structurelles. Ces groupes représentent un type linguistique (connu sous l'appellation *Standard Average European*) et présentent un certain nombre de similitudes dans leur développement diachronique, comme le développement de la nouvelle voix moyenne (remplaçant l'ancienne voix moyenne indo-européenne), la réduction et, souvent, la perte des systèmes de cas originaux ou le développement de la catégorie de la définitude (sur ces similitudes, cf. notamment Cennamo *et al.* 2015, Comrie 2006, Kulikov 2009 : 88 sq.). Cependant, la productivité des modèles labiles diffère clairement dans les langues germaniques et slaves, malgré de nombreuses similitudes dans leur histoire.

D'un autre côté, on peut noter le déclin et la perte de la syntaxe labile dans les branches orientales de l'indo-européen, avant tout en indo-iranien. En dépit du fait que la proto-langue indo-européenne ait eu un degré de labilité peu élevé qui se limitait à quelques parties du paradigme, les verbes labiles ne manquaient pas totalement dans la proto-langue. Les langues indo-aryennes et iraniennes étroitement liées manifestent une tendance générale au déclin de la labilité. Les scénarios de ce développement ne sont toutefois pas identiques : ces deux groupes linguistiques présentent un certain nombre de différences importantes dans l'histoire de leurs systèmes syntaxiques – en particulier dans l'évolution du type accusatif-nominatif au type ergatif-absolutif.

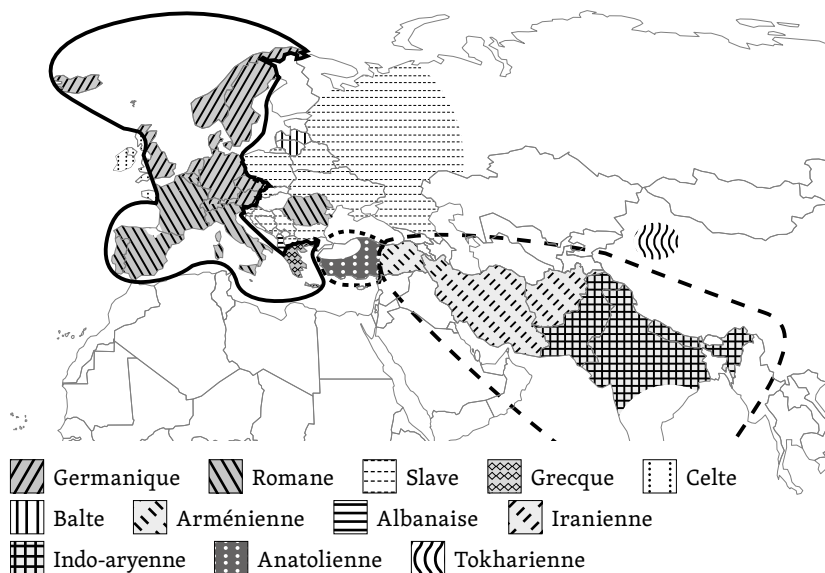


Figure 1 – Deux tendances dans l'histoire des verbes labiles dans les langues indo-européennes⁵

On se trouve donc devant les questions fondamentales suivantes :

- pourquoi observe-t-on la montée des verbes labiles dans la plupart des langues indo-européennes occidentales ?
- pourquoi les langues germaniques, romanes et slaves sont-elles différentes en termes de productivité de la syntaxe labile ?
- pourquoi les membres des deux groupes orientaux, indo-aryen et iranien, sont-ils caractérisés par un déclin de la labilité, en dépit de plusieurs processus morphologiques importants qui auraient pu provoquer l'apparition de nouveaux verbes labiles ?

5. La situation avec les langues anatoliennes est plus problématique (cf. la ligne de tirets courts sur la carte). Selon Inglese (à paraître), il y a quelques raisons de supposer que la langue anatolienne la plus solidement attestée, le hittite, a montré une tendance (faible) au développement des verbes labiles. Mais, en tout cas, cette tendance est chronologiquement éloignée et probablement sans rapport avec des tendances similaires dans les langues indo-européennes occidentales, telles que le grec, etc.

Selon mon hypothèse préliminaire, cette différence peut s'expliquer par certaines particularités de l'évolution de plusieurs catégories morphologiques attestées dans ces branches. Ainsi, si l'augmentation limitée de la labilité en slave (comme on la trouve par exemple dans le russe moderne) peut être due au caractère très productif de la nouvelle voix moyenne slave (remontant au morphème réfléchi proto-indo-européen) qui, dans de nombreux cas, a repris la fonction de l'anticausatif (décausatif), les langues slaves conservent néanmoins quelques vestiges de l'ancien causatif morphologique indo-européen à suffixe *-i-* (originaire de PIE **-ei(e/o)-*). Ces deux caractéristiques ont peut-être contribué à préserver l'alternance causative / anticausative au niveau morphologique plutôt que syntaxique, bloquant ainsi l'émergence de nombreux verbes labiles (comme en germanique et, dans une certaine mesure, en roman). Un autre facteur qui pourrait être indirectement responsable du faible développement de la labilité en slave (ainsi que dans les langues baltes étroitement liées) est l'influence syntaxique des langues finno-ougriennes géographiquement adjacentes, dans lesquelles le type labile est très rare.

De même, le développement de la syntaxe labile dans les langues romanes est assez sinueux. Notez, en particulier, le caractère non unidirectionnel des changements attestés entre l'ancien et le moyen français (cf. Heidinger 2014). De nombreux écarts par rapport à la tendance générale à augmenter le nombre de verbes labiles (comme on l'observe en germanique), peuvent également, comme en slave, être dus au succès de la nouvelle voix moyenne.

En revanche, certaines langues germaniques (comme par exemple l'anglais et le néerlandais) n'ont pas cette nouvelle voix moyenne qui remonte au morphème réfléchi proto-indo-européen, ce qui favorise le développement des verbes labiles.

Le déclin général et la disparition de la labilité dans les langues indo-aryennes et iraniennes peuvent être dus à plusieurs processus morphologiques dans ces langues, notamment le déclin (la dégrammaticalisation) de la voix moyenne proto-indo-européenne et le développement rapide du nouveau système des catégories de voix et de changement de valence, telles que les passifs et les causatifs (cf. Kulikov 2009 pour une discussion générale de cette hypothèse préliminaire), comme démontré dans le tableau 1.

	Voix moyenne	Catégories morphologiques de changement de valence (causatif)	Labilité
Caucasien du Nord-Est	0	↗ / +	↗ / +
Kartvélien	+	+	0
Égyptien / copte	+	+	(+)
Germanique	↗ (nouvelle)	↘	↗
Roman	↗ (nouvelle)	↘	↗ / +
Slave	↗ (nouvelle)	↘	0 / (+)
Grec	+	0 / +	↗
Tokharien	+	+	↘
Indo-iranien	↘	↗	↘
Turc / altaïque	0 / ↘	+(+)	0 / ↘
Dravidien	0	+(+)	0 / ↘

↗ : augmentant (en productivité, fréquence, etc.) + : présent (+) : rare
 ↘ : décroissant / disparaissant 0 : manquant

Tableau 1 – Codage des oppositions de transitivité :
tendances diachroniques

Ceci, à son tour, pourrait être causé non seulement par certains développements internes dans ces branches indo-européennes, mais également par l'influence des langues de l'aire linguistique (*Sprachbund*) de l'Asie centrale et du Sud (cf. notamment Hočk 2007) avec leurs systèmes bien développés de catégories de changement de valence et leur faible degré de labilité.

Déclin de la labilité dans les langues indo-iraniennes

Cette étude se concentre avant tout sur les développements documentés dans l'histoire des caractéristiques syntaxiques de deux branches orientales de l'indo-européen, l'indo-aryenne et l'iranienne. L'évolution de la labilité dans les langues indo-aryennes est particulièrement intéressante. La branche indo-aryenne de l'indo-européen atteste le déclin et la perte de structures labiles à partir du stade le plus ancien, observable même dans une période chronologique relativement courte couverte par l'ancien indien (de 1200 à 500 avant notre ère, cf. Kulikov 2014 pour les

détails). Cette tendance fondamentale est bien attestée dans ce groupe de langues : déjà en ancien indien (sanskrit védique), nous observons une diminution constante du nombre de verbes et de formes verbales qui pourraient être employés de manière intransitive ou transitive, donc le déclin du type labile. Ainsi, la perte de formes labiles est particulièrement évidente dans le cas des parfaits actifs, dont beaucoup sont connus pour leur syntaxe labile dans le Ṛgveda. Déjà dans le deuxième texte védique le plus ancien, l’Atharvaveda, la plupart des parfaits labiles ṛgvediques sont soit attestés dans des usages intransitifs uniquement (par exemple, *vāvarta* ‘a tourné, a roulé’ (cf. **[3a]**) / ‘a fait tourner, a fait rouler’ (cf. **[3b]**) (RV) contre *vāvarta* ‘a tourné, a roulé’ [intr.] (AV) (cf. **[3c]**) ; ou dans des usages transitifs seulement (cf. *mamāda* ‘s’est réjoui, a été exalté / a enivré’ (RV) vs *mamādat* ‘il devrait enivrer’ [tr.] (AV)), ou ne se produisent pas du tout.

[3a]	ánu	vām	ékaḥ	pavír
	le.long.de	vous.DU	seul.NOM.SG.M	jante.NOM.SG
	á	vavarta		
	vers	tourner.PF.3SG.ACT		
	‘le long de vous deux la seule jante a roulé’ (Ṛgveda 5.62.2d)			
[3b]	kó	adhvaré	marúta	
	qui.NOM.SG.M	sacrifice.LOC.SG	Marut.ACC.PL	
	á	vavarta		
	vers	tourner.PF.3SG.ACT		
	‘Qui a tourné les Maruts vers le sacrifice?’ (Ṛgveda 1.165.2b)			
[3c]	ásrūṇi	kṛpamānasya	yáni	
	larme.NOM.PL	lamenter.PRES.PTC.MED.GEN.SG.M	qui.NOM.PL.N	
	jítasya		vāvṛtúḥ	
	préjudicier.PF.PASS.PTC.GEN.SG.M		tourner.PF.3PL.ACT	
	‘Les larmes de celui qui lamentait, qui ont roulé quand il était préjudicié...’ (Atharvaveda 5.19.13ab)			

On peut démontrer également le caractère secondaire de la labilité dans les textes les plus anciens – surtout dans les textes védiques anciens, Ṛgveda et Atharvaveda. Ce sujet n’a jamais fait l’objet d’une recherche détaillée. Mon étude brève (Kulikov 2014) traite de certains types de verbes labiles attestés en védique ancien, démontrant que plusieurs cas de labilité traditionnellement posés pour l’ancien indien peuvent être considérés comme secondaires et ne témoignent pas réellement d’un haut

degré de labilité en védique ou en proto-indo-européen. Kulikov (1999) discute en détail les mécanismes de la montée de la labilité dans les constructions à accusatif d'objet interne et plaide pour son caractère secondaire.

Une corroboration de cette hypothèse préliminaire peut être trouvée dans les études détaillées de plusieurs aspects du système de voix et des catégories de changement de valence dans l'ancien indien, en particulier celles portant sur la transitivité et les oppositions causatives (Jamison 1983), l'anticausatif et le passif (Gonda 1951, Kulikov 2006, 2012), réfléchi et réciproque (Krisch 1999, Hočk 2006, Kulikov 2007a, 2007b), aussi bien que dans les études de plusieurs caractéristiques syntaxiques du verbe védique proposée par moi-même au cours d'études antérieures (notamment dans Kulikov 2012). En particulier, une description détaillée du système de formations verbales passives, de leur syntaxe et de leurs oppositions transitives / passives dans l'ancien indien est présentée dans Kulikov (2012). Kulikov (2006) reconstruit le paradigme passif de l'ancien indien (avant tout védique ancien), expliquant des cas de pseudo-labilité dans le système d'aoište et de parfait.

En accordant une attention particulière aux développements cruciaux observables au cours de la période ancienne de l'évolution des langues indo-aryennes, il est possible d'examiner aussi les conséquences de plusieurs changements dramatiques dans les systèmes linguistiques des langues indo-aryennes après la fin de la période indo-aryenne ancienne : avant tout la perte de la plupart des cas morphologiques de l'ancien indien, la réduction de l'inventaire des catégories verbales et, plus généralement, l'augmentation de l'homonymie grammaticale (syncrétisme) dans plusieurs parties du système verbal. Par la suite, en dépit de la forte tendance à la perte de la labilité tout au long de l'histoire de l'indien ancien, on peut parfois observer l'apparition de formes labiles secondaires (par exemple, des formes verbales qui pouvaient être utilisées comme transitives et intransitives grâce à la perte de la distinction actif/moyen, responsable du codage de la transitivité en sanskrit védique). Cependant, ces développements ne donnent pas naissance à des classes de verbes labiles sémantiquement homogènes et forment donc un phénomène secondaire et marginal dans la syntaxe du moyen-indien et du néo-indien.

En me concentrant en particulier sur les aspects jusqu'ici négligés de la diachronie de la labilité dans les langues à la morphologie

dérivationnelle verbale bien développée, et en étudiant comment l'existence de catégories productives telles que le causatif peut affecter l'émergence de formes verbales labiles, on peut étudier comment ces processus affectent la syntaxe verbale des langues et expliquer l'interaction entre les différentes caractéristiques des systèmes syntaxiques. Selon mon hypothèse préliminaire, la forte productivité des nouveaux causatifs morphologiques en indo-aryen (et, plus généralement, en indo-iranien) pourrait bloquer l'apparition de grandes classes de verbes labiles dans ces langues.

Certains phénomènes diachroniques de la branche iranienne, étroitement liée à l'indo-aryen, méritent au moins une étude préliminaire, à commencer par la période iranienne ancienne (l'aveštique et le vieux-persan). Selon mes observations préliminaires, l'aveštique présente plus de caractéristiques de type labile que l'ancien indien (védique), étroitement apparenté et structurellement similaire. En particulier, il existe un certain nombre de verbes apparentés sur le plan étymologique qui sont transitifs ou intransitifs en védique mais labiles en aveštique. Les langues iraniennes témoignent d'un déclin drastique de la labilité qui peut être observé jusqu'aux langues iraniennes modernes (cf. les résultats d'une étude préliminaire de la labilité dans l'histoire de la langue persane dans Kulikov & Naderi à paraître). Cependant, les évolutions attestées sont bien différentes de celles observées dans l'histoire indo-aryenne. Depuis le moyen iranien, les langues iraniennes présentent une étonnante variété des types d'alignement morpho-syntaxique, allant du nominatif-accusatif à l'ergatif-absolutif. Dans certains d'entre elles, des traces remarquables de syntaxe labile peuvent être trouvées.

La poursuite de la recherche dans ce domaine nécessitera la compilation d'un dictionnaire comparatif des verbes labiles dans des textes antérieurs, qui n'attestent que des usages transitifs ou intransitifs en moyen-iranien (ou néo-iranien). Sur la base d'une telle description, l'étude de l'histoire de la syntaxe verbale iranienne (sur le verbe ancien iranien, cf. avant tout Kellens 1984) met au jour les mécanismes pertinents qui expliquent la perte de la labilité dans certaines langues iraniennes et sa stabilité relative dans d'autres.

Émergence et expansion de la labilité en germanique et en roman

En ce qui concerne le développement de la labilité, l'anglais l'emporte clairement sur de nombreuses autres langues, y compris d'autres membres du groupe germanique, en ce qui concerne le nombre de verbes labiles. Dans d'autres langues germaniques, le phénomène de syntaxe labile est également très courant, probablement causé par des développements secondaires dont la plupart sont observables au cours de la période historique. Dans certains cas, les processus qui conduisent à l'émergence de verbes labiles sont plutôt transparents. Par exemple, la labilité peut résulter de la fusion phonétique des verbes intransitifs et transitifs distincts à l'origine, comme ce fut le cas avec la paire vieil-anglaise *meltan* 'fondre' (intransitif) / *mieltan* 'faire fondre' (transitif-causatif). Ultérieurement, *mieltan* s'est changé en *meltan*, ce qui a abouti à la fusion des membres de cette paire dans le verbe anglais moderne labile *melt* (Visser 1970 : 131 sq.). En outre, plusieurs processus syntaxiques ont également contribué à l'augmentation du nombre de verbes labiles. En particulier, certains verbes fondamentalement transitifs pouvaient être utilisés de manière intransitive avec et sans pronom réfléchi (cf. *hide* / *hide himself*, etc.) en vieil anglais, mais au cours des périodes ultérieures, la tendance à supprimer le morphème réfléchi (responsable donc de l'émergence des verbes labiles) est devenue plus forte (Hermodsson 1952 : 65 sq., Visser 1970 : 145 sq.). Quelques tendances récentes de l'évolution de la transitivité dans l'histoire de l'anglais et d'autres langues germaniques sont abordées dans plusieurs articles récents, tels que McWhorter (2002), Van Gelderen (2011) et Cennamo *et al.* (2015).

Les scénarios de l'émergence de la labilité mentionnés ci-dessus ne constituent qu'une part mineure du phénomène en question, tandis que la plupart des mécanismes restent largement inconnus, de sorte que nous ne pouvons pas expliquer pourquoi certains verbes qui étaient intransitifs (par exemple, *cook* ou *close*) ou transitifs (par exemple, *boil* ou *burn*) dans la langue ancienne sont finalement devenus labiles (cf., par exemple, Kitazume 1996). Une étude diachronique de la labilité vise à découvrir le système de ces mécanismes et leur interaction complexe, en expliquant pourquoi les langues germaniques diffèrent les unes des autres – en particulier, pourquoi l'anglais dépasse les autres langues

germaniques en ce qui concerne l'abondance et la productivité des verbes labiles. Ces verbes labiles seront regroupés en classes selon leurs caractéristiques sémantiques, syntaxiques et morphologiques.

Les données tirées de l'histoire des dialectes néerlandais et flamands présentent un intérêt particulier pour une étude diachronique de la labilité en indo-européen. Certains dialectes néerlandais présentent une variété étonnante de types syntaxiques dans le domaine de la transitivité et un certain nombre de caractéristiques qui les distinguent du néerlandais standard, en particulier en ce qui concerne la productivité des paires labiles du type [4].

- [4a]** De sleutel *draait* in het slot.
 la clé tourner.PR.3SG dans la serrure
 'La clé *tourne* dans la serrure.'
- [4b]** Jan *draait* de sleutel in het slot.
 Jan tourner.PR.3SG la clé dans la serrure
 'Jean *tourne* la clé dans la serrure.'

Cette caractéristique peut être due à certaines particularités de l'évolution du système des oppositions de transitivité dans ces dialectes. Mes recherches préliminaires sur la labilité et la transitivité dans les langues anciennes indo-européennes suggèrent que le néerlandais doit fournir des éléments manquants du système complexe qui intrigue les indo-européanistes depuis plus d'un siècle. En ce sens, les données historiques et dialectologiques du néerlandais sont extrêmement importantes pour comprendre les processus et les mécanismes responsables de l'apparition de plusieurs types d'évolution dans les langues anciennes indo-européennes, ce qui a finalement provoqué une variété aussi étonnante de types syntaxiques existant au sein de la famille de langues. En particulier, l'histoire complexe des constructions réfléchies et l'émergence du pronom réfléchi *zich* en néerlandais moyen peuvent expliquer plusieurs particularités de l'évolution du système de verbes labiles et des oppositions de transitivité en néerlandais, avant tout certaines caractéristiques de ses développements qui autrement pourraient être plus semblables à ceux attestés dans l'histoire de l'anglais.

Labilité dans les langues slaves

Une autre branche indo-européenne occidentale qui présente un intérêt particulier pour une étude typologique diachronique de la labilité est le groupe slave. Le caractère du développement de la syntaxe labile dans cette branche diffère considérablement des situations attestées en germanique et en roman⁶. La labilité est plus limitée et le nombre de verbes labiles peut même diminuer au cours de l'histoire documentée. Pourtant, malgré le caractère périphérique ou marginal de ce phénomène syntaxique, de nouveaux verbes labiles peuvent émerger et la perte de certains groupes de verbes labiles peut être compensée par la montée de nouveaux groupes, comme dans le cas des verbes de mouvement causé avec comme sujet des animaux ou des véhicules, qui deviennent labiles à partir du XVIII^e siècle en russe (Letučhiy 2015) ou des verbes de phase en bulgare. Ainsi, les langues slaves représentent un sous-type intéressant du type diachronique indo-européen occidental, où la labilité, malgré son caractère périphérique ou marginal, n'est pas entièrement évincée de la scène linguistique (comme dans les branches indo-européennes orientales), mais atteint une certaine stabilité. Ce phénomène de « stabilité diachronique limitée » nous donne des clefs pour l'étude des principales classes sémantiques de verbes qui constituent les derniers « bastions de la labilité » ainsi que des caractéristiques structurelles qui distinguent les langues slaves des autres branches occidentales (germanique et romane) en ce qui concerne la position de la labilité ; à noter surtout la différence entre, par exemple, le vieux russe et le russe au début des temps modernes (XVIII^e siècle) et l'émergence de la labilité des verbes de mouvement causé du type [5] à partir du XVIII^e - début du XIX^e siècle (cf. notamment Letučhiy 2015).

[5a]	Mašina	katit	po	doroge.
	voiture.SG.NOM	rouler.PRS.3SG	sur	route.DAT.SG
	'La voiture <i>roule</i> sur la route.'			

6. À noter une différence remarquable entre le roumain et la plupart des autres langues romanes : le fait que le roumain atteste une labilité beaucoup plus restreinte (cf., en particulier, Poponeț 2020) peut être dû aux phénomènes de contact, en particulier, à l'influence des langues slaves, pour lesquelles cette caractéristique syntaxique est beaucoup moins courante que pour le type roman contemporain.

[5b]	Maľčik	katit	mjač	po	doroge.
	garçon.SG.NOM	rouler.PRS.3SG	balle.ACC.NOM	sur	route.DAT.SG
	'Le garçon <i>fait rouler</i> la balle sur la route.'				

Notes méthodologiques finales

Questionnaire typologique diachronique

Pour obtenir une présentation uniforme des nouvelles données obtenues et rendre les résultats de l'étude plus accessibles aux linguistes en général et aux typologues, j'utiliserai un questionnaire typologique diachronique. Les questionnaires sont largement utilisés dans les études typologiques synchroniques sur diverses catégories grammaticales, en particulier dans le cadre du groupe de typologie de Saint-Petersbourg, pour l'étude synchronique des catégories de changement de valence, telles que le causatif, le passif, le réfléchi, le réciproque, etc. J'ai développé un tel questionnaire pour une étude typologique *diachronique* des catégories de voix et de changement de valence, étroitement lié au sujet de cette étude (Kulikov 2010).

Un questionnaire similaire a été développé pour une étude diachronique typologique des verbes labiles (Kulikov & Stroński à paraître). Il accorde une attention particulière aux caractéristiques les plus importantes qui déterminent les tendances fondamentales dans l'évolution de la labilité. Les questions pertinentes pour une étude diachronique de la labilité incluent, entre autres : les changements de productivité des marqueurs morphologiques de voix et des catégories de changement de valence qui affectent la labilité ; le syncrétisme des marqueurs de voix et de valence qui peuvent être responsables de l'émergence de la labilité ; les classes sémantiques de verbes pour lesquelles la labilité est plus commune / stable (ou rare / instable) ; les parties du système verbal où la syntaxe labile est commune et s'étend (ou diminue) rapidement.

Perspective diachronique : de nouveaux horizons typologiques

Au moyen d'un questionnaire typologique diachronique, les données indo-européennes peuvent être comparées aux données disponibles des langues ou familles de langues non indo-européennes, qui

fournissent également des informations importantes sur l'évolution du type labile, telles que les langues turques (en particulier le vieux-turc), le songhay (cf. Galiamina 2006) et les langues nakho-daghestaniennes (Caucase de l'Est, Ganenkov à paraître). Une analyse comparative des données de l'histoire des langues de différentes affiliations génétiques servira de base pour une théorie générale de l'évolution des oppositions de transitivité et de la syntaxe labile et expliquera l'émergence et les principaux scénarios d'évolution de ce phénomène et contribuera à une meilleure compréhension de l'évolution historique de la transitivité et de la labilité.

Une comparaison des données historiques indo-iraniennes, germaniques, romanes et slaves avec le matériau d'autres langues et branches indo-européennes (avant tout, grecques et anatoliennes) aussi bien que des langues non indo-européennes nous permet de clarifier la position de ces trois groupes au sein des groupes indo-européens en ce qui concerne leur type diachronique de labilité. En établissant une description complète du système de mécanismes d'émergence, d'expansion, de déclin et de perte de la labilité existant en indo-européen, nous pourrions expliquer la place historique de la structure syntaxique labile en indo-européen et son statut dans les branches indo-iranienne, germanique, romane, grecque, slave et autres. Cela permet également de vérifier l'hypothèse de la prédominance de la labilité dans la langue proto-indo-européenne (e.g. Hirt 1937). Selon mes observations préliminaires, cette hypothèse doit être fautive à plusieurs égards. Néanmoins, les verbes labiles ne manquaient probablement pas totalement dans le système verbal de la proto-langue : une syntaxe labile pouvait être possible pour un nombre limité de formes (avant tout pour les formes du parfait). Cela impliquerait que des traces de cette situation originale se retrouvent dans les anciennes langues indo-européennes archaïques du point de vue syntaxique, telles que la plus ancienne forme de l'ancien indien (védique), et qu'elles peuvent être efficacement utilisées pour la reconstruction de plusieurs caractéristiques syntaxiques de la proto-langue - en premier lieu son degré de labilité et son type de transitivité.

En plaçant les données de l'histoire des langues indo-européennes dans un contexte typologique plus large, on peut également mettre à jour les principes généraux qui déterminent l'émergence et l'évolution du type labile, en expliquant sa présence dans certaines langues et son

absence dans d'autres. Cela clarifiera certains principes fondamentaux de l'évolution des structures syntaxiques et des oppositions de transitivité.

Une recherche sur la typologie diachronique de la transitivité et de la labilité sera en mesure de surmonter le déséquilibre entre la synchronie et la diachronie dans la recherche typologique et d'ouvrir de riches perspectives pour notre compréhension des mécanismes de l'évolution des structures grammaticales et syntaxiques dans les langues naturelles.

Références bibliographiques

- Abraham, Werner, « Kausativierung und Dekausativierung : Zu Fragen der verbparadigmatischen Markierung in der Germania », in *Vergleichende germanische Philologie und Skandinavistik*, Thomas Birkmann et al. (dir.), Tübingen, Niemeyer, 13-28, 1997.
- Bechtel, Friedrich, *Ueber die Bezeichnungen der sinnlichen Wahrnehmungen in den indogermanischen Sprachen: Ein Beitrag zur Bedeutungsgeschichte*, Weimar, Hermann Böhlau, 1879 ([ark:/13960/t6tx8100n](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:5:1-33383-p0071-7)).
- Cennamo, Michela, « The loss of the voice dimension between late Latin and early Romance », in *Historical Linguistics 1997*, Monika S. Schmid et al. (dir.), Amsterdam, Benjamins, 77-100, 1998.
- — — et al., « Semantic and (morpho)syntactic constraints on anticausativization: Evidence from Latin and Old Norse-Icelandic », *Linguistics* 53(4), 677-729, 2015.
- Comrie, Bernard, « Transitivity pairs, markedness, and diachronic stability », *Linguistics* 44(2), 303-318, 2006 ([doi:10.1515/LING.2006.011](https://doi.org/10.1515/LING.2006.011)).
- Dixon, Robert M.W., *Ergativity*, Cambridge, Cambridge U.P., 1994.
- Drossard, Werner, « Labile Konstruktionen », in *Typology of verbal categories. Papers presented to V. Nedjalkov on the occasion of his 70th birthday*, Leonid Kulikov & Heinz Vater (dir.), Tübingen, Niemeyer, 73-84, 1998.
- Flobert, Pierre, *Les Verbes déponents latins des origines à Charlemagne*, Paris, Les Belles Lettres, 1975.
- Galiamina, Julia, « Transitivity in Songhay », in *Case, Valency and Transitivity*, Leonid Kulikov et al. (dir.), Amsterdam, Benjamins, 359-371, 2006.
- Ganenkov, Dmitry, « Lability over time: comparative evidence from East Lezgic », in *Diachronic typology of voice and valency-changing categories*, Seppo Kittilä & Leonid Kulikov (dir.), Amsterdam, Benjamins, à paraître.

- García García, Luisa, *Germanische Kausativbildung: Die deverbalen jan-Verben im Gotischen*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2005.
- Gelderen, Elly van, « Valency changes in the history of English », *Journal of Historical Linguistics* 1, 106-143, 2011.
- Gianollo, Chiara, *Il medio in latino e il fenomeno dell'intransitività scissa*. Tesi di Laurea [MA Thesis], Università di Pisa, 2000.
- Gonda, Jan, *Remarks on the Sanskrit passive*, Leiden, Brill, 1951.
- Greenberg, John H., « Some methods of dynamic comparison in linguistics », in *Substance and Structure of Language*, Jaan Puhvel (dir.), Berkeley, California U.P., 147-203, 1969.
- Haspelmath, Martin, « More on the typology of inchoative / causative verb alternations », in *Causatives and transitivity*, Bernard Comrie & Maria Polinsky (dir.), Amsterdam, Benjamins, 87-120, 1993.
- Heidinger, Steffen, « The persistence of labile verbs in the French causative-anticausative alternation », *Linguistics* 52(4), 1003-1024, 2014.
- Henry, Victor, « Compte rendu de: K. Brugmann. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen* II, II/2. (Strasbourg, 1892) », *Revue critique d'histoire et de littérature* 35(7), 120-123, 1893.
- Hermodsson, Lars, *Reflexive und intransitive Verba im älteren Westgermanischen*, Uppsala, Almqvist & Wiksells, 1952.
- Hirt, Hermann, *Indogermanische Grammatik*, Teil VII, *Syntax II. Die Lehre vom einfachen und zusammengesetzten Satz*, Heidelberg, Winter, 1937.
- Hočk, Hans H., « Reflexivization in the Rig-Veda (and beyond) », in *Themes and tasks in Old and Middle Indo-Aryan linguistics*, Heinrich Hettrich & Bertil Tikkanen (dir.), Delhi, Motilal Banarsidass, 19-44, 2006.
- — —, « South Asia and Turkic: The Central Asian connection? », in *Old and New Perspectives on South Asian Languages: Grammar and Semantics*, Colin P. Masica (dir.), Delhi, Motilal Banarsidass, 65-90, 2007.
- Inglese, Guglielmo, *The Hittite middle voice: synchrony, diachrony, typology*, Leiden, Brill, 2020.
- — —, « Lability and voice in Hittite: a synchronic and diachronic perspective », *Studia Linguistica*, Special issue « Labile verbs and transitivity oppositions in diachrony », Leonid Kulikov & Krzysztof Stroński (dir.), à paraître.
- Jamison, Stephanie W., *Function and form in the -áya-formations of the Rig Veda and Atharva Veda*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1983.
- Kellens, Jean, *Le Verbe aveŝtike*, Wiesbaden, Reichert, 1984.

- Keyser, Samuel Jay & Roeper, Thomas, « On the middle and ergative constructions in English », *Linguistic Inquiry* 15, 381-416, 1984 (<https://www.jstor.org/stable/4178392>).
- Kibrik, Alexander E. et al., *Opyt strukturnogo opisanija arčinskogo jazyka*, vol. 1, *Leksika. Fonetika* [Une description structurelle de la langue arči, vol. 1, Vocabulaire. Phonétique], Moskva, Moskovskij Gossudarštvennyj Universitet, 1977.
- Kiparsky, Paul, « Linguistic universals and linguistic change », in *Universals in linguistic theory*, Emmon Bač & Robert T. Harms (dir.), New York, Holt, Rinehart & Winšton, 170-202, 1968.
- Kitazume, Sačhiko, « Middles in English », *Word* 47(2), 161-183, 1996 ([doi:10.1080/00437956.1996.11435951](https://doi.org/10.1080/00437956.1996.11435951)).
- Krišč, Thomas, « Zur Reziprozität in altindogermanischen Sprachen », in *Compositiones Indogermanicae in memoriam Jochem Schindler*, Heiner Eichner et al. (dir.), Praha, Enigma, 275-297, 1999.
- Krys'ko, Vadim B., *Istoričeskij sintaksis russkogo jazyka: Ob'ekt i perexodnošt'* [Une syntaxe historique russe : Objet et transitivité], Moskva, Azbukovnik, 2006.
- Kulikov, Leonid, « May he prosper in offspring and wealth: A few jubilee remarks on the typology of labile verbs and Sanskrit *púšyati* 'prosper, makes prosper' », in *Typology and linguistic theory: From description to explanation. For the 60th birthday of A.E. Kibrik*, Ekaterina V. Rakhilina & Yakov G. Teštelets (dir.), Moskva, Jazyki russkoj kul'tury, 224-244, 1999.
- — —, « Passive and middle in Indo-European: Reconstructing the early Vedic passive paradigm », in *Passivization and typology: form and function*, Werner Abraham & Larisa Leisiö (dir.), Amšterdam, Benjamins, 62-81, 2006 ([hdl:1887/14960](https://hdl.handle.net/1887/14960)).
- — —, « The reflexive pronouns in Vedic: A diachronic and typological perspective », *Lingua* 117(8), 1412-1433, 2007a ([doi:10.1016/j.lingua.2006.05.009](https://doi.org/10.1016/j.lingua.2006.05.009)).
- — —, « Reciprocal constructions in Vedic », in *Reciprocal constructions*, vol. 2, Vladimir P. Nedjalkov et al. (dir.), Amšterdam, Benjamins, 709-738, 2007b.
- — —, « Valency-changing categories in Indo-Aryan and Indo-European: A diachronic typological portrait of Vedic Sanskrit », in *Multilingualism. Proceedings of the 23rd Scandinavian Conference of Linguistics*, Anju Saxena & Åke Viberg (dir.), Uppsala, Uppsala Universitet, 75-92, 2009.

- — —, « Bridging typology and diachrony: A preliminary questionnaire for a diachronic typological study of voice and valency-changing categories », in *Problemy grammatiki i tipologii: sbornik statej pamjati Vladimira Petroviča Nedjalkova (1928-2009)* [Questions de grammaire et typologie: volume d'hommage à Vladimir Nedjalkov], Valentin F. Vydrin *et al.* (dir.), Moskva, Znak, 139-163, 2010 (hdl:1887/15668).
- — —, *The Vedic -ya-presents: Passives and intransitivity in Old Indo-Aryan*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2012.
- — —, « The decline of labile syntax in Old Indo-Aryan: A diachronic typological perspective », *Linguistics* 52(4), 1139-1165, 2014.
- — — & Naderi, Navid, « Labile verbs in the history of Iranian languages: A diachronic typological perspective », *Proceedings of the 4th International Conference on Iranian Linguistics, Uppsala*, à paraître.
- — — & Stroński, Krzysztof (dir.), *Labile verbs and transitivity oppositions in diachrony (Studia Linguistica, Special issue)*, à paraître.
- Larjavaara, Meri, *Présence ou absence de l'objet. Limites du possible en français contemporain*, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 2000.
- Lavidas, Nikolaos, « Causative alternations: synchronic and diachronic tendencies », *Studies in Greek Language* 24, 369-381, 2004.
- — —, *Transitivity alternations in diachrony: changes in argument structure and voice morphology*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2009.
- — —, « The diachrony of labile verbs: evidence from the history of English and Greek », in *Diachronic typology of voice and valency-changing categories*, Seppo Kittilä & Leonid Kulikov (dir.), Amsterdam, Benjamins, à paraître.
- Letučhiy, Alexander, « Towards a typology of labile verbs: Lability vs derivation », in *New Challenges in Typology*, Alexandre V. Arkhipov & Patience Epps (dir.), Berlin, De Gruyter, 247-268, 2009.
- — —, *Tipologija labil'nyx glagolov* [Une typologie des verbes labiles], Moskva, Jazyki slavjanskix kul'tur, 2013.
- — —, « Historical development of labile verbs in Modern Russian », *Linguistics* 53(3), 611-647, 2015 ([doi:10.1515/ling-2015-0012](https://doi.org/10.1515/ling-2015-0012)).
- Margadant, Steven W. F., *De psychologie van het Grieksche werkwoord: beschouwingen over oorsprong en beteekenis der vervoeging*, 's-Gravenhage, Krusemann, 1929.
- McMillion, Alan, *Labile Verbs in English: their meaning, behavior and structure*, PhD Dissertation, Stočkholms Universitet, 2006.
- McWhorter, John H., « What happened to English? », *Diachronica* 19(2), 217-272, 2002.

- Meillet, Antoine, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hačette, 1903 (<ark:/12148/bpt6k432937j>).
- — —, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 5^e éd. revue, corrigée et augmentée, Paris, Hačette, 1922.
- Nichols, Johanna et al., « Transitivity and detransitivizing languages », *Linguistic Typology* 8, 149-211, 2004.
- Poponeț, Maria, « Spontaneous inchoative verbs in Romanian », *Annales Universitatis Apulensis. Series Philologica* 21(2), 185-198, 2020.
- Ramat, Paolo, *Linguistic typology*, Berlin, De Gruyter, 1987.
- Sevortjan, Ėrvand V., « Ob ištoričeskom položenii kategorii perexodnošti i neperexodnošti v tjurkskix jazykax » [Sur le statut historique de la catégorie de transitivité et d'intransitivité dans les langues turques], *Voprosy jazykoznanija* 2, 25-39, 1958.
- Sinnemäki, Kaius, « Cognitive processing, language typology, and variation », *Wiley Interdisciplinary Reviews: Cognitive Science* 5, 477-487, 2014 ([doi:10.1002/wcs.1294](https://doi.org/10.1002/wcs.1294)).
- Visser, Fredericus Theodorus, *An historical syntax of the English language*, partie I, *Syntactical units with one verb*, Leiden, Brill, 1970.

Partie 2

Le marquage morpho-syntaxique des arguments

2.1. Le marquage casuel :
autour du datif

Notes on the Romanian dative

Gabriela Pană Dindelegan

Universitatea din București / “Iorgu Iordan-Alexandru Rosetti”

Institute of Linguistics, g_dindele@yahoo.com

Résumé • Le but de l'article est de présenter, de manière synthétique, les caractéristiques du datif roumain, telles que le marquage synthétique et analytique, le syncrétisme casuel Datif = Génitif, la polyfonctionnalité, l'instabilité syntaxique, l'ambiguïté. Ces caractéristiques mettent en évidence les multiples facettes de la description du datif. L'article a eu comme point de départ deux excellentes études de Marleen Van Peteghem (2007, 2016), qui examinent des tournures syntaxiques spécifiquement roumaines, dont la structure est similaire à celles discutées dans notre article.

Preamble

The Romanian dative is the case with the most numerous, diverse and special uses. The enumeration of some of its characteristics, such as synthetic vs analytic marking, syncretism, polyfunctionality, instability, ambiguity, is self-explanatory in drawing the attention on the multiple facets raised by the description of the case analysed hereunder. This contribution, meant to be a synthesis, focuses on the individuality of the dative case in Romanian. The starting point is represented by two comprehensive studies by Marleen Van Peteghem (2007, 2016), in which she

examines a specifically Romanian syntactic pattern similar, to a certain extent, to the patterns with a possessive dative clitic¹.

Synthetic vs analytic marking

Although the frequency of synthetic-inflectional marking is predominant in any of the stages in the history of Romanian and in any of its registers², what is specific to Romanian is the possibility for both synthetic-inflectional, and analytic marking **[1a]**, **[1b]**; analyticity has diverse marking strategies, either prepositional **[1c]**, or analytic marking with special markers **[1d]**.

[1a]	cumpără	<i>copiilor</i>		vs	cumpără	<i>la</i>		<i>cinci</i>		<i>dintre ei</i>
	buys	children.DEF.DAT			vs	buys	LA.DAT	five	of	them
	'(s)he buys for the children'									
	vs '(s)he buys for the five of them'									
[1b]	grație	<i>copiilor</i>		vs	grație	<i>a</i>		<i>cinci</i>		<i>copii</i>
	thanks	children.DEF.DAT			vs	thanks	A.DAT	five		children
	'thanks to the children'									
	vs 'thanks to five children'									
[1c]	dă	<i>la</i>						<i>copii</i>		
	gives	LA.DAT	children							
	'(s)he is giving to the children'									
[1d]	dă	<i>lui</i>						<i>Ion</i>		
	gives	LUI.DAT	John							
	'(s)he is giving to John'									

The prepositions selected as dative markers are *a* 'of', *la* 'at', *către* 'towards', with variations in use and grammatical status from Old to Modern Romanian. The marker *a* has grammaticalized completely since Old Romanian, and it is the only preposition selected in any

1. The author's interest for special constructions with dative and accusative clitics is present in other studies as well; see the special analysis by Van Peteghem (2014) of the French "epistemic" dative.
2. In their statistical research on the ratio inflectional to analytic expression of the oblique cases (see Pană Dindelegan & Uță-Bărbulescu forthcoming), the analytic ones are not more than 10%, sometimes even 5% - for any stage in the history of the language and for any register.

kind of environment of the noun phrase: with a definite article [2a] or bare [2b], [2d], with quantifiers [2c], [2d] or without quantifiers [2b], and regardless of the semantic type of the head, occurring with a noun phrase with any theta-role. In the passage from Old to Modern Romanian, *a* disappears³ as a dative marker. As for *la* ‘at’ [3a], [3b] and *către* ‘towards’ [3c], two “younger” prepositions with this value – although they occurred in Old Romanian in structures with doubling, where the dative clitic would anticipate or double the indirect object headed by *la* and *către* [3b], or in coordinated structures with an inflectional dative [3a], [3c] – they are not fully grammaticalized until today. A proof is their selection by only a certain class of verbs, which semantically justify their initial use as prepositions of direction. In Contemporary colloquial Romanian, where the grammaticalization process of *la* ‘at’ continues, the use of *la* is extended to any semantic type of object, including Experiencer objects [4].

[2a]	“I-au him.DAT=have.3PL	făcut made	cinște [...]	și also	lui, him.DAT	ș- and
	[a a.DAT	toată all	boierimea] ⁴ .” (NL: 176)			
	‘They honoured him, as well as all the boyards.’					
[2b]	“cuvine-se ought=CL.REFL.ACC.3SG	[a A.DAT	bârbat man	înțelept]” (CT: 13v)		
	‘a wise man ought to [...].’					
[2c]	“[A A.DAT	doisprăzece twelve	apoștoli] apoștles	numele names.DEF	lă them.DAT	
	sântu are	această.” (CT: 18v)				
		these				
	‘These are the names of twelve apoștles.’					

3. The very few occurrences (*grație a cinci elevi* ‘thanks to five pupils’, *datorită a cinci elevi* ‘owing to five pupils’) are marginal exceptions, as they deal with a recent *a*, occurred either as a French calque (*grație a* ‘thanks to’), or by extension to the other two dative prepositions (*datorită a* ‘owing to’, *mulțumită a* ‘thanks to’).
4. In the current article, the examples attested in old texts are given between quotation marks, whereas all the other examples, created by the author, are not marked as such.

[2d]	“Nu se cade [a doi frați] not CL.REFL.ACC.3SG ought A.DAT two brothers să se SUBJ CL.REFL.ACC.3PL împreune cu doao veare primari.” (Prav: 263v) unite.SUBJ.3PL with two cousins primary ‘Two brothers ought not to unite with two primary cousins.’
[3a]	“Scriem dumatiale birău de Biștriți și write.1PL you.POL.2SG.DAT mayor DE.GEN Biștrița and [la toți giurații den oraș].” (SB: 63) LA.DAT all jurymen.DEF from city ‘We are writing to you, the mayor of Biștrița, and to all the jurymen of the city.’
[3b]	“[La trei copii săraci [...] să li LA.DAT three children poor SUBJ them.DAT să dea câte șase bani.” (AAM: 13r) CL.REFL.PASS give.SUBJ.3PL each six coins ‘Let three poor children be given six coins each.’
[3c]	“grăiaște [cătră ai săi ucenici] says CĂTRĂ.DAT AL.M.PL his disciples și apoștolilor” (CC2: 88) and apoștles.DEF.DAT ‘talks to his disciples and apoștles’
[4]	Nu-i place [la copilul meu] să not=him.DAT likes LA.DAT child.DEF my SUBJ se scoale devreme. (non-ștandard Romanian) CL.REFL.ACC.3SG get-up.SUBJ.3SG early ‘My kid doesn’t like to wake up early.’

Romanian created a special marker from the anteposition (prenominal position) of the enclitic article *lui* / *lu*^s **[5a]**, **[5b]**. In Old Romanian, the two forms, with the article in poștposition and anteposition **[5c]**, **[5d]** occurred as free variants. It is worth noting that the use of the marker in anteposition excludes the one in poștposition (**lu(i) Arbănașului* LU(I).DAT Arbănaș.DEF.DAT). A sign of its grammaticalization is the fact

5. In Contemporary Romanian, *lu* LU(I).DAT is reștricted to popular uses.

that *lu(i)* LU(i).DAT in anteposition occurs also with masculine proper nouns that cannot be suffixed by the enclitic article *lui* [5e]. The enclitic marker *lu(i)* has had a double function since Old Romanian: analytic marker of the oblique cases⁶ + animacy marker⁷, as only animate nouns can be used with this marker [5f]. In the passage from Old to Contemporary Romanian, the occurrence of the marker in anteposition generalises with masculine proper nouns. The process of generalization with animate nouns has not finished yet; today, in colloquial Romanian, prenominal *lui* is extended to animate feminine nouns, and even to some pronominal plurals with an animate reference [5g].

[5a]	dau	<i>lui</i>	<i>Ion</i>		
	give.1SG	<small>LUI.DAT</small>	John		
	'I am giving to John'				
[5b]	trimit	<i>lui</i>	<i>tata</i>		
	send.1SG	<small>LUI.DAT</small>	father.DEF		
	'I am sending to my father'				
[5c]	“și	iar	a<m>mai	vândut	<i>lui</i> <i>Arbănaș</i> ”
	and	again	have.1SG = more	sold	<small>LUI.DAT</small> Arbănaș
	'and I've sold to Arbănaș again'				
[5d]	“Aceașta	moșie	vândut-am	noi [...]	
	this	property	sold=have.1SG	we	
	dumnealui	<i>Arbănașului</i> .”			(DÎ: XIII)
	him.POL.DAT	Arbănaș.DAT			
	'And we've sold this property to Arbănaș.'				
[5e]	<i>lui</i>	<i>Toma</i>	vs	<i>Tomei</i>	
	<small>LUI.DAT</small>	<i>Toma</i>	vs	<small>TOMA.DAT</small>	
	'to Toma'				
[5f]	trimit	<i>lui</i>	<i>Ion</i> , but	trimit	* <i>lui</i>
	send.1SG	<small>LUI.DAT</small>	John	send.1SG	<small>LUI.DAT</small>
	școala	așta			
	school.DEF	this			
	'I am sending to John'				

6. We mean the dative and the genitive when we use “oblique cases”.

7. For the characteristics of Romanian animate nouns, as opposed to inanimate nouns, see Pană Dindelegan (2021: 25–30).

[5g]	trimit	lui	Maria / lui	mama / lui
	send.1SG	LUI.DAT	Mary / LUI.DAT	mother.DEF / LUI.DAT
	aŝta / lu		dânsa (non-ŝtandard)	
	that.one.DAT / LU(i).DAT		her.POL.DAT	
	'I am sending to Mary / my mother / that one / her'			

Syncretism

The syncretism $(\text{Gen}_{F.SG} = \text{Dat}_{F.SG}) = (\text{Nom}_{PL} = \text{Gen}_{PL} = \text{Dat}_{PL} = \text{Acc}_{PL})$ is characteristic of Romanian bare feminine inflection both for nouns, and for adjectives **[6a]**, **[6b]**, regardless of the inflection type of the feminine noun or adjective, with both regular **[6a]**, **[6b]**, and irregular inflection **[6c]**. For their bare forms, the feminine nouns and adjectives display, as a result of their specific syncretism, an asymmetry with regard to the repartition of forms⁸. For their inflected forms, involving the use of articles, as well as for their pronominal forms, the repartition of the inflected forms becomes symmetrical, with syncretic forms grouped two at a time, in the singular and in the plural: $(\text{Nom}_{SG} = \text{Acc}_{SG}) \neq (\text{Gen}_{SG} = \text{Dat}_{SG})$ and $(\text{Nom}_{PL} = \text{Acc}_{PL}) \neq (\text{Gen}_{PL} = \text{Dat}_{PL})$. An exception is the 1st and 2nd person personal pronouns, where the dative cannot occur in genitival contexts **[7a]**, **[7b]**.

[6a]	(unei,	niŝte,	unor)
	a.FSG.GEN=DAT	some	a.PL.GEN=DAT
	frumoase		
	beautiful.SG.GEN=DAT=PL.NOM=ACC=GEN=DAT		
	case		
	house.SG.GEN=DAT=PL.NOM=ACC=GEN=DAT		
	'of / to a / some beautiful house(s)'		

8. For the “asymmetry” of feminine nouns, see Maiden (2014: 37); this asymmetry is the result of the general feminine syncretism GEN-DAT.SG = NOM-ACC-GEN-DAT.PL.

[6b]	(unei,	niște,	unor)	
	a.FSG.GEN=DAT	some	a.PL.GEN=DAT	
	luminoase			
	luminous.SG.GEN=DAT=PL.NOM=ACC=GEN=DAT			
	ștele			
	ștar.SG.GEN=DAT=PL.NOM=ACC=GEN=DAT			
	'of / to a / some luminous ștar(s)'			
[6c]	(unei,	niște,	unor)	
	a.FSG.GEN=DAT	some	a.PL.GEN=DAT	
	surori			
	sișter.SG.GEN=DAT=PL.NOM=ACC=GEN=DAT			
	vitrege			
	ștep.SG.GEN=DAT=PL.NOM=ACC=GEN=DAT			
	'of / to a / some ștep-sișter(s)'			
[7a]	datorită	mie,	datorită	ție
	thanks	me.DAT	thanks	you.DAT
	'thanks to me, thanks to you'			
[7b]	*împotriva ²	mie,	*împotriva	ție
	against	me.DAT	against	you. DAT

The history of this syncretism in the feminine is controversial. For traditional Romanian scholarship, this syncretism is inherited from Latin, where it occurs as a particularity of 1st declension feminine nouns (*mensa*_{NOM.SG} - *mensae*_{GEN.SG} - *mensae*_{DAT.SG} - *mensae*_{NOM.PL} 'table'). For others (see Sandfeld 1930: 187, Salvi 2011: 321), this would be a Balkan feature of Romanian, given its occurrence, with slight differences, in Bulgarian, Modern Greek and Albanian. Recently, there are authors (see Maiden 2015: 39–40) who claim that the loss of case distinctions took place during common Romanian (common Romanian is delimited before the separation of the four dialects, which happened between the Xth and the XIIth centuries). This is claimed to hold also for the case distinction of the singular feminine, as well as for the subsequent re-creation of the genitive-dative under the influence of the enclitic article. This latter process also starts with the 1st declension feminine nouns (with the following evolution stages: *casă-lei* > *casă-ei* > *case-ei* > *case-i* > *casei* 'house', where *-e* occurs as a result of the assimilation of *-ă* in the vicinity of the enclitic article, cf. Sala & Ionescu-Ruxăndoiu 2018: 386–387).

Regardless of the explanation (“Latin inheritance” vs “Balkan loan” vs “internal creation”), Romanian, across Romance, has this inflection characteristic of the syncretism of the two oblique forms in the singular feminine: Gen_{F.SG} = Dat_{F.SG}.

Syncretism concerns both the inflection of the oblique cases, and the analytic realization; the analytic marker *lui / lu* is common for the dative and the genitive, and, regarding the analytic-prepositional realization: the preposition *la* ‘at’ extends its uses of the dative, where it occurs initially as a grammaticalized preposition of direction, to the genitive [8].

[8]	urmările	medicamentului			
		vs (non-ștandard)	urmările	la	medicament
	effects.DEF	medicine.DEF.GEN			
		vs	effects.DEF	LA	medicine
	‘the effects of the medicine’				

Nevertheless, beyond the dative-genitive syncretism, Romanian has shown a tendency to differentiate the two cases. Thus, under certain syntactic conditions, a specific genitive marker was created, namely *al, a, ai, ale* (see [9a], [9b]). A note is to be made though, in the sense that a certain strict syntactic condition of this marker makes it impossible to use in any genitive context. Additionally, this newly created marker co-occurs with the inflectional marker (*al elevi*, lit. AL.MSG student.DEF.GEN, ‘of the student’), and thus the Gen=Dat syncretism continues to be functional.

[9a]	cărți	folositoare	copiilor
	books	useful.PL	children.DEF.DAT
	‘books useful to children’		
[9b]	cărți	ale	copiilor
	books(F)	AL.FPL=MSG	children.GEN
	‘children’s books’		

Polyfunctionality

Romanian datives show an obvious polyfunctionality in both syntax, and semantics.

Syntactic polyfunctionality

This characterisation is obvious pursuant to the use of the dative in any syntactic phrases; none of the other cases displays such an extensive distribution. The dative occurs in the verb phrase (VP), both as an argument, and as a non-argument. As an argument, it occurs as an indirect object, with transitive **[10a]**, and intransitive verbs **[10b]**, some of which lack a subject position **[10c]**.

[10a]	Trimit	copiilor	o	carte.
	send.1SG	children.DEF.DAT	a	book.ACC
	‘I am sending a book to the children.’			
[10b]	Copiiilor	le	place	cartea.
	children.DEF.DAT	them.DAT	likes	book
	‘The children like the book / like studying.’			
[10c]	Copiiilor	le	pasă	de
	children.DEF.DAT	them.DAT	care.3PL=3SG	of
	părinți / le	pare_bine	de	rezultat / li
	parents / them.DAT	are_glad	about	result / them.DAT
	se	urăște	de	școală.
	CL.REFL.3SG	hates	of	school
	‘The children care about their parents / they are happy about the result / they are fed up with school.’			

As a non-argument, the dative occurs in the following contexts.

i) In subordination to a verb, but in a non-argument position, it occurs as a locative dative adverbial **[11a]–[11c]**, a typical Romanian construction across Romance, explained through the Balkan Sprachbund, especially through the features common with Albanian (see Brâncuș 1960). The constructions with movement verbs **[11b]**, as well as with state verbs **[11a]** are specific for Romanian; these constructions also have a prepositional version with *la* ‘at’ **[11c]**, as an analytic equivalent of the dative.

[11a]	a	șta / a	rămâne / a	ședea / a	se	ține / a	se
	INF	sit / INF	remain / INF	ștay / INF	SE	hold / INF	SE
		așterne	locului				
		set	place.DEF.DAT				
		'ștay put'					
[11b]	a	se	duce	vânturilor			
	INF	SE	go	winds.DEF.DAT			
		'fly to the winds'					
[11c]	a	se	așterne	la drum,	a	șta	la un loc
	INF	SE	set	to way	INF	sit	to a place
		'be on the way, ștay put'					

ii) Also in subordination to the verb in a non-argument position, datives occur in constructions with “possessive dative” pronominal clitics, regardless of the type of possession (see Tasmowski 2000, Van Peteghem 2007): inalienable **[12a]**, **[12b]**, **[12c]** or alienable possession **[12d]**, **[12e]**. The possessive dative clitics are raised from the structure of a noun phrase, where they “cover” the current position of a Possessor, to an adverbial position, being engaged in long-distance coreferential chains **[13a]**. In the case of reflexive clitics, the relation is joined by the nominal subject **[13b]**. Van Peteghem (2016) makes a subtle observation by comparing two structures, both with pronominal clitics and both expressing inalienable possession, but the former with a dative clitic **[14a]**, and the latter with an accusative clitic **[14b]**. Although with close values, the corresponding syntactic structures are different: the accusative clitic occurs in an argument position, being subcategorised for by special verbs, such as *a dura* ‘to hurt’, *a mânca* ‘to eat’, *a uștura* ‘to itch’, while the dative clitic occurs in a non-argument position, reaching an adverbial position via movement (*ochii mei curg* > *îmi curg ochii* ‘my eyes are watery’).

[12a]	Și-a	scrântit	piciorul.
	him.REFL.DAT=has	sprained	leg.DEF
	'(S)He has sprained her / his leg.'		
[12b]	Și-a	rupt	gâtul.
	him.REFL.DAT=has	broken	neck.DEF
	'(S)He has broken her / his neck.'		

- [12c]** Greutatea mi-a rupt spatele.
weight.DEF me.DAT=has broken bačk.DEF
'The weight has broken my bačk.'
- [12d]** Și-a pierdut cartea.
her.REFL.DAT=has lošt book.DEF
'She has lošt her book.'
- [12e]** Mi-a aranjat grădina.
me.DAT=has setted-up garden.DEF
'(S)He has trimmed my garden.'
- [13a]** Mi_i-a pierdut [caietul t_{iPossessor}].
me.DAT=has lošt notebook.DEF
'(S)He has lošt my notebook.'
- [13b]** Profesorul_i și_i-a pierdut [caietul t_{iPossessor}].
teacher.DEF him.DAT=has lošt notebook.DEF
'The teacher has lošt his notebook.'
- [14a]** Îmi curg ochii.
me.DAT flow.3PL eyes.DEF
'I've got running eyes.'
- [14b]** Mă dor ochii, / Mă uștură ochii.
me.DAT ače.3PL eyes.DEF / me.ACC burn.3PL eyes.DEF
'My eyes hurt / burn.'

The dative occurs in the adjective phrase (AP) as well, as an indirect object, for adjectives subcategorising for an indirect object⁹ (*anterior procesului* 'prior to the process', *antipatic colegilor* 'unpleasant to colleagues', *avantajos studenților* 'advantageous for the students', *drag familiei* 'dear to the family', *specific limbii* 'specific to language'), either in the direct vicinity of the adjective **[15a]**, or in copular constructions (see the special discussion in Van Peteghem 1991), with a lexicalised copular verb **[15b]**. In certain structures within the adjective phrase, whose head is an adjective of verbal origin (*premergător* 'precursory' in **[15c]**), the occurrence of the dative has a different explanation, as it comes from the construction frame of the verb, transferred, through adjectivisation, to the new phrase **[15c]**.

9. A lot of them are neological adjectives, but not necessarily; see *drag* 'dear', *dușmănos* 'hostile'.

- [15a]** drag / oștil / dușmănos *mie*
 dear / hostile / unfriendly *me.DAT*
 ‘dear / hostile / unfriendly to me’
- [15b]** îmi este / rămâne drag / oștil / dușmănos
me.DAT is / remains dear / hostile / unfriendly
 ‘(s)he is / remains dear / hostile / unfriendly to me’
- [15c]** suferință premergătoare *morții*
 suffering preceding *death.DAT*
 ‘the suffering preceding the death’

The dative occurs rarely in some interjection phrases **[16]** and in the construction of some prepositions assigning the dative **[17]**.

- [16]** na-ți o carte!
 take_{INT}=you.DAT a book
 ‘Here is a book!’
- [17]** datorită / grație *copiilor*
 thanks / thanks *children.DEF.DAT*
 ‘thanks to the children’

Under special circumstances, the dative occurs in the structure of the noun phrase (NP), in phrases obtained through nominalisation, where the nominalised head maintains the construction frame of the verbal base, including the construction with a dative object **[18a]–[18c]**, with case marking **[18a]**, **[18c]**, or analytic-prepositional marking **[18b]**. Note the construction with the two co-occurring syncretic objects, in the dative and in the genitive **[18c]**. Romanian has ways to formally differentiate the two objects, by using, for either of them, analytic marking **[18a]**, **[18b]**.

- [18a]** asigurarea de bunuri *copiilor*
 supply.INF.RE.DEF of goods *children.DEF.DAT*
 ‘goods supply for the children’
- [18b]** trimiterea cărților *la* *grădinițe*
 send.INF.RE.DEF books.GEN to kindergartens
 ‘the sending of books to kindergartens’

[18c]	trimiterea	unor	ajutoare	copiilor
	send.INF.RE.DEF	a.PL	resources.GEN	children.DEF.DAT
	‘the sending of supplies to the children’			

The dative also occurs in noun phrases where the head is a relational noun (first of all, kinship terms), provided that the phrase, obligatorily bare, is in a “predicative” position, either as a subjective predicative complement **[19a]**, or as an apposition **[19b]**. This construction is frequent in Old Romanian **[19c]**; today the genitive is preferred **[19d]** or, if the relation is “symmetrical”, the form with a prepositional object (*cu* ‘with’-object **[19e]**).

[19a]	El (ii)	ește	tată / nepot	de frate	lui	Ion.
	he him.DAT	is	father / nephew	of brother	LUI.DAT	John
	‘He is John’s father. / He is John’s nephew (on his brother’s side).’					
[19b]	Andrei,	nepot	de frate	lui	Ion,	
	Andrew	nephew	of brother	LUI.DAT	John	
	a dispărut.					
	has disappeared					
	‘Andrew, John’s nephew (on his brother’s side), has disappeared.’					
[19c]	“un copilăș,	nepot	de fiu	Brâncovanului”	(NL: 279)	
	little-child	nephew	of son	Brâncoveanu.DAT		
	‘a little child, Brâncoveanu’s grandson’					
[19d]	un copil,	nepot	al	lui	Brâncoveanu	
	a child	nephew	AL.MSG	LUI.GEN	Brâncoveanu	
	‘a child, Brâncoveanu’s nephew’					
[19e]	Ileana,	soră	cu	Brâncoveanu		
	Ileana	sișter	with	Brâncoveanu		
	‘Ileana, Brâncoveanu’s sișter’					

Semantic polyfunctionality

The dative occurs with verbs that are semantically extremely different:

i) verbs of “assignation” or “orientation” of an object towards a Recipient (*a atribui* ‘to assign’, *a da* ‘to give’, *a oferi* ‘to offer’, *a trimite* ‘to send’, etc.), with the theta-grid [Verb+Agent+Theme+Recipient] **[20a]**;

ii) verbs of “appropriation” (*a fura* ‘to steal’, *a lua* ‘to take’, etc.), with the theta-grid [Verb+Agent+Theme+Source / Possessor] [20b];

iii) reporting verbs (*a zice* ‘to say’, *a spune* ‘to tell’, *a mărturisi* ‘to confess’, *a ordona* ‘to order’, etc.), with the theta-grid [Verb+Agent+Theme+Recipient] [20c];

iv) verbs of “causation” (*a cauza* ‘to cause’, *a pricinui* ‘to cause’, *a produce* ‘to produce’), with the theta grid [Verb+Agent / Stimulus / Cause+Recipient / Benefactive+Result] [20d];

v) “commission” verbs (*a făgădui* ‘to pledge’, *a promite* ‘to promise’, etc.), with the theta-grid [Verb+Agent+Theme+Recipient] [20e];

vi) verbs expressing orientation of an object towards a Benefactive (*a cumpăra* ‘to buy’, *a spăla* ‘to wash’), with the theta-grid [Verb+Agent+Theme+Benefactive] [20f];

vii) psychological verbs (*a conveni cuiva* ‘to agree upon’, *a-i păsa* ‘to care’, *a-i părea bine / rău* ‘to be happy / to regret’), with the theta-grid [Verb+Experiencer+Theme] [20g];

viii) verbs of physical sensation (*mi-e // mi se face greață / somn* ‘I’m nauseous / sleepy, I feel I’m getting nauseous / sleepy’ [20h], with the theta-grid [Verb+Experiencer+Theme].

A special thorough analysis of the type with the Experiencer realized either as a dative clitic, or as an accusative clitic, **îmi arde fața** ‘my face burns’ [20i], but **mă doare capul** ‘my head aches’, for inalienable possession, is found in Van Peteghem (2007, 2014); see also Van Peteghem & Iliaoaia (2017) and Iliaoaia & Van Peteghem (forthcoming) for the type in [20h].

[20a] *Îți trimit o carte.*

you.DAT send.1SG a book

‘I am sending you a book.’

[20b] *I-am furat o carte.*

him.DAT=have.1SG stolen a book

‘I have stolen a book from him / her.’

[20c] *I-am spus câteva cuvinte.*

him.DAT= have.1SG told a_few words

‘I’ve told him / her a couple of words.’

[20d] *I-am produs suferință.*

him.DAT=have.1SG produced suffering

‘I’ve made him / her suffer.’

- [20e]** *I-am promis ajutor.*
 him.DAT=have.1SG promised help
 ‘I’ve promised to help him / her.’
- [20f]** *I-am cumpărat o mașină.*
 him.DAT=have.1SG bought a car
 ‘I’ve bought him / her a car.’
- [20g]** *Îmi pasă de familie. Îmi pare-bine de rezultat.*
 me.DAT care of family me.DAT feel-good of result
 ‘I care about my family. I am happy about the result.’
- [20h]** *Mi-e greață.*
 me.DAT=is nausea
 ‘I feel sick.’
- [20i]** *Îmi arde fața.*
 me.DAT burns face.DEF
 ‘My face is burning.’

The dative is not used to express the main roles of Agent, Patient, Theme, but it lexicalises the other theta roles: Recipient, Experiencer, Benefactive, Source. The occurrence of complex roles of the type: Source / Possessor, Benefactive / Goal, Experiencer / Possessor explains both the diversity of theta-grids, and the syntactic diversity.

Ambiguity

Formal ambiguity

Given the syncretism of pronominal clitics *ne* ‘we.OBLIQUE’, *vă* ‘you.PL.OBLIQUE’, which correspond to both the dative, and the accusative, an archaic syntactic pattern like **[21]** may be interpreted as including either two direct objects, or a direct object and an indirect one.

- [21]** “*Acea mijlocire ne-o învață cu*
 that intercession us.DAT=it.ACC.3FSG teach.3PL with
pilda lor norodul cel israiltenesc.” (AD:145)
 parable.DEF their people.DEF CEL.MSG Jewish
 ‘The Jewish people teach us this intercession by their parable.’

Thematic role ambiguity

The complex roles Source / Possessor, Benefactive / Goal, Experiencer / Possessor (see *supra*) are a sign for alternative syntactic structures, as in the position of the same theta-role two syntactic realizations are available.

Syntactic instability

The dative is one of the objects of the verb with the highest syntactic instability, both in diachrony, in the passage from Old to Modern Romanian, and in synchrony, across Modern Romanian.

In the passage from Old to Modern Romanian

There are countless verbs that occur in Old Romanian in free variation as Dat / PP or Dat / Acc. The former category includes verbs such as *a se apropia* ‘come close, approach’, *a asculta* ‘listen, obey’, *a se asemăna* ‘resemble’, *a se atinge* ‘touch’, *a(-și) bate joc / joc* ‘mock’, *a se bizui* ‘rely on’, *a se bucura* ‘rejoice’, *a crede* ‘believe’, *a izbândi* ‘defeat’, *a (se) împăca* ‘agree’, *a (se) împreuna* ‘join, unite’, *a se îndulci* ‘surrender’, *a înțelege* ‘understand’, *a se lepi / lipi* ‘approach’, *a muri* ‘die’, *a (se) nădăjdui* ‘hope’, *a (-și) râde / ride* ‘laugh’, *a râvni / râmni* ‘crave’, *a se teme* ‘fear’, *a se veseli* ‘rejoice’ [22a], [22b]. The latter category includes verbs such as *a ajuta / ajuta* ‘help’, *a apăra* ‘defend’, *a auzi* ‘hear’, *bătjocuri* ‘mock’, *a cruța* ‘spare, forgive’, *a dosădi* ‘hurt’, *a iubi* ‘love’, *a înțelege* ‘understand’, *a judeca / giudeca* ‘judge’, *a milui* ‘take pity’, *a menți / minți* ‘lie’, *a opri* ‘stop’, *a răbda* ‘endure’, *a sluji* ‘serve’, *a stăpâni* ‘rule’, *a (în)vence* ‘defeat’¹⁰ [23a], [23b]. In Modern Romanian, the free variation is resolved by favouring either the dative, or the prepositional structure, or, in rarer cases, the same free variation is still available today (see *a ajuta cuiva / pe cineva* ‘to help someone.DAT / DOM ACC’).

[22a] “și Domnul bătu-și-gioc lor” (PH: 1^o)
 and God mock.PS.3SG=him.DAT them.DAT
 ‘and God mocked at them’

10. For more examples, see Pană Dindelegan (2016: 70–85).

vs					
[22a']	“și-șü	bătea_jocü	de	elü”	(CC2: 381)
	and=him.DAT	močk.IMPERF.3SG	of	him.ACC	
	‘and he mocked at him’				
[22b]	“veniți	să	ne	bucurăm	Domnului”
	come.IMP.2PL	SUBJ	US.REFL.ACC	rejoice.1PL	God.DAT
	‘come to rejoice in God’				
vs					
[22b']	“că	nu	se	bucură	dracul mieu de mine”
	because	not	SE	rejoices	devil.DEF my of me.ACC
	‘because my devil is not happy with me’				
[23a]	“Era	gata	<a>	agiuta	lor.” (DÎ: LXXXIX)
	be.IMPERF.3SG	ready	INF	help	them.DAT
	‘He was ready to help them.’				
vs					
[23a']	“ajută	a_mea	necredință”	(CT: 88 ^v)	
	help.IMP.2SG	mine	disbelief		
	‘help my disbelief’				
[23b]	“derept	aceasta	să	veți	asculta
	for	this	SUBJ	FUT.2PL	lišten.INF
	besedzilor			meale”	(PO: 241)
	conversations.DEF.DAT		my		
	‘and for that if you listen to my conversations’				
vs					
[23b']	“cum	să	asculte	pre	mine Faraon?” (PO: 198)
	how	SUBJ	lišten.SUBJ.3SG	PE	me.ACC Pharaoh
	‘How can Pharaoh listen to me?’				

Modern Romanian

The dative variation is more restricted, as many old constructions with the dative, calques of the foreign original language from which the translation was made, disappeared. Nevertheless, the variation is still present, either with one variant kept as an archaic variant **[24a]**, or with both variants currently in use **[24b]**, **[24b']**.

[24a]	Nu-și	crede	ochilor	și	urechilor.
					(syntactic archaism)
	not=him.REFL.DAT	believes	eyes.DEF.DAT	and	ears.DEF.DAT
					‘He could not believe his eyes and ears.’
[24b]	M-a	anunțat	ora	plecării.	
	me.ACC =has	announced	hour.DEF	departure.DEF.GEN	
	vs				
[24b']	Mi-a	anunțat	ora	plecării.	
	me.DAT =has	announced	hour.DEF	departure.DEF.GEN	
					‘He announced me the time of departure.’

Additionally, all the adverbial values of the dative (Recipient / Goal, Source, Benefactive) have disambiguating prepositional variants **[25a)–[25c]**.

[25a]	trimite	școlilor /	trimite	către	școli
	sends	schools.DEF.DAT /	sends	to	schools.ACC
					‘he is sending to schools’
[25b]	Vecinilor	le	fură	fructele	
	neighbours.DEF.DAT	them.DAT	steals	fruits	
	/ Fură	fructele	de-la	vecini.	
	/ steals	fruits	from	neighbours	
					‘He steals fruit from his neighbours.’
[25c]	Croșetează	nepoților	hăinuțe. /	Croșetează	
	knits	nephews.DEF.DAT	clothes /	knits	
	pentru	nepoți	hăinuțe.		
	for	nephews.ACC	clothes		
					‘(S)he knits clothes for her nephews.’

Explanations for this instability

Historically, variations occur greatly as a result of calquing the construction from the original language from which the translation was made. It is well known the case of *Palia de la Orăștie* (PO.1582), one of the few texts where the verb *a cruța* ‘to spare’ is built with the dative, following the Hungarian and Latin source texts after which the translation was made (Gafton & Arvinte 2007: 393). There are full lists of verbs in Densuşianu ([1938] 1968, II: 252–255) where the Slavonic source text

explains the construction with the dative. At the same time, however, explanations given by the internal semantics of the dative account for another series of syntactic variations. The fact that the dative ensures the lexicalisation of roles with adverbial semantics, as well as of complex roles is, without a doubt, an explanation for this instance of syntactic variation.

Romanian characteristics

Of the characteristics mentioned above, some are specific for the Romanian datives.

i) Within the noun phrase, the co-occurrence of dative and genitive syncretic forms is characteristic; this means the presence of two complements of the noun with different “derivational” evolutions (see [18c] above). To solve the ambiguity, Romanian offers internal disambiguating solutions, showing variation with respect to the type of realization (inflectional vs analytic), with two spell-out possibilities [26a], [26b].

[26a]	trimiterea	de	ajutoare	copiilor
	send.INF-RE.DEF	of	supplies.ACC	children.DEF.DAT
	‘sending supplies to children’			
[26b]	trimiterea	ajutoarelor	la / către	copii
	send.INF-RE.DEF	supplies.DEF.GEN	to	children.DEF.ACC
	‘sending the supplies to children’			

ii) The lexicalisation in a later stage of the language history of some prepositions assigning the dative, either as loan words (*grație* ‘grace’ < FR), or internal zero derivation (from a participial adjective: *datorită* ‘owing to’ and from a noun: *mulțumită* ‘thanks to’). Thus, the asymmetry of the two oblique cases is solved; under different circumstances, these two oblique cases share several features, in the sense that the list of prepositions assigning the genitive and the dative is added by new elements.

iii) The occurrence of the dative in specifically Romanian syntactic patterns (the Experiencer dative from constructions with psychological verbs [27a]–[27c] and from constructions with verbs of physical sensation [28], and, on the contrary, the absence of the dative from

double transitive constructions, where, instead of the Romance dative, Romanian uses the accusative clitic [29].

- [27a]** *Îmi* pasă de ceilalți.
me.DAT cares of the_others
'I care about the others.'
- [27b]** *Îmi* pare-bine de rezultat.
me.DAT feels-good of result
'I am happy about the result.'
- [27c]** *I* se urăște de școală.
him.DAT SE hates of school
'He is fed up with school.'
- [28]** *Îmi* este foame / frig / greață.
me.DAT is hunger / cold / nausea
'I am hungry / cold. // I feel sick.'
- [29]** *Mă* învață engleză.
me.ACC teaches English
'He teaches English to me.'

iv) For verbs of physical sensation and activity verbs for body parts, the synonymy (syntactic synonymy) of two structures is specific for Romanian, with dative and accusative clitics, both expressing inalienable possession [30a], [30b]. We should mention at this point that, in the case of the dative clitic, the possession refers to the object noun (*îmi spăl capul*, lit. me.DAT wash.1SG head.DEF 'I wash my hair'), while in the case of the accusative clitic the possession refers to the noun within the prepositional phrase (*mă spăl pe cap*, lit. REFL.1SG.ACC wash.1SG on head 'I wash my hair').

- [30a]** *Mi* se înroșește fața.
me.DAT SE gets-red.3SG face.DEF
= *Mă* înroșesc la față.
me.ACC get.red.1SG at face
'My face is getting red.'

[30b] *Îmi spăl părul / capul.*
 me.DAT wash.1SG hair.DEF / head.DEF
 = *Mă spăl pe păr / pe cap.*
 me.ACC wash.1SG on hair / on head
 ‘I’m washing my hair. / I am having my hair washed.’

v) The occurrence of the dative in non-argument adverbial positions, in syntactic patterns specific for Romanian: the locative dative **[31a]** and the possessive dative clitic (personal **[31b]** or reflexive clitic **[31c]**) with alienable possession.

[31a] *a şta locului*
 INF sit place.DEF.DAT
 ‘to stay put’

[31b] *Mi-a pierdut căţelul.*
 me.DAT=has loşt dog.DEF
 ‘(S)He has loşt my dog.’

[31c] *Mi-am pierdut căţelul.*
 me.DAT=have.1SG loşt dog.DEF
 ‘I’ve loşt my dog.’

References

- Brâncuş, Grigore, “Despre dativul locativ”, *Studii şi cercetări lingvistice* 11, 381–385, 1960.
- Densusianu, Ovide, *Histoire de la langue roumaine* I, II, Paris, Ernest Leroux, 1938.
 Romanian edition, *Istoria limbii române* I, II, Jacques Byčĕk (ed.), Bucureşti, Editura Ştiinţifică, 1961.
- Gafton, Alexandru & Arvinte, Vasile, *Palia de la Orăştie 1582*, II. *Studii*, Iaşi, Editura Universităţii “Al. Ioan Cuza”, 2007.
- Ilioaia, Mihaela & Van Peteghem, Marleen, “Dative experiencers with nominal predicates in Romanian: a synchronic and diachronic study”, *Folia Linguistica Historica*, forthcoming.
- Maiden, Martin, “Le rôle de la synonymie lexicale dans la formation du pluriel flexionnel en daco-roman”, *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 22, 35–50, 2014.

- , “The plural type *cărnuri* and the morphological structure of the Romanian feminine noun in diachrony”, in *Diachronic Variation in Romanian*, Gabriela Pană Dindelegan et al. (ed.), Cambridge, Cambridge Scholars, 33–54, 2015.
- Pană Dindelegan, Gabriela, “The syntactic frames of verbs and syntactic variation”, in *The Syntax of Old Romanian*, Gabriela Pană Dindelegan (ed.), Oxford, Oxford U.P., 70–88, 2016.
- , “The role of ‘animacy’ and of ‘mass’ meaning in the history of nominal morphology”, in *The Oxford History of Romanian Morphology*, Martin Maiden et al. (ed.), Oxford, Oxford U.P., 25–30, 2021.
- & Uță Bărbulescu, Oana, “The relationship between inflectional and prepositional-analytical oblique case marking in Romanian”, in *Periphrasis and inflexion in diachrony: a view from Romance*, Adam Ledgeway et al. (ed.), University of Cambridge / University of Oxford / The University of Manchester, forthcoming.
- Sala, Marius & Ionescu Ruxăndoiu, Liliana, *Istoria limbii române I*, București, Univers Enciclopedic Gold, 2018.
- Salvi, Giampaolo, “Morphosyntactic persistence”, in *The Cambridge History of the Romance Languages I. Structures*, Martin Maiden et al. (ed.), Cambridge, Cambridge U.P., 318–81, 2011.
- Sandfeld, Kristian, *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Paris, Champion, 1930.
- Tasmowski, Liliane (ed.), *The Expression of Possession in Romance and Germanic Languages*, Cluj, Clusium, 2000.
- Van Peteghem, Marleen, *Les Phrases copulatives dans les langues romanes*, Wilhelmsfeld, Gottfried Egert, 1991.
- , “Sur un cas particulier de la possession inaliénable en Roumain : la construction *mă doare capul*”, in *Studii de lingvistică și filologie romanică : hommages offerts à Sanda Reinheimer Rîpeanu*, Alexandra Cuniță et al. (ed.), București, Editura Universității din București, 572–582, 2007.
- , “La construction à datif épistémique : une structure modale ou évidentielle ?”, *Langages* 193, 1, 99–112, 2014 ([doi:10.3917/lang.193.0099](https://doi.org/10.3917/lang.193.0099)).
- , “Verbs of pain and accusative subjects in Romanian”, *Atypical predicate-argument relations* 33, 3–26, 2016.
- & Iliaia, Mihaela, « Nu mi-e frică de nimic: une structure *mihi est* en roumain ? », in *Hommages offerts à Maria Iliescu*, Adriana Coștăchescu & Cecilia Mihaela Popescu (ed.), Craiova, Editura Universitaria, 313–327, 2017.

Old Romanian Sources

- AAM : Antim Ivireanul, *Așezământul mănăstirii Antim* (București), in *Opere*, București, Minerva, 1972.
- AD : Antim Ivireanul, *Predici*, Editura Academiei, 1962.
- CC² : Coresi, *Cartea cu învățătură*, publicată de Sextil Pușcariu și Alexie Procopovici, București, Atelierele Grafice Socec, 1914.
- CL : Coresi, *Liturgierul lui Coresi*, București, Editura Academiei, 1969.
- CP¹ : Coresi, *Psaltire slavo-română*, in *Psaltirea slavo-română (1577) în comparație cu psaltirile coresiene din 1570 și din 1589*, București, Editura Academiei RSR, 1976.
- CT : Coresi, *Tetraevanghel*, in *Tetraevanghelul tipărit de Coresi. Brașov 1560 - 1561, comparat cu Evangheliarul lui Radu de la Mănăști. 1574*, Florica Dimitrescu (ed.), București, Editura Academiei, 1963.
- DÎ : *Documente și însemnări românești din secolul al XVI-lea*, text stabilit și indice de Gheorghe Chivu et al., București, Editura Academiei, 1979.
- NL : Ion Neculce, *Letopiseșul Țării Moldovei și O samă de cuvinte*, text stabilit, glosar, indice și studiu de Iorgu Iordan, București, Editura de Stat pentru Literatură și Artă, 1959.
- PH : *Psaltirea Hurmuzaki*, studiu filologic, studiu lingvistic și ediție de Ion Gheție și Mirela Teodorescu, București, Editura Academiei Române, 2005.
- PO : *Palia de la Orăștie*, text stabilit și îngrijire editorială de Vasile Arvinte, Ioan Caproșu și Alexandru Gafton, Iași, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2005.
- Prav : *Pravila ritorului Lucaci*, text stabilit, studiu introductiv și indice Ion Rizescu, București, Editura Academiei, 1971.
- SB : Alexandru Rosetti, *Scrisori românești din arhivele Biștriței (1592- 1638)*, București, Casa Școalelor, 34-75, 1944.

Specialisation through competition: *habeo* vs *mihi est* from Latin to Romanian

Jasper Vangaever¹

Sorbonne Université, EA STIH
and Universiteit Gent
Jasper.Vangaever@ugent.be

Mihaela Iliaoaia

Universiteit Gent
mihaela.ilioaia@ugent.be

Résumé • Cet article porte sur l'évolution de la compétition entre *habeo* et *mihi est* dans des constructions possessives et expérientielles du latin au roumain. Contrairement aux autres langues romanes, qui ont généralisé *habeo* dans les deux types de constructions, le roumain maintient les deux formes. Sur la base des acquis théoriques sur le rôle du concept de compétition fonctionnelle dans le changement linguistique, nous avançons que la compétition entre *habeo* et *mihi est* en roumain se fixe en termes de différenciation, chacune des deux formes se spécialisant dans des domaines fonctionnels différents. Nous menons une étude diachronique sur corpus, exploratoire mais pionnière, afin de vérifier cette hypothèse à la lumière de données empiriques examinées quantitativement.

Introduction

Like other languages, Latin has different ways to express prototypical possession, defined as a relation of ownership between an animate

1. This author's research is realised within the context of the ANR / DFG project PaLaFra.

possessor and a concrete possessee that can in some way be used by the possessor (Bolkeštein 2001: 269). Among these strategies, two cross-linguistically recurrent patterns can be distinguished: a transitive pattern, in which a verb of possession is combined with a (potentially pro-dropped) nominative NP and an accusative one [1], and an intransitive pattern, in which the verb *esse* ‘to be’ is combined with a nominative NP and a dative one [2] (Bolkeštein 2001: 269).

- | | | |
|------------|------------------|-------------|
| [1] | Librum | habeo. |
| | book.ACC | have |
| | ‘I have a book.’ | |
| [2] | Mihi | eſt liber. |
| | I.DAT | is book.NOM |
| | ‘I have a book.’ | |

The accusative NP in the transitive pattern and the nominative NP in the intransitive pattern are sometimes abstract instead of concrete, as in respectively [3] and [4].

- | | | |
|------------|-------------------|--------|
| [3] | Febrim | habeo. |
| | fever.ACC | have |
| | ‘I have a fever.’ | |
| [4] | Mihi febris | eſt. |
| | I.DAT fever.NOM | is |
| | ‘I have a fever.’ | |

These abstract NPs code the possessee, and hence the transitive and intransitive patterns do not express a relation of prototypical possession, but an experience (Bolkeštein 1983: 83–84, 2001: 269, Fedriani 2011: 310, Pinkšter 2015: 108, Danesi & Barðdal 2018: 23).

In most Romance languages, the intransitive pattern is entirely lost, while the transitive pattern is preserved in both possessor [5] and experiencer [6] contexts, as shown for French [5a], [6a], Spanish [5b], [6b], and Italian [5c], [6c] (Stolz *et al.* 2008, Van Peteghem 2017).

- [5a]** Pierre a un livre.
[5b] Pedro tiene un libro.
[5c] Pietro ha un libro.
 Peter has a book
 ‘Peter has a book.’
- [6a]** Pierre a faim.
[6b] Pedro tiene hambre.
[6c] Pietro ha fame.
 Peter has hunger
 ‘Peter is hungry.’

Romanian, on the contrary, retains both patterns (Pană Dindelegan 2013: 186). As in Latin and in the other Romance languages, the transitive pattern appears in both possessor **[7]** and experiencer **[8]** contexts.

- [7]** Am un fiu.
 have a son.ACC
 ‘I have a son.’
- [8]** Am frică.
 have fear.ACC
 ‘I am afraid.’

As to the intransitive pattern, as in Latin, it can be used in possessor **[9]** and experiencer **[10]** contexts, but its use in possessor contexts is restricted to identificational clauses: the nominative NP is the predicate of another, potentially pro-dropped, nominative NP acting as the subject of *fi* ‘to be’ and being referentially identified by the “property-denoting nature of the possessee NP” (Pană Dindelegan 2013: 186).

- [9]** Ioana îmi este cumnată.
 Ioana me.DAT is sister-in-law.NOM
 ‘Ioana is my sister-in-law.’
- [10]** Mi-e frică.
 me.DAT-is fear.NOM
 ‘I am afraid.’

The aim of this paper is to explore the evolution of the patterns in **[1]–[4]** from Latin to Romanian, and to examine how this evolution

differs from that toward the other Romance languages. This paper is written in honour of Marleen Van Peteghem. Our comparative Romance perspective echoes the spirit of this author's own work, and our focus on Romanian reflects her lifelong interest in this most isolated and distinct of the Romance languages.

The general evolution of the patterns in **[1]–[4]** is well known, but a detailed account is currently lacking. This is due to the absence of a coherent theoretical framework to properly assess this evolution, and of quantitatively oriented corpus-based studies within the history of Latin and in the transition from Latin to the individual Romance languages. To fill both of these gaps is too ambitious for this article. Hence, we will restrict ourselves to (i) the elaboration of a theoretical framework capable of accounting for the evolutionary trends mentioned in the existing literature and (ii) an exploratory, quantitatively oriented diachronic corpus study of Romanian aiming to scrutinise the idiosyncratic position of this language among the Romance languages.

This paper is structured as follows. First, we will present the theoretical framework of this study. Then, we will use this framework to synthesise the current knowledge of the patterns in **[1]–[4]** in Classical Latin and to coherently sketch their evolution from Latin to Romance in general. This latter section will propose a new hypothesis for the evolution of these patterns from Latin to Romanian, which will be empirically examined in a final section. A conclusion will be drawn at the end of the paper.

Theoretical framework

The evolution of the patterns in **[1]–[4]** will be explored within a model of language change based on the concept of functional competition. At the same time, these patterns will be conceived of as constructions in the sense described in Construction Grammar. The current section aims to define the kind of linguistic structures called “constructions” in this framework and to examine the concept of functional competition.

Construction Grammar

Construction Grammar, as developed in particular by Goldberg (1995, 2006) and Croft (2001), is a usage-based theory of language. In this

theory, constructions are defined as unique and conventional associations of form and function. For instance, the noun *avocado* combines a specific form (i.e. a string of phonemes having a phonetic realisation in spoken language and a graphical one in written language) and a specific meaning (it denotes a tree or the fruit of this tree). This combination is unique and conventionalised, and should as such be either acquired (L1) or learned (L2). Constructions show different degrees of internal complexity and lexical specificity. In addition to words like *avocado*, they include, among other types, prefixes (e.g. *pre-*) and idioms (e.g. *give the Devil his due*). Contrary to the modular approach of Generative Grammar, in which the arbitrary character of language is relegated to the lexicon, while syntax consists of the association of lexical units, Construction Grammar admits that syntactic constructions are also pairings of form and function. For example, the ditransitive construction involves a subject, a verb, and two objects on the formal side, and evokes a transfer of an entity by an agent to a beneficiary on the functional side (Goldberg 2006: 5). Due to the association of this meaning with the form in **[11a]**, it is possible for verbs like *slide*, which do not intrinsically evoke a transfer, to express nonetheless such a scenario **[11b]**, and thus behave like verbs denoting a transfer through their lexical semantics, like *give* **[11c]** (Goldberg 2006: 7).

[11a]	Subj	V	Obj ₁	Obj ₂
[11b]	He	slides	a book	to Mary.
[11c]	He	gives	a book	to Mary.

Constructions are the minimal units of language. Their inventory in a given language is referred to as the “constructionicon”, by analogy to the term “lexicon” (Goldberg 1995: 5, 2006: 64).

Functional competition

In linguistics, the concept of functional competition is a commonly used metaphor to refer to “the selection struggle among alternative forms at language production” (Fonteyn 2019: 53). The strength of this struggle depends on the degree of formal or functional similarity between the alternatives: the higher their similarity, the stronger their

competition (Berg 2014: 344). Competition is the strongest when the alternatives combine formal and functional similarities (Berg 2014: 344).

When two forms engage in competition over some functional domain, two main scenarios can be distinguished (De Smet *et al.* 2018: 198). Either one of the alternatives is favoured and causes its competitor to decline or even disappear (Leech *et al.* 2009), or each of them subsists, but specialises in distinct functional domains (Torres Cacoullos & Walker 2009). The outcomes of these scenarios, called respectively “substitution” and “differentiation” by De Smet *et al.* (2018: 198), have a similar effect on the language system: they increase its degree of isomorphism (De Smet *et al.* 2018: 198–199). Isomorphism refers to the situation in which there is a functionally motivated division of labor between the forms of a given language, in line with the more general idea that “a difference in syntactic form always spells out a difference in meaning” (Bolinger 1968: 127). Languages are claimed to naturally develop an increasing degree of isomorphism, ideally providing its users with one form for one function(al domain). Hence, competition has gained an important role in diachronic linguistics.

Functional competition may manifest itself on the level of syntactic constructions. The so-called “dative alternation”, illustrated in [12], is a typical case in point (Levin 2008).

[12a] He gives her a book.

[12b] He gives a book to her.

***Habeo* and *mihī est* in Classical Latin**

This section gives a more detailed description of the patterns in [1]–[4] in Classical Latin. It will be argued that these patterns are syntactic constructions in the sense described above, and that functional competition exists both between the possessor [1]–[2] and the experienter patterns [3]–[4].

Formal and functional properties of *habeo* and *mihi est*

Possessor *habeo* and *mihi est*

In Classical Latin, the transitive pattern in [1] and the intransitive pattern in [2] have different formal, but similar functional properties (Bolkeštein 2001: 269). From a formal viewpoint, the transitive pattern contains a verb of possession, a potentially pro-dropped nominative NP, and an accusative NP. The nominative NP is the subject of the verb of possession and the accusative NP acts as its direct object. The verb of possession is in principle lexically unspecified, but it is mostly realised by *habere* ‘to have’. Hence, we will restrict our attention to the pattern with this verb, all the more because this pattern is the only one of interest in the evolution to be examined here. On a functional level, the transitive pattern codes a relation of prototypical possession: the subject denotes an animate possessor, while the object expresses a concrete possessee that can in some way be used by the possessor (Fedriani 2011: 310). A schematic representation of this pattern is given in [13].

[13] NP_{NOM} NP_{ACC.CONCR} V_{habere}

As to the intransitive pattern, on the formal side it combines the verb *esse* ‘to be’, a nominative NP, and a dative NP. The nominative NP is the subject of *esse* (and cannot be pro-dropped), while the dative NP is more difficult to analyse (Pinkšter 2015: 108). Some authors take it as the second argument of *esse*, without however detailing its specific syntactic function (Bolkeštein 1983: 83–84, 2001: 269, Fedriani 2011: 310, Pinkšter 2015: 107–108). Others analyse it as an adjunct (Scherer 1975: 126, Stassen 2009: 49–50), but since it cannot be omitted without altering the meaning of *esse*, this analysis is excluded. Compare [2] and [14]: in the absence of the dative pronoun *mihi* ‘to me’, the meaning of *est* shifts from ‘is’ to ‘exists’, thus causing the sentence to express the existence of a book instead of its state of possession by the speaker.

[14] *Eŝt liber.*
is book.NOM
‘There is a book.’

On the functional side, the intransitive pattern also codes a relation of prototypical possession: the nominative NP codes the possessee, while the dative NP has the role of possessor (Fedriani 2011: 310). Bolkeštein (1983: 83–84, 2001: 275) takes the dative NP as an experiencer instead of a possessor, but this analysis is excluded due to the concrete character of the nominative NP. Pinkšter (2015: 107–108) hesitates between an experiencer and recipient analysis of the dative NP, but its status as a recipient, though more plausible than its experiencer status, is less likely than its possessor analysis (the pattern does not express a transfer, and thus does not involve a recipient). The scholars defending the adjunct analysis of the dative NP ascribe it the semantic role of beneficiary (Scherer 1975: 126, Stassen 2009: 49–50). However, this analysis is as unlikely as its recipient status (for the same reason, i.e. the absence of a transfer). A schematic representation of the intransitive pattern is given in [15].

[15] NP_{DAT} V_{esse} NP_{NOM.CONCR}

Since they are conventionalised pairings of a specific form and a specific meaning, the transitive and intransitive patterns in [1]–[2] hold as syntactic constructions in the sense described above. Henceforth, the constructions in [1]–[2] will be referred to as respectively “possessor *habeo*” and “possessor *mihi est*”.

Experiencer *habeo* and *mihi est*

As in the case of [1]–[2], the transitive and intransitive patterns in [3]–[4] have different formal, but similar functional properties. The transitive pattern shares its formal properties with possessor *habeo*: *habere* is combined with a (potentially pro-dropped) nominative NP and an accusative NP, the former acting as the subject of *habere* and the latter as its direct object. By contrast, the function of the transitive pattern in [3] differs from that of possessor *habeo*: instead of a relation of prototypical possession, it codes an experience (Bolkeštein 1983: 83–84, 2001: 269, Fedriani 2011: 310, Pinkšter 2015: 108, Danesi & Barðdal 2018: 23) or, in the terminology of Stassen (2009), a relation of abstract possession: the subject assumes the role of experiencer (or abstract possessor), whereas the

object has the role of abstract possessee (or stimulus) (Fedriani 2011: 313). This transitive pattern is schematised in [16].

[16] NP_{NOM} NP_{ACC.ABSTR} V_{habere}

Since they have different functional properties, caused by the concrete vs abstract character of the object, the patterns in [1] and [3] are distinct form-function pairings, i.e. constructions.

As to the intransitive pattern in [4], its formal analysis is identical to that of possessor *mihi est*: the verb *esse* combines with a nominative and a dative NP, the former being the subject of *esse* and the latter its second argument. The analysis of this dative NP is subject to the same debate as in the case of possessor *mihi est*, and its argument analysis is again most plausible (for the reasons expounded above). On a functional level, the intransitive pattern in [4] differs from that of possessor *mihi est* by evoking an experience instead of a relation of prototypical possession, just like the transitive pattern in [3]. The nominative NP has the role of abstract possessee, while the dative NP encodes the experiencer (Bolkestein 1983: 83–84, 2001: 275, Fedriani 2011: 310, Danesi & Barðdal 2018: 23). A representation of this intransitive pattern is given in [17].

[17] NP_{DAT} V_{esse} NP_{NOM.ABSTR}

Due to their difference in function, caused by the concrete vs abstract character of the dative NP, the intransitive patterns in [2] and [4] are different form-function pairings, to the image of their transitive counterparts (Danesi & Barðdal 2018: 23). In the remainder of this paper, the transitive and intransitive patterns in [3]–[4] will be referred to as respectively the “experiencer *habeo*” and “experiencer *mihi est*”².

2. According to some authors (e.g. Bauer 2000: 174, 193), experiencer *mihi est* historically derives from possessor *mihi est*. However, this hypothesis is questioned or even rejected by others (e.g. Fedriani 2011: 311, Danesi & Barðdal 2018: 23). Danesi & Barðdal (2018: 23) propose an analysis of experiencer *mihi est* as a sub-construction of the dative subject construction.

Functional competition between *habeo* and *mihi est*

As mentioned above, possessor *habeo* and *mihi est* have distinct formal, but similar functional properties. The same holds for experiencer *habeo* and *mihi est*. Since constructions with similar functional properties often enter in competition, it comes as no surprise that competition exists between *habeo* and *mihi est* in both possessor and experiencer constructions (Baldi & Nuti 2010: §2, Fedriani 2011: 310–311). This competition exists from the earliest texts onward, and might be inherited from Indo-European (Fedriani 2011: 311).

However, the competition between *habeo* and *mihi est* is not absolute (Fedriani 2011: 310–311). In particular, a *habeo* construction can always be replaced by a *mihi est* construction, while the opposite substitution does not hold. This disequilibrium between *habeo* and *mihi est* is due to a difference regarding the nouns that occur in possessor and experiencer constructions: the range of the concrete nouns coding the possessee in possessor constructions is open with both *habeo* and *mihi est*, while the inventory of the abstract nouns filling the stimulus slot in experiencer constructions is restricted with both verbs, though more significantly with *habeo* (Baldi & Nuti 2010: 260–261, Fedriani 2011: 311). This shows that *mihi est* is more specialised in experiencer contexts than *habeo*. In the oldest texts, experiencer *mihi est* is moreover preferred over *habeo*, which is reflected in a higher frequency (Baldi & Nuti 2010: 260–261, Fedriani 2011: 311–312)³. Yet, instances of experiencer *habeo* are attested already in the earliest period (Fedriani 2011: 311–312), contrary to what is claimed by Löfstedt (1963: 76–78). From the 1st c. BC onward, experiencer uses of *habeo*, as in [18], gain in frequency, putting gradually an end to the absolute dominance of *mihi est* (Fedriani 2011: 311–312)⁴.

3. In Plautus' texts, the ratio of *mihi est* against *habeo* in experiencer constructions is 35:7 (Baldi & Nuti 2010: 260–261).

4. There are no quantitatively oriented corpus studies of experiencer *habeo* from this century onward, let alone of its competition with experiencer *mihi est*. Hence, no figures can be mentioned. An increasing frequency of *habeo* in experiencer constructions can nonetheless be observed, at least in absolute numbers.

[18] Si cui venae sic moventur,
 if REL.DAT veins.NOM so tremble
 is habet febrim. (Cic. *De fato* 15)
 he has fever.ACC
 ‘If his veins tremble in this way, he has a fever.’

The increasing use of *habeo* instead of *mihi est* in experiencer constructions is due to the fact that the original constraints on the object of *habeo*, *i.e.* that it should be a concrete noun denoting an object that can somehow be used by the possessor, gradually loosen (Löfstedt 1963, Fedriani 2011: 310–311). *Habeo* thus “started out as more concrete, preferably used to denote temporary possession”, but subsequently developed “more abstract senses such as experiencing physical feelings and emotions” (Fedriani 2011: 310). Put differently, speakers came to gradually exploit the use of *habeo* in experiencer contexts, leading to a more intense selection struggle between this construction and experiencer *mihi est*.

Fedriani (2011: 310) analyses the passage from concrete to abstract possession (or experience) within the light of the concept “ideas are objects metaphor”. This metaphor conceives of the mind as a container and of abstract entities, such as feelings and emotions, as objects stored in it (Kövecses 2000: 89). This is in line with the more general idea that the use of abstract nouns consists of “a linguistic technique that allows actions and processes to be treated as if they were things” (Seiler 1983: 52).

***Habeo* and *mihi est* from Latin to Romance**

After having detailed the formal and functional properties of possessor and experiencer *habeo* and *mihi est* in Classical Latin, we will explore in this section their evolution in Late Latin and from Late Latin to Romance. As noted in the introduction, the evolution of these constructions has the same outcome in all Romance languages, except Romanian. Hence, their evolution from Latin to Romance will be examined in two separate sections.

From Latin to the Romance languages other than Romanian

In Late Latin, *habeo* and *mihi est* still occur in both possessor and experiencer constructions. From Classical Latin, the language also inherits the competition between possessor *habeo* and *mihi est*, on the one hand, and between experiencer *habeo* and *mihi est*, on the other. At this stage of the language, however, the competition between *habeo* and *mihi est* gains in intensity and, more significantly, starts settling in favour of *habeo*, both in possessor and in experiencer constructions (Fedriani 2011: 311). Bearing in mind that the two main outcomes of functional competition are substitution and differentiation, the generalisation of *habeo* at the cost of *mihi est* is to be analysed in terms of “constructional substitution” (Fedriani 2011: 311). Empirical evidence supporting this evolution comes from the Romance languages themselves: while *mihi est* is entirely lost in these languages, *habeo* can still take as its object both concrete and abstract nouns, and thus occur in possessor as well as in experiencer constructions (cf. [5]–[6]) (Stolz *et al.* 2008, Van Peteghem 2017).

The fundamental question raised by this evolution is why the competition between *habeo* and *mihi est* settled in favour of *habeo* in both constructions instead of leading to a division of labour (e.g. *habeo* replacing *mihi est* in possessor contexts and *mihi est* replacing *habeo* in experiencer contexts). In other words, why did the competition between *habeo* and *mihi est* settle in terms of substitution instead of differentiation? According to Fedriani (2011: 312–313), two factors have played a role:

- *Habeo* might have become preferred over *mihi est* because it was perceived as a more expressive construction. Arguments in favour of this hypothesis come from a number of Latin authors. For instance, in his comment on verse 40 of Terentius’ *Andria*, the IVth c. AD grammarian Donatus explicitly testifies of the expressivity of *habeo*: “Plus dixit ‘in memoria habeo’ quam si dixisset ‘scio’” (“‘I have in memory’ means more than ‘I know’”).
- At the same time, the substitution of *mihi est* by *habeo* is part of a much more general, syntactic evolution: the victory of *habeo* over *mihi est* corresponds to the victory of a tran-

sitive pattern over an intransitive one. This replacement is thus to be seen within the overall shift of the language (and of Indo-European in general) toward a more transitive syntax (cf. Bauer 1993: 65).

The precise role of these factors in the substitution of *mihi est* by *habeo* is unknown, but the syntactic pressure exerted by the spread of transitivity is probably more significant. Since the replacement of the intransitive *mihi est* pattern by the transitive *habeo* pattern is part of a large-scale, Indo-European syntactic drift, one might raise the question why it did not take place in the transition from Latin to Romanian.

From Latin to Romanian

Contrary to the other Romance languages, Romanian preserved both *habeo* and *mihi est*, in possessor as well as in experiencer contexts (cf. [7]–[10]) (Pană Dindelegan 2013: 185–186). The survival of *habeo* and *mihi est* in the two constructions excludes that their competition in the transition from Latin to Romanian settled in terms of substitution. Given that the other main outcome of functional competition is differentiation, it is thus expected that *habeo* and *mihi est* specialised in different possessor and experiencer contexts.

This hypothesis, proposed on the basis of theoretical insights gathered from diachronic research on competing constructions in other languages, is to this day unexplored. This is partly due to the fact that, with respect to Romanian, scholarly attention has almost exclusively focused on *mihi est* (hence *fi* ‘to be’)⁵. The lack of attention for *habeo* (hence *avea* ‘to have’) could reside in its transitive character: as in the other Romance languages and like many other two-place verbs, *avea* can govern as its object both concrete and abstract nouns. Therefore, it may occur in both possessor and experiencer constructions, just like in Latin. Because of its transitive character, its use in the two constructions might have been taken for granted, and, as a corollary, considered less worthy of closer scrutiny. However, a diachronic study of *avea* in Romanian could

5. Discussions of the verbs *fi* and *avea* are abundant, but they mainly focus on their use as competing auxiliaries (e.g. Dragomirescu 2010, Pană Dindelegan 2010, Ledgeway 2015).

indicate whether its competition with *fi* settled in terms of differentiation, or whether another, cross-linguistically less recurrent outcome of functional competition is to be assumed. The interest of such a study becomes even clearer when looking at the outcome, in present-day Romanian, of the two *fi* constructions.

The use of experiencer *fi* is widespread, but restricted to contexts in which the abstract possessee is realised by an NP denoting a psychological or physiological state, such as *foame* ‘hunger’ [19] (Pană Dindelegan 2013: 186)⁶.

[19]	Mi-e	foame.
	I.DAT-be.1SG	hunger.NOM
	‘I am hungry.’	

If, in the transition from Latin to Romanian, the competition between experiencer *habeo* and *mihi est* settles in terms of differentiation, it could thus be expected that, in Romanian, *avea* is specialised in contexts where the stimulus is a state other than a psychological or psychological one. This hypothesis will be referred to as the “Experiencer Differentiation Hypothesis.”

As to possessor *fi*, its use in present-day Romanian is confined to identificational contexts (Pană Dindelegan 2013: 186). These are contexts where the nominative NP is the predicate of another, potentially pro-dropped, nominative NP. This NP is the subject of *fi*, and its referent is identified by the “property-denoting nature of the possessee NP” (cf. [9]) (Pană Dindelegan 2013: 186). The dative NP, in its turn, encodes the possessor of the subject predicate NP. Contrary to *fi*, *avea* cannot occur in identificational contexts, but is instead specialised in regular possessor constructions (cf. [7]). In other words, *avea* replaced *fi* in regular possessor contexts, as in the other Romance languages, but did

6. The formal analysis of experiencer *fi* is subject to debate. It has traditionally been analysed in the same way as its Latin source, i.e. as an intransitive construction in which the nominative NP is the subject of *fi* and the dative NP its second argument (Pană Dindelegan 2013: 186). More recently, another analysis has been proposed: the nominative NP and *fi* form a complex predicate and the dative NP is its non-canonically marked subject (Iliaia & Van Peteghem forthcoming). This debate falls outside the scope of this study.

not entirely oust it from the language system. Rather, it caused *fi* to acquire a new possessor function and to specialise in this use.

The substitution of *fi* by *avea* in regular possessor contexts could indicate that, in the transition from Latin to Romanian, *habeo* specialised in possessor constructions at the expense of its use in experiencer constructions. The extant use of experiencer *avea* in present-day Romanian could be explained in two ways:

- It might reflect an archaic way of expression that still competes with *fi*, but that will eventually disappear in favour of the latter and enable *avea* to completely specialise in possessor constructions. In this scenario, the language evolves toward a neat division of labor between the two patterns: *avea* becomes restricted to possessor constructions and *fi* to experiencer constructions. We will call this hypothesis the “Possessor Experiencer Differentiation Hypothesis”.
- *Avea* might be preserved in experiencer constructions, specialising in the contexts from which experiencer *fi* is excluded. The resulting division of labor is the outcome of the aforementioned Experiencer Differentiation Hypothesis.

The aim of the final part of this study is to empirically examine these two hypotheses, so as to determine how the competition between *avea* and *fi* settled in Romanian.

Empirical investigation: *avea* vs *fi* in Romanian

In order to explore these hypotheses, two diachronic corpus studies have been performed. The first one aims to examine Possessor Experiencer Differentiation Hypothesis, *i.e.* the hypothesis of an emerging division of labor between *avea* and *fi*. Since *fi* is excluded from regular possessor constructions and is thus confined to experiencer constructions, we will examine this hypothesis by analysing to which extent *avea* specialises in possessor instead of experiencer constructions. To this end, we will compare the ratio of concrete vs abstract nouns occurring as its object from a diachronic viewpoint. The second corpus study will explore the Experiencer Differentiation Hypothesis, *i.e.* the hypothesis of an emerging division of labor between *avea* and *fi*

within the group of experiencer constructions. To this purpose, we will compare the range of the abstract nouns used in the *avea* and *fi* patterns.

Our corpus covers the entire documented history of Romanian, viz. the period between the XVIth and the XXIst c. The corpus up to the XXIst c. coincides with that used in Illoaia & Van Peteghem (forthcoming) and is drawn from the database *Sketch Engine*. The corpus from the XXIst c. is drawn from the web-corpus *Romanian Web 2016*. Following Gheție (1997), we divided the first three centuries into two distinct periods: 1500–1640 and 1641–1780⁷.

The two corpus studies have been conducted based on a distinct dataset, each of them covering the entire span between the XVIth and the XXIst c.:

- So as to explore to which extent *avea* specialises in possessor instead of experiencer constructions, we selected an arbitrary set of 50 occurrences of *avea* per period. These occurrences have been retrieved by a query aiming to select all instances of *avea* used with a noun in a pre- or postverbal position at a maximal distance of two words⁸. The ratio of concrete vs abstract nouns used as the object of *avea* in the history of Romanian will thus be examined on the basis of a total number of 250 instances.
- In order to investigate to which extent *avea* and *fi* specialise in different experiencer contexts, we selected an arbitrary set of 50 instances of *avea* and *fi* used in combination with an abstract noun. These data have been retrieved by a query serving to select all occurrences of *avea* and *fi* with a pre- or postverbal noun at a maximal distance of two words. All constructions containing a concrete instead of an abstract noun have been manually sorted out until we reached a set of 50 experiencer constructions per period for both *avea* and *fi*. However, the earliest period contains only 40 cases of experiencer *fi*. So as to allow a fair comparison of this pattern with experiencer

7. The year 1640 marks the end of the Early Old Romanian period. In this year was printed, at the Govora Monastery, the very first collection of legal, canonical, and civil laws in Romanian. As to the year 1780, it marks the beginning of Modern Romanian as well as the year of publication of the first important grammar of Romanian (*Elementa linguae daco-romanae sive valahicae*).

8. The hits retrieved by this query are randomised, in both corpora. For each period, we selected the first 50 instances.

avea in this period, the number of examples of the latter was reduced to 40. The initially planned set of 50 instances per pattern has been retained for all other periods, yielding a total number of 480 occurrences.

In the following sections, we will describe and discuss the results of the two corpus studies.

The Possessor Experiencer Differentiation Hypothesis

If the competition between *avea* and *fi* settles according to the Possessor Experiencer Differentiation Hypothesis, the use of *avea* with concrete nouns is expected to increase between the XVIth and the XXIst c. at the expense of its use with abstract nouns. However, this trend is not confirmed by our data. As shown in Figure 1, the number of concrete nouns acting as the object of *avea* is not only lower than the number of abstract nouns in the five periods, it also decreases in the course of time.

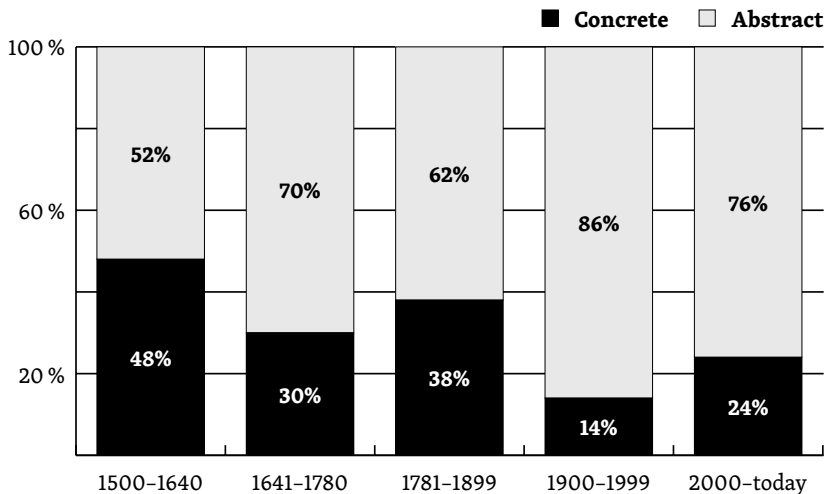


Figure 1 – Possessor vs experiencer *avea*

Hence, *avea* specialises in experiencer constructions, not in possessor ones. This disconfirms the Possessor Experiencer Differentiation

Hypothesis, and raises the question whether the competition between *avea* and *fi* settles according to the Experienter Differentiation Hypothesis.

The Experienter Differentiation Hypothesis

The Experienter Differentiation Hypothesis predicts that the competition between *avea* and *fi* in experienter constructions settles in terms of a specialisation in distinct sets of abstract nouns. In present-day Romanian, the nouns occurring with *fi* are held to be restricted to nouns denoting psychological or physiological states (Pană Dindelegan 2013: 186). Thus, the abstract nouns serving as the object of *avea* are expected to predominantly and, from a diachronic viewpoint, increasingly denote other types of experienceable stimuli.

Our first result confirming this hypothesis comes from the number of distinct lexemes attested in the stimulus slot of *avea* and *fi*. As shown in Table 1, the lexical variation of these lexemes is more than twice as high with *avea* than with *fi* in each of the five periods.

	<i>avea</i>	<i>fi</i>
1500–1640	28	13
1641–1780	42	15
1781–1899	36	16
1900–1999	45	13
2000–today	38	13

Table 1 – Lexical variation of the abstract nouns with *avea* and *fi*

As is well known, the lexical variation in some slot of a syntactic construction is an important parameter to measure the productivity of a construction, *i.e.* its degree of schematicity and, from the point of view of the language user, applicability: the more lexical variation there is, the more productive is the construction (Barðdal 2008: 22). In view of this, the results in Table 1 suggest that experienter *avea* is more productive than experienter *fi*. This conclusion is corroborated by another difference between experienter *avea* and *fi*, also pertaining to their productivity.

According to Barðdal (2008: 35), the productivity of a syntactic construction does not only depend on the lexical variation in its slots, but also on the semantic coherence between the items filling them: in a more productive construction, the fillers show a high degree of lexical variation and a low degree of semantic relatedness, while in a less productive construction, they have a low degree of lexical variation and a high degree of semantic coherence. Since experiencer *fi* is less productive than experiencer *avea*, the nouns coding the stimulus are expected to be semantically more related in the *fi* pattern than in the *avea* pattern. On the basis of Pană Dindelegan (2013: 186), the semantic relatedness of the nouns in the *fi* pattern is expected to manifest itself in a distinction between psychological and physiological states. For *avea*, no semantic categories have been proposed. According to the Experiencer Differentiation Hypothesis, however, the nouns used with *avea* are different from those occurring with *fi*. Hence, *avea* is expected to show a low frequency of psychological and physiological stimuli.

Globally speaking, these predictions are borne out by our data. With *fi*, the nouns exclusively denote psychological (e.g. *frică* ‘fear’) and physiological (e.g. *frig* ‘cold’) states, but only from ca. 1780 onward (Figure 2). Before this period, other types of abstract nouns are not excluded.

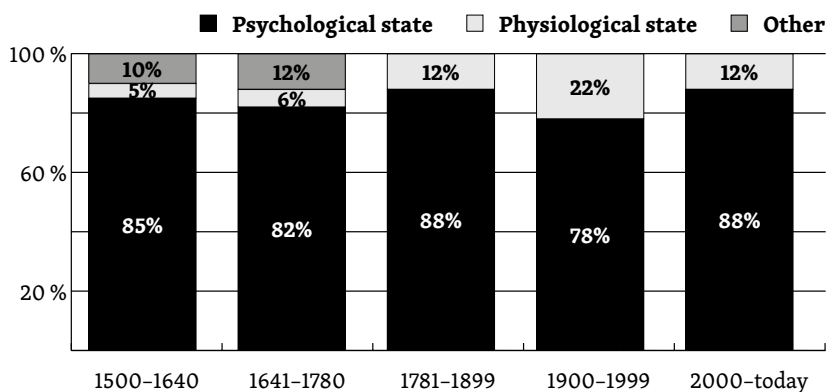


Figure 2 – Types of abstract nouns in the *fi* pattern

The residual group of nouns are extremely rare, but lexico-semanticly diverse. In our corpus, they are represented by three

diŝtinĉt lexemes: *ajutor* ‘help’, *folos* ‘use’, and *sărăcie* ‘poverty’. Since these nouns disappear from ca. 1780 onward, the evolution of *fi* corresponds indeed to a specialisation in the expression of physiological and especially psychological experiences.

The opposite trend holds for *avea*: in the earliest period, the nouns designating a psychological ŝtate outnumber those of the residual group, while from this period onward, the two types of nouns respectively decrease and increase in frequency (Figure 3). This tendency culminates in present-day Romanian, where almost 80% of all nouns belong to the residual group. The nouns denoting a physiological ŝtate are extremely rare and have a negligible role in the evolution of *avea*.

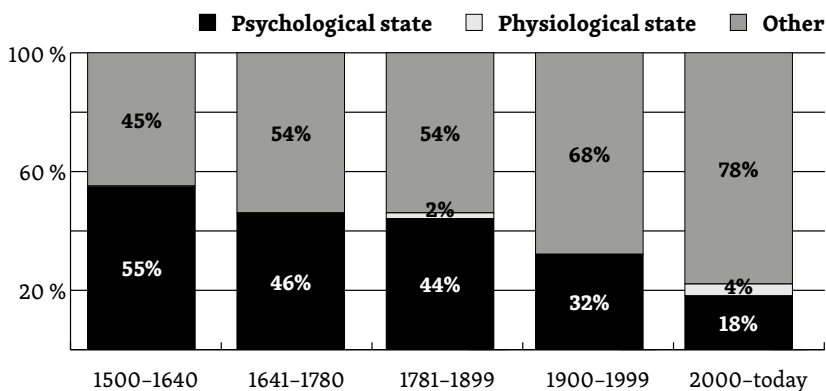


Figure 3 – Types of abstract nouns in the *avea* pattern

As in the case of *fi*, the nouns of the residual group in the *avea* pattern are lexico-semantically diverse, including, among others, *lumină* ‘light’, *obicei* ‘habit’, and *păcat* ‘sin’.

Taken together, Figures 1 to 3 show that the competition between *fi* and *avea* in the history of Romanian settles according to the Experiencer Differentiation Hypothesis. On the one hand, *avea* preserves its use in experiencer constructions alongside its use in possessor constructions (Figure 1). On the other hand, there emerges a division of labor between *avea* and *fi* within the group of experiencer constructions: *fi* specialises in the coding of physiological and especially psychological experiences (Figure 2), while *avea* specialises in the expression of all other types of experiences (Figure 3).

Conclusion

This paper examined the evolution of two constructions from Latin to Romanian: a transitive construction, in which the verb *habeo* is combined with an accusative NP, and an intransitive construction, in which the verb *esse* combines with a nominative NP. Depending on whether the NP is concrete or abstract, these constructions express respectively a relation of possession and an experience. In Classical Latin, competition exists between *habeo* and *mihi est* in both possessor and experiencer contexts. In the transition from Latin to most Romance languages, the evolution of *habeo* and *mihi est* is ruled by their competition and settles according to one of the main outcomes of functional competition, i.e. substitution: *habeo* replaces *mihi est* in both possessor and experiencer constructions, in line with the general shift of the language toward an increasingly transitive syntax.

In the transition from Latin to Romanian, the competition between *habeo* and *mihi est* settles in another way. As in the other Romance languages, *habeo* replaces *mihi est* in regular possessor constructions. However, possessor *mihi est* does not cease to exist, but specialises in a type of possessor constructions from which *habeo* is excluded: identificational constructions. Contrary to the other Romance languages, *habeo* does not replace *mihi est* in experiencer constructions. Instead, their competition settles in terms of differentiation, which is another recurrent outcome of functional competition: *mihi est* specialises in the coding of psychological and physiological experiences, while *habeo* specialises in the expression of all other types of experiences. The resulting division of labor is a typical example of how languages naturally develop an increasing degree of isomorphism through competition (cf. Bolinger 1968).

References

- Baldi, Philip & Nuti, Andrea, "Possession", in *New perspectives on historical Latin syntax*, Philip Baldi & Pierluigi Cuzzolin (ed.), Berlin, De Gruyter, 239–388, 2010.
- Barðdal, Jóhanna, *Productivity evidence from case and argument structure in Icelandic*, Amsterdam, Benjamins, 2008.

- Bauer, Brigitte, “The coalescence of the participle and the gerund / gerundive: an integrated change”, in *Historical Linguistics 1989*, Henk Aertsen & Robert Jeffers (ed.), Amsterdam, Benjamins, 59–73, 1993.
- , *Archaic syntax in Indo-European. The Spread of transitivity in Latin and French*, Berlin, De Gruyter, 2000.
- Berg, Thomas, “Competition as a unifying concept for the study of language”, *The Mental Lexicon* 9(2), 338–370, 2014.
- Bolinger, Dwight, *Aspects of language*, New York, Harcourt, Brace and World, 1968.
- Bolkeštein, Mačhteld, “Genitive and dative possessors in Latin”, in *Advances in Functional Grammar*, Simon Dik (ed.), Dordrecht, Foris, 55–91, 1983.
- , “Possessors and experiencers in Classical Latin”, in *Dimensions of possession*, Irène Baron et al. (ed.), Amsterdam, Benjamins, 269–283, 2001.
- Croft, William, *Radical construction grammar. Syntactic theory in typological perspective*, Oxford, Oxford U.P., 2001.
- Danesi, Serena & Barðdal, Jóhanna, “Case marking of predicative possession in Sanskrit. The genitive, the dative, the locative”, in *Non-canonically case-marked subjects. The Reykjavík–Eyjafjallajökull papers*, Jóhanna Barðdal et al. (ed.), Amsterdam, Benjamins, 181–212, 2018.
- De Smet, Hendrik et al., “The changing functions of competing forms: attraction and differentiation”, *Cognitive Linguistics* 29(2), 197–234, 2018.
- Dragomirescu, Adina, *Ergativitatea: tipologie, sintaxă, semantică*, Editura Universităţii, 2010.
- Fedriani, Chiara, “Experiential metaphors in Latin: feelings were containers, movements and things possessed”, *Transactions of the Philological Society* 109(3), 307–326, 2011 ([doi:10.1111/j.1467-968X.2011.01284.x](https://doi.org/10.1111/j.1467-968X.2011.01284.x)).
- Fonteyn, Lauren, *Categoriality in language change. The Case of the English gerund*, Oxford, Oxford U.P., 2019.
- Gheţie, Ion, *Istoria limbii române literare, Epoca veche (1532–1780)*, Bucharest, Editura Academiei, 1997.
- Goldberg, Adele, *Constructions: a construction grammar approach to argument structure*, Chicago, Chicago U.P., 1995.
- , *Constructions at work. The Nature of generalization in Language*, Oxford, Oxford U.P., 2006.
- Illoaia, Mihaela & Van Peteghem, Marleen, “Dative experiencers with nominal predicates in Romanian: a synchronic and diachronic study”, *Folia Linguistica Historica*, forthcoming.

- Kövecses, Zoltan, *Metaphor and emotion: language, culture and body in human body*, Cambridge, Cambridge U.P., 2000.
- Leech, Geoffrey et al., *Change in contemporary English: a grammatical study*, Cambridge, Cambridge U.P., 2009.
- Ledgeway, Adam, “Romance auxiliary selection in light of Romanian evidence”, in *Diachronic variation in Romanian*, Gabriela Pană Dindelegan et al. (ed.), Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 3–34, 2015.
- Levin, Beth, “Dative verbs: a cross-linguistic perspective”, *Linguisticae Investigationes* 31, 285–312, 2008.
- Löffstedt, Bengt, “Zum lateinischen possessiven Dativ”, *Zeitschrift für vergleichende Sprachwissenschaft* 78, 64–83, 1963 (<https://www.jstor.org/stable/40848107>).
- Pană Dindelegan, Gabriela, *Gramatica de bază a limbii române*, București, Editura Univers Enciclopedic Gold, 2010.
- , “The subject”, in *The Grammar of Romanian*, Gabriela Pană Dindelegan (ed.), Oxford, Oxford U.P., 100–125, 2013.
- Pinkster, Harm, *Oxford Latin syntax, vol. 1. The Simple clause*, Oxford, Oxford U.P., 2015.
- Seiler, Hansjakob, *Possession as an operational dimension of language*, Tübingen, Narr, 1983.
- Scherer, Anton, *Handbuch der lateinischen Syntax*, Heidelberg, Winter, 1975.
- Stassen, Leon, *Predicative possession*, Oxford, Oxford U.P., 2009.
- Stolz, Thomas et al., *Split possession. An areal-linguistic study of the alienability correlation and related phenomena in languages of Europe*, Amsterdam, Benjamins, 2008.
- Torres Cacoullou, Rena & Walker, James, “The present of the English future: grammatical variation and collocations in discourse”, *Language* 85, 321–354, 2009.
- Van Peteghem, Marleen, “Les structures de la douleur : sur le marquage de l’expérienteur dans les langues romanes”, in *De la passion du sens en linguistique : à Danièle Van de Velde*, Nelly Flaux et al. (ed.), Valenciennes, PU Valenciennes, 439–463, 2017.

L'amorce en grec néo-testamentaire du remplacement du datif par le génitif

Gunnar De Boel

Universiteit Gent

Gunnar.DeBoel@ugent.be

Résumé • D'Homère à la koinè impériale, on constate en grec une diminution de l'occurrence du datif au profit du génitif, tant comme marque du COI avec les verbes de privation, que dans son emploi « possessif ». L'emploi du génitif est rendu encore plus fréquent par la disparition des adjectifs possessifs au profit des formes clitiques des pronoms personnels au génitif. La loi de Wačkernagel peut toujours les déplacer derrière la première position tonique de la phrase, ce qui élargit leur portée à la phrase entière. Ainsi, la combinaison de cette règle syntaxique, qui transforme, dans la structure linéaire, ces pronoms personnels syntaxiquement adnominaux en compléments adverbiaux, avec le fait sémantico-pragmatique de la place éminente qu'occupent ces pronoms personnels au sommet de la hiérarchie universelle d'animéité, attribue à ce génitif déplacé une valeur de datif. Cela est démontrable quand on compare l'évangile de Marc, proche de la langue parlée, avec la version parallèle de Luc, plus soucieux de la norme classique à laquelle est soumise à nouveau la langue écrite (« atticisme »). Ainsi, tout est prêt pour le remplacement systématique du datif pronominal par le génitif dans toutes ses fonctions dans les siècles à venir.

Introduction : le datif en grec ancien

Le grec ancien fait, comme les autres langues indo-européennes anciennes, un large emploi du datif. Il connaît le datif lexical, régi par certains verbes bivalents et par les verbes trivalents (*casus dandi*) de donation, de communication, mais aussi d'échange, le datif possessif (distingué par Havers 1911 et appelé par lui *dativus sympatheticus*), le datif étendu ou du bénéficiaire (*dativus (in)commodi*) et le datif éthique (*dativus ethicus*). Dans tous ces emplois, le référent est typiquement humain, à l'opposé des emplois que le datif grec a hérités du locatif et de l'instrumental indo-européens par son syncrétisme avec ces cas.

Le remplacement du datif par le génitif, l'accusatif (dans les dialectes du nord) ou des tours prépositionnels est complet et irréversible en grec au x^e siècle (Humbert 1930 : 14, 190). Cette évolution rappelle le remplacement partiel, dans le système pronominal de plusieurs langues romanes, du datif morphologique par le génitif (*illorum* > FR *leur*, IT *loro*, RO *lor*), qui constitue un processus encore peu compris¹. La question de l'influence du grec sur la construction latine tardive reste posée (Löfstedt 1942 : 222-223), d'autant plus qu'en grec l'amorce de l'emploi du génitif pour le datif se trouve, comme nous le verrons, déjà dans la koinè, la langue grecque commune, du premier siècle de notre ère.

Ici les deux constructions qui forment cette amorce seront examinées : celle du COI avec les verbes privatifs, et celle du datif possessif.

Le COI des verbes privatifs en grec homérique et classique

Le datif du COI d'un verbe privatif est un datif lexical : il fait partie de la grille thématique du verbe. Selon l'interprétation prototypique du datif lexical, il exprime le sujet d'une prédication secondaire, sous-jacente, qui dénote une relation de possession : quand on donne quelque chose à quelqu'un, ce quelqu'un devient le propriétaire de ce quelque chose. L'extension – ou non – de l'emploi du datif auprès des verbes privatifs, comme 'enlever', où cette prédication

1. Cf. Van Peteghem (1999 : 91), Galdi (2002 : 117). Le syncrétisme du datif et du génitif que l'on constate en roumain (Van Peteghem 2011 : 264-265) fait partie des traits spécifiques qu'il partage avec d'autres langues balkaniques, notamment le grec, cf. Tomic (2006 : 6).

sous-jacente est annulée (Wettler 1980 : 304), forme, comme l'a montré Van Peteghem (1999 : 84-87), un point de différence significatif entre les langues : alors que le français la connaît, le russe, par exemple, ne la pratique pas.

Le grec, avec sa longue histoire, présente un renouvellement syntaxique intéressant, qui le conduira de l'emploi du datif avec les verbes privatifs à celui du génitif puis à celui du génitif morphologique à valeur dative. Dans la langue homérique, le plus ancien stade connu de l'emploi littéraire de la langue grecque (v. 800 av. J.-C.), il y a de nombreux exemples de datifs, aussi bien pronominaux que nominaux, régis par des verbes privatifs.

[1] Kai dē moi geras autos aphairesesthai
 et en effet me.DAT.CL récompense même enlever
 apeileis. (Il. 1.161)
 tu-menaces
 'Et tu menaces de m'enlever toi-même la récompense.'

Ce datif alterne, chez Homère, avec l'accusatif, dans une construction à double accusatif :

[2] [...] hōs em' aphaireitai Chrysēida Phoibos Apollōn.
 (Il. 1.182)
 comme moi.ACC enlève Chryséis.ACC Phébus Apollon
 ' [...] puisque Phébus Apollon m'enlève Chryséis.'

ou avec un complément au génitif-ablatif, soit introduit par une préposition (construction qui ne peut s'appliquer, dans la langue d'Homère, aux humains que quand ils sont morts) :

[3] apo toin esyla teuchea kala (Il. 11.110)
 de eux.GÉN.DUEL il-dépouilla armes belles
 'il dépouilla tous les deux de leurs belles armes'

soit sans préposition :

[4]	hōs	hote	mētēr	paidos	eergēi	myīan (Il. 4.130-131)
	comme	quand	mère	enfant.GÉN	écarte	mouche.ACC
	‘comme quand une mère, de son enfant, écarte une mouche’					

Mais quand ce génitif régi par un verbe privatif dénote le possesseur (dans l’acception très large qui est celle du génitif d’appartenance) de la chose qui lui est enlevée, il pourrait aussi être interprété comme étant adnominal.

[5]	Trōōn	hina	loigon	alalkoi (Il. 21.538)
	Troyens.GÉN	afin que	malheur.ACC	il-écarter
	‘pour écarter le malheur des Troyens’			

Comme dans la traduction française, la construction est ambiguë entre une interprétation ablative ou bien adnominale du génitif *des Troyens*, qui alterne d’ailleurs, ici aussi, avec le datif lexical.

[6]	hopōs [...]	Trōessi	de loigon	alalkoi (Il. 21.137-138)
	comment	Troyens.DAT	et malheur	il-écarterait
	‘comment il pourrait écarter le malheur des Troyens’			

Cela vaut aussi pour le génitif dans **[7]**, qui, selon l’interprétation conventionnelle, est un génitif-ablatif, traduit par ‘from’ en anglais, et par le ‘à’ du datif lexical en français.

[7]	ēmāti	tōi hot’	Achillēos	geras	autos	apēūrōn (Il. 19.89)
	jour	ce quand	Achille.gén	récompense	même.nom	j’enlevai
	‘le jour où, à Achille, j’ôtai moi-même sa récompense’					

La tradition se base sur le fait que le génitif alterne ici avec le datif **[1]** ou l’accusatif **[2]**, et qu’il dénote donc clairement un aĉtant. Néanmoins, rien ne nous empêche de l’interpréter comme étant adnominal, possibilité confirmée d’ailleurs par son équivalence à l’adjectif possessif.

[8] egō de ken autos helōmai ē teon ē Aiantos
 moi alors même je-prendrai ou ta ou Ajax.GÉN
 iōn geras (Il. 1. 137-138)
 en-allant recompense
 ‘j’irai prendre moi-même ta récompense ou celle d’Ajax’

Dans ce cas, **[7]** rejoindrait les nombreux exemples qui sont – sans doute à juste titre – analysés sans discussion comme des génitifs adnominaux, mais qui pourraient aussi bien être interprétés comme des génitifs-ablatifs.

[9] nyn gar ken heloi polin euryagyian
 maintenant car alors il-prendrait ville.ACC aux-larges-rues
 Trōōn (Il. 2.12-13)
 Troyens.GÉN
 ‘car maintenant il pourrait prendre (aux Troyens) la ville aux larges
 rues (des Troyens)’

En attique classique, la langue d’Athènes de trois à cinq siècles après Homère, d’une part la fréquence de ce datif avec les verbes privatifs diminue nettement, et de l’autre, le génitif à valeur ablative ne peut plus se passer de préposition que s’il est régi par un préverbe ablatif lui-même, ici *aph-* (élision de *apo* ‘de’).

[10] hoi pleonektai tōn allōn aphaïroumenoi ch̄rēmata
 (Xén. Mem. 1.5.3)
 les avares.NOM les autres.GÉN enlevant biens
 ‘les avares, en enlevant leurs biens aux autres’

Nous avons donc constaté que le datif lexical régi par un verbe privatif est référentiellement équivalent au génitif-ablatif (encore exprimable chez Homère par le génitif seul, sans préposition), et que, quand celui à qui l’on enlève quelque chose peut être considéré comme son possesseur, ce génitif pur est souvent également analysable comme étant adnominal.

Le datif possessif en grec homérique et classique

Le datif possessif dénote le possesseur d'une possession, soit inaliénable² :

[11]	Hērēi	d' ouk eĉhade	štēthos	ĉholon (Il. 4.24)
	Héra.DAT ³	et non	contenait	poitrine.NOM colère.ACC
	'mais Héra ne put contenir sa colère en sa poitrine'			

soit aliénable :

[12]	nēas	akeiomenon,	tas	hoi	xyneaxan
	navires.ACC	réparant,	que.ACC.PL	le.DAT.CL	brisèrent
	aellai (Od. 14.383)				
	tempêtes				
	'réparant ses navires que les tempêtes avaient brisés'				

Ce datif possessif alterne dès Homère avec un génitif clairement adnominal.

[13]	hetaroin	ep' ouata	pâsin	aleipsa	(ton kēron)
					(Od. 12.177)
	compagnons.DAT	sur	oreilles	tous.DAT	j'endusis (la cire)
	'j'ai bouché de cire les oreilles de tous mes compagnons'				

[14]	epi	d' ouat'	aleipsai	hetairōn	kēron	depsēsas
						(Od. 12.47-48)
	sur	et	oreilles	enduire	compagnons.GÉN	cire.ACC
	ayant-pétri					
	'mais pétris de la cire et, de tes compagnons, bouche les oreilles'					

Ce génitif adnominal va se confondre, dans l'évolution ultérieure du grec, avec le génitif régi par les verbes privatifs, d'autant plus que souvent l'objet enlevé ou tenu à l'écart est en réalité une possession, inaliénable ou non, du référent du datif. On remarquera

2. La possession inaliénable constitue le cœur de la construction du datif possessif, tant en indo-européen qu'en grec, cf. Havers (1911 : 3).
3. À Héra la poitrine : cet emploi adnominal du datif possessif, bien connu en français, existe aussi en néerlandais dans la construction, stigmatisée

que, dans ce cas, il y a deux raisons de mettre au datif la personne à qui on enlève quelque chose : ce datif est aussi bien lexical que possessif. Ainsi, chez Homère, quand l'objet direct d'un verbe privatif est 'la vie' (notion exprimée souvent par *thymos*, 'souffle, âme, [principe de] vie', ou par *psychè* 'âme'), possession inaliénable par excellence, on retrouve pour la personne dépouillée l'alternance des trois constructions mentionnées, et ceci aussi bien pour les pronoms personnels que pour les noms propres. On retrouve le datif :

[15] sy d' Hektori thymon apourās (Il. 21.296)
 toi et Heċtor.DAT âme.ACC ayant-ôté
 'et toi, après avoir ôté la vie à Heċtor'

mais aussi le double accusatif :

[16] Menoitou alkimon hyion Hektōr [...] thymon apēurā
 (Il. 16.827-828)
 Menoitios.GÉN vaillant fils.ACC Heċtor âme.ACC enleva
 'au fils vaillant de Menoitios, Heċtor enleva la vie'

ou le génitif :

[17] ē ho ge tōn pleonōn Lykiōn
 ou il donc les plus Lyciens.GÉN
 apo thymon heloito (Il. 5.673)
 (préverbe en tmèse) âme.ACC enlèverait
 'il ôterait la vie à un plus grand nombre de Lyciens'

La proximité de ce génitif-ablatif avec le génitif adnominal est démontrée une fois de plus par la possibilité de le remplacer par un pronom possessif.

- à tort, vu son *pedigree* - comme familière, qui remplace en langue parlée le génitif : *de kerel zijn hoed* 'le chapeau du gars' (litt. le gars son chapeau). Qu'il s'agisse bien d'un ancien datif ressort de l'équivalent allemand, considéré familier aussi, *dem Kerl sein Hut*. L'origine dative du tour explique pourquoi il est réservé aux possesseurs humains, cf. Van Bree (1990 : 204).

[18] ai ken emoi Zeus dōēi kammoniēn, sēn de
 si moi.DAT Zeus donne victoire ta et
 psychēn aphelōmai (Il. 22.256-257)
 âme.ACC j'enlève
 'si Zeus me donne de rester vainqueur, et de t'ôter la vie'

La différence subtile entre le datif possessif et le génitif adnominal tient au fait que le datif fait de son référent un aĉtant, ce qui n'est pas le cas du référent du génitif, qui est juste représenté comme possesseur et ne participe pas nécessairement à l'ac̄tion. Cela vaut pour une langue qui emploie encore couramment le datif possessif, telle que l'allemand moderne, comme pour le grec homérique. Ainsi, le datif dans :

[19] Der Kellner spuĉkte dem Gaĉt in die Suppe.
 le serveur craĉha au client.DAT dans la soupe
 'Le serveur craĉha dans la soupe du client.'

ne peut être utilisé que pour un client bien présent à la scène, et uniquement si le serveur craĉhe intentionnellement dans la soupe destinée à ce client. Le génitif dans :

[20] Der Kellner spuĉkte in die Suppe des Gaĉtes.
 le serveur craĉha dans la soupe du client

n'implique ni que le serveur ait cette intention, ni même que le client soit présent⁴.

Dans la langue homérique, cette distinction se vérifie à nouveau par la différence de traitement des vivants et des morts. Le datif est utilisé pour quelqu'un de vivant :

[21] Hektori d' hērmose teuĉhe' epi ĉhroī (Il. 22.256)
 Heĉtor.DAT et il-adapta armes à peau
 'il adapta les armes au corps d'Heĉtor'

alors que le référent du génitif est mort :

4. Exemples et interprétation de Wetzler (1980 : 305).

[22] prin Hektoros [...] haimatoenta čhitôna peri
 avant Hečtor.GÉN ensanglantée tunique.ACC autour
 štēthessi daïxai (Il. 16.840-841)
 poitrine déchirer
 ‘avant d’avoir déchiré la tunique ensanglantée autour de la poitrine
 d’Hečtor’

Un autre facteur qui influence le choix entre le datif et le génitif est l'égoïsme du sujet parlant, qui tend à se représenter lui-même, mais aussi celui à qui il parle, dans l'événement auquel ils participent, comme plus actifs et plus importants que les autres⁵. Il parle donc plus facilement de lui-même et de son interlocuteur au datif qu'au génitif, alors que la situation est inverse quand il parle d'autrui. Le vers suivant en est un exemple saisissant:

[23] thymos de moi essytai ēdē ēd' allōn
 âme et me.DAT.CL est-empressee déjà et autres
 hetarōn (Od. 10.485)
 compagnons.GÉN
 ‘mon âme m'y pousse, comme celle de mes compagnons’

On peut comparer, en grec classique :

[24] poly moi mallon ē tōn korybantiōntōn
 très me.DAT.CL plus que les corybantes.GÉN
 hē te kardia pēdai (Pl. Symp. 215e)
 le et cœur trépigne
 ‘je sens mon cœur trépigner plus fortement que celui des corybantes’

Nous touchons ici à un phénomène important pour l'économie du changement à venir. Il existe une hiérarchie universelle d'animéité (le degré auquel un référent est représenté comme animé, actif, défini), qui place les pronoms de la première et de la deuxième personne du singulier au sommet, suivi par le pluriel, puis la troisième personne du singulier, puis du pluriel, puis les noms propres et, tout en bas, les

5. Pour cette relation entre la notion d'égoïsme et le pronom au datif, cf. Zubin (1977 : 97).

appellatifs et enfin les animaux. L'importance pour la syntaxe du datif de cette hiérarchie qui joue, depuis les années 1970⁶, un grand rôle dans la discussion sur l'ergativité, était déjà connue de Havers en 1911. Cette hiérarchie explique aussi bien la proportion prédominante des pronoms dans l'emploi du datif possessif chez Homère que le rôle prépondérant que joueront ces pronoms dans la reconversion ultérieure du génitif en fonction dative. Sur les 550 datifs possessifs que reconnaît Havers chez Homère, il n'y a que 73 exemples de substantifs, contre 475 pronoms, dont 410 pronoms personnels, dont 330 formes clitiques du singulier. Par contre, la construction possessive (génitif ou adjectif possessif) qui alterne avec le datif possessif concerne presque autant de noms (190) que de pronoms (205), et, de ces derniers, il n'y a que 22 pronoms personnels⁷.

Le COI des verbes privatifs et le datif possessif dans la koinè

Aristarque (220-143 av. J.-C.), le fondateur de l'école philologique d'Alexandrie, note, à propos de la syntaxe des verbes privatifs, dans son commentaire sur [21] qu'Homère utilise ici le datif au lieu du génitif, seul cas normal dans cette construction à son époque. Il dit d'ailleurs la même chose à propos de l'accusatif de la personne dans la construction du tout et de la partie au double accusatif, qui alterne lui aussi avec le datif possessif.

[25] Hektora d' ainon achos pykase phrenas hēniochoio
(Il. 8.124)
Heċtor.ACC et terrible douleur voila âme.ACC écuyer.GÉN
'pour Heċtor, une terrible douleur voila son âme à cause de son
écuyer'

Ces commentaires d'Aristarque sont confirmés par la syntaxe de l'historien Polybe (mort vers 118 av. J.-C.), qui écrit encore sans complexe la langue grecque commune de son époque, la koinè, basée sur le dialecte attique classique mais désormais parlée par pratiquement tous les Grecs,

6. Le terme « animacy hierarchy » fut créé par Silverstein (1976), dans son étude de l'ergativité dans les langues australiennes.

7. Chiffres de Havers (1911 : 104).

avec les évolutions qu'une telle généralisation implique. Polybe n'utilise jamais le verbe *aphaireomai* 'enlever' avec le datif ou l'accusatif de la personne, mais toujours avec le génitif⁸, qui reste toutefois ambigu entre des interprétations ablative ou possessive.

[26]	tēn	nikēn	autōn	ho	cheimōn	apheileto (Pol. 3.75.1)
	la	viçtoire.ACC	les.GÉN	la	tempête	enleva
	'la tempête les a privés de victoire / a empêché leur victoire'					
[27]	aphelesthai	tēn	agnoian	tōn	pepišteukotōn	
	enlever	la	ignorance	les-ayant-cru.GÉN		
	toīs eirēmēnoīs (Pol. 9.33.1)					
	les	çhoses-dites.DAT				
	'détromper ceux qui ont cru à ces paroles'					

La koinè remplace aussi de façon systématique le datif possessif par le génitif :

[28]	epoiēsen	autoū	katachthēnai	tēs	kephalēs	
	il-fit	le.GÉN	être-versée	la	tête.GÉN	
	megiŝton keramion myrou (Pol. 26.2.13)					
	grande	jarre	aromate.GÉN			
	'il fit répandre sur sa (c'est-à-dire de l'homme) tête une grande amphore pleine de parfum'					

ou, dans la koinè de l'évangéliste Marc :

[29]	syntripsasa	tēn	alabaŝtron	katecheen		
	ayant-brisé	le	flacon-d'albâtre	elle-versa		
	autoū tēs kephalēs (Mc 14.3)					
	le.GÉN	la	tête.GÉN			
	'elle brisa le flacon d'albâtre et lui versa le parfum sur la tête'					

Dans ces deux exemples le génitif *autoū* prend la place du datif possessif *hoi* dans la syntaxe homérique :

8. Pour des exemples de cette construction dans la koinè, telle qu'elle est employée dans les papyrus privés, cf. Stolk (2015 : 113-114).

[30] kad d' ara hoi kephalês che'
 (tmèse) et donc le.DAT.CL tête.GÉN il-versa
 aÿtmena [...] Odysseus (Il. 23.765)
 haleine Ulysse
 'et Ulysse lui versa son haleine sur la tête'

L'emploi du génitif augmente donc sensiblement par ces deux constructions où il prend désormais systématiquement la place du datif. Or, il y a un autre phénomène qui va rendre cette augmentation spectaculaire dans la koinè : la quasi-disparition des adjectifs possessifs au profit du génitif des pronoms personnels, et surtout des formes non accentuées, clitiques, de ceux-ci⁹. Il faut savoir que tant le grec homérique que l'attique classique connaissent trois degrés d'insistance pour marquer la possession pronominale. Quand il s'agit d'appartenance naturelle (relations de parenté, esclave-maître, etc.) ou quand le contexte rend suffisamment claire l'appartenance, la langue classique fait l'économie de l'adjectif comme du pronom possessif, dès que l'article est présent ; la présence implicite du possesseur constitue donc le premier niveau. Le deuxième niveau implique l'emploi de l'adjectif possessif pour plus de clarté, mais ne convient pas pour énoncer un contraste. L'expression du contraste relève du troisième niveau, avec l'emploi du génitif du pronom réfléchi¹⁰.

Ces trois niveaux sont distingués nettement dans le plaidoyer que le rhéteur athénien Lysias écrit, vers 403 av. J.-C., pour Euphilètos, qui a tué l'amant de sa femme. Quand il parle d'elle, normalement l'article suffit :

[31] edoxe te moi hē gynē epsimythiōsthai (Lys. 1.17)
 il-sembla et me.DAT.CL la femme être-fardée
 'et il me semblait que ma femme s'était fardée'

Mais quand le texte aborde le thème de l'adultère, le locuteur ne veut laisser subsister aucun doute sur le fait qu'il s'agit bien de sa femme. Ici s'impose le deuxième niveau d'insistance, avec l'emploi de l'adjectif possessif.

9. Comme le syncrétisme du datif et du génitif, ce remplacement de l'adjectif possessif par des formes clitiques du pronom personnel fait aussi partie des balkanismes, cf. Tomic (2006 : 6).
 10. Cf. Humbert (1960 : 60), Schwyzler-Debrunner (1959 : 201).

[32] hē emē gynē hypo toutou tou anthrōpou ophtheisa
 (Lys. 1.8)
 la ma femme par ce le homme vue
 'ma femme, vue par cet homme'

Le troisième niveau enfin, emphatique, sert à exprimer un contraste.

[33] òimēn tēn emautoû gynaïka pasōn
 je-pensais la moi-même.GÉN femme toutes.GÉN
 sōphronestatēn eînai tōn en tēi polei (Lys.1.10)
 la-plus-sage être les.GÉN dans la ville
 'je pensais que ma propre femme était la plus sage de toutes les
 femmes dans la ville'

Or, dès Homère, et toujours en attique classique, au deuxième niveau l'adjectif possessif est concurrencé par le génitif des formes clitiques du pronom personnel (dorénavant « PPC ») :

[34] tous hyeïs mou, epeidan hēbēsōsi, timōrēsasthe
 (Pl. Apol. 41e)
 les fils.ACC me.GÉN.CL lorsque ils-seront-grands punissez
 'lorsque mes fils seront grands, punissez-les'

même si l'emploi de ces PPC reste minoritaire par rapport à celui de l'adjectif possessif. Cette situation changera avec l'avènement de la koinè, qui n'utilise presque plus l'adjectif possessif. En plus, la présence implicite du possesseur, qui caractérisait le premier niveau d'insistance, n'est plus ressentie comme suffisante, et d'autant moins que le registre sociolinguistique est plus vulgaire. Dans des textes comme les évangiles, plus ou moins proches du langage populaire, on assiste pour cette raison à une accumulation de ces génitifs¹¹.

Or, à partir de l'époque de l'indo-européen commun, la loi dite « de Wačkernagel » régit le placement des mots clitiques. Le comparatiste suisse constate, dans un article paru en 1892, que, la première position dans la phrase étant une position tonique, la deuxième est caractérisée par une faiblesse tonique qui attire les clitiques, de telle façon qu'ils vont

11. Cf. Mayser (1926 : 63), Blass, Debrunner & Rehkopf (1990 : 229).

se retrouver immédiatement après la première position accentuée de la phrase. Cette règle est encore appliquée systématiquement par Homère, comme dans [35], avec le PPC au génitif, qui alterne déjà avec le datif possessif, et l'accumulation de clitiques au v. 812 :

[35]	alla seu	ē	kamatos polyâix		gyîa
	mais te.GÉN	ou	fatigue	aux-multiples-assauts	membres
	dedyken	ē	ny	se	pou
	a-pénétré	ou	maintenant.CL	te.ACC.CL	quelque-part.CL
	deos	isçhei	(Il. 5.811-812)		
	peur	tient			
	'mais ou la fatigue aux assauts répétés a pénétré dans tes membres, ou quelque peur te tient là'				

Chez les auteurs postérieurs, la loi se mue en tendance, mais sans elle, il est impossible de rendre compte de la place du génitif remplaçant l'adjectif possessif dans cet exemple de Platon :

[36]	pionta	perienai,	heôs	an	sou	baros
	ayant-bu	te-promener,	jusqu'	à-ce-que	te.GÉN.CL	poids
	en	toîs	skelesi	genētai	(Pl. Phéd. 117a-b)	
	dans	les	jambes	devienne		
	'te promener, quand tu auras bu, jusqu'à ce que tes jambes s'alourdissent'					

ou d'Aristophane :

[37]	kalôs	ge	mou	ton	hyion, [...]	heurōn
	bien	donc.CL	me.GÉN.CL	le	fls.ACC	ayant-trouvé
	'c'est du beau, tu rencontres mon fils'					

Ces clitiques sont des enclitiques, qui font corps, d'un point de vue phonologique, avec le mot précédent, duquel normalement ils dépendent aussi syntaxiquement. Or, le génitif *sou* dans [36] dépend syntaxiquement du nom *skelesi* 'jambes', dont il est séparé par le sujet *baros* 'poids', tout comme le génitif *mou* dans [37] dépend du substantif *hyion* 'fils',

qu'il précède également. La seule raison qui les propulse vers le début de la phrase est bien la loi de Wačkernagel.

Les clitiques dans le grec du Nouveau Testament

Cette règle est encore active – que ce soit par son caractère phonologique toujours vivant ou par la tradition figée de la syntaxe qu'elle a provoquée – dans le grec du Nouveau Testament :

[38]	ta polla	se	grammata eis manian	peritrepei	
					(Ac 26.24)
	les nombreuses	te.ACC.CL	lettres	à folie	tournent
	'avec tout ton savoir tu tournes à la folie'				

où le PPC COD se retrouve après le premier mot accentué de la phrase, au plein milieu d'un groupe nominal auquel il est étranger, et séparé en plus par un complément prépositionnel du verbe dont il dépend. L'exemple est pris des *Actes des apôtres*, vraisemblablement écrits par Luc, évangéliste sensible aux charmes de l'atticisme, ce mouvement de retour de la langue littéraire au « bon usage » des auteurs attiques classiques (V^e-IV^e siècles av. J.-C.), qui débute au premier siècle de notre ère, quelques décennies avant la rédaction des évangiles. Mais aussi chez Marc, qui écrit par contre une koinè pure, c'est-à-dire le grec tel qu'il est parlé autour de lui, la syntaxe traditionnelle, façonnée par la loi de Wačkernagel, laisse nombre de traces : dans la phrase principale un mot mis en relief en position initiale, souvent un verbe, ainsi que, dans la phrase subordonnée, la conjonction – surtout *hina* 'pour que' – attirent les clitiques. Or, dans la langue du Nouveau Testament, les PPC sont parmi les rares survivants de la catégorie des clitiques, jadis si florissante en grec. La fréquence de leur occurrence s'est même multipliée par la généralisation de leur emploi au génitif, qui a donc comme résultat que ce clitique se retrouve parfois collé à un mot avec lequel il n'entretient aucune relation syntaxique ou sémantique :

[39] dexai sou ta grammata kai kathisas ta cheōs
 reçois te.GÉN.CL les lettres et assis vite
 grapson pentēkonta (Lc 16.6)
 écris 50
 ‘voici ton reçu, vite, assieds-toi et écris 50’

ou encore :

[40] autos Daud legei auton kyrion, kai pothen
 même David appelle le.ACC seigneur, et comment
 autoû eŝtin hyios ? (Mc 12.37)
 le.GÉN eŝt-il fils?
 ‘David lui-même l’appelle Seigneur ; alors de quelle façon eŝt-il son
 fils ?’

Cette montée ne fait donc pas nécessairement un aĉtant du PPC ; la règle de déplacement fonctionne de façon aveugle, sans téléologie. Mais parfois aussi le PPC monte ainsi vers une position qui, en attique classique revenu à la mode avec l’atticisme, eŝt normalement occupée par un datif possessif :

[41] apheilen autoû to ōtarion (Mc 14.47)
 il-enleva le.GÉN l’ oreille
 ‘il lui emporta l’oreille’

où le génitif pourrait être interprété comme un génitif adnominal préposé (ce que fait d’ailleurs Luc dans sa version **[42]**, qui remet le PPC derrière le nom dont il dépend) ou alors, selon la syntaxe classique, comme dépendant du préverbe *aph-* du verbe ‘enlever’. En tout cas, il dénote le possesseur de l’oreille et eŝt équivalent au datif possessif, cas par lequel il eŝt d’ailleurs traduit en français.

[42] apheilen to oûs autoû to dexion (Lc 22.50)
 il-enleva l’ oreille le.GÉN la droite
 ‘il lui emporta l’oreille droite’

Or, comme nous l'avons déjà vu, les pronoms personnels sont des mots spéciaux, dont les référents tendent à jouer un rôle actif dans la prédication. Prenons [43] :

[43] hoû ouk eimi egō axios hina lysō
 qui.GÉN non je-suis moi.NOM digne que je-dénoue
 autoû ton himanta toû hypodēmatos (Jn 1, 27)
 le.GÉN la lanière.ACC la sandale.GÉN
 '(celui) de qui je ne suis même pas digne de délier la lanière de sa sandale'

Sa structure linéaire (ou de surface) est la suivante :

[lysō [autoû [ton himanta [toû hypodēmatos]]]].

Elle correspond à une structure des constituants sous-jacente bien différente, où le PPC dépend d'un nom, qui dépend lui-même du nom tête :

[lysō [ton himanta [toû hypodēmatos [autoû]]]],

structure qui apparaît d'ailleurs telle quelle dans la version parallèle de Marc et de Luc.

[44] hoû ouk eimi hikanos kypsas lysai ton himanta tōn hypodēmatōn
 autoû (Mc 1.7 = Lc 3.16)
 'je ne suis pas digne, en me courbant, de délier la lanière de ses sandales'

Il est évident que dans [43] le PPC au génitif est extrait de sa position adnominale profonde pour monter vers la position postverbale où, en attique, on aurait pu s'attendre à un datif possessif, d'autant plus que le possesseur de la sandale est déjà exprimé par le génitif du pronom relatif *hoû*. Cette impression de valeur dative est encore plus forte dans [45].

[45] epoiēsen pēlon ek toû ptysmatos kai epethēken
 il-fit boue de le craçhat et applica
 autoû ton pēlon epi tous ophthalmous (Jn 9.6)
 le.GÉN la boue sur les yeux
 ‘Jésus fit de la boue avec sa salive et la lui applica sur les yeux’

Ici, le génitif du PPC, qui suit immédiatement le verbe, ne précède pas seulement le groupe nominal, que logiquement il devrait suivre, mais il en est séparé en plus par le COD *pēlón* ‘boue’. Le manuscrit D (du v^e ou vi^e siècle), un de ceux qui font le plus autorité, confirme cette impression, en remplaçant le génitif *autoû* par le datif *autôî*¹².

La confirmation prend le chemin inverse dans un exemple où Luc utilise un datif, qui ressemble à un datif possessif (qui serait toutefois unique dans le Nouveau Testament), mais qui est en réalité un datif lexical, régi par le verbe de donation par excellence.

[46] hydōr moi epi podas ouk edōkas (Lc 7.44)
 eau me.DAT.CL sur pieds non tu-donnas
 ‘tu ne m’as pas versé d’eau sur les pieds’

Néanmoins, ce datif a été ressenti comme un datif possessif par le copiste d’un des plus anciens manuscrits (sans compter les papyrus), le célèbre Sinaiticus, datant du milieu du iv^e siècle, qui le remplace par le génitif clitique *mou*. On pourrait évidemment objecter qu’il s’agit dans ces derniers exemples du sens qu’ont de leur langue des copistes qui écrivent deux ou trois siècles après la rédaction des évangiles. Mais il est un exemple du premier siècle même qui, si on peut se fier à l’unanimité des manuscrits, remonte à une intervention de Luc lui-même sur son modèle, Marc, qui écrit :

[47] Teknon, aphientai sou hai hamartiai (Mc 2.5)
 enfant.VOC, sont-remis te.GÉN.CL les péchés
 ‘Mon fils, tes péchés sont pardonnés’

Il s’agit ici du verbe *aphiēmi* ‘laisser, remettre’, qui en grec classique comme en koinè, et d’ailleurs chez les évangélistes eux-mêmes,

12. Cf. Merlier (1931 : 220), Pernot (1934 : 446-447).

se construit avec l'accusatif de la dette ou des péchés, et le datif de la personne à qui on les remet :

[48] panta apethēsetai tois hyiois tōn anthrōpōn,
 tout sera-remis les fils.DAT les hommes.GÉN,
 ta hamartēmata kai hai blasphemiai (Mc 3.28)
 les péchés et les blasphèmes
 'tout sera pardonné aux fils des hommes, les péchés et les blasphèmes'

Luc l'atticiŝte, qui ne cesse de corriger Marc dans le sens d'une langue plus classique, remplace le génitif clitique de **[47]** par un datif clitique, tout en le doublant de façon redondante d'un génitif clitique après son nom tête *hamartiai* 'péchés'.

[49] Anthrōpe, apheōntai soi hai hamartiai sou
 (Lc 5.20)
 homme, ont-été-pardonnés te.DAT.CL les péchés te.GÉN.CL
 'Homme, tes péchés t'ont été pardonnés'

Luc ne pourrait dire plus clairement qu'il considère que ce génitif est utilisé à tort¹³ au lieu d'un datif : témoignage précieux de l'amorce de la reconversion du génitif en fonction dative !

Conclusion

Le déplacement du PPC au génitif vers le début de la phrase est motivé, en dernière analyse, par une règle phonologique, qui tient uniquement compte des positions fortes et faibles dans la phrase, et n'a aucune visée autre que phonologique, comme le montre l'exemple **[39]** : le génitif

13. Le fait que Luc utilise plus loin (v. 7.48) la construction qu'il vient de corriger chez Marc n'est pas pertinent ici. Il le fait dans un passage qui n'a de pendant ni chez Marc ni chez Matthieu, et qu'il a donc ajouté lui-même. Or, cette construction appartient à la langue que parle tout le monde, lui compris. S'il la corrige, c'est par purisme. Cependant, c'est une chose de corriger le texte de quelqu'un d'autre sur sa table de travail, c'en est une autre d'appliquer les mêmes règles puristes à sa propre production spontanée : on sait la divergence qui peut exister entre les jugements explicites de grammaticalité d'un locuteur et son propre usage quand il ne se surveille pas. Pour d'autres cas où Luc introduit, dans des passages qui lui sont propres, des mots qu'aillieurs il corrige, cf. Lee (2013 : 305-306).

préposé continue de jouer un rôle strictement adnominal, et ne peut être considéré comme un aĉtant au niveau de la phrase. Mais il n'en reste pas moins que ce déplacement constitue une extraction du génitif du groupe nominal auquel il appartient syntaxiquement vers une position qui normalement est celle d'un complément de phrase ou du prédicat, comme le datif¹⁴. Cette montée du génitif avait bien été reconnue par les pionniers que furent Merlier et Pernot – les premiers linguistes qui ont étudié la langue du Nouveau Testament à partir de leur connaissance du grec moderne – comme amorce du remplacement du datif par le génitif en grec, mais ils ne la reliaient ni à la loi de Waĉkernagel ni à la valeur possessive du *dativus sympatheticus*. La « nouvelle disposition des mots dans la koinè parlée » (Merlier 1931 : 225) restait ainsi suspendue en l'air. Ces dernières décennies, la question est revenue sur le devant de la scène. Pour Horroĉks (2010 : 108-109), qui constate que dans la koinè le verbe se trouve souvent au début de la phrase, et qu'il est donc souvent suivi de ce génitif déplacé, le changement de l'ordre des mots est causé par la volonté de mettre en accord la phonologie (la loi de Waĉkernagel qui fait monter le PPC) et la syntaxe (le PPC monte vers la position après le verbe dont il dépend). Gianollo approuve cette hypothèse, qui relie l'activation de la réanalyse du génitif déplacé au changement syntaxique contemporain de l'ordre des mots, tout en considérant à juste titre que la valeur dative ainsi revêtue par le génitif n'est pas celle du datif éthique ou du bénéficiaire, comme le veut Horroĉks (2007 : 630 et 2010 : 116), mais bien celle du datif possessif. Gianollo (2010 : 126) explicite le fait, déjà observé par Havers (1911 : 65), que l'interchangeabilité du datif et du génitif tient à ce que le possesseur dans la construction du datif possessif entretient une relation sémantique à la fois avec le verbe et le groupe nominal. Mais elle fait à tort du caractère inaliénable de la possession la condition de la montée du génitif (Gianollo 2010 : 126). Cette vision téléologique est contredite par le fait, qu'elle mentionne d'ailleurs elle-même (*ibid.* : 121-122), que le référent du génitif déplacé n'est pas nécessairement affecté par l'action du verbe.

Il restait donc à voir comment la réanalyse de ce génitif en fonction de datif a pu avoir lieu, ce qui revient à se demander aussi pourquoi elle

14. L'hypothèse de la « montée du possesseur », rejetée par Lamiroy et Delbecque pour le français (1996 : 35), est donc manifestement la seule qui puisse rendre compte du phénomène en grec, comme en roumain, cf. Van Peteghem (2011 : 265-266).

n'a pas eu lieu bien avant, étant donné que le mécanisme existait déjà dans la langue homérique, et qu'il concernait déjà les génitifs clitiques (voir [35]).

Le vrai point de départ de tout ce changement syntaxique, auquel on n'a pas suffisamment prêté attention, réside dans cette multiplication, dans la koinè parlée, des PPC au génitif. Jusque-là, les clitiques avaient été surtout des particules de phrase ou des PPC au datif, des mots dont la place au début de la phrase ne posait aucun problème parce qu'ils portaient effectivement sur la phrase entière. Mais cela n'était plus le cas des PPC au génitif, qui ne portaient que sur le groupe nominal. Leur montée n'était évidemment autorisée que lorsqu'elle n'était pas cause d'ambiguïté, mais dès que cette condition était remplie, le clitique déplacé se trouvait à la position d'un complément de phrase, tout en gardant sa valeur adnominale de possession. Or, quand cette position adverbiale allait de pair avec une valeur potentielle de complément du prédicat, c'est-à-dire quand le référent du génitif pouvait être interprété comme affecté par l'action du verbe (Van Peteghem 2006 : 103), cela recréait automatiquement cette double appartenance (Van Peteghem 2011 : 265) qui avait précisément caractérisé l'ancien *dativus sympatheticus*, disparu dans la koinè. Le génitif, tout en continuant aussi de jouer son rôle de génitif adnominal quand il restait accolé à son nom tête, reprenait maintenant à son compte le rôle du datif possessif, mais sous sa propre morphologie. Il pouvait se préparer dorénavant à reprendre au datif ses autres rôles, processus que nous voyons déjà à l'œuvre dans les papyrus quelque peu postérieurs aux évangiles (Stolk 2017 : 198-210), et qui conduira, dans les dialectes grecs méridionaux dont est issue l'actuelle langue grecque standard, à cette accumulation de clitiques, où la même forme a tantôt valeur de génitif adnominal enclitique, tantôt de COI proclitique, comme dans [50] :

[50]	enas	filos	sou	sou	prosferi
	un	ami	te.GÉN.CL	te.GÉN.PROCL.COI	offre
	to	arthro	tou		
	le	article	le.GÉN.CL		
	'un de tes amis t'offre son article'				

Références bibliographiques

- Blass, Friedrich, Debrunner, Albert & Rehkopf, Friedrich, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1990.
- Galdi, Giovanbattista, « On the Latin Genitive: some special usages », in *Papers on Grammar VIII*, Gualtiero Calboli (dir.), Roma, Herder, 101-122, 2002 ([doi:10.1515/joll.2002.8.1.101](https://doi.org/10.1515/joll.2002.8.1.101)).
- Gianollo, Chiara, « External Possession in New Testament Greek », in *Papers on Grammar XI*, Gualtiero Calboli & Pierluigi Cuzzolin (dir.), Roma, Herder, 101-130, 2010 ([doi:10.1515/joll.2010.11.1.101](https://doi.org/10.1515/joll.2010.11.1.101)).
- Havers, Wilhelm, *Untersuchungen zur Kasussyntax der indogermanischen Sprachen*, Strasbourg, Trübner, 1911 ([doi:10.1515/9783111384566](https://doi.org/10.1515/9783111384566)).
- Horrocks, Geoffrey, « Syntax: From Classical Greek to the Koine », in *A History of Ancient Greek: From the Beginnings to Late Antiquity*, Anastassios-Fivos Christidis et al. (dir.), Cambridge U.P., 613-631, 2007 ([doi:10.1163/15699846-01401006](https://doi.org/10.1163/15699846-01401006)).
- , *Greek: A History of the Language and its Speakers*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2010.
- Humbert, Jean, *La Disparition du datif en grec (du 1^{er} au x^e siècle)*, Paris, Honoré Champion, 1930 (ark:/13960/t56f3cp05).
- , *Syntaxe grecque*, Paris, Klincksieck, 1960 (ark:/13960/t9676152f).
- Lamiroy, Béatrice & Delbecque, Nicole, « The possessive dative in Romance and Germanic languages », in *The Dative*, vol. 2, *Theoretical and contrastive studies*, William Van Belle & Willy Van Langendonck (dir.), Amsterdam, John Benjamins, 29-74, 1996.
- Lee, John, « The Atticist Grammarians », in *The Language of the New Testament: Context, History and Development*, Stanley Porter & Andrew Pitts (dir.), Leiden, Brill, 283-308, 2013 ([doi:10.1163/9789004236400_013](https://doi.org/10.1163/9789004236400_013)).
- Löffstedt, Einar, *Syntactica. Studien und Beiträge zur historischen Syntax des Lateins. Erster Teil: Über einige Grundfragen der lateinischen Nominalsyntax*, Leipzig, Harassowitz, 1942.
- Mayser, Edwin, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*, Berlin, De Gruyter, 1926.
- Merlier, Octave, « Le remplacement du datif par le génitif », *Bulletin de correspondance hellénique* 55, 207-228, 1931 ([doi:10.3406/bch.1931.2861](https://doi.org/10.3406/bch.1931.2861)).
- Pernot, Hubert, « Le génitif substitué au datif en grec », *Revue des études grecques* 47(223), 444-448, 1934 ([doi:10.3406/reg.1934.7187](https://doi.org/10.3406/reg.1934.7187)).

- Schwyzler, Eduard & Debrunner, Albert, *Griechische Grammatik*, vol. 2, *Syntax und syntaktische Stilistik*, München, Beck, 1959.
- Silverstein, Michael, « Ergativity and feature hierarchy », in *Grammatical Categories in Australian Languages*, Robert Dixon (dir.), Canberra, Australian Institute of Aboriginal Studies, 112-171, 1976.
- Stolk, Joanne, « Dative by genitive replacement in the Greek language of the papyri: a diachronic account of case semantics », *Journal of Greek Linguistics* 15(1), 91-121, 2015 ([doi:10.1163/15699846-01501001](https://doi.org/10.1163/15699846-01501001)).
- — —, « Dative and genitive case interchange in Greek papyri from Roman-Byzantine Egypt », *Glotta* 93, 182-212, 2017 (<https://www.jstor.org/stable/26356189>).
- Tomic, Olga, *Balkan Sprachbund. Morpho-syntactic features*, Dordrecht, Springer, 2006.
- Van Bree, Cor, *Historische taalkunde*, Leuven, Acco, 1990 (éd. 1996 : https://www.dbnl.org/tekst/bree001hist01_01).
- Van Peteghem, Marleen, « Datif vs accusatif : étude français-russe », *Verbum* 21, 81-92, 1999.
- — —, « Le datif en français : un cas structural », *French Language Studies* 16, 93-110, 2006 ([doi:10.1017/S0959269506002286](https://doi.org/10.1017/S0959269506002286)).
- — —, « Possessifs et cliticisation dans les langues romanes », in *Peregrinatio in Romania. Artículos en homenaje a Eugeen Roegiest con motivo de su 65 cumpleaños*, Renata Enghels et al. (dir.), Gent, Academia, 249-271, 2011.
- Wettler, Manfred, *Sprache, Gedächtnis, Verstehen*, Berlin, De Gruyter, 1980.
- Zubin, David, « The semantic basis of case alternation in German », in *Studies in Language Variation*, Ralph W. Fasold & Roger W. Shuy (dir.), Georgetown, Georgetown U.P., 88-99, 1977.

La promotion du datif en position sujet dans les constructions en *se laisser / se voir + Vinf*

Injoo Choi-Jonin

Université Toulouse Jean-Jaurès,

UMR LACITO

choi@univ-tlse2.fr

Véronique Lagae

Université polytechnique

Hauts-de-France, UR DeScripto

veronique.lagae@uphf.fr

Résumé • Les constructions réfléchies en *se laisser / se voir + Vinf* peuvent comporter un sujet correspondant au datif du verbe à l’infinitif. La présente étude met en évidence leurs spécificités respectives en examinant les différents types de datifs qui sont concernés et le degré d’agentivité du sujet. Il en résulte que ces constructions confirment l’analyse du datif comme un cas structural en français et que seul *se voir + Vinf* peut être considéré comme une construction passive permettant de promouvoir le datif en position sujet.

Introduction

Les constructions réfléchies en *se faire, se laisser* et *se voir + Vinf* peuvent comporter un sujet correspondant au datif du *Vinf*. Elles sont ainsi souvent considérées comme des constructions passives supplétives, étant donné que le passif dit canonique en *être* ne permet pas d’accueillir un datif en position sujet. Pour Bat-Zeev Shyldkrot (1999 : 67), les trois constructions verbales qui figurent dans les exemples suivants ont une interprétation quasi équivalente : « leur sujet structural est un “patient” et son intervention dans le procès du prédicat n’est sentie que dans [2], où il peut accepter ou refuser l’imposition de certaines normes étrangères

et où il exprime donc une certaine volonté ». Excepté cette nuance pour la forme verbale *se laisser*, les trois constructions constitueraient des paraphrases.

- | | |
|------------|--|
| [1] | En outre, l'ancien PDG <i>s'est vu imposer</i> un contrôle judiciaire qui lui interdit de quitter le territoire français. |
| [2] | La volonté de ne pas <i>se laisser imposer</i> des normes étrangères est effectivement typiquement française. |
| [3] | Doit-il accepter de <i>se faire imposer</i> des charges financières quand il n'est pas associé aux décisions d'urbanisme ? |

Or, comme le montre François (2001), qui compare les constructions en *se voir* et *se faire*, les deux constructions ne sont pas toujours substituables : la construction en *se voir*, contrairement à la construction en *se faire*, serait stylistiquement incompatible avec des verbes de registre populaire ou familier.

En dehors de cette observation d'ordre diaphasique, on peut aussi poser la question de savoir si les trois constructions permettent d'accueillir en position sujet tous les types de datif. En effet, les travaux qui mentionnent ces périphrases verbales citent des exemples du datif promu en position sujet, sans spécifier s'il s'agit d'un datif argumental ou non argumental. D'autre part, on constate que seuls les verbes trivalenciels sont acceptés dans ces constructions dont le sujet correspond au datif de l'infinitif ; le verbe infinitif est donc toujours suivi d'un objet direct. Ce phénomène a été déjà observé par Bat-Zeev Shyldkrot (1981) et François (2001)¹, mais on peut se demander pourquoi un datif ne peut pas se trouver en position sujet s'il n'est pas accompagné d'un accusatif. Comme nous le montrerons dans cet article, ce phénomène s'explique parfaitement par la thèse de Van Peteghem (2006a), selon laquelle le datif en français est un cas structural plutôt qu'un cas sémantique.

Si la construction en *se faire* est relativement bien étudiée, et sa valeur passive adversative bien mise en évidence (cf. entre autres

1. On peut citer à ce propos la différence d'acceptabilité nette observée par Blanche-Benveniste (2007 : 163) entre les constructions en *se faire* avec des verbes transitifs indirects et leurs contreparties avec verbe support et nom prédicatif : **je me suis fait mentir par tout le monde / je me suis fait raconter des mensonges par tout le monde*. Il s'agirait donc d'une contrainte structurelle plutôt que sémantique.

Kokutani 2005, Le Bellec 2013, Novakova 2009), les deux autres constructions, souvent citées comme étant comparables, ont peu fait l'objet d'études spécifiques. Notre contribution porte donc sur les constructions en *se laisser* / *se voir* + Vinf, afin de mettre au jour les spécificités de chacune. Nous présentons d'abord les données sur lesquelles nous nous appuyons, puis nous montrons que l'analyse du datif comme un cas structural en français s'y applique. Enfin, nous évoquons la double question de l'agentivité du sujet et de l'analyse de ces structures comme des constructions passives.

Données de corpus

Afin de mieux cerner la distribution des constructions à l'étude, nous avons effectué une recherche sur Frantext pour la période de 2000 à 2019. Il en résulte en premier lieu que dans un corpus de 16 611 481 mots, les constructions en *se laisser* sont plus de 13 fois plus fréquentes que les constructions en *se voir* (cf. Tableau 1). Ceci confirmerait l'observation faite entre autres par François (2001) que la construction en *se voir* est limitée à un registre soutenu.

Parmi ces occurrences, on observe, en second lieu, une différence importante quant à la proportion de constructions dont le sujet correspond à un datif du verbe à l'infinitif, à savoir 3,76 % pour *se laisser* [4] et 58,33 % pour *se voir* [5].

	Nombre total d'occurrences	Sujet correspondant à un datif	Pourcentage
<i>Se laisser</i> + Vinf	798	30	3,76 %
<i>Se voir</i> + Vinf	60	35	58,33 %

Tableau 1 – Occurrences dont le sujet correspond à un datif du verbe à l'infinitif dans Frantext (2000–2019)

[4] Les champs dorés étaient comme un pelage de jeune animal qui *se laisse froter* le ventre. (H. Guibert, *Le Protocole compassionnel*, 2007)²

2. Les exemples recueillis dans Frantext (2000–2019) ont été complétés par d'autres occurrences issues de sources diverses, qui n'ont toutefois pas été reprises dans les données chiffrées. Les exemples sans mention de source sont construits.

[5] Il n’y a aucun élan chez cet homme, il ne demande qu’à être reconnu, à *se voir confirmer* qu’il existe, il n’y a pas de vie en lui. (J.-B. Pontalis, *En marge des jours*, 2002)

En détaillant davantage (cf. Tableau 2), on peut remarquer en outre une prédilection de la construction en *se laisser* pour les sujets correspondant à l’objet direct du verbe à l’infinitif **[6]**, la fréquence des formes lexicalisées *se laisser aller* (26 occ.) et *se laisser faire* (16 occ.) **[7]**, ainsi que la possibilité pour le sujet de correspondre au sujet du verbe à l’infinitif **[8]**³.

[6] Il est un homme de raison qui jamais ne *se laissa entraîner* par la passion. (J. Giono, *Olympe*, 1982)

[7] Il ne faut pas se ruer sur l’autre et *se laisser aller* à des effusions sentimentales et à des débordements affectifs. (A. Guyard, *La Zonzon*, 2011)

[8] Quand elle s’assied soit on l’aide, en général c’est l’infirmière, soit elle *se laisse tomber* sur sa chaise. (Ch. Akerman, *Ma mère rit*, 2013)

	<i>Se laisser + Vinf</i>	<i>Se voir + Vinf</i>
Sujet correspondant à un sujet du Vinf	34	(21)
Sujet correspondant à un objet direct	105	4
Sujet correspondant à un datif	6	35
Formes lexicalisées	42	0
Nombre total d’occurrences	187*	60

* Dans le cas de *se laisser + Vinf*, nous n’avons effectué ces statistiques plus détaillées que pour la période 2010-2019.

Tableau 2 – Fonction du sujet de la construction par rapport au verbe à l’infinitif

En revanche, la construction en *se voir* comporte rarement un sujet correspondant à l’objet direct du verbe à l’infinitif **[9]** et les cas où le sujet correspond au sujet du verbe à l’infinitif **[10]** doivent être écartés, car *voir* y conserve son sens de verbe de perception et pourrait être remplacé par un

3. Ceci est impossible pour la construction en *se faire*, comme l’ont observé entre autres Blanche-Benveniste (2007) et François (2001).

autre verbe de perception **[10a]**⁴. Dans les autres cas tels que **[9]**, *voir* n'exprime plus la perception visuelle, ni même en imagination, et cette substitution est problématique **[9a]**. A cela s'ajoute que le groupe infinitif en **[10]** peut commuter avec une complétive objet **[10b]**, ce qui n'est pas le cas pour **[9b]**.

- [9]** Là, dans l'après-midi, Marcel et ses compagnons de misère *se voient refouler* par un officier allemand qui exige d'eux d'autres papiers. (M. Winočk, *Jeanne et les siens*, 2003)
- [9a]** ? Marcel et ses compagnons de misère *se regardent refouler* par un officier allemand.
- [9b]** # ? Marcel et ses compagnons de misère voient qu'ils sont refoulés par un officier allemand qui exige d'eux d'autres papiers.
- [10]** [...] et on se retrouve tous les ans [...]. On *se voit vieillir*, on voit les rides de l'autre, le ventre qu'il a pris. (H. Guibert, *Le Protocole compassionnel*, 2007)
- [10a]** On se regarde vieillir.
- [10b]** On voit qu'on vieillit.

Si l'on ne prend pas en compte les exemples tels que **[10]**, on compte donc 35 cas de sujet correspondant à un datif sur 39, soit 89,7 %. Ceci correspond bien aux chiffres donnés par Hobæk Haff (2000) qui, sur 50 exemples de *se voir* + Vinf, en a relevé 46 avec sujet correspondant à un datif (soit 92 %) et 4 seulement avec sujet correspondant à un accusatif.

Ces données de corpus indiquent donc des tendances distributionnelles opposées pour les deux constructions, ce qui se confirme lorsqu'on examine de plus près les cas de datifs représentés. Pour ce faire, nous partirons de la distinction faite couramment entre datifs argumentaux (ou lexicaux), qui appartiennent à la valence verbale, et datifs non argumentaux (non lexicaux), cf. Leclère (1978), Van Peteghem (2006a). Comme l'indique le tableau 3, on trouve majoritairement des datifs argumentaux avec *se voir* **[5]** et des datifs possessifs, indiquant le « possesseur » dans une relation de possession inaliénable, avec *se laisser* **[4]**.

4. On a affaire ici à ce que la grammaire scolaire analyse comme une proposition infinitive objet. La désémantisation de *voir* dans la construction *se voir* + Vinf illustrée par **[9a]** a été décrite notamment par François (2001).

	<i>Se laisser + Vinf</i>	<i>Se voir + Vinf</i>
Datif argumental	3	32
Datif possessif	21*	
Datif étendu	4	1
Datif épistémique		2
Datif+« locatif de personne »	2	
Total	30	35

*Parmi ces exemples, on compte 4 occurrences de locutions telles que (*se laisser manger la laine sur le dos, tirer les vers du nez*).

Tableau 3 – Types de datifs représentés dans Frantext (2000–2019)

Les datifs argumentaux se construisent tous avec des verbes trivalenciels, accompagnés donc d'un objet direct, et il s'agit principalement de verbes de transfert (p.ex. *accorder, attribuer, conférer, confier, offrir ; arracher, retirer, confisquer*) et de communication (p.ex. *confirmer, dicter, promettre, proposer ; interdire, refuser*) [12]. Quant aux datifs possessifs, ils s'associent à un constituant nominal désignant l'entité (la partie du corps) possédée [11].

Les constructions permettent de ne pas mentionner le sujet du verbe à l'infinitif, qui reste indéterminé dans la plupart des cas, mais peut être exprimé sous la forme d'un complément en *par*. C'est le cas dans 4 occurrences de *se laisser* et 4 de *se voir*.

[11] Gabrielle *se laissait tapoter* la main *par la bonne main paternelle*.
(A.-M. Garat, *Dans la main du diable*, 2006)

[12] Quand, entrant dans la boutique, Markheim *se voit proposer par le brocanteur* un miroir, il s'exclame : « Regardez, regardez dedans, regardez-vous ! » (J.-B. Pontalis, *Traversée des ombres*, 2003)

Parmi les datifs non argumentaux, nous avons relevé en outre des cas de datif étendu (ou bénéficiaire, Leclère 1978) [13] et de datif épistémique (correspondant à l'argument externe d'une proposition non finie enchâssée, cf. Ruwet 1982, Van Peteghem 2010, 2014) [14] pour *se voir* et de datif accompagné d'un « locatif de personne » (cas rattachés par Blanche-Benveniste 2007 au datif possessif) [15] pour *se laisser*. Tous ces exemples contiennent également un objet direct.

- [13] Antoine et moi riions ensemble au sortir de l'école, [...] liés par la conscience inavouable, à la fois triste et gaie, des déclassés qui *se voient ouvrir* de temps en temps les portes de l'Eldorado et secrètement en sont estomqués. (A. Roux, *La Solitude de la fleur blanche*, 2009)
- [14] Il s'ensuit qu'une protection efficace du consommateur ne peut être atteinte que si le juge national *se voit reconnaître* la faculté d'apprécier d'office une telle clause. (E. Carrère, *D'autres vies que la mienne*, 2009)
- [15] En bon lecteur des *Jeunes Filles*, notre candidat à l'amour ne veut pas *se laisser mettre* le grappin dessus. (M. Winočk, *Jeanne et les siens*, 2003)

Enfin, on compte deux verbes intransitifs entrant dans la construction en *se laisser* + Vinf, *marcher* (*dessus*) et surtout *pousser*, avec une partie du corps qui s'interprète comme le sujet du verbe à l'infinitif (6 occ.).

- [16] en quelqu'un qui n'a pas le droit d'exister et qui *se laisse marcher* dessus et maltraiter comme si c'était dans l'ordre des choses (G. Bouillier, *Le Dossier M. Livre 1*, 2017)
- [17] Fred est un jeune type élégant et charmeur qui *se laisse pousser* une fine moustache de brigadier du Tigre. (A. Guyard, *La Zonzon*, 2011)

L'hypothèse du datif comme un cas structural

Les données de notre corpus montrent que c'est dans la construction en *se voir* + Vinf qu'on trouve le plus de cas où le sujet correspond au datif de l'infinitif, et que dans la construction en *se laisser* + Vinf, le sujet correspond dans la majorité des cas à l'accusatif de l'infinitif. La même tendance s'observe dans les données citées dans les travaux de Bat-Zeev Syldkrot (1981, 1999, 2005) et de François (2001).

Cela étant dit, quand le sujet correspond au datif de l'infinitif, le verbe infinitif est toujours suivi d'un objet direct, dans les deux constructions. Bat-Zeev Shyldkrot (1981) et François (2001) notent aussi que dans la construction en *se voir*, quand l'objet indirect en à SN de l'infinitif se place en position sujet, l'infinitif est un verbe trivalenciel. François (2001) ajoute qu'un verbe bivalenciel (sauf *pardonner*), qui se construit avec un objet indirect à SN, bloque la coréférence du sujet avec le datif de

l'infinif dans la construction en *se voir*. Ainsi, dans l'exemple suivant, le sujet correspond au sujet de l'infinif, et non au datif.

[18] L'officier s'est vu obéir. (> L'officier a vu qu'il obéissait à quelqu'un.)

D'autre part, Bat-Zeev Shyldkrot (1981) remarque que le complément à *SN* peut occuper la position sujet de la construction en *se voir* s'il est pronominalisable par le pronom clitique *lui / leur*, et non par le pronom clitique *y*.

[19] *Cet endroit se voit trouver du charme par Nicole. (Nicole trouve du charme à cet endroit. > Nicole y trouve du charme.)

Ces observations sont conformes au fonctionnement du datif en français en général et l'hypothèse avancée dans Van Peteghem (2006a) permet de confirmer que c'est bien le datif structural, comme il a été défini par elle, qui peut être promu en position sujet.

Comme le remarque Van Peteghem, le marquage casuel morphologique se manifeste en français seulement au niveau des pronoms clitics : les clitics datifs *lui / leur* s'opposent aux clitics nominatifs *il / elle*, ainsi qu'aux clitics accusatifs *le / la / les*. Ainsi, les compléments à *SN* peuvent être considérés comme des datifs s'ils peuvent être pronominalisés par les pronoms clitics *lui / leur*. Selon Van Peteghem, le datif en français est « assigné pour des raisons configurationnelles au second argument interne au VP, à condition que celui-ci ait un rôle thématique hiérarchiquement plus élevé que le premier argument interne ». Il s'agit donc d'un cas structural, plutôt que d'un cas sémantique⁵.

Dans ce qui suit, nous montrons que cette hypothèse s'applique aux différents types de datif promus en position sujet dans les constructions en *se voir* et en *se laisser*.

Sujet correspondant au datif argumental

Le datif argumental ou lexical appartient à la structure argumentale du verbe, et ce sont généralement les prédicats trivalenciels qui assignent le cas datif à un des arguments internes. L'assignation des cas

5. Pour les oppositions entre les deux, cf. Van Peteghem (2006a).

structuraux serait fonction de la hiérarchie des rôles thématiques des arguments : l'argument pourvu du rôle thématique le plus élevé serait encodé comme sujet (nominatif) ou argument externe, et les deux autres comme arguments internes ; parmi ces deux arguments internes, le rôle thématique le plus élevé serait encodé comme objet indirect (datif), et le moins élevé comme objet direct (accusatif).

Dans notre corpus, le datif argumental promu en position sujet figure majoritairement dans la construction en *se voir*, et bien plus rarement dans la construction en *se laisser*, mais dans tous les cas le verbe infinitif est toujours suivi d'un objet direct. On constate que dans tous les exemples, le sujet correspondant au datif est majoritairement représenté par une entité [+animé] dotée du rôle sémantique [destinataire] ou [but], et l'OD par une entité [-animé], qu'elle soit concrète ou abstraite, dotée du rôle sémantique [thème].

[20] L'homme *se voit* accorder la garde de leur enfant. (S. Veil, *Une vie*, 2007)

[21] [...] je quitte la Raphaële [...], qui *se laissait dire* du mal d'elle. (M. Billetdoux, *Un peu de désir sinon je meurs*, 2006)

Sujet correspondant au datif étendu

Le datif étendu (cf. Leclère 1978) correspond à un constituant [+humain], doté du rôle sémantique [bénéficiaire / détrimentaire]. Il s'agit d'un constituant rajouté dans la structure argumentale d'un verbe qui comporte deux arguments, fonctionnant comme sujet et OD. La présence de l'OD est donc décisive pour la présence du datif étendu, et c'est le rôle sémantique [thème] qui est associé à l'OD. Ces contraintes s'appliquent aussi au datif étendu promu en position sujet dans la construction en *se voir*, comme en **[13]**, repris ici sous **[22]**.

[22] Antoine et moi riions ensemble au sortir de l'école, [...] liés par la conscience inavouable, à la fois triste et gaie, des déclassés qui *se voient ouvrir* de temps en temps les portes de l'Eldorado et secrètement en sont estomaqués. (A. Roux, *La Solitude de la fleur blanche*, 2009)

Sujet correspondant au datif épistémique

Le datif épistémique se trouve avec des verbes « épistémiques », tels que *trouver*, *croire*, *imaginer*, etc. (cf. Van Peteghem 2010, 2014). Il entretient une relation prédicative avec l'OD, et fonctionne comme sujet du prédicat représenté par l'OD. Notre corpus comporte deux exemples du datif épistémique promu en position sujet dans la construction en *se voir*, et dans les deux exemples [14] et [23] c'est le verbe épistémique *reconnaître* qui est employé comme verbe infinitif.

[23] [E]lle [...] regrette d'avoir dû attendre le concile de Trente pour *se voir reconnaître*, sinon exactement une âme, du moins que soit attachée une équivalence grammaticale au vocable homo, le pouvant laisser entendre non plus sous l'acception « homme ». (A. Roux, *La Solitude de la fleur blanche*, 2009)

Sujet correspondant au datif possessif

Le datif possessif est employé en français avec un constituant nominal défini qui représente une partie du corps (cf. Van Peteghem 2006b). Il établit ainsi une relation de possession inaliénable avec ce constituant nominal, fonctionnant comme OD ou, précédé d'une préposition, comme un complément locatif. Quand il s'agit d'une possession aliénable, c'est le déterminant possessif qui encode le « possesseur ». Le datif possessif représente une entité [+animé], correspondant au « possesseur » de la partie du corps et entretient donc une relation plus étroite avec le constituant nominal qu'avec le prédicat verbal.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, dans la construction en *se laisser*, le datif de l'infinitif correspond majoritairement au datif possessif. En revanche, notre corpus ne contient aucun exemple du datif possessif dans la construction en *se voir*⁶.

6. On trouve toutefois quelques attestations isolées sur le web : « La pièce exprime la difficulté de porter à la scène le drame d'un malheureux qui, gamin, s'est vu couper le bras à la machette pour avoir osé aller chercher son ballon sur la propriété d'un bourgeois particulièrement jaloux de ses possessions [...] » (www.littafcar.org).

- [24] Sophie, revenue à son insouciance infantile *se laissait pincer l'oreille* par le vieux cousin [...] (A.-M. Garat, *Dans la main du diable*, 2006)
- [25] - le mal qu'ils se donnent pour ne pas *se laisser manger* la laine sur le dos ! - (F. Nourissier, *À défaut de génie*, 2000)

Retour sur l'hypothèse

Comme nous venons de le montrer, l'hypothèse avancée par Van Peteghem sur le datif en français permet d'expliquer pourquoi, dans les constructions en *se voir* et *se laisser* où le sujet correspond au datif de l'infinitif, la présence de l'OD est obligatoire. Elle explique aussi pourquoi dans notre corpus, le sujet est représenté en grande partie par une entité [+animé]. En effet, une entité [+animé] est plus apte à recevoir un rôle sémantique hiérarchiquement plus élevé que celui de [thème], généralement associé à l'OD accusatif. Cela étant dit, le rôle sémantique [destinataire] ou [but] peut être assigné aussi à un constituant représentant une entité [-animé]. C'est pourquoi le sujet correspondant au datif de l'infinitif dans la construction en *se voir* peut être représenté par une entité [-animé], comme le montrent les exemples suivants.

- [26] Le Centre de production équine de Bikaner *s'est vu confier* le projet d'évaluation et de préservation de la race. (*Le Monde diplomatique / <http://cabal.rezo.net>*)
- [27] Ce livre *s'est vu attribuer* le prix Guillaume-Apollinaire en 2007. (https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Maison_en_lames_de_rasoir)

Nous avons noté plus haut qu'en français le pronom clitique *lui / leur* marque morphologiquement le cas datif, et que d'après Bat-Zeev Shyldkrot (1981), le complément à *SN* peut occuper la position sujet de la construction en *se voir* s'il est pronominalisable par le pronom clitique *lui / leur*. Cette linguiste note aussi que le complément à *SN* du verbe *attribuer* ne peut pas occuper la position sujet de la construction *se voir*, si le verbe est employé dans le sens de « penser que la cause est... » ou « prêter », comme dans les exemples suivants.

- [28] *Une simple curiosité *se voit attribuer* cette démarche par la direction.
> La direction attribue cette démarche à une simple curiosité.

- [29]** *La campagne « anti-tabac » se voit attribuer cette loi par les médecins.
 > Les médecins attribuent cette loi à la campagne « anti-tabac ».

Or, dans ces exemples, le complément à *SN* est un argument dont le rôle sémantique est une [cause], rôle sémantique inférieur au [thème], représenté par l'OD. Si on suit l'hypothèse de Van Peteghem, il ne peut donc pas recevoir le cas datif, qui est attribué à l'argument interne dont le rôle est supérieur à un autre argument interne. En effet, le complément à *SN* semble difficilement pronominalisable par *lui*, quand il s'interprète comme une cause.

- [30]** La direction attribue cette démarche à une simple curiosité.
 > ?? La direction lui attribue cette démarche.
- [31]** Les médecins attribuent cette loi à la campagne « anti-tabac ».
 > ?? Les médecins lui attribuent cette loi.

Les agrammaticalités des exemples de Bat-Zeev Shyldkrot cités plus haut s'expliquent ainsi par l'hypothèse du datif comme un cas structural.

L'agentivité du sujet et le passif

L'agentivité du sujet

Les constructions en *se laisser / se voir* + Vinf sont considérées comme des formes passives complémentaires, permettant de promouvoir en position sujet un accusatif ou un datif. Bat-Zeev Shyldkrot (1999, 2005) fait cependant remarquer que dans la construction en *se laisser* + Vinf, le sujet contrôle le procès, car il s'abstient volontairement d'intervenir dans le procès représenté par l'infinitif. Or, les traits [contrôle] et [volition] sont généralement considérés comme des paramètres en rapport avec l'agentivité, comme l'illustre l'échelle d'agentivité établie par Givón (1984).

Paramètres	Échelle de propriétés
a. humanité	humain > animé > inanimé > abstrait
b. causalité	cause directe > cause indirecte > non-cause
c. volition	intention forte > intention faible > non-volontaire
d. contrôle	contrôle clair > faible contrôle > non-contrôle
e. saillance	très saillant > moins saillant > non-saillant

Tableau 4 – Échelle d’agentivité (Givón 1984 : 107)

Si on applique ces paramètres au sujet de la construction en *se laisser* + Vinf, celui-ci peut se situer à un niveau médian de l’échelle d’agentivité lorsqu’il est représenté par une entité [+animé], qui choisit volontairement de ne pas s’opposer à la réalisation du procès exprimé par l’infinitif ; le degré de contrôle qu’il exerce sur le procès n’est donc pas nul. En effet, cette construction se combine généralement avec l’adverbe *volontairement*, et les exemples suivants montrent que le sujet est clairement consentant à la réalisation du procès.

- [32]** Martin *ne résista pas* plus longtemps à Dalila. Il *se laissa couper* les moustaches. (M. Aymé, *Nouvelles complètes*, 2002)
- [33]** Elle *se laisse aussi prendre* la température, le gros thermomètre *ne la contrarie pas*. (A.-M. Garat, *Pense à demain*, 2010)
- [34]** Il *se laissait donner* des tapes sur le derrière en disant : « *Je l’ai mérité* ». (Y. Szczupak-Thomas, *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950*, 2008)

La volonté du sujet de cette construction se manifeste plus fortement dans des énoncés négatifs et impératifs.

- [35]** Il était évident que ce Louvain faisait marcher son monde à la baguette et ne *se laissait pas dicter* sa feuille de route. (A.-M. Garat, *Dans la main du diable*, 2006)
- [36]** Muzil me dit : « *Ne te laisse pas prêter* de l’argent par eux, sinon ils se payeront sur ta viande ». (H. Guibert, *À l’ami qui ne m’a pas sauvé la vie*, 1990)

De même, la construction verbale *se laisser* + Vinf peut se combiner avec l’auxiliaire modal *devoir*, qui exprime le consentement du sujet après un refus **[37]**, et peut être employée comme le complément du nom *refus* **[38]**.

[37] Angelo avait eu beau protester, il avait dû *se laisser détourner* les oreilles. (O. Rolin, *Tigre en papier*, 2002)

[38] [...] à mes questions réitérées, présentées parfois sous forme de jeu (« dis-moi la première lettre de son prénom »), il opposait *un refus de*, il disait, « *se laisser tirer les vers du nez* », accompagné d'un « qu'est-ce que ça t'apporterait de savoir ? ». (A. Ernaux, *L'Occupation*, 2002)

Les traits d'agentivité qu'on vient de voir pour le sujet de la construction en *se laisser* + Vinf ne s'observent pas pour le sujet de la construction en *se voir* + Vinf. En effet, cette dernière ne peut pas se combiner avec *volontairement* et ne peut pas être employée à l'impératif, comme dans l'exemple **[20]**, repris ici sous **[39]**.

[39] L'homme *se voit accorder* la garde de leur enfant. (S. Veil, *Une vie*, 2007)

*L'homme *se voit volontairement accorder* la garde de leur enfant.

*Vois-toi *accorder* la garde de ton enfant.

Son emploi dans un énoncé négatif est très rare, on notera toutefois que ces énoncés négatifs figurent dans une subordonnée qui exprime un procès virtuel, et qu'il semble difficile de les employer pour un procès non virtuel.

[40] Si la gauche ne *se voit pas confier* le pouvoir par le peuple dès maintenant, il lui faudra, au Parlement, accomplir avec une vigilance et une ardeur accrues sa mission de discussion et de contrôle, tâche capitale de l'opposition. (P. Mendès-France, *Œuvres complètes. 5. Préparer l'avenir. 1963-1973*, 1989)

> ?? La gauche ne s'est pas vu confier le pouvoir.

[41] [...] pour permettre une promotion plus normale et plus saine de ceux qui se destinent à l'enseignement ou à la recherche et qui *ne se voient pas offrir*, aujourd'hui, de débouchés suffisants et satisfaisants. (*Ibid.*)

> ?? Ces étudiants ne se sont pas vu offrir de débouchés suffisants et satisfaisants.

[42] [...] il a annoncé que les recrues *ne se verraient plus interroger* sur leur orientation sexuelle. (*Le Monde diplomatique*, in Hobæk Haff 2000)

> ?? Les recrues ne se sont plus vu interroger sur leur orientation sexuelle.

Le sujet de la construction en *se voir* + Vinf n'est doté d'aucun trait d'agentivité. Il ne contrôle pas le procès, et ne manifeste aucune intentionnalité par rapport à la réalisation du procès. Au contraire, il se présente souvent comme un « spectateur », qui découvre un procès inattendu, ou contraire à son attente, comme le montrent les exemples suivants.

- [43]** C'est au son de la radio vichyste que Masza accouche le 30 avril 1944, dans la *terreur folle* d'être dénoncée et de *se voir arracher son bébé*. (V. Linhart, *La Vie après*, 2012)
- [44]** Le règlement est très *dur* pour les jeunes gens qui *se voient interdire* un grand nombre de carrières, et toutes les fonctions publiques. (C. Lazard, *Journal : 1940*, 2012)
- [45]** En 1956, à Kowel, Mayèr *se voit retirer* son carnet rouge. *Furieux*, il part plaider son cas à Moscou. (I. Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus : une enquête*, 2012)

Les deux constructions se distinguent donc par l'agentivité du sujet, et ce constat nous amène à nous interroger sur le statut syntaxique de la construction en *se laisser* + Vinf, analysée comme une construction passive.

Le passif

Le passif est un procédé qui consiste à réduire un argument dans la valence verbale. Il s'agit d'une diathèse récessive, telle que l'a définie Tesnière (1959). Le passif ne concerne donc que les verbes bi- ou trivalenciels, et non les verbes monovalenciels. Le rôle sémantique assigné au sujet de la construction passive doit être non-agentif, et il est identique à celui qui est assigné à l'objet de la construction dite active. On parle ainsi de la promotion d'un argument non-agentif en position sujet, et de la destitution de l'argument agentif.

Dans la construction en *se laisser* + Vinf, nous venons de voir que le sujet présente un certain degré d'agentivité. On peut noter aussi que l'infinitif qui suit le verbe *se laisser* peut être représenté par des verbes monovalenciels, comme *pousser* ou *marcher*, lorsque le sujet de cette construction semble correspondre au datif de l'infinitif.

- [46]** Vous avez de la chance que ce soit un garçon, il pourra *se laisser pousser* la moustache. (S. Calle, *Douleur exquise*, 2003)
- [47]** en quelqu'un qui n'a pas le droit d'exister et qui *se laisse marcher* dessus et *maltraiter* comme si c'était dans l'ordre des choses (G. Bouillier, *Le Dossier M. Livre 1*, 2017)

On ne peut cependant pas parler de constructions passives, étant donné qu'il n'y a pas de réduction d'un argument. Par conséquent, le verbe *se laisser* ne peut pas être considéré comme un auxiliaire passif. Dans le cas de *se laisser pousser la moustache*, la possession peut également être marquée par un déterminant possessif sans le clitique *se* **[48]**. De même, dans le cas de *se laisser marcher dessus*, bien qu'il s'agisse d'une expression figée, l'adverbe *dessus* peut commuter avec le syntagme prépositionnel *sur ses pieds*, dans lequel la possession est marquée par le déterminant possessif et non par le clitique *se* **[49]**.

- [48]** Il laisse pousser sa moustache.
- [49]** Il laisse les autres marcher sur ses pieds.

Le datif possessif est donc représenté par le clitique *se*, et non par le sujet, bien que ce dernier soit coréférent au clitique *se*.

Cette analyse semble s'appliquer même aux cas où le verbe *se laisser* est construit avec des verbes bivalenciels. Dans ces cas, comme nous l'avons déjà dit, le clitique *se* est majoritairement un datif possessif. Les exemples suivants montrent que l'agent de l'infinitif peut être représenté par le syntagme prépositionnel en *par* (notre exemple **[24]** repris ici sous **[50]**), ou rester implicite **[51]–[52]**. Il peut aussi occuper la position d'objet direct du verbe *laisser*, et dans ce cas, c'est le datif possessif *lui* qui apparaît devant l'infinitif, et le clitique *se*, coréférent au sujet, disparaît.

- [50]** Sophie, revenue à son insouciance infantile, *se laissait pincer l'oreille par le vieux cousin*. (A.-M. Garat, *Dans la main du diable*, 2006)
> Sophie *laissait le vieux cousin lui pincer l'oreille*.
- [51]** Consentant, *le chaton* bâillait de son gosier rose, ses yeux vifs rétrécis et, oubliant son achat, elle *se laissait mordiller les doigts*, des frissons électriques au creux du poignet. (A.-M. Garat, *L'Enfant des ténèbres*, 2008)
> Elle *laissait le chaton lui mordiller les doigts*.

- [52]** J'allai vers Papouche, l'implorai, la suppliai d'être sage. Elle finit par *se laisser mettre le pion au col*. (Y. Szczupak-Thomas, *Un diamant brut Vézelay-Paris 1938-1950*, 2008)
 > Elle finit par *me laisser lui mettre le pion au col*.

Ceci montre clairement que le datif possessif n'est pas représenté par le sujet, mais par le clitique *se* dans la construction en *se laisser* + Vinf.

Le même phénomène s'observe dans les cas où le clitique *se* s'analyse comme un datif argumental.

- [53]** Pas question de *se laisser voler ses rêves*. (F. Maspero, *Les Abeilles et la Guêpe*, 2002)
 > Pas question de *laisser qui que ce soit lui voler ses rêves*.
- [54]** je quitte la Raphaële qui se laissait rogner les ailes, qui *se laissait dire du mal d'elle* (M. Billetdoux, *Un peu de désir sinon je meurs*, 2006)
 > je quitte la Raphaële qui laissait son Roux lui rogner les ailes, qui *le laissait lui dire du mal d'elle*

Quand le clitique *se* représente le complément accusatif de l'infinitif, l'agentivité du sujet de la construction en *se laisser* + Vinf s'observe également. On rappellera que celle-ci est employée bien plus fréquemment avec *se* accusatif qu'avec *se* datif.

- [55]** Assez cependant pour *se laisser soudoyer par ce soudeur au cœur volage...* (A.-M. Garat, *Pense à demain*, 2010)
 > pour *laisser ce soudeur au cœur volage la soudoyer*
- [56]** Tous accrochés *ils se laissaient conduire*. (A. Jenni, *L'Art français de la guerre*, 2011)
 > *ils laissaient le chauffeur les conduire*

L'interprétation passive de la construction en *se laisser* + Vinf ne semble en fin de compte être possible qu'avec un sujet inanimé, qui correspond à l'argument interne accusatif.

- [57]** Ce qui ressortait des filatures de la fille aînée du député avait de quoi donner des vertiges existentiels mais, une fois consigné en trois exemplaires sur la machine à écrire, lettre à lettre, *cela se laissait envisager*. (A.-M. Garat, *Pense à demain*, 2010)

[58] *Ça se laisse manger / boire.*

Concernant le sujet de la construction en *se voir* + Vinf, nous avons vu plus haut qu'il ne manifeste aucune propriété agentive. Il correspond donc bien au datif de l'infinitif quand l'infinitif est représenté par un verbe trivalentiel. Nous avons vu ci-dessus que le verbe *voir* a perdu les propriétés d'un verbe de perception dans la construction réflexive en *se voir* + Vinf. Or, si on déplace l'agent de l'infinitif en position d'objet direct du verbe *voir*, ce dernier s'interprète comme un verbe de perception, cf. **[59a]**, qui n'est pas sémantiquement équivalent à **[59]**. L'infinitif forme, dans ce cas, une proposition avec ses arguments, proposition qui commute avec une subordonnée complétive **[59b]**.

[59] [...] le bon peuple *se voit refuser* l'entrée de cet Eden par les marins rouges. (H. Hoppenot, *Journal 1918-1933*, 2012)

[59a] # Le bon peuple voit les marins rouges lui refuser l'entrée de cet Eden.

[59b] # Le bon peuple voit que les marins rouges lui refusent l'entrée de cet Eden.

[59c] Les marins rouges *refusent* l'entrée de cet Eden *au bon peuple*.

Le même phénomène s'observe aussi quand le sujet de la construction en *se voir* + Vinf représente l'argument accusatif de l'infinitif.

[60] [...] tous ceux qui ne pouvaient plus s'obliger à tuer des Juifs [...] devaient se présenter au Gruppenstab pour *se voir affecter* à d'autres tâches. (J. Littell, *Les Bienveillantes*, 2006)

[60a] # pour voir les officiers les affecter à d'autres tâches

[60b] # pour voir que les officiers les affectent à d'autres tâches

[60c] les officiers *les affectent* à d'autres tâches

[61] Là, dans l'après-midi, Marcel et ses compagnons de misère *se voient refouler* par un officier allemand qui exige d'eux d'autres papiers. (M. Winočk, *Jeanne et les siens*, 2003)

[61a] #? Marcel et ses compagnons de misère voient un officier allemand qui exige d'eux d'autres papiers les refouler.

[61b] #? Marcel et ses compagnons de misère voient qu'un officier allemand qui exige d'eux d'autres papiers les refoule.

[61c] Un officier allemand qui exige d'eux d'autres papiers *refoule* Marcel et ses compagnons de misère.

Quand le datif ou l'accusatif occupe la position objet indirect ou direct du verbe infinitif, la forme *se voir* n'apparaît pas, comme en [59c], [60c], [61c] et [62].

- [62] Assez souvent, ses avis étaient pertinents et ceux qui les avaient écoutés purent s'en féliciter, si ce n'est qu'il est agaçant de *se voir dicter* ce qui est bien pour vous par une personne qui prétend le savoir mieux que vous-même. (R. Grenier, *Andrélie*, 2005)
 > Une personne qui prétend le savoir mieux que vous-même *vous dicte* ce qui est bien pour vous.

La forme verbale *se voir* fonctionne donc bien comme un auxiliaire passif et semble constituer en français le moyen privilégié pour promouvoir le datif en position sujet.

Ce qui précède permet de mieux comprendre pourquoi dans la construction en *se laisser* + Vinf, le datif de l'infinitif est un datif possessif dans la plupart des cas. Nous avons vu qu'une interprétation passive de *se laisser* + Vinf n'est possible qu'avec un sujet [-animé] correspondant à l'argument interne accusatif [57]–[58], et qu'avec un sujet [+animé], qui garde un certain degré d'agentivité, le verbe *se laisser* ne peut pas être analysé comme un auxiliaire passif. Le sujet [+animé] s'interprète néanmoins comme une entité affectée par le procès exprimé par l'infinitif à cause de sa coréférentialité avec le clitique *se*. Or, nous constatons que ce dernier correspond majoritairement à l'argument accusatif de l'infinitif dans cette construction, cf. *supra*.

Si c'est plutôt le datif possessif qui figure dans la construction en *se laisser* + Vinf, c'est lié au fait que ce type de datif dépend du constituant nominal avec lequel il exprime une relation de possession inaliénable. En effet, l'emploi du datif pour l'encodage de la possession inaliénable en français peut être expliqué en termes de l'affectation indirecte du possesseur par le biais du processus affectant le possessum. Si on veut insister sur l'affectation du possesseur, celui-ci peut être représenté par un complément accusatif, si le sémantisme du verbe s'y prête. Dans les exemples suivants, le clitique *se* correspond au datif possessif de l'infinitif, mais il peut aussi être utilisé comme un complément accusatif s'il n'est pas accompagné d'un constituant nominal représentant une partie du corps.

- [63]** une secrétaire SS *se laissait embrasser la gorge* par un *Leutnant* de l'intendance (J. Littell, *Les Bienveillantes*, 2006)
 > une secrétaire SS *se laissait embrasser* par un *Leutnant* de l'intendance
- [64]** L'animal *se laisse caresser le cou*.
 > L'animal *se laisse caresser*.

Dans la construction en *se laisser* + Vinf, le clitique *se* peut d'ailleurs correspondre à la fois au datif possessif et à l'accusatif dans le cas d'une coordination, comme on peut le constater dans les exemples suivants.

- [65]** Il *se laissa couper* les moustaches *et affubler* d'un pardessus couleur de banane qui lui descendait à la cheville. (M. Aymé, *Nouvelles complètes*, 2002)
- [66]** La fille *se laissait tripoter, dégrafer* le soutien-gorge [...]. (C. Millet, *La Vie sexuelle de Catherine M.*, 2001)

Dans la construction en *se voir* + Vinf, nous avons vu que le sujet correspond généralement au datif argumental de l'infinitif, et beaucoup plus rarement aux datifs non argumentaux. Il est toujours accompagné d'un objet direct, et le verbe infinitif est représenté par un verbe trivalentiel. La promotion du datif en position sujet et la destitution de l'agent entraînent la réduction d'un argument de la valence verbale. On a donc bien affaire ici à la diathèse passive.

*

En conclusion, nous avons montré que les constructions en *se laisser* et *se voir* + Vinf, construites avec un sujet correspondant au datif du verbe à l'infinitif, divergent sur la plupart des points étudiés : fréquence du datif, type de datif, agentivité du sujet. Il en résulte que dans la construction en *se laisser* + Vinf, le datif du verbe infinitif n'est pas représenté par le sujet mais par le clitique réfléchi coréférent au sujet. En revanche, dans la construction en *se voir* + Vinf, le datif correspond bien au sujet et le clitique *se* n'a pas de valeur référentielle. On peut alors affirmer que la fonction principale de cette construction est de permettre la promotion du datif argumental en position sujet, ce qui relève de la diathèse

passive. Notre étude confirme en outre la validité, pour ces constructions réflexives, de l'hypothèse avancée par Van Peteghem (2006a) du datif comme un cas structural. Un recours à un ensemble plus large de données attestées permettrait sans doute d'affiner les analyses présentées ici, comme nous projetons de le faire.

Références bibliographiques

- Bat-Zeev Shyldkrot, Hava, « À propos de la forme passive *se voir* + *Vinf* », *Folia Linguistica* 15(3-4), 387-407, 1981 ([doi:10.1515/flin.1981.15.3-4.345](https://doi.org/10.1515/flin.1981.15.3-4.345)).
- — —, « Analyse sémantique d'une forme passive complémentaire : *se laisser* », *Langages* 135, 63-74, 1999 ([doi:10.3406/lgge.1999.2203](https://doi.org/10.3406/lgge.1999.2203)).
- — —, « Comment définir la périphrase *se laisser* + *infinitif* », in *Les Périphrases verbales*, Hava Bat-Zeev Shyldkrot & Nicole Le Querler (dir.), Amsterdam, Benjamins, 245-257, 2005.
- Blanche-Benveniste, Claire, « Les énoncés à causatifs réfléchis », in *L'Énoncé réfléchi*, André Rousseau et al. (dir.), Rennes, PU Rennes, 155-173, 2007.
- François, Jacques, « Désémantisation verbale et grammaticalisation : (*se*) voir employé comme outil de redistribution des actants », *Syntaxe et sémantique* 2, 159-175, 2001 ([doi:10.3917/ss.002.0159](https://doi.org/10.3917/ss.002.0159)).
- Givón, Talmy, *Syntax. A functional-typological introduction*, vol. I, Amsterdam, Benjamins, 1984.
- Hobæk Haff, Marianne, « Les périphrases passives pronominales - constructions non-prototypiques du passif », in *Le Passif*, Lene Schøsler (dir.), Copenhagen, Museum Tusulanum Forlag, 39-48, 2000.
- Kokutani, Shigehiro, « Sur l'analyse unie de la construction "se faire + infinitif" en français », in *Les Périphrases verbales*, Hava Bat-Zeev Shyldkrot & Nicole Le Querler (dir.), Amsterdam, Benjamins, 209-227, 2005.
- Le Bellec, Christel, « La construction passive en 'se faire' : une forme concurrente et complémentaire du passif canonique », *Journal of French Language Studies* 24(2), 203-222, 2013 ([hal-00773574](https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00773574)).
- Leclère, Christian, « Sur une classe de verbes datifs », *Langue française* 39, 66-75, 1978 ([doi:10.3406/lfr.1978.6128](https://doi.org/10.3406/lfr.1978.6128)).
- Novakova, Iva, « La construction *se faire* + *Vinf* : analyse fonctionnelle », in *La Langue en contexte : actes du Colloque « Représentations du sens linguistique IV »*, Eva Havu et al. (dir.), Helsinki, Société néophilologique, 107-120, 2009.

Ruwet, Nicolas, « Le datif épistémique en français et la condition d'opacité de Chomsky », in *Grammaire des insultes et autres études*, Paris, Seuil, 172-204, 1982.

Tesnière, Lucien, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1959.

Van Peteghem, Marleen, « Le datif en français : un cas structural », *Journal of French Language Studies* 16, 93-110, 2006a ([doi:10.1017/S0959269506002286](https://doi.org/10.1017/S0959269506002286)).

— — —, « Inaliénabilité et partitivité : le datif possessif en français, en néerlandais et en roumain », in *La Relation partie-tout*, Georges Kleiber et al. (dir.), Louvain / Paris, Peeters, 351-366, 2006b.

— — —, « *Je lui trouve du charme* : une structure particulière de la prédication seconde », in *Congrès mondial de linguistique française - CMLF 2010*, Franck Neveu et al. (dir.), Paris, Institut de linguistique française, 1799-1812, 2010 ([doi:10.1051/cmlf/2010133](https://doi.org/10.1051/cmlf/2010133)).

— — —, « La construction à datif épistémique : une structure modale ou évidentielle », *Langages* 193, 99-112, 2014 ([doi:10.3917/lang.193.0099](https://doi.org/10.3917/lang.193.0099)).

Ce qui se ressemble s'assemble. Grammaticalisation et affinités naturelles entre le passif pronominal et le datif

Béatrice Lamiroy

KULeuven

beatrice.lamiroy@kuleuven.be

Résumé • Cette étude utilise une variété d'arguments (typologique, diachronique et une structure qui réunit les deux tours) pour montrer qu'il y a un lien syntaxique et sémantique entre le passif pronominal et la structure à datif étendu. Plus précisément, ce qui les lie est le fait qu'ils sont en essence « moyens » : entre l'actif et le passif canonique (pour le passif pronominal), et entre le nominatif et l'accusatif (pour le datif). Cette étude observe ces structures en français, en espagnol et en italien.

Introduction

Je dédie d'autant plus volontiers cet article à mon amie Marleen Van Peteghem qu'il traite d'un sujet qui lui tient à cœur, et sur lequel nous avons travaillé ensemble, à savoir le datif (Lamiroy & Van Peteghem 1999). Nous devons poursuivre le travail, mais malheureusement le projet dans lequel s'inscrivait notre collaboration n'a pas abouti. Et notre chapitre est donc resté dans l'encrier. Ce qui suit est une recherche entamée il y a des années (Lamiroy 2000), et que je mets à jour à l'occasion de l'éméritat de Marleen en tirant profit de ses travaux (Van Peteghem 2000, 2006a, 2006b, 2012, 2014) et de mes travaux consacrés essentiellement à

divers phénomènes de grammaticalisation (Lamiroy 1999, 2001a, 2001b, 2002, 2003, 2007a, 2007b, 2011, Lamiroy & Drobňaković 2008, Lamiroy & De Mulder 2011, Lahousse & Lamiroy 2012, Lamiroy & Pineda 2017, Van de Velde & Lamiroy 2017, Carlier & Lamiroy 2018).

Le but de ma contribution est double. Pour commencer je décris comment les langues romanes se distinguent par le fait de ne pas exploiter le passif pronominal de la même façon. En effet, le tour est davantage grammaticalisé en français que dans les autres langues romanes. Je considère, avec Haspelmath (1998 : 318¹) et Lehmann (2002 : 7-8²) que la grammaticalisation ne se limite pas à des éléments lexicaux (ex. LA *casa* > FR *chez*) ou grammaticaux, par exemple les prépositions (Lamiroy 2001a) ou les déterminants (Carlier & Lamiroy 2018) mais peut aussi concerner des structures syntaxiques (Lahousse & Lamiroy 2012). Ensuite je développe une hypothèse (Lamiroy 2000) sur un lien existant entre le passif pronominal et un secteur apparemment tout à fait indépendant, la structure à datif *étendu* (Leclère 1978, 1995). Il s'agit de datifs non structuraux, donc non programmés par la valence du verbe. Par commodité je parlerai du datif étendu, alors qu'il couvre en fait plusieurs cas (Van Peteghem 2006a, 2006b, Tayalati & Van Peteghem 2009, Van Peteghem 2014). L'hypothèse repose sur l'idée d'un rapport sémantique fondamental entre les deux phénomènes syntaxiques, l'un se situant dans la zone de la diathèse verbale, l'autre dans celle des relations actantielles dont sont investis les arguments nominaux. Le rapport consiste dans le fait qu'ils sont essentiellement *moyens*, le passif pronominal étant intermédiaire entre l'actif et le passif canonique, le datif étant lui moyen entre le nominatif et l'accusatif.

Les langues romanes considérées ici, le français, l'espagnol et l'italien, recourent à la voix pronominale non seulement pour exprimer un sens actif, réfléchi ou réciproque [1] mais également un sens passif [2].

-
1. Je cite : « Grammaticalization is the gradual drift in all parts of the grammar toward *tighter structures*, toward less freedom in the use of linguistic expressions at all levels. »
 2. Je cite : « Those who are familiar with my earlier work on grammaticalization will notice that this implies a slight extension of the concept. [...] What I propose here is to apply the criteria of paradigmatic and syntagmatic autonomy to a *construction*, regardless of whether it contains a constituent in which the symptoms of grammaticalization crystallize. »

[1a]	FR	Jean ne se lave pas tous les jours.
[1b]	ES	Juan no se lava todos los días.
[1c]	IT	Gianni non si lava tutti i giorni.
[2a]	FR	Ce livre s'est vendu à un prix dissuasif.
[2b]	ES	Este libro se vendió a un precio disuasorio.
[2c]	IT	Questo libro si è venduto ad un prezzo dissuasivo.

Notons que du point de vue typologique, les langues romanes ne sont pas les seules à recourir à la structure pronominale pour exprimer le passif. Ainsi, on observe le phénomène en hébreu ou en russe notamment (Heine & Kuteva 2002, Keenan 1985).

[3a]	RU	Doma	byli	poštrojeny	rabočimi.	(Keenan 1985 : 254)
		houses	were	built	workers.	INSTR
[3b]	RU	Doma	štrojat-sja	rabočimi.		
		houses	build-self	workers.	INSTR	

Le fait paradoxal que le même tour syntaxique, la structure pronominale, puisse couvrir deux sens contraires, le réfléchi actif et le sens passif, s'explique si on adopte l'analyse de Geniušiene (1987)³, qui aboutit à une généralisation intéressante : la caractéristique commune à tous les tours pronominaux serait le fait d'être récessif. Les phrases **[1]-[2]** le sont en effet. Or elles s'opposent quant à l'élément en récession. Geniušiene parle du tour subjectif quand la récession affecte l'objet, et du tour objectif, quand la récession porte sur le sujet. Dans les deux cas, le clitique *se* est la trace formelle de la récession. Dans ce qui suit, je me concentrerai sur le type récessif objectif, laissant de côté tout ce qui concerne le tour subjectif.

Le tour pronominal est plus grammaticalisé en français que dans les deux autres langues romanes parce qu'il est plus restrictif (cf. notes 1 et 2). Et il l'est pour deux raisons. Primo, il est soumis à de fortes contraintes, dont certaines sont décrites dans la littérature, inconnues des autres langues romanes. Et secundo, le français n'exploite pas le tour pronominal pour exprimer l'impersonnel, ayant recours en revanche à une structure active avec sujet indéfini *on*.

3. Pour une discussion détaillée de cette analyse, cf. Melis (1990 : 26-28).

[4a]	FR	On parle catalan ici.
[4b]	ES	Se habla catalán aquí.
[4c]	IT	Si parla catalano qui.
		3SG.REFL parle catalan ici

Par ailleurs, le français exploite aussi moins le datif étendu que l'espagnol et l'italien. Ce datif couvre plusieurs types (Van Peteghem 2014) : le datif possessif (Lamiroy 2001b, Van de Velde & Lamiroy 2017) **[5a]**, le datif d'intérêt **[5b]**, le datif épistémique **[5c]** et le datif éthique **[5d]**.

[5a]	Des terroristes lui ont coupé la tête.
[5b]	Dessine-moi un mouton.
[5c]	Je lui trouve mauvaise mine.
[5d]	Au Mont Saint Michel la mer te monte à une de ces vitesses ! (Leclère 1978)

Les exemples de **[6]** montrent le contraste entre les trois langues romanes⁴ :

[6a]	FR	*Je me suis lu ce livre en une après-midi.
[6b]	ES	Me leí este libro en una tarde.
[6c]	IT	?Mi sono letto questo libro in un pomeriggio.
		1SG.DAT suis lu ce livre en une après-midi

Une question qui vient naturellement à l'esprit, et à laquelle j'essaierai d'apporter une réponse ici, est celle de savoir s'il y a un lien entre les deux séries de données, et si oui, lequel. L'hypothèse qui à mon avis rend compte de la double distribution inégale observée à travers les trois langues romanes est la suivante : si les mêmes langues romanes exploitent les deux structures plus que le français, c'est parce que les deux structures ont des affinités intrinsèques. En effet, elles partagent une propriété fondamentale du point de vue de la sémantique actantielle ou, autrement dit, de l'actance (Lazard 1994). Ce qui serait crucial est que les deux occupent un statut intermédiaire : le passif pronominal est intermédiaire entre la voix active et le passif périphrastique, tout comme

4. Pour plus d'exemples, cf. Lamiroy (2000).

le datif a, du point de vue de la sémantique des cas, un statut intermédiaire entre le nominatif et l'accusatif. Ce lien naturel consisterait donc dans leur caractère *moyen*, pris dans son sens premier : « qui se trouve entre deux choses ». De fait, ce n'est pas un hasard sans doute que le terme *moyen* est employé de façon ambiguë en linguistique, soit comme chez Ruwet (1972) pour désigner le passif pronominal, soit comme chez Keenan (1985), Kemmer (1993) et beaucoup d'autres pour caractériser des structures qui n'impliquent pas d'agent, que Ruwet (1972) appelait des structures *neutres*.

Une des prédictions faites par l'hypothèse est qu'une langue qui exploite une des deux structures dans une moindre mesure devrait recourir moins volontiers à l'autre également, l'inverse étant vrai aussi. Et c'est exactement ce qu'on observe. Autrement dit, le français actuel favorise l'actif au détriment du passif, tout comme il favorise le nominatif au détriment du datif. Par ailleurs, les deux structures s'emploient volontiers même à l'intérieur de la même phrase, de manière courante en espagnol, dans une moindre mesure en italien, mais pas du tout en français.

Les données empiriques

Dans un premier moment, je rappelle en quoi le passif pronominal est plus contraint en français que dans les deux autres langues romanes traitées ici. Ensuite, je ferai la même chose pour le datif. Pour les deux phénomènes, j'invoquerai certaines données diachroniques relatives au français qui sont en même temps un argument pour mon hypothèse : tant pour le tour pronominal que pour le datif étendu, on observe que leur emploi en français s'est progressivement rétréci. Si du point de vue diachronique le français s'est grammaticalisé de façon parallèle dans deux secteurs indépendants de sa syntaxe, c'est à mon sens parce qu'il s'agit de deux zones syntaxiques entre lesquelles il existe un lien *naturel* du point de vue de l'actance.

Le passif pronominal

Passif pronominal vs passif périphrastique

Je renvoie ici notamment aux travaux de Ruwet (1972), Grimshaw (1982), Zribi-Herz (1982, 1987), Melis (1990), Lamiroy (1993) et Gaatone

(1998). Les deux tours, le passif canonique et le passif pronominal partagent la caractéristique de la récession actantielle : par rapport à la phrase active, on perd en cours de route le sujet de l'actif. Celui-ci peut être exprimé au moyen d'un complément oblique, mais dans la structure périphrastique seulement. La sémantique de la structure passive, de façon quasi universelle, consiste à présenter la situation sans en spécifier l'agent, alors que le propre de la phrase active est de présenter un procès accompagné de son agent (Keenan 1985, Shibatani 1985).

Les deux passifs partagent une seconde propriété, discursive, à savoir que l'objet promu en position sujet est thématisé. Ceci ne vaut évidemment que lorsqu'il y a un objet au départ. Ce ne sera donc pas le cas pour les passifs impersonnels.

[7a]	FR	Récemment il a beaucoup été parlé des élections américaines.
[7b]	ES	Ultimamente se habló mucho de las elecciones americanas.
[7c]	IT	Recentemente si è parlato molto delle elezioni americane.

Bien que les deux passifs aient une même fonction récessive, ils se distinguent toutefois sur un nombre considérable de points : 1) l'opérateur utilisé, 2) l'aspect, 3) le type de sujet, 4) le type de verbe, et 5) le complément d'agent.

Premièrement, les deux opérateurs passivants sont d'une nature absolument différente. L'auxiliaire *être* (ES *ser*, IT *essere*) est un opérateur d'état. Le clitique *se / si*, en revanche, a pour fonction essentielle de marquer la récession.

Deuxièmement, une spécialisation aspectuelle découle de la différence indiquée ci-dessus : le passif périphrastique, c'est bien connu, s'associe naturellement avec l'aspect accompli. C'est pourquoi une phrase passive au présent correspond à une phrase active dont le verbe se trouve au passé, comme dans [8], et que souvent on ne relie plus du tout le passif à une phrase active, comme dans [9], où le participe, du coup, n'est plus verbal mais est devenu un adjectif.

[8a]	La cuisine est peinte en jaune vif.
[8b]	= On a peint / ≠ On peint la cuisine en jaune vif.
[9a]	L'eau de mer est salée.
[9b]	*On a salé l'eau de mer.

En revanche, le passif pronominal refuse en général une lecture ponctuelle et se prête plutôt à une interprétation non accomplie (Ruwet 1972), d'où une lecture souvent générique.

[10a] Ces lunettes se nettoient facilement. (Ruwet 1972 : 95)

[10b] *Ces lunettes se sont nettoyées hier à huit heures et quart.

[10c] Cela ne se fait pas.

[10d] *Cela n'est pas fait⁵.

Troisièmement, les propriétés distributionnelles du sujet diffèrent. Alors que le passif périphrastique admet des sujets de type animé ou inanimé et à toutes les personnes, le passif pronominal ne prend que des sujets à la troisième personne et de type inanimé. Un SN humain n'est acceptable qu'avec certains verbes où le *se* s'est agglutiné au verbe par lexicalisation, comme *s'appeler* ou *se tuer*, et qui n'ont plus de sens passif **[11]**, ou quand le sujet est un SN collectif ou générique **[12]**, ce qui le rapproche des inanimés.

[11] Il s'appelle Jean.

[12] Les femmes / *Justine, ça se fouette. (Ruwet 1972 : 97)

Quatrièmement, le passif pronominal est plus contraint que le passif périphrastique quant au type de verbe. En effet, le passif canonique admet des verbes transitifs directs **[13a]**, indirects **[13b]** et, marginalement (Rivière 1981), des intransitifs **[13c]**. Le tour pronominal, en revanche, exige que le verbe soit transitif direct, selon Zribi-Hertz (1982) la seule différence qui oppose les deux tours passifs.

[13a] Ce livre a été / s'est vendu à 100000 exemplaires.

[13b] Il sera procédé / *se procédera à une autopsie.

[13c] Il a été dansé jusqu'à l'aube / *s'est dansé jusqu'à l'aube.

Cinquièmement, les deux passifs impliquent la présence d'un agent. Or, avec le passif canonique, l'agent peut formellement être exprimé, c'est le cas en particulier lorsque celui-ci a une valeur hautement rhématique,

5. La marque d'inacceptabilité ne renvoie évidemment qu'à la lecture déontique de la phrase.

alors que dans la tournure pronominale, l'expression de l'agent est inacceptable.

[14a] Cette question ne sera traitée que par la Commission.

[14b] ? Cette question ne se traitera que par la Commission. (Melis 1990 : 94)

En outre, alors que le complément d'agent du passif canonique peut être un SN animé ou inanimé, l'agent implicite du passif pronominal doit être, comme Ruwet (1972) l'a souligné, non seulement indéterminé mais nécessairement de type humain. C'est pourquoi un verbe qui sélectionne un SN inanimé comme sujet à l'actif n'admet pas le passif pronominal.

[15a] Le virus du Covid concerne le monde entier.

[15b] Le monde entier est concerné par le virus du Covid.

[15c] *Le monde entier se concerne.

Cette double propriété du *se*-passif, l'indétermination référentielle et le caractère humain de l'agent, fait que le tour se rapproche d'une autre structure dont l'agent est indéterminé et humain : la construction avec sujet indéfini *on*. La différence entre les deux est qu'il y a récession du sujet dans le tour pronominal alors qu'il n'y en a pas dans la structure impersonnelle, qui est une phrase active, bien évidemment.

Ainsi, on pourrait établir une échelle allant de l'actif canonique au passif canonique : entre les deux il y a deux catégories intermédiaires dont l'agent est humain et indéterminé et dont l'une bascule vers l'actif et ne présente pas de récession, tandis que l'autre, qui se caractérise par une récession du sujet, est plus proche du passif périphrastique. On peut représenter cela comme suit (Lamiroy 1993) :

[16] $N_0 V N_1 - \text{on } V N_1 - N_1 \text{ se } V - N_1 \text{ est } V\text{-é (par } N_0)$

Comme on va le voir, cette analyse n'est pas sans intérêt du point de vue comparatif. En effet, les deux autres langues romanes n'ont pas développé de sujet équivalent à *on* : elles font par contre appel au tour pronominal pour exprimer l'impersonnel.

Français vs espagnol et italien

Des propriétés examinées ci-dessus, deux sont communes aux trois langues romanes. La première est l'opposition entre les opérateurs, le verbe d'état FR *être*, ES *ser* vs *estar*, IT *essere* vs *venire*, et le réfléchi FR / ES *se* et IT *si*. La deuxième a trait à la contrainte relative à l'agent, toujours de type humain et indéterminé et ne pouvant pas s'exprimer formellement.

Etant donné que les trois autres contraintes affectant le passif pronominal en français ne s'observent pas en espagnol ni en italien, le tour pronominal y est du coup bien plus productif, comme l'avait déjà remarqué Stefanini (1962 : 124). J'illustre ci-dessous chacune des propriétés, à savoir l'aspect [17], le sujet [18] et le type de verbe [19].

[17a]	FR	Des menaces anonymes (ont été + ?*se sont reçues).
[17b]	ES	Se han recibido amenazas anónimas.
[17c]	IT	Si sono ricevute delle minacce anonime.
[18a]	ES	El Presidente de Estados Unidos se elige en una asamblea formada por 538 electores. (Wikipedia, <i>Elecciones Presidenciales en Estados Unidos</i>)
[18b]	IT	In compagnia di vostra figlia si vede spesso en compagnie de votre fille se voit souvent un vagabondo dimezzato. (I. Calvino) un vagabond pourfendu 'On voit souvent un vagabond pourfendu en compagnie de votre fille.'

En ce qui concerne le type de verbe, on observe en espagnol et en italien l'inverse du français. Alors que le français réserve le tour pronominal aux verbes transitifs directs, en espagnol et en italien, le tour pronominal se construit avec tous les types actantiels. Et inversement, le tour périphrastique apparaît surtout avec des verbes transitifs directs. La plupart des grammaires espagnoles et italiennes (Gili Gaya 1976, Lepschy 1981 : 136, Renzi & Salvi 1988) font d'ailleurs remarquer que le tour pronominal est de loin la construction la plus fréquente, le passif périphrastique étant souvent peu naturel. On peut comparer [19]-[20] aux équivalents français de [13].

[19a]	ES	Se procederá / ? *será procedido a una autopsia.
[19b]	ES	Se bebió mucho en la fiesta 3SG.REFL but beaucoup dans la fête / *fue bebido mucho en la fiesta. / fut bu beaucoup dans la fête
[20a]	IT	Si procederà / ? *sarà proceduto a un'autopsia ⁶ .
[20b]	IT	Si è bevuto molto ieri 3SG.DAT ešt but beaucoup hier / *è štato bevuto molto ieri. / fut bu beaucoup hier

Bien que les grammaires normatives de l'espagnol (Gili Gaya 1976 : 300) et de l'italien (Lepsčy 1981 : 194) distinguent entre le tour à sens passif (avec accord du verbe avec le sujet) et le tour impersonnel (où le verbe reste au singulier), il faut bien admettre, comme le font les analyses plus récentes (Manzini 1986, Mendikoetxea 1999) que les locuteurs confondent les deux **[21a]-[21b]**. La frontière entre le tour à sens impersonnel et le tour moyen à sens passif ešt donc ténue, voire inexištante.

[21a]	Se	les	entrega / ? entregan	los	premios
	3SG/PL.REFL	3PL.DAT	remet / remettent	les	prix
	a los ganadores. (Mendikoetxea 1999 : 1700)				
	aux gagnants				
	'On remet les prix aux gagnants.'				
[21b]	Si	mangiano / mangia	le mele. (Renzi & Salvi 1988, I : 102)		
	3SG/PL.REFL	mange(nt)	les pommes		
	'On mange les pommes.'				

Notons que la situation du tour pronominal en espagnol et en italien actuels recoupe en partie la situation qu'on trouvait en français autrefois : en ancien et en moyen français (Stefanini 1962), le passif pronominal était bien plus productif qu'il ne l'ešt maintenant. En particulier, il admettait des SN sujets de type animé (*Elle* dans **[22b]**).

6. Renzi & Salvi (1988, I : 96) donnent l'exemple **[i]** tout en spécifiant que la construction ešt limitée et que la tournure usuelle serait celle avec *si*.

[i] Fu proceduto al sequeštro. (litt. 'fut procédé à la saisie')

[22a] *Plus de trois cents personnes se sont brûlées dans cet incendie?
(Stefanini 1962 : 584)

[22b] Elle colpes n[on] auret ; por o nos coišt. (Cantilène de Sainte Eulalie, cité par Stefanini 1962 : 586)
'Elle était innocente ; c'est pourquoi elle ne put être brûlée.'

Les exemples suivants vont dans le même sens. Il suffira de comparer **[23a]-[23b]**.

[23a] Je comprends qu'Émile lui a parlé de moi ; on dirait qu'ils ont déjà comploté de me gagner : il n'en est rien pourtant, et Sophie elle-même ne se gagne pas si vite. (Rousseau, *Émile*, cité par Goosse & Grevisse 2016 : 987)

[23b] La loterie / *Sophie ne se gagne pas toutes les semaines.

Le datif étendu

Comme je l'ai annoncé, on observe une variation analogue, tant typologique que diachronique, dans un secteur indépendant, celui du datif étendu.

Celui-ci est bien plus productif en espagnol, un peu moins sans doute en italien, mais sûrement plus qu'en français. De même, il était plus courant en français autrefois qu'il ne l'est actuellement, comme on le verra. Le datif étendu se caractérise, rappelons-le, par le fait de ne pas être programmé par la valence du verbe : ainsi, le datif possessif *lui* dans **[24]** n'est pas sélectionné par le verbe *toucher*, contrairement à l'objet direct *le* **[24c]**.

[24a] Il lui toučha gentiment le bras.

[24b] *Il lui toučha.

[24c] Il le toučha.

7. Le jugement de grammaticalité ainsi que les traductions des phrases de **[22]** sont dus à Stefanini. La phrase **[22a]** n'est pas impossible, mais elle est inacceptable avec une lecture passive.

Avant d'examiner le datif étendu dans les trois langues romanes, je passe rapidement en revue quelles propriétés sont communes, ou non, aux deux types de datif.

Datif vs datif étendu

Une des meilleures façons de caractériser le datif (Van Belle & Van Langendonck 1996, Van Langendonck & Van Belle 1998, Van Peteghem 2006a, 2006b, Tayalati & Van Peteghem 2009) est de le faire par opposition aux deux autres cas nucléaires, le nominatif et l'accusatif. Une fois définies les propriétés essentielles du datif, je montrerai que le datif étendu cristallise, ou radicalise, très curieusement, les caractéristiques essentielles du datif en général.

De façon prototypique, le sujet et l'objet se trouvent aux deux pôles extrêmes de l'échelle de l'agentivité. Alors que le sujet ou le nominatif est le participant le plus actif, soit l'agent, l'objet ou l'accusatif, en revanche, en est le participant le moins actif, donc le patient.

Plusieurs propriétés en découlent : du point de vue distributionnel, le sujet sera typiquement un SN [+humain], [+défini], et du point de vue discursif, il sera le plus souvent le thème. Une des fonctions essentielles du nominatif est sa *permanence référentielle* (Lazard 1994 : 100) : le sujet est posé au départ de la phrase, il commande l'emploi du réfléchi et de la plupart des anaphores, il peut être omis dans la coordination et dans les constructions infinitives, etc. L'accusatif en est le miroir : il sera typiquement présenté ou interprété comme une entité inerte, donc il aura souvent le trait [-humain]. Il aura aussi le trait [-défini], étant généralement rhématique.

Quant au datif, il « fait figure de sujet secondaire » : il est le « second à bord » du point de vue de l'agentivité (Herlsund 1988 : 224). On en a une preuve spectaculaire et iconique dans les langues romanes dans la construction causative, où le sujet de l'infinitif apparaît sous la forme du datif lorsque le verbe est transitif (Van Peteghem 2006a, Lamiroy & Charolles 2010). On peut observer que le mécanisme inverse – un datif qui passe à un nominatif – peut se produire également, notamment dans des structures pseudo-passives comme celles de [25b].

[25a] On a fait réécrire tout le texte à ce pauvre enfant. / On lui a fait réécrire tout le texte.

[25b] Il s'est vu infliger une peine de prison de trois ans.

Le datif partage d'autres traits avec le sujet, corollaires de sa caractéristique de sujet secondaire. D'après Lazard (1994), le datif a dans la plupart des langues les traits [+humain] et [+défini], comme le sujet.

Mais si le datif a des affinités avec le nominatif, il en a d'autres avec l'accusatif : il est littéralement un cas moyen ou intermédiaire. Par ailleurs, le datif partage avec l'accusatif le fait d'être un complément, en termes configurationnels, à droite du verbe : c'est-à-dire qu'il appartient sémantiquement, tout comme l'objet direct, au domaine final du transfert d'activité émanant du sujet. Mais alors que l'accusatif renvoie au patient, le datif renvoie à l'individu qui est intéressé par le procès : il en est souvent le destinataire (*Je lui envoie des violettes*), mais il peut aussi être simplement 'l'expérimenter' du procès (*On lui a coupé la tête*).

On peut relever une série de propriétés formelles qui opposent le datif et l'accusatif et qui reflètent la différence sémantique fondamentale entre les deux : de la même façon que le référent de l'accusatif est plus directement affecté par le procès que celui du datif, l'objet direct est formellement le satellite qui gravite le plus près du noyau verbal. Il est, comme dit Lazard (1994 : 91), plus central dans la zone objectale que l'objet indirect. La plupart des propriétés de celui-ci ont été décrites, notamment par Herslund (1988), Melis (1996), Tayalati & Van Peteghem (2009), Van Peteghem (2006a, 2006b et 2014) pour le français, Jacob (1990) pour les langues romanes et Lazard (1994) pour un éventail plus large de langues :

- le datif se trouve normalement plus loin du verbe que l'objet direct, ce qui répond à un principe d'iconicité ;
- le datif est souvent introduit par une préposition : son lien avec le verbe est donc 'in-direct' ;
- le datif est 'naturellement pronominal' et 'hautement associé à l'individu parlant' (Jacob 1990), ce en quoi il ressemble au sujet. En effet, le datif se présente très souvent sous forme de clitique, simple (comme en français) ou par redoublement (comme en espagnol). Apparaître comme clitique veut dire apparaître tôt dans la phrase, donc dans une position thématique ;
- le clitique datif ne s'élide pas, à l'encontre du clitique accusatif (*l'* en français, par exemple) ;

- dans les langues à incorporation, c'est l'objet qui s'incorpore au verbe, et non pas le datif ;
- dans les variations de diathèse, c'est l'objet direct qui est promu en position sujet, plutôt que l'objet indirect⁸ ;
- le datif, contrairement à l'accusatif, peut être ou non dans la valence du verbe. Précisément, dans le cas du datif étendu, comme *Au Mont Saint Michel la mer te monte à une de ces vitesses* (Leclère 1978), le datif n'est pas sélectionné par le verbe (*monter*).

Quand on observe le datif étendu de plus près, on constate que, curieusement, il présente tous les traits essentiels du datif structural, mais de façon plus radicale. Je rappelle sous [26] les quatre types, le datif possessif [26a], le datif d'intérêt [26b], le datif épistémique [26c] et le datif éthique [26d].

[26a] On lui a enlevé un sein.

[26b] Max te résout ce problème en 5 minutes.

[26c] Je lui croyais plus de talent. (Van Peteghem 2014)

[26d] Avez-vous vu comme je te vous lui ai craché à la figure. (V. Hugo, cité par Herslund 1988 : 278)

Premièrement, on retrouve partout le trait [+humain] : chez le possesseur dans la relation inaliénable, tout comme chez le référent du datif d'intérêt et du datif éthique. Deuxièmement, ce type de datif apparaît, de façon préférentielle voire obligatoire (le datif éthique), sous forme de clitique. Demonte (1995) a fait remarquer qu'en espagnol le redoublement par clitique, qui est facultatif pour le datif 'normal', est obligatoire avec le datif possessif [27b].

8. Il y a en anglais et en néerlandais des phrases du type *John was given a book*, mais justement la phrase active correspondante est celle où le destinataire est présenté formellement comme un objet direct *They gave John a book*.

[27a]	ES	Le	dieron	/ Dieron
		lui	3SG.DAT ils-donnèrent	/ ils-donnèrent
		el	libro a Luisa.	
		le	livre à Louise	
			‘On a donné le livre à Louise.’	
[27b]	ES	Le	operaron	/ *Operaron
		lui	3SG.DAT ils-opérèrent	/ ils-opérèrent
		la	nariz a Luisa.	
		le	nez à Louise	
			‘À Louise on lui a opéré le nez.’	

Et finalement, comme cela a été observé par Vergnaud & Zubizarreta (1992), la position à droite de l’objet direct n’est pas strictement obligatoire pour les vrais datifs **[28a]-[28b]**, mais elle l’est pour le datif étendu **[28c]-[28d]**.

[28a] Le médecin a donné un vaccin contre le Covid au personnel soignant.

[28b] Le médecin a donné au personnel soignant un vaccin contre le Covid.

[28c] Le médecin a examiné la gorge aux enfants.

[28d] *Le médecin a examiné aux enfants la gorge.

Français vs espagnol et italien

Parmi les différents types de datif étendu, le datif possessif occupe une place de choix : il s’utilise pour indiquer le possesseur (Van de Velde & Lamiroy 2017) d’un objet inaliénable, en l’occurrence une partie du corps, comme dans **[24a]**, **[26a]**, **[28c]** ci-dessus. Or une question qui se pose est celle de savoir ce que les langues considèrent comme inaliénable (Chappell & McGregor 1996) : on sait depuis Bally (1926) que cela varie sensiblement selon les langues. Le datif possessif apparaît dans les trois langues examinées avec les noms de partie du corps, inaliénables par excellence. Or, avec les noms de parenté, que la plupart des langues rangent pourtant parmi les inaliénables (Nichols 1988), le français est bien plus restrictif que l’espagnol et l’italien.

[29a]	ES	Se	le	murieron	dos	hijos
		3SG.REFL	3SG.DAT	moururent	deux	enfants
		en	el	accidente.		
		dans	l'	accident		
		'Il a perdu deux enfants dans l'accident.'				
[29b]	IT	Mi	è	nato	un	bambino. (Renzi & Salvi 1988, I : 63)
		1SG.DAT	ešt	né	un	enfant
[29c]	FR	*Deux enfants lui sont morts dans l'accident.				
[29d]	FR	?*Un enfant m'ešt né.				

En espagnol, la catégorie des inaliénables s'élargit même à la simple relation de partie à tout.

[30]	ES	Le	fregué	las	manchas	al	tablero. (Demonte 1995)
		3SG.DAT	frottai	les	taĉhes	à	la
						planĉhe	
		'J'ai nettoyé les taĉhes de la planĉhe.'					

Une contrainte connue du datif possessif concerne le type de verbe avec lequel il apparaît. Celui-ci doit en effet être de type dynamique, car pour que le tout (le possesseur) puisse être affecté, la partie doit être affectée (*Cette fille, on lui a amputé une jambe* vs **Cette fille, je lui aime bien les jambes*). Or cette restriction est bien plus forte en français que dans les autres langues romanes.

[31a]	ES	No	le	he	višt	nunca	la	cara.
[31b]	IT	?	Non	gli	ho	mai	višt	il
[31c]	FR	*Je ne lui ai jamais vu le visage.						

Les mêmes observations valent pour le datif d'intérêt et le datif éthique, qui s'emploient également bien plus couramment qu'en français.

[32a]	ES	Todo	el	asunto	me	huele	a	eštafa.
		toute	l'	affaire	1SG.DAT	sent	à	fraude
		'À mon avis, toute cette affaire sent la fraude.'						

[32b] IT Se improvvisamente mi saltasse dalla finestra,
 si soudain 1SG.DAT sautait de la fenêtre,
 non saprei che pesci pigliare.
 je ne saurais quels poissons prendre
 ‘S’il sautait tout à coup par la fenêtre, je ne saurais quoi faire.’
 (Renzi & Salvi 1988, I : 65)

Comme de juste, le datif étendu était autrefois plus courant en français qu’il ne l’est actuellement, comme le montrent les exemples de **[33]**. D’après Hawkins (1993), la tournure en **[33c]** est propre au français du Midi. Deux raisons pourraient expliquer cela : le français méridional est, d’une part, plus conservateur que le français central, et d’autre part, plus près géographiquement des langues romanes méridionales. Quant à **[33d]**, il semblerait qu’en français, comme dans une série d’autres langues européennes (König & Haspelmath 1998, Spanoghe 1995, Van de Velde & Lamiroy 2017), la structure à datif possessif est en recul. La construction à possesseur ‘externe’ est concurrencée, en l’occurrence, par la structure à possesseur ‘interne’, celle où le possesseur est intégré au SN sujet sous la forme du déterminant possessif : *ses mains* dans **[33d]**. On pourrait y voir une tendance à laquelle j’ai fait allusion au début, qui consiste à situer le possesseur dans la zone du sujet plutôt que dans celle du datif. La même tendance apparaîtrait d’ailleurs de façon plus flagrante encore dans le tour *SN₁ avoir SN₂ qui V*, illustré en **[33e]**.

[33a] Hélas ! notre pauvre Péronne, il faudra bien la renvoyer si le mal lui continue. (Correspondance J. de Chantal 1605-1625, cité par Combettes 1992)

[33b] Elle se prit à l’aimer [...]. Il sentait l’étable. Cependant il lui était beau. (A. France, *L’Île des Pingouins*)

[33c] Il s’est perdu la montre.

[33d] Les mains lui tremblent. / Ses mains tremblent.

[33e] Il / Elle a les mains qui tremblent.

Construction pronominale à datif étendu

Finalement, je voudrais attirer l’attention sur une construction qui plaide pour l’hypothèse que j’ai défendue ici. Dans les phrases de **[34]**, le *se* pronominal et le datif se joignent à l’intérieur d’une même

structure syntaxique : cette combinaison est très commune en espagnol (Babcočk 1970, Lázaro Mora 1983, Vázquez Rosas 1990), un peu moins courante sans doute en italien, mais elle est totalement absente en français. Ce fait ne me paraît pas fortuit, au contraire, il semble justement révélateur de l'affinité sémantique qui caractérise les deux phénomènes syntaxiques en question.

[34a]	ES	Se	me	estropeó	el	coche.	
		3SG.REFL	1SG.DAT	cassa	la	voiture	
		'Ma voiture est tombée en panne.'					
[34b]	IT	Mi	si	è	ammalata	una	sorella.
		1SG.DAT	3SG.REFL	est	tombée-malade	une	sœur
		'Une de mes sœurs est tombée malade.'					

Si cette construction est particulièrement productive en espagnol, un peu moins en italien, mais pas attestée du tout en français, c'est, à mon sens, un signe supplémentaire du fait qu'on se trouve devant deux phénomènes de même nature qui se rejoignent volontiers à l'intérieur de la même phrase. Ce qui se ressemble s'assemble.

Conclusion

L'hypothèse avancée ici, et que j'espère avoir étayée avec plusieurs arguments empiriques, repose sur l'idée d'un rapport sémantique fondamental entre deux phénomènes syntaxiques, l'un se situant dans la zone de la diathèse verbale, l'autre dans celui des arguments nominaux. Le rapport consiste dans le fait qu'ils sont de par leur nature essentiellement *moyens* : ils occupent un statut intermédiaire, entre l'actif et le passif canonique et entre le nominatif et l'accusatif respectivement.

J'ai fait appel à trois types d'arguments qui à mon avis convergent tous dans le sens de mon hypothèse. L'argument typologique oppose le français à l'espagnol et à l'italien : on a vu que les deux langues romanes qui recourent plus volontiers au tour pronominal utilisent aussi plus volontiers le datif étendu que le français. L'argument diachronique correspond à l'observation que les deux phénomènes se sont progressivement réduits ou grammaticalisés, de façon indépendante mais parallèle, en français. Le dernier argument est fourni par une construction

particulière qui unit les deux phénomènes à l'intérieur de la même phrase, illustrée en [34].

Références bibliographiques

- Babcočk, Sandra Šcharff, *The Syntax of Spanish Reflexive Verbs*, The Hague, Mouton, 1970 ([doi:10.1515/9783110874761](https://doi.org/10.1515/9783110874761)).
- Bally, Charles, « L'expression des idées de sphère personnelle et de solidarité dans les langues indo-européennes », in *Festschrift Louis Gauchat*, Franz Fankhauser & Jakob Jud (dir.), Aarau, Sauerländer, 68-78, 1926.
- Carlier, Anne & Lamiroy, Béatrice, « The emergence of the grammatical paradigm of nominal determiners in French and in Romance: Comparative and Diachronic Perspectives », *Canadian Journal of Linguistics* 63(2), 1-16, 2018 ([doi:10.1017/cnj.2017.43](https://doi.org/10.1017/cnj.2017.43)).
- Chappell, Hillary & McGregor, William (dir.), *The Grammar of Inalienability. A Typological Perspective on Body Part Terms and the Part-Whole Relation*, Berlin, Mouton de Gruyter, 1996.
- Combettes, Bernard, « Intégration des constituants topicalisés dans la structure de la phrase en français préclassique », *La Licorne*, 29-40, 1992.
- Demonte, Violeta, « Dative alternation in Spanish », *Probus* 7(1), 5-30, 1995 ([doi:10.1515/prbs.1995.7.1.5](https://doi.org/10.1515/prbs.1995.7.1.5)).
- Gaalone, David, *Le Passif en français*, Paris / Bruxelles, Duculot, 1998.
- Geniušienė, Emma, *The Typology of Reflexives*, Berlin, Mouton de Gruyter, 1987.
- Gili Gaya, Samuel, *Curso Superior de Sintaxis Española*, Barcelona, Bibliograf, 1976.
- Goosse, André & Grevisse, Maurice, *Le Bon Usage*, Bruxelles, De Boeck, 2016.
- Grimshaw, Jane, « On the lexical representation of Romance Reflexive Clitics », in *The Mental Representation of Grammatical Relations*, Joan Bresnan (dir.), Cambridge, Cambridge U.P., 87-148, 1982.
- Haspelmath, Martin, « Does grammaticalization need reanalysis? », *Studies in Language* 22, 315-351, 1998.
- Hawkins, Richard, « Regional variation in France », in *French Today*, Carol Sanders (dir.), Cambridge, Cambridge U.P., 55-84, 1993.
- Heine, Bernd & Kuteva, Tania, *World Lexicon of Grammaticalization*, Cambridge, Cambridge U.P., 2002.
- Hernández Alonso, César, « Del se reflexivo al impersonal », *Archivum* XVI, 39-66, 1966 (<https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=902160>).
- Herslund, Michael, *Le Datif en français*, Paris / Leuven, Peeters, 1988.

- Jacob, Daniel, *Markierung von Aktantenfunktionen und "Prädetermination" im Französischen*, Tübingen, Niemeyer, 1990.
- Keenan, Edward, « Passive in the world's languages », in *Language Typology and Syntactic Description*, Timothy Shopen (dir.), Cambridge, Cambridge U.P., 243-281, 1985.
- Kemmer, Suzanne, *The Middle Voice*, Amsterdam, Benjamins, 1993.
- König, Ekkehart & Haspelmath, Martin, « Les constructions à possesseur externe dans les langues d'Europe », in *Actance et valence dans les langues d'Europe*, Jačk Feuillet (dir.), Berlin, Mouton de Gruyter, 525-606, 1998.
- Lahousse, Karen & Lamiroy, Béatrice, « Word order in French, Spanish and Italian. A grammaticalization account », *Folia Linguistica* 46(2), 387-417, 2012 ([doi:10.1515/flin.2012.014](https://doi.org/10.1515/flin.2012.014)).
- Lamiroy, Béatrice, « Pourquoi il y a deux passifs », *Langages* 109, 53-72, 1993 ([doi:10.3406/lgge.1993.1091](https://doi.org/10.3406/lgge.1993.1091)).
- , « Auxiliaires, langues romanes et grammaticalisation », *Langages* 135, 63-75, 1999 ([doi:10.3406/lgge.1999.2201](https://doi.org/10.3406/lgge.1999.2201)).
- , « Sur certains rapports entre le passif pronominal et les datifs non lexicaux », *Études romanes* 45, 135-155, 2000.
- , « La préposition en français et en espagnol : une question de grammaticalisation ? », *Langages* 143, 91-106, 2001a ([doi:10.3406/lgge.2001.892](https://doi.org/10.3406/lgge.2001.892)).
- , « Grammaticalisation et Possession inaliénable dans les langues romanes et germaniques », *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur* 30, 82-97, 2001b.
- , « The External Possessor Construction and Grammaticalisation in Romance and Germanic languages », in *From NP to DP. The Expression of Possession in Noun Phrases II*, Martine Coene & Yves D'Hulst (dir.), Amsterdam, Benjamins, 257-281, 2002.
- , « Grammaticalisation et comparaison de langues », *Verbum* XXV(3), 411-431, 2003.
- , « Typologie et grammaticalisation », in *Discours, diachronie, stylistique du français. Hommages à Bernard Combettes*, Olivier Bertrand et al. (dir.), Berne, Peter Lang, 141-159, 2007a.
- , « Gradation, grammaire et grammaticalization », in *Parcours de la phrase. Hommages à Pierre Le Goffic*, Michel Charolles et al. (dir.), Paris, Ophrys, 29-41, 2007b.
- , « Degrés de grammaticalisation à travers les langues de même famille », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* XIX, 167-192, 2011.

- — — & Charolles, Michel, « Les clitiques accusatif vs datif dans la construction causative en *faire* », *Congrès mondial de Linguistique française - CMLF 2010*, Franěk Neveu et al. (dir.), Paris, Institut de linguistique française, 2010 ([doi:10.1051/cmlf/2010206](https://doi.org/10.1051/cmlf/2010206)).
- — — & Drobnjaković, Ana, « Auxiliaries and grammaticalization: a case study from Germanic and Slavonic languages », *Studies in Pragmatics 5* (special issue), 19-35, 2008 ([doi:10.1163/9789004253193_004](https://doi.org/10.1163/9789004253193_004)).
- — — & De Mulder, Walter, « Degrees of grammaticalization across languages », in *Handbook of Grammaticalization*, Bernd Heine & Heiko Narrog (dir.), Oxford, Oxford U.P., 302-317, 2011.
- — — & Pineda, Anna, « Grammaticalization across Romance languages and the pace of language change », *Linguisticae Investigationes* 40(2), 304-331, 2017 ([doi:10.1075/li.00007.lam](https://doi.org/10.1075/li.00007.lam)).
- — — & Van Peteghem, Marleen, « Accusatif vs datif. Étude français - russe », *Verbum* XXI(1), 81-92, 1999.
- Lazard, Gilbert, *L'Actance*, Paris, PUF, 1994 (ark:/12148/bpt6k3360234f).
- Lázaro Mora, Fernando, « Observaciones sobre *se medio* », in *Serta Philologica F. Lázaro Carreter : natalem diem sexagesimum celebranti dicata*, Emilio Alarcos Llorach & Fernando Lázaro Carreter (dir.), Madrid, Cátedra, 301-308, 1983.
- Lehmann, Christian, « New Reflections on Grammaticalization and Lexicalization », in *New Reflections on Grammaticalization*, Ilse Wischer & Gabriele Diewald (dir.), Amsterdam, Benjamins, 1-18, 2002.
- Leclère, Christian, « Sur une classe de verbes datifs », *Langue française* 39, 66-75, 1978 ([doi:10.3406/lfr.1978.6128](https://doi.org/10.3406/lfr.1978.6128)).
- — —, « Sur une restructuration dative », *Language Research Institute Seoul National University* 31(1), 179-198, 1995.
- Lepsčy, Anna Laura & Lepsčy, Giulio, *La Lingua italiana*, Milano, Bompiani, 1981.
- Manzini, Maria Rita, « On Italian *Si* », *Syntax and Semantics 19: The Syntax of Pronominal Clitics*, Hagit Borer (dir.), New York, Academic Press, 241-261, 1986.
- Melis, Ludo, *La Voie pronominale*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1990 ([doi:10.3917/dbu.melis.1990.01](https://doi.org/10.3917/dbu.melis.1990.01)).
- — —, « The Dative in Modern French », in *The Dative*, vol. I, William Van Belle & Willy Van Langendonck (dir.), Amsterdam, Benjamins, 39-72, 1996.

- Mendikoetxea, Amaya, « Construcciones con *se*: medias, pasivas e impersonales », in *Nueva Gramática de la Lengua Española*, Ignacio Bosque & Violeta Demonte (dir.), Madrid, Espasa-Calpe, 1631-1722, 1999.
- Nichols, Johanna, « On alienable and inalienable possession », in *In Honor of Mary Haas: From the Haas Festival Conference on Native American Linguistics*, William Shipley (dir.), Berlin, De Gruyter, 557-609, 1988.
- Renzi, Luigi & Salvi, Gianpaolo, *Grande Grammatica di Consultazione*, Bologna, Il Mulino, 1988.
- Rivière, Nicole, *La Construction impersonnelle en français contemporain*, Paris, Fayard, 1981.
- Ruwet, Nicolas, *Théorie syntaxique et syntaxe du français*, Paris, Le Seuil, 1972.
- Shibatani, Masayoshi, « Passives and Related Constructions. A Prototype Analysis », *Language* 61(4), 821-848, 1985 (<https://www.jstor.org/stable/414491>).
- Spanoghe, Anne-Marie, *La Syntaxe de l'appartenance inaliénable en français, en espagnol et en portugais*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 1995.
- Stefanini, Jean, *La Voix pronominale en ancien et en moyen français*, Aix-en-Provence, Publications des Annales de la Faculté des Lettres, 1962.
- Tayalati, Fayssal & Van Peteghem, Marleen, « Pour un traitement unitaire de l'assignation du datif en français », *Linguisticæ Investigationes* 32(1), 99-123, 2009.
- Van Belle, William & Van Langendonck, Willy, *The Dative*, vol. I, Amsterdam, Benjamins, 1996.
- Van de Velde, Freek & Lamiroy, Béatrice, « External possessors in West Germanic and Romance: Differential speed in the drift toward NP configurationality », in *Aspects of Grammaticalization. Intersubjectification and Directionality*, Hubert Cuyckens et al. (dir.), Berlin, Mouton de Gruyter, 353-400, 2017 ([doi:10.1515/9783110492347-013](https://doi.org/10.1515/9783110492347-013)).
- Van Langendonck, Willy & Van Belle, William, *The Dative*, vol. II, Amsterdam, Benjamins, 1998.
- Van Peteghem, Marleen, « Objets indirects datifs vs non datifs en français et en roumain », in *Traiani Augusti Vestigia Pressa Sequamur. Studia linguistica in honorem Lilianae Tasmowski*, Martine Coene et al. (dir.), Padova, Unipress, 353-370, 2000.
- — —, « Inaliénabilité et partitivité : le datif possessif en français, en néerlandais et en roumain », in *La Relation partie-tout*, Georges Kleiber et al. (dir.), Leuven, Peeters, 351-366, 2006a.

- — —, « Le datif en français : un cas structural », *Journal of French Language Studies* 16, 93-110, 2006b ([doi:10.1017/S0959269506002286](https://doi.org/10.1017/S0959269506002286)).
- — —, « La construction à datif épistémique et les verbes parenthétiques », in *Le Verbe en verve. Réflexions sur la syntaxe et la sémantique verbales*, Marleen Van Peteghem et al. (dir.), Gent, Academia, 47-65, 2012.
- — —, « La construction à datif épistémique : une structure modale ou évidentielle ? », *Langages* 193, 99-112, 2014 ([doi:10.3917/lang.193.0099](https://doi.org/10.3917/lang.193.0099)).
- Vázquez Rosas, María Victoria, « Una aproximación al análisis de las cláusulas sujeto-predicado-complemento indirecto », *Verba. Anuario galego de filoloxía* 32, 231-236, 1990.
- Vergnaud, Jean-Roger & Zubizarreta, María Luisa, « The Definite Determiner and the Inalienable Construction in French and in English », *Linguistic Inquiry* 23(4), 595-652, 1992 (<https://www.jstor.org/stable/4178791>).
- Zribi-Hertz, Anne, « La construction “se-moyen” du français et son statut dans le triangle passif-moyen-réfléchi », *Linguisticæ Investigationes* 6(2), 345-401, 1982.
- — —, « La réflexivité ergative en français moderne », *Le Français moderne* 55(1-2), 23-54, 1987.

La construction *tough* à la lumière de l'aspect russe

Svetlana Vogeeler

UCLouvain & Université Saint-Louis – Bruxelles

vogeeler@skynet.be

Résumé • Le point de départ de cet article est la proposition soutenue dans Lagae & Van Peteghem (2020) de distinguer deux constructions *tough* en néerlandais, dont l'une n'est compatible qu'avec un nombre restreint d'adjectifs *tough* prototypiques (*facile, difficile*), tandis que l'autre, en plus des adjectifs *tough*, est aussi compatible avec une série variée d'adjectifs évaluatifs (*agréable, amusant*). Je poursuivrai cette discussion pour soutenir qu'en russe, où il n'y a pourtant pas de construction *tough* à montée, une distinction similaire caractérise les structures impersonnelles à argument interne antéposé. Je soutiendrai que les restrictions sélectionnelles sur les adjectifs sont imposées, à la base, par l'aspect sémantique, perfectif (ponctuel) ou imperfectif (processif), qu'il soit grammaticalisé, comme c'est le cas en russe, ou lexical, comme en français ou en néerlandais, du verbe à l'infinifit.

Introduction

Supposée être dérivée de la structure impersonnelle **[1a]**, la construction *tough* **[1b]** se caractérise par la montée de l'argument interne de l'infinifit en position de sujet de la proposition à prédicat adjectival. La montée de l'argument, qui laisse une trace (t_i) dans sa position d'origine,

implique un changement de cas, de l'accusatif au nominatif, qu'ils soient marqués ou non marqués¹. En français, cette opération entraîne comme conséquences : (i) un changement de préposition introduisant la proposition infinitive (*de* > *à*) ; (ii) le remplacement de l'argument oblique au datif par un adjectif en *pour*². Parallèlement, au niveau de la structure informationnelle, le déplacement d'un NP défini en position initiale entraîne la thématization de celui-ci.

[1a] Il (lui) est difficile de lire ce livre.

[1b] Ce livre_i est [difficile à lire t_j] (pour lui).

Comme le montrent bien Paykin & Van Peteghem (2020), le russe n'a pas besoin de mouvement *tough* pour placer un complément d'objet (l'argument interne de la proposition infinitive) en position thématique initiale : le marquage casuel permet de thématiser tout constituant syntaxique au moyen d'une simple opération de *scrambling*, sans modifier sa fonction syntaxique. La contrepartie russe de **[1a]** correspond à **[2a]**, où les constituants de la proposition impersonnelle sont disposés dans un ordre syntaxique, i.e. l'argument interne suit le verbe à l'infinitif, tandis que la structure *tough* **[1b]** correspond à **[2b]**. L'argument objet déplacé en position initiale en **[2b]** garde donc son marquage casuel (ACC) et son statut d'argument interne de la proposition infinitive. En somme, la structure en **[2b]** reste impersonnelle, tout comme celle de **[2a]**. Pour traduire les exemples russes analogues à **[2b]**, je recourrai, sauf contre-indication, à la construction *tough*. Cette solution a l'avantage de rendre compte des similitudes et différences entre la structure russe et la « vraie » construction *tough*, tout en gardant à l'esprit que la structure russe reste toujours impersonnelle³.

1. Je n'entrerai pas ici dans les détails syntaxiques, qui ont fait couler beaucoup d'encre dans le cadre des approches génératives. Les discussions portent essentiellement sur la nature de l'opérateur nul (Op) proposé par Chomsky (1977) pour « combler les trous » laissés par la montée à longue distance : *Alex_i is tough [Op_i[PRO to please t_j]]* (pour une revue de ces discussions, cf. Hičks 2017).
2. Ces deux conséquences distinguent le français de l'anglais, où la proposition infinitive est introduite par la préposition *to* dans les deux structures, et la structure impersonnelle, tout comme la structure *tough*, n'offre pas de place pour un argument datif : *It is hard (for John) to read this book vs This book is hard to read (for John)*.
3. Les abréviations utilisées dans les gloses sont les suivantes : ADV (adverbe),

[2a]	(Emu)	trudn-o	čita-t'	ètu	knig-u.
	(lui.DAT)	difficile-N	lire.IPF-INF	ce	livre-ACC
	'Il (lui) ešt difficile de lire ce livre.'				
[2b]	Ètu	knig-u	(emu)	trudn-o	čita-t'.
	ce	livre-ACC	(lui.DAT)	difficile-N	lire.IPF-INF
	'Ce livre ešt difficile à lire (pour lui).'				

Lagae & Van Peteghem (2020) proposent de distinguer deux constructions *tough* en néerlandais :

- 1) dans l'une **[3a]**, que les auteures appellent « infinitif modal », la proposition infinitive ešt introduite par la préposition *TE* ; cette construction n'ešt compatible qu'avec un groupe très restreint d'adjectifs *tough* prototypiques (*facile*, *difficile* et quelques synonymes) ;
- 2) dans l'autre **[3b]**, la proposition infinitive ešt introduite par la préposition complexe *OM TE* ; en plus des adjectifs *tough*, la construction en *OM TE* ešt compatible avec une série assez variée d'adjectifs évaluatifs comme *agréable*, *intéressant*, *amusant*.

[3a]	Dat	boek	is	makkelijk / moeilijk / *saai / *aangenaam
	ce	livre	ešt	facile / difficile / ennuyeux / agréable
	te	lezen.		
	TE	lire		
	'Ce livre ešt facile / difficile / ennuyeux / agréable à lire.'			

ACC (accusatif), DAT (datif), GEN (génitif), INF (infinitif), IPF ((aspect) imparfait), NEG (négation), N ((genre) neutre), PF ((aspect) parfait). Les phrases impersonnelles en russe ne comportent pas de sujet explétif apparent. On peut cependant supposer qu'elles contiennent un sujet explétif nul, similaire à *il* en français ou *it* en anglais. Le verbe *byt'* 'être', porteur de flexions temporelles, ešt silencieux (\emptyset) au présent, mais apparent au passé et au futur. Les phrases impersonnelles en **[2]** soulèvent la question de savoir si leur prédicat ešt un adjectif (prédicatif, de forme courte) ou un adverbe, leur terminaison neutre (-o) étant compatible avec les deux. Je reviendrai sur cette question *infra*. Avant cette discussion, j'utiliserai le terme d'*adjectif* et de *prédicat adjectival* pour faciliter la comparaison avec la construction *tough*.

[3b] Dat boek is moeilijk / saai / aangenaam
 ce livre eŝt difficile / ennuyeux / agréable
 om te lezen.
 OM TE lire
 ‘Ce livre eŝt difficile / ennuyeux / agréable à lire.’

En ce qui concerne la structure en *OM TE* **[3b]**, l’approche proposée dans Lagae & Van Peteghem (2020) pourrait être qualifiée de lexicale, puisque selon les auteures, la structure *OM TE* eŝt imposée par les adjectifs de type *agréable*. Par contre, dans la première construction **[3a]**, c’eŝt la structure syntaxique, *TE* + infinitif, qui impose des restrictions sur la sélection d’adjectifs puisqu’elle n’autorise que les adjectifs *tough*.

Je poursuivrai cette discussion pour montrer que la distinction entre les deux constructions caractérise aussi le russe, où il n’y a pourtant pas de construction *tough* **[2b]**. Je soutiendrai que les restrictions sélectives sur les adjectifs sont imposées, à la base, par l’aspect sémantique, imperfectif (processif) ou perfectif (ponctuel), qu’il soit grammaticalisé, comme c’eŝt le cas en russe, ou lexical, comme en français ou en néerlandais, du verbe à l’infinitif. L’analyse proposée dans la suite de cet article eŝt largement inspirée par Lagae & Van Peteghem (2020).

La suite de l’article eŝt organisée comme suit. Je mettrai d’abord en évidence le rapport entre l’aspect du verbe à l’infinitif et les restrictions sur les adjectifs prédicatifs. Ensuite, je soutiendrai que la construction à infinitif perfectif en russe eŝt modale, tout comme « l’infinitif modal » (la construction en *TE*) en néerlandais. Enfin, je relèverai les similitudes entre la construction à infinitif imperfectif en russe et la construction en *OM TE* en néerlandais.

L’aspect du verbe à l’infinitif et les restrictions sur les adjectifs prédicatifs

La construction *tough* a été abondamment discutée sur la base de l’anglais. C’eŝt probablement la raison pour laquelle le rapport entre l’aspect (lexical) du verbe à l’infinitif et les restrictions sur les adjectifs n’a pas attiré beaucoup d’attention. Pourtant tout verbe lexical, et en premier lieu sa forme infinitive, dépourvue de flexions temporelles, se caractérise par son aspect lexical. Celui-ci eŝt interprétable en termes de catégories conceptuelles vendleriennes (activités, accomplissements,

achèvements, états) ou de catégories lexicales (verbes processifs, ponctuels, processifs-ponctuels (s'il y en a), verbes d'état).

En russe, langue à aspect morpho-lexical, l'aspect est marqué sur toute forme verbale qu'elle soit finie ou non finie. Comme on peut le constater en [4a], non seulement le verbe imparfaitif *čitat'* 'lire.IPF' de la version russe, mais aussi le verbe processif *lire* dans la traduction de [4a] permettent les deux séries d'adjectifs, les adjectifs *tough* (*facile, difficile, impossible*⁴) et les adjectifs psychologiques / évaluatifs de type *agréable*. Inversement, dans [4b], le verbe parfaitif *doštat'* 'trouver.PF' (au sens de 'se procurer') ne permet que des adjectifs *tough*. Dans la version française de [4b], ce même effet est produit par le verbe ponctuel *trouver*, qui est un « *achèvement* » vendlerien prototypique.

[4a]	Ètu knig-u ce livre-ACC [ešt=ø] trudn-o / nevozmožn-o / prijatn-o / skučn-o čita-t'. difficile-N / impossible-N / agréable-N / ennuyeux-N lire.IPF-INF 'Ce livre est difficile / impossible / agréable / ennuyeux à lire.'
[4b]	Ètu knigu ce livre-ACC [ešt=ø] trudn-o / nevozmožn-o / *prijatn-o / *skučn-o difficile-N / impossible-N / agréable-N / ennuyeux-N došta-t'. trouver.IPF-INF 'Ce livre est difficile / impossible / *agréable / *ennuyeux à trouver.'

Dans [4], l'aspect grammatical russe, imparfaitif ou parfaitif, concorde avec l'aspect lexical du verbe, processif [4a] ou ponctuel [4b]. La différence entre l'aspect lexical de verbes comme *lire* et *trouver* est aussi très nette en français.

En français, les choses sont moins claires lorsqu'il s'agit des verbes d'accomplissement [5], qui peuvent dénoter la phase processive ou la phase ponctuelle, finale, du procès. En russe, l'aspect imparfaitif dans [5a] indique sans ambiguïté une lecture processive du verbe, ce qui

4. Van der Auwera & Noël (2011) classent l'adjectif *onmogelijk* 'impossible' en néerlandais dans le groupe des adjectifs évaluatifs de type *agréable*. Cependant, tout comme ses équivalents russe et français, cet adjectif a toutes les propriétés des adjectifs *tough* et c'est dans ce groupe qu'il est classé ici.

le rend compatible avec les deux séries d'adjectifs, tout comme en [4a]. Dans [5b], le verbe perfectif dénote le point de transition du processus à l'état résultant, ce qui bloque les adjectifs de la série *agréable*. Dans les versions françaises de [5a] et [5b], l'acceptation ou le rejet d'un adjectif de type *agréable* dépend de la lecture, processive ou ponctuelle, que l'on attribue au verbe. L'interaction entre l'adjectif et le verbe va aussi dans le sens inverse. Les adjectifs de la série *agréable* imposent une lecture processive du verbe à l'infinitif : ce qui est *amusant / ennuyeux*, c'est le processus de chercher la solution et non le point d'atteinte du résultat. Quant aux adjectifs *tough*, tout en étant compatibles avec la lecture processive, ils favorisent plutôt la lecture ponctuelle : ce qui est *facile / difficile*, c'est d'atteindre l'état résultant.

[5a]	Teorem-u	Fales-a	
	théorème-ACC	de_Thalès-GEN	[ešt=∅]
	trudn-o / legk-o / zabavn-o / skučn-o		reša-t'.
	difficile-N / facile-N / amusant-N / ennuyeux-N		résoudre.IPF-INF
	'Le théorème de Thalès est facile / difficile / amusant / ennuyeux à résoudre.' [où résoudre.IPF = 'chercher la solution']		
[5b]	Teorem-u	Fales-a	
	théorème-ACC	de_Thalès-GEN	[ešt=∅]
	trudn-o / legk-o / *zabavn-o / *skučn-o		reši-t'.
	difficile-N / facile-N / amusant-N / ennuyeux-N		résoudre.PF-INF
	'Le théorème de Thalès est facile / difficile / *amusant / *ennuyeux à résoudre.' [où résoudre.PF = 'trouver la solution']		

Une recherche rapide de l'expression *aangenaam OM TE* 'agréable OM TE' dans le corpus NITenTen14 sur Sketch Engine⁵ montre qu'elle est quasi exclusivement⁶ employée avec des verbes processifs. Sur les 459 occurrences, les verbes les plus fréquents sont *lezen* 'lire' (85 occurrences), *dragen* 'porter' (61), *zien* 'voir' (35), *horen* 'entendre' / 'écouter' (23), *drinken* 'boire' (22), *doen* 'faire' (12), *gebruiken* 'utiliser' (10), etc.

Lagae & Van Peteghem (2020) observent que les adjectifs *tough*, bien qu'ils manifestent une préférence nette pour la construction en *TE*,

5. <https://www.sketchengine.eu>.

6. « Quasi » est ajouté par précaution car il ne s'agit que d'une consultation rapide des fréquences les plus élevées.

peuvent aussi apparaître dans la construction en *OM TE*. Toutefois, leur interprétation avec *OM TE* est « légèrement différente » de celle qu'ils ont avec l'infinitif en *TE* (*ibid.* : 62). Une observation similaire vaut également pour le russe. Ce qui distingue les deux constructions en russe, c'est l'aspect. Dans [6a], l'aspect imperfectif force à interpréter la phrase en imaginant un contexte processif, où ce qui est difficile, c'est le processus de comprendre Mačha au fur et à mesure qu'elle parle. Dans [6b], l'aspect perfectif impose un contexte qui met en évidence le sens ponctuel du verbe (l'atteinte d'un état de compréhension (des intentions) de Mačha). Si en russe, c'est l'aspect qui impose l'un ou l'autre contexte, c'est l'inverse qui se produit dans les versions françaises, identiques, de [6a] et [6b]. Pour résoudre l'ambiguïté, on a besoin d'un contexte qui promeuve soit la lecture processive [6a] soit la lecture ponctuelle [6b] du verbe à l'infinitif.

[6a]	Maš-u Mačha-ACC [ešt=∅] 'Mačha est difficile à comprendre.' [Elle parle mal le russe, elle n'articule pas.]	trudn-o difficile-N	ponima-t'. comprendre.IPF-INF
[6b]	Maš-u Mačha-ACC [ešt=∅] 'Mačha est difficile à comprendre.' [Elle ne sait pas ce qu'elle veut : hier elle voulait partir, aujourd'hui elle veut rester.]	trudn-o difficile-N	ponja-t'. comprendre.PF-INF

Dans la section suivante, nous nous intéresserons à la construction à infinitif perfectif pour tenter de mettre en évidence les raisons de son affinité particulière avec les adjectifs *tough* (*facile, difficile, impossible*).

L'infinitif perfectif comme déclencheur de modalité téléologique

Lagae & Van Peteghem (2020 : 61) désignent les constructions en *TE* en néerlandais par le terme d'« infinitif modal ». Les auteures soutiennent que, dans le cadre de cette construction, les adjectifs *tough* ont une fonction adverbiale, celle de modifieurs de l'infinitif relatifs à la « faisabilité du processus ».

Je soutiendrai dans cette section que, tout comme les constructions en *TE* en néerlandais, les constructions à infinitif perfectif en russe sont des constructions modales. Elles se caractérisent par la modalité

téléologique, une modalité circonstancielle relative aux buts et aux actions potentielles qui sont incluses dans la trajectoire modale menant à un certain but (cf. Copley 2010, Giurgea & Soare 2010). La modalité téléologique est typiquement illustrée par des phrases comme *Pour atteindre la gare, vous pouvez prendre la rue à droite*, où les deux propositions, celle qui est relative au but et celle qui est relative aux actions menant à ce but, sont modales. Notons en passant que le terme de (modalité) *téléologique* a la même origine que celui de (verbes) *téliques*, les deux dérivant du mot grec *telos* ‘but’. Tout comme Lagae & Van Peteghem (2020), je soutiendrai qu’au sein de la construction à infinitif perfectif en russe, les adjectifs *tough* ne sont pas des prédicats adjectivaux mais des modificateurs adverbiaux. Cependant, j’avancerai l’hypothèse que ce n’est pas le verbe de la proposition infinitive qu’il modifient, mais un prédicat modal qui est généralement nul, mais qui peut apparaître à la surface dans un cas bien précis.

Chez les grammairiens russes, il n’y a pas de consensus au sujet des mots qui forment, avec le verbe *byt’* ‘être’, le prédicat des phrases impersonnelles, tels que *xolodno* ‘il fait froid’ ([ešt=∅] froid). Avec un argument datif, ces prédicats forment des constructions relatives à l’état, physique ou psychologique, d’un expérienceur dénoté par l’argument datif : *Mne xolodno* ‘J’ai froid’ (à_moi.DAT [ešt=∅] froid) ou *Mne skučno* ‘Je m’ennuie’ (à_moi.DAT [ešt=∅] ennuyeux). La majorité de ces prédicats peuvent introduire un infinitif : *Mne skučno igrat’ v sadu* ‘Je m’ennuie à jouer / quand je joue dans le jardin’ (à_moi.DAT [ešt=∅] ennuyeux jouer. IPF dans jardin.LOC). Certains grammairiens considèrent que ces mots ne sont ni adverbes ni adjectifs, mais qu’ils constituent une partie de discours à part qu’ils appellent « catégorie d’état » (cf. par exemple Galkina-Fedoruk 1957, Zimmerling 2018). Dans la *Grammaire académique russe* (Švedova 1980), ils sont appelés « adverbes prédicatifs » et ils sont classés en plusieurs groupes selon leur référence aux états météorologiques, psychologiques, etc. L’un des groupes comprend les adverbes prédicatifs modaux, dont *možno* ([ešt=∅] possible.ADV), qui nous intéressera particulièrement. Cet adjectif prédicatif peut exprimer différentes variétés de possibilités circonstancielle, notamment la modalité déontique (autorisation). L’interprétation déontique se déclenche lorsque *možno* introduit l’infinitif d’un verbe imperfectif processif et la phrase contient un argument datif dénotant le bénéficiaire / récepteur de l’autorisation : *Mne možno igrat’* ‘Je peux (= Je suis autorisé à) jouer’

(à_moi.DAT [ešt=∅] possible jouer.IPF). Suivant la *Grammaire académique*, je parlerai désormais d'« adverbess ». Quant à la question de savoir, pour certains d'entre eux, s'ils sont prédicatifs ou non, elle fera l'objet de la discussion qui suit.

Comme nous l'avons vu dans la section précédente, les verbes transitifs téliques perfectifs dénotent soit un événement ponctuel (un achèvement vendlerien) qui produit un état résultant, par exemple *najti* 'trouver.PF', soit, pour les verbes d'accomplissement, le point de transition d'un processus effectué par un agent à l'état résultant de l'objet-patient. L'exemple [7a] ci-dessous, où l'infinitif *ešt* un verbe perfectif, comprend l'adverbe le plus positif de la série *tough*, *legko* 'facile.ADV'. Dans [7a], l'adverbe apparaît comme prédicatif, c'est-à-dire formant un prédicat avec le verbe *être* '[ešt=∅] facile.ADV'. Cependant, dans la construction à infinitif perfectif, *legko* apparaît souvent en compagnie de l'adverbe prédicatif modal *možno* '[ešt=∅] possible' [7b], où *legko* 'facile.ADV' ne peut être qu'un modifieur. Quant au modal *možno* '[ešt=∅] possible', il peut aussi être tout seul [7c]. Au niveau syntaxique, les structures [7a], [7b] et [7c] en russe sont identiques. Les traductions françaises de [7b] et [7c] ne rendent pas compte de ce fait. La traduction du prédicat modal par un verbe, en l'occurrence *pouvoir*, oblige à recourir, pour la position sujet, soit au pronom indéfini *on*, soit à la construction passive, avec la montée de l'objet en position sujet⁸. En russe, [7a], [7b] et [7c] sont incompatibles avec le

-
7. Supposant que les phrases impersonnelles russes ont un sujet explétif nul, une hypothèse alternative est également possible où ces mots seraient vus comme des adjectifs qui s'accordent en genre neutre avec le sujet explétif. Toutefois, cette hypothèse serait difficile à défendre pour les modaux, qui n'ont pas de forme adjectivale apparentée. Le lecteur anonyme pose la question de savoir pourquoi la structure russe n'est pas envisagée comme une construction à proposition infinitive sujet, où l'accord de l'adjectif en genre (neutre) se ferait avec ce sujet. Vu les limites de cet article, je me bornerai à observer que cette hypothèse est plausible lorsque l'infinitif est un verbe imperfectif. Par contre, lorsque le verbe à l'infinitif est perfectif, les arguments avancés dans la suite de cette section plaident contre cette solution.
8. Lagae & Van Peteghem (2020) constatent une similitude entre l'infinitif modal en néerlandais (la construction en *TE*) et le passif. La similitude consiste en ce que les deux structures résultent d'une opération de montée : dans les deux cas, l'argument interne de la proposition infinitive monte en position sujet. De plus, dans certains cas, bien que rares, la structure en *TE* est compatible avec un complément d'agent en *door* 'par' (cf. leur exemple (49)). Selon Van de Velde (2020 : 114), le verbe de la structure *tough* en français a une « interprétation clairement passive ». L'auteure cite comme preuve des prédicats comme [X est] *facile à être reconnu* (Van de Velde 2020, note 5). Notons

passif puisque le groupe nominal antéposé reste un argument interne (le complément accusatif) de la proposition infinitive.

[7a]	Ètot	dom		legk-o	proda-t'.
	cette	maison.ACC	[ešt=∅]	facile-ADV	vendre.PF-INF
	'Cette maison ešt facile à vendre.'				
[7b]	Ètot	dom		možn-o	legk-o
	cette	maison.ACC	[ešt=∅]	possible-ADV	facile-ADV
	proda-t'.				
	vendre.PF-INF				
	'On peut facilement vendre cette maison.' / 'Cette maison peut facilement être vendue.'				
[7c]	Ètot	dom		možn-o	proda-t'.
	cette	maison.ACC	[ešt=∅]	possible-ADV	vendre.PF-INF
	'On peut vendre cette maison.' / 'Cette maison peut être vendue.'				

Un adverbe prédicatif peut être modifié par un autre ad-
verbe : *Mne užasno skučno* 'Je m'ennuie terriblement' (à_moi [ešt=∅]
terriblement.ADV ennuyeux.ADV). Comme *legko* 'facile.ADV' de [7b] ne
peut être qu'un modifieur adverbial, et non un adverbe prédicatif, la ques-
tion se pose de savoir si ce qu'il modifie ešt le verbe à l'infinitif *legko prodat'*
'vendre.PF facilement' ou le prédicat modal : *možno legko* 'on peut facile-
ment' ('[ešt=∅] possible.ADV facilement').

Tout comme *on peut facilement* en français, *možno legko ešt* une ex-
pression presque figée, de fréquence très élevée. Dans une très grande
majorité des cas, l'infinitif qu'elle introduit ešt un verbe d'aspect perfec-
tif. Sur un échantillon de 150 premières occurrences extrait du *Corpus*
*national russe*⁹, seules six contiennent un infinitif imperfectif. Dans
les six cas, le verbe imperfectif à l'infinitif a une lecture habituelle /
itérative, comme dans [8], et non pas une lecture processive.

cependant que les constructions *tough* sont assez récalcitrantes à la passivisa-
tion (???*Cette maison ešt facile à être vendue*). Il ešt possible que la raison en soit
la différence entre les propriétés du sujet dans la construction *tough* et celles
du sujet de la construction passive.

9. <https://ruscorpora.ru/new/search-main.html>.

[8]	Ètu	konštrukcij-u		možn-o	legk-o
	cette	conštruktion-ACC	[ešt=ø]	possible-ADV	facile-ADV
		peredviga-t'.			
		déplacer.IPF-INF			
	'On peut facilement déplacer cette conštruktion.' / 'Cette conštruktion peut facilement être déplacée.'				

Dans **[7c]**, la lecture du modal *možno* n'est pas déontique mais téléologique : l'infinitif perfectif dénotant un événement ponctuel (le point de transition à l'état résultant), la modalité est relative à la possibilité d'atteindre ce point, qui se présente comme un but qu'un agent intentionnel chercherait à atteindre. Dans **[7b]**, le modal *možno* reste présent. Quant à *legko* 'facile.ADV', il n'est pas relatif à la facilité du processus de vente, mais indique un degré élevé de possibilité : l'atteinte du but, celui de vendre la maison, est vraie dans la majorité des mondes possibles. Dans **[7a]**, *legko* apparaît lui-même comme un prédicat (= [ešt=ø] facile.ADV). Cependant, mon hypothèse est que sa fonction en **[7a]** est la même qu'en **[7b]**, celle de modifieur du prédicat modal nul de possibilité téléologique.

Dans le cadre de cette analyse, les constructions russes avec l'infinitif de verbes téliques perfectifs sont donc modales. Placée dans le scope de l'opérateur modal, l'atteinte du point de transition à l'état résultant se présente comme un but poursuivi par un agent intentionnel. Dans les structures à infinitif perfectif, en particulier celles avec des verbes d'achèvement, il n'y a pas de référence explicite aux actions à entreprendre pour atteindre le but. Cependant, les modifieurs adverbiaux du prédicat modal, qu'il soit explicite, comme dans **[7b]**, ou implicite, comme dans **[7a]**, signalent qu'il y a une trajectoire à parcourir pour atteindre le but et que cette trajectoire peut comprendre certaines actions potentielles. Les modifieurs du prédicat modal spécifient le degré de faisabilité de ce parcours, qui se trouve, tout comme le but, dans le scope de l'opérateur modal.

Si *možno legko* 'on peut facilement' est pratiquement une expression figée, la modification de *možno* par *trudno* 'difficile.ADV' apparaît comme contradictoire en russe **[9a]**. Dans la traduction de **[9a]**, *on peut difficilement* exprime, sans contradiction, un jugement modal de polarité négative où le scope de *difficilement* n'est pas orienté à droite, sur l'infinitif, mais à gauche, sur le verbe modal. Dans **[9b]**, *trudno* 'difficile.ADV'

et *nevozmožno* ‘impossible.ADV’ sont, syntaxiquement, des prédicats adverbiaux. Cependant, mon hypothèse est que, tout comme *legko*, *trudno* modifie l’opérateur modal implicite en lui communiquant une polarité négative, tandis que *nevozmožno* ‘impossible.ADV’ est, morphologiquement, une variante négative du prédicat de possibilité téléologique¹⁰.

[9a]	*Ètot dom cette maison.ACC proda-t’ vendre.PF-INF ‘On peut difficilement vendre cette maison.’ / ‘Cette maison peut difficilement être vendue.’	možn-o possible-ADV	trudn-o difficile-ADV
[9b]	Ètot dom cette maison.ACC proda-t’ vendre.PF-INF ‘Cette maison est difficile / impossible à vendre.’	[ešt=∅] difficile-ADV	trudn-o / nevozmožn-o / impossible-ADV

Une autre variante négative, plus radicale que *nevozmožno* ‘impossible.ADV’, est une construction à infinitif perfectif négatif **[10a]** (au sujet de cette construction, cf. Fleisher 2006). Les constructions à infinitif négatif en russe sont toujours modales. Leur modalité est téléologique lorsque l’infinitif est perfectif, comme dans **[10a]** (= *il n’y a aucune possibilité d’atteindre le but*). Dans **[10a]**, le scope de la négation, tout comme celui des modificateurs adverbiaux *legko* ‘facile.ADV’ dans **[7a]** et **[7b]** ou *trudno* ‘difficile.ADV’ dans **[9b]**, n’est pas orienté à droite, sur l’infinitif, mais à gauche, sur le prédicat modal nul. La traduction de **[10a]** par une construction impersonnelle rend compte de la portée de la négation sur le prédicat modal. Lorsque l’infinitif est imperfectif comme dans **[10b]**, la modalité est déontique (prohibitive) et le scope de la négation est orienté à droite, sur le verbe à l’infinitif : **[10b]** est une injonction de ne pas vendre la maison.

10. Lorsque *možno* est déontique (autorisation), sa contrepartie négative (interdiction) est l’adverbe prédicatif *nel’zja* ‘on ne peut pas / tu ne peux pas’. Avec les deux modaux, le sens déontique est associé à leur combinaison avec un infinitif imperfectif : *Tebe možno / nel’zja igrat’ v sadu* ‘Tu peux / ne peux pas jouer.IPF dans le jardin’.

[10a]	Ètot	dom		ne	proda-t'.
	cette	maison.ACC	[ešt=ø]	NEG	vendre.PF-INF
	'Il n'est pas possible / Il n'y a aucune possibilité de vendre cette maison.'				
[10b]	Ètot	dom		ne	prodava-t'!
	cette	maison.ACC		NEG	vendre.IPF-INF
	'(Je vous ordonne de) Ne pas vendre cette maison !				

La modalité téléologique suppose l'existence d'un agent intentionnel, celui qui a pour but d'atteindre le point de transition à l'état résultant. Les prédicats adverbiaux ont une place disponible pour un argument datif **[11]** (cf. la traduction de **[11]** par une structure impersonnelle qui permet, comme la version russe, un argument datif).

[11]	Ètot	dom	emu		legk-o	proda-t'.
	cette	maison.ACC	lui.DAT	[ešt=ø]	facile-ADV	vendre.PF-INF
	'Cette maison est facile à vendre pour lui.' / 'Il lui est facile de vendre cette maison.'					

Le rôle thématique du référent du datif en **[11]** n'est pas celui d'expérienceur ou d'évaluateur. Ce n'est pas lui qui évalue la faisabilité du parcours modal menant au but. Dans les structures à infinitif perfectif, c'est le locuteur, extérieur au monde du discours, qui est la source du jugement modal (cf. Fleisher 2006, note 28) et qui évalue le degré de difficulté que représente, pour l'agent, le parcours de la trajectoire menant au but¹¹. Le référent du datif, qu'il soit explicite ou implicite, se voit assigner le rôle de bénéficiaire du jugement modal émis par le locuteur. Ce n'est que dans la proposition infinitive, placée dans le scope de l'opérateur modal, qu'il y a une place pour le rôle d'agent, celui qui parcourt, dans un monde possible quelconque, la trajectoire vers le but. La proposition infinitive n'ayant pas de sujet, ce rôle est rempli par un pronom PRO, coréférentiel à l'argument datif ou, en l'absence d'argument datif, par un agent PRO arbitraire¹².

-
11. Bien entendu, il est possible que le locuteur et le référent du datif soient une seule et même personne si le datif est le pronom de la première personne.
 12. Giurgea & Soare (2010) proposent une analyse de la modalité téléologique dans laquelle l'agent, par exemple un PRO arbitraire, reçoit ce rôle thématique du prédicat modal (ModP). En conséquence, il est représenté par le sujet

La conclusion de cette section est qu'en russe, la lecture modale de la construction à infinitif perfectif est déclenchée non pas par les adverbes *tough* eux-mêmes (*facile, difficile, impossible* et quelques synonymes) mais par leur combinaison avec l'aspect perfectif du verbe à l'infinitif. Combiné à ces adverbes, l'aspect perfectif de l'infinitif déclenche une lecture modale téléologique en termes de but et de trajectoire à parcourir, pour un agent intentionnel, pour atteindre ce but. Dans le cadre de l'analyse proposée, les adverbes *tough* sont, en russe, des modificateurs adverbiaux. Le scope de ces modificateurs n'est pas orienté à droite, sur le verbe à l'infinitif, mais à gauche, sur le prédicat modal de possibilité téléologique. Ce prédicat est nul avec les modificateurs de polarité négative (*difficile, impossible, NEG*), mais il peut être explicite lorsqu'il est modifié par l'adverbe *legko* 'facile.ADV', de polarité positive. Comme le montre [10b] et comme nous le verrons dans la section suivante, l'aspect imperfectif de l'infinitif ne déclenche pas de modalité téléologique.

L'infinitif imperfectif comme déclencheur de jugement évaluatif

L'infinitif de verbes imperfectifs, et plus spécialement de ceux qui ont une lecture processive, se combine facilement avec des adverbes prédicatifs dénotant des états psychologiques et affectifs, de type *prijatno* '[ešt=∅] agréable.ADV'. Toutefois, l'infinitif imperfectif accepte tout aussi bien les adverbes de la série *tough*, comme *trudno* '[ešt=∅] difficile.ADV' dans [12].

[12]	Ètot roman ce roman.ACC [ešt=∅] protivn-o / trudn-o dégoutant-ADV / difficile-ADV 'Ce roman est agréable / ennuyeux / dégoutant / difficile à lire.'	prijatn-o / skučn-o / agréable-ADV / ennuyeux-ADV / čita-t'. lire.IPF-INF
-------------	--	--

Comme mentionné dans la section précédente, les adverbes prédicatifs d'états psychologiques, comme ceux de [12], y compris *legko* '[ešt=∅] facile.ADV' et *trudno* '[ešt=∅] difficile.ADV', forment des constructions

de ModP : PRO [ModP...[T... . Le problème que pose cette analyse est que les prédicats modaux, qu'ils soient déontiques ou téléologiques, sont inaccusatifs : ils ne sélectionnent pas de sujet (cf. Wurmbrand 1999).

avec un argument datif sans imposer un complément infinitival. Par exemple, la construction *ej trudno* 'à-elle.DAT [ešt=∅] difficile.ADV', dont la traduction la plus fidèle me semble être le belgicisme *elle a difficile* (= elle éprouve / connaît des difficultés), peut être employée avec ou sans complément infinitival, tout comme la construction belge (*Elle a difficile à élever son fils*).

Dans les constructions à infinitif imperfectif, le processus dénoté par le verbe imperfectif et l'état psychologique dénoté par l'adverbe prédicatif ne sont pas séparés par une trajectoire modale quelconque. Le processus et l'état sont localisés dans le même monde, et de plus, ils sont, au moins partiellement, simultanés.

En l'absence d'argument datif, la construction en [12] a une interprétation évaluative : c'est le locuteur qui évalue l'objet-thème du processus, en l'occurrence le roman, en établissant une relation de cause à effet entre le processus de lire ce roman, attribué à un agent arbitraire, et l'état psychologique de l'agent, qui endosse en même temps le rôle d'expérimenteur. Dans les phrases sans argument datif, où l'agent-expérimenteur est un référent arbitraire (une sorte de *on* indéfini), c'est le locuteur, et non l'expérimenteur, qui est la source du jugement de valeur exprimé par le prédicat adverbial (*agréable, ennuyeux*, etc.). L'évaluation ne porte pas sur une expérience spécifique, mais a une portée générale. Portant sur le processus, l'évaluation porte, en même temps, sur l'objet-thème du processus, en l'occurrence le roman, dont les propriétés se présentent comme une « cause interne », propre à l'objet, de l'état psychologique en question (cf. Van de Velde 2020).

Dans la construction sans argument datif, même les adverbes modaux *možno* '[ešt=∅] possible.ADV' et *nevozmožno* '[ešt=∅] impossible.ADV', bien qu'ils ne forment pas de constructions d'état sans infinitif, perdent leur modalité et acquièrent un sens évaluatif. Dans [13a] et [13b], la possibilité ou l'impossibilité de manger cette soupe est imputée aux propriétés de la soupe, ce qui équivaut à une lecture évaluative, non modale, de ces adverbiaux. La lecture évaluative implique qu'au moins une portion minimale du processus a été réalisée par l'agent.

[13a]	Ètot	sup		možn-o	es-t'
	cette	soupe.ACC	[ešt=∅]	possible-ADV	manger.IPF-INF
		[xotja on bezvkusnyj].			
		[bien qu'elle n'ait pas de goût]			
		'Cette soupe, on peut la manger / elle ešt mangeable [bien qu'elle n'ait pas beaucoup de goût].'			
[13b]	Ètot	sup		nevozmožn-o	es-t'
	cette	soupe.ACC	[ešt=∅]	impossible-ADV	manger.IPF-INF
		[on sliškom solěnyj].			
		[elle ešt trop salée]			
		'Cette soupe ešt impossible à manger / ešt immangeable [elle ešt trop salée].'			

Lorsque la construction contient un argument datif explicite, c'est le référent du datif qui se voit assigner les rôles d'agent (du processus) et d'expérimenteur (de l'état). Cela n'entraîne pas de conséquences majeures pour les prédicats psychologiques comme ceux de [12]. La seule différence est qu'avec un agent-expérimenteur spécifique, l'évaluation ne porte que sur une expérience spécifique d'un individu spécifique.

Par contre, la présence de l'argument datif change la lecture des adverbes modaux. Dans [14], *možno* '[ešt=∅] possible.ADV' récupère son sens modal déontique (autorisation) qu'il a normalement avec un infinitif imperfectif. Cette résurgence de la modalité déontique est due à la présence de l'argument datif, qui fournit un référent pour le rôle de bénéficiaire ciblé par l'autorisation.

[14]	Ètot	roman	Maš-e		možn-o
	ce	roman.ACC	Mača-DAT	[ešt=∅]	possible-ADV
	čita-t'		[ej uže 14 let].		
	lire.IPF-INF		[elle a déjà 14 ans]		
			'Mača peut (= ešt autorisée à) lire ce roman [elle a déjà 14 ans].'		

Pour *nevozmožno* '[ešt=∅] impossible.ADV', l'effet de l'argument datif sur la récupération du sens modal est un peu moins net. La raison en est que le sens modal de *nevozmožno*, celui d'impossibilité physique / matérielle de réaliser une action, est normalement associé à sa combinaison avec un infinitif perfectif. Toutefois, comme le montre [15], même avec un infinitif imperfectif, la présence de l'argument datif empêche la lecture

évaluative de *nevozmožno* et impose une lecture modale. Celle-ci implique qu'aucune portion du processus n'a été réalisée par l'agent spécifique dénoté par le datif. Quant à la cause, elle se présente comme une « cause externe », indépendante des propriétés de l'objet-thème (cf. Van de Velde 2020 sur la distinction entre une « cause interne » et une « cause externe » dans le cas de *impossible*).

[15]	Ètot	tekst	mne		nevozmožn-o	čita-t'
	ce	texte	moi.DAT	[ešt=ø]	impossible-ADV	lire.IPF-INF
	[tam sliškom melkij šrift].					
	[les caractères sont trop petits]					
	'Il m'ešt impossible de (=je ne peux pas) lire ce texte [les caractères sont trop petits].'					

Les propriétés des constructions à infinitif imperfectif en russe présentées dans cette section sont très similaires à celles des constructions en *OM TE* relevées dans Lagae & Van Peteghem (2020). Les deux constructions ont un sémantisme évaluatif. En néerlandais, ce sont d'une part les adjectifs évaluatifs qui imposent *OM TE*, et d'autre part, c'est la proposition infinitive en *OM TE* qui impose une lecture évaluative même aux adjectifs qui appartiennent à la série *tough* (*facile, difficile*). Cette interdépendance est semblable en russe : les adverbes lexicalement évaluatifs imposent l'aspect imperfectif du verbe à l'infinitif. Inversement, l'aspect imperfectif de l'infinitif déclenche une lecture évaluative des adverbes dont le contenu lexical n'est pas évaluatif à la base. Toutefois, cet effet de l'aspect imperfectif est neutralisé, notamment pour les adverbes prédicatifs modaux, si la construction contient un argument datif explicite.

Lagae & Van Peteghem (2020) analysent la proposition infinitive en *OM TE* en termes de relative réduite. Il est bien possible qu'en russe, l'infinitif imperfectif se prête, lui aussi, à une analyse en termes de modifieur restrictif du prédicat d'état. Dans le cadre du présent article, je laisse cette question ouverte.

Conclusion

Bien que la construction *tough* n'existe pas en russe, sa cousine russe, la construction impersonnelle avec un complément d'objet antéposé, est susceptible d'apporter un éclairage nouveau sur certaines propriétés de

la « vraie » construction *tough* qui passent généralement inaperçues dans des langues comme le néerlandais, le français ou l'anglais. L'avantage du russe est qu'il marque l'aspect du verbe à l'infinitif, ce qui met en lumière l'interdépendance entre l'aspect, perfectif (ponctuel) et imperfectif (processif) et le type, modal ou évaluatif, de la construction.

Cette étude s'appuie largement sur celle de Lagae & Van Peteghem (2020), qui met en évidence l'existence de deux constructions en néerlandais. Le cas du russe confirme cette distinction. L'exemple du russe montre que l'infinitif des verbes téliques perfectifs déclenche une lecture modale téléologique en termes de but et de trajectoire modale menant au but. Or cette lecture modale n'est compatible qu'avec des adjectifs (en russe, adverbes) susceptibles de dénoter le degré de difficulté de la trajectoire (*facile, difficile, impossible*). L'hypothèse avancée ici est que ces adjectifs / adverbes sont des modificateurs du prédicat de possibilité téléologique. Ce prédicat est nul avec des modificateurs de polarité négative, mais apparaît à la surface seul ou modifié par *legko* 'facile.ADV'.

L'infinitif des verbes imperfectifs processifs déclenche une lecture évaluative, compatible avec une série variée d'adverbes prädicatifs relatifs à l'état psychologique / affectif de l'agent. Quelques variations sont cependant observées selon que la construction contient ou non un argument datif explicite. Ces variations concernent essentiellement les adverbes prädicatifs d'origine modale.

Plusieurs questions soulevées par cette étude restent ouvertes. La plus importante est de savoir dans quelle mesure l'interprétation de l'aspect lexical, ponctuel ou processif, des verbes à l'infinitif dans des langues comme le français ou le néerlandais contribue à l'interprétation, modale ou évaluative, du prédicat adjectival et de l'ensemble de la construction. Si les tendances esquissées ici se confirment pour d'autres langues, cela pourrait suggérer qu'il ne s'agit pas d'une « spécificité russe », mais des relations de dépendance qui se situent à un niveau conceptuel / représentationnel plus profond.

Références bibliographiques

Chomsky, Noam, « On *wh*-movement », in *Formal Syntax*, Peter Culicover et al. (dir.), New York, Academic Press, 77-132, 1977.

- Copley, Bridget, « Towards a teleological model for modals », *Communication, Paris Working Sessions on Modality, Goals, and Events, 23-24 November 2010* (http://bcopley.com/wp-content/uploads/copley.teleological.modals.2010.talk_.pdf).
- Giurgea, Ion & Soare, Elena, « Modal non-finite relatives in Romance », in *Modality and Mood in Romance: Modal Interpretation, Mood Selection, and Mood Alternation*, Martin Bečker & Eva-Maria Remberger (dir.), Berlin, De Gruyter, 73-99, 2010.
- Fleisher, Nicholas, « Russian dative subjects, case, and control », manuscrit non publié, Berkeley, University of California, 2006 (<https://cpb-us-w2.wpmucdn.com/sites.uwm.edu/dist/8/199/files/2016/06/Fleisher-RussianDatSubj-2k6ibfp.pdf>).
- Galkina-Fedoruk, Elena, « O kategorii soščojanija v russkom jazyke » [À propos de la catégorie d'état en russe], *Russkij jazyk v škole* 4, 6-17, 1957.
- Hičks, Glyn, « Tough-movement », in *The Wiley-Blackwell Companion to Syntax*, Martin Everaert & Henk van Riemsdijk (dir.), Hoboken, Wiley, 4534-4550, 2017 (doi:10.1002/9781118358733.wbsyncom035).
- Lagae, Véronique & Van Peteghem, Marleen, « Les adjectifs *tough* et le marquage de l'infinitif en néerlandais », *Langages* 218, 53-74, 2020 (doi:10.3917/lang.218.0053).
- Paykin, Katia & Van Peteghem, Marleen, « Les adjectifs *tough* dans les langues sans construction *tough* ? Le cas du russe », *Langages* 218, 75-88, 2020 (doi:10.3917/lang.218.0075).
- Švedova, Natalja, *Russkaja grammatika* [Grammaire russe], Moskva, Nauka, 1980.
- Van der Auwera, Johan & Noël, Dirk, « Raising: Dutĉh between English and German », *Journal of Germanic Linguistics* 23(1), 1-36, 2011 (doi:10.1017/S1470542710000048).
- Van de Velde, Danièle, « Les adjectifs *tough* du français comme prédicats dispositionnels », *Langages* 218, 107-124, 2020 (doi:10.3917/lang.218.0107).
- Wurmbrand, Susi, « Modal verbs must be raising verbs », *West Coast Conference on Formal Linguistics (WCCFL)* 18, 599-612, 1999.
- Zimmerling, Anton, « Predikativy i predikaty soščojanija v russkom jazyke » [Prédicatifs et prédicats d'état en russe], *Slavištična Revija* 66(1), 45-64, 2018.

2.2. Autres marques de compléments

Structure argumentale et marquage de l'objet direct en espagnol

Eugeen Roegiest

Universiteit Gent

eugeen.roegiest@ugent.be

Résumé • L'étude pose que le contexte propositionnel joue un rôle fondamental dans la présence de la marque prépositionnelle en espagnol, à côté des traits inhérents du nom. Autant la structure trivalente qu'une relation particulière entre le sujet Agent et l'objet direct Patient peuvent déclencher son apparition. Malgré les apparences, le roumain que nous traitons brièvement, obéit à une typologie différente de celle de l'espagnol.

Introduction

Dans certaines langues romanes, l'objet direct (OD) accepte – sous des conditions déterminées – une marque prépositionnelle complémentaire à sa position postverbale. Ce marquage différentiel de l'OD, appelé parfois accusatif prépositionnel dans la grammaire traditionnelle, s'observe dans un périmètre relativement vaste dans la plupart des langues romanes, mais il s'est surtout développé en espagnol et en roumain standard. D'ailleurs, le phénomène n'est codifié par la grammaire qu'en espagnol, en roumain et en portugais. Ailleurs il est considéré comme dialectal (p.ex. en catalan) ou comme populaire (p.ex. en italien). Seuls l'espagnol et le roumain se rapprochent davantage et semblent se baser à première vue sur les mêmes paramètres.

Dans une approche typologique (p.ex. Kittilä 2006), l'on pose généralement que le marquage de l'O est régi soit par sa fonction objective (*objecthood*), soit par son caractère animé (*animacy*), soit par son rôle sémantique (*patient vs recipient*). Dans ce cadre, le MDO des langues romanes est basé incontestablement sur le caractère animé (au sens large) de l'OD syntagme nominal, même si le rôle sémantique joue également un rôle prépondérant, par la distinction entre Patient (OD) et Récipient (OI). Le plus souvent la marque complémentaire de l'OD est identique à celle de l'OI. C'est le cas de l'espagnol, mais il n'en est pas ainsi en roumain. Nous posons d'ailleurs que ce marquage différent entre les deux langues romanes illustre une structuration différente de la transitivité.

Nous savons que l'OI est défini syntaxiquement comme un objet second, et sémantiquement comme un Expérienceur ou Bénéficiaire, soit un participant dynamique au niveau du prédicat bien que situé dans le trajet final de la transmission d'activité et contrôlé par l'Agent au niveau de la proposition. Il se positionne par conséquent entre le S et l'OD dans la hiérarchie de dynamicité des rôles sémantiques dans la proposition. Il est vrai que la plupart des études sur le MDO (p.ex. Lazard 1984, Bossong 1985) se concentrent sur les traits inhérents et référentiels du SN, à savoir l'humanité et la définitude de l'OD. Effectivement l'OI est typiquement humain et très souvent défini ou thème au niveau du prédicat, mais nous savons aussi que la présence de ces traits explique insuffisamment la complexité de l'apparition de la marque, dès que le SN descend sur l'échelle d'agentivité.

Afin de mieux comprendre le comportement de la marque prépositionnelle et d'élucider pourquoi l'espagnol marque certains OD de la même manière que l'OI, force est de dépasser le niveau du SN et de prendre en considération la structure propositionnelle. En espagnol, nous constatons effectivement que certaines caractéristiques propres au comportement de l'OI au niveau de la proposition, favorisent ou diminuent le taux de fréquence de l'objet direct prépositionnel (ODP). Au point de vue structurel, l'OI est typiquement un O second. Il appar t donc de préférence dans des structures trivalentes. Au point de vue sémantique, l'OI est dynamique et donc potentiellement subjectif, c'est-à-dire théoriquement à même de fonctionner comme sujet (S). Ces deux facteurs se situent au-delà des limites du SN.

Structures trivalentes

Nous savons que l'OI apparaît spécifiquement dans des structures triactantielles comme participant actif, source d'énergie, en contraste avec un participant inactif. Les V ditransitifs se construisent effectivement avec un OD sémantiquement Patient (affecté ou déplacé), prototypiquement inanimé et un OI « datif » qui représente sémantiquement un Bénéficiaire / Récipient, généralement humain. Cette construction ditransitive formalise comme OD le message à communiquer ou l'objet à transférer, et comme OI resp. le destinataire du message (*decir algo a alguien*) ou le Bénéficiaire affecté positivement ou négativement par la transaction (*dar / quitar(le) algo a alguien*). Elle rappelle les structures avec V de mouvement ou de direction, qui sélectionnent comme OD un objet qui change de localisation et un SP qui désigne le terme ou but de la localisation (*dar algo a la biblioteca / enviar algo a la biblioteca ; poner algo en la biblioteca*). Par conséquent nous appellerons ce type A locatif ou directif.

Mais l'espagnol dispose d'une structure ditransitive alternative, où l'OD dénote le Bénéficiaire / Récipient humain et un objet prépositionnel (OP) qui correspond à l'OD du type locatif, soit :

A [S] + verbe + B [OD inanimé] + C [OI humain]

A [S] + verbe + C [OD humain] + B [OP inanimé]

Le type B sélectionne un OP pour renvoyer au message ou à l'objet transféré, tandis que l'OD réfère au destinataire du message ou au bénéficiaire (*informar a alguien de algo / proveer a alguien con algo*). Nous appellerons cette deuxième structure effective ou instrumentale. Il exprime une action télélique¹ (une action qui atteint un point final) et donne lieu à une interprétation holistique ou d'état final.

Avec les V d'énonciation du type B (*acusar, advertir, amenazar, avisar, enterar, informar, interrogar, etc.*) l'OD est quasi toujours marqué par *a*, même quand les traits inhérents justifieraient amplement l'absence de la marque.

1. Nous verrons que le caractère télélique d'une action a un effet sur la présence de l'ODP.

- [1] Dice éste que han avisado a algunas chicas. (Gai ev 153)
 [2] El cónsul decía que no había informado aún a su país. (Sen W 46)
 [3] El ultimátum de Martínez Campos amenazaba a la ciudad con un bombardeo implacable. (Sen W 207)

On constate la même prédilection pour l'ODP auprès des V de transaction comme *abastecer*, *alimentar*, *dotar*, *proveer*, *privar*, dont l'OD représente le bénéficiaire.

- [4] Como si en vez de fealdad, aquella crispación dotara al rostro de ella de una extraña luz. (Laf pm 146)
 [5] Un gramo de antimateria puede abastecer de energía a una ciudad por un mes.
 [6] Las tabletas del chocolate [...], que abastecían a la casa durante todo el año. (Mat 131)

Par son rôle sémantique l'OD du type B acquiert la marque du datif, la marque d'un OI Bénéfactif. Dans cette optique, il ne nous étonnera plus qu'auprès de V comme *pagar*, *perdonar*, *robar*, *preguntar* dont l'OI animé peut devenir OD, en l'absence d'OD inanimé (*pagar algo a alguien* → *pagar a alguien* ; *robar algo a alguien* → *robar a alguien*), l'ODP demeure général, de même que le recours au pronom datif *le* au détriment de l'accusatif *lo*², bien qu'il soit passivisable. La transformation de l'OI en OD n'a donc guère lieu, malgré l'absence d'OD.

- [7] Los trabajos más humildes, por los cuales les pagan aquí mejor que en México a los obreros cualificados. (Sen A 44)
 [8] En cambio, el aventurero [...] va robando a la vida, en la sombra, con insinuaciones, con pasos cautelosos. (Sen W 76)

L'exemple suivant montre que malgré le fait que les traits inhérents du SN sont similaires, l'ODP se maintient avec *perdonar*, non avec *llevar*.

2. La grammaire normative juge même l'emploi de l'accusatif comme agrammatical. La réflexion suivante en témoigne : **A María la han robado tres veces este mes est corrigé en le han robado*, parce que « Con la se está diciendo que la robada ha sido María y no las cosas de María » (Gómez Torrego 1996 : 74).

[9] Se puede perdonar a un hombre que triunfe si lleva al lado una mujer “que no se la merece”. (Umb 171)

Ce fait contraste avec l'emploi rare de la préposition *si* l'O renvoie à l'objet déplacé et fonctionne donc dans une structure trivalente comme OD Patient, accompagné d'un OI Bénéficiaire.

[10] Tal vez ella esperaba que yo salvara a su hijito. [...] La verdad es que la pobre Adela, desde que le robaron su hijo, parece más frágil. (Sen A 127)

Dans cette optique, le comportement des V de perception est remarquable. Dans cette classe lexicale on distingue d'habitude entre les V agentifs (*mirar, escuchar*) et les V non agentifs comme *ver* et *oír*. Ces derniers constituent une classe homogène de plusieurs points de vue. Dans les hiérarchies d'affectation (p.ex. Malčukov 2005), les V de perception statiques (*ver* et *oír*) occupent la même position en-dessous des V d'action effective, comme *matar, herir, golpear* et se caractérisent par un OD qui peut être autant animé qu'inanimé (contrairement à *matar* et *herir*, p.ex.). Le S est un Expérienceur (cf. Dowty 1991) qui toutefois exerce un certain contrôle sur le stimulus. L'objet perçu est créé seulement dans la perception ou dans l'esprit du S (Rodríguez Ramalle 2005 : 214). Dans l'analyse de Wierzbicka (1980 : 107), l'OD est localisé dans le domaine de l'Expérienceur. Tout ceci signifie que la relation transitive de ces V est asymétrique : le S se positionne plus haut que l'OD sur l'échelle de dynamicité. Le rapport asymétrique est confirmé empiriquement par le comportement des deux arguments dans la construction factitive. Là où l'espagnol n'admet normalement pas la montée simultanée des deux pronoms S et OD humain de la subordonnée,

[11a] Le hizo castigarlo.

[11b] *Se lo hizo castigar.

[11c] Le hice matarla.

[11d] *Se la hice matar.

il n'y a plus aucune contrainte, lorsque la proposition enchâssée contient un V de perception ou un V cognitif. Comme la hiérarchie entre les deux

participants est établie, l'OD monte à la proposition principale sans contrainte.

[12a] No me la deja ver [la = a su amiga].

[12b] Me la hizo conocer [la = a su amiga].

En principe, plus une action transitive s'avère asymétrique, moins la marque de l'OD s'impose, puisque l'OD se rapproche ainsi du Patient prototypique. Il faudrait donc que le taux de fréquence de l'OD marqué par *a* soit relativement bas auprès des V de perception statiques. C'est effectivement ce que nous constatons pour le V de perception visuelle *ver*. Le tableau 1 ci-dessous³ montre que *a* devant un OD humain indéfini est nettement moins fréquent auprès de *ver* que dans son emploi général.

	+a	%	-a	%
ver sans infinitif				
+hum -déf sg	21	50	21	50
+hum -déf pl	10	33	20	67
Tous les V ensemble				
+hum -déf sg	256	67	127	33
+hum -déf pl	103	51	100	49

Tableau 1 – ODP auprès de *ver* en contraste avec le corpus global

Dans une étude diachronique de Heusinger & Kaiser (2011) qui compare plusieurs classes de V appartenant à des niveaux différents d'agentivité, les résultats sont semblables. Le taux de fréquence de la marque *a* augmente nettement plus auprès des V de la classe 1 (*matar*, *herir*) qu'auprès de *ver* situé dans la classe 2, comme le montre le tableau 2.

3. Sauf en cas de mention spécifique, nos données statistiques proviennent du corpus mentionné à la fin de notre contribution, après les références bibliographiques. Le corpus se compose de romans en espagnol européen contemporain.

OD	classe verbale	xiv ^e siècle	xvi ^e / xvii ^e siècle	xx ^e siècle
+hum +déf	<i>matar herir</i>	60 % (24/40)	66 % (37/56)	92 % (36/39)
	<i>ver hallar</i>	38 % (9/24)	48 % (13/27)	81 % (26/32)
+hum -déf	<i>matar herir</i>	7 % (1/14)	7 % (1/14)	90 % (10/11)
	<i>ver hallar</i>	0 % (0/11)	15 % (2/13)	45 % (5/11)

Tableau 2 – ODP avec *ver* en diachronie

En revanche, le comportement de l'OD du V de perception auditive ne confirme pas nos données quantifiées obtenues pour l'OD de *ver*. L'OD humain est toujours marqué par *a* dans notre corpus, peu importe le contexte. Même un OD défini qui réfère à un animal admet plus aisément *a* avec *oír* (+*a*/*-a* : 2/1) qu'avec *ver* (+*a*/*-a* : 4/10). Les résultats statistiques de l'étude diachronique de Heusinger & Kaiser (2011) confirment l'écart entre les V de perception auditive et les V de perception visuelle (Tableau 3).

OD	V de perception	xv ^e siècle	xvi ^e siècle	xix ^e siècle
+hum +déf	<i>oír</i>	87 % (27/31)	96 % (55/57)	96 % (65/68)
	<i>ver</i>	76 % (39/51)	78 % (21/27)	89 % (32/36)
+hum -déf	<i>oír</i>	67 % (4/6)	81 % (13/16)	100 % (12/12)
	<i>ver</i>	- (0/0)	8 % (2/25)	55 % (6/11)

Tableau 3 – *Ver* et *oír* en diachronie

Il est vrai que la perception auditive est moins directe que la perception visuelle. D'une part, l'Expérienceur de la perception visuelle a plus de contrôle sur l'objet perçu, contrairement au sujet de la perception auditive (Ibarretxe 1999 : 113). La transitivité de la perception visuelle serait donc plus asymétrique que celle de la perception auditive, dont l'OD apparaît comme moins passif, ce qui justifie la différence de fréquence de l'ODP. De plus, si l'OD de *ver* est nécessairement l'objet de la perception, l'OD de *oír* peut être la source de ce qui est perçu auditivement. On constate effectivement que l'extension polysémique des deux V diffère fondamentalement. Là où *ver* peut

s'utiliser comme V cognitif comme en [13], *oír* peut être assimilé à la classe des V d'énonciation, où l'OD apparaît comme la source du message et donc comme un Bénéficiaire, ce qui le rapproche d'un V trivalent.

[13] Ya veo lo que pretendes. (Moliner t.2 : 3023)

En d'autres termes, le schéma syntaxique et sémantique de *ver* correspond à celui d'un acte de perception ou de cognition, fondamentalement bivalent, tandis que le schéma de *oír* représente soit un acte de perception, soit un acte de communication fondamentalement trivalent. La haute fréquence de la marque auprès de *oír* – en contraste avec *ver* – se justifie donc non seulement par le degré de dynamicité de l'OD, mais également par la trivalence sous-jacente. Le contraste entre [14] et [15] corrobore notre analyse. Quand *oír* renvoie à un acte d'énonciation, l'OD tend à être marqué par *a*, même s'il réfère à un animal.

[14] – ¿Has oído a esos loros? Ayer vitoreaban a Luis XIV en mi propia cámara. (Sen CR 144)

Par contre, la seule perception de l'OD ne déclenche pas la présence de la marque, malgré le fait que les traits inhérents du SN soient identiques.

[15] 'Oí tu caballo junto a mi Ventana.' (Pav g 122)

Construction transitive directive

Notre hypothèse pourrait prédire que l'OD Patient déplacé (appelé Thème comme proto-rôle selon certains modèles argumentaux) des V transitifs directs serait moins souvent marqué par *a*. Nos données confirment effectivement qu'auprès de V comme *dar*, *entregar*, *ofrecer*, *regalar*, *tender*, *vender* et les prédicats converses *aceptar*, *comprar*, *pedir*, *quitar*, *robar* dont l'OD subit la transaction et fonctionne comme Patient, l'omission de *a* n'est guère rare devant un OD /+hum, +déf/.

[16] El arzobispo [...] le pidió que entregara las mujeres diciendo que eran hechiceras y brujas. (Sen CR 189)

[17] Mi padre mismo fue [...] para ofrecer su hija al fuego de Dios. (Sen CR 169)

[18] Adela tendió la niña más pequeña a la mujer. (Laf i 364)

Son emploi est même très exceptionnel devant les OD /+hum -déf/ ou les collectifs. Nous y relevons une proportion de +a : 1 /v/ -a : 13, donc nettement inférieure à la moyenne des SN de la même catégorie ailleurs. Voici quelques exemples :

[19] Lo que importa es dar un infante al reino. (Sen CR 87)

[20] Los médicos se quejaban de que les quitaba la clientela. (Sen vl 145)

On peut s'attendre à ce que l'OD des V de direction et de déplacement se comporte de la même façon que celui des V de transaction. L'OD de V comme *acercar, conducir, enviar, llevar, mandar, poner, sacar, traer, transportar*, etc. occupe également la position finale de l'action comme objet déplacé, que ce soit à partir d'un terme initial ou vers un terme final. Même l'OD /+hum +déf/ n'y est pas nécessairement marqué par *a*.

[21] tal vez trayendo la monja a don Carlos (Sen CR 222)

[22] Un señor que llevaba su niño a todas partes. (Gai ev 130)

[23] Recuerdo verla por las calles llevando en brazos aquel niño gordito de dos años, aquel niño sonrosado y feliz. (Pav cm 191)

On pourrait attribuer ce phénomène à la transitivité asymétrique où l'écart argumental entre les proto-rôles d'Agent et de Patient ne nécessite pas de marque spéciale, comme le font beaucoup d'auteurs. C'est ainsi que García García par exemple fait appel à l'écart argumental (*thematic distinctness*) afin d'expliquer la présence de la marque : « DOs, which are not outranked by the subject in terms of agentivity, must be marked by *a* » (García García 2007 : 81).

Nous verrons cependant que la complexité de l'emploi de l'ODP incite à nuancer cette hypothèse. Une analyse plus détaillée des V de déplacement révèle un impact plus différencié. Aussi longtemps que le V exprime un déplacement physique, la marque est absente, mais dès lors que la signification directive devient métaphorique, la marque réapparaît. Que l'on compare l'emploi directif de *mandar* dans **[24]** et **[25]**

- [24]** Si te casas con otro, lo que es lo que acabarás por hacer, puedes mandarme algún hijo a temporadas. (Gai rl 204)
- [25]** Lo más probable es que mi padre mande un especialista desde Madrid. (Laf i 166)

avec son emploi métaphorique dans **[26]** et **[27]**,

- [26]** [De Arco] se ocupó de mandar al demonio a uno de los sobrinos de María Elena. (Laf pm 194)
- [27]** Por eso mandé a paseo a un empleado de una compañía de seguros que me dijo. (Sen A 102)

où l'OD n'est plus interprété comme un objet déplacé, mais comme un Patient affecté par l'action. La transitivité asymétrique s'avère donc une hypothèse insuffisante.

La richesse polysémique de *llevar* illustre parfaitement la problématique de l'ODP. À part son emploi directif, *llevar* s'emploie tout autant comme V causatif accompagné d'un infinitif. La signification coercitive de *llevar* augmente le degré d'agentivité de l'OD qui est en même temps S de l'infinitif, et déclenche par conséquent l'apparition de la marque spéciale.

- [28]** El mismo atavismo que lleva a algunos hombres a resolver con el robo o el homicidio sus dificultades sociales. (Sen W 73)
- [29]** Alguna vez, la Tanaya, niña, llevó también a escuchar al árbol a su muñeca. (Mat hm 58)

En revanche, quand *llevar* insiste sur sa fonction directive, même avec un infinitif, *a* s'emploie moins.

- [30]** Madre, dejame llevar el caballo a beber. (Mat 181)

D'autre part, même dans les constructions sans infinitif, l'emploi de *a* est susceptible de varier. L'emploi pronominal du verbe, *llevarse*, entraîne plus aisément la présence de la marque prépositionnelle que la variante non pronominale, comme le montrent les chiffres pour les OD /+animé/, à l'exclusion des OD /+hum, +déf/ où la marque est dictée surtout par les traits du SN.

	+a	-a
<i>llevarse</i>	6	1
<i>llevar</i>	11	27
Total	17	28

Tableau 4 – Emploi pronominal de *llevar*

On sait que la variante pronominale confère à l'Agent une action coercitive qui augmente le taux d'affectation du Patient et déclenche ainsi dans le Patient une charge d'agentivité antagoniste absente dans la variante non pronominal. Le V pronominal contribue aussi à la télicité de l'action. Que l'on compare les exemples suivants :

- [31] Yo levanté el bastón y los dueños del animal acudían y se disculpaban llevándose al perro, quien volvía la mirada con rencor. (Sen vl 21)
- [32] Sí, hasta alguna noche me llevé a la muñeca para que escuchara el piano. (Mat hm 58)
- [33] – No, señora tabladera, le devolvemos el dinero y nos deja llevarnos a nuestro muerto. (Pav g 122)
- [34] móvil que me impulsó a llevar un amigo a casa (Gai rl 117)

Enfin, quand nous analysons plus en détail les V *llevar* et *traer*, nous relevons en plus une corrélation entre l'apparition de *a* et la présence d'un complément directif. Celui-ci confère à l'action une télicité, absente quand le V n'est plus directif et cette télicité semble avoir un effet sur la marque de l'OD, relativement plus fréquente auprès du V directif.

	+hum -déf		-hum +anim ±déf		Total	
	+hum +col ±déf	-a	+a	-a	+a	-a
<i>llevar</i> +directif	3	4	2	5	5	9
<i>llevar</i> -directif	5	10	1	8	6	18
<i>traer</i> +directif	3	3	--	--	3	3
<i>traer</i> -directif	2	10	1	6	3	16

Tableau 5 – Emploi directif et non directif

Que l'on compare les exemples que voici :

- [35]** Veía sin conmovirme [...] cómo llevaban al hospital a una mujer mutilada. (Bal 355)
- [36]** ¿Adónde cree que lleva a España por ese camino? (Sen CR 190)
- [37]** Los llevaban en carros (a los muertos) como si fueran árboles secos. (Pav c 104)
- [38]** Llevaba un niño de la mano, como de doce o trece años. (Pav c 145)
- [39]** Ya sé que llevas la ardilla en el bolsillo. (Sen A 132)
- [40]** Sandra llevaba consigo un perro (una perra) de una notable vulgaridad. (Sen vl 14)
- [41]** En el coche no llevaba la niña muñeca alguna, sino una hermanita de carne y hueso. (Sen A 38)
- [42]** Se fue trayendo de México a parte de su familia. (Sen vl 29)
- [43]** “En todo caso, una anarquista que en vez de bomba trae un niño”. (Bal 245)

il est clair que a n'apparaît guère quand *llevar* et *traer* expriment un événement non directif, mais un état, proche d'une relation de possession. L'une des propriétés d'une action agentive est son caractère perfectif, une action dont les limites se situent dans la prédication. Dans l'emploi directif, le locatif explicite la limite finale de l'action, limite qui fait défaut quand *llevar* et *traer* n'expriment que la position du Patient par rapport à un S possesseur. C'est la relation d'inclusion du Patient dans le domaine du S possesseur qui crée un rapport asymétrique et justifie l'absence de la marque prépositionnelle.

Dans ce contexte il n'est pas étonnant que les V qui réfèrent à une prise de possession comme *coger*, *conseguir*, *tomar*, *encontrar* et les V converses qui présupposent un état de possession préalable comme *dejar*, *perder* se construisent relativement peu avec un ODP, s'il est indéfini ou collectif. De nouveau, la dynamicité potentielle du Patient, qui se tient en équilibre avec le degré d'agentivité de l'Agent, provoque le marquage spécial de l'OD,

- [44]** Y su ayudante cogía luego al gorrino por el rabito por si se quería escapar. (Pav cm 35)

alors que le même V *coger* recourt moins souvent à l'ODP quand il exprime une simple prise de possession ou acquisition :

[45] Podemos coger una novia cada uno, si quieres, entre las chicas de la pandilla de la playa. (Laf i 360)

La polysémie de *dejar* illustre bien le schéma argumental que nous venons de constater dans le cas de *llevar*. L'emploi abstrait de *dejar* déclenche plus aisément la présence de la marque que son emploi locatif, le Patient étant affecté plus fortement :

[46] Tú debías entrar en el comité ejecutivo y dejar a Saturno en paz. (Sen vl 72)

Parallèlement, la marque apparaît aussi plus souvent quand le Patient subit un mouvement.

[47] dejar a un niño en casa de los otros abuelos (Cel 128)

[48] Martín dejó al perro en el suelo. (Laf i 354)

Le taux de fréquence de l'ODP est le plus bas dans les contextes où le changement exprimé par le V affecte surtout l'Agent sujet, tandis que le Patient ne subit pas de déplacement, mais maintient son état initial.

[49] [...] pero dejó una hija que había tenido con una dama de calidad. (Sen CR 43)

[50] La reina madre [...] salió sin disimular la rabia que le producía dejar allí tantos partidarios de Medinaceli. (Sen CR 218)

De cette façon, on comprend mieux pourquoi les deux Patients dans l'énoncé suivant se comportent différemment :

[51] Sáquenme del cuerpo a los malos espíritus y déjenme los buenos. (Sen CR 213)

Même auprès d'un OD /+hum, +déf/, on constate l'absence exceptionnelle de *a* en dépit des statistiques générales.

[52] ¿Es por eso, tal vez, que dejan sus pueblos, sus casas, sus posibles amigos y parientes, y salen a los caminos? (Mat 58)

On voit comment dans ce dernier exemple l'OD humain, par sa coordination avec un référent locatif, se laisse interpréter comme un circonstant locatif autant qu'un participant à l'action.

Ce qui précède concernant *dejar* nous permet de comprendre le contraste surprenant entre les deux OD par ailleurs identiques avec un V également identique.

[53] Habían abandonado al Tetuán a su suerte y el barco seguía crepitando. (Sen W 267)

[54] Y no evacuaban el barco. Pasó una hora sin que en el puerto se diera orden de abandonar el Tetuán. (Sen W 265)

Dans l'exemple **[53]**, l'OD est interprété comme un Patient affecté par l'action, alors que dans **[54]** il se rapproche d'un locatif, le lieu que l'on abandonne, comme le suggère le V *evacuar* qui précède *abandonar* dans le texte.

La relation S-OD

La relation d'agentivité entre S et OD, provoquée en partie par le sémantisme du prédicat, est donc fondamentale dans l'apparition de la marque prépositionnelle. Le couple suivant emprunté à Torrego (1999 : 1785) montre une fois de plus que la thèse de la symétrie ou asymétrie des traits inhérents de l'Agent et du Patient respectivement ne rend pas suffisamment compte des fluctuations de l'emploi de *a* :

[55a] Este abogado escondió a muchos prisioneros.

[55b] Esta montaña escondió muchos prisioneros.

[56a] La diva conoce a muchos aficionados.

[56b] La ópera conoce muchos aficionados.

Surtout dans les phrases **[55b]** et **[56b]** on s'attendrait – selon la thèse précédente – à l'emploi d'une marque spéciale : le S inanimé y est en principe inférieur à l'OD humain sur l'échelle de l'agentivité. Mais c'est l'inverse qui se produit. Alors que le S humain, véritable Agent, suppose

un V actif et un Patient affecté par l'action, le S inanimé correspond à une interprétation statique de l'événement où le V exprime une relation métaphorique d'inclusion. Cette transitivité asymétrique entre un S incluant et un OD inclus bloque l'apparition de *a*. En revanche, dans [57], c'est la relation antagoniste entre Agent et Patient qui rend compte de la présence facultative de la préposition.

[57] El entusiasmo vence (a) la dificultad. (cité par García García 2007 : 68)

Comme le signale García García (2007 : 74), le S provoque un changement d'état dans l'OD. De plus, les statistiques de García García (2007 : 69) montrent qu'un Agent animé (+a vs -a : 8 vs 8) a plus d'effet sur le Patient qu'un Agent inanimé (+a vs -a : 1 vs 3). Ce n'est pas étonnant : dans les deux cas, le V est agentif et il le sera davantage si le S est humain.

Pourtant, d'autres V, dont le S et l'OD sont inanimés, s'accommodent parfaitement avec un ODP, même plus aisément qu'avec un S humain. C'est le cas de tous les V qui expriment une localisation relative, une substitution ou une ressemblance comme *preceder*, *suceder*, *acompañar*, *sustituir*, *seguir*, *rodear*, *recordar*.

[58] La miss recibió una carta de María de Fátima, a la que siguieron muchas, casi regularmente. (Bal 363)

[59] en el acto popular que siguió a la publicación del libro y a la ceremonia cívica (Bal 399)

[60] los desembarcos que precedieron al de Normandía (Bal 357)

Dans tous ces cas, ces V ne sont pas comparables à *vencer*. Ils expriment un état et les deux arguments sont permutable, donc équivalents quant à leur subjectivité potentielle. Il n'en est plus guère ainsi quand le S est humain.

[61] [el embajador] siguió su viaje, fue a Londres (Sen CR 190)

Les données offertes par García García (2007 : 69) confirment notre analyse.

	S +animé, OD -animé		S -animé, OD -animé	
	a + OD	OD	a + OD	OD
<i>sustituir</i>	0	1	11	3
<i>preceder</i>	0	0	10	0
<i>seguir</i>	2	125	13	12

Tableau 6 – Verbes de localisation relative

La clause minimale

Les exemples [28] et [29] (*supra*) où *llevar* s'accompagne d'un infinitif, ont montré que la présence d'un OD qui est en même temps S d'un infinitif enchaîné a un impact considérable sur la fréquence de la marque *a*.

Il en est de même pour les constructions où l'OD s'accompagne d'un complément prédicatif. L'ODP y est extrêmement fréquent, même avec des V statiques.

[62] Usted está infringiendo la ley que la obliga a llevar a su perro atado.
(Sen A 15)

[63] Como el súbito aguacero en pleno sol, que [...] deja atónitos a los pájaros.
(Mat 49)

[64] Se tiene al / el melón como una fruta indigesta. (Moliner t.2 2847)

L'OD constitue avec le complément prédicatif une clause minimale, dont il est le S sous-jacent et l'adjectif le prédicat. Les arguments suivants le confirment.

a) Un pronom réfléchi renvoie à un antécédent dans les limites de sa propre proposition.

[65] La madre consideró al hijo preocupado de sí mismo.

On constate que *sí mismo* ne peut référer qu'à *el hijo*, et non à *la madre*, ce qui ne peut être compris que si l'on accepte que [*el hijo preocupado*] constitue une seule proposition avec *hijo* comme S et topique.

b) Par contre, un pronom non réfléchi ne peut avoir d'antécédent dans la même proposition. On constate que la phrase suivante est grammaticale :

[66] La madre consideró al hijo preocupado de ella.

ce qui confirme que *la madre* ne se trouve pas dans la même clause. Si cet énoncé était agrammatical, [*el hijo preocupado*] ne constituerait pas une clause à part.

c) Le rôle sémantique de *un hijo* dépend de son prédicat *preocupado*, non du V *considerar*, comme le montre le caractère inattendu de **[67]**.

[67] ? La madre consideró al pájaro / al melón preocupado.

C'est donc la clause minimale qui constitue l'O de *considerar*, non l'OD *el hijo*, qui au contraire fonctionne comme S sous-jacent.

Le comportement du V *llamar*⁴ est frappant dans cette optique. Quand *llamar* s'emploie avec un complément prédicatif, l'usage de *a* s'est généralisé, même avec des OD inanimés et abstraits, donc des traits inhérents qui normalement rejettent la marque prépositionnelle.

[68] Por eso, sólo por eso, prefiero llamar "historia" y no "novela" a esta obra mía. (Bal 12)

[69] ¿Y tú le llamas vivir a ir a ciento diez en el coche y a oír discos de jazz? (Gai rl 84)

La pronominalisation du complément prédicatif par l'accusatif *lo* suggère que ce V tend à grammaticaliser le Patient comme un OI, plutôt que comme un OD.

[70] También te llaman 'boca de pez'. Yo no te llamo ninguna de las dos cosas [...]. Pero comprendo que te lo llamen. (Gai rl 112)

[71] – ¿Por qué te llama tu padre de esa manera tan rara: efebo? – [...]. Me lo ha empezado a llamar este invierno y me lo seguirá llamando hasta que se le quite la costumbre. (Laf i 125)

C'est vraisemblablement la parenté de ce V avec les V d'énonciation qui explique la tendance à la ditransitivité de *llamar*.

Les constructions infinitives derrière les V de perception, notamment *ver* et *oír*, et les V causatifs comme *hacer* et *dejar* sont comparables aux

4. Pour plus de détails, cf. Roegiest (1990 : 246).

clauses minimales. La présence d'un OD qui fonctionne en même temps comme S de l'infinitif favorise l'emploi de *a*. Dans ces constructions, la préposition s'emploie même quand le SN objet n'est pas humain.

[72] Se oyó maullar a un gato.

[73] Cuando me metí en la cama sentí silbar al expés de Galicia. (Delibes)

Pour renvoyer à un événement perçu, les V de perception se construisent non seulement avec un infinitif, mais également avec un gérondif. Ce qui est frappant c'est que nos données (Tableau 7)⁵ montrent que le taux de fréquence de l'ODP est nettement plus élevé avec l'infinitif qu'avec le gérondif,

ver + SN /+hum -déf/	+ infinitif	+ gérondif	OD nominal
Total +a : -a	18 : 8	6 : 5	46 : 48

Tableau 7 – Constructions avec *ver*

comme le montrent les exemples suivants :

[74] Mr. Witt veía llorar a algunas mujeres con el rostro apenas visible.
(Sen W 125)

[75] Plinio había visto muchas veces mujeres llorando solas por la calle.
(Pav us 110)

Pourtant l'OD d'une construction avec gérondif est tout autant S₂⁶ d'une action subordonnée. C'est que la fonction subjective de l'OD du V de perception n'est pas une condition suffisante pour l'apparition de la marque prépositionnelle. Dans Roegiest (2003 : 312-314), nous avons apporté une série de tests qui démontrent que la structure des deux constructions est différente. Nous en avons déduit que la construction avec le gérondif comporte deux constituants, à l'opposé de la construction infinitive. Avec le gérondif le SN est le noyau du complément de sorte que la perception est orientée davantage vers l'OD, tandis qu'avec l'infinitif

5. Pour une analyse plus détaillée, nous renvoyons à Roegiest (2003 : 308 sq.).

6. Par S₂ nous entendons le S de la subordonnée enchâssée.

la perception porte sur l'événement entier comme un seul constituant, comme le démontrent la pronominalisation [76] et la coordination [77]⁷.

[76] Mr. Witt veía llorar a algunas mujeres, y su mujer lo veía también.

[77] Vio al ciego bajar por la calle y al perro entrar en la casa.

La construction infinitive implique que la perception porte sur un événement au lieu d'une entité individuelle. Il s'ensuit que dans la construction infinitive le SN fonctionne non comme OD du V de perception mais comme S de l'événement perçu. En revanche, dans la construction gérondive, l'OD nominal est effectivement objet de la perception. Par conséquent, la construction infinitive du V de perception contribue à renforcer les propriétés proto-agentives du SN et favorise ainsi la présence de la marque prépositionnelle, plus que le gérondif.

Une comparaison des constructions infinitives des V de perception avec les mêmes constructions infinitives des V causatifs *hacer* et *dejar* et des V manipulatifs comme *obligar*, *forzar*, *ayudar*, etc. montre que le taux de fréquence de la marque prépositionnelle est nettement plus élevé avec ces derniers V⁸. Comme nous avons soutenu dans ce qui précède, ce n'est donc pas la seule subjectivité potentielle de l'OD qui provoque l'apparition d'une marque spéciale. On constate que l'événement auquel l'infinitif réfère est indépendant de sa perception, alors que l'événement auquel réfère l'infinitif d'une construction causative ou d'un V manipulatif, résulte de l'action réalisée par le V principal. L'action subordonnée dépend inévitablement de la présence d'un Agent contrôlant intentionnel, tandis que l'action perçue par le S d'un V de perception est explicitement indépendante de l'intentionnalité du S principal. La coercition exprimée par le V principal présuppose une certaine résistance de la part du S₂, qui est interprété par là comme une véritable source d'énergie et d'autonomie potentielle. La relation entre S et OD s'avère donc une condition essentielle qui déclenche l'apparition d'une marque spéciale.

7. Cf. notamment Felser (1999 : 18-36).

8. Cf. Roegiest (1998 : 47).

Quelques remarques sur l'ODP roumain

L'une des différences évidentes dans le comportement de l'ODP en espagnol et en roumain, c'est que le roumain recourt à une marque spécifique *pe* qui n'est pas identique à celle de l'OI, comme en espagnol. En plus, contrairement à l'espagnol qui connaît le phénomène du *leísmo*, la pronominalisation de l'ODP par le pronom datif *le*, en roumain l'ODP marqué par *pe* sera toujours pronominalisé par un pronom accusatif. Nous posons que ce seul fait témoigne d'une structuration différente de la construction transitive en roumain⁹. Nous venons de voir qu'en espagnol l'OD individué se rapproche d'un objet second, ouvrant ainsi la possibilité d'intégrer des arguments non référentiels, qui se situent très bas sur l'échelle de la dynamicité, dans le domaine de la transitivité. En roumain c'est l'inverse qui se produit. Bien des V trivalents roumains, notamment des V d'énonciation – comme *a întreba* 'demander', *a învăța* 'enseigner', *a ruga* 'demander', *a anunța* 'annoncer', *a asigura* 'assurer', *a ierta* 'pardonner', *a sfătui* 'conseiller', *a înștiința* 'informer' – se construisent avec un OD humain et un objet oblique, surtout quand celui-ci est inanimé et abstrait, par exemple une subordonnée. Dans ce cas, seul l'OD humain fonctionne comme véritable objet transitif (passif, pronom accusatif, etc.), en contraste avec la structure trivalente espagnole.

[78a] Bălosu îl asigură că în satul următor vor obține sigur zece lei. (Pre 60)

[78b] Balosu le aseguró que en la aldea siguiente tendrán con certeza diez lei.
'Balosu lui assura que dans le village suivant ils obtiendraient sûrement 10 lei.'

[79a] Moromete, intrigat, o întreabă pe mamă [...] ce vrea băiatul acela (Pre 296)

[79b] Moromete, intrigado, le preguntó a la madre qué quería aquel mučhačho.

'Moromete, intrigué, demanda à maman ce que voulait ce garçon.'

[80a] În casă, mama [...] o ștrigă pe Tita să nu răspundă. (Pre 90)

[80b] En casa, madre le gritó a Tita que no conteste.

'À la maison, maman cria à Tita qu'il ne réponde pas.'

9. Ce sujet a été approfondi dans Roegiest (1993).

La complétive, comme d'autres arguments abstraits, est éjectée du champ de la transitivité en roumain. Elle est d'ailleurs souvent pronominalisée par un adverbe, ce qui suggère son caractère adverbial plutôt que nominal.

- [81] –Nu puteai să întrebî așa dinainte. (Pre 337)
 'Tu n'aurais pas pu me dire ainsi avant.'

Une analyse semblable s'observe avec tous les V de perception en roumain. Tout comme en espagnol et les autres langues romanes, le S_2 peut subir une montée vers la proposition principale et devenir OD, souvent marqué par *pe*. Dans ce cas, la subordonnée peut devenir un participe, mais elle peut tout autant se maintenir comme telle.

- [82] Văzîndu-l pe fratele ei că râde, se simți mai bine. (Pre 301)
 'Voyant son frère rire, elle se sentit mieux.'
- [83] Îl văz pe Traian că se ridică din pat. (Pre 234)
 'Il voit que Traian se lève du lit.'
- [84] să te vedem pe tine strigînd pe la porțile lui Bălosu (Pre 161)
 'que nous te voyons crier à la porte de Balosu'

Comme l'OD ne s'approche pas de l'OI contrairement à l'espagnol, le V de perception auditive *a auzi* 'entendre' se comporte exactement comme *a vedea* 'voir'.

- [85] auzind-o că vine (Pre 28)
 'l'entendant venir'
- [86] Iar de dimineață auzise pe unii vorbind că s-a dus cineva la obor. (Pre 352)
 'Mais le matin il entendit quelques-uns dire que quelqu'un est allé au marché.'

De nouveau, l'argument dont le degré de référentialité est le plus faible est éloigné de la portée de la transitivité et est remplacé par le S_2 qui monte dans la principale comme OD, notamment quand il est humain, défini et plus souvent comme pronom que comme N. Ce phénomène vaut autant pour la perception auditive que pour la perception visuelle. Le traitement identique des modalités de perception d'une part et la

prédilection pour le participant le plus individualisé confirment que le marquage prépositionnel de l'OD en roumain obéit davantage aux traits de référentialité et de thématicité du participant¹⁰ qu'aux traits inhérents d'agentivité, qui en revanche sont prépondérants en espagnol.

Conclusion

Aussi longtemps que les traits inhérents et les traits référentiels du SN se situent au plus haut degré de l'humanité et de l'individualisation, l'espagnol recourt quasi toujours à une marque spéciale. Dès que l'usage de la marque devient optionnel, le contexte propositionnel devient essentiel. Il en est ainsi quand l'objet du V est une clause minimale, comme dans les constructions infinitives des V de perception ou quand l'OD s'accompagne d'un complément prédicatif. En outre, la relation qui s'établit entre les participants, notamment entre le S et l'OD, le proto-agent et le proto-patient, a été souvent sous-estimée. Cette relation peut contrecarrer le rapport asymétrique qui s'établit entre Agent et Patient sur la base exclusive des traits inhérents et référentiels du SN et justifier ainsi l'apparition de la marque prépositionnelle dans des contextes où l'asymétrie transitive ne le prédit guère. En roumain, où le degré de thématicité et de référentialité joue davantage, le contexte propositionnel ne semble guère intervenir.

Références bibliographiques

- Bossong, Georg, *Empirische Universalienforschung*, Tübingen, Narr, 1985.
- Dowty, David, « Thematic proto-roles and argument selection », *Language* 67(3), 547-619, 1991 (<https://www.jstor.org/stable/415037>).
- Felser, Claudia, *Verbal complement clauses. A minimalist study of direct perception constructions*, Amsterdam, Benjamins, 1999.
- García García, Marco, « Differential object marking with inanimate objects », in *Proceedings of the workshop "definiteness, specificity, animacy in ibero-romance languages"*, Georg Kaiser & Manuel Leonetti (dir.), Universität Konstanz, 63-84, 2007.

10. Pour d'autres faits qui corroborent l'impact de la thématicité de l'OD sur l'apparition de *pe*, cf. Roegiest (1996).

- Gómez Torrego, Leonardo, *Manual de español correcto*, vol. 2, Madrid, ArcoLibros, 1996.
- Heusinger von, Klaus & Kaiser, Georg, « Affectedness and differential object marking in Spanish », *Morphology* 21, 3-4, 593-617, 2011 ([doi:10.1007/s11525-010-9177-y](https://doi.org/10.1007/s11525-010-9177-y)).
- Ibarretxe, Iraide, *Polysemy and metaphor in perception verbs: a cross-linguistic study*, Ph.D. thesis, University of Edinburgh, 1999.
- Kittilä Seppo, « Object-, animacy- and role-based strategies: a typology of object marking », *Studies in Language* 30, 1-32, 2006.
- Lazard, Gilbert, « Actance variations and categories of the object », in *Objects. Towards a theory of grammatical relations*, Frans Plank (dir.), New York, AP, 269-292, 1984.
- Malčukov, Andrej, « Case Pattern Splits, Verb Types and Construction Competition », in *Competition and Variation in Natural Languages: The Case for Case*, Mengistu Amberber & Helen de Hoop (dir.), Amsterdam, Elsevier, 73-117, 2005.
- Moliner, María, *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos, 2007.
- Rodríguez Ramalle, Teresa, *Manual de sintaxis del español*, Madrid, Castalia, 2005.
- Roegiesť, Eugeen, « La tipología sintáctica del objeto transitivo en español », *Verba* 17, 239-248, 1990 ([hdl:10347/3134](https://hdl.handle.net/10347/3134)).
- — —, « Transitivity et objet direct en roumain », *Romaniistik in Geschichte und Gegenwart* 28, 119-132, 1993.
- — —, « L'objet direct en roumain : variation actantielle, agentivité, topicalité », in *Rumänisch : Klassifikation, Sprachcharakteristik, Typologie*, Maria Iliescu & Sanda Sora (dir.), Tübingen, Niemeyer, 163-173, 1996.
- — —, « Le enamoro porque lo maltrato : cognition, grammaire relationnelle et interface entre sémantique et syntaxe en espagnol », in *Neuere Beschreibungsmethoden der Syntax romanischer Sprachen*, Wolfgang Dahmen et al. (dir.), Tübingen, Gunter Narr, 41-54, 1998.
- — —, « Argument structure of perception verbs and actance variation of the Spanish direct object », in *Romance objects. Transitivity in Romance languages*, Giuliana Fiorentino (dir.), Berlin, De Gruyter, 299-322, 2003.
- Torrego Salcedo, Esther, « El complemento directo preposicional », in *Gramática descriptiva de la lengua española*, vol. 2, Ignacio Bosque & Violeta Demonte (dir.), Madrid, Espasa-Calpe, 1780-1805, 1999.
- Wierzbicka, Anna, *Lingua mentalis. The Semantics of natural language*, Sydney, AP, 1980.

Corpus : abréviations

Bal : G. Torrente Ballester, *Filomeno a mi pesar*, Barcelona, Planeta, 1988.

Cel : C. Cela, *La rosa*, Barcelona, Deštino, 1979.

Gai ev : C. Martín Gaité, *Entre visillos*, Barcelona, Deštino, 1958.

Gai rl : C. Martín Gaité, *Ritmo lento*, Barcelona, Deštino, 1974.

Laf i : C. Laforet, *La insolación*, Barcelona, Planeta, 1972⁵.

Laf pm : C. Laforet, *Mis páginas mejores*, Madrid, Gredos, 1956.

Mat : A.M. Matute, *El río*, Barcelona, Deštino, 1972⁵.

Mat hm : A.M. Matute, *Los hijos muertos*, Barcelona, Deštino, 1981.

Pav c : F. García Pavón, *Cuentos republicanos*, Barcelona, Deštino, 1970.

Pav cm : F. García Pavón, *Cuentos de mamá*, Barcelona, Deštino, 1972.

Pav g : F. García Pavón, *La guerra de dos mil años*, Barcelona, Deštino, 1971.

Pav us : F. García Pavón, *El último sábado*, Barcelona, Deštino, 1974.

Pav vp : F. García Pavón, *Vendimiario de Plinio*, Barcelona, Deštino, 1972.

Pre : M. Preda, *Moromeșii*, București, Cartea românească, 1975.

Sen A : R. Sender, *Adela y yo*, Barcelona, Deštino, 1978.

Sen CR : R. Sender, *Carolus Rex*, Barcelona, Deštino, 1971².

Sen vl : R. Sender, *Una virgen llama a tu puerta*, Barcelona, Deštino, 1973.

Sen W : R. Sender, *Mr. Witt en el cantón*, Madrid, Alianza, 1972.

Umb : F. Umbral, *Las ninfas*, Barcelona, Deštino, 1976¹⁰.

Variations on argument structure and TOPIC. Some Romanian data¹

Alexandru Mardale

INaLCO – SeDyL UMR8202
alexandru.mardale@inalco.fr

Edgar Onea

Universität Graz
edgar.onea-gaspar@uni-graz.at

Résumé • Dans cet article, nous discutons une série de données synchroniques et diachroniques du roumain qui témoignent d’une variété de moyens prépositionnels pouvant introduire le rôle sémantique de *topique enchâssé*, tel qu’il a été défini par Onea & Mardale (2020). Nous constatons une bonne part de variation dans l’emploi des prépositions pouvant introduire le *topique enchâssé* en ancien roumain et une nette spécialisation de la préposition *despre* pour introduire ce rôle en roumain moderne. Néanmoins, la variation enregistrée pour l’ancien roumain n’est pas aléatoire. Elle indique une conceptualisation en tant que lieu (abstrait) du *topique enchâssé*, fait qui pourrait jeter une nouvelle lumière sur les fondements cognitifs et sémantiques de la topicalité en général.

-
1. This work is partially supported by a public grant from the French National Research Agency (IdEx Université de Paris – ANR-18-IDEX-0001) as part of the program “Investissements d’avenir” (reference: ANR-10-LABX-0083), Strand 3: *Typology and Dynamics of Linguistic Systems*, operation GL5: *Morphosyntax in discourse*.

Introduction

Information structure and argument structure are usually considered to be distinct aspects of grammar. The core task of argument structure is to build up the main event of the clause by establishing the way various entities participate in that event, and thus, to contribute in a crucial way to the truth conditional content of the clause (Rappaport-Hovav & Levin 2008). As opposed to this, information structure is usually argued to be responsible for the integration of the sentence into the context by distinguishing new and given information or the way in which the utterance relates to potential other utterances that should be considered as alternatives (Krifka 2008).

However, in recent work (Onea & Mardale 2020), we have challenged this distinction to a certain degree. In particular, we have argued that – at least in certain cases – topicality (see Roberts 2011 for an overview) can be reflected in the argument structure of a verb. Some expressions that embed propositional content can have a second argument we have dubbed *Embedded-TOPIC*, (*E-TOPIC*), a semantic role. For example, in [1] the verb *to complain* has a propositional content expressed by a *that*-clause and an agent expressed by the subject NP. The *about*-phrase expresses who the respective *that*-clause is about, whence the notion of *E-TOPIC* following up on Reinhart's (1981) notion of *Aboutness-TOPIC*.

- [1] Skylar complained *about* Ashanti that she used wrong pronouns.
 AGENT: Skylar
 E-TOPIC: Ashanti
 CONTENT: Ashanti used wrong pronouns.

The theoretical implications of this analysis are broad and raise the legitimate question whether *TOPIC* should be treated as a semantic role altogether. While Onea (2021) suggests that this is indeed a necessary and welcome conclusion, *i.e.* that it should be treated as a semantic role, we leave this question open in this paper. Instead, we ask a different question: how is the semantic role *E-TOPIC* marked and what is to be learned from the observed empirical picture? In doing so, we mainly consider data from both Modern Romanian (MR) and Old Romanian (OR) in this paper.

In MR, the standard way to mark E-TOPICS is using the preposition *despre*, as in [2a], which – arguably – mainly marks E-topicality. However, alternatives² exist including the prepositions *pe* and *de*. Thereby we do not suggest that *de* or *pe* have a specialized meaning to mark E-TOPICS but that their meaning contributions are compatible with the semantic role E-TOPIC.

- [2a]** Isaura a citit un articol *despre* prima operație de schimbare de sex din țară.
‘Isaura read an article about the first sex reassignment surgery in her country.’
- [2b]** Maria s-a plâns *de* Ionuț că nu a participat la demonstrație.
‘Maria complained about Ionuț that he has not taken part at the demonstration.’
- [2c]** Ezra scrie cel mai frumoase versuri *pe* teme romantice.
‘Ezra writes the most beautiful poems on Romantic topics.’

In OR, however, there was a large variety of constructions used for marking E-TOPIC. While the preposition *despre* could mark E-TOPIC [3a]-[3b], the situation is complicated by two factors: a) *despre* had additional usages no longer available in MR, and b) a wider range of other prepositions could be used to mark E-TOPIC as compared to MR.

- [3a]** Trebuieaște să știți și să înțelegeți *despre* ceaste lucruri care sânt scrise. (XVIIth c., GCR I, 125/21)
‘You should know and understand about these things that are written here.’
- [3b]** Voiu să cuvânteț *despre* om și *despre* întocmirile lui. (XVIIIth c., Carcalechi, C. 56/19)
‘I would like to talk about the human being and about his realizations.’

However, in order to be able to establish the exact range of E-TOPIC-marking expressions in any language, we need a reliable definition of the

2. We do not provide here the results of our own corpus study. We rather discuss a range of web-data as well as data from the Romanian Thesaurus Dictionary (DLR 2010) and from Mardale (2018).

term, which, as with many other semantic roles, turns out to be rather difficult. For this reason, part of the aim of this paper is to contribute towards at least some general criteria to establish whether a PP should be interpreted as an E-TOPIC or not. With this in mind, we attempt to contribute to reconstructing the diachronic picture alongside the development of E-TOPIC marking in the history of Romanian.

Thereby, we argue that many usages of prepositions in E-TOPIC constructions have disappeared due to competition with other constructions and possible ambiguities (Densusianu 1961, Stan 2013, Nedelcu 2016, Mardale 2018). Moreover, we use the variability in the usage of prepositions especially in OR as a source for a possible analysis of how E-TOPICS are conceptualized (potentially as a cognitive metaphor in the sense of Lakoff & Johnson 1980) in the grammaticalization process. In particular, we argue that E-topicality is essentially conceptualized as a locative notion where the TOPIC is either viewed as a kind of source or as residing above the actual content.

The structure of this paper is as follows: in the next section, we focus on the theory of E-topicality that will allow us to discuss empirical data. In the following sections, we discuss some synchronic data, followed by diachronic data. Our ideas regarding a theoretical analysis are sketched in the last section that also concludes the paper.

The semantic role E-topic

The goal of this section is to introduce the term E-TOPIC as used in this paper based on prior work presented in Onea & Mardale (2020). While the principal goal in that paper was to motivate the new terminology, we do not focus on such aspects in this paper. Our main goal here, instead, is to provide a comprehensive intuitive explanation of this term that leads to a synchronic and diachronic empirical picture in the next sections.

Consider the speech act in [4]. Here, Monica makes an assertion and clearly marks that the utterance has Bill as an *Aboutness*-TOPIC in the sense of Reinhart (1981) by placing the topical constituent into a PP at the beginning of the speech act. Now, there can be debate regarding the proper analysis of the syntactic structure of [4]. In fact, it is not even clear whether we have one or two speech acts here. It could be, for example, that *as for Bill* is a special topic selecting speech act followed up by a speech act that makes an assertion about the selected topic,

cf. Krifka (2001). We will have nothing to say about the analysis of [4] beyond the key observation that Monica can be rightfully understood as clearly marking that Bill is the topic of her assertion.

[4] Monica: As for Bill, I never had problems with him.

Now consider [5], which can be analyzed as a speech act report of the speech act given in [4]. Intuitively, the utterance made by Josh [5] is true, if [4] occurred. The verb *to say* in [5] thus denotes the very event that occurred when the utterances in [4] took place. The embedded complementizer phrase *that she never had problems with him* is disambiguated after the resolution of the pronouns to the very content of the utterance in [4] and is thus, following terminology from Pietroski 2000, Moulton 2009 and others, correctly analyzed as expressing the semantic role CONTENT of the verb *to say*, or the denoted event. Monica clearly is the AGENT of the same event. The remaining, puzzling PP is *about Bill*.

[5] Josh: Monica said *about Bill* that she never had problems with him.

We follow Onea & Mardale (2020) in suggesting that in [5] *about Bill* encodes the E-TOPIC-role, i.e., Bill needs to be the topic of the speech act event denoted by the verb *to say*. This suggests that, indeed, being a topic of a speech act, is a property of the speech act and not merely of its content. Thus, it is the speech act in [4] that has a topic and not merely the sentence uttered. See, however, Rawlins (2013) for an alternative analysis of the semantics of *about*-PPs.

This is in stark contrast with focus (see Zimmermann & Onea 2011 for an overview), which cannot be seen as a property of the utterance but rather of the sentence uttered. Accordingly, one cannot paraphrase differences as the ones given in [6], i.e. differences in the placement of focus, without introducing an additional event such as the stressing or emphasizing or the like, as suggested in [7]. Importantly, there is no way to raise the focus of the reported content into the argument structure of the matrix verb with a PP as witnessed by the failed attempts in [7c]. This reveals that focus does not seem to play a distinct role in the speech act, which is remarkable because focus is known to change the truth conditions and thus the content of utterances (as in the case of association with focus, see Beaver & Clark 2008 for discussion).

- [6a]** Monica: I NEVER had problems with Bill.
[6b] Monica: I never had PROBLEMS with Bill.
[7a] Josh: Monica said that she never had problems with Bill stressing the word “never”.
[7b] Josh: Monica said that she never had problems with Bill and stressed the word “problems”.
[7c] Josh: #Monica said about / regarding / on / of problems that she never had them with Bill.

The comparison between topic and focus regarding the possibility to be raised into the argument structure of a speech act reporting verb reveals that topic and focus behave very differently when it comes to argument structure. While focus seems to be indeed entirely distinct from argument structure and thus remains a category of pure information structure, topicality seems to be at least closely connected to the category of information structure we have called E-TOPIC. The relation between the information structural notion of topic and the argument structural notion of E-TOPIC seems to be this: *topic is the kind of root information structural notion that is realized as a semantic role and thus as part of the argument structure in speech act reports.*

There are many questions worth discussing regarding the notion of E-TOPIC regarding both its truth conditional impact and its grammatical realization. In this paper, however, we wish to mainly focus on the empirical domain and try to evaluate what verbs³ allow an E-TOPIC role.

The prime candidates are, of course, speech act verbs. And indeed, for any verb that can report a speech act that can have a topic, an E-TOPIC role is optionally available. As most speech acts are compatible with topic marked constituents, most speech act report verbs also have the E-TOPIC role that can be expressed with *about*. A remarkable exception seems to be directive speech acts such as orders, which seem to marginally allow an overt topic but not an *about*-argument in speech act reports, as shown in **[8a]** and **[8b]**. We suggest that imperatives, indeed, fail to have a topic. While this paper is not the right venue to provide a full analysis of this observation, it seems to us that in **[8a]** the topical constituent, *Mary*,

3. While nominals, especially deverbal nominals, generally exhibit a reduced argument structure, some deverbal nominals will also include E-TOPIC into their argument structure, as witnessed, for example, in **[10]**.

is not the topic of the imperative but of a larger speech act of which the imperative is a part. Thus, the correct paraphrase, could rather be something like the example in [8c].

- [8a] Josh: ? *As for Mary*, call her!
 [8b] *Josh ordered Jack *about Mary* to call her.
 [8c] While talking *about Mary*, Josh ordered Jack to call her.

Speech act verbs seem not to be the only category of verbs that allow the E-TOPIC role. One class that behaves very similarly to speech act verbs is constituted by intensional verbs of attitude reports such as *to think*, *to dream*, etc. These verbs also accept an *about*-PP argument in English, as shown in [9], without there necessarily being a reported speech act with the respective topic. Regarding such cases, we shall say that the *about*-PP still marks the E-TOPIC role. To understand what happens here, we need to broaden the notion of topic in the event reported by the verb that assigns an E-TOPIC role. Seeing a picture, a movie, a series of pictures, thinking something, dreaming something, etc. are events that can also be centered around a prominent individual that would justifiably be called its topic. Alternatively, sticking closer to the file-card metaphor used in Reinhart (1981) for her definition of *Aboutness*-TOPIC, we could think of the information represented in such attitudes as being organized around file-card like entities. Thus, when reporting these events, the respective verbs may assign the E-TOPIC role.

- [9a] Josh is thinking *about Mary*.
 [9b] Kim is dreaming *about Skylar*.
 [9c] Sheily knows *about Ben* that he ate all the cookies.

It is important to note that there is a complication here that – while in a sense orthogonal to our goal – is instructive regarding the confidence with which we can identify the E-TOPIC role in empirical data. We have said that the event of seeing a picture has a topic, in the same way in that we have said that the utterance in [4] had a topic. However, intuitively, we could also, and perhaps even more justifiably say that it is the content of [4] that has a topic, and analogously, it is the picture that has a topic and not the seeing event. Similarly, the thought has a topic and not the

thinking event. This is certainly suggested by the naturalness of phrases such as the ones in [10].

[10a] a thought *about Mary*

[10b] a dream *about Skylar*

[10c] knowledge *about Ben*

[10d] a book *about Ben*

The solution of this puzzle we embrace in this paper is that in such NPs the *about*-PP encodes an E-TOPIC role assigned by a verbal element within the NP. A *book about Ben* is a book that is created by a speech act/writing act with Ben as its topic or a book that is being read or interpreted as containing a speech act with Ben as its topic. Similarly, a *dream about Mary* is itself an event or some entity strongly associated with the event of dreaming that can be reported by a speech act that has Mary as its topic, etc. We do not go into details on the way entities are connected to specific events, but hint at Puštejovsky (2002) for one possible implementation. We acknowledge that our analysis is amenable to contradictions and we leave it to further research whether a decisive argument in favor or against our analysis can be found. More importantly however, for our main goal in this paper, it will not make a difference. Returning to [5], Bill will be an E-TOPIC of *say*, regardless of whether the reason why this obtains is that the sentence uttered by Monica has Bill as a topic or the saying utterance has Bill as a topic. We have already provided the analysis for the second scenario. In the first scenario, we would only need to specify that Bill is the E-TOPIC of *say* by virtue of Bill being the topic of the CONTENT of E. Accordingly, in [10d] Ben would be the E-TOPIC of *book* by virtue of the CONTENT of the book having Ben as its topic. Thus, in our main analysis not much eventually hinges on how the problem sketched above eventually gets resolved. Still the discussion is instructive because it shows that E-TOPIC is an empirically solid category and depends much less on particular theoretical decisions than suggested in Onea & Mardale (2020). Moreover, the discussion revealed how nominals can assign the E-TOPIC role.

The next and final category of verbs (and nominals) that we mention contains verbs that neither directly refer to a speech act nor to an attitude but rather verbs that denote complex events that involve, in addition to other eventualities, attitudes or speech acts that may have a topic. Such

verbs may also – sometimes – encode an E-TOPIC. Onea & Mardale (2020) discuss verbs like *haggle* or *mourn* as cases in point. Take *haggle* as an example. In this case, two interactants are involved in a transactional discussion and arguably, both the price and the object under discussion can be viewed – depending on perspective – as the topic of the discussion.

- [11a]** They haggled *on / over / about the price*.
- i. The topic of discussion: the price.
 - ii. The object of transaction is clear.
- [11b]** They haggled *on / over / about the purchases*.
- i. The price of the transaction is clear.
 - ii. The topic of discussion: the quantity / list of objects

Importantly, this example also illustrates the variability in the prepositional encoding of the E-TOPIC. This brings us to the main empirical part of this paper, where we discuss the ways in which Romanian marks E-TOPIC historically and synchronically.

Synchronic data

In MR the main preposition that marks E-TOPICS is *despre* ‘about’. Some examples are given in [12]. Thereby, [12a] is a particularly clear example in which both the CONTENT and the E-TOPIC are clearly marked. In particular, the E-TOPIC is marked with the preposition *despre* and the CONTENT is the embedded clause introduced by the complementizer *că* ‘that’. The other two examples in [12] introduce a few more remarkable facts.

- [12a]** S-a spus *despre* ei că sunt cei mai mari rivali.
 (<https://theworldnews.net/ro-news/adevarul-despre-relatia-dintre-rafael-nadal-si-roger-federer-dezvaluit-chiar-de-spaniol>)
 ‘It has been said about them that they are the biggest rivals.’
- [12b]** Demi Lovato a vorbit *despre* logodna cu Max Enrič.
 (<https://www.profm.ro/stiri/entertainment/demi-lovato-dezvaluiri-despre-logodna-cu-max-enrich-m-am-mintit-singura-trebuia-sa-demonstrez-lumii-ca-sunt-bine-114736>)
 ‘Demi Lovato talked about her engagement with Max Enrič.’

[12c] Dominic Fritz a vorbit *despre* problemele create de colega sa de partid.
 (<https://stirilazi.ro/primarul-dominic-fritz-despre-flagrantul-la-restaurant-in-care-a-fost-implicata-ana-munteanu-aceste-evenimente-nu-ar-fi-trebuie-sa-se-intample>)

‘Dominic Fritz has talked about the problems made by her party colleague.’

In example **[12b]**, the *despre*-PP clearly marks the E-TOPIC argument, however, the CONTENT is in this case not marked as an embedded CP, but either left implicit or at least in part expressed by the non-restrictive relative clause. In example **[12c]**, it is not easy to decide whether the *despre*-phrase introduces an E-TOPIC or actually the CONTENT. On the one hand, one could imagine a context in which the speech act or the discourse has the *despre*-PP in its entirety as a dislocated and, hence, clearly marked topic, as in **[13a]**. In this case, the actual content is clearly distinct. As opposed to this, however, we can also imagine a scenario like **[13b]**, in which the descriptive content of the PP is in fact widely identical with the content of what has been said. We suggest that, as a report of a speech act such as **[13a]**, **[12c]** is a very straightforward case of E-TOPIC marking. However, as a report of a speech act such as one in **[13b]**, **[12c]** still encodes an E-TOPIC, the difference being that in this case, the TOPIC stands for the actual CONTENT. This is, in a sense, similar to the idea of a *Discourse-TOPIC* standing for, i.e. representing, the discourse segments it dominates in an SDRT-representation, see Asher (2004), see also Van Kuppevelt (1995).

[13a] As for my problems created by my colleague, I think they are exaggerated by the press. In fact, they are small or even insignificant.

[13b] I actually have problems with my colleague. I am suffering because of her.

Another preposition that can mark the E-topic in MR is *de* ‘of / about’. Some examples are given in **[14]**. In some cases, like **[14a]** and **[14b]**, *de* can actually be understood as a short version of *despre* (made of *de* and *spre*) and it is not obvious that a difference in terms of meaning can be identified.

[14a] Când v-am vorbit *de* EduSoft, am menționat despre etapa de pilotare a hačkathon-ului.

(<https://medium.com/undp-moldova/edusoft-testarea-conceptului-52a78a8a511f>)

‘When I have talked to you about EduSoft, I have mentioned the hačkathon control ștep.’

[14b] Dan Bittman a vorbit *de* motivul pentru care s-a despărțit de Liliana Ștefan.

(<https://www.impact.ro/dan-bittman-a-vorbit-despre-motivul-pentru-care-s-a-despartit-de-liliana-s Stefan-partenerul-nu-trebuie-sa-te-puna-sa-minti-120893.html>)

‘Dan Bittman has talked about the reason he quit Liliana Ștefan.’

Importantly, for other cases, when *de* is used, it seems that it is not obviously a case of E-TOPIC marking. Consider **[15a]** and **[15b]**, which at least in one reading can be seen as replaceable. However, there is another reading of **[15a]** which is not available for **[15b]**, namely that *he claimed that men have dignity*. Similarly, **[15c]** can have a rhetorical question interpretation amounting to mentioning the dignity of men. Such readings are not available at all with *despre*.

[15a] El a vorbit *de* demnitatea bărbaților.

‘He talked about men’s dignity (suggested that men have dignity).’

[15b] El a vorbit *despre* demnitatea bărbaților.

‘He talked about men’s dignity (existence of the dignity of men presupposed).’

[15c] Cine a vorbit *de* demnitatea bărbaților?

‘Who even mentioned the dignity of men?’

Similarly, there are many contexts in which *de* simply cannot be used to express E-TOPICS at all. The contrast is shown in **[16]**, in which **[16a]** is clearly a book about owls, while **[16b]** is hardly acceptable and to the extent that it is acceptable the meaning is very unclear: it could be a book written by owls or made of owls in some way or a book for owls, none of which makes a lot of sense. Importantly, virtually the only clear thing about the potential meaning of **[16b]** is that it is not a book about owls. It is not clear to us why this is the case, at this stage of our research,

but pragmatic blocking of some sort may be a natural candidate for the culprit.

[16a] o carte *despre* bufnițe

‘a book about owls’

[16b] ?? o carte *de* bufnițe

‘a book for / from / written by owls’

The third means to mark E-TOPIC in MR is as a direct object. This is a particularly important observation because it provides additional evidence for the claim that E-TOPIC is a semantic role. After all, one of the most important pieces of evidence whether something is in fact a semantic role is the possibility to mark it as a direct object in some language. Some examples are given in [17]. Such examples sit well with the argument made in Onea & Mardale (2020) that E-TOPIC is in fact a source of grammaticalization of the DOM-marker in OR. Accordingly, we would expect to find more such examples in OR texts.

[17a] L-a pomenit *pe* Ion.

‘He has mentioned Ion.’

[17b] L-a vorbit de bine *pe* Mircea.

‘He said good things about Mircea.’

Finally, we mention a range of more specialized devices using complex prepositions or frozen verbal forms such as the ones in [18]. Since our main focus is the domain of simple prepositions in this paper, we will not consider these types of examples any further.

[18a] mărturii esențiale *privind* istoria și creativitatea umanității

(https://adevarul.ro/news/societate/perplexitati-1_51f61009c7b855ff-5681f09c/index.html)

‘essential evidence concerning the history and the creativity of the world’

[18b] E vorba... de 567 scrieri *despre* el sau *referitoare la* isprăvile sale. (idem)

‘We talk about 567 documents about him or referring to his achievements.’

[18c] Cineva își exprima indignarea în legătură cu dreptul justiției de a... (idem)

‘Someone was expressing his outrage with respect to the justice’s right to...’

[18d] A avea îndoieli cu privire la sine e primul semn de inteligență.

(<https://tatoeba.org/fra/sentences/show/2536433>)

‘To have doubts about oneself is the first sign of intelligence.’

The natural conclusion of this discussion is that in MR the main device to mark E-TOPIC is the preposition *despre*. The preposition *de* can also mark E-TOPIC whenever it is interpreted as a short form for *despre* whereas the direct object marker *pe* only allows E-TOPIC interpretations in a very limited domain.

Diachronic data

Historical linguists classify the texts of the XVIth – XVIIIth centuries under the umbrella of *Old Romanian* (Brâncuș 2002, Chivu 2000, Gheție *et al.* 1997). There are no preserved documents written (directly) in Romanian that precede the XVIth century (Rosetti 1986 a.o.). The first attested (original) text is Neacșu’s letter [*Scrisoarea lui Neacșu din Câmpulung către judele Brașovului Hanăș Begner*] from 1521. Other Romanian texts are attested before this date, but they are not original, i.e. they are translated from other languages (mostly from Church Slavonic⁴ and Hungarian). With respect to this latter point, the traditional linguistics studies draw a distinction between translations and texts written directly in Romanian (which are referred to as *original texts*). The former attest to a more archaic language register, in which some linguistic phenomena may be artificial and / or very unstable, whereas the latter are a closer reflection of the spoken language, in which the same linguistic phenomena reflect more accurately the language’s evolution (Pușcariu 1922, Stan 2013 a.o.). We could not check if this applies for the phenomenon we are concerned with here, since our data are mostly borrowed from the

4. Church Slavonic (dating back to late XVth century) is the conservative Slavic liturgical language used by the Orthodox Church in Romanian lands up to the early XVIIIth century.

Romanian Thesaurus Dictionary (DLR 2010) and only partially collected by ourselves.

Further, it is worth noting that the prepositions under discussion in this section all come from Latin and thus likely have been present in much older layers of Romanian. Moreover, some examples in Latin could suggest that E-TOPIC marking with prepositional means was possible already in Latin. Consider in that sense Lucretius' poem *De rerum natura* (which translates to Romanian *Despre natura lucrurilor*)⁵. For the etymological information reported in the following, we rely on MDA (2001) and on DLR (2010).

In OR data, we find the preposition *despre* as a possible marker of E-TOPIC. Etymologically, *despre* arguably stems from Latin *de* and the preposition *spre* (which itself stems from Latin *super*). The initial meaning is roughly the same as English *concerning*. The fact that *despre* could mark E-TOPIC in OR is evidenced in the examples in [19].

- | |
|---|
| <p>[19a] Acela om cu grije întrebă pre Noe și <i>despre</i> sămânța noastră. (XVIth c., Palia, 179/15)</p> |
| <p>‘That man carefully asked Noah about our origins as well.’</p> |
| <p>[19b] Trebuiește să știți și să înțelegeți <i>despre</i> ceaște lucruri care sânt scrise. (XVIIth c., GCR I, 125/21)</p> |
| <p>‘You should know and understand about these things that are written here.’</p> |
| <p>[19c] Dabija-Vodă s-au întorsu și ș-au tocmit lucrul <i>despre</i> vizirul. (XVIIth c., Neculce, L. 34)</p> |
| <p>‘Prince Dabija got back and he haggled over the affair concerning the Minister.’</p> |
| <p>[19d] însemnare <i>despre</i> banii care i-a lăsat Ardeleanu (XVIIIth c., Iorga, S. D. XVII, 202)</p> |
| <p>‘a note concerning the money Ardeleanu let’</p> |

However, at least the DLR (2010, t. 3, 677–683) suggests that we do not have as many early examples as expected, and most of them appear only after 1675, suggesting that *despre* took over the role of nearly

5. See also the preposition *super* in Horatius writings: *Mite civiles super Urbe curas*. ‘Put aside (your) political worries concerning / about Rome’ (*apud* Croitor 2009).

exclusive E-TOPIC marker in the course of the pașt 300 years in a slow process. Importantly, in the same timespan a range of other readings of *despre* have been widely loșt. We provide a few examples in [20]. In [20] we also provide the respective MR variants, showing the range of prepositions that took over some of the usages of *despre* in OR.

[20a] Să nu se cumva leapede *despre* dânsul. (XVIIth c., G. Ureche, *apud* Gîdei, 221)

‘I hope he will not discard him.’

[20a'] Să nu cumva să se lepede *de* dânsul. (MR)

[20b] Și *desprea* (hotărârea) aceea nu mă voiu întoarce. (XVIIth c., GCR I, 142/5)

‘As for that decision, I will not come bačk to it.’

[20b'] Iar în *ce privește* acea hotărâre, nu mă voi răzgândi.

[20c] Irimia-Vodă domnia cu pace... și păziia și datoriia *despre* împărăție. (XVIIth c., M. Coștin, L. 589)

‘Prince Irimia was reigning in peace... and was defending and correctly accomplishing all the affairs concerning the kingdom.’

[20c'] Irimia Vodă domnea în pace... păzea și își făcea datoria (corect) în *ce privește* împărăția.

[20d] Merg fără grijă *despre* tâlhari. (XVIIIth c., Chiriac, 98)

‘I will go without fear about thieves.’

[20d'] Merg fără grijă în *ce privește* tâlharii.

[20e] Scanderberg o apără (cetatea) *despre* turci și-i făcu de au fugit. (XVIIIth c., Amfilohie, G. 18/1)

‘Scanderberg has defended the citadel from Ottoman invasion and made them run away.’

[20e'] Scanderberg apără cetatea *de* turci și i-a făcut să fugă.

Indeed, the process of *despre* taking over almost exclusively the E-TOPIC marking starts out in a situation in which two other prepositions were used to mark E-TOPIC regularly in OR. These prepositions no longer have this (regular) usage in MR.

The first is *asupra*. It etymologically derives from Latin *ad + supra*. The first attestation is in *Psalirea scheină* (1482: 162), with a locative meaning. In general, *asupra* had a wide range of readings, some of which were bleached locative readings, as in [21a]. However, in many cases, such

as evidenced in **[21b]-[21c]**, in fairly late attestations, *asupra* could still clearly mark E-TOPIC.

- [21a]** Împăratul îi deade puteare *asupra* a tot creștinul. (XVIIth c. Dosoftei, V.S. 35)
 ‘The Emperor empowered him over all Christians.’
- [21b]** Iată aceea ce ne va lămuri *asupra* mișterioasei drame. (XIXth c., C. Negruzzi, I. 45)
 ‘This will clarify us with respect to the mysterious accident.’
- [21c]** Ai voit, amice, să citesc... cartea...și, după cetire, să-mi dau părera *asupra*-i. (XIXth c., Odobescu, III 9/5)
 ‘You wanted me, my friend, to read (your) book, and to say my opinion on it.’

The second is the preposition *pe*, also in the archaic or regional variants *pre*, *pri*, *pă*, *pi*, *pî*, *prî*, etymologically stemming from Latin *super* > *per*, with the first attestation in *Psalirea Hurmusaki* (1491–1516: 114^v/3), in a locative sense. The basic meaning of *pe* corresponds to the English preposition *on*. This reading is illustrated by **[22a]**. In **[22b]** we see a metaphorical usage which is still within the well-established locative usage. In **[22c]** and **[22d]** we provide examples of more and more bleached readings of *pe* that are further and further divorced from the basic locative meaning. In fact **[22d]** is already an instance of E-TOPIC marking. Finally, **[22e]** shows how *pe* further evolves into a standard differential object marker (cf. von Heusinger & Onea 2008, Mardale 2015, Onea & Mardale 2020, Hill & Mardale 2021).

- [22a]** Au pus Hriștos *pe* cruce 5533. (XVIth c., Dî)
 ‘They have put Christ on the cross, in 5533.’
- [22b]** domniți *pre* pasările cerului (XVIth c., Psalt. 35/7)
 ‘reign over the sky birds’
- [22c]** Acel feliu de milă avea Brîncoveanul Vodă *pe* țara noastră. (XVIIIth c., Neculce, L. 150)
 ‘Prince Brâncoveanu had this kind of mercy on our country.’
- [22d]** să-ș aducă scrisori ce or avè *pre* moșiile lor (XVIth c., Dî)
 ‘to bring the documents on their lands they are supposed to have’
- [22e]** Mîngîia *pre* ceia ce pățea rău. (XVIIth c., Moxa 396/15)
 ‘He assisted all those people who were in trouble.’

Interestingly, the preposition *de* (etymologically stemming from Latin *de* and first mentioned in a Romanian document in *Psalirea Hurmusaki* (1491–1516: 2) did not have E-TOPIC marking role in OR. In [23] we give a range of examples of the possible meanings of *de*. Clear cases of E-TOPIC are not available as far as we know.

[23a] Și Domnul audzi elu, și *de* toată scârbia lui spăsi elu. (XVIth c., Psalt. Scheiană 99/9)

‘God heard him and He cured him of all his shame.’

[23b] Eu viiu să mă vindec *de* betejeala trupului. (XVIth c., Coresi, Ev. 59)

‘I came to cure of my disability.’

[23c] Mântuiaște-me *de* toți gonitorii mei. (XVIth c., Psaltirea 8)

‘Protect me from my enemies.’

Before closing this section, we wish to mention another preposition, *spre* ‘towards’ and its compound form *prespre*. The latter no longer exists in MR (see Nedelcu 2016, Mardale 2018). Like *pe*, *spre* also stems from the Latin *super*, and is first attested in Coresi, *Carte de învățătură* (1581: 48), in a locative sense. Clearly, *spre* is morphologically related with *despre*. While we have no evidence that *spre* would have been able to mark E-TOPIC in OR, the preposition is important because it has a significant meaning overlap with *pe* (*pre*) in OR. This is exemplified in [24]. In [24a] and [24b] we see alternation between *pre* and *spre* in a very similar construction in which the PP could be marking the E-TOPIC, the BENE- or MALEFICIENT or some abstract GOAL of the reported sentiment / attitude. In [24c] we have cases of free alternation between *spre* and *pre* in the very same construction in the same sentence. Finally, in [24d] and [24e], again a very similar metaphorical locative usage is presented in which both *pre* and *spre* could appear in OR.

[24a] Vrajbă are *spre* ceia ce greșesc. (XVIth c., Coresi, Ev.)

‘He has anger over the bad ones.’

[24b] Se mânie *pre* cela ce-au greșit. (XVIth c., Coresi, Ev.)

‘He gets angry on those who were wrong.’

[24c] Ară să văm ținea pizmă *spre* frații noștri, ținea-va și Dumnezeu *spre* noi; iară să ne văm mâniia *pre* ei, mâniia-se-va și Dumnezeu *spre* noi (XVIth c., Coresi, Ev.)

‘If we keep our anger over our brothers, God also will keep His anger over us; and if we will get angry on them, God also will get angry on us.’

[24d] el să împărățească spre ei (XVIth c., Coresi, Ev.)

‘for him to reign over them’

[24e] Aceia se vor domni pre voi. (XVIth c., GCRI, 4/30)

‘Those ones will reign over you.’

Importantly, the availability of these readings of *spre* and *prespre* may have played an important role in the division of labor between the locative, metaphorical locative and more bleached meanings of locative prepositions in OR allowing, in a mechanism that remains to be investigated in future research, the specialization of *pe* as a differential object marker and thus also the specialization of the related *despre* as an E-TOPIC marker.

Concluding discussion

In the sections above, we have explored the main means by which Romanian marks the semantic role E-TOPIC proposed in Onea & Mardale (2020). We have shown that while in MR the main preposition marking this role is *despre*, other prepositions, especially *de*, also being able to mark E-TOPIC in a very limited domain, in OR the range of expressions that could mark E-TOPIC was larger.

Potentially, the most important theoretical observation is that *de* could not mark E-TOPIC in OR. This is surprising because in Latin, *de* had a very bleached relational meaning that was at least compatible with E-TOPIC. At the same time, we clearly do not wish to state that *de* was an E-TOPIC marker in Latin, precisely because it had an incredibly bleached meaning. The main difference between *de* and all those prepositions in OR that could in fact mark E-TOPIC appears to be that all the others are clearly locative at their core. Thus, the hypothesis in [25] emerges, which we deem the main theoretical point of our paper.

[25] Main hypothesis:

E-topicality is essentially conceptualized as a locative notion.

In the remainder of the paper, we wish to provide some limited cross-linguistic evidence to our claim. We follow this by briefly exploring the theoretical implication of this observation.

As evidence, we corroborate our findings with evidence from Germanic: in German the main E-TOPIC marker is with the locative *über* ‘above’, as witnessed in [26] and in English, the preposition *about* historically stems from the locative *onbutan* (Old English: *enveloping*). Similarly, the French preposition *sur* can also mark E-TOPIC as shown in [27].

[26a] Der Spitzensportler Philipp Ortner erzählt *über* seine Fortbildung an der Privatuni Schloss Seeburg.

(<https://oepuk.ac.at/der-spitzensportler-philipp-ortner-erzaehlt-ueber-seine-fortbildung-an-der-privatuni-schloss-seeburg>)

‘The top-athlete Philipp Ortner tells-story about his studies at the private university Schloss Seeburg.’

[26b] Sie bringen bei altbekannten Themen neue Aspekte ein, wie Gendergerechtigkeit, das Nachdenken *über* alltäglichen Rassismus und Klimawandel. (<https://www.sanktpaul.de>)

‘They introduce new perspectives to old topics such as gender equity, the reflections about every-day racism and climate change.’

[27a] Cette enquête me permet aussi de réfléchir *sur* les enjeux de l’enseignement à distance. (réunion Zoom PLIDAM, M. Buchart, 18.06.2020)

[27b] Je pense qu’il faut qu’on réfléchisse un peu *sur* ces problèmes. (réunion Zoom INALCO, S. Vassilaki, 26.03.2021)

If our main hypothesis is correct, we can even further specify it. E-TOPIC seems to be conceptualized as a kind of SOURCE or as something residing metaphorically *above* the CONTENT. However, E-TOPIC is just a way to report that which is – in a real speech act – marked as the topic. We could then also extend this observation to topicality in general: topicality itself is then a kind of source or something residing over the content. This is a very natural conceptual metaphor given that the topic is able to represent the CONTENT, i.e. it is in some sense, either its essence or its head. If that is correct, this should contribute to a novel perspective on the conceptualization and actual meaning of topicality in general that has been so resistant to a truth conditional analysis over so many years of research by now. However, we leave this to future research and limit ourselves here in stressing the obvious: the study of historical linguistic

data from a modern semantic perspective could be of paramount importance not only for understanding the mechanisms of language change but also for synchronic theoretical and cognitive linguistics. Of course, this paper is only a first step towards a meticulous reconstruction of the grammaticalization path of E-TOPIC marking in Romanian that should be flanked by a cross linguistic investigation in diachronic semantics of E-TOPICS. At the same time, we acknowledge that many questions are still open and some theoretical issues with the underpinning of the role of E-TOPICS still need to be addressed.

Sources

Brown, Lesley (principal ed.), Trumble, William R. & Stevenson, Angus (ed.), *The Shorter Oxford English Dictionary on Historical Principles*, 5th edition, Oxford, New York, Oxford U.P., 2002.

DLR = *Dicționarul Limbii Române*, București, Editura Academiei Române, 2010.

MDA = *Micul Dicționar Academic*, București, Editura Univers Enciclopedic, 2001.

Internet

References

Asher, Nicholas, "Discourse topic", *Theoretical Linguistics* 30(2-3), 163-201, 2004 ([doi:10.1515/thli.2004.30.2-3.163](https://doi.org/10.1515/thli.2004.30.2-3.163)).

Beaver, David & Clark, Brady, *Sense and sensitivity: How focus determines meaning*, Oxford, Blackwell, 2008.

Brâncuș, Grigore, *Introducere în istoria limbii române*, București, Editura Fundației România de Mâine, 2002.

Chivu, Gheorghe, *Contribuții la studiul limbii române literare. Secolul al XVIII-lea (1688-1780)*, Cluj, Editura Clusium, 2000.

Croitor, Blanca, "Extinderea utilizării prepoziției *pe* în limba română actuală", in *Dinamica limbii române actuale. Aspecte gramaticale și discursive*, Gabriela Pană Dindelegan (ed.), București, Editura Academiei, 309-333, 2009.

Densusianu, Ovid, *Istoria limbii române*, București, Editura Științifică, 1961.

Gheție, Ion et al., *Istoria limbii române literare. Epoca veche (1532-1780)*, București, Editura Academiei, 1997.

- Heusinger von, Klaus & Onea, Edgar, “Triggering and blocking effects in the diachronic development of DOM in Romanian”, *Probus* 20, 67–110, 2008 ([doi:10.1515/PROBUS.2008.003](https://doi.org/10.1515/PROBUS.2008.003)).
- Hill, Virginia & Mardale, Alexandru, *The Diachrony of Differential Object marking in Romanian*, Oxford, Oxford U.P., 2021.
- Krifka, Manfred, “Quantifying into Question Acts”, *Natural Language Semantics* 9(1), 1–40, 2001 ([doi:10.1023/A:1017903702063](https://doi.org/10.1023/A:1017903702063)).
- , “Basic notions of information structure”, *Acta Linguistica Hungarica* 55(3–4), 243–267, 2008 ([doi:10.1556/aling.55.2008.3-4.2](https://doi.org/10.1556/aling.55.2008.3-4.2)).
- Lakoff, George & Johnson, Mark, *Metaphors We Live By*, Chicago, Chicago U.P., 1980.
- Mardale, Alexandru, “Differential object marking in the first original Romanian texts”, in *Formal Approaches to Old Romanian DP*, Virginia Hill (ed.), Leiden, Brill, 200–245, 2015.
- , “Sur l’emploi des prépositions *p(r)e* et *spre* en ancien roumain du xvi^e siècle”, in *Studii lingvistice. Omagiu Valeriei Guțu Romalo*, Gabriela Pană Dindelegan et al. (ed.), București, Editura Universității, 217–231, 2018.
- Moulton, Keir, *Natural Selection and the Syntax of Clausal Complementation* [Doctoral Dissertation], University of Massachusetts at Amherst, 2009.
- Nedelcu, Isabela, “Prepositions and Prepositional Phrases”, in *The Syntax of Old Romanian*, Gabriela Pană Dindelegan (ed.), Oxford, Oxford U.P., 424–444, 2016.
- Onea, Edgar, *On Topic. Rethinking Topic as part of argument structure*, presentation made at the University of Stuttgart, 2021.
- & Mardale, Alexandru, “From topic to object: Grammaticalization of differential object marking in Romanian”, *Canadian Journal of Linguistics* 65(3), 1–43, 2020 ([doi:10.1017/cnj.2020.12](https://doi.org/10.1017/cnj.2020.12)).
- Pietroski, M. Paul, “On explaining that”, *Journal of Philosophy* 97, 655–662, 2000.
- Puštejovsky, James, “The Generative Lexicon”, *Computational Linguistics* 17(14), 409–441, 1991.
- Pușcariu, Sextil, “Despre *p(r)e* la acuzativ”, *Dacoromania* 2, 565–581, 1922.
- Rappaport-Hovav, Malka & Levin, Beth, “The English dative alternation: The case for verb sensitivity”, *Journal of Linguistics* 44, 129–167, 2008.
- Rawlins, Kyle, “About about”, in *Proceedings of Semantics and Linguistic Theory XXIII*, Todd Snider (ed.), Fort Washington, PA, CLC, 336–157, 2013.
- Reinhart, Tanya, “Pragmatics and linguistics: an analysis of sentence topics”, *Philosophica* 27, 53–94, 1981.

- Roberts, Craige, “Topics”, in *Semantics: An International Handbook of Natural Language Meaning*, Claudia Maienborn *et al.* (ed.), vol. 33, n° 2, Berlin, Mouton de Gruyter, 1908–1934, 2011.
- Rosetti, Alexandru, *Istoria limbii române*, București, Editura Științifică și Enciclopedică, 1986.
- Stan, Camelia, *O sintaxă diacronică a limbii române vechi*, București, Editura Universității, 2013.
- Van Kuppevelt, Jan, “Discourse structure, topicality and questioning”, *Journal of Linguistics* 31(1), 109–147, 1995 ([doi:10.1017/S002222670000058X](https://doi.org/10.1017/S002222670000058X)).
- Zimmermann, Malte & Edgar Onea, “Focus marking and focus interpretation”, *Lingua* 121(11), 1651–1670, 2011 ([doi:10.1016/j.lingua.2011.06.002](https://doi.org/10.1016/j.lingua.2011.06.002)).

Los derivados de *ibi* e *inde* en navarroaragonés antiguo: una aproximación a su sintaxis

Antoine Primerano

Universiteit Gent

antoine.primerano@ugent.be

Résumé • Cet article porte sur les dérivés de *ibi* et *inde* en navarro-aragonais des XIII^e et XIV^e siècles. Dans les dialectes ibéro-romans médiévaux, ces éléments oscillent entre un statut adverbial et pronominal et sont donc syntaxiquement ambigus. De récentes études ont révélé qu'il existe d'importantes différences diatopiques à cet égard : dans les dialectes centro-occidentaux (castillan, astur-léonais, galaïco-portugais), ces dérivés semblent appartenir à la catégorie des adverbes, tandis que dans les dialectes orientaux (navarro-aragonais, catalan), ils semblent fonctionner comme pronoms clitiques. L'objectif de cette étude est d'analyser en détail la position de ces dérivés par rapport aux formes verbales de futur et conditionnel dans un corpus navarro-aragonais des XIII^e et XIV^e siècles en la comparant à celle des formes clitiques du pronom personnel d'objet. Cette comparaison servira de base pour une caractérisation syntaxique plus précise de ces éléments en ancien navarro-aragonais.

Introducción: los derivados de *ibi* e *inde* en el iberorromance medieval

Este trabajo¹ se centra en los derivados de los adverbios locativos latinos *ibi* e *inde* en el navarroaragonés de los siglos XIII y XIV, y, más específicamente, en su colocación frente al verbo. En la Edad Media, a diferencia de la actualidad², estos elementos perviven en todas las variedades del iberorromance, como demuestran los siguientes ejemplos del catalán [1], navarroaragonés [2], castellano [3] y gallegoportugués [4]³.

- [1a] e si hom los diu vilania [...] han-**ne** despagement (*Meravelles*, s. XIII)
 [1b] e nós dixem que bé-ns **hi** havien conseylat (*Llibre dels fets*, ss. XIII–XIV)
 [2a] pues Siphaches **ende** era eñhado (*Grant Crónica de Espanya I*, s. XIV)
 [2b] los otros las **hy** pueden meter bien (*Fueros de Aragón*, s. XIII)
 [3a] al Criador plega que ayades **ende** sabor (*Poema de Mio Cid*, ss. XII–XIII)
 [3b] que los non quiso **y** detener (*General Estoria I*, s. XIII)
 [4a] que daqui adeãte [...] fezesse **ende** o que lhj aprouesses (doc. de 1339)
 [4b] todallas vjnhas que o dito Moešteiro ha [...] assj cõmo o dito Mošteiro
hj a (doc. de 1372)

Como acabamos de introducir, los étimos de las partículas de [1]–[4] en latín son adverbios locativos deícticos: las formas de [a] derivan de *inde* ‘de allí’, que expresaba la procedencia, mientras que las de [b] proceden de *ibi* ‘allí, allá’⁴, un deíctico locativo situacional o direccional (Badia 1947, Sánchez 2001: 102). En el iberorromance medieval, en cambio, la categoría gramatical de los derivados de *ibi* e *inde* diesta de estar totalmente clara, ya que oscilan entre propiedades adverbiales

1. Esta investigación ha sido posibilitada por la financiación del FWO Vlaanderen a través de una beca predoctoral (investigación fundamental, número de proyecto 110820N).
2. En la Península Ibérica actual, se mantienen como elementos autónomos solo en catalán y aragonés. Por falta de espacio, y no de interés, no detallaremos las explicaciones avanzadas para la desaparición de estos elementos en los demás iberorromances. Remitimos el lector interesado a Badia (1947), García (1989), Wanner (2001), Sánchez (2001, 2002) y Matute (2016), entre otros.
3. Los ejemplos citados provienen de Coello (2003), Martins (2003), Batllori et al. (2005), Matute (2016) y Enguita & Gille (2018).
4. Se ha propuesto, como posible etimología alternativa del elemento (h)i / (h)y, el adverbio *hic* (Badia 1947: 29–32). En este trabajo, asumiremos, sin pronunciarnos categóricamente sobre la cuestión, que proviene de *ibi*, por ser esta la opinión más extendida.

y pronominales. Como indica Badia (1947: 23-25, 37-75), heredan su carácter adverbial de su etimología y su morfología, así como de sus usos más adverbiales –sobre todo locativos–, mientras que su naturaleza pronominal viene dada por otros empleos como pronominalización de varios tipos de complementos –preposicional, dativo, entre otros (cf. también Meilán 1994, 2007, Coello 2002, 2003). En consecuencia, tampoco han recibido una etiqueta terminológica unívoca: se han denominado «pronombres adverbiales» (p.ej. Coello 2002, 2003, Matute 2016), «adverbios pronominales» (p.ej. Eberenz 1996, Sánchez 2001, 2002, Enguita & Gille 2018), o con ambos términos de forma sinonímica (p.ej. Wanner 2001). La solución más conveniente nos parece ser la de Badia (1947), quien habla de «complementos pronominalo-adverbiales» (en adelante CPA), por lo que es esta la que emplearemos en este estudio. A la dualidad categorial de los CPA se añaden otras problemáticas afines, relacionadas entre sí e igual de espinosas, a saber, (i) si, en cuanto pronombres, los CPA son fuertes o clíticos y (ii) si son elementos tónicos o átonos. Respecto a ello, ciertos autores se inclinan por una u otra opción: por ejemplo, Eberenz (1996: 409) se refiere a «la naturaleza clítica de *γ*», mientras que Sánchez (2001, 2002) opina que los CPA son adverbios tónicos. Otros autores, como Badia (1947), Meilán (1994, 2007) y Wanner (2001), consideran que son adverbios –tónicos– cuando asumen una función adverbial (p.ej. locativa), mientras que son pronombres –átonos o clíticos– cuando sustituyen anafóricamente a otro elemento del discurso.

Por otra parte, algunos lingüistas han subrayado que, para llegar a una caracterización gramatical acertada de los CPA medievales, es necesario tener en cuenta (i) la existencia de importantes diferencias diatópicas en la Península Ibérica respecto a su uso y (ii) sus patrones de colocación en la frase. Efectivamente, Badia (1947) concluye de su estudio a larga escala que los CPA castellanos se diferencian claramente de los aragoneses y los catalanes, pues el comportamiento de aquellos fluctúa entre el de un adverbio tónico y el de un pronombre átono. El autor observa que los CPA en castellano aparecen en posiciones accesibles en principio únicamente a elementos tónicos, como la posición inicial de frase, aunque también se anteponen al verbo como lo haría un pronombre

5. Wanner (2001) reconoce que el derivado de *ibi* no se comporta exactamente como los otros clíticos, tales como los pronombres personales de objeto, por lo que lo califica de «para-clítico» o «semi-clítico».

átono de objeto. En aragonés y catalán, en cambio, constatamos una regularidad mucho mayor en la colocación de los CPA –con cierta tendencia a la anteposición al verbo– y un comportamiento sintáctico en general muy similar al de los pronombres átonos. Si bien valiosísimo, este estudio carece, por su fecha temprana, de los conocimientos que nos han aportado los avances realizados desde entonces en el estudio de la colocación del pronombre personal de objeto (en adelante PP) en iberorromance antiguo. Estos conocimientos resultan particularmente útiles, ya que nos permiten comparar la posición de los CPA frente al verbo con la de elementos generalmente identificados en la literatura como clíticos, como los PP (cf. Rini 1990, Lema & Rivero 1991, Martins 2002, 2003)⁶, y por tanto caracterizar aquellos más adecuadamente.

En fecha más reciente, Martins (2002, 2003) sí lleva a cabo una comparación sistemática entre los PP y los CPA –los cuales denomina «pronombres oblicuos»– en español⁷ y portugués antiguos. De forma similar a Badia (1947), la autora traza una línea de demarcación entre el portugués y el español, por un lado, y el aragonés y el catalán, por otro, con respecto a la naturaleza y el comportamiento de los CPA. No obstante, mientras que la autora confirma su carácter clítico en las variedades iberorrománicas orientales⁸, viene a clasificarlos en español y portugués antiguos como «pronombres débiles», basándose en Cardinaletti & Starke (1999)⁹. Según estos autores, los pronombres débiles llevan un acento de palabra, pero pueden sufrir una reducción prosódica y unirse a una palabra adyacente (Cardinaletti & Starke 1999: 172–173), lo cual explica, en opinión de Martins, la ambigüedad acentual de los CPA.

-
6. Varios autores han señalado que los PP medievales se caracterizan por un grado menor de gramaticalización y cliticización frente a los actuales (p.ej. Rini 1990, Castillo 1996). Castillo (1996), habida cuenta de las diferencias estructurales entre ellos, hasta rechaza el marbete de «clítico» para referirse a los PP del iberorromance medieval. No creemos, sin embargo, que sea necesario llegar a tal extremo si se conciben estas diferencias en términos de mayor o menor grado de gramaticalización (cf. *infra*).
 7. Nótese que, frente a Badia (1947), quien se refiere explícitamente al «castellano», esta autora emplea el término más general «español antiguo».
 8. Cf. también Fischer (2002) y Batllori et al. (2005) para el catalán.
 9. Cardinaletti & Starke (1999) proponen una clasificación tripartita de los pronombres personales: (i) los pronombres fuertes, (ii) los pronombres débiles y (iii) los clíticos. Mientras que tradicionalmente se trabajaba con una oposición binaria entre pronombres fuertes y clíticos, el aporte de este trabajo fue la creación de una tercera categoría (los pronombres débiles) caracterizada por una mezcla de propiedades pertenecientes a las otras dos.

Aun más recientemente, Matute (2016) le dedica al tema un estudio pan-iberorrománico medieval centrado en *ibi*¹⁰. Las conclusiones de la autora apuntan a la existencia de un continuo peninsular, donde se deslindan tres áreas: (i) un área centro-occidental (portugués, asturleonés, castellano centro-occidental), donde *ibi* se comporta como un adverbio tónico (contra Martins 2002, 2003), (ii) un área oriental (catalán), donde se asimila a los PP, y (iii) un área de transición (castellano oriental, navarro, aragonés), en la que *ibi* exhibe un comportamiento mixto, a caballo entre adverbio tónico y pronombre clítico. En cuanto al navarroaragonés, la variedad que aquí nos interesa, Matute lo califica de «área de transición» dentro del continuo iberorrománico y afirma que *ibi*, excepto cuando es término de preposición o admite aposiciones -dos empleos que lo acercan a los adverbios-, «se comporta como lo haría un pronombre átono» (Matute 2016: 221), es decir, como un PP clítico.

Ahora bien, estas autoras no parecen aplicar en sus análisis de la colocación de los CPA el nivel de detalle alcanzado por los estudios de Granberg (1988), Cañillo (1996), Nieuwenhuijsen (2006) y Bouzouita (2008), entre otros, sobre la colocación pronominal en iberorromance antiguo, donde se investiga rigurosa y detalladamente la posición de los PP respecto al verbo según una serie de factores sintácticos y pragmáticos bien delimitados. Creemos que la aplicación de un análisis igual de detallado a los CPA permitiría llegar a una caracterización más precisa de su colocación y categoría gramatical en el iberorromance medieval. El objetivo de este trabajo, por tanto, es emplear la metodología establecida por estos autores para los PP y aplicarla a los CPA que acompañan a una forma de futuro o condicional en un corpus navarroaragonés de los siglos XIII y XIV, a fin de discernir las similitudes y diferencias que ambos elementos -CPA y PP- exhiben entre sí en su colocación frente al verbo y así obtener una idea más precisa de los patrones de colocación de aquellos en esa variedad y ese periodo. En el apartado que sigue, exponemos los principios de la colocación de los PP en iberorromance antiguo, especialmente en castellano medieval.

10. Dada la diversidad morfológica de los derivados de *ibi* e *inde* en el romance medieval, en adelante, para mayor comodidad, se referirá a ellos mediante sus étimos latinos.

La colocación de los pronombres personales de objeto

Como han demostrado extensamente varios autores (Granberg 1988, Castillo 1996, Nieuwenhuijsen 2006, Bouzouita 2008, entre otros) –sobre todo para el castellano–, la colocación de los PP en iberorromance antiguo, concebida como la variación entre su anteposición **[5]** y su posposición **[6]** al verbo, viene condicionada por el entorno sintáctico-pragmático que precede a la forma verbal. En concreto, la distribución de los PP en las oraciones principales se organiza generalmente en tres grupos: (i) los entornos sintácticos que desencadenan invariablemente su anteposición, como la negación de **[5]**, (ii) aquellos entornos que solo admiten su posposición, como la conjunción adversativa *mas* en **[6]**, y (iii) los entornos que exhiben una vacilación entre su anteposición y posposición, por ejemplo, detrás de un sujeto, como en **[7]**. En los contextos de variación, esta ha sido vinculada con diferencias pragmáticas: por ejemplo, detrás de un sujeto, la anteposición parece manifestarse cuando el sujeto es enfático, mientras que la posposición aparece con un sujeto pragmáticamente no marcado. En las oraciones subordinadas, la anteposición es (casi) absoluta. Esta distribución de los PP difiere ligeramente en el caso del futuro y condicional de indicativo (en adelante FC), los dos tiempos que componen nuestro corpus de estudio, pues, en los entornos de posposición pronominal, los PP suelen aparecer en posición mesoclítica en el seno de un futuro / condicional analítico (en adelante FCA), como en **[8a]**¹¹. La posposición a una forma sintética (en adelante FCS) en estos mismos entornos, como en **[8b]**, no queda excluida, pero es muy infrecuente en el castellano de los siglos XIII y XIV. En los entornos de anteposición del PP con otros tiempos verbales se da una forma sintética del FC con un PP igualmente antepuesto, como en **[8c]**¹² (cf. Eberenz 1991, Castillo 2002, Bouzouita 2011, 2016, contra Company Company 2006).

11. Esta colocación pronominal se debe al origen latino compuesto [infinitivo+habere] de los futuros y condicionales románicos (p.ej. *cantare habeo* > *cantaré*; *cantare habebam* > *cantaría*, cf. Company Company 2006). En el periodo medieval, estos tiempos verbales no están completamente gramaticalizados, por lo que admiten la intercalación de clíticos –y únicamente clíticos– entre los dos componentes de la antigua perífrasis (cf. Bouzouita 2011, entre otros).

12. Los ejemplos citados provienen de Bouzouita (2011).

- [5] non me oyestes? (*Fazienda de Ultramar*, s. XIII)
 [6] mas dixome (*Faz.*, s. XIII)
 [7a] Yo te do una tierra (*Faz.*, s. XIII)
 [7b] Yo, el Sennor, apparecim a Abraam (*Faz.*, s. XIII)
 [8a] mas abatirlas as (*Faz.*, s. XIII)
 [8b] Verasla con tos oios (*Faz.*, s. XIII)
 [8c] Nol faran mal (*Faz.*, s. XIII)

Esta distribución empieza a cambiar en castellano en el siglo XV, cuando la posición preverbal del PP con verbos finitos se extiende a estos contextos sintáctico-pragmáticos que no la permitían antes (Bouzouita 2008). En otras palabras, se inicia una transición hasta el sistema del español actual. Ahora bien, parecen existir diferencias diatópicas en el desarrollo de este cambio: mientras que en castellano el cambio se pone en marcha en el siglo XV, en variedades más occidentales como el asturiano, el gallego y el portugués (europeo), todavía en la actualidad se observa este estado de variación entre anteposición y posposición del PP¹³. En cambio, en las variedades orientales como el navarroaragonés y el catalán, el cambio hacia la anteposición generalizada parece empezar ya en los siglos XIII-XIV, como han notado varios autores (Batllori *et al.* 2005, Primerano 2019, Bouzouita & Sentí *en prep.*). En los apartados que siguen, averiguaremos si la colocación de los CPA con FC en el navarroaragonés de los siglos XIII y XIV acierta con los principios que acabamos de exponer, a fin de determinar si se comportan o no como clíticos.

La colocación de los CPA en navarroaragonés antiguo: análisis empírico

Como hemos señalado previamente, el análisis empírico que se presenta a continuación tiene como objetivo analizar la colocación de los CPA frente al verbo –más específicamente al FC– en un corpus navarroaragonés de los siglos XIII y XIV partiendo de las más recientes aportaciones sobre la colocación pronominal en iberorromance antiguo,

13. La variación actual entre anteposición y posposición en estas variedades corresponde en grandes líneas a la descrita para el castellano medieval (cf. Granberg 1988, Batllori *et al.* 2005, González 2007).

con el fin de comparar los CPA con los PP y así llegar a una concepción más precisa de la categoría gramatical de aquellos. Este apartado se estructura en torno a dos aspectos de interés: (i) la distribución de los CPA en función del entorno sintáctico-pragmático y (ii) la microvariación entre mesoclisís y posposición. Pero antes de pasar al análisis empírico propiamente dicho, describimos brevemente el corpus empleado en este estudio.

Como hemos advertido, nuestro corpus se compone de formas de FC con CPA adyacente –o eventualmente separado por interpolación– extraídas de varias fuentes navarroaragonesas de los siglos XIII y XIV. En la base de datos del *Hispanic Seminary of Medieval Studies*¹⁴ hemos consultado las siguientes fuentes: *Vidal Mayor* (*VidMay*), *Fueros de Aragón* (*FAR*), *Fuero General de Navarra* (*FNav*), *Crónica de los emperadores* (*CrónEmp*), *Secreto Secretorum* (*Secr*), *Libro de Palladio* (*LPal*), *Tucídides* (*Tuc*), *Flor de las ystorias de Orient* (*FLOr*), *Crónica Troyana* (*CrónTroy*), *Crónica de España* de Eugui (*CrónEug*), *Grant Crónica de Espanya III* (*GrantCrón3*). Los siguientes textos hemos consultado a través de ediciones individuales: *Liber Regum* (*LibReg*, Cooper 1960), *Anales navarroaragoneses* (*Anales*, Bautista 2017), *Fuero de Teruel* (*FTer*, Gorosćh 1950)¹⁵, *Crónica de San Juan de la Peña* (*CrónSJuan*, Orcástegui 1986)¹⁶. Finalmente, se han incluido los documentos notariales disponibles en el CODEA+2015¹⁷ y los editados por Navarro Tomás (1957) (*DocNT*), además de colecciones epistolares: la correspondencia de Jaime I (*CorrJAI*, Rodríguez 2019), unas cartas de condolencia (*Cartas*, Archivo de la Corona de Aragón 2018) y unos documentos de la Edad Media catalana (*DocCat*, Rubió y Llućh 1908–1921)¹⁸.

14. Cf. <http://www.hispanicseminary.org/>.

15. Del *FTer* solo hemos considerado los fragmentos editados con base en el manuscrito A, más cercano al original.

16. De la *CrónSJuan* hemos considerado únicamente las partes editadas a partir del manuscrito E, casi coetáneo al original.

17. Cf. <http://corpuscodea.es/>.

18. En las colecciones documentales (cartas y documentos notariales), hemos consultado solo los documentos redactados en navarroaragonés. En el CODEA+2015, hemos despojado las provincias de Navarra, La Rioja, Huesca, Zaragoza y Teruel para los siglos XIII y XIV.

La distribución sintáctico-pragmática

Empezamos con la distribución de los CPA según el entorno sintáctico-pragmático, que detallamos en el cuadro 1.

Entorno sintáctico		FCS con anteposición	FCA con mesoclisís	FCS con posposición
Principal	Pronombre interrogativo	100% (2/2)	-	-
	Negación	100% (14/14)	-	-
	Oración paratáctica	-	-	100% (1/1)
	Sujeto	80% (12/15)	-	20% (3/15)
	Complemento adverbial	15,4% (2/13)	-	84,6% (11/13)
	Coordinación <i>e(t) / y</i>	2,3% (1/44)	20,4% (9/44)	77,3% (34/44)
	Construcción subordinada / absoluta	12,5% (2/16)	6,2% (1/16)	81,3% (13/16)
	Total	31,4% (33/105)	9,5% (10/105)	58,1% (62/105)
Subordinada		95,1% (215/226)	0,5% (1/226)	4,4% (10/226)
Insubordinada		100% (7/7)	-	-
Introducida por <i>ca(r)</i>		100% (3/3)	-	-
Total		75,7% (258/341)	3,2% (11/341)	21,1% (72/341)

Cuadro 1 – Distribución sintáctica de los FC con CPA

Como se puede ver, hemos establecido, con base en Granberg (1988), Cañillo (1996), Nieuwenhuijsen (2006) y Bouzouita (2008), una división primaria por tipo de oración: principal, subordinada, insubordinada y oración introducida por la conjunción causal *ca(r)*. Mientras que se desconoce ampliamente la colocación pronominal en las insubordinadas, se ha observado para las oraciones introducidas por *ca(r)* un comportamiento doble, entre subordinada y principal (cf. Granberg 1988: 78–100, Cañillo 1996: 174–183, Bouzouita 2008: 171–174), por el cual las hemos clasificado aparte. En nuestro corpus, los CPA se anteponen sistemáticamente al verbo en

estas oraciones, como se ilustra en [9]–[10]. En las oraciones subordinadas, se observa un claro predominio de la anteposición (95,1%, 215/226), mientras que la mesoclisys y la posposición juntas son responsables de un leve 4,9% (11/226) de los casos. En comparación, para los FC con PP, Primerano & Bouzouita (en prep.) documentan en su corpus, también navarroaragonés de los siglos XIII y XIV, un 98,9% (1285/1299) de anteposición en subordinadas frente a un 1,1% (14/1299) de las otras posiciones. Una comparación estadística entre ambos corpus da como resultado $p = 0,0004$, lo cual indica una diferencia significativa¹⁹ entre la distribución en subordinadas de los PP y la de los CPA en los dos estudios. Ahora bien, conviene precisar que nuestro corpus de CPA contiene contextos subordinados en los que los PP también pueden ir pospuestos al verbo. Considérese el ejemplo [11a], donde el sintagma *compliredes hi* se halla detrás de una coordinación sin repetición del nexos subordinante *que*, un contexto ya identificado como favorecedor de posposición con los PP (cf. Granberg 1988, Cañillo 1996). En [11b], el FCA *dar lendemos* viene precedido por una subordinada condicional (*si ninguno [...] non deve*) dentro de una subordinada completiva introducida por *que*. Creemos que esta configuración sintáctica compleja podría borrar de cierto modo el marco subordinante existente y desencadenar una sintaxis de principal, lo cual explicaría la presencia de la mesoclisys en este fragmento²⁰. Sin embargo, en ejemplos como [11c], la posposición resulta más difícil de explicar, ya que esta no suele manifestarse en las relativas y que la estructura *seran* y sigue directamente al nexos subordinante. En [11d], por otra parte, si bien la presencia del discurso indirecto podría activar una sintaxis de principal (cf. Granberg 1988, Cañillo 1996), esta no explica la posposición de *y* dada la presencia de la negación *non* delante del sintagma verbal. Ahora bien, los ejemplos [11c–11d] son casos aislados en nuestro corpus. En vista de lo anterior, pues, la distribución de los CPA en subordinadas no parece diferir sustancialmente de la de los PP²¹.

19. El nivel de significación empleado en este estudio es 0,01.

20. De modo parecido, la posposición pronominal ha sido atestada en asturiano (-leonés) actual y antiguo en subordinadas que contienen una dislocación a la izquierda (cf. González 2007, 2009).

21. Conviene precisar, sin embargo, que la anteposición del CPA al verbo en subordinadas –así como en los entornos pragmático-sintagmáticos de anteposición del PP en oraciones principales– no significa necesariamente que este tenga una naturaleza clítica parecida a la de los PP, puesto que esta posición era accesible también a otros adverbios locativos, como *ahí* y *allí*

- [9]** E toda vía nos fazet saber vueſtra ſalut e buen eſtado e de vueſtros fijos, que grant plazer **end** avremos (Cartas, n°36, 1319)
- [10]** e quieren que hombre faga a ellos aqueſto mismo car en otra manera ellos **sende** tomarian por fuerça (FLOr, fol. 47v)
- [11a]** en eſto tenemos que faredes ſervicio ſenyalado a Dios, e **compliredes hi** vueſtro debdo (Cartas, n°22, 1312)
- [11b]** daremos vos a entender que ſi ninguno a feyto lo que non deve **dar lendemos** pena (CorrJar, n°12, 1259)
- [11c]** Que [...] pueda & puedan entrar [...] E poſſedir la poſſeſſion del diçto majuelo [...] con todos melloramientos que **seran y** feçtos (CODEA+2015 0861, Navarra)
- [11d]** & otros dixieron. que non **ganarja y** precio de prender lo priſo (CrónEug, fol. 87r)

En las oraciones principales, hemos aprovechado la clasificación en tres grupos de entornos presentada anteriormente. En los entornos de anteposición absoluta (pronombre interrogativo y negación), los CPA, al igual que los PP, se anteponen con una regularidad absoluta. En el único entorno de posposición / mesoclisís absoluta de nuestro corpus (oración paratáctica), los CPA también se posponen, aunque es de notar que se ha registrado un solo ejemplo de esta configuración. En los entornos de variación (sujeto, complemento adverbial, coordinación *e(t)* / *y* y construcción subordinada / absoluta), dado que la variación viene condicionada por factores pragmáticos, es necesario realizar un análisis pragmático cualitativo de estos ejemplos para poder comparar la colocación de los CPA con la de los PP.

En nuestro corpus, la distribución de la cuasi totalidad de los CPA en estos entornos se adecua a los principios descritos para los PP²², como ilustran los ejemplos de [12]. En [12a] el CPA se antepone al verbo detrás de un sujeto aparentemente enfático / contrastivo (*vueſtros enemigos vs uosotros*), mientras que en [12b] *aquel afillado* es topical y por tanto desencadena la posposición. Respecto a los complementos adverbiales, en [12c], por ejemplo, se observa la anteposición detrás de un

(cf. Wanner 2001: 5).

22. Para más detalle sobre los condicionantes pragmáticos de la colocación pronominal en estos entornos sintácticos de variación, véanse Granberg (1988: 136-146, 155-251), Caſtilllo (1996: 88-94, 99-108, 110-112, 132-134, 195-245) y Bouzouita (2008: 62-99, 101-103, 114-131).

complemento de modo y en **[12d]** la posposición detrás de un complemento temporal que señala la progresión en el relato, dos configuraciones atestadas en la bibliografía sobre los PP. Detrás de una conjunción de coordinación, la anteposición se manifiesta cuando en el miembro anterior de la coordinación aparece un elemento inductor de esta posición pronominal. Sin ello, se manifiesta la posposición. Esto se confirma con los CPA en nuestro corpus, como en **[12e]**, donde el primer miembro de la coordinación se caracteriza por un verbo en posición inicial (*Jtaras*), es decir, un entorno de posposición absoluta, y el CPA *end* sale en posición mesoclítica detrás de la conjunción. En **[12f]**, el FC con CPA pospuesto sigue a una subordinada condicional introducida por *sy*, otro entorno de mesoclisys / posposición del PP.

- [12a]** sera a uosotros mucho prouecho e ueestros enemigos **ne** tomaran grant miedo (*Tuc*, fol. 6v)
- [12b]** auran a partir con aquel afillado [...] & aquel afillado pagara **en** las deudas (*FNav*, fol. 117r)
- [12c]** por aquesta tal manera **y** podras fazer dos o tres enxiertos (*LPal*, fol. 73r)
- [12d]** E despues de .xl. dias. meteras **y** tanta mjel como querras (*LPal*, fol. 188v)
- [12e]** Jtaras muyta semient en tierra & collir **end** as poca (*FAR*, fol. 26v)
- [12f]** E sy querras que sean mas dolces meteras **y** las dos partes de vina-gre (*LPal*, fol. 207v)

Al contrario, los fragmentos facilitados en **[13]** parecen alejarse de las reglas de colocación de los PP. El ejemplo **[13a]** exhibe la anteposición del CPA detrás de un sujeto genérico, es decir, un candidato poco apropiado para recibir énfasis y que debería desencadenar la mesoclisys / posposición. El carácter genérico de este sujeto no deja lugar a dudas, ya que este texto es un manual de agricultura compuesto por instrucciones bajo forma de discurso directo, de modo que no se refiere a ningún interlocutor en particular. Ahora bien, en el mismo texto, la totalidad de los PP detrás de un *tu* genérico también se anteponen a los FC (*cf.* Primerano en prep.), lo cual parece apuntar a una idiosincrasia del texto o a un cambio en progreso hacia la anteposición pronominal más bien que a una diferencia estructural entre los PP y los CPA. En cambio, el ejemplo de **[13b]** parece más irregular ya que la posición usual de los PP detrás del

sujeto pronominal *todo* es la anteposición (cf. Granberg 1988: 149–150, Cañillo 1996: 226–228, Bouzouita 2008: 66–68). En **[13c]**, la estructura con CPA antepuesto *hi aurie* sigue a una subordinada concesiva introducida por *bien que* y en **[13d]** *sende auran* viene precedido por una condicional encabezada por *si*, dos tipos de subordinada que no suelen desencadenar la anteposición con los PP. No obstante, es posible, a nuestro parecer, que la concesiva en **[13c]** reciba énfasis para subrayar el contraste entre su contenido y la acción expresada por el verbo principal, lo cual justificaría la posición preverbal del CPA. En cuanto a **[13d]**, cabe señalar que los casos de anteposición detrás de una subordinada condicional introducida por *si* en el navarroaragonés del siglo XIV tampoco son infrecuentes con los PP (cf. Primerano 2019)²³. Así, solo el ejemplo **[13b]** parece realmente irregular.

[13a] E sobre aquellas ligaduras cara delas partes fendidas. tu y meteras tierra blanca (*LPal*, fol. 98r)

[13b] si fizieren la rayzes; todo finquara hy. (*VidMay*, fol. 254v)

[13c] E el Rey bien que era iouen e de poca edat hi aurie ydo de buena voluntat (*GrantCrón3*, fol. 51v)

[13d] et assi si nosotros los requirimos sende auran a tornar con iusta Razon (*Tuc*, fol. 42v)

En resumen, los CPA en nuestro corpus no parecen diferir sustancialmente de los PP en cuanto a su distribución sintáctico-pragmática; en general, esta parece responder a los mismos condicionantes sintácticos y pragmáticos. El único verdadero punto diferenciador es el porcentaje de mesoclis / posposición en oraciones subordinadas, el cual, aun así, encuentra explicaciones. En lo que sigue comentamos la microvariación entre mesoclis y posposición.

La microvariación mesoclis-posposición

Como hemos señalado previamente, existe en iberorromance medieval una microvariación en los mismos entornos sintáctico-pragmáticos entre los FCA con PP mesoclítico y los FCS con PP pospuesto, dos estructuras ya ejemplificadas en **[8a–8b]**. También hemos advertido que, en

23. Nótese, además, la posición también preverbal del PP *s-* en este ejemplo.

el castellano de los siglos XIII y XIV, la segunda estructura, con posposición, es excesivamente infrecuente frente a la primera (Eberenz 1991, Bouzouita 2016). Sin embargo, Primerano & Bouzouita (en prep.), en su corpus navarroaragonés del mismo periodo, encuentran una cantidad no despreciable de PP pospuestos a FC –un 18,7% (23/123)–, si bien todavía minoritaria frente a la mesoclisís –un 81,3% (100/123)²⁴. En el cuadro 2, dejamos de lado las estructuras con anteposición y nos centramos en la alternancia mesoclisís-posposición comparando las cifras de Primerano & Bouzouita (en prep.) para los PP con las del presente estudio sobre los CPA. Al observar la tabla, queda inmediatamente clara la discrepancia: los CPA en nuestro corpus se posponen en el 86,7% (72/83) de los casos, frente a un 13,3% (11/83) de mesoclisís²⁵. La prueba del χ^2 indica una diferencia estadísticamente significativa entre el comportamiento de los dos tipos de complemento ($p < 0,0001$).

Tipo de complemento	FCA con mesoclisís	FCS con posposición
CPA	13,3% (11/83)	86,7% (72/83)
PP	81,3% (100/123)	18,7% (23/123)

χ^2 con corrección de Yates ($N = 206$) = 89,63; $p < 0,0001$

Cuadro 2 – La variación entre mesoclisís y posposición de los CPA y los PP

Ahora bien, los estudiosos que se han dedicado a esta microvariación con los PP han identificado unos factores que parecen favorecer la elección de una forma u otra, los cuales tal vez expliquen el desequilibrio en la colocación de los CPA. Uno de ellos es la síncopa verbal: las formas de FC sincopadas, como en [14a], parecen favorecer el uso de la posposición, mientras que las asincopadas, ejemplificadas en [14b], tienden a la mesoclisís (Matute & Pato 2010: 62, Bouzouita 2016: 284–287, Primerano & Bouzouita en prep.). Para los CPA, se observa en el cuadro 3²⁶ efectivamente que todos los CPA en posición mesoclítica aparecen con formas verbales asincopadas, lo cual no es sorprendente, dado que la síncopa es

24. Los FCS con PP antepuesto no se incluyen en estos cálculos.

25. Matute (2016: 222–223) ya señala que la mesoclisís de los CPA en navarroaragonés es muy poco frecuente, si bien no proporciona datos cuantitativos.

26. La categoría «ambiguo» de este cuadro se refiere a los FC sintéticos de los verbos *decir*, *hacer* y *ser* (p.ej. *dirá*, *fará*, *será*), que se registran en las fuentes bajo varios infinitivos (*dezir*, *dizir*, *dir*, *fazer*, *far*, *fer*, *ser*, *seer*, *seyer*, *seyr*) y por tanto no permiten confirmar o no la presencia de síncopa verbal.

incompatible con el uso de los FCA. Lo interesante aquí, no obstante, es que aun en la ausencia de síncope, la posposición sigue siendo la opción más frecuente: un 87% (20/23) para los verbos de la primera conjugación y un 77,1% (27/35) para la segunda y tercera conjugación²⁷. En este segundo grupo, la comparación entre las formas sincopadas y las asincopadas mediante la Prueba Exacta de Fisher revela un valor de p (0,0451) superior a 0,01, el cual traduce una diferencia no significativa entre ambas configuraciones morfológicas.

[14a] E si ouiere muyller. & y uiniere: *podra y tener so uiduidat* (FNav, fol. 117v)

[14b] & picar la has bien. E *añyadir y has .vo. sisterns de mjel* (LPal, fol. 160v)

Colocación pronominal	1ª conjugación		2ª y 3ª conjugación		Ambiguo
	Sin síncope	Con síncope	Sin síncope	Con síncope	
FCA con mesoclisís	13,0% (3/23)	- (0/0)	22,9% (8/35)	0% (0/16)	0% (0/9)
FCS con posposición	87,0% (20/23)	- (0/0)	77,1% (27/35)	100% (16/16)	100% (9/9)
Total	100% (23/23)	0% (0/23)	68,6% (35/51)	31,4% (16/51)	100% (9/9)

Prueba Exacta de Fisher (2ª y 3ª conj.): $p = 0,0451$

Cuadro 3 – La influencia de la síncope en la variación mesoclisís-posposición

Otro factor propuesto para explicar la variación entre mesoclisís y posposición de los PP es el tiempo verbal: los condicionales serían más propensos a la posposición que los futuros (Bouzouita 2017: 31, Primerano & Bouzouita en prep.). En cuanto a los CPA, parece a primera vista haber una diferencia, como se vislumbra en el cuadro 4, ya que todas las ocurrencias en posición mesoclítica acompañan a formas de futuro. No obstante, cabe especificar que, tanto con futuros como

27. Distinguiamos entre la primera conjugación, por un lado, y la segunda y tercera, por otro, ya que aquella no admite formas sincopadas (cf. Moreno 2004).

condicionales, la posposición supera a la mesoclisís en frecuencia y que el valor de p (0,5922) indica otra vez una diferencia no significativa entre los dos tiempos.

Tiempo verbal	FCA con mesoclisís	FCS con posposición
Futuro	14,3% (11/77)	85,7% (66/77)
Condicional	0% (0/6)	100% (6/6)
Total	13,3% (11/83)	86,7% (72/83)

Prueba Exacta de Fisher: $p = 0,5922$

Cuadro 4 – La influencia del tiempo verbal en la variación mesoclisís-posposición

Finalmente, también se ha argumentado que la presencia detrás del FC de una forma verbal no finita (p.ej. un infinitivo o un participio pasado), como en [15a], favorece la posposición de los PP (Bouzouita 2017: 31, Primerano & Bouzouita en prep.). En el caso de los CPA, observamos en el cuadro 5 que las instancias de mesoclisís se caracterizan todas por la ausencia de forma verbal no finita detrás del FC, como en [15b]. Sin embargo, es de constatar que la posposición permanece la opción preferida, con o sin verbo no finito. Además, los dos esquemas sintácticos no difieren significativamente, como señala el valor de p (0,0611).

[15a] E despues a pocos dias *podras ne vsar* (LPal, fol. 207v)

[15b] tu avras marmol picado & poluorizado & lançar *ne* has sobre la planeta (LPal, fol. 19r)

Construcción verbal no finita	FCA con mesoclisís	FCS con posposición
Sin verbo no finito	17,2% (11/64)	82,8% (53/64)
Con verbo no finito	0% (0/19)	100% (19/19)
Total	13,3% (11/83)	86,7% (72/83)

Prueba Exacta de Fisher: $p = 0,0611$

Cuadro 5 – La influencia del verbo no finito en la variación mesoclisís-posposición

En vista de lo anterior, se puede afirmar que, si bien se documenta cierto número de CPA en mesoclisís, esta colocación pronominal es claramente la desfavorecida por estos complementos, que tienden a posponerse al FC. Además, el alto porcentaje de posposición no se puede explicar por los factores que generalmente favorecen la posposición de los PP a los FC (síncopa, tiempo verbal, verbo no finito). Todo ello parece indicar cierta diferencia en el comportamiento sintáctico de los tipos de complemento.

Conclusiones y perspectivas futuras

En el análisis que precede, hemos podido comprobar que el comportamiento sintáctico de los CPA en navarroaragonés antiguo (ss. XIII–XIV) –concretamente su colocación frente al verbo– parece ser en gran medida idéntico al de los PP. Este resultado sugiere que, en el navarroaragonés medieval, *ibi* e *inde* podrían efectivamente tener un estatus de clítico parecido al que tienen los PP en esa época, como sostiene Matute (2016). Otro hecho que confortaría esta interpretación es la posibilidad de los CPA de aparecer en posición mesoclítica en los FCA, una posición en principio reservada exclusivamente a elementos clíticos. Sin embargo, nuestros resultados muestran también que los CPA tienden a evitar esta posición e ir pospuestos a un FCS, como lo haría un adverbio, y que lo hacen, además, bastante más a menudo que los PP en el mismo periodo y la misma área. Teniendo en cuenta esta peculiaridad, podría tal vez ser adecuado describir los CPA del navarroaragonés antiguo como clíticos menos gramaticalizados que los PP (cf. Wanner 2001). Eso implicaría que la etiqueta de «clítico» no debería interpretarse como categórica, sino que existiría variación en el grado de cliticación que exhiben determinados elementos, como ya se desprendía de las diferencias observadas entre los PP medievales y los actuales (cf. *supra*). Así, podría aplicarse eventualmente también al navarroaragonés antiguo la siguiente observación de Wanner (1987: 40–41), aunque esto queda por averiguar más en detalle:

It may be assumed that the Old Spanish (and corresponding Old Portuguese) variable items *y*, *en* / *end* / *ende* represent natural transition stages from non-clitic to clitic status where we observe an intermediate evolutionary stage in particular for the placement rule. [...]

If the transition stage of *y, en(d)* as mentioned is a correct analysis, it would also imply the existence of special clitic systems with incomplete placement principles in a stable situation, or with some other disorders of an idealized single and global placement rule.

Para concluir este trabajo, queremos mencionar unas pistas de interés con el fin de fomentar la investigación sobre los CPA en el iberorromance antiguo. Concretamente, los trabajos futuros deberán: (i) incluir todos los tiempos verbales, no solo los FC, y otras posiciones no adyacentes al verbo, (ii) adoptar una perspectiva resolutamente diacrónica y diatópica comparando varios periodos y varias áreas entre sí, a fin de indagar en los procesos de clitización, (iii) aprovechar los aportes de la teoría de la gramaticalización, (iv) operacionalizar la función sintáctica del CPA como posible variable influyente en su colocación (cf. Matute 2016), (v) tener en cuenta la forma fónica del CPA, monosilábica o bisilábica (cf. Enguita & Gille 2018), (vi) investigar las posibles diferencias entre *ibi* e *inde*.

Referencias bibliográficas

- Archivo de la Corona de Aragón, *La muerte en la Casa Real de Aragón. Cartas de condolencia y anunciadoras de fallecimiento (siglos XIII al XVI)*, Zaragoza, IFC, 2018.
- Badia i Margarit, Antoni, *Los complementos pronominalo-adverbiales derivados de IBI e INDE en la Península Ibérica*, CSIC, Madrid, 1947.
- Batllori, Montserrat et al., «Sintaxi dels clítics pronominals en català medieval», *Caplletra* 38, 137–177, 2005.
- Bautista, Francisco, «*Anales navarro-aragoneses hasta 1239: edición y estudio, e-Spania*, 2017 (<http://journals.openedition.org/e-spania/26509>).
- Bouzouita, Miriam, *The Diachronic Development of Spanish Clitic Placement*, Tesis doctoral, King's College London, 2008.
- , «Future Constructions in medieval Spanish: Mesoclisys Uncovered», in *The Dynamics of Lexical Interfaces*, Ruth Kempson et al. (dir.), Stanford, CSLI, 89–130, 2011.
- , «La posposición pronominal con futuros y condicionales en el código escorialense I.i.6: un examen de varias hipótesis morfosintácticas», in *Lingüística de corpus y lingüística iberorrománica*, Johannes Kabatek (dir.), Berlín, De Gruyter, 271–301, 2016.

- — —, «La influencia innovadora del occitano en la gramaticalización del futuro y del condicional en las lenguas iberorrománicas», presentado en el *Congrès de l'association internationale d'études occitanes*, Albi, 10-15 de julio, 2017.
- — — & Sentí, Andreu, «Tracing the Grammaticalisation of the Future in Ibero-Romance Using Parallel Corpora: the Case of Old Caſtilian and Old Catalan», en preparación.
- Cardinaletti, Anna & Starke, Miſhal, «The Typology of Structural Deficiency: a Case Study of the Three Classes of Pronouns», in *Eurotyp*, vol. 5, *Clitics in the Languages of Europe*, Henk van Riemsdijk (dir.), Berlin / New York, Mouton de Gruyter, 145-233, 1999.
- Caſtillo Lluſh, Mónica, *La posición del pronombre átono en la prosa hispánica medieval*, Tesis doctoral, Universidad Autónoma de Madrid, 1996.
- — —, «Distribución de las formas sintéticas y analíticas de futuro y condicional en español medieval», in *Actas del V Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, María Teresa Echenique & Juan Pedro Sánchez (dir.), Madrid, Gredos, 541-550, 2002.
- Coello Mesa, Antonia María, «Funciones y valores de *i* en el castellano prealfonsí», *Anuario de Estudios Filológicos* XXV, 55-67, 2002.
- — —, «*Ende* en el *Poema de Mio Cid*: caracterización sintáctica y semántica», *Revista de Filología Española* 3-4, 249-260, 2003.
- Company Company, Concepción, «Tiempos de formación romance II: Los futuros y condicionales», in *Sintaxis histórica de la lengua española. Primera parte: la frase verbal*, Concepción Company Company (dir.), México, FCE / UNAM, 349-422, 2006.
- Cooper, Louis, *El Liber Regum. Estudio lingüístico*, Zaragoza, IFC, 1960.
- Eberenz, Rolf, «Futuro analítico y futuro sintético en tres obras con rasgos coloquiales: El 'Corbaſho', 'La Celeſtina' y 'La Lozana Andaluza'», in *Homenaje a Hans Flasche: Feſtschrift zum 80. Geburtstag 25. November 1991*, Rafael Lapesa (dir.), Stuttgart, Franz Steiner, 499-508, 1991.
- — —, «Discurso oral e historia de la lengua: algunas cuestiones de la deixis adverbial en el español preclásico», in *El español hablado y la cultura oral en España e Hispanoamérica*, Thomas Kotschi et al. (dir.), Madrid / Fráncfort, Iberoamericana / Vervuert, 405-425, 1996.
- Enguita Utrilla, José María & Gille, Johan, «Reflejos de *inde* en la *Grant Crónica de Espanya* de Juan Fernández de Heredia», in *Actas del X Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, María Luisa Arnal Purroy et al. (dir.), Zaragoza, IFC, 2071-2095, 2018.

- Fischer, Susann, *The Catalan Clitic System. A Diachronic Perspective on its Syntax and Phonology*, Berlin / New York, Mouton de Gruyter, 2002.
- García, Erica, «Quantitative Aspects of Diachronic Evolution: the Synchronic Alternation between O.SP. *y*, *allí* 'there'», *Lingua* 77, 129-149, 1989 ([doi:10.1016/0024-3841\(89\)90012-0](https://doi.org/10.1016/0024-3841(89)90012-0)).
- González i Planas, Francesc, «Sintaxis de los clíticos pronominales en asturleonés», *Ianua. Revista Philologica Romanica* 7, 15-35, 2007.
- , «Aspectos de la sintaxis de la documentación lleonesa medieval», *Lletres Asturianas* 101, 45-58, 2009.
- Lema, José & Rivero, María Luisa, «Types of Verbal Movement in Old Spanish: Modals, Futures and Perfects», *Probus* 3, 237-278, 1991 ([doi:10.1515/prbs.1991.3.3.237](https://doi.org/10.1515/prbs.1991.3.3.237)).
- Martins, Ana Maria, «Tipologia e mudança linguísticas. Os pronomes pessoais do português e do espanhol», *Santa Barbara Portuguese Studies* 6, 340-386, 2002.
- , «Deficient Pronouns and Linguistic Change in Portuguese and Spanish», in *Romance Languages and Linguistic Theory 2001. Selected Papers from 'Going Romance', Amsterdam, 6-8 December 2001*, Josep Quer et al. (dir.), Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 213-230, 2003.
- Matute, Cristina, «Entre pronombres y adverbios: mecanismos de cambio en la historia dialectal peninsular de *hi* / *ý* < *ibi*», *BRAE* XCVI, 201-237, 2016.
- & Pato, Enrique, «Morfología y sintaxis en el código Escorial I.i.6», in *La Biblia Escorial I.i.6. Transcripción y estudios*, Andrés Enrique-Arias (dir.), Logroño, Biblias Hispánicas, 45-66, 2010.
- Meilán García, Antonio, «Funcionamiento y valores del pronombre *ende* en el castellano antiguo», *Revista de Filología de la Universidad de La Laguna* 13, 245-262, 1994.
- , «El adverbio *y* (<*ibi*) del castellano medieval: su morfematización y translexematización», *Archivum: Revista de la Facultad de Filología y Letras* LVII, 197-218, 2007.
- Moreno Bernal, Jesús, «La morfología de los futuros románicos. Las formas con metátesis», *Revista de Filología Románica* 21, 121-169, 2004.
- Navarro Tomás, Tomás, *Documentos lingüísticos del Alto Aragón*, Syracuse, Syracuse U.P., 1957.
- Nieuwenhuijsen, Dorien, «Cambios en la colocación de los pronombres átonos», in *Sintaxis historia de la lengua española. Primera parte: la frase verbal*, Concepción Company Company (dir.), México, FCE / UNAM, 1339-1404, 2006.

- Orcástegui Gros, Carmen, «Crónica de San Juan de la Peña (Versión aragonesa): Edición crítica», *Cuadernos de historia Jerónimo Zurita* 51-52, 419-469, 1986.
- Primerano, Antoine, *La gramaticalización de los futuros y condicionales en el navarroaragonés de los siglos XIII y XIV. Análisis morfosintáctico-pragmático*, Tesis de máster, Universiteit Gent, 2019.
- — —, *La gramaticalización del futuro y condicional en la historia del iberorromance. Un acercamiento desde el contacto de lenguas y dialectos*, Tesis doctoral, en preparación.
- — — & Bouzouita, Miriam, «La gramaticalización de los futuros y condicionales en el navarroaragonés de los siglos XIII y XIV: una comparación con el castellano medieval», en preparación.
- Rini, Joel, «Dating the Grammaticalization of the Spanish Clitic Pronoun», *Zeitschrift für romanische Philologie* 3-4, 350-370, 1990 ([doi:10.1515/zrph.1990.106.3-4.354](https://doi.org/10.1515/zrph.1990.106.3-4.354)).
- Rodríguez Lajuŝticia, Francisco Saulo, *La relación de Jaime I de Aragón con sus hijos en los registros de la cancillería (1257-1276)*, Zaragoza, IFC, 2019.
- Rubió y Lluçh, Antoni, *Documents per l'història de la cultura catalana mig-eval*, 2 vols, Barcelona, IEC, 1908-1921.
- Sánchez Lancis, Carlos, «The Evolution of the Old Spanish Adverbs *ende* and *ý*: A Case of Grammaticalization», *CatWPL* 9, 101-118, 2001
- — —, «Sobre la pérdida del adverbio medieval *ý* en español preclásico», in *Historiografía lingüística y gramática histórica. Gramática y léxico*, Alexandre Veiga & Mercedes Suárez (dir.), Madrid / Frankfurt, Iberoamericana / Vervuert, 47-59, 2002.
- Wanner, Dieter, *The Development of Romance Clitic Pronouns: from Latin to Old Romance*, Berlin, Mouton de Gruyter, 1987.
- — —, «La pérdida del clítico adverbial y en castellano», in *Lengua medieval y tradiciones discursivas en la Península Ibérica. Descripción gramatical - pragmática histórica - metodología*, Daniel Jacob & Johannes Kabatek (dir.), Madrid / Frankfurt, Iberoamericana / Vervuert, 1-28, 2001.

Seule Marleen suscite autant l'adhésion : accords et désaccords sur fond de prédication

Dan Van Raemdonck

Université libre de Bruxelles / Vrije Universiteit Brussel,
LaDisco, Gramm-R, Dan.Van.Raemdonck@ulb.be

Résumé • Dans cette contribution, nous souhaiterions reprendre une discussion à partir de l'étude de Marleen Van Peteghem (2010, 2012) sur l'adjectif exceptif *seul*, où l'auteure considère que, dans certains emplois, cet adjectif se comporte comme un adverbe. Nous présenterons ici une description des différents emplois de *seul* afin d'éclairer ceux où il est isolé à l'initiale de phrase ou pour lesquels une lecture *focale* est possible (dénomination reprise ici à Van Peteghem 2010). Nous comparerons ces emplois avec ceux de *seulement* et essaierons de fonder leurs spécificités sur leur appartenance à la classe d'origine à laquelle ils ont été assignés : adjectif vs adverbe.

Introduction

La concurrence de l'adverbe *seulement* et de l'adjectif *seul* dans certaines positions syntaxiques de la phrase a fait l'objet de plusieurs études (entre autres, Börjesson 2004, Beyssade 2012, Raynal 2012, Van Peteghem 2010, 2012). Van Peteghem (2010 : 251) résume bien les enjeux relevés par ses prédécesseurs : l'adjectif *seul* a un emploi adverbial du type de *seulement*, appelé par l'auteure emploi focal (dans *Seul Pierre / Pierre seul est venu*), mais reste néanmoins un adjectif, vu que *seul* ne peut modifier que des constituants nominaux et non des

constituants adverbiaux ou prépositionnels (tâche qui est prise en charge par *seulement* : **Ce visa est seul(s) pour les étudiants à temps plein*) : « Il semble donc clair que *seul* focal est un adjectif qui occupe une position syntaxique propre aux adverbes. Mais se pose alors la question de savoir pourquoi le français a recours à une forme adjectivale pour cet emploi adverbial » (*ibid.*). Et pourquoi, ajouterons-nous, cet adjectif s'accorde alors que généralement on a recours à l'explication de l'emploi adverbial pour justifier l'invariabilité d'un adjectif (*Ça coute cher*).

C'est à ces questions que notre contribution essaiera de répondre. Nous réaffirmerons l'appartenance de *seul* à la classe des adjectifs et celle de *seulement* à celles des adverbes, leurs emplois pouvant à chaque fois être indexés à leur classe respective : incidents externes du premier degré pour l'adjectif *seul* ; incidents externes du second degré pour l'adverbe *seulement*.

Rappel du modèle théorique

Dans le cadre d'une syntaxe d'inspiration guillaumienne (cf. notamment Guillaume 1971), nous avons proposé d'inscrire les fonctions syntaxiques dans un système où elles sont toutes définies à partir d'un même critère, l'*incidence* (relation entre un apport et un support de signification). On y distingue un support-sujet (que nous appellerons dorénavant *noyau de phrase* : **Pierre est grand**), caractérisé par une incidence interne ; on y distingue également des apports à des termes de la phrase (déterminants du nom – *Le château de ma mère* –, du verbe – *manger une pomme* –, de l'adjectif – *pleine de vin* –, de l'adverbe – *loin de la ville...* –, prédicats de terme – *Pierre mange*), caractérisés eux par une incidence externe du premier degré ; on y distingue en outre des apports (déterminants ou prédicats ; T₃ dans le schéma ci-dessous) à des relations entre deux termes, apports morphologiquement divers – du mot à la (sous-)phrase –, qui sont unifiés par la caractéristique qu'ils ont en commun : l'incidence externe du second degré – **Hier, il est parti en voyage, avant qu'on ne puisse lui dire au revoir**. Dans ce système, on substitue à une représentation traditionnelle du type T₁ ← T₂ (où T₂ est dit *déterminant* ou *prédicat* de T₁) une représentation bidimensionnelle et plus hiérarchisée du type de la figure 1, où T₃ est dit *déterminant* ou *prédicat* de la relation entre T₂ et T₁.

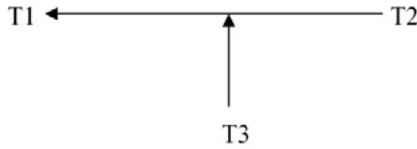


Figure 1 – Microsystème de relations

Ce modèle s'inscrit dans le cadre d'une syntaxe de type opératif ou génétique. C'est ainsi que nous posons l'existence de deux types d'incidence (Van Raemdonck 2002a) : une incidence effective (en trait continu dans les schémas), qui relie effectivement l'apport de signification à son support, et une incidence d'attente (en trait discontinu dans les schémas), qui préfigure et donc précède l'incidence effective, avant sa réalisation, dans la genèse de la phrase (Figure 2). Chaque terme ou chaque groupe constitué, avant même d'être effectivement mis en relation avec d'autres éléments, peut être déclaré en attente soit de support, soit d'apport (de détermination ou de prédication). Cette construction hypothétique n'est pas une construction *ad hoc* ; elle permet de trouver des supports à certains apports, qui, sans relation d'attente, n'auraient aucun point d'ancrage syntaxique (p.ex. la négation - Van Raemdonck 2003 - ou les adverbiaux paradigmatiques - Van Raemdonck 2002b) qui ne peuvent porter que sur une relation d'attente de groupe constitué, ou encore certains prédicats seconds (cf. *infra*).

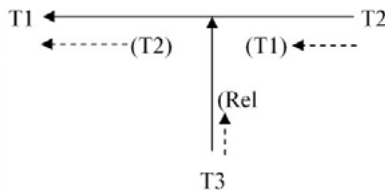


Figure 2 – Microsystème de relations (relations d'attente comprises)

Couplé à la paire de mécanismes *détermination* et *prédication*, le critère de l'incidence permet d'établir une grille des fonctions de la phrase.

Par détermination, nous entendons le mécanisme grammatical général par lequel un élément est rapporté à un autre élément ou à une relation et 1) réduit l'extension ou donne une indication sur l'extensité¹ de l'élément déterminé ; 2) réduit l'extension de la relation sur laquelle il porte. Le déterminant se comporte comme un complément d'information. Nous parlerons donc de déterminants du nom, du pronom, du verbe, de l'adjectif, de l'adverbe, du connecteur subordonnant (prépositionnel)..., ainsi que de déterminant de relation (relation prédicative, relation entre le déterminant et le noyau nominal, entre le déterminant et le noyau verbal...). Le groupe de mot(s) organisé et hiérarchisé qui réunit autour d'un support-noyau ses apports par le biais de relations de type déterminatif sera appelé *groupe déterminatif* (nominal, si le noyau est un nom-GDN ; verbal, si le noyau est un verbe-GDV...)². La relation de détermination est inscrite dans les schémas à l'aide d'une flèche simple.

La détermination est encore à l'œuvre lorsqu'il s'agit d'apporter de l'information non pas à la composante phrasique de l'énoncé, mais bien à la composante énonciation de celui-ci. Ainsi, *franchement* dans *Franchement, tu exagères* sera-t-il considéré comme déterminant de l'énonciation, complément d'information apporté à l'énonciation (sur la manière du dire, en l'occurrence). Le déterminant de l'énonciation sera inscrit dans les schémas à l'aide d'une flèche triple aboutissant à la relation prédicative (son ancrage syntaxique), doublée d'une flèche en pointillé, aboutissant dans le bain environnant qu'est l'énonciation (son ancrage sémantique).

Par prédication, nous entendons le mécanisme grammatical général par lequel un élément est rapporté à un autre élément ou à une relation sans en réduire l'extension. Le prédicat se comporte comme un supplément d'information, car lorsqu'il intervient sur un terme de la phrase, il le fait une fois la détermination opérée et le groupe déterminatif constitué, soit après la clôture de celui-ci. Seront distinguées prédication première, constitutive de la phrase, et prédication seconde, sans verbe conjugué à un temps fini. Ce sera notamment le cas pour les appositions (nominales ou adjectives, y compris les relatives explicatives), pour certains apports adverbiaux, qui prédisent sans l'intermédiaire d'un

-
1. Sur la notion d'extensité (« quantité d'éléments auxquels un terme est effectivement appliqué », cf. notamment Wilmet (1986, 2010³).
 2. Nous avons recours au terme de *groupe déterminatif*, plutôt qu'à celui de *syntagme*, pour permettre l'opposition au terme *groupe prédictif* (cf. *infra*).

verbe et pour les attributs de déterminant. Le groupe de mot(s) organisé et hiérarchisé qui réunit autour d'un support-noyau ses apports par le biais de relations de type prédicatif sera appelé *groupe prédicatif* (GP1 pour la phrase, organisée autour de la prédication première ; GP1' pour la sous-phrase ; GP2 pour le groupe prédicatif dont le noyau a comme apport un prédicat second – P2 – (**Le chat parti**, *les souris dansent* ; **Moi président de la République**, *je...* ; **Il marche la tête haute** ; **On dit Pierre pressé** ; *J'entends Pierre chanter...* (Van Raemdonck et al. 2021³)). Le noyau du groupe qui prend en charge le prédicat second ne peut être un verbe conjugué à un temps fini. La relation de prédication est inscrite dans les schémas à l'aide d'une flèche double.

La phrase Ph (GP1) est vue dans ce modèle comme un réseau récursif de fonctions, prises en charge par des structures intégratives allant du groupe déterminatif (groupe à noyau X – nominal, verbal... –, GDX, dans lequel l'apport est rapporté au support par détermination) à la sous-phrase Δ (GP1'), en passant par le groupe prédicatif second (GP2).

Dans ce système, l'adjectif est vu comme un mot dont les emplois sont caractérisés par une incidence externe du premier degré – il porte sur un terme –, de type plutôt déterminatif, avec quelques emplois de type prédicatif second ; le verbe comme un mot dont les emplois sont caractérisés également par une incidence externe du premier degré, mais de type plutôt prédicatif premier (le participe pourra avoir des emplois déterminatifs qu'on considérera comme adjectivaux) ; l'adverbe enfin comme un mot dont les emplois sont caractérisés par une incidence externe du second degré, de type plutôt déterminatif, avec quelques emplois de type prédicatif second : il porte sur une relation entre deux termes, ce qui colore l'apport de signification qu'il emporte d'un sens processuel, alors que l'adjectif emporte un sens de caractérisant de terme, parfois résultatif.

Reste dans ce cadre à inscrire les différents emplois de *seul* et de *seulement*, afin de vérifier si ceux-ci sont conformes aux prévisions attachées à leur indexation respective.

Les emplois de *seulement*

Du fait de son indexation à la classe des adverbes, *seulement* devrait donc se retrouver dans des emplois caractérisés par une incidence externe de second degré, dans lesquels l’adverbe se rapporterait à une relation entre deux termes pour la déterminer ou la prédiquer.

Nous avons déjà montré (Van Raemdonck 2002b) comment les adverbes du type *seulement*, *même* et *surtout*, considérés par Nølke (1983) comme paradigmatiques, ne dérogent pas à cette règle de portée sur une relation. Leur fonctionnement est décrit chez lui comme suit (*ibid.* : 19) :

Un adverbial paradigmatique introduit en tant que présupposé un *paradigme* d’éléments semblables à l’élément auquel il est attaché dans la phrase actuelle. Ils ont ce que je propose d’appeler une *fonction paradigmatique*.

Nølke (1996 : 3) caractérise la classe de mots, à la fois syntaxiquement et sémantiquement :

Les adverbes paradigmatiques se distinguent de toutes les parties du discours par deux propriétés – l’une syntaxique, l’autre sémantique. Syntaxiquement, ils sont très mobiles : comme les adverbes de phrase du type *peut-être* ou *heureusement*, ils peuvent apparaître à toutes les césures majeures de la phrase ; mais contrairement aux adverbes de phrase, à deux positions différentes correspondent généralement deux interprétations nettement différentes de l’énoncé. Sémantiquement, ils introduisent une présupposition sur l’existence d’un paradigme, d’où leur dénomination.

Pour ce qui est du niveau sémantico-pragmatique de l’interprétation, Nølke (1983 : 94) énonce une règle de détermination du *noyau* et du *champ* de l’adverbial. En 1996, travaillant sur l’adverbial *surtout*, il remplace la notion de *noyau* par celle de *domaine de focalisation spécialisée* (à l’intérieur duquel se trouvent les foyers potentiels de l’adverbial), et la notion de *champ* par celle de *portée*. Pour cette dernière, il avance la règle suivante (Nølke 1996 : 21) :

La **portée de surtout** est constituée par la prédication syntaxique (minimale) dans laquelle se trouve l'adverbial.

Par *prédication syntaxique minimale*, Nølke entend « la prédication la plus restreinte dans laquelle *surtout* est placé syntaxiquement » (*loc. cit.*), soit la phrase entière, s'il est dans la principale, soit la subordonnée, s'il s'y trouve, soit encore un syntagme verbal infini (participial, par exemple, comme dans l'exemple qu'il donne : *Après une série d'échecs dus surtout à un manque de motivation, on attend beaucoup de la venue de Roquefort*), s'il y est intégré.

Cette portée assez large de l'adverbial paradigmatissant ne permet pas de délimiter syntaxiquement son foyer ; elle délimite tout au plus un domaine de focalisation spécialisée à l'intérieur duquel se trouve le foyer, conçu comme « le résultat d'une focalisation qui a lieu au moment même où l'on parle ».

La description des structures de portée chez Nølke ne nous semble pas assez fine.

Dans notre modèle, les adverbiaux paradigmatissants porteraient syntaxiquement sur la relation d'attente d'un constituant en attente de support ou d'apport. Si un adverbial est inséré à une place, c'est parce que sa portée syntaxique – la relation d'attente – l'y autorise, et non pas seulement le pouvoir focalisateur de l'adverbial, qui, chez Nølke, pallie l'imprécision du système de portée.

Ainsi, dans une phrase comme *Il aime seulement la littérature moderne*, Nølke considérerait que la portée de l'adverbial est la phrase entière, vu qu'elle constitue « la prédication syntaxique minimale dans laquelle se trouve l'adverbial ». Le reste de l'analyse est le fait de la composante sémantico-pragmatique, via la focalisation : si l'on veut focaliser tel élément, on insérera l'adverbial dans son voisinage direct.

Selon nous, l'adverbial porte syntaxiquement plutôt sur une des relations d'attente suivantes :

- La relation d'attente « prédicat en attente de noyau de phrase » ou (Noyau) ← Préd (Figure 3).

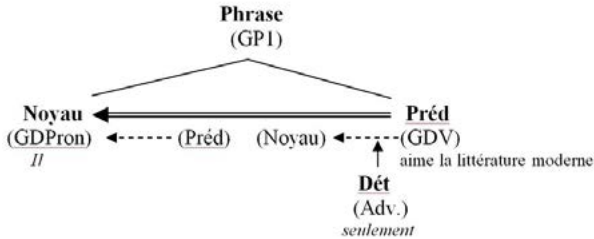


Figure 3 – *Il aime seulement la littérature moderne* (I)³

Le paradigme serait composé de prédicats comme : ***il apprécie la cuisine, il ne dédaigne pas le cinéma.***

- La relation d'attente « déterminant du verbe en attente de verbe (noyau verbal) » ou (Noyau) ← Dét (Figure 4).

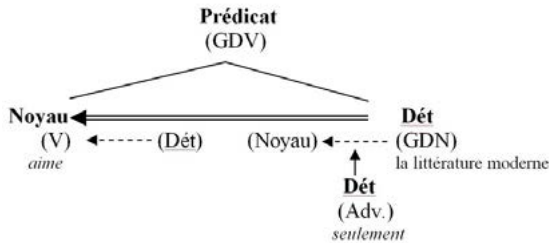


Figure 4 – *Il aime seulement la littérature moderne* (II)

Le paradigme serait composé de déterminants du verbe comme : ***Il aime la cuisine, il aime le cinéma.***

3. Pour des raisons d'économie, nous ne poussons pas jusqu'au bout la description des groupes dans les schémas de cette contribution.

- La relation d'attente « verbe (noyau verbal) en attente de déterminant du verbe » ou Noyau ← (Dét) (Figure 5).

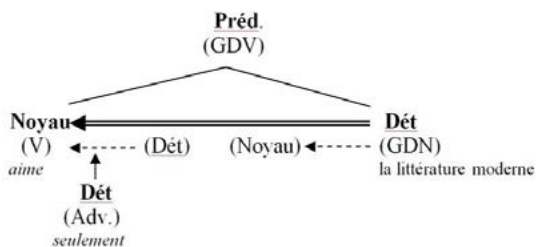


Figure 5 – *Il aime seulement la littérature moderne* (III)

Le paradigme serait composé de verbes comme : **Il lit** la littérature moderne, il **comprend** la littérature moderne.

L'adverbial qui porte sur la relation d'attente d'un constituant permet de quantifier ce constituant dans son ensemble, que ce soit par une quantification scalaire (via la négation – *ne... pas* – ou le degré – *très, plus...*) ou par une quantification argumentative (*même, surtout, seulement...*).

Les emplois paradigmatiques de *seulement* suivent tous les mêmes règles de fonctionnement et de portée. Pour autant, la position à l'initiale de phrase rend difficile la lecture qui ouvrirait un paradigme sur le noyau de phrase. On trouve difficilement *Seulement Pierre a fait ça* / *Seulement les invités pourront entrer* au sens focal de *Seul Pierre a fait ça* / *Seuls les invités pourront entrer*. Tout au plus trouve-t-on des cas sur internet de *seulement* initiaux devant des pronoms toniques, nécessairement anaphoriques, qui orientent plus facilement vers l'ouverture du paradigme sur le noyau de phrase, ouverture impossible avec les pronoms clitiques atones.

- [1] Un endroit flou dont seulement eux sont persuadés de connaître la destination. (Google)
- [2] Je dirai à Nazgul d'aller avec toi le chercher. Seulement eux sont capables de sentir l'anneau. (Google)
- [3] *Un endroit flou dont seulement ils sont persuadés de connaître la destination. (Google)

On trouvera par contre plus facilement des exemples de paradigmes ouverts sur le noyau de phrase avec *seulement* postposé à ce noyau⁴.

[4] Une petite salle *seulement* lui est consacrée.

[5] Deux années *seulement* lui furent nécessaires.

Dans ce cas, *seulement* porte bien sur la relation d'attente du noyau de phrase en attente de son prédicat ou (Noyau) ← Préd. En schéma (Figure 6) :

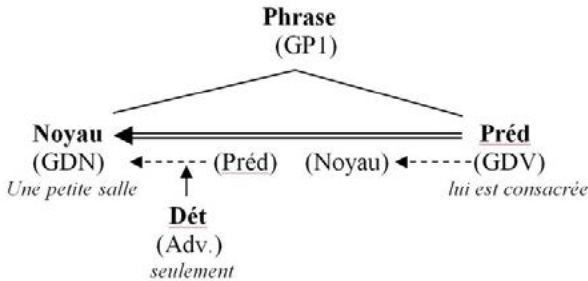


Figure 6 – *Une petite salle seulement lui est consacrée*

De la même manière, si *seulement* ouvre un paradigme sur un déterminant de la relation prédicative à l'initiale de phrase, la position devant ce déterminant est plus difficile.

[6] Ici *seulement*, on trouve ce que tu cherches.

[7] ? *Seulement* ici, on trouve ce que tu cherches.

La raison de la difficulté de trouver un *seulement* paradigmatissant à l'initiale de phrase est sans doute à rechercher dans le fait que *seulement* a également dégagé dans cette même position un emploi connectif

4. Dans la linéarisation du discours, on passe d'une structure à deux dimensions à une structure à une dimension. Cet « écrasement » implique qu'un apport à une relation doit se trouver une position dans l'ordre syntagmatique. Logiquement, cette position se trouvera soit à gauche du premier terme de la relation, soit à droite du second, soit enfin entre les deux, par le biais d'une insertion.

qui l'éloigne de ses emplois paradigmatiques (contrairement à *même*, qui, dans la même position, combine l'emploi connectif avec l'ouverture d'un paradigme sur la totalité de la phrase : *Pierre a fait A, il a fait B et même il a fait C*). Dans un exemple comme *Cela m'a bien fait ralentir je l'avoue pendant quelques temps [...] seulement, je ne pense pas que cela aide à arrêter* (Google), *seulement*, en emploi secondaire de connecteur, change en effet de signification : il prend un sens argumentatif, restrictif du type 'Oui, mais à un détail près, qui pourrait tout faire basculer'. Dans ce cas, il échoit syntaxiquement à la relation prédicative. Son apport sémantique est reversé (en pointillé) à la composante énonciation de l'énoncé. *Seulement* se grammaticalise en emploi de connecteur, reliant la phrase dans laquelle il est inscrit à celle qui précède. En schéma (Figure 7) :

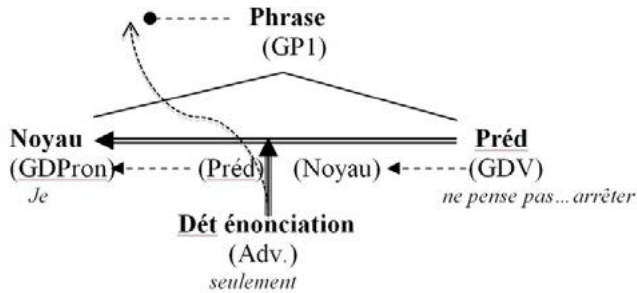


Figure 7 – *Seulement, je ne pense pas que cela aide à arrêter*

Dès lors que, pour exprimer les emplois paradigmatiques à l'initiale, une solution de rechange existe par le biais des emplois focaux de l'adjectif *seul* sur le noyau de phrase (*Seul Pierre / Pierre seul peut le faire*), cette dernière solution pourra être préférée.

Pour autant, les emplois de *seulement* paradigmatiques ne sont pas totalement exclus à l'initiale : *Seulement deux personnes peuvent entrer*. Dans ce cas, en fait, il s'agit d'une quantification de quantification, comme en témoigne la coordination possible *Deux et seulement deux personnes peuvent entrer*. L'adverbe *seulement* détermine (quantifie) ici bien la relation d'attente du déterminant *deux* en attente de son noyau nominal *personnes*. En schéma (Figure 8) :

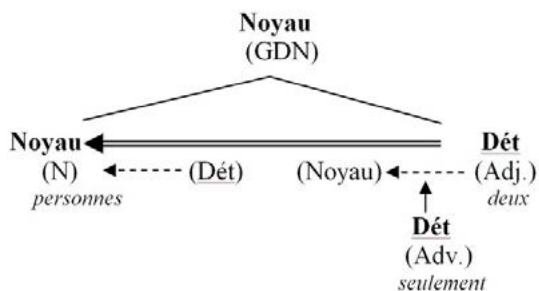


Figure 8 – *Seulement deux personnes*

En outre, *seulement* peut retrouver son plein emploi paradigmatissant à l'initiale lorsqu'il est précédé de *non* dans l'expression corrélatrice *non seulement... mais encore*. Il n'est en effet plus du tout en concurrence avec un emploi connectif, ce qui libère l'usage. Dans cette position, la portée de *seulement* peut varier : soit il embrasse la totalité de la phrase et ouvre un paradigme sur cet ensemble (*Non **seulement** ce miracle n'est pas éternel, mais il est également insoutenable* – Google) ; soit il n'ouvre de paradigme que sur le noyau de phrase (*Non **seulement** les enfants mais également les parents participeront à la réunion familiale*). On le voit, la possibilité d'occuper ou non telle ou telle position syntaxique est tributaire des risques de confusion et de concurrence avec des emplois différents du même mot.

Les emplois de *seul*

Du fait de son indexation à la classe des adjectifs, *seul* devrait donc se retrouver dans des emplois caractérisés par une incidence externe de premier degré, dans lesquels l'adjectif se rapporterait à un terme de la phrase, pour le déterminer ou le prédiquer de manière seconde. Nous envisagerons ici plusieurs des emplois de *seul* en rapport avec un nom ou un GDN.

L'emploi dit « focal » de *seul*

La position à l'initiale, difficilement saturée par un *seulement* paradigmatissant, trouve une variante combinatoire avec le *seul* focal.

L'observation de *Seul Pierre / son père viendra*, montre bien que *seul* ne se rapporte guère au seul nom, mais bien au GDN dans son ensemble. En effet, *seul* précède le déterminant *son*, ce qui serait impossible dans un emploi traditionnel de déterminant du nom. L'interprétation par l'emploi adverbial est certes tentante, mais elle déroge à l'indexation adjectivale de *seul*. Cependant, à y bien regarder, il ne s'agit guère ici de détermination, mais bien de prédication (seconde). *Seul Pierre viendra* est glosable par *Le seul qui viendra est Pierre* ; *Pierre seul viendra*, par *Pierre est le seul qui viendra*. On a en fait affaire à une relation d'apport de signification par prédication seconde dans le cadre d'un groupe prédicatif second (cf. ci-dessus) de fonction noyau de phrase. Cela explique dès lors la place de *seul* à l'extérieur du GDN, vu qu'en tant que prédicat second il intervient comme apport de signification supplémentaire après sa clôture. Pour autant, *seul* garde un emploi conforme à son indexation à la classe des adjectifs. Ce n'est pas un emploi adverbial, mais bien un emploi adjectival de prédicat second, de terme de terme.

La place de *seul* par rapport au GDN qu'il prédique dans le GP2 n'est pas anodine. L'antéposition, à l'intérieur du GP2, du P2 *seul* au GDN noyau *Pierre*, avec la glose *Le seul qui viendra est Pierre*, confère une lecture thématique au groupe, du même type que celle que l'on trouve dans l'inversion verbe-sujet que nous avons qualifiée de thématique (Van Raemdonck et al. 2021 : 134 sq.) : on construit le noyau du GP2 comme une information nouvelle dans la relation prédicative du GP2. À l'inverse, la postposition, avec la glose *Pierre est le seul qui viendra*, propose de considérer le noyau du GP2, le GDN *Pierre*, comme une information connue, déjà thématisée, dont on prédique, à l'intérieur du GP2, le caractère exclusif. Dans la distribution de l'information véhiculée par la phrase, la place de *seul* a donc toute son importance, même si dans le schéma ci-dessous les deux linéarisations trouvent leur origine dans la même structure fonctionnelle (Figure 9). Ces linéarisations différentes sont réalisées lors du passage en discours par le biais de la mise en œuvre de la structure informative, qui répartit les informations en informations connues (zone thématique) et informations nouvelles (zone rhématique).

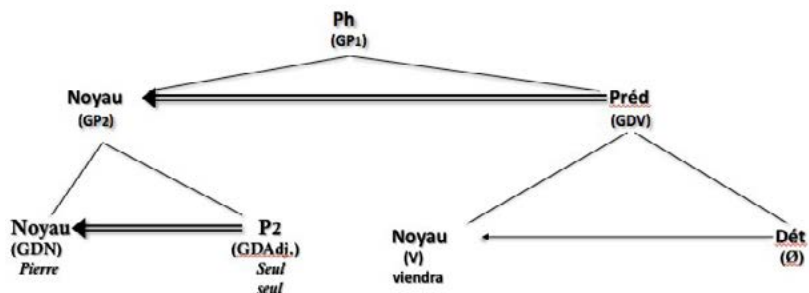


Figure 9 – *Seul Pierre viendra / Pierre seul viendra*

Il n'est dès lors pas étonnant de constater avec Van Peteghem (2010 : 256) que la position de *seul* n'est pas indifférente à la nature du noyau qu'il prédique. Lorsque le noyau est un GDN, *seul* apparaît en position pré focale dans 92,73 % des cas, pour 7,27 % en position post focale. Si le noyau est un GDPron, *seul* apparaît en position pré focale dans 7,89 % des cas, pour 92,11 % en position post focale (nous calculons les proportions à partir des chiffres de Van Peteghem). Ces proportions inverses s'expliquent par la nature du noyau et son caractère informatif. En effet, les pronoms dans ces constructions (*Toi seul peux le faire*) sont d'emploi anaphorique ; ils renvoient à un référent récupérable dans le co(n)texte et ne doivent dès lors pas être informationnellement construits dans le cours de l'énoncé. Lorsque le noyau est un GDN, il apparaît que la stratégie discursive la plus répandue est de considérer que le GDN est construit informationnellement comme une information nouvelle dans la relation prédictive avec *seul*. L'antéposition de *seul* prévaut, d'autant qu'elle permet de pallier la difficulté d'employer l'adverbe *seulement*.

L'emploi pré focal de *seul* semble limité à la fonction de noyau de phrase. En effet, comme le signale Van Peteghem (2010), *seul*, en tant qu'adjectif, ne peut modifier que des constituants nominaux. Dès lors, *seul* le déterminant du verbe (l'attribut nominal ou le complément d'objet direct) devrait pouvoir être focalisé. Cependant, à l'intérieur du GDV, l'adverbe *seulement*, retrouvant toutes ses marges de manœuvre en l'absence de concurrence avec un emploi de connecteur, occupe majoritairement l'espace des emplois focaux. Par ailleurs, *seul* pré focal se trouverait quant à lui en concurrence avec d'autres emplois intraprédictifs de *seul* prédicat second (*Pierre rencontre (seul) Paul (seul)*, cf. Van Raemdonck 2015). Ces

concurrences d'emplois et de positions syntaxiques rendent impossible un *seul* préfocal.

L'appréhension d'un *seul* postfocal est quant à elle possible avec des constituants occupant différentes fonctions au sein du GDV (*J'aime la vérité **seule** ; Il n'y a que l'amour **seul** qui donne la jalousie – Musset ; On regarde souvent le côté commercial **seul** ; Il l'a fait pour lui **seul** ; L'individu a des devoirs envers la communauté dans laquelle **seule** le libre et plein développement de sa personnalité est possible – article 29 de la Déclaration universelle des droits de l'homme*). Cela étant, d'après les chiffres donnés par Van Peteghem, *seul* postfocal reste beaucoup moins fréquent avec un GDN (7,27 %) qu'avec un GDPron (92,11 %).

En outre, il faudra tenir compte d'un autre facteur : la possibilité d'une lecture focale fournie par une autre configuration syntaxique, lorsque *seul* détermine un nom à l'intérieur d'un GDN (cf. *supra*).

Les emplois de *seul* « épithète détachée du » ou « prédicat second sur le » sujet-noyau de phrase

D'autres emplois de *seul* à l'initiale de phrase, non focaux ceux-là (*seul* signifie alors 'isolé', 'non accompagné'), doivent être pris en considération. Il s'agit des cas d'« épithète détachée » ou de « prédicat second sur le sujet ». Dans l'exemple **Seul**, *mes amis évitaient ma compagnie* (glosable par 'Quand j'étais seul, mes amis évitaient ma compagnie'), on a essayé de rapprocher *seul* de *seule* dans **Seule**, *elle est partie*. Or, dans ce dernier cas, on parle généralement de « prédicat second sur le sujet » *elle*, vu le rapport de *seule* à ce terme de la phrase. Pour autant, dans le premier exemple, il n'y a pas de terme auquel rattacher *seul*, si ce n'est les *mes* et *ma*, qui ne sont que des adjectifs personnels ou possessifs atones de fonction déterminant (et donc apports aux noms) et ne peuvent comme tels servir de support vu qu'ils ne sont jamais noyaux de groupe. Par ailleurs, dans une phrase comme **Seul**, *la nourriture manquait* (glosable par 'Quand j'étais seul, la nourriture manquait'), toute relation est coupée. L'analyse en GP₂ à noyau \emptyset permet de réconcilier les analyses. *Seul* serait le P₂ d'un noyau non saturé à l'intérieur d'un GP₂ dont la fonction serait de déterminer la relation prédicative et de fixer le cadre. Le noyau du GP₂ serait récupérable dans la mesure où son référent correspond à l'énonciateur, non autrement visible dans la phrase. En schéma (Figure 10) :

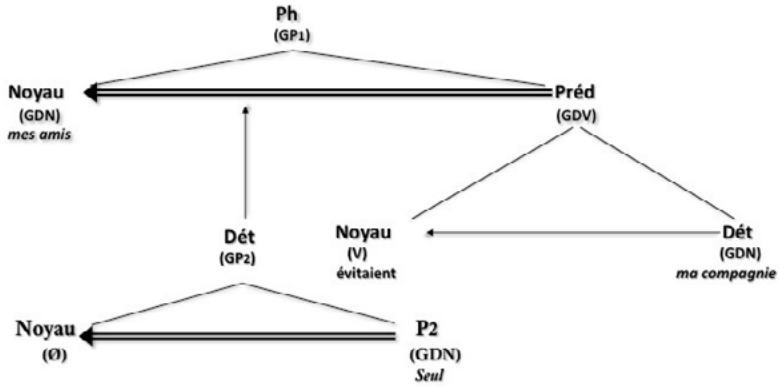


Figure 10 – *Seul, mes amis évitaient ma compagnie*

Dans la continuité de cette analyse, *seule* pourrait être analysé de même. Cela étant, comme dans ce cas les référents des deux noyaux de la phrase et du GP2 coïncident, on peut imaginer un mouvement qui ferait finalement aboutir l'apport du P2 directement sur le noyau de phrase, ce qui ramène à l'interprétation de « P2 sur le sujet », certes, mais après ce mouvement, ce déplacement fonctionnel. En schéma (Figure 11) :

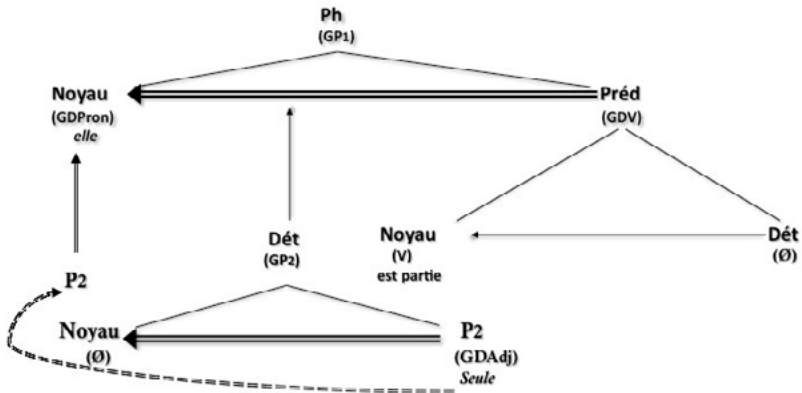


Figure 11 – *Seule, elle est partie*

Ce mouvement permet par ailleurs de rendre compte de la proximité entre les fonctions de déterminant de la relation prédicative et de P2 sur le noyau de phrase à l'initiale : on observe en effet, dans les deux cas, la même interprétation cadrative (temps, cause, hypothèse, concession...), caractéristique des déterminants de la relation prédicative. Enfin, notre analyse permet de distinguer la prédication seconde de **Seule**, elle est partie de celle de *Une jeune fille*, **seule**, est partie. La seconde, qui n'est pas à l'initiale ici, ne passe pas forcément par une structure de GP2 à noyau \emptyset déterminant de la relation prédicative, même si cette lecture cadrative avec pause serait possible. La prédication seconde dans le second cas peut également atterrir directement sur son support GDN noyau de phrase. Cet emploi se rapproche alors de celui de la sous-phrase relative prédicative (*La jeune fille, qui était seule, est partie*). Le sens cadratif en est alors absent (Figure 12).

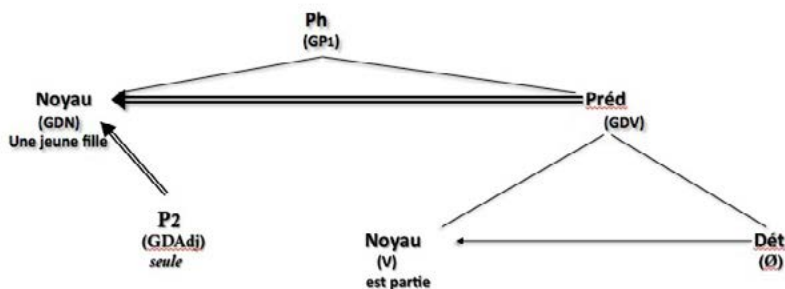


Figure 12 – *Une jeune fille, seule, est partie*

Un autre emploi de *seul* à l'initiale aurait pu être identifié comme prédicat second ou épithète détachée sur le noyau de phrase. Dans un exemple comme **Seule** peut accorder des dérogations la directrice de l'établissement, *seule* apparaît comme focal mais détaché du sujet inversé (Van Peteghem 2010 : 253). Nous rapprocherons néanmoins l'analyse de cet exemple de celle de *Seul Pierre viendra*, à la différence près que, dans l'exemple ci-dessus, en plus de l'inversion thétique à l'intérieur du GP2, a été appliquée une inversion thétique verbe-sujet, qui rhématise le noyau de phrase et permet de construire le GDN *la directrice de l'établissement* comme une information nouvelle de la phrase entière (et pas seulement du GP2). Si elle modifie la structure informationnelle et a satellisé *Seule*

à l'initiale⁵, l'inversion ne change pas la structuration fonctionnelle. *Seule* exerce donc la même fonction dans les deux exemples, avec ou sans inversion thétiq ue verbe-sujet, et se laisse décrire de la même manière que dans la figure 9. *Seule*, dans cet exemple, reste hors du prédicat ; il serait hors de portée de la négation : *Seule ne peut pas accorder des dérogations la directrice de l'établissement* ('La seule personne qui ne peut pas accorder des dérogations est la directrice').

En revanche, dans un exemple proche, *La directrice de l'établissement peut seule octroyer des dérogations*, la position fonctionnelle de *seule* est à l'intérieur du prédicat (*seule* serait en effet sous la portée de la négation : *La directrice de l'établissement ne peut seule octroyer des dérogations*) et est un apport de signification à *La directrice de l'établissement*. Mais sa position dans le prédicat requiert que l'on trouve une trace de ce noyau de phrase dans le prédicat, trace que l'on trouve sous la forme du noyau de phrase attendu par le verbe. *Seule* sera donc prédicat second de ce noyau attendu. En schéma, pour le prédicat (Figure 13) :

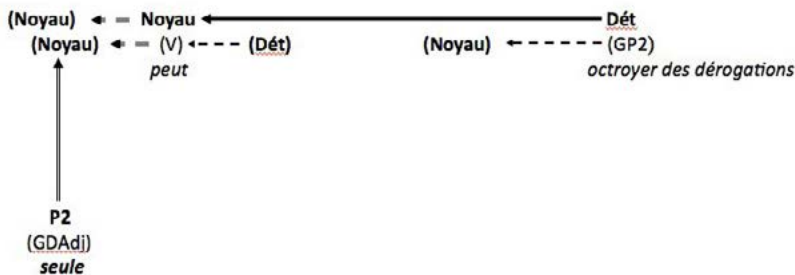


Figure 13 – (*La directrice de l'établissement*)
peut seule octroyer des dérogations

5. Impossible en effet de laisser *seule* rejoindre son noyau en position post-verbale. Nous avons vu pourquoi une lecture de *seul* pré focal était compromise avec des déterminants du verbe pour des raisons de concurrence avec d'autres emplois intraprédictifs de *seul* prédicat second et non focal. Par ailleurs, une inversion thétiq ue verbe-sujet est rendue d'autant plus aisée qu'un élément occupe la position initiale. Ceci concourt au maintien de *seule* à l'initiale de l'exemple étudié.

Les emplois de *seul* à l'intérieur d'un GDN

Dans le cadre d'un GDN, l'adjectif *seul* sera normalement déterminant caractérisant du noyau nominal du groupe, pour en réduire l'extension. Pour autant, plusieurs options sont possibles, qui différencient sensiblement les lectures, selon la position de l'adjectif, qui peut être postposé ou antéposé au nom.

Dans le cas de la postposition au nom (*Il y avait là un homme **seul***), *seul* sera glosable par 'isolé', 'non accompagné'. Il n'y a pas de lecture focale possible.

L'antéposition de *seul* donne lieu à plusieurs lectures possibles. Les travaux sur l'effet de l'antéposition des adjectifs à position libre sont nombreux. Nous retiendrons les conclusions de Wilmet (2010⁵ : 453-474), pour qui, de même que la postposition d'un adjectif le fait appréhender comme tous les déterminants dont la postposition est obligatoire (les déverbaux, les sous-phrases relatives), de même l'antéposition d'un adjectif le fait appréhender comme tous les adjectifs dont l'antéposition est obligatoire : les adjectifs qui déterminent par quantification, les adjectifs numériques (la postposition serait très contrainte), ou encore les adjectifs personnels (possessifs). De fait, en antéposant des adjectifs, on colore leur sémantisme de quantification (numéraux) ou de mise en relation (personnels : *mon X*, c'est-à-dire, 'le X par rapport à moi') au sein d'une série. Avec l'antéposition de l'adjectif, le sous-ensemble créé dans l'extension du nom support apparaît comme une partition de l'ensemble, qui rapproche de la quantification numérique ; l'inscription dans une série permet, quant à elle, l'ordination, la prise en compte d'un paradigme d'objets et, en quelque sorte, une quantification paradigmatique.

L'adjectif *seul* peut être antéposé. Ses emplois rejoignent alors ceux des adjectifs numériques ordinaux, qui inscrivent eux aussi leur support dans une série ordonnée soit préalablement (*la **première** page d'un livre dont les pages sont numérotées*), soit contextuellement (*la **première** boule tirée à la loterie*), ouvrant par là même le paradigme quantifiable sériellement des deuxièmes, troisièmes... éléments de l'ensemble circonscrit par le nom support.

De la même manière, l'adjectif *seul* antéposé permet d'inscrire le nom support dans un paradigme d'objets du même ordre, tout en affirmant l'unicité (à l'exclusion donc de tout autre occurrence du même type : *Le **seul** défaut de Pierre est son avarice*). Alors que les numéraux ordinaux

sont partitifs (ils disent un élément d'ordre dans un ensemble ordonné d'éléments), *seul* apparaît comme exclusif et donc exhaustif. *Seul* est alors glosable par 'unique' et sa lecture n'est guère focale. Une autre lecture de quantification paradigmatique sérielle résulte de l'inscription du nom support dans un ensemble d'objets d'un autre type : *la seule vue du sang le révulse*. *Seule* inscrit le nom support *vue du sang* dans un paradigme d'éléments de types différents qui auraient pu le révulser, mais exclut tout autre item de cet ensemble pour ne garder que la vue du sang. La lecture est ici focale, glosable par 'Il ne faut pas autre chose que la vue du sang pour le révulser'. Cette lecture focale rentre donc en concurrence avec les autres configurations focales dans lesquelles *seul* entre. Cela permet de donner une lecture focale à des constituants qui n'accepteraient pas une configuration en GP2 avec *seul* préfocal.

- [8a] *On regarde souvent seul le côté commercial.
 [8b] On regarde souvent le seul côté commercial.
 [9a] *On accorde souvent de l'importance seul au côté commercial.
 [9b] On accorde souvent de l'importance au seul côté commercial.

Enfin, il est possible de dégager une lecture supplémentaire pour *seul* dans le cadre d'un GDN. Dans des exemples comme *Une seule personne peut entrer* ou *La seule solution serait de partir* le sens de *seul* est certes glosable par 'unique', mais la proximité avec les quantifiants *un* et *le* pourrait faire glisser *seul* de sa position de déterminant caractérisant du nom à celle de déterminant quantifiant de quantifiant (en tant qu'adjectif, il reste terme de terme). En effet, les coordinations *Une et une seule personne peut entrer* et *La et la seule solution serait de partir*, permet d'analyser, d'un côté, *une* et *une seule*, et de l'autre, *la* et *la seule* à chaque fois comme deux termes de même fonction dans la phrase, *seul* intégrant dès lors le déterminant du nom comme quantifiant de quantifiant. Cette opération n'est guère possible si l'on remplace *seul* par *unique* : **Une et une unique personne peut entrer* et **La et l'unique solution serait de partir*, ce qui tendrait à montrer qu'*unique* reste en emploi caractérisant du nom, alors que *seul* peut glisser en emploi de quantifiant de quantifiant. *Seul* glisse de même dans *les deux seules personnes* (**deux seules personnes* n'est pas possible) : le nom *personnes* est quantifié par un quantifiant complexe : l'adjectif numéral quantifiant *deux* (partitif) est lui-même quantifié par l'article (adjectif bipolaire) *le*, qui exprime l'exhaustivité de l'ensemble

de deux (*les deux*), le tout étant quantifié par *seul*, qui en marque alors l'exclusivité (*les deux seules*).

Conclusion

Depuis quelques décennies maintenant, nos routes se croisent. Que ce soit lors de réunions ou de colloques, ou encore à la codirection de la revue *Travaux de linguistique*, l'humilité de Marleen Van Peteghem se conjugue à tous les temps d'une rigueur scientifique que l'on souhaiterait davantage partagée. Une amabilité sincère, sans faille et sans esbroufe. Une affabilité sans affabulation. Une invitation au dialogue, à la discussion, à la *disputatio*, à laquelle il serait vain de résister, tant elle fait partie de notre ethos de chercheur : de la confrontation respectueuse naît une nouvelle lumière, un nouvel éclairage.

C'est dans cette perspective que nous avons essayé de montrer, dans cette contribution, en dialoguant avec Marleen, comment, inscrits dans notre système syntaxique génétique, les emplois de *seulement* et de *seul* restent explicables et conformes à ce qui est attendu en fonction de leur indexation respective à une classe de mots. Les emplois de *seulement* sont des emplois adverbiaux, de terme de relation ; les emplois de *seul*, très variés, restent des emplois adjectivaux – avec accord –, de terme de terme.

Nous avons décrit des fonctionnements syntaxiques qui permettent de différencier les différentes occurrences possibles reprises ci-dessous.

- [10] (Seule) une (seule) femme (seule) pourra (seule) consoler (seule) ce(t) (seul) homme (seul) (seule) dans cette (seule) circonstance (seule).
- [11] (Seulement) une femme (seulement) pourra (seulement) consoler (seulement) cet homme (seulement) dans cette circonstance (seulement).

Nous avons observé plusieurs emplois focaux, qui mettent en concurrence l'adverbe et l'adjectif dans différentes configurations de ce dernier. Ainsi, les emplois non connecteurs de *seulement* (*L'idée de partir seulement l'effraie*) entrent-ils potentiellement en concurrence avec les emplois de *seul* à l'intérieur d'un GP2 noyau de phrase (*Seule l'idée de partir (seule) l'effraie*), ainsi qu'avec des emplois de l'adjectif déterminant antéposé dans un GDN (*La seule idée de partir l'effraie*), voire de

prédicats seconds intraprédicatifs (*Cette idée peut **seule** l’effrayer*). Les exclusions de possibilité d’occuper telle ou telle position sont souvent fonction de ces concurrences et des confusions fonctionnelles que pourrait engendrer telle ou telle occupation.

Nous espérons que Marleen prendra du plaisir à la lecture de cette contribution et... qu’elle ne sera pas la seule⁶.

Références bibliographiques

- Beysade, Claire, « *Seulement* : un adverbe de quantification négatif », in *La Quantification et ses domaines*, Catherine Schmedecker & Constanze Armbrécht (dir.), Paris, Honoré Champion, 241-252, 2012.
- Börjesson, Anne, *Syntaxe de seul et de seulement*, Lund, Romanska Institutionen / Lunds Universitet, 2004.
- Guillaume, Gustave, *Leçons de linguistique 1948-1949, série B. Psycho-systématique du langage. Principes, méthodes et applications I*, Québec / Paris, PU Laval / Klincksieck, 1971.
- Nølke, Henning, *Les Adverbes paradigmatifs : fonction et analyse*, *Revue romane*, numéro spécial 23, 1983.
- — —, « Les adverbes paradigmatifs révisés : non sur tout mais surtout sur surtout », *Rask* 4, 3-33, 1996.
- Raynal, Céline, « L’adverbial *seul* : la sémantique au service de la distribution », in *La Quantification et ses domaines*, Catherine Schmedecker & Constanze Armbrécht (dir.), Paris, Honoré Champion, 252-266, 2012.
- Van Peteghem, Marleen, « Quand l’adjectif *seul* se comporte comme un adverbe », in *L’Adjectif hors de sa catégorie*, Jan Goes & Estelle Moline (dir.), Arras, PU Artois, 245-264, 2010.

6. Le cas de l’attribut du sujet est, à côté de l’exemple *La directrice de l’établissement peut seule octroyer des dérogations* étudié plus haut, le seul type d’exemple de *seul* (hors GDN ou GP₂) en emploi intraprédicatif pour lequel une lecture focale est possible. Il est analysé dans notre système comme un déterminant du verbe en emploi copule. Cette analyse vaut tant pour *Elle ne sera pas seule* (lecture non focale) que pour *Elle ne sera pas la seule (à prendre du plaisir)* (lecture focale), même si, pour le second, on serait en présence de la pronominalisation d’un GDN du type *le seul X*, avec effacement du nom et maintien de l’adjectif *seul*. Pour une analyse des autres emplois intraprédicatifs de *seul*, non focaux, cf. Van Raemdonck (2015) : *On dit Pierre seul ; Pierre rencontre (seul) Paul seul / viendra ; On l’a étiqueté seul ; Ils se sentent seuls ; Elles se sont retrouvées seules*.

- — —, « *Seul* adnominal entre la focalisation et la quantification », in *La Quantification et ses domaines*, Catherine Šchnedecker & Constanze Armbrrecht (dir.), Paris, Honoré Champion, 231-240, 2012.
- Van Raemdonck, Dan, « En attendant l'incidence : la relation d'attente », in *Le Système des parties du discours. Sémantique et syntaxe. Actes du IX^e Colloque international de psychomécanique du langage* (Québec, 15-17 août 2000), Ronald Lowe (dir.), Québec, PU Laval, 408-419, 2002a.
- — —, « L'analyse syntaxique à l'épreuve du sens : le cas des adverbiaux paradigmatiques », in *Représentations du sens linguistique* (Bucarest, 24-27 mai 2001), Dominique Lagorgette & Pierre Larrivée (dir.), Munich, Lincom Europa, 423-436, 2002b.
- — —, « De la syntaxe incidentielle à l'interprétation pragmatique : le cas de la négation », in *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications*, Aboubakar Ouattara (dir.), Paris, Ophrys, 57-68, 2003.
- — —, « *Seul* isolé à l'initiale », *Pratiques* 167-168, 2015 ([doi:10.4000/pratiques.2642](https://doi.org/10.4000/pratiques.2642)).
- — — *et al.*, *Le Sens grammatical. Référentiel à destination des enseignants*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, 2015², 2021³.
- Wilmet, Marc, *La Détermination nominale*, Paris, PUF, 1986 (ark:/12148/bpt6k3359416q).
- — —, *Grammaire critique du français*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 2010⁵.

2.3. La non-réalisation d'arguments

Impersonal pronouns and subject ellipsis: a cartographic analysis¹

Liliane Haegeman

Universiteit Gent

Liliane.Haegeman@UGent.be

Résumé • Notre contribution porte sur le caractère non-suppressible du sujet impersonnel *on* en français, langue à sujet obligatoire qui, cependant, autorise l'omission des sujets référentiels comme *il* ou *nous* dans certains contextes (coordination, registre écrit abrégé – journal intime, SMS). Nous commençons par proposer l'hypothèse d'une analyse discursive de l'omission possible et impossible du sujet dans le registre abrégé du journal intime et des SMS, en observant que le sujet *on* se prête à l'anaphore inter-phrasique sans être capable de constituer l'antécédent de l'anaphore discursive intra-phrasique. Selon notre hypothèse, c'est cette défaillance anaphorique du *on* qui expliquerait son incompatibilité avec l'omission du sujet dans les registres concernés. Notre analyse est confirmée par le comportement syntaxique du sujet impersonnel *men* en néerlandais qui, à l'instar du *on*, ne se prête pas aux relations anaphoriques discursives. Toutefois, ces deux sujets impersonnels, *on* et *men*, ne se comportent pas de la même façon face à la coordination. Dans le cadre de l'approche cartographique, nous proposons une approche alternative basée sur l'analyse structurale du français de De Crousaz & Shlonsky's (2003) et nous postulons

-
1. This paper is for Marleen: we walked together for much of our career-paths, I am looking forward to her joining me now in the transition "out of the rat-race, into the sunshine". Warmest thanks to the editors of the volume for their comments and to Mihaela for help with the formatting!

que le caractère non-suppressible du *on* dans la coordination viendrait de sa position syntaxique inférieure à celle des pronoms personnels. Enfin, nous appliquerons la même analyse cartographique à la non-suppressibilité du *on* dans des registres spécifiques.

Focus and aim of the paper

It is well known that languages vary with respect to the subject requirement in finite clauses, *i.e.* whether they require the subject of a finite clause to be overt. Italian and Spanish lack this requirement and are often referred to as pro-drop languages, whereas French, English and Dutch have the requirement and are hence not pro-drop languages.

[1a] (Io) Arrivero stasera. (Italian)

[1b] *(J')arrive ce soir. (French)

However, there are exceptions to the subject requirement for finite clauses in the non pro-drop languages (*cf.* Van Valin 1986 for an early generative account). First, non pro-drop languages allow second-conjunct subject ellipsis in finite clauses: **[2]** illustrates French.

[2] Il mange de la viande et (il) boit du bon vin.

In addition, in specific registers such as diary writing and text messages, subjects of finite clauses may also be omitted in non pro-drop languages. **[3]** illustrates French (see, *a.o.* Haegeman 1999, 2013, 2018). Such examples are unacceptable in the unmarked register, where an overt subject would be needed.

[3a] 9 Avril ___ Avons assez longuement parlé de Heidegger. (R. Laporte, *Variations sur des carnets*, 1959 : 64)

[3b] Merci je vais me débrouiller! ____ Sommes avec les [LaſtName] : supersympa ! (Robert-Tissot 2016, corpus 531873)

Referential subjects such as *il* 'he' or *nous* 'we' may be omitted both in second conjuncts and in special registers. However, in the same contexts, the impersonal subject *on* cannot be omitted. **[4a]** illustrates

coordination, [4b] register-specific omission. (Throughout the paper, I will use the term ‘impersonal *on*’ pre-theoretically.) This contribution focusses on the non-omissibility of the impersonal subject *on*.

[4a] On mange de la viande et il / *(on) boit du bon vin².

[4b] Il / On part demain matin. (Il) / *(On) doit encore faire les bagages.

The paper is organized as follows. The discussion starts from register-specific subject omission. Then I present a brief overview of the patterns and introduce a discourse-based account of the non-omissibility of impersonal *on* in French. Central to the argumentation will be the observation that while *on* can sustain clause-internal anaphora, it cannot serve as an antecedent for intra-clausal discourse-anaphora. The hypothesis is that this anaphoric deficiency of *on* accounts for its incompatibility with register-specific subject omission. The analysis carries over to (and thus is confirmed by) Dutch impersonal *men* which, like *on*, cannot sustain discourse-anaphoric relations. The section that follows examines second-conjunct subject ellipsis, and also reveals an asymmetry between French impersonal *on* and Dutch impersonal *men*. Deploying the cartographic approach to the subject field, the section explores De Crousaz & Shlonsky’s (2003) structural analysis of French, postulating that the incapacity for *on* to undergo second-conjunct subject ellipsis derives from its syntactic position. The last section speculates whether and how the syntactic account could also be made to capture the register-specific non-omissibility of *on*.

-
2. De Crousaz & Shlonsky (2003: 418) report that some French speakers find [i] grammatical:

[i] On chante avec vous et boit avec lui.

Without access to the relevant speakers, it is not possible to account for the pattern.

Impersonal *on* and register-specific subject omission

Register-specific subject omission in French: a personal / impersonal asymmetry

The starting point of the discussion is the asymmetry in French register-specific subject omission between referential pronouns and impersonal *on*. [5a] contains an attested *nous* omission in a text message: the sentence containing this pattern follows a sentence with the impersonal pronoun subject *on*, which is here near-equivalent to *nous*. While register-specific *nous* omission is acceptable and attested, *on* omission as in the constructed [5b] is unattested and unacceptable³.

[5a] Merci ma fille pour les nouvelles. On rentre avec CONY. ___ Sommes allées faire la fête à Lutry. (Robert-Tissot 2016: 196, (404))⁴

[5b] On part demain matin. *___ doit encore faire les bagages.

The typical pattern found for 1PL ellipsis in the relevant register is illustrated in [5a], with an occurrence of 1PL *on* followed by *nous* omission. Robert-Tissot's (2016: 215) Table 1, based on a corpus of French text messages, reports two potential attestations of *on* omission but for both, she argues convincingly against such an analysis and she concludes that "le pronom *on* référentiel ne peut pas être omis" (*ibid.*: 195), *i.e.* the pronoun *on* cannot be omitted.

3. Observe, interestingly, that *on* could not be non-overt in Medieval French, which otherwise did allow for a fair amount of null subjects and has been labelled as a partial NSL (see Vance 1997: 190, Zimmerman 2017: 83). I have nothing to add to this observation but I assume it must be related to the asymmetries discussed in the present paper.
4. In texting, 1PL *on* is also not omitted in coordination. [ii] is Robert-Tissot (2016: 196)'s (403):

[ii] On vient de rentrer et *(*on*) va se coucher. (13084)

Subject	Strong pronoun	Clitic pronoun	Null subject	Total
3SG referential	7	367	38	412
On	NA	246	?2*	248
1PL	17	50	31	98

* (Robert-Tissot: 2016: 196, 242)

Table 1 – Subject omission in text messages
(Robert-Tissot 2016: 215, table (490))

Robert-Tissot (2016: 196)'s account for the non-omissibility of *on* is functional: *on* omission is not available because the 3SG inflection on the French finite verb is multiply ambiguous as it is compatible with a 3SG referential pronominal interpretation of the null subject as well as with an impersonal interpretation and with a 1PL referential interpretation of an omitted impersonal *on*. However, there are several drawbacks to a functional account. First, in general, in many pro-drop languages, a potential ambiguity between a specific reading and an impersonal reading of the non-overt subject does not block subject omission: ambiguity between a referential reading of a 3SG null subject and a generic reading, is, for instance, reported for some radical pro-drop languages (Holmberg *et al.* 2009: 79-80). The same type of ambiguity is tolerated for the Italian and Hungarian 2SG null subject, which can have a referential reading or a generic reading (Sigurdsson & Egerland 2009: 179, their (56)); the ambiguity is also tolerated for the Old Norse 3SG null subject, which can be read as definite / referential, generic or arbitrary (Sigurdsson & Egerland 2009: 180, their (57-8)). In addition, many French finite verb forms do not distinguish between 1SG and 3SG; yet, as is also the case in English, despite the potential ambiguity of the verb form, register-specific subject omission remains possible with these forms.

Dutch *men* and the personal / impersonal asymmetry

Register-specific non-omissibility of impersonal pronouns is not limited to French. Standard Dutch (StD) finite clauses display a similar restriction.

Informal spoken StD displays topic drop in finite clauses: an initial constituent which is co-referential with a salient discourse-antecedent can be omitted. Topic drop may affect a subject, as shown in [6a], in which a topic *de rector* 'the rector' introduced in the first sentence antecedes a non-overt subject in the second. Subject omission as topic drop is unavailable with *men* as the intended discourse-antecedent, as shown in [6b].

- | | | | | | |
|-------------|----------------|---------------------|--------------------------------|--------------|--------------|
| [6a] | De rector | kondigt | grote veranderingen | aan | bij het FWO. |
| | the chancellor | announces | big changes | part | at the FWO |
| | ___ verwacht | geen problemen | voor het volgend academiejaar. | | |
| | ___ expects | no problems | for the next academic year | | |
| [6b] | Men kondigt | grote veranderingen | aan | bij het FWO. | |
| | one announces | big changes | part | at the FWO | |
| | *___ verwacht | geen problemen | voor het volgend academiejaar. | | |
| | ___ expects | no problems | for the next academic year | | |

A discourse-based account: some ingredients

This section introduces the ingredients for the analysis of the asymmetry observed *supra*.

Interpretations of impersonal *on*: a survey

French impersonal *on* only has a nominative form, *i.e.* it can only function as the subject of a finite clause. It has at least three distinct uses briefly summarized here. (This section is based on Creissels forthcoming). In one reading, *on* has an existential interpretation close to that of indefinite *quelqu'un* 'someone' [7], being read as a *specific existential*, with [7a] similar in interpretation to [8a], as a *vague existential*, with [7b] being like [8b], or as an *inferred existential*, with [7c] similar to [8c] (Cabredo-Hofherr 2008, Creissels forthcoming: 8, his (11)).

- | | |
|-------------|---|
| [7a] | On frappe à la porte. |
| [7b] | On a retrouvé ton porte-monnaie. |
| [7c] | On a dormi dans ce lit. |
| [8a] | Quelqu'un frappe à la porte. |
| [8b] | Quelqu'un a retrouvé ton porte-monnaie. |
| [8c] | Quelqu'un a dormi dans ce lit. |

In its *gnomic* or *generic* use, *on* conveys generalizations which are not temporally anchored about (subgroups of) humans (cf. Creissels forthcoming: 15).

[9a] On aime ses enfants.

[9b] En vieillissant, on a besoin d'aide.

For our purposes, the third use of *on*, as a close equivalent to *nous*, the 1PL pronoun, is most relevant, citing Creissels (forthcoming: 5):

In Colloquial French, *on* has a fully grammaticalized use as a 1st person plural subject clitic, in which it simply substitutes for the subject clitic *nous* of Standard French⁵.

This use of *on* also is restricted to the nominative, i.e. it is always the subject of a finite clause⁶:

[*on*] simply substitutes for the subject clitic *nous* of Standard French, but neither for *nous* as an accusative / dative clitic [10a], nor for *nous* as an independent pronoun [10b]. (Creissels forthcoming: 5)

[10a] Nous aussi, on y était. Tu ne nous a pas vus ? (Creissels forthcoming: 6, his (7b))

[10b] *On aussi, on y était. *Tu n'on a pas vu ? (Creissels forthcoming: 6, his (7c))

-
5. Not having a strong form, *on* cannot take over the functions of *nous* as a strong pronoun:

[iii] C'est nous qui l'avions vu.

For more discussion and for possible differences between *nous* and 1PL *on* see Coveney (2000).

6. Of independent interest is the fact that in French a non-nominative impersonal pronoun can be null, which underlies the following contrast between English and French.

[iv.a] This allows *(one) to conclude that the example is not relevant.

[iv.b] Ceci permet de conclure que l'exemple n'est pas pertinent.

cf. Rizzi (1986b). I leave the question about the parallelisms and differences between the null object in [iv.a] and subject *on* for future research.

The three readings of *on* are reflected in its syntactic and semantic relations. For instance, only with its 1PL reading can *on* control a floating quantifier (Kayne 2010: 131, (30)), as in **[11a]**. According to Kayne, when a floating *tous* is added to **[11b]** “speakers feel that the interpretation necessarily becomes first-person plural” (Kayne 2010: 131), and also “[i]f one adds *tous* to the second half of **[11c]**, the result is acceptable, but again only with the first-person plural interpretation.” (*ibid.*)

[11a] On a tous ri.

[11b] En France on boit (tous) beaucoup de vin.

[11c] Jean est allé à la porte. On lui a (tous) dit de revenir plus tard.

Like *nous*, 1PL *on*, as well as gnomic / generic *on*, can antecede the 1PL possessive **[12]** and the emphatic pronoun with *même* **[13]–[14]** (Creissels forthcoming: 6, (9)).

[12a] Nous avons envoyé nos enfants à la campagne.

[12b] On a envoyé nos enfants à la campagne.

[13a] Nous nous défendrons nous-mêmes.

[13b] On se défendra nous-mêmes.

[14] Quand c’est nécessaire on se défend soi-même.

In contrast, existential *on* does not antecede the 3SG possessive, or the emphatic *soi-même*.

[15a] On t’a laissé une / *son adresse. (Creissels forthcoming: 14, (23b))

[15b] On a trouvé (*lui-même / *soi-même) la solution.

Anaphora and impersonal subjects

Clause-internal anaphora

Examples such as **[11]–[14]** above show that impersonal *on* can sustain clause-internal anaphora: the pronoun serving as a binder for floating quantifiers **[11]** or for reflexive uses of *nous* **[12]–[13]**.

Intra-sentential anaphora and the discourse-anchoring deficit of impersonal subject pronouns

Impersonal *on* cannot sustain intra-sentential anaphora. Various authors (a.o. Koenig & Mauner 1999, Prince 2006, Malamud 2012, 2013, Cabredo-Hofherr 2008, Rezac & Jouitteau 2015) have pointed out the ‘discourse-inertness’ of impersonal *on*. In this respect, *on* contrasts with, for instance, indefinite *quelqu’un* ‘someone’: in [16a] *quelqu’un* can function as the discourse-antecedent for the 3SG referential pronoun *il* ‘he’ in the next sentence. Existential *on* cannot play this role in [16b].

[16a] *Quelqu’un*_i a tué le roi. *Il*_i était dans une voiture.

[16b] *On*_i a tué le roi. *Il*_i était dans une voiture.

The same restriction on intra-sentential anaphora is displayed by Dutch impersonal *men*. *Men* cannot set up a discourse-antecedent for a 3SG personal pronoun [17a]; in a discourse continuation, a repetition of *men* is required [17b] or, alternatively, the discourse continues with the ‘impersonal’ third person plural pronoun *ze* ‘they’ [17c].

[17] *Men* *stuur* *de* *drukproeven* *deze* *week* *op*.
one send-3SG the proofs this week off

[17a] **Hij* *verwacht* *ze* *dan*
he expect-3SG them then
(waarschijnlijk) *volgende* *week* *al* *terug*.
(probably) next week already back

[17b] *Men* *verwacht* *ze* *dan*
he/one expect-3SG them then
(waarschijnlijk) *volgende* *week* *al* *terug*.
(probably) next week already back

[17c] *Ze* *verwachten* *ze* *dan*
they expect-3PL them then
(waarschijnlijk) *volgende* *week* *al* *terug*.
(probably) next week already back

The next section exploits the anaphoric deficiency of impersonal pronouns to account for their non-omissibility in relevant registers.

Discourse-anchoring and register-specific subject omission

French 1^{PL}: nous vs on

Register-specific *on* omission was shown to be unavailable with a 1^{PL} *on* as the intended discourse-antecedent. Given the observed anaphoric deficiency of *on*, the unacceptability of *on* omission in [18a] could be viewed as a consequence of the discourse-inertness of its intended antecedent *on* in the preceding sentence. Because *on* cannot establish an intra-clausal antecedent, the content of the null subject of the continuation in the second sentence of [18a] cannot be recovered. Crucially, the sequence in [18a] would be acceptable with a salient referential 3^{SG} discourse-antecedent.

However⁷, the incapacity of impersonal 1^{PL} *on* to take up the role of discourse-antecedent for null 1^{PL} *on* in [18a] may not be the full explanation for the non omissibility of 1^{PL} *on*. Omission of 1^{PL} *on* remains unavailable in [18b], in which the null variant of *on* would be intended as anaphorically dependent on the overt discourse-antecedent *nous*. I return to this point *infra*.

[18a] On part demain matin. * ___ doit encore faire les bagages.

[18b] Nous partons demain matin. * ___ doit encore faire les bagages.

Dutch *men*

Recall that informal spoken StD allows for subject omission by way of topic drop as illustrated in [6a], repeated in [19a] for convenience, and that impersonal *men* cannot serve as a discourse-antecedent for a null topic, as shown in [6b], repeated as [19b].

[19a] De rector kondigt grote veranderingen aan bij het FWO.
the chancellor announces big changes part at the FWO
___ verwacht geen problemen voor het volgend academiejaar.
___ expects no problems for the next academic year

[19b] Men kondigt grote veranderingen aan bij het FWO.
one announces big changes part at the FWO

7. Thanks to Byron Ahn for pointing this type of data out to me.

* ___ verwacht	geen problemen	voor het volgend academiejaar.
___ expects	no problems	for the next academic year

Following our reasoning *supra*, the unacceptability of topic drop of *men* in [19b] might be ascribed to the discourse-inertness of the pronoun, *i.e.* its failure to function as a discourse-antecedent. If *men* cannot set up an intra-sentential antecedent, the non-overt subject as null topic in the second sentence of [19b] would not have an interpretation.

Interim conclusion: discourse-inertness and subject omission

As an interim conclusion, we could formulate the hypothesis that the non-omissibility of impersonal subjects in French and in Dutch is due to the incapacity of the pronoun to set up an intra-sentential discourse-antecedent. Note, though, that the ungrammaticality of *on* omission in example [18b] remains at this moment problematic.

Second-conjunct subject ellipsis

As has often been observed, French displays an asymmetry with respect to second-conjunct subject ellipsis which replicates the restrictions observed for register-specific subject omission (Wilder 1994 / 1997, Haegeman 2013, 2018). Indeed, many French speakers allow second-conjunct ellipsis of 3SG referential pronouns such as *il* ‘he’ or *elle* ‘she’ (see Zribi-Hertz 1994, Auger 1994, 1995, Cabredo-Hofherr 2004 for micro-variation), whereas ‘impersonal’ *on* resists second-conjunct subject ellipsis (Rizzi 1986a).

[20a] Il mange de la viande et (il) boit du bon vin.

[20b] On mange de la viande et *(on) boit du bon vin.

[21a] Il a mangé beaucoup de viande et (il) a bu du bon vin.

[21b] On a mangé beaucoup de viande et *(on) a bu du bon vin.

The 1PL reading is most natural reading of *on* in [20b]-[21b]. The question arises what prohibits second conjunct *on* ellipsis in [20b]-[21b], especially given its 1PL reading.

Note in passing that the examples in [22] do not present this asymmetry. These examples are not counter-evidence: crucially, though the

second conjunct does lack an overt subject, it also lacks the finite auxiliary. They can profitably be analyzed as co-ordinations of smaller conjuncts (e.g. VP, as suggested by the labels).

[22a] Il a [_{VP} mangé beaucoup de viande] et [_{VP} bu du bon vin].

[22b] On a [_{VP} mangé beaucoup de viande] et [_{VP} bu du bon vin].

I will explore two accounts for the asymmetries in **[20]** and **[21]**: the first account, originating with Rizzi (1986a), reduces the asymmetry fully to the discourse-inertness of *on*. The second, based on work by De Crousaz & Shlonsky (2003), reduces the asymmetry in second-conjunct subject ellipsis in French to a difference in syntactic position between ‘impersonal’ *on* and referential pronouns.

In order for subject ellipsis to be possible, the understood subject in the second conjunct must take the subject of the first conjunct as its (discourse-)antecedent. This general restriction is illustrated for English in **[23]**.

[23] *The weather was better and ___ decided to go to the seaside⁸.

As a general account for second-conjunct subject ellipsis, Rizzi (1986a) envisages the availability of two derivations. Second-conjunct ellipsis may either be represented as the coordination of full-fledged finite clauses, the second of which with subject ellipsis as in **[24a]**. Indeed, Wilder (1994 / 1997) generalises this derivation to all instances of second-conjunct ellipsis. Alternatively, one might postulate coordination of so-called *small conjuncts* **[24b]**: smaller chunks of structure are coordinated and dominated by a shared higher functional structure, including the layer hosting the unique subject nominal. The structure is derived by Across the Board extraction of the subjects from both conjuncts. In **[24b]**, the trace ‘t’ informally indicates the two original sites of the subject.

[24a] [_{TP} He eats meat] and [_{TP} ___ drinks wine].

[24b] [_{TP} He [_{VP} t eats meat] and [_{VP} t drinks wine].

8. Such examples might be acceptable in diary-style writing. See Haegeman & Stark (2021).

I consider these two derivations and their relevance for the restrictions on the omission of the impersonal subject in turn: first, full clausal coordination; then, small conjunct coordination.

Full clausal coordination (Rizzi 1986a, Wilder 1994 / 1997)

The full clausal coordination derivation [24a] of the unacceptable [20b] is represented in [25].

[25] *[[On mange de la viande] et [___ boit du bon vin]].

This derivation can capture the second-conjunct ellipsis asymmetry in [20] in terms of the discourse-inertness of *on*. The null subject in the second conjunct must be anaphorically dependent on that in the first conjunct [23], but the anaphoric dependency cannot be created in [25] because impersonal *on* in the first conjunct is discourse-inert. As a result, the null subject in the second conjunct in [25] cannot recover its reference from the subject of the preceding conjunct and hence it is not interpretable. In the full clausal coordination derivation, the asymmetry between *on* and other weak pronouns is thus due to the discourse-inertness of *on*.

Observe that this account has important implications for the status of coordination in relation to the organization of the grammar. Specifically, it presupposes that the dependency between the omitted subject in the second conjunct and the overt subject of the first conjunct is not one of sentence-internal anaphora but one of intra-sentential anaphora. Such a view would entail that full clausal coordination is set apart as a discourse operation which combines full-fledged sentences. This far-reaching ramification obviously needs further study.

While attractive because it assimilates the non-omissibility of *on* in the second conjunct ellipsis to that in register-specific subject omission, the analysis outlined encounters two challenges. First, as was the case with register-specific ellipsis [18b], *on* omission is also unavailable in a context in which the first conjunct might be argued to present a potential discourse-antecedent in the form of an overt 1PL pronoun *nous*.

[26] Nous mangeons de la viande et on / * ___ boit du bon vin.

Second, though Dutch impersonal *men* has been shown not to be suitable as a discourse-antecedent for a non-overt subject *qua* null topic, it does allow second-conjunct ellipsis, both in embedded contexts [27a] and in main clause contexts [27b]. This means that what would be a discourse-inert subject in a first conjunct does not, in principle, exclude second-conjunct subject ellipsis after all:

[27a]	... dat men	grote veranderingen	aankondigt	bij het FWO
	... that one	big changes	announces	at the FWO
	en / maar ___	geen problemen	verwacht	
	and / but ___	no problems	expects	
	voor het komende academiejaar.			
	for the next academic year			
[27b]	Men kondigt	grote veranderingen	aan bij het FWO	
	one announces	big changes	part at the FWO	
	en / maar ___	verwacht	geen problemen	
	and /but ___	expects	no problems	
	voor het volgende academiejaar.			
	for the next academic year			

The next section explores the small conjunct derivation represented schematically in [24b]. The analysis will successfully derive the Dutch patterns in [27]. However, this finding in itself leads to a further question: if small conjunct coordination leads to a licit derivation for second-conjunct ellipsis of an impersonal subject, *i.e.* in Dutch, we need to supplement the derivation with an account for the *il* / *on* asymmetry in French second-conjunct ellipsis.

Small conjunct coordination and the cartography of subjects

In addition to (or as an alternative to) the full clausal coordination analysis [24a], the small conjunct coordination derivation of subject ellipsis postulates coordination of smaller functional layers which are dominated by shared functional layers, crucially including the layer which hosts the unique shared canonical subject [24b]. This subject is extracted from the coordinated lower predicate projections, say VP, leaving a trace in both original sites.

A small conjunct coordination analysis can straightforwardly be invoked for the VP coordination in [22], repeated for convenience in [28], in which no asymmetry arises between a referential subject and impersonal *on*. Both a 1PL referential subject and a 3SG referential subject can figure as the unique shared subject. [28c] is a simplified representation for the derivation of [28b]: two VPs, *mangé beaucoup de viande* ‘eaten a lot of meat’ and *bu du bon vin* ‘drunk good wine’, each containing a subject trace, are coordinated by the conjunction *et* ‘and’. The resulting coordinate structure, labelled VP, is dominated by shared functional structure such as TP, whose head hosts the finite auxiliary *a* ‘has’ and the subject nominal *il* or *on*.

[28a] Nous avons mangé beaucoup de viande et bu du bon vin.

[28b] Il / On a mangé beaucoup de viande et bu du bon vin.

[28c] [_{TP} Il / On a [_{VP} t mangé beaucoup de viande] et [_{VP} t bu du bon vin]].

The small conjunct derivation is typically invoked for second-conjunct subject ellipsis with a quantificational subject (Godard 1989, Wilder 1994 / 1997), for which it ensures that one shared quantificational subject scopes over the two conjuncts. As seen in [29a], the quantifier (*no one*), the overt subject of the first conjunct, binds a possessive pronoun (*his*) in the second conjunct. Binding is correctly derived because the shared subject *no one* c-commands over both conjuncts [29b]. I return to some details of this derivation below.

[29a] No one has read the message and has not felt it his duty to react.

[29b] [No one [_{TP} t has [_{VP} t read the message]]

and

[_{TP} t has not [_{VP} t felt it his duty to react]]]

Exploring an articulated structure for the subject field, in line with Cardinaletti (1997, 2004) and Rizzi & Shlonsky (2006, 2007), and inspired by the implementation for second-conjunct subject ellipsis in De Crouzas & Shlonsky (2003), Haegeman (2018) adopts the partial functional articulation for finite clauses in [30], in which the lower functional layer TP hosts agreement and temporal specifications and in which the immediately dominating functional layer SubjP is the locus of the canonical

subject: interpretively, the specifier of SubjP hosts the subject of predication or the aboutness topic.

[30] SubjP > TP

Haegeman (2018) captures second-conjunct subject ellipsis by assuming that coordination may target TP-size constituents, in which case SubjP becomes a dominating shared layer. Thus, the unique subject in the specifier of SubjP is the subject of predication and it is this subject that scopes over both conjuncts. **[31a]** would be represented as in **[31b]**. For motivation for this analysis I refer to the paper cited.

[31a] They have written a letter of protest and will send it to the manager.

[31b] [_{SubjP} they [_{TP} t have written a letter of protest]
and
[_{TP} t will send it to the manager]]

Adopting this scenario, **[32a]** represents Dutch second-conjunct *men* ellipsis in embedded domains and **[32b]** represents root clauses. **[32b]** is based on the analysis of subject-initial V2 in Greco & Haegeman (2018). A full discussion is beyond the scope of this paper.

[32a]	[dat [_{TP} men	[_{FP} grote veranderingen aankondigt bij het FWO] en [_{FP} geen problemen verwacht voor het komende academiejaar]]
[32b]	[_{ForceP} men	[_{FinP} t kondigt grote veranderingen aan bij het FWO] en [_{FinP} t verwacht geen problemen voor het komende academiejaar]]

Now let us return to the asymmetry in French second-conjunct ellipsis between referential pronouns and *on*. While a small conjunct derivation will successfully derive the shared scope of quantificational subjects in second-conjunct subject ellipsis and might be successfully deployed for second-conjunct ellipsis of referential subject pronouns such as *il* (pace Rizzi 1986a), we also have to ensure that the derivation allows us to rule out second-conjunct ellipsis of impersonal *on*.

De Crousaz & Shlonsky (2003: 426, note 2) tentatively reduce the *il / on* asymmetry in second-conjunct subject ellipsis to the syntactic positions of the two pronouns. Concretely, in their account “*on* occupies a lower position than the other (droppable) S[ubject]C[litic]s – a position that must be included in the second conjunct” (*ibid.*). [33] is an informal implementation of this view: *il* is the specifier of SubjP, which means *il* functions as the subject of predication in [33a]. The fact that the pronoun occupies the specifier position of SubjP would directly capture its availability as a discourse topic and as an antecedent for intra-sentential anaphora. If *on* necessarily occupies a lower position as the specifier of TP [33b], one could argue that *on* will not have the status of subject of predication and that, therefore, it cannot function as a licit discourse-antecedent. If, by hypothesis, coordination obligatorily must affect TP⁹, second-conjunct ellipsis of referential *il* is possible [34a], but *on* must be retained in a second conjunct [34b].

[33a]	[_{SubjP} il	[_{TP} t mange de la viande]
[33b]	[_{SubjP}	[_{TP} on mange de la viande]
[34a]	[_{SubjP} il	[_{TP} t mange de la viande]
		et
		[_{TP} t boit du bon vin]]
[34b]	[_{SubjP}	[_{TP} on mange de la viande]
		et
		[_{TP} on boit du bon vin]]

Kayne (2010) proposes that 1PL *on* is associated with a silent 1PL pronoun represented as *NOUS*, a position also adopted in Rezac & Jouitteau (2015). Combining this idea with De Crousaz & Shlonsky’s cartographic analysis of subject positions, one might tentatively propose that in this pattern, silent *NOUS* occupies the specifier of SubjP, with *on* in SpecTP. Observe that the hypothesis of a non-overt *NOUS* in [35] also allows the examples to observe the Subject Criterion (Rizzi & Shlonsky 2006, 2007).

9. This is at this point a stipulation, and a full motivation requires further study.

[35a]	[_{SubjP} NOUS	[_{TP} on mange de la viande]
[35b]	[_{SubjP} NOUS	[_{TP} on mange de la viande]
		et
		[_{TP} on boit du bon vin]]

A brief return to register-specific subject omission

So far I have ascribed the impossibility of register-specific *on* omission to the fact that *on* cannot function as a discourse-antecedent and set up intra-sentential anaphoric dependencies. This discourse-based approach can now be related to a syntactic account, exploiting in full the cartographic analysis of *on* in [35] and integrating Rizzi's (2006) approach to subject omission in acquisition.

For Rizzi, subject omission in early acquisition of non pro-drop languages is the outcome of two factors:

- i) the specifier of the root is not spelt out,
- ii) in the adult grammar the clause always projects up to CP (or ForceP in terms of Rizzi 1997). In the grammar of early acquirers, on the other hand, there is micro-variation in the functional structure. Specifically, early stages of the grammar allow for structural truncation in which the left-peripheral projections of the clause (CP or its decomposed alternative with the articulated ForceP, TopP, FocP, FinP as in Rizzi 1997) are not projected up to the topmost level and the derivation stops at an earlier point.

By analogy, Haegeman (2018) proposes that register-specific subject omission arises in a truncated clause structure in which the projection terminates at SubjP, following (ii) above. In this context, the specifier of SubjP *de facto* acquires the status of specifier of the root and hence, by (i) above, the specifier of SubjP is not spelt out. Given representation [36], the pronoun *on*, which occupies the specifier of the lower functional layer TP, is NOT the specifier of the root (which is in fact silent *NOUS*) and hence *on* will have to be spelt out. It follows that *on* omission is excluded, regardless of whether the intended

antecedent is another occurrence of *on* or the referential pronoun *nous* ‘we’ in the problematic [18b], discussed *supra* and repeated here as [37].

[36] [_{SubjP} NOUS [_{TP} on mange de la viande]

[37] Nous partons demain matin. *___ doit encore faire les bagages.

For the sake of completeness, though, I must add here that, in spite of its attractive features, my speculative syntactic account for the discourse-inertness of *on* remains problematic because it fails to straightforwardly generalize to German / Dutch impersonal pronouns. In these languages, impersonal pronouns cannot set up an intra-sentential anaphoric dependency so they are discourse-inert, and yet second-conjunct ellipsis of impersonal pronouns (e.g. Dutch *men*) remains possible, suggesting that second-conjunct ellipsis here does not depend on discourse-anaphora. Observe that one could not claim that Dutch *men*, unlike French *on*, can occupy the specifier of SubjP: in terms of the hypothesis developed *supra* such an account would wrongly entail that *men* can be used to establish discourse-anaphoric relations. Unfortunately, I must leave this issue for future research.

References

- Auger, Julie, *Pronominal clitics in Québec colloquial French: a morphological analysis*, PhD Dissertation, University of Pennsylvania, 1994 (https://repository.upenn.edu/ircs_reports/174).
- , “A morphological analysis of Quebec Colloquial French pronominal clitics”, in *CLS 31-II: Papers from the parasession on clitics*, Audra Dainora et al. (ed.), Chicago, Chicago Linguistic Society, 32–49, 1995.
- Cabredo-Hofherr, Patricia, “Les clitics sujets du français et le paramètre du sujet nul”, *Langue française* 141, 99–109, 2004 ([doi:10.3917/lf.141.0099](https://doi.org/10.3917/lf.141.0099)).
- , “Les pronoms impersonnels humains – syntaxe et interprétation”, *Modèles linguistiques* 57, 35–56, 2008 ([doi:10.4000/ml.321](https://doi.org/10.4000/ml.321)).
- Cardinaletti, Anna, “Subjects and Clause structure”, in *The New Comparative Syntax*, Liliane Haegeman (ed.), Dordrecht, Kluwer, 33–63, 1997.
- , “Toward a Cartography of subject positions”, in *The Structure of CP and IP: The Cartography of Syntactic Structures*, Luigi Rizzi (ed.), Oxford, Oxford U.P., 115–165, 2004.

- Coveney, Aidan, “Vestiges of *nous* and the 1st person plural verb in informal spoken French”, *Language Sciences* 22(4), 447–481, 2000 ([doi:10.1016/S0388-0001\(00\)00014-0](https://doi.org/10.1016/S0388-0001(00)00014-0)).
- Creissels, Denis, “Impersonal pronouns and coreference: the case of French *on*”, in *Passives and Impersonals in European Languages*, Satu Manninen *et al.* (ed.), forthcoming.
- Crousaz de, Isabelle & Shlonsky, Ur, “The distribution of a subject clitic pronoun in Franco-Provencal dialect and the licensing of *pro*”, *Linguistic Inquiry* 34(3), 413–442, 2003 (<https://www.jstor.org/stable/4179241>).
- Godard, Danièle, “Empty categories as subjects of tensed Ss in English or French?”, *Linguistic Inquiry* 20(3), 497–506, 1989 (<https://www.jstor.org/stable/4178639>).
- Haegeman, Liliane, “Register variation, truncation and subject omission in English and in French”, *English Language and Linguistics* 1(2), 233–270, 1997 ([doi:10.1017/S1360674300000526](https://doi.org/10.1017/S1360674300000526)).
- — —, “Adult null subjects in non *pro*-drop languages”, in *The Acquisition of Syntax*, Marc-Ariel Friedemann & Luigi Rizzi (ed.), London, Addison, Wesley and Longman, 329–346, 1999.
- — —, “The syntax of registers: diary subject omission and the privilege of the root”, *Lingua* 130, 88–110, 2013 ([doi:10.1016/j.lingua.2013.01.005](https://doi.org/10.1016/j.lingua.2013.01.005)).
- — —, “Unspeakable sentences. Subject omission in written registers: a cartographic analysis”, *Linguistic variation* 17(2), 229–250, 2018.
- — — & Greco, Ciro, “West Flemish V3 and the Interaction of Syntax and Discourse”, *Journal of Comparative Germanic Linguistics* 21(1), 1–56, 2018 ([doi:10.1007/s10828-018-9093-9](https://doi.org/10.1007/s10828-018-9093-9)).
- — — & Stark, Elisabeth, “Register-specific subject omission in English and French and the syntax of coordination”, in *Continuity and Variation in Germanic and Romance*, Sam Wolfe & Christine Mecklenburg (ed.), Oxford U.P., 15–43, 2021.
- Holmberg, Anders *et al.*, “Three partial null-subject languages: a comparison of Brazilian Portuguese, Finnish, and Marathi”, *Studia Linguistica* 63(1), 59–97, 2009 ([doi:10.1111/j.1467-9582.2008.01154.x](https://doi.org/10.1111/j.1467-9582.2008.01154.x)).
- Kayne, Richard S., *Comparisons and contrasts*, New York, Oxford U.P., 2010.
- Koenig, Jean-Pierre & Mauner, Gail, “A-definites and the discourse status of implicit arguments”, *Journal of Semantics* 16(3), 207–236, 1999 ([doi:10.1093/jos/16.3.207](https://doi.org/10.1093/jos/16.3.207)).

- Malamud, Sophia, “Impersonal indexicals: *one, you, man, and du*”, *Journal of Comparative Germanic Linguistics* 15, 1–48, 2012 (<https://www.jstor.org/stable/43549654>).
- , “(In)definiteness-driven typology of arbitrary items”, *Lingua* 126, 1–31, 2013.
- Prince, Ellen, “Impersonal pronouns in French and Yiddish: semantic reference vs discourse reference”, in *Drawing the boundaries of meaning: neo-Gricean studies in pragmatics and semantics in honour of Laurence R. Horn*, Betty Birner & Gregory Ward (ed.), Philadelphia / Amsterdam, John Benjamins, 295–315, 2006.
- Rezac, Milan & Jouitteau, Mélanie, *The ρ -impersonal on: Nature and consequences of referential deficiency*, Ms., CNRS-IKER, 2015.
- Rizzi, Luigi, “On the status of subject clitics in Romance”, in *Studies in Romance Linguistics*, Osvaldo A. Jaeggli & Carmen Silva-Corvalan (ed.), Dordrecht, Kluwer, 391–419, 1986a ([doi:10.1515/9783110878516-025](https://doi.org/10.1515/9783110878516-025)).
- , “Null Objects in Italian and the Theory of pro”, *Linguistic Inquiry* 17(3), 501–557, 1986b (<https://www.jstor.org/stable/4178501>).
- , “The fine structure of the left periphery”, in *Elements of grammar*, Liliane Haegeman (ed.), Dordrecht, Kluwer, 289–330, 1997.
- , “Grammatically-based target-inconsistencies in child language”, in *The Proceedings of the Inaugural Conference on Generative Approaches to Language Acquisition, North America (GALANA)*, UCONN / MIT Working Papers in Linguistics, Kamil U. Deen et al. (ed.), Cambridge, MA, MIT Press, 19–49, 2006.
- & Shlonsky, Ur, “Satisfying the Subject Criterion by a non-subject: English locative inversion and heavy NP shift”, in *Phases of Interpretation*, Mara Frascarelli (ed.), Berlin, Mouton de Gruyter, 341–361, 2006.
- & Shlonsky, Ur, “Strategies of subject extraction”, in *Interfaces + Recursion = Language?*, Hans-Martin Gärtner & Uli Sauerland (ed.), Berlin, Mouton De Gruyter, 115–160, 2007.
- Robert-Tissot, Aurélie, *Le sujet et son absence dans les SMS français. Une analyse syntaxique basée sur le corpus SMS4science*, Thèse de doctorat, Universität Zürich, Suisse, 2016.
- Vance, Barbara, *Syntactic change in Medieval French. Verb Second and null subjects*, Dordrecht, Kluwer, 1997.
- Van Valin, Robert D., “An empty category as the subject of a tensed S in English”, *Linguistic Inquiry* 17(3), 581–586, 1986 (<https://www.jstor.org/stable/4178506>).

- Wilder, Chris, "Some properties of ellipsis in coordination", in *Studies in Universal Grammar and Typological Variation*, Artemis Alexiadou & T. Alan Hall (ed.), Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 59–107, 1997. Also published as Wilder, Chris, "Some properties of ellipsis in coordination", *Geneva Generative Papers* 2(2), 23–61, 1994.
- Zimmerman, Michael, "Null subjects, expletives and the status of medieval French", in *Null Subjects in Generative Grammar*, Federica Cognola & Jan Casalicchio (ed.), Oxford, Oxford U.P., 70–93, 2017.
- Zribi-Hertz, Anne, "La syntaxe des clitiques nominatifs en français standard et en français avancé", *Travaux de Linguistique et de Philologie* 32, 131–147, 1994.

L'ellipse dans les comparatives : le cas du *gapping* en roumain

Gabriela Bîlbîie

Universitatea din București
& Laboratoire de linguistique formelle, Paris
gabriela.bilbiie@lls.unibuc.ro

Résumé • Un contexte syntaxique particulier privilégiant l'ellipse est celui des comparatives (Lečhner 2004). Dans cet article, nous discutons du *gapping*, qui est généralement considéré comme une ellipse typique de la coordination (Bîlbîie 2017), mais qui peut apparaître aussi dans les constructions comparatives. Nous montrons que les contraintes du *gapping* dans les comparatives sont moins strictes que ce qui est généralement observé dans la coordination. Nous montrons que le mécanisme de reconstruction syntaxique, couramment admis dans les grammaires génératives, ne rend pas compte des faits empiriques observés dans les structures comparatives. Nous proposons une analyse unitaire du *gapping* dans la coordination et les comparatives en termes de fragments (Ginzburg & Sag 2000), sans postuler d'ellipse syntaxique.

Introduction

Le phénomène de l'ellipse a été le plus étudié dans le domaine de la coordination, car on considère que le contexte syntaxique privilégié des constructions elliptiques (voire le seul possible pour certaines d'entre elles) est la coordination. Un exemple classique est

le *gapping* (Ross 1967), illustré en [1a], qui désigne toute phrase elliptique à laquelle manque au moins la tête verbale (le matériel manquant étant récupéré à partir d'un antécédent dans la phrase complète appelée source) et qui contient au moins deux éléments résiduels (dont un est généralement le sujet), mis en correspondance avec des corrélats dans la phrase source. Le *gapping* est considéré comme étant restreint à la coordination (Jačkendoff 1971, Koutsoudas 1971, Hankamer 1979, etc.), la phrase elliptique ne pouvant pas être enchâssée dans une phrase source racine [1b].

[1a] Robert played piano *and* John violin.

[1b] *Robert played piano {*whenever / because*} John violin.

Bien que le *gapping* soit généralement agrammatical dans la subordination et qu'il apparaisse typiquement dans la coordination, il est disponible dans les structures comparatives [2].

[2a] Robert speaks French better *than* John Italian.

[2b] Robert ate more apples *than* John bananas.

Le but majeur de cet article est d'expliquer cette affinité pour l'ellipse qu'ont en commun les structures comparatives et les structures coordonnées, malgré les différences qu'on observe, et de montrer qu'une analyse unitaire du *gapping* peut être proposée pour rendre compte de sa présence à la fois dans la coordination et les comparatives. La discussion porte sur les données du roumain en particulier, car d'une part, cela permet de combler une lacune dans la description des comparatives elliptiques en roumain, et d'autre part, le roumain permet de confronter les hypothèses avancées dans la littérature à certaines particularités typologiques (pro-drop, marquage casuel, etc.).

Problèmes posés par l'ellipse dans les comparatives

Avant de discuter en détail le *gapping*, nous voulons présenter brièvement deux aspects syntaxiques qui sont problématiques pour l'étude de l'ellipse dans les comparatives.

Analyse elliptique ou non ?

Une première difficulté concerne leur analyse syntaxique. Si pour une structure comparative à deux éléments résiduels **[3a]**, le statut propositionnel est assez clair, le statut syntaxique d'une structure comparative à un seul élément résiduel **[3b]** est moins évident. Deux approches en compétition sont proposées dans la littérature.

[3a] Robert speaks French better *than* John Italian.

[3b] Robert speaks French better *than* John.

Une première solution est l'approche directe (*Direct Analysis*), qui postule l'existence de comparatives générées directement, sans ellipse (Hankamer 1973, Pinkham 1982, Napoli 1983, Hendriks 1995, etc.). Par conséquent, une structure comparative comme *than John* en **[3b]** n'est pas une phrase elliptique, le syntagme comparatif étant sous-phrasique (un syntagme nominal *John* sélectionné par le marqueur *than*).

Une deuxième solution est l'approche réductionniste (*Reduction Analysis*), qui analyse toute structure comparative comme une phrase elliptique (*Comparative Ellipsis*, cf. Bresnan 1975), dérivée d'une phrase sous-jacente et ayant une représentation syntaxique abstraite (Bresnan 1973, 1975, Lechner 2001, 2004, etc.). L'ellipse comparative est considérée comme une opération de réduction optionnelle, similaire à ce qui se passe dans la coordination avec la réduction de conjoints (p.ex. *gapping*)¹.

Dans une perspective typologique, les deux analyses semblent être justifiées. D'un côté, il y a des langues qui distinguent les comparatives sous-phrasiques des comparatives phrasiques par l'appel à des marqueurs de comparaison différents (p.ex. en grec, on a le marqueur *apo* spécialisé pour les comparatives sous-phrasiques et *ap'oti* pour les comparatives phrasiques, cf. Merchant 2009). De l'autre côté, bien que l'analyse elliptique réductionniste soit l'approche la plus largement admise,

1. On devrait distinguer l'ellipse comparative (*Comparative Ellipsis*) de l'effacement comparatif (*Comparative Deletion*), cf. Bresnan (1973, 1975), Huddleston & Pullum (2002), Lechner (2004, 2018), etc. L'effacement comparatif est vu comme une opération de réduction obligatoire de la propriété gradable dans la séquence comparative, pour rendre compte du fait qu'en anglais et dans d'autres langues la séquence comparative contient généralement un trou (*gap*) qui ne peut être rempli lexicalement.

il y a des langues qui ne présentent pas de comparative phrasique et n'admettent que des comparatives à un seul élément résiduel (p.ex. hindi-ourdu, cf. Bhatt & Takahashi 2011). Pour ce type de langues, l'approche directe semble être la seule analyse disponible. Par conséquent, le choix entre l'approche directe et l'approche réductionniste est sujet à des variations inter-linguistiques. La conclusion préliminaire serait que les deux approches doivent être disponibles, afin de rendre compte des propriétés des différentes structures comparatives à travers les langues, et même à l'intérieur d'une même langue (Lechner 2018).

Dans cet article, nous montrons que les comparatives représentent un champ très intéressant d'étude pour l'ellipse en roumain, puisque cette langue nous offre des faits empiriques nous permettant de choisir entre ces deux analyses.

Coordination ou subordination ?

Le comportement des comparatives semble être assez proche du comportement des coordinations par rapport à l'ellipse (Huddleston & Pullum 2002, Lechner 2004, Osborne 2009, etc.), comme montré ci-dessus avec le *gapping*, qui, en dehors de la coordination, ne peut apparaître que dans les comparatives. Ainsi, la difficulté posée par une comparative à *gapping* comme en [3a] ci-dessus concerne son statut par rapport à la phrase source racine. *A priori*, trois analyses sont possibles.

Une première analyse consiste à dire que les comparatives à *gapping* sont en fait des structures coordonnées. Cela permet de garder la généralisation selon laquelle le *gapping* est compatible uniquement avec les coordinations. Assimiler les comparatives à *gapping* aux occurrences typiques de *gapping* est un choix controversé, car on considère souvent que le *gapping* est compatible uniquement avec les coordonnants ; or, les marqueurs comparatifs ne sont pas habituellement inclus dans la liste des conjonctions de coordination. Dans une perspective typologique, ce n'est pas surprenant d'analyser les comparatives comme des structures coordonnées, car il y a des langues qui expriment la comparaison par l'emploi d'un coordonnant, comme, par exemple, l'emploi d'une conjonction adversative en motu, une langue de la Papouasie-Nouvelle-Guinée (cf. Bečková et al. 2009).

Une deuxième possibilité serait de garder le statut de subordonnée des comparatives (cf. Desmets 2008, qui les analyse comme des relatives sans antécédent), mais dans ce cas, on devrait mettre à jour les restrictions d'occurrence du *gapping* ; on devrait montrer que les contraintes des comparatives à *gapping* ne sont pas les mêmes que celles des coordinations à *gapping*. Une question se pose néanmoins : pourquoi seules les comparatives permettent-elles le *gapping*, et non d'autres types de subordonnées ?

Enfin, une troisième solution consiste à attribuer aux comparatives un statut intermédiaire : les comparatives partagent des propriétés à la fois avec les structures coordonnées et avec les subordonnées (Moltmann 1992, Osborne 2009, etc.), ce qui expliquerait la fréquence beaucoup plus élevée de l'ellipse dans les comparatives par rapport à d'autres types de subordonnées. Cela a amené certains à réanalyser le statut syntaxique des marqueurs comparatifs ; ainsi, Pinkham (1982) et Napoli (1983) distinguent entre un *than* coordonnant et un *than* subordonnant en anglais.

Dans cet article, nous montrons que les comparatives et les coordinations à *gapping* sont deux constructions bien distinctes, mais elles partagent une propriété essentielle, qui explique la présence du *gapping* uniquement dans ces deux types de structures.

Le *gapping* dans les comparatives

Sous-types

Le *gapping* apparaît dans les deux types majeurs de comparatives : les comparatives de quantité et les comparatives de qualité (Amsili & Desmets 2008). Les premières, appelées aussi comparatives scalaires (Huddleston & Pullum 2002), mettent en jeu une relation d'ordre (inférieur, supérieur, égalité) et sont légitimées par la présence d'un élément gradable dans la phrase racine. Les dernières, appelées aussi comparatives non scalaires, donnent lieu à une relation d'identité ou de similarité (analogie).

En roumain, le marqueur prototypique des comparatives de quantité est *decât* 'de combien' (LA *de+quantum*), spécialisé pour les comparatives d'inégalité [4a] ; le marqueur *decât* est souvent en compétition – surtout en roumain parlé – avec le marqueur *ca* 'comme' (LA *quam*), prototypique

des comparatives d'égalité [4b] et de qualité [4c]. Dans une comparative de quantité, l'expression gradable dans la phrase source est généralement accompagnée de l'adverbe de degré *mai* 'plus' dans les comparatives d'inégalité (p.ex. *mai mult* 'davantage' en [4a]) ou encore d'une expression de degré marquant l'égalité comme *la fel de* 'autant' en [4b]. Dans une comparative de qualité, la relation d'analogie peut être explicitée par la présence optionnelle d'une expression adverbiale comme *la fel* 'de même' ou *exact* 'exactement' en [4c]².

- [4a] Ion a luat la matematică mai mult {*decât / ca*} Maria la fizică.
'Ion a obtenu en maths plus que Maria en physique.'
- [4b] Ion cântă la pian la fel de bine *ca* Maria la vioară.
'Ion joue du piano tout aussi bien que Maria du violon.'
- [4c] Lui Ion îi e frică de virus (la fel / exact) *ca* Mariei de naștere.
'Ion a peur du virus (exactement) comme Maria de l'accouchement.'

Un *gapping* plus relâché ?

L'hypothèse de Lečhner (2004, 2018) est que les processus elliptiques ciblant les comparatives obéissent aux mêmes conditions que les processus elliptiques impliqués dans la coordination. On s'attend donc à ce que le *gapping* ait le même comportement dans les comparatives et les coordinations.

Pendant, une étude attentive des deux configurations nous permet d'observer que les contraintes du *gapping* dans les comparatives sont moins strictes que ce qui est généralement observé dans la coordination. Nous nous limitons ici à la présentation de quelques différences qui seront illustrées dans les comparatives (pour plus de détails sur le comportement des coordinations à *gapping*, cf. Bîlbîie 2017).

Contrairement aux coordinations à *gapping*, la séquence comparative ne doit pas partager les mêmes propriétés de temps [5a], mode [5b] ou aspect [5c] avec la phrase source racine. On observe souvent des discordances de temps ou de mode, la comparative nous permettant d'obtenir facilement l'interprétation d'un présent générique (atemporel) ou d'un conditionnel (Desmets 2008) comme en [5b]-[5c].

2. On peut aussi utiliser le marqueur *precum* 'comme', mais il est beaucoup moins utilisé que *ca*.

- [5a]** Ion se comportă cu mine acum mai frumos *decât* Maria ieri.
'Ion se comporte avec moi maintenant mieux que Maria hier.'
- [5b]** A simțit nevoia să mă încurajeze *ca* o mamă pe copilul ei.
'Elle a ressenti le besoin de m'encourager comme une mère son enfant.'
- [5c]** Oamenii încep să fugă de spitale *ca* dracu' de tămâie.
'Les gens commencent à fuir l'hôpital comme le diable l'encens.'

Un autre élément indiquant la souplesse des contraintes dans les comparatives est la directionnalité du *gapping*. Si la coordination ne permet que l'analepse (la phrase source précédant la séquence elliptique), le *gapping* dans les comparatives peut présenter les deux directions : analepse **[6a]** et catalepse **[6b]**, la comparative pouvant précéder la phrase source si elle a une prosodie incidente. La séquence comparative peut même être insérée parmi les constituants de la phrase source racine **[6c]**.

- [6a]** Ion s-a băgat în discuție [*ca* musca în lapte].
'Ion s'est mêlé à la conversation comme une mouche dans le lait.'
- [6b]** [Exact *ca* o muscă în lapte], Ion s-a băgat în discuție pe nepusă masă.
'Tout comme une mouche dans le lait, Ion s'est mêlé à la conversation d'une manière intempestive.'
- [6c]** Ion s-a băgat [*ca* musca în lapte] într-o discuție care nu-l privea.
'Ion s'est mêlé comme une mouche dans le lait à une conversation qui ne le concernait pas.'

Une différence notable en roumain entre les coordinations et les comparatives à *gapping* concerne le marquage casuel de l'élément résiduel sujet (pronominal). Si le résiduel sujet est toujours au nominatif dans une structure coordonnée, il permet une alternance nominatif / accusatif³ dans certaines comparatives **[7]**.

3. Cf. plus de détails sur cette alternance *infra*.

- [7a]** Eu sunt mai bucurosi azi *decât* {tu_{NOM} / tine_{ACC}} ieri. (Pană-Dindelegan 2013)
 ‘Je suis plus gai aujourd’hui que toi hier.’
- [7b]** El a luat la fizică mai mult *decât* {eu_{NOM} / mine_{ACC}} la mate.
 ‘Il a obtenu en physique plus que moi en maths.’

Les coordinations à *gapping* obéissent toujours à la Contrainte sur les Structures Coordinées (Ross 1967), l’extraction d’un constituant hors d’un terme conjoint étant interdite à moins d’opérer simultanément hors de chacun des conjoints. En revanche, dans les comparatives à *gapping*, on observe que l’extraction asymétrique est possible **[8]** : on peut extraire un constituant de la phrase racine sans extraire le correspondant de la séquence comparative.

- [8a]** Uite un scriitor ale cărui romane _ se vând în pandemie *ca* pâinea caldă dimineața.
 ‘Voici un auteur dont les romans _ se vendent comme le pain chaud le matin.’
- [8b]** Aceașta este femeia de care Ion fuge _ *ca* dracu’ de tămâie.
 ‘C’est la femme que Ion fuit _ comme le diable l’encens.’

Si dans une coordination à *gapping* les résiduels ont typiquement des corrélats explicites, les comparatives à *gapping* peuvent naturellement comporter des résiduels dont les corrélats ne sont pas réalisés lexicalement (p.ex. pro-drop en **[9a]**) ou bien réalisés sous une forme faible (p.ex. clitique pronominal en **[9b]**-**[9c]**).

- [9a]** De azi-dimineață aștept *ca* un câine în ploaie.
 ‘Depuis ce matin (j’)attends comme un chien sous la pluie.’
- [9b]** Ii vorbea dulce *ca* o mamă pruncului ei.
 ‘(Elle) lui parlait gentiment comme une mère à son bébé.’
- [9c]** O iubesc mai mult *decât* ea pe mine.
 ‘(Je) l’aime plus qu’elle moi.’

Une autre différence entre les deux constructions concerne la portée de certains opérateurs sémantiques. Si dans les coordinations à *gapping* des opérateurs, tels que les modaux ou la négation, présents dans la phrase source s’interprètent aussi dans la séquence elliptique,

ces opérateurs ne sont pas interprétés dans la séquence comparative. Ainsi, la séquence comparative est positive quelle que soit la polarité de la phrase source [10a] ; de même en [10b], on ne reconstruit pas le modal *a vrea* 'vouloir' dans la comparative, mais plutôt le verbe enclâssé *a merge* 'aller'.

[10a] Ion nu o iubește pe Maria *ca* ea pe el. / Ion o iubește pe Maria *ca* ea pe el.
'Ion n'aime pas Maria autant qu'elle lui.' / 'Ion aime Maria autant qu'elle lui.'

[10b] Ion vrea să meargă la schi mai des *decât* Maria la mare.
'Ion veut aller au ski plus souvent que Maria à la mer.'

Au niveau sémantique, les coordinations à *gapping* mettent en jeu un parallélisme sémantique fort, c'est-à-dire qu'il doit y avoir au moins deux contrastes sémantiques entre les résiduels et les corrélats, donc deux paires contrastives, exploitant chacune un ensemble d'alternatives qui fournit les éléments qui vont être mis en contraste (Kuno 1976). La contrainte de parallélisme sémantique et contraste est moins stricte dans les comparatives. Les éléments d'une paire contrastive peuvent appartenir à des domaines assez éloignés, par exemple la paire contrastive <*corpul, un câine*> en [11a], ou encore le sujet non réalisé (pro-drop) *noi* 'nous' qui est le corrélat du résiduel *nuca* 'la noix' en [11b]. Par ailleurs, les comparatives à *gapping* présentent beaucoup de constructions à parangon (Milner 1973) dans lesquelles l'étalon de comparaison devient un prototype ; elles ont souvent un caractère figé, prenant la forme d'une expression idiomatique comme en [5c], [6] ou [11b].

[11a] Corpul trebuie dresat, trebuie să asculte *ca* un câine de stăpân.
'Le corps doit être dressé, il doit obéir comme un chien à son maître.'

[11b] Ne-am potrivit acolo *ca* nuca-n perete.
'(Nous) sommes tombés là-bas comme la noix dans le mur.'

De plus, ce qui différencie les coordinations des comparatives à *gapping* est la possibilité pour une structure comparative d'être contenue dans son antécédent (*Antecedent Contained Ellipsis*), comme illustré en [12], où la comparative est un valent du verbe copule *a fi* 'être'.

[12] Pentru omenire, zâmbetele sunt [ca soarele pentru flori].
 ‘Pour les humains, les sourires sont comme le soleil pour les fleurs.’

Enfin, un dernier aspect qui mérite d’être évoqué concerne la stratégie dite du *gapping* obligatoire (*Obligatory gapping Strategy*, cf. Reglero 2006), qui caractérise une bonne partie des comparatives. Si dans les coordinations le *gapping* est plutôt optionnel, dans les comparatives il est souvent la seule option disponible, la version avec reconstruction du verbe étant soit impossible, soit marginale. Ainsi, en roumain, dans toutes les comparatives à deux résiduels introduites par le marqueur *ca*, le *gapping* est obligatoire **[13a]**. Si dans les comparatives introduites par le marqueur *decât* une reconstruction du matériel manquant est possible, le verbe doit apparaître avant le sujet, et même dans ces situations, on a une préférence pour la construction à *gapping* **[13b]**. Par ailleurs, le fait que le sujet doit être postverbal est un argument assez fort pour le statut de subordonnée de la comparative (Pană-Dindelegan 2013).

[13a] Ion se comportă cu Maria la fel ca (*se comportă) fratele lui (*se comportă) cu Ana.

‘Ion se comporte avec Maria comme son frère (se comporte) avec Ana.’

[13b] Maria a citit mai multe cărți decât (? a citit) Ion (*a citit) ziare.

‘Maria a lu plus de livres que Jean (n’a lu) de journaux.’

Toutes les différences discutées dans cette section montrent donc que le *gapping* dans les comparatives est beaucoup plus relâché que dans la coordination, et cela est dû au type différent de construction (subordination, dans le cas des comparatives vs coordination). On conclut en disant que le *gapping* n’est donc pas restreint à la coordination, il apparaît aussi dans les comparatives, où il est beaucoup plus souple. L’hypothèse de Lechner (2004) selon laquelle le *gapping* a exactement le même comportement dans les deux constructions ne peut donc pas être maintenue. Le *gapping* apparaît dans deux constructions syntaxiquement différentes, chacune ajoutant ses contraintes spécifiques.

Par conséquent, on ne peut pas considérer les comparatives (ou une partie d’entre elles) comme étant coordonnées. En plus de tous les arguments présentés ci-dessus, on doit mentionner que le test de la coordination invoqué par Osborne (2009) pour identifier les emplois coordonnants des comparatives ne s’applique qu’à une toute petite partie

des comparatives à *gapping* : si en [14a] on peut facilement remplacer le comparatif *ca* par une conjonction de coordination comme *iar*, il n'y a pas de structure de coordination équivalente à la séquence comparative donnée en [14b], aucune conjonction de coordination n'étant acceptable [14c].

[14a] Lui Ion îi e frică de virus {*ca* / *iar*} Mariei de naștere.

'Ion a peur du virus {comme / et} Maria de l'accouchement.'

[14b] Ion e mai bucuroși azi decât Maria ieri.

'Ion est plus gai aujourd'hui que Maria hier.'

[14c] *Ion e bucuroși azi, {*iar* / *și*} Maria ieri.

'Ion est gai aujourd'hui et Maria hier.'

Point commun avec les coordinations

On a vu que les comparatives à *gapping* doivent être distinguées des coordinations à *gapping* (subordination vs coordination). La question que l'on se pose est comment expliquer l'affinité des comparatives pour ce type spécial d'ellipse, qui apparaît typiquement dans la coordination et qui est exclu dans les subordinées ordinaires. Dans cette section, nous insistons sur l'élément essentiel que les comparatives et les coordinations ont en commun et qui peut expliquer l'affinité du *gapping* pour ces deux constructions.

Malgré la distribution plus souple du *gapping* dans les comparatives, le dénominateur commun des deux constructions est la notion de parallélisme. Plusieurs travaux montrent que le parallélisme est une caractéristique constructionnelle générale, s'appliquant tant aux comparatives qu'aux coordinations (Carlson 2001, Amsili & Desmets 2008, Mouret & Desmets 2008). En particulier, les comparatives et les coordinations présentent des contraintes de parallélisme syntaxique, sémantique et discursif.

Au niveau syntaxique, les deux constructions impliquent généralement des constituants similaires syntaxiquement (Huddleston & Pullum 2002). Une coordination à *gapping*, tout comme une comparative à *gapping*, présente dans la plupart des cas un parallélisme structural entre la séquence elliptique et la phrase source, en ce qui concerne les propriétés morpho-syntaxiques des éléments résiduels (marquage casuel, marquage prépositionnel, fonction syntaxique, etc.), comme illustré en [15] : la première paire contrastive <lui Ion, Mariei>

a le même marquage casuel (datif), la deuxième paire contrastive <de virus, de naștere> a le même marquage prépositionnel (de accusatif).

[15] Lui Ion îi e frică de virus {ca / iar} Mariei de naștere.
 ‘Ton a peur du virus {comme / et} Maria de l’accouchement.’

Au niveau sémantique, le parallélisme impose que les éléments comparés dans une structure comparative aient le même type sémantique ou du moins des types compatibles (Desmets 2008), par exemple deux entités, deux propriétés, deux événements, etc., tout comme les éléments d’une paire contrastive dans une coordination à *gapping*. De plus, comme observé par Levin (1986), une structure comparative pose le contraste de manière très claire ; de même, dans les coordinations à *gapping*, chaque résiduel est mis en correspondance avec un corrélat par une relation de contraste (c’est-à-dire à la fois ressemblance et dissemblance à l’intérieur de chaque paire contrastive, cf. Umbach 2005).

Enfin, au niveau discursif, le *gapping* est compatible uniquement avec des relations discursives symétriques (Kehler 2002). Or, dans les deux types de constructions à *gapping*, les événements des unités coordonnées / comparées sont indépendants l’un par rapport à l’autre, ce qui n’est pas le cas des subordonnées ordinaires, dont les événements sont dans une relation hiérarchique, de dépendance, par rapport à l’événement de la phrase racine (p.ex. cause-effet, concession, condition).

On observe donc que les comparatives, contrairement à d’autres types de subordonnées, sont construites sur un schéma de parallélisme. Les autres subordonnées (temporelles, causales, conditionnelles, concessives, etc.) ne se caractérisent pas comme des structures à parallélisme, ce qui explique l’incompatibilité avec le *gapping*.

On prédit donc que toute construction qui possède intrinsèquement une structure à parallélisme est *a priori* compatible avec le *gapping*. En effet, Izutsu (2008 : 654) et Bilbîie (2017 : 99) donnent des exemples naturels de *gapping* dans des subordonnées oppositives introduites par *whereas* ou *while* en anglais ou encore *tandis que*, *alors que* en français et *în timp ce* ‘alors que’ en roumain. Contrairement aux subordonnants conditionnels, concessifs, etc., ces introducteurs oppositifs entretiennent une relation de parallélisme.

Vers une analyse syntaxique fragmentaire

Arguments contre une reconstruction syntaxique

L'analyse généralement postulée pour rendre compte des comparatives à *gapping* est l'approche réductionniste (cf. l'étiquette 'comparatives partiellement réduites' de Lechner 2004), similaire à la réduction de conjoints dans la coordination (Ross 1967). La séquence comparative serait donc une phrase elliptique en surface, qui a une représentation syntaxique abstraite 'silencieuse' avec reconstruction du matériel manquant.

Dans ce qui suit, nous montrons que le mécanisme de reconstruction syntaxique, couramment admis dans les grammaires génératives, ne rend pas compte des faits empiriques observés dans les structures comparatives. Pour des raisons d'espace, nous en présentons ici seulement quelques-uns (pour une analyse détaillée des arguments contre la reconstruction syntaxique dans les coordinations à *gapping*, cf. Bîlbîie 2017).

Selon le principe de récupérabilité de l'ellipse (Chomsky 1964), on devrait pouvoir reconstruire in situ toute forme linguistique non réalisée phonologiquement. Or, dans les comparatives à *gapping*, il y a beaucoup de cas où l'on ne peut pas reconstruire une forme verbale, quelle qu'elle soit. En particulier, toutes les comparatives introduites par le marqueur *ca* ne peuvent jamais introduire une phrase finie en roumain [16]. Dans tous ces contextes, le *gapping* est la seule option disponible.

[16] Ion se comportă cu Maria la fel *ca* (*se comportă) fratele lui (*se comportă) cu Ana.

'Ion se comporte avec Maria comme son frère (se comporte) avec Ana.'

Un autre argument très fort contre une reconstruction syntaxique est donné par le marquage casuel du résiduel sujet ayant une forme pronominale. Comme signalé dans plusieurs travaux sur l'anglais (Hankamer 1973, Napoli 1983, Huddleston & Pullum 2002, etc.), le sujet pronominal résiduel d'une comparative peut prendre une forme d'accusatif, qui est incompatible avec la reconstruction du matériel manquant [17].

[17] Ann is taller *than* me (*am).

Van Peteghem (2009) considère qu'en roumain le marquage casuel du sujet pronominal varie en fonction du nombre des résiduels dans la comparative : ainsi, le sujet pronominal d'une comparative à un seul élément résiduel reçoit toujours le cas accusatif⁴ [18a], alors que le sujet pronominal d'une comparative à *gapping* reçoit obligatoirement le nominatif [18b]. Cependant, dans la grammaire de référence de Pană-Dindelegan (2013), on trouve des exemples de comparatives à *gapping* introduites par *decât* où le sujet pronominal peut avoir les deux marquages casuels [18c] : soit le nominatif (cf. *derived-case comparatives*), soit l'accusatif (cf. *fixed-case comparatives*), ce dernier cas de figure étant le résultat d'un processus de grammaticalisation. Ce qui est problématique pour une approche en termes de reconstruction syntaxique est justement le marquage accusatif du sujet pronominal, qui ne permet pas la reconstruction du verbe manquant [19].

[18a]	Ea lucrează mai mult { <i>ca</i> / <i>decât</i> } tine _{ACC} . 'Elle travaille plus que toi.'
[18b]	Ea lucrează mai mult acasă decât {tu _{NOM} / *tine _{ACC} } la serviciu. (Van Peteghem 2009) 'Elle travaille plus à la maison que toi au travail.'
[18c]	Eu sunt mai bucuroși azi decât {tu _{NOM} / tine _{ACC} } ieri. (Pană-Dindelegan 2013) 'Je suis plus gai aujourd'hui que toi hier.'
[19a]	Eu sunt mai bucuroși azi decât (*ai fost) tine _{ACC} (*ai fost) ieri. 'Je suis plus gai aujourd'hui que toi (tu as été) hier.'
[19b]	El vorbește despre reguli mai mult decât (*vorbeșem) mine _{ACC} (*vorbeșem) despre excepții. (adapté d'après Pană-Dindelegan 2013 : 510) 'Il avait parlé des règles plus que moi (j'avais parlé) des exceptions.'

Si pour les comparatives en *decât* on a souvent une alternance nominatif / accusatif [18c], en revanche pour les comparatives en *ca*,

4. On admet que c'est le marqueur qui assigne le cas accusatif au résiduel sujet, se comportant donc comme une préposition (Van Peteghem 2009, Pană-Dindelegan 2013, etc.). Dans cet article, nous utilisons l'étiquette neutre de marqueur pour les deux introducteurs *ca* et *decât*, sans nous prononcer sur leur statut catégoriel. Selon Guțu-Romalo (2005), ces marqueurs devraient être analysés comme des prépositions, quand ils assignent l'accusatif au sujet pronominal, mais comme des adverbes, quand le résiduel a la même marque que son corrélat dans la phrase source.

uniquement le marquage accusatif semble disponible [20a], et comme mentionné ci-dessus en [16], le marqueur *ca* n'introduit jamais de phrase finie (verbale), cf. [20b]. Le marquage accusatif du sujet imposé par le marqueur *ca* n'est pas étonnant, si cet introducteur est spécialisé pour les comparatives non finies (cf. aussi Pančeva 2006).

[20a] Azi sunt la fel de bucuros *ca* {**tu*_{NOM} / *tine*_{ACC}} ieri. (Pană-Dindelegan 2013)

'Aujourd'hui je suis tout aussi gai que toi hier.'

[20b] *Azi sunt la fel de bucuros *ca* erai *tu*_{NOM} ieri.

'Aujourd'hui je suis tout aussi gai que tu ne l'étais hier.'

Concernant l'alternance nominatif / accusatif du sujet pronominal dans les comparatives à *gapping*, un regard plus attentif aux données nous permet de lancer une hypothèse liée au trait \pm animé, qui fera l'objet d'un futur travail expérimental, afin de déceler plus précisément les facteurs qui gèrent cette alternance. Un exemple comme [21] testé auprès de plusieurs locuteurs natifs nous permet d'observer qu'*a priori* il y a une préférence pour le marquage accusatif du sujet quand il n'est pas suivi d'un autre constituant animé [21a]. En revanche, quand les deux résiduels sont animés, il semble que la seule option naturelle est le marquage nominatif du sujet [21b]. Quoiqu'il en soit, cette alternance de marquage du sujet pronominal ne pose pas de problèmes d'ambiguïté⁵.

[21a] Ana iubește geografia mai mult *decât* {*tine*_{ACC} / *tu*_{NOM}} iștoria.

'Ana aime la géographie plus que toi l'histoire.'

[21b] Ana îl iubește pe Ion mai mult *decât*

Ana le_{ACC} aime sur_{MDO} Ion davantage que

{*tu*_{NOM} / ?? *tine*_{ACC}} pe Dan.

toi sur_{MDO} Dan

'Ana aime Ion plus que toi Dan.'

Les arguments discutés dans cette section vont à l'encontre de l'approche structurale réductionniste (en termes de reconstruction

5. Si le premier élément résiduel était un complément d'objet direct, il devrait recevoir le marquage différentiel de l'objet (MDO) (p.ex. *pe tine*).

syntaxique) pour les comparatives du roumain et plaident plutôt pour une approche non structurale en termes de fragments (Desmets 2008).

Une approche en termes de fragments

Nous voulons reprendre les quatre critères avancés par Van Peteghem (2009) pour justifier le statut de subordonnée elliptique des comparatives en *que* en français, et les discuter à la lumière des arguments empiriques présentés ci-dessus pour le roumain.

Selon le premier critère, une comparative elliptique peut se présenter sous forme phrasique. Nous avons argumenté contre cette hypothèse. Une bonne partie des comparatives à *gapping* ne dispose pas de contrepartie phrasique (cf. impossibilité en roumain d'avoir la tête verbale après les comparatives en *ca* ou bien après les comparatives en *decât* dont le sujet résiduel est à l'accusatif), et même quand elles en ont une, la version elliptique est toujours préférée.

Selon le deuxième critère, une comparative elliptique peut contenir « deux constituants à fonction syntaxique différente qui ne peuvent pas former un seul constituant, ce qui montre qu'un constituant a été ellipsé » (Van Peteghem 2009 : 100). C'est ici qu'intervient un remaniement crucial. Nous suivons la perspective de Ginzburg & Sag (2000), qui argumentent pour l'existence d'une catégorie *fragment* dans la grammaire, permettant justement de rendre compte de toutes les séquences 'fragmentaires' (sans tête verbale) dans le dialogue (p.ex. questions et réponses courtes) ou ailleurs (p.ex. les énoncés elliptiques dans la coordination). Dans le cas qui nous intéresse ici, la catégorie de fragment nous permet justement d'analyser comme un constituant spécial cette séquence composée de deux éléments résiduels qui n'entretiennent pas de relation fonctionnelle. À l'instar de Ginzburg & Sag (2000), le fragment est défini comme une unité syntaxique dont le contenu sémantique n'est pas déductible de la forme prise en isolation et dépend de l'interprétation d'un antécédent dans le contexte. Le contenu sémantique du fragment dépend de trois éléments : (i) le type de fragment (en l'occurrence, une comparative fragmentaire, introduite par un marqueur spécifique), (ii) le contenu littéral des constituants du fragment (c'est-à-dire le contenu des deux éléments résiduels), et (iii) les informations contextuelles (fournies par la phrase source). Concernant les deux types de constructions discutées dans cet article, l'analyse en termes de fragments

a été déjà proposée par Desmets (2008) et Amsili & Desmets (2008) pour les comparatives du français, et par Abeillé *et al.* (2014) et Bîlbîie (2017) pour les coordinations à *gapping* dans les langues romanes. Tout comme la séquence coordonnée à *gapping*, une comparative à *gapping* est un syntagme fragmentaire (sans verbe), ayant tout de même un contenu propositionnel similaire à celui de la phrase source. Ce syntagme fragmentaire n'a donc pas de catégorie prédicative présente dans la représentation syntaxique.

Selon le troisième critère discuté par Van Peteghem (2009), les comparatives à un seul élément résiduel peuvent recevoir une analyse elliptique, cf. la possibilité de reconstruire syntaxiquement une phrase complète. Dans cet article, nous avons analysé uniquement les comparatives à deux éléments résiduels (*gapping*), mais les arguments que nous avons invoqués contre la reconstruction syntaxique dans les comparatives à *gapping* s'appliquent aussi aux comparatives à un seul élément résiduel. Pour ces cas aussi, nous ne postulons pas de reconstruction syntaxique.

Enfin, selon le quatrième critère, l'élément résiduel dans une comparative elliptique présente les marques (casuelles, prépositionnelles) qu'il aurait si le verbe ellipsé était présent. La présence de ces effets de connectivité (*connectivity effects*, cf. Merchant 2004) est souvent invoquée dans les approches structurales comme un argument très fort pour la présence d'une structure syntaxique sur le site de l'ellipse. Néanmoins, nous avons observé que ces effets ne sont pas toujours présents ; ainsi, le résiduel sujet pronominal en roumain peut recevoir non seulement le cas nominatif, mais aussi le cas accusatif, ce qui est incompatible avec les restrictions de sélection imposées par un verbe à son sujet en roumain. De plus, quand ces effets de connectivité sont présents (p.ex. même marque casuelle, même préposition, même marquage différentiel de l'objet, etc.), on peut les expliquer sans faire appel au mécanisme de reconstruction syntaxique du matériel manquant. Une explication est donnée par Nykiel & Kim (à paraître), qui admettent une légitimation non locale (à l'extérieur du fragment) du marquage casuel en faisant appel au mécanisme de récupération à base d'indices (*cue-based retrieval*, cf. Parker *et al.* 2017), invoqué dans le *parsing* des phrases : les marques casuelles (tout comme d'autres types de marques morpho-syntaxiques) servent d'indices dans la résolution du fragment, permettant de retrouver facilement tant l'antécédent que les corrélats. Cela est en accord avec l'hypothèse de

parallélisme de Frazier *et al.* (1984), confirmée par les travaux expérimentaux de Carlson (2001 : 254) :

The more similar a [phrase] is to some element in a preceding clause, and the more likely a particular connective is to express a Resemblance relation, the more sure a processor can be that the syntactic choices made in the first clause can be made again in the second.

Ainsi, les similarités entre les résiduels et les corrélats facilitent le traitement d'une séquence elliptique.

La reconstruction du matériel manquant n'est donc pas syntaxique, mais plutôt sémantique, étant accompagnée des contraintes de parallélisme qui s'établissent entre la séquence fragmentaire et la phrase source, en particulier des contraintes d'appariement entre les résiduels et les corrélats, garantissant ainsi la bonne interprétation du syntagme fragmentaire.

Faute d'espace, nous ne pouvons pas aller dans les détails de l'analyse proposée. Donner une analyse détaillée des comparatives à *gapping*, qui explicite les contraintes propres à la construction des comparatives par rapport aux coordinations à *gapping*, fera l'objet d'un travail ultérieur.

Références bibliographiques

- Abeillé, Anne *et al.*, « A Romance Perspective on gapping Constructions », in *Romance Perspectives on Construction Grammar*, Hans Boas & Francisco González-García (dir.), Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 227-267, 2014.
- Amsili, Pascal & Desmets, Marianne, « French Comparative Ellipsis », présentation, *International Conference on Elliptical Constructions*, Paris, 2008.
- Bečková, Sigrid *et al.*, « Crosslinguistic Variation in Comparison Constructions », *Linguistic Variation Yearbook* 9, 1-66, 2009.
- Bhatt, Rajesh & Shoiichi Takahashi, « Reduced and Unreduced Phrasal Comparatives », *Natural Language & Linguistic Theory* 29, 581-620, 2011 ([doi:10.1007/s11049-011-9137-1](https://doi.org/10.1007/s11049-011-9137-1)).
- Bîlbîie, Gabriela, *Grammaire des constructions elliptiques : Une étude comparative des phrases sans verbe en roumain et en français*, Berlin, Language Science Press, 2017.

- Bresnan, Joan, « Syntax of the Comparative Clause Construction in English », *Linguistic Inquiry* 4(3), 275-343, 1973 (<https://www.jstor.org/stable/4177775>).
- — —, « Comparative Deletion and Constraints on Transformations », *Linguistic Analysis* 1, 25-74, 1975.
- Carlson, Katy, *Parallelism and prosody in the processing of ellipsis sentences*, PhD Dissertation, University of Massachusetts, 2001.
- Chomsky, Noam, *Current Issues in Linguistic Theory*, La Haye, Mouton, 1964.
- Desmets, Marianne, « Ellipses dans les constructions comparatives en *comme* », *Linx* 58, 47-74, 2008 ([doi:10.4000/linx.328](https://doi.org/10.4000/linx.328)).
- Frazier, Lyn *et al.*, « Parallel structure: a source of facilitation in sentence comprehension », *Memory & Cognition* 12, 421-430, 1984 ([doi:10.3758/BF03198303](https://doi.org/10.3758/BF03198303)).
- Ginzburg, Jonathan & Sag, Ivan A., *Interrogative investigations: the form, meaning and use of English interrogatives*, Stanford, CSLI, 2000.
- Guțu-Romalo, Valeria (dir.), *Gramatica limbii române*, București, Editura Academiei Române, 2005.
- Hankamer, Jorge, « Why there are two *than's* in English », in *Papers from the Ninth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, Claudia Corum *et al.* (dir.), Chicago, Chicago Linguistic Society, 179-191, 1973.
- — —, *Deletion in Coordinate Structures*, New York, Garland, 1979.
- Hendriks, Petra, *Comparatives and Categorical Grammar*, PhD Dissertation, Rijksuniversiteit Groningen, 1995.
- Huddleston, Rodney & Pullum, Geoffrey K. (dir.), *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge U.P., 2002.
- Izutsu, Mitsuko Narita, « Contrast, concessive, and corrective: toward a comprehensive study of opposition relations », *Journal of Pragmatics* 40(4), 646-675, 2008 ([doi:10.1016/j.pragma.2007.07.001](https://doi.org/10.1016/j.pragma.2007.07.001)).
- Jačkendoff, Ray, « Gapping and Related Rules », *Linguistic Inquiry* 2(1), 21-35, 1971 (<https://www.jstor.org/stable/4177607>).
- Kehler, Andrew, *Coherence, Reference and the Theory of Grammar*, Stanford, CSLI, 2002.
- Koutsoudas, Andreas, « Gapping, conjunction reduction, and coordinate deletion », *Foundations of Language* 7, 337-386, 1971 (<https://www.jstor.org/stable/25000538>).
- Kuno, Susumu, « Gapping: A Functional Analysis », *Linguistic Inquiry* 7(2), 300-318, 1976 (<https://www.jstor.org/stable/4177923>).
- Lečhner, Winfried, « Reduced and phrasal comparatives », *Natural Language and Linguistic Theory* 19, 683-735, 2001 ([doi:10.1023/A:1013378908052](https://doi.org/10.1023/A:1013378908052)).

- , *Ellipsis in Comparatives*, New York, Mouton de Gruyter, 2004.
- , « Comparative Deletion », in *The Oxford Handbook of Ellipsis*, Jeroen van Craenenbroeck & Tanja Temmerman (dir.), Oxford U.P., chap. 25, 624-656, 2018.
- Levin, Nancy, *Main-verb ellipsis in spoken English*, New York, Garland, 1986.
- Merçant, Jason, « Fragments and ellipsis », *Linguistics and Philosophy* 27(6), 661-738, 2004 ([doi:10.1007/s10988-005-7378-3](https://doi.org/10.1007/s10988-005-7378-3)).
- , « Phrasal and Clausal Comparatives in Greek and the Abstractness of Syntax », *Journal of Greek Linguistics* 9, 134-164, 2009 ([doi:10.1163/156658409X12500896406005](https://doi.org/10.1163/156658409X12500896406005)).
- Milner, Jean-Claude, *Arguments linguistiques*, Paris / Tours, Mame, 1973.
- Moltmann, Friederike, *Coordination and Comparatives*, PhD Dissertation, MIT, 1992.
- Mouret, François & Desmets, Marianne, « Analogie et coordination en *comme* », *Linx* 58, 75-96, 2008 ([doi:10.4000/linx.329](https://doi.org/10.4000/linx.329)).
- Napoli, Donna-Jo, « Comparative Ellipsis: A Phrase Structure Analysis », *Linguistic Inquiry* 14(4), 675-694, 1983 (<https://www.jstor.org/stable/4178354>).
- Nykiel, Joanna & Kim, Jong-Bok, « Case-matching effects under clausal ellipsis and the cue-based theory of sentence processing », *Journal of Linguistics*, à paraître.
- Osborne, Timothy, « Comparative coordination vs comparative subordination », *Natural Language & Linguistic Theory* 27(2), 427-454, 2009 (<https://www.jstor.org/stable/40270322>).
- Pană-Dindelegan, Gabriela (dir.), *The Grammar of Romanian*, Oxford U.P., 2013.
- Pančeva, Roumyana, « Phrasal and clausal comparatives in Slavic », *Formal Approaches to Slavic Linguistics* 14, *The Princeton Meeting*, 236-257, 2006.
- Parker, Dan et al., « The cue-based retrieval theory of sentence comprehension: New findings and new challenges », in *Language processing and Disorders*, Linda Escobar et al. (dir.), Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 121-144, 2017.
- Pinkham, Jessie, *The Formation of Comparative Clauses in French and English*, Bloomington, Indiana University Linguistics Club, 1982.
- Reglero, Lara, « Spanish Subcomparatives: The Obligatory gapping Strategy », in *Selected Proceedings of the 9th Hispanic Linguistics Symposium*, Nuria Sagarra & Almeida Jacqueline Toribio (dir.), Somerville, MA, Cascadia Proceedings Project, 67-78, 2006.
- Ross, John Robert, *Constraints on Variables in Syntax*, PhD Dissertation, Indiana University, 1967.

- Umbach, Carla, « Contrast and information structure: a focus-based analysis of *but* », *Linguistics* 43(1), 207-232, 2005 ([doi:10.1515/ling.2005.43.1.207](https://doi.org/10.1515/ling.2005.43.1.207)).
- Van Peteghem, Marleen, « Sur le subordonnant comparatif dans les langues romanes », *Langages* 174, 99-112, 2009 ([doi:10.3917/lang.174.0099](https://doi.org/10.3917/lang.174.0099)).

Je pense vs je le pense. Sur le rôle de la reprise pronominale dans l'opposition verbe faible / verbe fort

Une analyse de corpus

Dominique Willems

Universiteit Gent

Dominique.Willems@UGent.be

Résumé • Dans leur emploi 'faible', les verbes *penser*, *croire* et *trouver* sont caractérisés par le fait que leur *que*-phrase peut difficilement être reprise par les proformes *le* ou *ça*. Ce fait n'a toutefois jamais été vérifié systématiquement dans un ensemble important de données. C'est ce que nous proposons de faire dans la présente contribution en analysant en détail un ensemble conséquent d'exemples à reprise pronominale, tant à l'écrit qu'à l'oral. La question n'est pas sans intérêt : soit la caractéristique est en effet structurale, la syntaxe renforçant la différence sémantique entre verbe fort et verbe faible, soit la présence ou l'absence de proformes traduit une variation de genre (oral vs écrit) ou une évolution temporelle (les pronoms se présentant surtout dans les textes plus anciens). L'analyse des exemples montre cependant bien le lien entre interprétation forte des trois verbes et reprise pronominale et ce tant à l'écrit qu'à l'oral. Ceci semble confirmer la pertinence du critère et l'affaiblissement de la réaction de ces verbes dans leurs emplois faibles.

Les verbes faibles et la reprise pronominale : objet d'une controverse

Les verbes faibles : définition

Les verbes faibles¹ sont définis à la fois par leur comportement syntaxique triple (ils se construisent avec une *que*-phrase, en incise et en réponse) et par leur contenu modalisateur, décrit comme épistémique, évidentiel, ou évaluatif (cf. *e e e verbs*, Thompson 2002). Ces verbes, largement ignorés par la tradition grammaticale, n'en sont pas moins particulièrement fréquents en français parlé. Les trois représentants les plus utilisés en français sont *penser*, *croire* et *trouver*. L'exemple type serait *je crois* en [1].

[1] *je crois qu'elle y est toujours cette école elle y est toujours je crois l'école*²

Les verbes faibles se rencontrent très majoritairement à la première personne de l'indicatif présent. On les trouve également, mais plus rarement, à la deuxième personne dans les structures interrogatives.

[2] L₁ : tu es *tu penses* que tu es plus maniaque à l'oral qu'à l'écrit
L₂ : beaucoup plus à l'écrit qu'à l'oral

Une autre caractéristique importante, qui a valu à ces verbes la dénomination de « verbes à réaction faible », c'est que la *que*-P peut difficilement être reprise par les proformes *le*, *ça*, tout en conservant le sens modalisateur.

1. Pour une introduction au domaine, cf. Blanche-Benveniste & Willems (2016). Ces verbes sont aussi connus sous d'autres dénominations. Les plus usitées sont *verbes parenthétiques*, *propositions parenthétiques réduites*, *verbes à réaction faible*.
2. Sauf mention explicite, les exemples oraux proviennent de *Corpaix*, corpus de français parlé du GARS (Groupe aixois de recherches en syntaxe), compilé à l'université de Provence entre 1977 et 1999. Il contient 1 702 000 mots. Les transcriptions de *Corpaix* ont opté pour ne pas mettre de signes de ponctuation, nous laissons donc les exemples tels quels.

- [3]** (?) elle y eřt toujours *je le crois* l'école
 (?) elle y eřt toujours *je crois* a l'école

L'absence de proforme *le / ça* pourrait suggérer qu'il n'y a pas de relation forte de rection ni entre le verbe et la *que-P* ni entre l'énoncée et l'incise ou la disjoints. L'affaiblissement sémantique de ces verbes s'accompagnerait donc d'un affaiblissement syntaxique.

Approche sémantique des verbes faibles : la notion de mitigation

Il n'eřt sans doute pas inutile de rappeler les premières analyses sémantiques de ces verbes proposées par Urmson (1952) et Benveniřte (1958) :

[...] the whole point of some parenthetical verbs is to modify or to weaken the claim to truth which could be implied by a simple assertion *p*. (Urmson 1952 : 484)

'Parenthetical verbs' have not, in such a use, any descriptive sense but rather function as signals guiding the hearer to a proper appreciation of the statement in its context, social, logical or evidential. (Urmson 1952 : 495)

En disant *je souffre*, je décris mon état présent. En disant *je sens (que le temps va changer)*, je décris une impression qui m'affecte. Mais que se passera-t-il si, au lieu de dire *je sens (que le temps va changer)*, je dis : *je crois (que le temps va changer)* ? La symétrie formelle eřt complète entre *je sens* et *je crois*. L'eřt-elle pour le sens ? Puis-je considérer ce *je crois* comme une description de moi-même au même titre que *je sens* ? Eřt-ce que je me décris croyant quand je dis *je crois (que...)* ? Sûrement non. L'opération de pensée n'eřt nullement l'objet de l'énoncé ; *je crois (que...)* quivaut à une assertion mitigée. En disant *je crois (que...)*, je convertis en une énonciation subjective le fait assert impersonnellement, à savoir *le temps va changer*, qui eřt la véritable proposition. (Benveniřte 1958 / 1966 : 264)

Ce qui caractérise les verbes faibles sur le plan sémantique peut être résumé en trois points :

- i) Leur fonction est de mitiger l'assertion exprimée par la proposition qu'ils accompagnent. Sans verbe faible celle-ci est considérée comme trop forte : cf. *c'est dommage* vs *c'est dommage, je trouve*.
- ii) Leur subjectivité : la vérité de l'assertion est limitée à la personne du locuteur. C'est lui et lui seul qui prend en charge l'assertion³.
- iii) Le verbe ne véhicule pas de sens descriptif : ce n'est pas lui qui forme le centre de l'information, il ne fait que modaliser le sens de l'énoncé qu'il accompagne.

La haute fréquence de ces verbes en langue parlée permet de voir que, sans leur intervention, les assertions auraient à la fois une valeur d'affirmation beaucoup plus forte et une validation implicite⁴.

Aucun de ces verbes ne présente toutefois un comportement unique de « verbe faible ». Ils sont donc tous polysémiques, comme le montre bien l'analyse suivante de *je crois que*, proposée par Blanche-Benveniste (1989 : 62) :

Avec *je crois qu'il va pleuvoir*, le sens faible du verbe croire est associé à un emploi mitigateur ; cet énoncé « asserte prudemment » *qu'il va pleuvoir* [...]. Il s'agit par conséquent du verbe parenthétique, ou rec-teur faible.

Avec *je crois qu'il est innocent*, au contraire, le verbe croire est pris dans son sens fort (avoir la conviction, accorder sa croyance), ce qui va de pair avec un emploi descriptif : exprimer sa croyance en l'innocence d'un prévenu n'équivaut pas à mitiger l'affirmation de cette innocence. On est donc en présence du verbe fort, et non du parenthétique.

-
3. Ceci vaut pour les trois verbes pris en considération dans cet article. Pour d'autres verbes faibles, il peut s'agir d'un collectif dans le cas du *on*, dans *on dirait*, ou d'une source externe pour *il paraît*.
 4. Lorsque ces verbes portent non pas sur une proposition mais sur une dénomination ou sur une quantification, ils prennent des valeurs d'approximation (« hedgings ») : « ils vont *je crois* cinq heures par jour – seulement à l'école ».

Les verbes faibles et la reprise pronominale

Depuis l'article innovateur de Blanche-Benveniste (1989) sur les verbes à réaction faible en français, plusieurs études ont approfondi l'analyse de ces verbes, en français et dans d'autres langues⁵. Et quelques controverses sont apparues, plus particulièrement concernant l'existence en français du phénomène du *that*-deletion⁶ (Avanzi 2012) et la pertinence du critère de la non reprise pronominale pour caractériser ces verbes (Gačhet 2009, 2012, 2015). C'est ce dernier point que nous aimerions approfondir dans le présent article.

Les attestations des proformes sont, d'une façon générale, extrêmement rares. Dans le corpus oral utilisé par Blanche-Benveniste & Willems (2007)⁷, les proformes *le* et *ça* caractérisent en effet uniquement les emplois forts de ces verbes, la /croyance/ et l'/opinion forte/ ou la /conviction/ pour *croire* [4], [5] et *penser* [6], la /découverte/ pour *trouver* [7].

- [4] L2 : tu sais que dans dans dans les scaphandriers dans les scaphandres je veux dire tu as toujours un un interphone qui relie euh le bateau et le scaphandre quoi ...
L1 : *je le crois pas*
L2 : et pourtant c'est véridique hein c'est vrai
- [5] je crois qu'un homme est vraiment un nomade – *je crois vraiment ça*
- [6] le professeur d'anglais qui est venu nous faire sa – causerie – nous a affirmé que n- l'enseignement des langues et en particulier de l'anglais – était – absolument remarquable – si cette brave femme *le pensait* tant mieux
- [7] il y a toujours quelqu'un qui est capable de *les trouver* – et qui les expliquera – euh à ses partenaires

L'absence de proformes pour les emplois faibles des verbes *penser*, *croire* et *trouver* a toutefois été contestée, exemples à l'appui, par

-
5. Citons en particulier pour le français Andersen (1997), Apothéloz (2003), Blanche-Benveniste & Willems (2007), Gačhet (2012, 2015), Schneider (2007, 2015), Willems & Blanche-Benveniste (2010, 2014).
6. Par « *that*-deletion » on entend l'ellipse du complémentiseur *que*. Cette analyse, qui a été en particulier proposée pour les données anglaises (*that*-deletion), reste encore sous examen pour les données françaises.
7. Corpaix cf. note 2.

Gačhet (2012, 2015). La controverse n'est pas sans intérêt : soit la caractéristique est en effet structurelle, la syntaxe renforçant la différence sémantique, soit la présence ou l'absence de proformes traduit une variation de genre (oral vs écrit) ou une évolution temporelle (les contre-exemples proposés sont à l'exception d'un seul, que nous commenterons *infra*, tous écrits et datant du XIX^e siècle). L'analyse est toutefois délicate, l'opposition sémantique entre /opinion/ et /mitigation/ n'étant pas toujours aisée à établir.

***Je le pense, je le crois, je le trouve :* analyse détaillée des exemples**

Il nous a semblé intéressant d'approfondir l'analyse en examinant de près un nombre plus important d'exemples. L'analyse proposée repose sur un dépouillement exhaustif de tous les exemples de *je le pense*, *je le crois* et *je le trouve* dans Frantext (corpus contemporain 1980-2007)⁸ et d'une extension du corpus oral avec les bases de données CFPP2000 (*Corpus de français parlé parisien des années 2000*) et OFROM (*Corpus oral de français de Suisse romande*).

Les données orales

Dans le vaste corpus oral consulté pour l'étude de 2007, nous n'avons relevé aucun cas de reprise pronominale dans une construction faible. Gačhet (2002 : 166) mentionne toutefois un exemple intéressant, avec la proforme *ça*, extrait du *Choix de textes de français parlé* :

[8] (il avait des avions au-dessus *je pense*) (moi *je pense ça*) (hein) (mon mari n'a pas eu *ça*) (CTFP 32) (*apud* Gačhet 2012 : 170)

en ajoutant le commentaire suivant :

Si la position en incise est réservée au verbe faible, il est cependant cohérent de penser que lorsque des séquences comme *je le crois* ou *je pense ça* suivent immédiatement un *je crois* ou un *je pense* en incise,

8. La tranche temporelle choisie correspond à celle des corpus oraux pris en considération.

elles relèvent également de l'emploi faible du verbe. [...] Il serait en tout cas difficile de justifier l'idée que le verbe change de sens d'une occurrence à l'autre. (Gačhet 2012 : 169-170)

En réalité, en prenant un contexte plus large et en remplaçant l'extrait dans l'ensemble du texte, *moi je pense ça* renvoie bien au contexte suivant qui tient particulièrement à cœur à la locutrice : alors que Gérard d'Aboville⁹, qui a réalisé la traversée de l'Atlantique à la rame, a été accueilli comme un héros, le mari de la locutrice, qui a vécu toute sa vie dans des conditions pour le moins aussi inconfortables, n'a pas eu droit à ces égards. Le *moi je pense ça* exprime une opinion forte, une conviction de la locutrice. Le premier *je pense* peut être interprété de deux façons : soit en tant que verbe faible à portée rétro-active mitigeant la validité de la proposition précédente *il avait des avions au-dessus* (plus loin dans l'entrevue, la locutrice parle d'ailleurs d'un hélicoptère (cf. note 11), soit comme amorce pour le *je pense ça* qui suit¹⁰. Rien n'empêche a priori, nous semble-t-il, des interprétations différentes des deux *je pense*.

[8'] quand j'ai écouté- d'Aboville hier ou avant-hier à la télévision raconter qu'il avait vécu- il a fait il a fait un exploit hein [...] mais quand il raconte qu'il a vécu dans son petit euh bateau euh hein insubmersible il avait des avions au-dessus *je pense moi je pense ça* hein – mon mari n'a pas eu ça – et il vivait- et il a passé toute sa vie – il a vécu comme ça- dans un bateau qui faisait peut-être euh quinze seize mètres mettons dix-sept mètres madame de long hein [...] (CTFP 32 : 20-29)¹¹

L'extension du corpus par le corpus parisien et celui de Suisse romande n'a par ailleurs donné que peu de résultats : le CFPP2000 ne

-
9. En 1980 Gérard d'Aboville est le premier navigateur français à traverser l'océan Atlantique en solitaire à la rame.
 10. L'écoute répétée de l'extrait ne permet pas de trancher, dû en partie au débit rapide de la locutrice.
 11. La même idée est reprise plus loin dans l'entrevue : c'est pour ça quand j'écoute d'Aboville je dis mais il est mais il est combien de temps en arrière et il avait /l',ø/hélicoptère et tout au-dessus de lui pour [...] mais enfin quand il dit /ça, sa / son petit truc moi je ou alors moi je suis p-ou alors je capte pas ou quoi – il y a peut-être quelque chose que-quand je l'ai écouté dire ça j'ai dit mais mon pauvre gars euh très bien ta vie très bien ce que tu as fait très beau- mais mais mon mari il a vécu comme ça toute sa vie avec cinq autres bonhommes [...] (61-75)

présente qu'un seul exemple de *je le pense* (*Enfin, moi je le pense*), dans son sens fort de verbe d'opinion, aucun de *je le crois* et le seul exemple de *je le trouve* n'est pas dans une configuration faible. Pour OFROM, il y a un seul exemple de *je le crois* (*ah bon ouais je le crois assez*), également en emploi fort, et les 13 exemples de *je le trouve* sont tous en structure à *attribut de l'objet*. Les deux exemples présentant une syntaxe potentiellement faible sont accompagnés d'adverbes (*en effet, assez*) favorisant l'interprétation en tant que verbe d'opinion.

En attendant de pouvoir consulter des corpus oraux plus larges, nous pensons pouvoir confirmer l'absence d'exemples de *je le pense*, *je le crois*, *je le trouve* en interprétation faible à l'oral.

Les données écrites

Les données écrites relevées dans Frantext (corpus contemporain, 1980-2007) nous fournissent un nombre plus important d'exemples. L'analyse s'est révélée particulièrement intéressante dans la mesure où les indices interprétatifs, lexicaux et syntaxiques, sont nombreux. Ils pointent tous vers une interprétation 'forte' du verbe en tant que verbe d'opinion / de conviction pour *penser* et *croire*, verbe de découverte pour *trouver*. Faute d'indices clairs, le contenu de la proposition hôte et la comparaison avec le syntagme sans pronom peuvent toutefois orienter l'interprétation.

	<i>je le pense</i> (51 exemples)	<i>je le crois</i> (120 exemples)	<i>je le trouve</i> (93 exemples)
Emplois potentiellement faibles (en incise ou en réponse)	48	102	2 (cas spéciaux)
Opinion forte (indices lexicaux clairs)	40	79	-
Opinion forte (indices syntaxiques)	2	11	-
Opinion forte (interprétation sémantico-discursive)	5	7	-
Emplois virtuellement ambigus	1	5	-

Tableau 1 – Récapitulatif des exemples analysés dans Frantext (1980-2007)

Je le pense et je le crois

Comme ces deux verbes se comportent de façon similaire, nous les traiterons ensemble.

a) Indices lexicaux

(i) La présence de compléments adverbiaux exprimant la certitude de l'opinion **[a]**, son ancrage temporel **[b]**, son aspect répétitif **[c]**, sa portée restreinte **[d]** ou sa justification **[e]**, pointe vers une interprétation forte du verbe en tant que verbe d'opinion :

[a]	Je le pense : <i>vraiment, certainement, réellement, en effet, oui, véritablement, en tout cas ;</i> Je le crois : <i>de toutes mes forces, mal, en effet, fermement, très profondément, sans peine, certes, sur parole, en toute bonne foi, évidemment, bien, vraiment.</i>
[b]	Je le pense : <i>(encore) aujourd'hui, toujours, tout le temps, (encore) maintenant ;</i> Je le crois : <i>maintenant, cette fois, toujours, comme d'habitude.</i>
[c]	Je le pense : <i>aussi, à nouveau, encore et même de plus en plus, toujours un peu ;</i> Je le crois : <i>aussi, encore, également.</i>
[d]	Je le pense : <i>seulement à propos de (...)</i> ; <i>mais ai-je eu raison ;</i> Je le crois : <i>pour ma part.</i>
[e]	Je le pense : <i>parce que (...)</i> ; Je le crois : <i>parce que (...)</i> ; <i>puisque Boris l'affirme.</i>

En réalité, tout adverbe modifiant le verbe potentiellement faible lui donne une valeur descriptive d'opinion. C'est le cas aussi dans l'exemple suivant où un verbe faible est suivi de sa version forte, accompagné d'un adverbe :

[9]	- J'ai essayé, j'ai même passé trois fois le concours d'entrée à l'École des Chartes, mais j'ai été recalé à chaque session...
	- Vous n'étiez pas assez bon ?
	- Oh si ! enfin... rougit-il, enfin, <i>je crois... Je le crois humblement</i> , mais je... Je n'ai jamais pu passer un examen... Je suis trop angoissé... (A. Gavalda, <i>Ensemble, c'est tout</i> , 2004)

(ii) La présence de conjonctions séparant la construction de la proposition sur laquelle elle porte et lui donnant de l'autonomie :

Je le pense : *et je le pense, mais je le pense, du moins je le pense, comme je le pense, parce que je le pense ;*

Je le crois : *du moins je le crois, au moins je le crois, parce que je le crois, enfin je le crois, eh bien oui je le crois, comme je le crois, parce que je le crois, mais je le crois, et je le crois.*

(iii) L'implication d'autres personnes :

Je le pense : *je le pense et eux aussi, je le pense comme toi, je le pense comme vous ;*

Je le crois : *je le crois comme vous, je le crois et tu le crois.*

(iv) La combinaison avec d'autres verbes :

Je le pense : *je le pense, je le note ; je le pense et je le répète ; je vous le dis comme je le pense, ou en écho à un verbe fort : puisque vous le pensez, je le pense ;*

Je le crois : *je le crois, mais hier aussi je le croyais ; je l'ai cru longtemps, je le crois toujours ; Vous croyez (...) ? Oui, je le crois ; je le crois et le dis ; si je dis, c'est que je le crois ; je le crois parce que je le vois ; je le crois, je le souffre et ne prends pas le train ; je le crois, j'en suis fière ; je l'ai voulu, je le crois, voilà que je la perds.*

Dans la majorité de nos exemples, *je pense* et *je crois* sont accompagnés d'éléments adverbiaux ou autres modificateurs mettant en lumière leur sens descriptif de verbe d'opinion forte. Cette présence massive nous apprend par contrecoup combien les verbes faibles se présentent de façon dépouillée.

b) Indices syntaxiques

Sur le plan syntaxique, les indices sont plus rares, mais l'autonomie syntaxique et graphique par rapport à la proposition hôte oriente vers une interprétation forte du verbe.

- [10]** Elle rit comme une petite fille, mais elle est d'accord. Solitude chaŕte et paisible. Cela serait définitif que j'en serais heureux. *Je le crois.* (J.-L. Lagarce, *Journal 1977-1990*, 2007)
- [11]** J'aime Pilar, enfin, *je le crois...* (M. Del Caŕtillo, *La Nuit du décret*, 1981)
- [12]** [...] elle se tait, navigue sur mon écoute, et je suis sûre qu'elle regarde avec moi, j'allais dire comme moi (*je le pense*). (M. Depussé, *Les Morts ne savent rien*, 2006)

La position de l'incise (initiale, médiane ou finale) et sa portée (rétrospective ou prospective) sont également des indices révélateurs. Nous savons que les verbes en emploi faible se placent dans la majorité des cas en fin de syntagme avec une portée nécessairement rétrospective. On les trouve aussi, plus rarement, en position médiane, en particulier s'ils portent sur une partie du syntagme. Leur portée est dans ce cas le plus souvent rétrospective. Les incisives en position initiale sont extrêmement rares (Blanche-Benveniste & Willems 2007 : 237).

Dans le cas de *je le pense*, et surtout de *je le crois*, les exemples ne sont pas rares, tant en position initiale **[13]–[15]** qu'en position médiane à leur prospective **[16]–[18]**.

- [13]** Et, *je le crois*, elle ressentit les deux tragédies qui la frappèrent à quelques années d'intervalle comme un retour de la fatalité ancestrale (J. Roubaud, *La Boucle*, 1993)
- [14]** En fait, ce n'est pas un livre gratuit car, *je le crois*, il donne à la lecture un plaisir correspondant à celui que j'ai eu en l'écrivant. (G. Perec, *Entretiens et conférences II 1979-1981*, 2003)
- [15]** [...] ça a été pour moi un effort énorme, mais une aide extraordinaire pour ma vie de femme et pour mon métier, puis, *je le crois*, une chance pour mes propres enfants. (F. Dolto, *La Cause des enfants*, 1985)
- [16]** [...] les quatre mots manquants dans la phrase de sa définition diront, quand ils seront écrits, quelque chose qui sera alors, *je le pense*, si je vais jusque-là, d'une certaine évidence pour le lecteur. (J. Roubaud, *Le Grand Incendie de Londres*, 1989)
- [17]** Un bonheur conscient est, *je le crois*, chose rare. Je connais mon bonheur, je connais mon amie, je vis dans le soleil et la paix. (M. Havet, *Journal 1919-1924*, 2005)

- [18]** Le personnage a dû fasciner le jeune Rheims de la fin des années 1930. Maurice, *je le crois*, connaissait admirablement son dossier et ne le trouvait pas excellent. (F. Nourissier, *À défaut de génie*, 2000)

Ces phénomènes de position et de portée sont importants et mériteraient une étude plus détaillée (pour une première esquisse de l'analyse des portées, pour l'anglais, cf. Van Bogaert 2009).

c) Indices sémantico-discursifs

En l'absence d'indices lexicaux ou syntaxiques, l'analyse du contenu de la proposition hôte peut aussi faire pencher la balance vers une interprétation forte (opinion forte / conviction / croyance) du verbe. Certaines assertions sont présentées avec une telle force et conviction, que la fonction mitigatrice ne paraît pas à sa place et qu'on penche très nettement pour la valeur forte de croyance ou de conviction. Notons la présence, dans la proposition assertée, d'adverbes accentuant la force de l'assertion.

- [19]** Je suis donc heureux, monsieur Pierre Cot, d'avoir pu profiter de l'occasion que vous m'avez donnée de régler – une fois pour toutes, *je le pense* – ce petit malentendu. (P. Mendès-France, *Œuvres complètes*, 1986)
- [20]** – Maintenant, monsieur, il ne nous reste plus qu'une chose à faire...
– *Je le pense*, madame.
– C'est de nous rendre à la maison de M. Proth, monsieur...
– Je vous suis, madame. (J. Verne, *La Chasse au météore*, 1986)
- [21]** – Enfin, murmura-t-il, vous avez sans doute très bien fait. Comme d'habitude.
– *Je le pense*. Cependant, par prudence, j'ai engagé cette personne sous condition. Pour un mois, à l'essai. (A.-M. Garat, *Dans la main du diable*, 2006)
- [22]** Ne reviendrai-je jamais ? N'aimerai-je plus rien ? Aucun objet ne m'attache-t-il ? Mon corps m'est-il à jamais horreur ? Mon talent à jamais indifférent ? *Je le crois*. (C. Pozzi, *Journal : 1913-1934*, 1997)
- [23]** Car le souvenir, lui aussi, une fois posé, s'évanouit. Il s'évanouit, sans doute, parce que souvenir du rêve. Mais il s'évanouit aussi parce que, *je le crois*, tout souvenir raconté ou écrit s'évanouit. (J. Roubaud, *Le Grand Incendie de Londres*, 1989)

Il reste un très petit nombre d'exemples (1 pour *je le pense*, 5 pour *je le crois*) où les indices manquent et où les deux lectures (opinion forte / mitigation) restent possibles. Notons que dans 3 des exemples, la position de l'incise est médiane et partiellement prospective.

- [24] Nous aurons d'ailleurs bientôt l'occasion, *je le pense*, de reparler de cela et en attendant je vous renouvelle mes sentiments les plus amicaux. (P. Mendès-France, *Œuvres complètes 4*, 1987)
- [25] Il était dans un état de grande déchéance physique, et mentale, *je le crois*. Ce qui s'est passé ensuite est tellement incroyable... (A.-M. Garat, *Dans la main du diable*, 2006)
- [26] Oui, c'est bien là la question, et jamais, *je le crois*, les responsabilités de l'Assemblée n'ont été plus lourdes que ce soir. Le gouvernement, je le dis avec sérénité et avec assurance, n'a jamais trahi. (P. Mendès-France, *Œuvres complètes 3*, 1986)
- [27] La justice est la vertu qui a fait une malédiction de mon histoire, depuis l'enfance, *je le crois*. (C. Pozzi, *Journal : 1913-1934*, 1997)
- [28] Pour ne pas le perdre, pas d'autre issue que la lutte en nous, jour après jour, contre l'inanimé, pas d'autre remède, *je le crois*, qu'une mémoire vive, qui se plaît, indéfiniment mobile, à franchir toutes les frontières. (J.-B. Pontalis, *L'Enfant des limbes*, 1998)
- [29] Mais le débat m'a laissé le regret d'avoir dû rester aveugle aux séductions d'un autre mien voyage où mon jeune héros eût aussi trouvé, *je le crois*, une image à lui-même ressemblante [...]. (M. Genevoix, *Trente mille jours*, 1980)

Je le trouve

Le cas du verbe *trouver* est sensiblement différent des deux autres verbes. La construction *je le trouve* s'utilise majoritairement (79 exemples sur 93) dans une construction à attribut de l'objet (cf. [30]), avec un sens évaluatif et subjectif, suivi d'un adjectif axiologique (cf. Ducrot 1975). C'est ce même sens évaluatif qu'on trouve dans les emplois faibles.

- [30] Personnellement, je ne m'identifie pas beaucoup à celui-là. *Je le trouve* un peu chiant, pour tout dire. (V. Gault, *Le Corps incertain*, 2006)

Douze exemples renvoient au sens fort du verbe ('découvrir'), dans une configuration différente de celle des verbes faibles.

[31] je cherche l'œil de verre qui a dû tomber, je palpe l'interstice entre le lit et le mur, enfin *je le trouve* [...]. (H. Guibert, *Le Mausolée des amants*, 2001)

Deux exemples seulement apparaissent en syntaxe potentiellement faible. Les deux peuvent être considérés comme des cas spéciaux : dans **[32]** le verbe est ambigu, entre une lecture de découverte, en réponse au verbe *chercher* dans le contexte immédiatement antérieur (jeu de mots) ou un sens d'opinion. Dans **[33]** : le verbe est utilisé en écho au verbe *trouver* dans la question précédente et exprime une opinion forte¹².

[32] – Mes jacinthes pas encore ouvertes ressemblent à des épis de maïs.
 – Non ça ressemble pas. Rien ressemble.
 – Moi je trouve que tout ressemble.
 – Parce que vous cherchez midi à quatorze heures.
 – *Je le trouve.*
 – Vous croyez mais c'est pas ça. (Béatrix Bečk, *Stella Corfou*, 1988)

[33] – Pas d'autres enfants ?
 – Tu ne trouves pas qu'en de pareils temps deux suffisent ?
 – *Je le trouve* si bien que je ne me suis pas marié. (M. Yourcenar, *Quoi ? L'Éternité*, 1988)

Le verbe *trouver* occupe donc une place particulière dans le trio étudié. Le sens évaluatif subjectif qu'il prend dans les constructions faibles se retrouve aussi dans d'autres structures (en particulier dans la construction à AO). Des études ultérieures devront examiner de près le statut de ces structures par rapport à la famille des constructions faibles. Van Peteghem (2012) a déjà fait un premier pas dans cette direction.

12. Le même sens d'opinion forte se retrouve dans l'exemple cité par Gačhet (2012).

[i] – Vous trouvez ? dit Amélie, la transperçant de son regard espiègle et moqueur.
 – Oui, *je le trouve*, répondit Consuelo *avec fermeté*, et je vous l'ai dit hier soir, signora ; jamais visage humain ne m'a inspiré plus de respect. (G. Sand, *Consuelo*, 1843)

Conclusions provisoires

L'analyse des exemples montre bien le lien entre interprétation forte des trois verbes et reprise pronominale et ce tant à l'écrit qu'à l'oral. Ceci semble confirmer la pertinence du critère et l'affaiblissement de la réaction dans les emplois faibles. Les quelques exemples de lecture double (avec souvent une préférence pour la lecture forte) ne forment pas vraiment de contre-exemples. L'échantillon est toutefois encore réduit et devrait être élargi vers d'autres tranches temporelles. Une étude diachronique pourrait en effet être intéressante. Elle pourrait révéler un processus de grammaticalisation croissante, avec une perte progressive de la reprise pronominale dans la construction faible.

L'analyse sémantique reste délicate : dans le domaine épistémique les gradations sont subtiles. Nous avons opposé l'opinion forte et la conviction à la mitigation, le sens descriptif au sens modalisateur. En particulier pour la structure complétive, les deux interprétations restent souvent possibles (dépendant du contenu de la *que-P*). L'analyse des exemples nous apprend par contrecoup à mieux cerner les caractéristiques de l'emploi mitigé : son caractère dépouillé, subordonné, ses caractéristiques positionnelles et sa portée. Sur ce plan, des études restent toutefois à faire.

Le verbe *trouver* occupe une place particulière dans le système des verbes faibles : exprimant une évaluation sur base d'une expérience personnelle, il semble véhiculer ce contenu subjectif dans un ensemble plus vaste de constructions que les deux autres verbes. Cela obligera sans doute à revoir la notion de 'famille de trois constructions'.

Il reste en tout cas pas mal de pain sur la planche. À bon entendeur !

Références bibliographiques

Avanzi, Mathieu, *L'Interface prosodie / syntaxe en français. Dislocations, incises et asyndètes*, Bern, Peter Lang, 2012.

— — — et al., *Corpus OFROM - Corpus oral de français de Suisse romande*, Université de Neuchâtel, 2012-2020 (<http://www.unine.ch/ofrom>).

Andersen, Hanne Leth, *Propositions parenthétiques et subordination en français parlé*, Thèse de doctorat, København Universitet, 1997.

Apothéloz, Denis, « La réaction dite faible : grammaticalisation ou différentiel de grammaticité ? », *Verbum* XXV(3), 241-262, 2003 ([halshs-00148352](https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00148352)).

- Benveniste, Emile, « De la subjectivité dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale*, vol. 1, chap. 21, Paris, Gallimard, 258-266, 1958 / 1966.
- Blanche-Benveniste, Claire, « Constructions verbales ‘en incise’ et réaction faible des verbes », *Recherches sur le français parlé* 9, 53-73, 1989.
- — — & Willems, Dominique, « Un nouveau regard sur les verbes faibles », *Bulletin de la Société linguistique de Paris* 102(1), 217-254, 2007.
- — — & Willems, Dominique, « Les verbes faibles », in *Encyclopédie grammaticale du français*, 2016 (http://encyclogram.fr/notx/010/010_Notice.php).
- Branca-Rosoff, Sonia et al., *Discours sur la ville. Corpus de français parlé parisien des années 2000* (CFPP2000), 2009 (<http://cfpp2000.univ-paris3.fr>).
- Corpaix, Corpus de français parlé du GARS (Groupe aixois de recherches en syntaxe), Aix-en-Provence, Université de Provence.
- Ducrot, Oswald, « Je trouve que... », *Semantikos* 1(1), 63-88, 1975.
- Frantext, Base textuelle Frantext, Atilf (CNRS & Université de Lorraine).
- Gačhet, Frédéric, « Les verbes parenthétiques : un statut syntaxique atypique ? », *Linx* 61, 13-29, 2009 ([doi:10.4000/linx.1328](https://doi.org/10.4000/linx.1328)).
- — —, *Incises de discours rapporté et autres verbes parenthétiques : une étude grammaticale*, Thèse de doctorat, Université de Fribourg, Suisse, 2012.
- — —, *Incises de discours rapporté et autres verbes parenthétiques. Étude grammaticale*, Paris, Champion, 2015.
- Schneider, Stephan, *Reduced parentheticals clauses as mitigators. A corpus study of spoken French, Italian and Spanish*, Amsterdam, Benjamins, 2007.
- — —, Gličman, Julie & Avanzi, Mathieu, *Parenthetical verbs*, Berlin / New York, De Gruyter Mouton, 2015.
- Thompson, Sandra, « “Object Complements” and conversation: towards a realistic account », *Studies in Language* 26, 125-164, 2002.
- Urmson, James, « Parenthetical verbs », *Mind* 61, 480-496, 1952.
- Van Bogaert, Julie, *The Grammar of complement-taking mental predicate constructions in present-day spoken British English*, Unpublished PhD Dissertation, Universiteit Gent, 2009.
- Van Peteghem, Marleen, « La construction à datif épistémique et les verbes parenthétiques », in *Le Verbe en verve*, Marleen Van Peteghem et al. (dir.), 47-65, 2012.
- Willems, Dominique & Blanche-Benveniste, Claire, « Verbes ‘faibles’ et verbes à valeur épistémique en français parlé : il me semble, il paraît, j’ai l’impression, on dirait, je dirais », in *Actes du XXV^e Congrès International de Linguistique et de Philologie romanes, IV*, Maria Iliescu et al. (dir.), Berlin, De Gruyter, 565-579, 2010.

- — —, « A constructional corpus-based approach of 'weak' verbs in French », in *Romance Perspectives on Construction Grammar*, Hans Boas & Francisco González-García (dir.), Amsterdam, John Benjamins, 113-138, 2014.

2.4. Rapports casuels au sein du SN

Une linguiste au flair subtil : quelques remarques sur la construction N1+à+article défini+N2+modifieur

Fayssal Tayalati

STL, UMR 8163 – CNRS,

Université de Lille

fayssal.tayalati@univ-lille.fr

Vassil Mostrov

UR DeScripto, Université

polytechnique Hauts-de-France

vassil.moštrov@uphf.fr

Résumé • Cet article se focalise sur la typologie sémantique des noms qui occupent respectivement la position du N₁ (dénotant le « tout ») et du N₂ (dénotant la « partie ») dans le cadre du syntagme binominal inaliénable *N₁+à+article défini+N₂+modifieur*. À partir d'un corpus littéraire récent issu de Frantext, nous dégageons quelques tendances au niveau des différents types sémantiques de noms accueillis dans la structure, sur la base de leur taux de fréquence.

Introduction

La structure que nous examinons dans cet article, illustrée par *une fille aux yeux bleus* (appelée dorénavant « SN inaliénable », suite à Moštrov 2010), ne semble pas avoir attiré particulièrement l'attention des linguistes. En effet, on ne trouve pas de travaux qui lui soient entièrement consacrés ; l'examen de cette structure se voit toujours associé à celui d'autres structures, plus ou moins proches, comme celle instanciant le patron syntaxique *N à N* (*verre à pied*, *sac à dos*, Anscombe 1990, 1991, Bosredon & Tamba 1991, Cadiot 1991, 1992,

Borillo 1996, Gettrup 1988, Moštrov 2013) ou encore celle à complément *en avec* (*une chambre avec salle de bain*, Spang-Hanssen 1963). La construction qui nous intéresse est également citée dans certains travaux sur la possession inaliénable (Hanon 1988, 1989), vu que le N₂ est généralement interprété comme une partie, au sens large du terme, du N₁ (cf. entre autres Van de Velde 1995, Flaux & Van de Velde 2000).

L'objectif général de notre travail est d'établir, sur la base d'un corpus, un spectre quantifié des différents types sémantiques de N₁ et de N₂ que le SN inaliénable accueille.

L'article est structuré comme suit : dans un premier temps, nous situons le SN inaliénable parmi les structures inaliénables du français ; ensuite, nous présentons le corpus que nous avons constitué et la méthodologie adoptée, avant d'enchaîner avec la typologie des N₁, puis avec celle des N₂, en quantifiant les résultats afin de dégager quelques tendances en fonction de la fréquence des différentes catégories sémantiques de N identifiées. Une attention particulière est accordée aux N abstraits (comme N₁) et aux N déverbaux (comme N₂), dont la présence dans la structure pose des questions intrigantes par rapport à leur interprétation.

Le SN inaliénable dans le paradigme des structures encodant la possession inaliénable

Traditionnellement, en français, on associe la possession inaliénable avec des structures syntaxiques qui comportent un SN₁ dénotant un tout ou un possesseur et « un SN₂ défini à valeur possessive » (Van Peteghem 2006 : 442), dénotant une « partie » (ou un objet possédé) du référent du SN₁. Les plus étudiées sont au nombre de six et sont clairement présentées et analysées par cette auteure.

- [1a] Paul lève la main.
- [1b] Paul lui prend la main.
- [1c] Paul prend Marie par la main.
- [1d] Il a les yeux bleus.
- [1e] Elle est ronde des hanches.
- [1f] Il conduit les yeux fermés.

Comme le résume fort bien Van Peteghem (2006 : 442-443), suite aux travaux de Vergnaud & Zubizaretta (1992) et de Guéron (1983, 2005), « l'article défini contenu dans le SN dénotant l'objet possédé est dans une relation anaphorique liée, au sens génératif du terme, par le SN ou pronom dénotant le possesseur ».

Il est à noter que dans le paradigme illustré sous **[1]**, le SN inaliénable, dont nous donnons quelques exemples en **[2]**, n'apparaît pas.

- [2a]** le chauffeur au nez plat
[2b] cette salle au sol rouge
[2c] une dame au corsage opulent
[2d] le plongeur au saut périlleux

En effet, toutes les structures en **[1]** sont phrastiques. Parmi elles, celle illustrée en **[1d]**, largement documentée dans la littérature¹, se rapproche le plus du SN inaliénable (Hanon 1989 : 134-136) : dans les deux cas (*cette fille a les yeux bleus / une fille aux yeux bleus*), un « tout » reçoit une caractéristique moyennant la qualification de l'une de ses parties constitutives, la prédication étant assurée respectivement par le verbe *avoir* et par la préposition *à* « marquant la caractéristique » (Gettrup 1988). Mais les deux structures présentent un grand nombre de différences, d'où l'intérêt d'une étude dédiée au SN inaliénable. L'une des plus saillantes est dans le rapport entre tout et partie, qui est encodé comme plus « intime » par le SN inaliénable (Moštrov 2015 : 131), possiblement en vertu du statut adnominal du SP en *à* (Moštrov 2013 : 209-212). Ainsi, seul le SN inaliénable accepte, comme N2, des N de qualités (*une fille à la méchanceté diabolique*, Van de Velde 1995 : 161) ; or, les qualités sont, selon Husserl (1913), les parties dépendantes qui présentent le plus haut degré d'adhérence à leur tout.

Corpus et méthodologie

L'étude se base sur un corpus littéraire contemporain (605 textes à partir de 1980) extrait de Frantext version 2. Les requêtes² ont permis

1. Cf. entre autres Riegel (1988), Leeman (1993), Furukawa (1996), Kupferman (2000), Salles (2005), Van Peteghem (2006).
2. Les trois requêtes suivantes permettent de récupérer des exemples avec respectivement un N2 féminin singulier, masculin singulier et pluriel :

d'extraire 7025 exemples. Un premier travail a été réalisé, manuellement, pour identifier les exemples qui relèvent de notre champ d'étude. Plusieurs résultats ont été éliminés parce que ne répondant pas aux critères définitoires du SN inaliénable. En voici deux :

[3a] [...] à cause de sa fidélité aux indications formelles du texte [...]

[3b] J'ai préparé des pâtes à la crème fraîche.

L'exemple **[3a]** est exclu pour une raison sémantico-syntaxique : le syntagme *indications formelles* complète le N *fidélité* dont il est un argument et non modifieur. Celui sous **[3b]** est écarté car il s'agit d'une relation d'ingrédience (Borillo 1996 : 116-117), où *crème fraîche* est un N composé et n'est pas modifié par un adjectif. Or, l'adjectif est obligatoire dans le SN inaliénable, le segment N_1 *dét* N_2 étant non informatif.

Le nettoyage du corpus l'a réduit à 1 912 exemples. L'annotation manuelle des deux N figurant dans la construction étudiée tient compte à la fois de leurs propriétés ontologiques (N d'humain (NH), N abstrait (Nabs), N concret, etc.) et fonctionnelles (N de partie, de totalité, etc.). Certaines catégories ont été élargies pour le besoin de l'étude. À titre d'exemple, nous avons inclus, à côté des N de dimensions statives (comme *taille*, *carrure*, etc.) ceux qui désignent des facultés (*langage*, etc.) et d'autres, tels que *nom* (ex. *des militants aux noms bizarres*) et *passé* (ex. *un homme au passé obscur*). Les propriétés communes à l'ensemble sont :

- (i) la dépendance référentielle très prononcée (les entités que ces N dénotent ne peuvent normalement ni exister, ni être représentées séparément du tout auquel ils appartiennent) ;
- (ii) l'absence de congruence ontologique (p.ex. le passé ou le nom d'un individu ne sont pas de même nature ontologique que celui-ci) ;
- (iii) leur caractère définitionnel³, favorisant leur emploi dans les contextes génériques.

i. ([pos="DET"]) ([pos="NC"]) ([lemma="à"%c]) ([pos="DET"]) ([pos="NC" & lemma!="fois"]) ([pos="ADJ"])

ii. ([pos="DET"]) ([pos="NC"]) ([word="au"%c]) ([pos="NC"]) ([pos="ADJ"])

iii. ([pos="DET"]) ([pos="NC"]) ([word="aux"%c]) ([pos="NC"]) ([pos="ADJ"])

3. Dans le cadre de nos analyses, la notion de « caractère définitionnel » renvoie à la présence obligatoire d'une composante (dénotée par un lexème) dans la définition lexicale (telle qu'elle est pratiquée par les lexicographes) d'un autre lexème, plus vaste.

[4] Tout être humain a une taille, une carrure, un langage, un nom.

L'annotation des N tient compte des contextes d'emploi. Certains N sont catégorisés comme des NH en vertu de leur emploi métonymique **[5a]** ou métaphorique **[5b]**.

[5a] Je cherche le commissaire de bord, bredouilla la tête aux yeux fixes.

[5b] [...] il s'effraie du piège immense que cache l'arrivée dans son ciel d'une galaxie aux yeux vert sombre.

Enfin, nous avons également eu recours à des étiquettes morphologiques (N d'action (*non*) *déverbal*) afin d'identifier les N à sens actif parmi les N2. Des étiquettes complémentaires affinent la description de ces N, notamment leur rapport sémantico-syntaxique au N1.

Typologie des N1

Du côté du concret

Même si la construction exprime une relation possessive inaliénable, cela n'implique pas que tous les référents des N1 admis soient conçus comme des totalités ayant le même degré de divisibilité en parties. Cette différence, qui concerne la « richesse » conceptuelle des N1, devrait se refléter au niveau de leur fréquence, hypothèse que nous vérifierons à la lumière des données de notre corpus.

Le tableau 1 résume les résultats pour les N apparaissant comme tête du syntagme et conçus donc comme des totalités divisibles en parties.

Type sémantique du N1	Nombre d'occurrences	Pourcentage
NH	946	49,5 %
NobjConFab	342	17,9 %
NobjConNat	140	7,3 %
NPartCorp	132	6,9 %
NPartObjFab	108	5,6 %
NAnim	84	4,4 %
NobjIntel	49	2,6 %
NAbs	38	2,0 %
NobjArt	25	1,3 %
NCreatImag	19	1,0 %
NProdHum	16	0,8 %
NcollHum	12	0,6 %
NPartObjNat	1	0,1 %
Total	1 912	

Tableau 1 – Typologie des N1

Voici les différents types sémantiques de N1, rangés selon leur fréquence et exemplifiés :

- NH : N d'humain (*homme, cantatrice*) ;
- NobjConFab : N d'objet concret fabriqué (*casserole, maison*) ;
- NobjConNat : N d'objet concret naturel (*arbre*) ;
- NPartCorp : N de partie du corps (humain) (*visage*) ;
- NPartObjFab : N de partie d'un objet fabriqué (*façade, cuisine*) ;
- NAnim : N d'une entité animée (*papillon*) ;
- NobjIntel : N d'objet intellectuel (*livre, phrase*) ;
- NAbs : N abstrait (*combat, originalité*) ;
- NobjArt : N d'objet artistique (*tableau, chant*) ;
- NCreatImag : N de créature imaginaire (*fée*) ;
- NProdHum : N de production humaine (*voix*) ;
- NcollHum : N collectif humain (*nation*) ;
- NPartObjNat : N de partie d'un objet naturel (*branche*).

Nous constatons, sans surprise, que les NH sont de loin les plus fréquents, suivis par les N d'objets fabriqués et les N d'objets naturels. Il s'agit de totalités comportant un nombre élevé de parties, aussi bien concrètes (physiques) qu'abstraites (dimensions, qualités). Pour les humains s'ajoute la facette « intentionnalité » (Kleiber 1999), ce qui rend finalement leurs référents plus riches en parties que les autres totalités (cf. Flaux & Van de Velde 2000, qui distinguent chez l'humain les « parties du corps » et les « parties de l'âme », c'est-à-dire des facultés, qualités intellectuelles, traits comportementaux, etc.). Notons également que les vêtements portés et autres objets qui adhèrent au corps (ex : *lunettes*) augmentent davantage les possibilités de description des humains. Les NH occupent donc logiquement la première place du classement, ce qui peut aussi s'expliquer par l'intérêt porté aux personnages (humains) dans les textes littéraires.

Viennent ensuite les N de parties du corps humain et les N de parties d'objets fabriqués. Les parties que ces N dénotent sont, à leur tour, décomposables en parties, parfois assez nombreuses et variées (parties physiques, abstraites). Notons toutefois que les N de parties d'objets naturels occupent la toute dernière position dans le tableau 1 : il n'y en a qu'une seule occurrence dans notre corpus (*les branches au parfum puissant*). Rien ne permet de conclure si ce phénomène est dû au hasard des textes rassemblés ou si, dans l'absolu, les parties des objets naturels seraient moins riches référentiellement que les deux types de parties qu'on vient d'évoquer.

Le fait que les N d'êtres animés viennent après des N de parties, alors qu'on s'attendrait logiquement à les retrouver dans la même zone de fréquence que les N de totalités (humaines, fabriquées et naturelles), s'explique peut-être tout simplement par la nature de notre corpus. Dans un corpus rassemblant des textes de zoologie, la situation serait inversée.

Dans les catégories restantes, toutes à (très) faible pourcentage, on trouve d'abord les N d'objets intellectuels, les Nabs et les N d'objets artistiques. La première et la troisième catégories (on examinera en détail les Nabs *infra*) comportent des N aussi bien concrets (*livre, tableau*) qu'abstraites (*écriture, chant*). Même s'il s'agit de totalités (surtout pour les N concrets), leur faible pourcentage s'expliquerait, d'une part, par l'absence et / ou la non-exploitation de certaines parties. Par exemple, pour des entités comme *livre* et *tableau*, la dimension de la profondeur n'est pas pertinente, et celle de la forme n'est que rarement activée, alors

que ces deux dimensions sont souvent exploitées dans nombre d'entités concrètes fabriquées. D'autre part, les N d'objets intellectuels et artistiques occuperaient une place moins importante dans le lexique que les NH et les autres N de totalités présents dans le corpus. Enfin, certains pourraient être rangés dans la classe des N d'objets concrets fabriqués, puisqu'à côté de leur facette « spirituelle », en vertu de leur statut de « N d'idéalités », les entités dénotées présentent aussi un aspect matériel (Flaux & Stosic 2015).

Restent les N de créatures imaginaires, les N de productions humaines et les N collectifs humains. Les premiers, déjà assez peu nombreux dans le lexique, même s'ils dénotent souvent des entités « à l'image » de l'humain, semblent obéir à des partitions relativement codées, à travers l'exploitation de certaines parties qui les caractérisent (ange / ailes, sirène / seins, etc.). La faible fréquence des N de productions humaines s'expliquerait par leur nature, qui est celle d'entités abstraites pour la plupart. Or, comme nous le verrons *infra*, la divisibilité de ce type d'entités est assez contrainte. Enfin, les N collectifs humains pourraient être versés dans la classe des NH, dans la mesure où les N de parties impliqués dans leur description sont celles des humains qui les composent, en tant que membres. Dans la plupart des cas il s'agit en effet d'emplois métonymiques (société / sentiments, foule / visages, etc.).

De manière générale, les résultats montrent clairement que les entités concrètes (ou à facette concrète) sont beaucoup plus fréquemment admises que les entités abstraites. Cependant, les Nabs ne sont pas totalement exclus, ce qui implique que, même s'ils sont pauvrement dotés en parties, leurs référents auraient une certaine structure interne.

Le cas de l'abstrait

La contrainte que la construction du SN inaliénable sélectionne des N₂ dénotant des parties implique logiquement que le N₁ doit être un tout structuré en parties. Les entités concrètes tombent sous ce rapport logique, qui est par contre difficile, voire impossible à concevoir pour les entités abstraites. L'homogénéité de celles-ci semble les rendre inaptes à une division interne. Voilà pourquoi l'affirmation d'Hanon (1989 : 137-138) que « les possesseurs [...] excluent les noms abstraits », n'est pas surprenante à première vue. Gettrup (1988) ne mentionne pas non plus les Nabs dans la typologie des N₁ qu'il propose. Pourtant, notre corpus contient

38 occurrences de Nabs comme N1, ce qui représente certes un faible pourcentage (2 %), mais suggère tout de même que l'affirmation d'Hanon doit être nuancée.

La présence de Nabs, comme N1, dans notre corpus soulève la question de savoir quelles sont les parties qui composent les entités abstraites.

Le faible pourcentage de ces N implique que leurs référents sont pauvrement dotés en parties, mais qu'ils peuvent toutefois être visés comme des totalités structurées en parties. Le tableau 2 illustre la typologie et la fréquence des N2 de parties isolables dans les Nabs.

Type sémantique du N2	Nombre d'occurrences	Pourcentage
Ndim	33	86,8 %
NPartEss	2	5,3 %
NquaAcc	2	5,3 %
NentAdjacente	1	2,6 %
Total	38	

Tableau 2 – Typologie des N2 pour les Nabs

Nous constatons que la construction du SN inaliénable exploite prioritairement, et sans surprise, les dimensions (couplées à l'adjectif) pour qualifier les entités abstraites : celles-ci étant non sensibles, les seules « parties » qui leur conviennent sont également non sensibles. La nature et le nombre de dimensions diffèrent selon la nature de l'entité abstraite. Pour les entités non temporelles, les dimensions exploitées sont surtout celles qui renvoient à un aspect **[6a]**, ou à un élément caractéristique statif **[6b]**.

[6a] le vert aux teintes changeantes

[6b] la réalité aux traits parfaits

Quant aux entités temporelles, leur rapport direct au temps leur permet d'être qualifiées via des dimensions comme le rythme (qui se matérialise dans une succession de phases) **[7a]**, l'issue (qui correspond à une phase finale) **[7b]** ou encore les effets produits **[7c]**.

- [7a]** ces vies aux rythmes lents
- [7b]** un combat à l'issue incertaine
- [7c]** une décision aux conséquences inéluctables

Dans certains cas, les entités temporelles peuvent se voir attribuer une dénomination **[8a]** ou une « manière d'être / de se dérouler » **[8b]**.

- [8a]** une maladie au nom bizarre
- [8b]** un voyage aux allures initiatiques

Pour ce qui est des trois catégories de « parties » restantes participant à la qualification de Nabs, le corpus n'en fournit que très peu d'exemples. Les N de parties essentielles **[9]** et les N de qualités accidentelles **[10]** n'apparaissent, comme N₂, que dans deux occurrences pour chaque catégorie, alors qu'il n'y a qu'une seule occurrence avec un N d'entité adjacente⁴ **[11]**.

- [9a]** *Le regard aux yeux globuleux est d'un rêveur éveillé.*
- [9b]** [...] elle portait tous ces hommes les uns vers les autres comme *le fleuve de la mort aux rives invisibles.*
- [10a]** une tâche aux difficultés insurmontables
- [10b]** un univers à la vitalité insoupçonnée
- [11]** ses automnes aux marronniers roux

Notons d'emblée que les exemples avec des parties physiques essentielles ne constituent pas des emplois « conventionnels ». Notre corpus étant littéraire, plusieurs occurrences comportent des images et des figures. Il est clair que le regard **[9a]** n'a pas d'yeux (matériellement), mais comme l'action de regarder s'effectue via les yeux, l'auteur a choisi de présenter ceux-ci comme une composante de ladite action. En **[9b]**, *fleuve* est pris dans un sens métaphorique (cours, mouvement), puisqu'il reçoit pour complément un Nabs (*mort*). Mais comme dans

4. Une entité adjacente correspond, dans notre classement, à une entité qui, sans avoir le statut de partie d'un tout, permet de participer à la caractérisation d'une autre entité, en vertu de différents rapports de contiguïté (le plus souvent spatiale) qui s'établissent entre les deux entités. En outre, ces rapports, qui relèvent de l'« accompagnement », sont souvent prototypiques (cf. *infra*).

les emplois métaphoriques le sens premier ne disparaît pas totalement (Le Guern 1973 : 15), des composantes de celui-ci peuvent subsister et être mobilisées, ce qui explique l'apparition de *rives* comme N2 en [9b].

Quant aux exemples sous [10], où figurent, comme N2, des N de qualités accidentelles, leur analyse rejoint celle des N de dimensions, dans la mesure où il s'agit toujours de parties dépendantes. En effet, les « tous » abstraits non matériels, ne peuvent avoir que des parties qui partagent avec eux la même nature ontologique. Pourtant, comme le montre le tableau 2, la fréquence des N de dimensions, comme N2, est nettement supérieure à celle des N de qualités. Ce contraste est surprenant, étant donné l'équivalence ontologique entre entités abstraites et qualités. Nous laisserons cette question pour un futur travail.

Enfin, le rapport en [11], entre une période donnée de l'année (l'automne) et une entité adjacente qualifiée (les marronniers roux), semble exploiter le lien stéréotypique unissant la période en question et les événements naturels (le jaunissement des feuilles des arbres) qui lui sont propres. Ce rapport, différent de celui entre un humain et les parties qu'il « a », montre bien que le SN inaliénable peut s'affranchir du simple rapport partitif (ou de « possession ») entre deux entités, et se baser sur divers rapports d'« inhérence », que les auteurs de textes littéraires n'hésitent pas à exploiter.

Typologie des N2

Les parties statives

Abstraction faite du trait animé ou non animé du N1, les résultats (Tableau 3) montrent que la construction exploite majoritairement, à hauteur de 87,6 %, des N de parties au sens large du terme.

Type sémantique du N2	Nombre d'occurrences	Pourcentage
NPartEss	1 022	53,5 %
Ndim	429	22,4 %
Nvêt	109	5,7 %
NentAdjacente	108	5,6 %
NActDev	80	4,2 %
NPartAcc	68	3,6 %
NquaAcc	45	2,4 %
NActNonDev	21	1,1 %
Ndetout	17	0,9 %
NProdHum	7	0,4 %
Nmat	6	0,3 %
Total	1 912	

Tableau 3 – Typologie des N2⁵

Cela inclut aussi bien les N de parties (essentielles ou accidentelles) d'un tout ±animé (*visage-homme, sol-salle ; moustache-homme, dalles-cuisine*), de dimensions (*teint-visage*), de qualités accidentelles (*charme-fille*) et les N de vêtements (*pull-homme*). Pour la dernière catégorie, plusieurs linguistes (Hanon 1988, Van de Velde 1995, Van Peteghem 2006), ont montré que les vêtements portés et les objets qui *adhèrent* au corps peuvent être vus comme parties inaliénables d'un être humain « étendu ». Cependant, nous observons un contraste assez clair entre d'une part les N de parties essentielles (53,5 %) et de dimensions (22,4 %), et d'autre part les N de vêtements (5,7 %) et de parties accidentelles (3,6 %). Ce contraste n'est pas surprenant vu le caractère inaliénable de la construction étudiée : sont privilégiés des N de parties qui entrent, par défaut, dans la définition des tous qualifiés.

5. Légende : NPartEss : N de partie essentielle, Ndim : N de dimension, Nvêt : N de vêtement, NentAdjacente : N d'entité adjacente, NActDev : N d'action déverbal, NActNonDev : N d'action non déverbal, NPartAcc : N de partie accidentelle, NquaAcc : N de qualité accidentelle, Ndetout : N de tout (*corps, physique*), NProdHum : N de production humaine, Nmat : N de matière.

Par ailleurs, même si la construction privilégie des N2 ayant le statut de parties, force est de constater que certains N qui n'ont pas *a priori* ce statut, comme les N d'entités adjacentes et de vêtements, sont plus aptes à y entrer (11,3 %) que les N de parties et de qualités accidentelles (6 %). Le cas particulier des N d'action, qui viennent juste après (5,3 %), sera abordé *infra*.

Concernant les entités adjacentes (ou contiguës, cf. note 4 *supra*), la construction exploite la relation de proximité spatiale entre le référent du N2 et celui du N1. Celle-ci peut être de nature différente : il peut s'agir d'une proximité spatiale stable [12a] ou occasionnelle [12b], voire d'une relation de proximité entre un contenant et son contenu [12c], même si cette dernière est peu fréquente (une seule occurrence).

[12a] chambre-décor, table-napperon, jardin-fleurs

[12b] dame-torchon, homme-boulet (boulet aux poignets), bureau-carton

[12c] narguilé-eau

Le premier paradigme comporte des couples de N qui entretiennent une relation lexicale prototypique forte, laquelle se double dans certains cas d'une relation fonctionnelle pour le N2. Dans tous les cas, le N1 et le N2 s'impliquent mutuellement, ce qui n'est pas loin de rappeler la relation d'implication entre un tout et ses parties définitionnelles⁶ : une table et un jardin sont des lieux prototypiques respectivement pour un napperon et une fleur ; il s'agit de lieux destinés par avance à recevoir ces entités (Kleiber 1997). Et réciproquement, un napperon et une fleur, même s'ils peuvent se trouver à des endroits divers, sont prototypiquement associés à des entités-lieux aptes à les recevoir *a priori*, comme une table et un jardin.

La proximité spatiale entre les N d'entités adjacentes est également à l'œuvre au sein du paradigme des N de vêtements, lesquels sont mobilisés dans la construction étudiée comme des N d'entités « portées » par le référent du N1. Entre les deux référents existe un rapport de proximité encore plus étroit que celui qui structure la catégorie des N d'entités adjacentes.

Enfin, les deux types de N le moins exploités par cette construction sont d'une part les N de productions humaines (*voix, larmes, etc.*,

6. Comme *main* qui implique *doigt*.

6 occurrences) et les N de matières (*verre, eaux, etc.*, 4 occurrences). Le premier groupe rassemble des N de substances (*haleine, larmes, semence*) ou de produits sonores (*paroles, voix*). Les entités que ces N dénotent ne sont pas, en soi, des parties, mais le deviennent en quelque sorte par ricochet, vu que leur « production » est conditionnée par la présence de certaines parties essentielles (les glandes des yeux pour les larmes ; les cordes vocales pour la voix). Quoi qu'il en soit, ces entités ne peuvent pas avoir le statut de parties essentielles (de l'humain), dans la mesure où leur production reste potentielle. Le deuxième groupe rassemble des N de matières d'entités naturelles (3 occurrences) et fabriquées (3 occurrences). Même si tout objet concret est fait de matière et que la plupart des autres propriétés de l'objet en découlent (Galmiche & Kleiber 1996), la faible proportion de N de matières implique que celles-ci ne sont pas conçues comme des parties des référents des N₁ auxquels elles sont liées. Cette tendance est paradoxale avec les autres propriétés linguistiques qui les alignent sur les parties inaliénables, notamment la non-aliénation dans le contexte de l'anaphore associative (Kleiber 1999) :

[13] ? Mon fils est entré dans le salon. Les yeux étaient rouges.

[14] ? Nous avons acheté un canapé. Le cuir est très rare.

Cependant, le faible taux de N de matières (6 occurrences) comparé à celui des N de qualités accidentelles (45 occurrences) confirme la différence de la nature de la dépendance des matières et des propriétés. Une propriété est dépendante par définition, alors qu'une matière ne le devient que lorsqu'elle est donnée dans (la forme d') un objet. Van de Velde (2017 : 163) met en avant une différence entre la matière d'une entité naturelle ou fabriquée. Celle d'une entité naturelle serait plus dépendante et conçue comme une partie essentielle. Selon l'auteure, les N de matières naturelles sont les seuls à pouvoir :

- entrer dans la construction possessive en avoir [15] vs [16] ;

[15] Le bouleau ici a un bois très dur.

[16] *Ma table a un bois très dur.

- reprendre leur objet par le pronom possessif, lorsqu'il est complément du nom.

[17] Le bois du bouleau est dur ou tendre selon la latitude. / Son bois est dur ou tendre selon la latitude.

[18] Le bois de ma table est très dur. / *Son bois est très dur.

Certes, le nombre d'occurrences des N matières dans notre corpus est très réduit pour tirer des hypothèses générales, mais il est intéressant de noter que le SN inaliénable n'est pas sensible à la différence entre une matière naturelle et une matière fabriquée. Les deux types de N de matière sont acceptés avec une proportion égale, et surtout faible comparé aux N de parties strictes. La matière, qu'elle soit celle d'un objet naturel ou fabriqué, n'est pas conçue comme une partie au même titre que les parties « classiques » d'un objet.

Les actions comme parties

Les N d'action, toutes catégories confondues, représentent (5,3 %) dans notre corpus. Leur faible proportion converge avec la conception générale que les actions, aussi dépendantes soient-elles de leur agent, ne sont pas des parties de celui-ci. Toutefois, elles ne sont pas totalement exclues. Leur présence soulève (au moins) deux questions :

- quel type d'action effectuée ou subie par une entité peut accéder au statut de partie ?
- quels facteurs conditionnent l'accession d'une action au statut de partie ?

Les N d'action sont classés dans notre corpus selon deux paramètres : le premier morphologique (N d'action déverbal, ex. *hurlement* vs non déverbal, ex. *geste*), le second sémantique, qui croise plusieurs critères (action effectuée vs subie et action définitionnelle vs non définitionnelle). La proportion élevée des N d'action déverbaux, comme le montre le tableau 4, comparée à celle des N à sens actif non dérivés de verbes, s'explique par la fréquence élevée des verbes d'action dans le lexique.

Type morphologique	Nombre d'occurrences	Pourcentage
NActDev	80	79,2 %
NActNonDev	21	20,8 %
Total	101	

Tableau 4 – Typologie morphologique des N d'action

Au niveau sémantique, le tableau 5 montre que la construction du SN inaliénable sélectionne quasi exclusivement (97 %) les actions définitionnelles pour le N₁, abstraction faite **i**) de la nature morphologique du N d'action et **ii**) de l'interprétation agentive ou patientive du N₁. Les actions non définitionnelles ne représentent que 3 % dans notre corpus.

Type sémantique	Nombre d'occurrences	Pourcentage
NactEffectDef NActDev	70	70 %
NactEffectDef NActNonDev	20	20 %
NactSubieDéf NActDev	7	7 %
NActEffectNonDef NActDev	3	3 %
Total	100	

Tableau 5 – Typologie sémantique des N d'action

Chaque paradigme de N est illustré dans les exemples suivants :

- [19a]** les tramways à l'allure féroce / une indienne au regard farouche
[NactEffectDef-NactDev]
- [19b]** l'homme aux gestes hâtifs / les chasseurs aux pas rapides
[NactEffectDef-NactNonDev]
- [19c]** un roman au développement interminable / des brodequins au laçage compliqué
[NactSubDef-NactDev]

[19d] ces immigrés aux agissement criminels / des amis aux plaisanteries cyniques
[NaçtEffectNonDef-NaçtDev]

L'exemple **[19a]** regroupe des N déverbaux qui font partie du paradigme que Flaux & Van de Velde (2000 : 97-98) appellent les « N de manières de faire ». Ces N indiquent « la manière propre à un sujet d'accomplir une action particulière, qu'il accomplit habituellement ». Ce sont des actions définitionnelles des référents des N₁ : par définition, certains objets (ex. *tramways*) se déplacent, de même que les individus animés ont tous un comportement et effectuent des actions comme *regarder*, *marcher*, etc. Le caractère définitionnel de ces actions (qui permet de les concevoir comme des parties des référents auxquels elles se rapportent) ressort de l'emploi des N qui les dénotent avec le verbe *avoir*, où ils sont obligatoirement accompagnés d'un modifieur **[20]**. Sans ce dernier, la prédication *avoir* + N d'action est sémantiquement vide.

[20] les tramways ont une allure *(féroce) / une indienne a un regard *(farouche)

Les N sous **[19b]** ont un sens actif sans être dérivés de verbes. Cependant, tout comme les N qu'on vient d'examiner, ils expriment des actions que normalement tout individu humain effectue habituellement : nous faisons tous des gestes et effectuons l'action de faire passer l'appui de notre corps d'une jambe à l'autre en marchant. Ce paradigme de N partage avec le précédent, et avec la même contrainte sur la présence d'un modifieur, la construction possessive en *avoir* :

[21] l'homme a des gestes *(hâtifs) / les chasseurs ont un pas *(rapide)

Si, pour certaines actions, comme les manières de faire, l'accession au statut de partie constitutive est garantie par leur caractère universel qui concerne tous les humains, pour d'autres, le choix du N₁ est un paramètre important qui joue dans la construction du SN inaliénable. Les N d'actions illustrés dans les exemples suivants (issus de notre corpus) n'expriment pas des manières de faire partagées par tous les humains :

[22a] le plongeur au saut périlleux

[22b] la cavalerie aux manœuvres foudroyantes

En effet, les actions en **[22]** sont lexicalement appropriées aux N₁ choisis. Le corrélat est que ces actions sont définitionnelles pour les N₁ employés, autrement dit elles sont déduites de la signification du N₁ : un *plongeur* et une *cavalerie* effectuent par définition respectivement les actions de *sauter* et de *manœuvrer*. La combinaison de ces mêmes N d'actions avec des NH non appropriés ou généraux (Gettrup 1988 : 57) produit des énoncés dégradés :

[23a] ?? un enfant / un homme au saut périlleux

[23b] ?? des enseignants aux manœuvres foudroyantes

Le troisième paradigme de N d'actions illustré sous **[19c]** est en quelque sorte le pendant inverse du paradigme sous **[19a]**. De même qu'il existe des manières de *faire* au sens défini *supra*, il existe des manières de *subir*. Dans le domaine des actions, certains N indiquent des manières propres à un sujet de subir une action déterminée, de façon habituelle. À ce titre, ces actions subies sont aussi définitionnelles pour leur sujet que celles qu'il effectue habituellement, ce qui est illustré par les rapports entre *roman / être développé* et *brodequins / être lacés*. Bien entendu, toutes ces entités peuvent subir d'autres actions, mais la construction du SN inaliénable n'en sélectionne que celles qu'elle présente comme constitutives du référent du N₁, comme le montrent les exemples suivants mal formés, qui contrastent fortement avec ceux en **[19c]** :

[24] ?? un roman à la vente difficile / ?? des brodequins au déchirement impossible⁷

Le dernier paradigme comporte des N d'actions non définitionnelles. Les actions figurant dans ce paradigme (*agissements*, *plaisanteries*⁸) ne

7. Il est à noter que ces rapports sont tout à fait possibles dans la construction *Tough* (*un roman facile à vendre*, *des chaussures impossibles à déchirer*), même si l'infinitif dans celle-ci peut être analysé comme une partie (dimension) constitutive du sujet (Van de Velde 2020). Le contraste entre la construction *Tough* et le SN inaliénable à cet égard mérite d'être étudié.
8. Précisons que *plaisanterie* renvoie à un acte particulier « à contenu spirituel », puisqu'il s'agit de propos. Dans ce sens, ce N est à rattacher à la classe

sont pas essentielles pour leurs sujets (*immigrés, amis*), et ces sujets n'y sont pas lexicalement appropriés. Pour rendre compte de ce phénomène, Gettrup (1988 : 53) avance que la possession inaliénable répond tantôt à la formule « S1 a toujours S2 » (ce qui est le cas prototypique, illustré entre autres par l'humain et les parties de son corps), tantôt à la formule « S1 a souvent S2 », laquelle correspond précisément à des rapports contingents, où sont impliqués des « attributs » non essentiels (comme les vêtements portés). Moštrov (2010 : 164-168) propose, de son côté, que dans les cas de rapports contingents, est à l'œuvre un mécanisme sémantique appelé « rétroprojection », assuré par le défini anaphorique devant le N2. Selon ce mécanisme, un tout se voit attribuer une partie accidentelle laquelle, par l'effet de la structure (phénomène de coercion), devient une partie essentielle en discours. Bien sûr la condition pour que ce mécanisme puisse être activé est que le N2 soit sémantiquement compatible avec le N1, en tant que partie (ou caractéristique) potentielle de celui-ci. Certes, les *agissements* et les *plaisanteries* ne sont pas définitionnels pour un être humain, mais néanmoins tout être humain peut en être à l'origine, d'où le fait que le choix du N1 – lequel peut être général ou spécifique – ne semble pas décisif (à la différence de ce qu'on a observé dans le paradigme sous [22]).

Il n'en demeure pas moins vrai que la faible proportion des N d'action de ce paradigme (3 %) conforte l'idée que la construction du SN inaliénable puise principalement non pas dans les actions contingentes, mais bien dans les actions essentielles. Le mécanisme de la rétroprojection ne serait activé qu'en « dernier recours », surtout en lien avec la description ou l'identification de certains référents dans des situations particulières.

Conclusion

Cette étude sur corpus dessine quelques tendances générales au niveau de la typologie des N1 et des N2 qui entrent dans le SN inaliénable.

Pour ce qui est du N1, le « tout », nous avons constaté d'emblée que la fréquence des NH est la plus élevée, ce que nous avons expliqué par le statut « multi facettes » de l'humain, en comparaison avec

des N d'idéalités (discursives) dont les propriétés linguistiques sont bien décrites dans Flaux & Stosic (2015).

les autres entités, qu'elles dénotent ou non des totalités. En effet, la raison d'être du SN inaliénable est de décrire un tout moyennant ses parties (au sens large), et logiquement, la fréquence d'un N₁ est d'autant plus élevée que la totalité qu'il dénote est structurée en parties nombreuses et variées. En outre, nous avons constaté une autre tendance, plus générale, qui se traduit par la très forte présence de N d'entités concrètes par rapport aux N d'entités abstraites, très peu mobilisés comme N₁. C'est que les entités concrètes ont aussi bien des parties physiques que des dimensions et des qualités, alors que les entités abstraites sont dépourvues de parties matérielles. Pourtant, les Nabs ne sont pas totalement exclus de la position du N₁, ce qui signifie qu'elles peuvent tout de même être conçues comme des totalités, même si leur « divisibilité » reste assez limitée : ontologiquement, elles ne peuvent avoir que des « parties » abstraites, ce qui a été confirmé dans notre corpus par leur association massive avec des N₂ dénotant des dimensions.

Pour ce qui est du N₂, la « partie », la tendance générale observée est que les N dénotant des parties (physiques ou non), entrant dans la définition lexicale des N₁ (dénotant le tout), sont de loin les plus fréquents. Le caractère inhérent de la « partie » est donc fondamental, et prime sur la nature ontologique de celle-ci : même si la proportion des parties concrètes est plus importante que celle des parties abstraites, le nombre de celles-ci est beaucoup plus important que dans le cas observé du N₁. L'exigence du caractère définitionnel (ou inhérent) de la partie, qu'elle soit concrète ou abstraite, découle de la valeur possessive de l'article défini devant le N₂, caractéristique que partagent toutes les structures inaliénables en français. Par conséquent, le référent du N₂ est présupposé, sur la base de la mention du N₁, et le but de l'énonciation (dans le SN inaliénable) est de caractériser le premier, d'où le caractère obligatoire de l'adjectif.

Parmi les N de parties abstraites mobilisés, les N de dimensions sont de loin les plus fréquents. Mais nous avons vu que d'autres N d'entités abstraites, comme les N à caractère verbal (dérivés ou non de verbes d'action) sont également possibles, du moment où leurs référents sont étroitement associés à ceux du N₁ (lesquels peuvent en être l'agent ou le patient). Nous avons également constaté l'importance du N₁ employé pour le caractère définitionnel de telle ou telle action.

Si nous avons établi une typologie générale des N₁ et des N₂ entrant dans notre structure, nous avons laissé de côté la contribution

de l'adjectif dans le sens global de la construction : en effet, le choix de l'adjectif, se rapportant syntaxiquement au N₂, peut être favorisé par le sémantisme du N₁ (comme dans *un inquisiteur au regard froid*), et la qualité peut même atteindre le N₁, si le N₂ en dénote une partie « saillante », comme dans *une mère (au comportement) adorable* (Leeman 1993). Nous laissons cette question pour une recherche ultérieure.

Nous espérons que notre contribution permet de donner un prolongement à l'excellent travail de Marleen Van Peteghem (2006), en abordant l'inaliénabilité, cette fois au niveau du syntagme nominal.

Références bibliographiques

- Anscombre, Jean-Claude, « Pourquoi un moulin à vent n'est pas un ventilateur », *Langue française* 86, 103-125, 1990 ([doi:10.3406/lfr.1990.5797](https://doi.org/10.3406/lfr.1990.5797)).
- — —, « L'article zéro sous préposition », *Langue française* 91, 24-39, 1991 ([doi:10.3406/lfr.1991.6203](https://doi.org/10.3406/lfr.1991.6203)).
- Borillo, Andrée, « La relation partie-tout et la structure [N₁ à N₂] en français », *Faits de langues* 7, 111-120, 1996 ([doi:10.3406/flang.1996.1084](https://doi.org/10.3406/flang.1996.1084)).
- Bosredon, Bernard & Tamba, Irène, « Verre à pied, moule à gaufre : préposition et noms composés de sous-classe », *Langue française* 91, 40-55, 1991 ([doi:10.3406/lfr.1991.6204](https://doi.org/10.3406/lfr.1991.6204)).
- Cadiot, Pierre, « À la hache ou avec la hache ? Représentation mentale, expérience située et donation du référent », *Langue française* 91, 7-23, 1991 ([doi:10.3406/lfr.1991.6202](https://doi.org/10.3406/lfr.1991.6202)).
- — —, « À entre deux noms : vers la composition nominale », *Lexique* 11, 193-240, 1992.
- Flaux, Nelly & Stosic, Dejan, « Pour une classe des noms d'idéalités », *Langue française* 185, 43-57, 2015 ([doi:10.3917/lf.185.0043](https://doi.org/10.3917/lf.185.0043)).
- Flaux, Nelly & Van de Velde, Danièle, *Les Noms en français : esquisse de classement*, Paris, Orphys, 2000.
- Furukawa, Naoyo, *Grammaire de la prédication seconde. Forme, sens et contraintes*, Louvain, Duculot, 1996.
- Galmiche, Michel & Kleiber, Georges, « Sur les noms abstraits », in *Les Noms abstraits*, Nelly Flaux et al. (dir.), Villeneuve-d'Ascq, PU Septentrion, 23-40, 1996.

- Gettrup, Harald, « À marquant la caractéristique. Le problème de l'article », in *Traditions et tendances nouvelles des études romanes au Danemark. Articles publiés à l'occasion du 60^e anniversaire d'Ebbe Spang-Hansen*, Michaël Herslund et al. (dir.), *Revue romane* 31, 49-65, 1988.
- Guéron, Jacqueline, « L'emploi "possessif" de l'article défini en français », *Langue française* 58, 23-35, 1983 ([doi:10.3406/lfr.1983.6413](https://doi.org/10.3406/lfr.1983.6413)).
- , « Inalienable possession », in *The Blackwell Companion to Syntax*, vol. 2, chap. 35, 590-638, 2005 ([doi:10.1002/9780470996591.ch35](https://doi.org/10.1002/9780470996591.ch35)).
- Hanon, Suzanne, « Qui a quoi ? Réflexions sur la possession inaliénable et le verbe avoir en français », *Revue romane* 23(2), 161-177, 1988 (https://tidsskrift.dk/revue_romane/article/view/29663).
- , *Les Constructions absolues en français moderne*, Louvain / Paris, Peeters, 1989.
- Husserl, Edmund, *Recherches logiques*, t. 2, 2^e partie, Recherche III, Paris, PUF, 1972 (1913¹).
- Kleiber, Georges, « Des anaphores associatives méronymiques aux anaphores associatives locatives », *Verbum* XIX(1-2), 321-337, 1997.
- , « Anaphore associative et relation partie-tout : condition d'aliénation et principe de congruence ontologique », *Langue française* 122, 70-100, 1999 ([doi:10.3406/lfr.1999.6288](https://doi.org/10.3406/lfr.1999.6288)).
- Kupferman, Lucien, « Avoir et la prédication seconde », *Langue française* 127, 67-85, 2000 ([doi:10.3406/lfr.2000.999](https://doi.org/10.3406/lfr.2000.999)).
- Leeman, Danielle, « Éléments pour une description linguistique de la personne physique », *Linx* 28, 107-133, 1993.
- Le Guern, Michel, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973.
- Moštrov, Vassil, *Étude sémantique et syntaxique des compléments adnominaux en à et en de dénotant des parties*, Thèse de doctorat, Université Lille 3, 2010.
- , « Un cas particulier de la relation partie-tout : les compléments adnominaux en à avec et sans article défini anaphorique », *Studii de Lingvistica* 3, 205-224, 2013 (<http://studiidelingvistica.uoradea.ro/docs/3-2013/pdf-uri/Mostrov.pdf>).
- , « L'être humain et la relation partie-tout », in *Les Noms d'humains : une catégorie à part ?*, Wiltrud Mihatsch & Catherine Schnedeker (dir.), Stuttgart, Franz Steiner, 115-145, 2015.
- Riegel, Martin, « L'adjectif attribut de l'objet du verbe avoir : amalgame et prédication complexe », *Travaux de linguistique* 17, 69-87, 1988.

- Salles, Mathilde, « De avoir les yeux bleus à avoir les dents longues, en passant par avoir la promesse facile : un continuum phraséologique exemplaire », in *Composition syntaxique et figement lexical en français et en arabe : spécificités et interférences*, actes de l'atelier franco-tunisien de Caen, septembre 2002, Jacques François & Salah Mejri (dir.), Caen, PU Caen, 109-122, 2005 ([hal-00012280](https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00012280)).
- Spang-Hanssen, Ebbe, *Les Prépositions incolores du français moderne*, Copenhague, Gad, 1963.
- Van de Velde, Danièle, *Le Spectre nominal. Des noms de matières aux noms d'abstractions*, Louvain / Paris, Peeters, 1995.
- , « L'instabilité des matières dans l'ontologie naturelle », *Le Français moderne* 2, 154-172, 2017.
- , « Les adjectifs *tough* du français comme prédicats dispositionnels », *Langages* 218, 107-124, 2020 ([doi:10.3917/lang.218.0107](https://doi.org/10.3917/lang.218.0107)).
- Van Peteghem, Marleen, « Anaphores associatives intra-phrastiques et l'inaliénabilité », in *Aux carrefours du sens. Hommages offerts à Georges Kleiber pour son 60^e anniversaire*, Martin Riegel et al. (dir.), Orbis Supplementa, Leuven, Peeters, 441-456, 2006.
- Vergnaud, Jean-Roger & Zubizarreta, Maria Luisa, « The Definite Determiner and the Inalienable Construction in French and English », *Linguistic Inquiry* 23(4), 595-652, 1992 (<https://www.jstor.org/stable/4178791>).

Le superlatif relatif et la solution partitive

Emilia Hilgert

Université de Reims Champagne-Ardenne

ehlgrt@gmail.com

Résumé • Cet article montre, à propos d'un énoncé comme *Jean a escaladé la montagne la plus haute*, contenant un superlatif, que sa double lecture, absolue et comparative, n'est pas justifiée et que la supposée lecture comparative provoquée par une mise sous focus d'un constituant de la phrase n'est en fait qu'une interprétation contrastive polémique, sans aucun rapport avec la présence du superlatif dans l'énoncé. Contre l'hypothèse de l'indétermination de l'article défini et donc de l'inexistence du référent du superlatif relatif, nous montrons que son existence est assurée par l'ensemble de départ partitif, toujours défini, dont est extrait l'exemplaire détenant la propriété au plus haut ou au plus bas degré.

À Marleen, avec plein de superlatifs

Introduction

La stimulante problématique exposée par Marleen Van Peteghem dans son appel à contribution de 2019 sur le thème *Superlatifs et définitude* (cf. le numéro 35 de *Scolia*, 2021) met le focus sur le sémantisme de l'article défini qui accompagne le superlatif :

Exprime-t-il toujours la définitude ou faut-il admettre, avec Szabolcsi (1986) et Heim (1999), qu'il a une valeur différente selon l'interprétation du superlatif : définie avec les superlatifs absolus (cf. *Jean a escaladé la montagne la plus haute [du monde]*), indéfinie avec les superlatifs relatifs (cf. *Jean a escaladé la montagne la plus haute [en comparaison avec Pierre et Paul]*) ? Ou l'article est-il toujours défini dans la mesure où il véhicule une présupposition d'unicité, mais pas de présupposition d'existence (Coppočk & Beaver 2014, cf. aussi Kleiber 1992) ? (Van Peteghem 2019)

Cette problématique découle d'une impressionnante littérature qui traite du « superlative » anglais et des formes apparentées des langues européennes de diverses familles (hongrois, langues slaves, langues romanes, etc.), principalement dans un cadre générativiste expliqué par les *Logical Forms* (formes logiques).

Nous apporterons notre réponse à ces questions, en commençant par une clarification des notions évoquées, pour préciser dans un deuxième temps l'interprétation définie ou indéfinie de l'article *le* dans la construction superlative et la présupposition d'unicité existentielle ou indéterminée du référent dans ce cas. Nous avancerons l'idée que le superlatif de forme *le plus / moins Adj.* (tout comme son correspondant *the Adj.-est*) est fondamentalement partitif et donc relatif, c'est-à-dire qu'il implique par sa nature sémantique l'extraction de l'exemplaire visé par le syntagme superlatif d'un ensemble plus grand, qui garantit ainsi son existence et qui explique sa possible utilisation comme un syntagme nominal sans nom (cf. Corblin 1996). La lecture appelée « comparative » ou « relative » dans la problématique n'est en fait qu'une lecture contrastive qui ne provient pas du superlatif et qui n'est pas spécifique de celui-ci. Notre exposé se servira de deux outils sémantiques, l'interprétation partitive, qui relève du sens même du superlatif relatif, et la dépendance ontologique de la propriété désignée par l'adjectif d'un support dénommé par un nom catégorématique (cf. Kleiber 1981) : la propriété désignée par un adjectif (*haut* ou *cher*, de type syncatégorématique) ne se manifeste que par le biais d'autres catégories, autonomes, comme *montagne* ou *voiture*, et ne peut en être dissociée. Le superlatif ne sera pas, par conséquent, dissocié des catégories ontologiques autonomes dénommés par un nom.

Clarification des termes et des notions en question

Problématique

La terminologie utilisée dans les études citées par Van Peteghem (2019) interpelle, parce qu'on voit mentionner les superlatifs *absolu* et *relatif* dans une acception assez différente de la nomenclature classique du français. Les travaux cités, qui parlent de deux superlatifs, se concentrent en fait sur la seule forme marquée morphologiquement, c'est-à-dire *the Adj.-est*, cf. *high* > *the highest*, *large* > *the largest*, nommée « superlative » (sans autre spécification), sans mentionner parmi les superlatifs la forme *very high* ou la catégorisation de celle-ci. L'aspect morphologique, important pour l'anglais à cause de la différence formelle entre le comparatif de supériorité *-er* et le superlatif *-est* et l'intervention ou non de *most* prennent en quelque sorte le pas sur les aspects syntaxico-sémantiques globaux des degrés de significations des adjectifs où interviennent des adverbes d'intensité.

Face à cela, nous tenons à apporter une précision terminologique, qui, même banale, permet de mettre en correspondance les différentes étiquettes utilisées. Il nous semble utile de rappeler, d'une part, la distinction terminologique classique entre *superlatif absolu* et *superlatif relatif*, traditionnellement utilisée en linguistique française (ou, du moins, en grammaire française, cf. Riegel *et al.* 2014), et, de l'autre, celle entre *superlatif absolu* et *superlatif relatif* relevés par Van Peteghem dans les études anglophones citées. Disons d'emblée qu'elles ne se situent pas sur le même plan, la première étant formelle, concernant deux types de formes syntaxiques avec leurs interprétations spécifiques, la seconde étant sémantique et contextuelle, concernant les interprétations d'un même type de formes, considérées comme ambiguës.

Une distinction formelle

La première distinction concerne le niveau formel des syntagmes adjectivaux ou adverbiaux modifiés en français par des adverbes (sauf quelques formes irrégulières) pour signifier les différents degrés de significations d'une propriété intensive, selon le schéma bien connu, rapporté au degré neutre ou positif :

- les comparatifs d'égalité, de supériorité et d'infériorité, cf. *aussi / plus / moins Adj. que P* ;
- les superlatifs relatif *le plus / moins Adj. de SN* et absolu *très Adj.*

De manière plus moderne, on considère que les degrés de signification des adjectifs peuvent prendre deux voies, celle de l'expression de l'intensité ou celle de l'expression de la comparaison (Rivara 1993). Selon cette distinction, le schéma traditionnel est réordonné comme suit, à partir du même degré neutre ou positif :

- les degrés d'expression de l'intensité faible, moyenne ou forte (*peu / un peu / assez / très / trop Adj.*) ;
- les degrés d'expression de la comparaison (*plus / moins / aussi Adj. que P* ; *le plus / moins Adj. de SN*).

Pour l'expression du haut degré opposée à celle des plus haut ou plus bas degrés, réalisées par les superlatifs, il s'agit donc d'observer la différence entre *très Adj.* et *le plus / le moins Adj.*, ayant comme corollaire une interprétation différente de ces formes, même isolées.

Le superlatif absolu

L'intensité forte exprimée par la forme *très Adj.*, appelée traditionnellement *superlatif absolu* et plus récemment *le degré de signification de l'intensité élevée* (cf. Riegel et al. 2014, qui ne renoncent pas, pour autant, à l'étiquette classique), signifie que la qualité exprimée par l'adjectif est saisie en elle-même à un degré de haute intensité, sans comparaison avec d'autres entités qui peuvent détenir la propriété en question, mais en se rapportant à une échelle conventionnelle ou à une norme implicite de degrés d'intensité de la propriété :

[1] Jean a pris une très belle photo / une photo très belle.

Le superlatif absolu exprimant l'intensité élevée est compatible aussi bien avec des syntagmes de type défini (article défini, déterminants possessif ou démonstratif) qu'avec un syntagme indéfini :

[2] une / cette / notre très vieille cave de champagne

Le superlatif relatif

A *contrario*, les degrés de comparaison, c'est-à-dire les différents comparatifs ou le superlatif relatif, signifient que la propriété est mise en rapport avec d'autres éléments de référence, soit la propriété détenue par l'entité-support à d'autres moments, soit la même propriété détenue par d'autres entités supports, soit avec d'autres propriétés, le complément du comparatif ou le complément du superlatif étant habituellement explicites, ou, à défaut, inféribles :

- [3] Cette moto est moins chère que les autres. / que la mienne. / est plus chère que je ne le pensais. / est aussi belle qu'au début. / est plus belle que fiable. (comparatifs)
- [4] Voici la moto la moins chère de toutes. / de notre magasin. // Paul veut avoir la plus rapide moto possible. (superlatif relatif)

La forme *le plus / moins Adj.* (tout comme *the Adj.-est* pour l'anglais) suppose un ensemble de comparaison d'entités dénommées par un nom catégorématique (*moto*) ayant la propriété désignée par l'adjectif pour déterminer celle qui la détient au degré maximal parmi *les motos plus ou moins chères / belles / rapides*. C'est le fait d'être rapporté à un ensemble d'extraction qui lui vaut le nom de *superlatif relatif*, c'est-à-dire relatif aux membres d'un ensemble détenant la même propriété dont on extrait l'exemplaire détenant la propriété au plus haut degré.

Tout comme les comparatifs, qui ont des compléments comparatifs introduits par *que*, le superlatif relatif a un complément spécifique qui renvoie à l'ensemble dont on extrait l'exemplaire détenant la propriété au degré maximal, représenté par un syntagme prépositionnel de type extractif-partitif :

- [5] la plus belle des motos de ce magasin / de mes motos / de ces motos / des motos du monde

Bilan et diversification

Cette première distinction entre superlatif absolu et superlatif relatif se fait en fonction de la référence ou la non-référence à un ensemble d'extraction du superlatif : soit on évalue, par le superlatif

absolu (*un N très Adj.*) le haut degré de la propriété Adj. d'un N en termes d'intensité sur une échelle virtuelle, sans référence à d'autres éléments désignés par le même N, soit on exprime, par le superlatif relatif (*le N le plus Adj.*) le degré maximal de la propriété Adj. d'un N relativement à l'ensemble d'appartenance du N modifié par Adj. Ou, dans les termes de Rivara (1993 : 41) :

[L]es emplois dits (syntaxiquement) absolus des adjectifs (*grand*, mais aussi *très grand*) sont caractérisés par l'absence de référence à un comparant. Ils semblent véhiculer une information « absolue » (non relative à un repère).

Les emplois de type ouvertement comparatif des adjectifs n'ont de valeur référentielle qu'en vertu de repères qui sont de types divers, mais sont toujours indispensables.

Cette présentation est assez schématique, les réalisations linguistiques du haut degré ou du plus haut degré de la propriété étant assez diversifiés au sein d'une langue et présentant des différences formelles d'une langue à une autre. Par exemple, l'autonomie du syntagme adjectival superlatif relatif par rapport au nom, prenant la forme du superlatif sans nom ou du superlatif antéposé ou postposé au nom, est source de beaucoup d'interrogations.

[6] La plus rapide s'est déjà vendue.

[7] la plus rapide moto / la moto la plus rapide

L'article défini, en quelque sorte dédoublé en position post-nominale du superlatif, accompagnant aussi bien le nom que l'adjectif (contrairement à l'italien ou à l'espagnol), est-il l'article du nom ou celui du superlatif ? Les deux articles ont-ils le même rôle¹ ?

1. Par exemple, le superlatif relatif du roumain détient un article spécifique, de forme démonstrative *cel, cea, cei, cele*, différent de l'article défini : *cel mai înalt munte* Ø (*la plus haute* Ø *montagne*) vs *muntele cel mai înalt* (*montagne-la la plus haute*) : lorsque le superlatif avec son article spécifique *cel* est antéposé au nom, ce dernier n'a pas d'article, et lorsque le superlatif avec *cel* est postposé au nom, il emporte avec lui son article spécifique démonstratif, laissant la place auprès du nom à l'article défini enclitique du nom déterminé, ce qui laisse penser que l'article du superlatif est plus fort, du moins en roumain, que celui défini du nom et qu'il le remplace lorsqu'ils occupent la même position.

Enfin, des variations sont liées au fait que les degrés de significations s'appliquent à toute grandeur présentant des variations d'intensité, à l'aide des mêmes outils adverbiaux, mais avec des particularités en fonction de la catégorie grammaticale modifiée : les modificateurs de degrés s'ajoutent aux adverbes (*très vite* vs *le plus vite*), aux quantificateurs adverbiaux du nom pour signifier différents degrés de la quantité (*beaucoup de lettres* / *énormément de lettres* pour la variation de la quantité rapportée à une norme implicite, *le plus de lettres* / *le moins de lettres* pour la quantité maximale ou minimale soumise à comparaison), aux verbes pour signifier la quantification des procès ou, indirectement, des quantités impliquées (sans comparaison : *je dors* // *mange assez* / *peu* / *beaucoup* / *énormément* ; avec comparaison : *plus que toi* / *le plus de tous* / *le plus le soir*). Des différences interprétatives sont également liées aux positions syntaxiques du groupe modifié (sujet, objet, position détachée, attribut de l'objet, etc.). Par exemple, en ciblant une propriété en position détachée (*le plus pénible, c'est le manque d'eau*), l'article défini reste invariable, dans une forme neutre adaptée au pronom *ce*. Ces différentes configurations n'infirment pas l'interprétation prototypique du superlatif relatif, mais illustrent ses potentialités morpho-syntaxiques très variables.

Une distinction interprétative contextuelle

La distinction proposée dans les travaux cités par Van Peteghem se place au niveau interprétatif et concerne deux lectures de ce que la tradition française appelle *superlatif relatif* et que nous avons présenté plus haut (*le plus* / *le moins Adj.*, EN *the Adj.-est*, RO *cel mai Adj.*), que les auteurs cités mentionnent sous le terme réduit de « superlative ». Les deux interprétations sont constatées non pas au niveau du syntagme nominal contenant un superlatif, ni au niveau de la phrase où il figure, les deux considérés comme ambigus, mais au niveau du contexte d'énonciation (cf. les ajouts de contextualisation dans la problématique *supra*). Ainsi a-t-on sous-catégorisé le superlatif de forme *the Adj.-est* selon deux lectures, « an absolute reading » et « a comparative reading » (cf. Heim 1985, 1999, Szabolczi 1986, reprises par Krasikova 2012, parmi d'autres).

La lecture absolue du superlatif

Suivant Heim (1985) et Szabolczi (1986), si la phrase *Jean a escaladé la plus haute montagne* laisse entendre en contexte qu'il s'agit de la plus haute du monde, on aurait affaire à une lecture absolue, présentée souvent sous le raccourci « superlatif absolu ». Elle présente le résultat d'une comparaison de la propriété « hauteur » pour toutes les montagnes du monde et on peut nommer cette montagne : c'est l'Everest. On pourrait en déduire que le calcul comparatif se fait sur la classe générique *montagnes*, impliquant par nature une propriété de type *altitude / hauteur*, mais pour Coppock & Beaver (2014), *la plus haute montagne des États-Unis*, se rapportant à l'ensemble spécifique des *montagnes états-uniennes*, s'interprète aussi comme une lecture absolue. En fait, cette lecture n'est pas simplement soumise à des processus référentiels vérifiés par des connaissances encyclopédiques (identification ou détermination de la montagne la plus haute du monde ou des États-Unis grâce aux connaissances géographiques), mais à l'intervention d'un seul agent dans l'action que suppose la position objet du groupe contenant le superlatif : un seul alpiniste, Jean, escalade une seule montagne, qui est la plus haute sur une classe générique ou sur un ensemble spécifique de taille importante.

La lecture comparative du superlatif

Si la même phrase *Jean a escaladé la plus haute montagne* laisse entendre en contexte que Jean a gravi une montagne plus haute que celles gravies par d'autres alpinistes (Pierre, Paul), on a affaire à un « comparative superlative » dans les termes de Szabolczi (1986) ou à un « relative superlative » dans les termes de Coppock & Beaver (2014). Dans ce cas, il s'agit du résultat de deux comparaisons, celle de la propriété *hauteur* des seules montagnes gravies par les personnes contextuellement concernées (un ensemble spécifique de trois montagnes escaladées par trois alpinistes), et une deuxième, mais qui devient de premier plan, entre les alpinistes selon leurs performances. C'est à juste titre que Szabolczi (1986) remarque la nécessité d'éléments suprasegmentaux de mise en évidence du sujet de cette comparaison de premier plan : une insistance phonologique (*focus*) ou l'extraction avec un présentatif réalisant une mise en emphase à la fois syntaxique et intonative :

- [8]** JEAN a escaladé la montagne la plus haute (et non Pierre ou Paul).
[9] C'est Jean qui a escaladé la montagne la plus haute (et non Pierre ou Paul).

Indéfinitude ou indétermination du superlatif « comparatif » ?

L'hypothèse de Szabolczi (1986 : 2) est qu'un contexte phraséologique n'acceptant que des syntagmes nominaux indéfinis accepte toutefois le superlatif avec l'article *the*, ce qui peut informer sur l'indéfinitude de celui-ci.

- [10a]** (1a) Who did you take a picture of?
[10b] (1b)*Who did you take the / every picture of?
[10c] (1c) Who did you take the best picture of? (Szabolczi 1986 : 2)

qui peut s'interpréter de deux façons :

- [11]** (2) A person, unknown to us, has various pictures, one of which is the best. You took this picture. We want to know who this person is.
 (3) You took pictures of various persons. Which of these pictures came out best? *I.e.*, who did you take a better picture of than you took of anyone else?

lectures qu'elle nomme *absolue* et *comparative* du superlatif, distinguées selon qu'il y a une personne photographiée ou plusieurs personnes photographiées :

For obvious reasons, I will call reading [3] on which (1c) is grammatical the comparative reading of the superlative, as opposed to reading [2], which I will call the absolute reading (Szabolczi (1986 : 2),

précisant que la seule lecture valable pour son exemple (1c) est celle comparative et que, dans ce contexte, le superlatif est indéfini, parce que, au moment de la prise de la photo qui sera finalement la meilleure, cette propriété n'est pas encore acquise :

At the level of picture-taking we do not have any definite "best picture". The comparison that makes this object "the best" arises at a

different level. Thus we can imagine that at the crucial level the object of take is, or counts as, an indefinite.

Ou, dans les termes de Heim (1985), « what was *the* in the sentence had to become *a* in the LF, or else the meaning would not have seemed quite right ». Les LF (formes logiques) de ces lectures proposées par les différents analystes ultérieurs sont destinées à montrer que ces différentes interprétations sont dues à une portée différente de l'article défini comme spécifieur, selon des propriétés dérivées de la représentation arborescente.

Il s'agit, comme le dit Tomaszewicz (2013 : 228), de voir si « *-est* can take scope inside or outside of the superlative DP ». Cf. aussi Krasikova (2012) :

Most semantic theories of superlatives are concerned with resolving the comparative-absolute ambiguity superlative sentences are notorious for. Comparative superlatives are considered a thorny case because their semantic indefiniteness seems to clash with the presence of the definite article. The standard solution is to replace *the* by an abstract *a* in such cases.

L'hypothèse de Szabolczi (1986) ne fait pas l'unanimité. La même Tomaszewicz (2013 : 228) informe que « [u]nlike Heim (1999) and Szabolcsi (1986), (2012), Farkas & Kiss (2000) and Sharvit & Stateva (2002) argue that *-est* can only take DP-internal scope ».

Coppočk & Beaver (2014) empruntent une voie de milieu, plaidant en faveur de la définitude de l'article *the* morphologiquement défini, admettant l'unicité qu'il exprime, mais pas l'existence du référent (2014 : 178), parce qu'il n'assure pas de référence à un individu précis. Ils concluent que la dénotation du superlatif est indéterminée (unicité oui, mais existence non, parce que l'affirmation de l'unicité peut être suivie de la négation de l'existence de l'ensemble d'extraction de l'exemplaire unique visé) :

The following examples show that relative superlatives are consistent with the possibility that there is no satisfier of the description:
 (16) *Sue wanted to eat the juiciest apple out of all of her friends, but there were no apples.* (17) *Sue wanted to eat the {most, #large} apples, but there were no apples.* Under a determinate analysis, existence is

presupposed, explaining why the large apples is infelicitous in (17). The fact that denial of existence is compatible with use of relative superlative descriptions in these examples is thus evidence that these superlatives do not have a determinate denotation.

Une autre opposition à l'expression de l'existence par l'article défini met, une fois encore, l'accent sur les agents en compétition, et non sur le superlatif lui-même :

- [12]** (18) Sue wanted to see the most famous marble statue out of all of her friends, and so did John. # Therefore Sue and John wanted to see the same statues.
- [13]** (19) Sue wanted to see the {#most, old} marble statues, and so did John. Therefore Sue and John wanted to see the same statues. (Coppočk & Beaver 2014 : 181).

Contre la thèse des deux lectures

Szabolczi (1986, 2 et 3) observe que le *focus* rend les deux lectures possibles (cf. les gloses de son exemple (6), où l'article indéfini est introduit à cause du complément de type comparatif) :

- [14]** (5) [...] 'John climbed the highest mountain (no FOCUS) = John climbed Mt. Everest'
 ['Jean a escaladé la montagne la plus haute = Jean a escaladé l'Everest']
 (6) [...] 'JOHN climbed the highest mountain (JOHN = FOCUS)
 = It was John who climbed Mt. Everest
 or
 = John climbed a mountain that was higher than what anybody else climbed'
 ['Jean a escaladé la montagne la plus haute = C'est Jean qui a escaladé l'Everest
 ou
 = Jean a escaladé une montagne qui était plus haute que celles que n'importe qui d'autre a escaladées']

Notons un premier fait : la dernière paraphrase du superlatif montre une transformation claire de celui-ci en comparatif, avec un complément

qui lui est spécifique, introduit par *than*, séparant la montagne gravie par Jean de celles gravies par les deux autres alpinistes et faisant ainsi apparaître l'indéfini *une montagne*. En réalité, le superlatif implique une extraction sur un ensemble dont il fait partie : *Jean a escaladé la plus haute des trois montagnes gravies par lui-même, par Paul et par Pierre* (cf. la nature partitive du superlatif relatif, présentée dans la deuxième partie de cet article).

Autre fait notable : la présence du *focus* prosodique sur le sujet n'exclut pas le résultat d'une éventuelle lecture absolue, qui n'en est plus parce que, si c'est Jean qui a escaladé l'Everest, et pas quelqu'un d'autre, l'activation de plusieurs compétiteurs donne à la tournure emphatique sur une classe générique une interprétation « comparative » entre alpinistes (cf. *anybody else*).

Enfin, les tournures interrogatives ou extractives génèrent aussi une lecture « comparative » avec des syntagmes objets qui ne contiennent pas un superlatif (relatif), dans la mesure où un *focus* active un ensemble pluriel implicite :

[15] QUI a payé l'addition ?

[16] JEAN a payé l'addition (et pas quelqu'un d'autre).

[17] C'est Jean qui a payé l'addition (et pas quelqu'un d'autre).

Autrement dit, le contexte « comparatif » activant plusieurs agents, opposé au contexte « absolu » attribuable à un seul agent, n'est pas spécifique du superlatif et n'apporte pas d'information pertinente sur le superlatif lui-même.

La recherche à tout prix d'une comparaison entre plusieurs agents donne d'ailleurs des résultats assez bizarres chez Coppock & Beaver (2014), lorsqu'ils construisent leurs exemples déjà cités :

[18] Sue wanted to eat the juiciest apple out of all of her friends. [??Sue a voulu manger la pomme la plus juteuse de tous ses amis]

[19] Sue wanted to see the most famous marble statue out of all of her friends. [??Sue a voulu voir la statue en marbre la plus fameuse de tous ses amis]

Dans la structure proposée (qui est agrammaticale en français actuel, cf. Veland 1995), ils associent des superlatifs grammaticalement

relatifs (*the juiciest apple / the most famous marble statue*) avec un complément comparatif (*her friends*), mais syntaxiquement construit comme un complément superlatif, avec *out of all* [de tous], qui réfère en fait à *apples / statues* et nullement à des personnes de la même catégorie que Sue (*friends*). La suite grammaticale de ces superlatifs serait :

[20] Sue wanted to eat the *juiciest apple out of all apples*. [... la pomme la plus juteuse de toutes les pommes ; sans redondance : la plus juteuse de toutes les pommes]

[21] Sue wanted to see the *most famous marble statue out of all of marble statues*. [... la statue en marbre la plus fameuse de toutes les statues en marbre ; sans redondance : la plus fameuse de toutes les statues en marbre]

En fait, un complément comparatif se référant à un ensemble (*friends*) d'une autre catégorie que celle modifiée par l'adjectif (*juicy apple*) devrait être introduit par *than*, l'adjectif ne pouvant prendre qu'une forme de comparatif. Autrement dit, on propose une bizarre association entre le superlatif et un complément comparatif d'une autre catégorie, alors que le complément du superlatif ne peut renvoyer qu'à la catégorie dont est extrait l'exemplaire qui détient la propriété au plus haut ou bas degré. C'est ce qui ressort de l'exemple de Heim (1985) :

[22] [Of those three men] John recommended the *youngest one* to Bill.
[De ces trois hommes] Jean a recommandé le plus jeune à Bill.

où le seul complément du superlatif *the youngest one* est *of those three men*, extrait, antéposé, le superlatif n'ayant aucun rapport ni avec John, ni avec Bill. Tout au plus on peut dire que c'est le plus jeune des trois hommes qui a été recommandé, peu importe par qui à qui.

Pour une interprétation contrastive à la place de celle « comparative »

En définitive, le terme « comparatif » / « relatif » de la lecture opposant plusieurs agents d'une catégorie autre que celle du nom modifié par le superlatif mérite d'être rectifié. Les analystes ont moins souligné le fait que le focus comparatif se concentre en premier lieu sur les

agents de l'action *escalader*, et non sur les référents du syntagme nominal contenant le superlatif, *les montagnes* et *la plus haute d'entre elles*. En réalité, la lecture marquée par un *focus* aboutit à un effet contrastif caractérisant les agents en compétition, ce qui lui vaut plutôt le nom de *lecture contrastive*, terme proposé aussi par Gawron (1995) et repris par Coppock & Beaver (2014 : 194) : « the only innovation being that it relies on both a contrast set and an association relation between the contrast set and the set of measured entities ». L'effet obtenu, même s'il implique un processus comparatif, est en fait un contraste entre Jean et les autres alpinistes. Cette lecture contrastive a un caractère polémique et est destinée à rectifier une affirmation préalable qui donnerait une fausse information. Nous continuerons à utiliser le terme de *superlatif relatif* dans le sens expliqué dans la première section de ce travail. Quant à la prétendue inexistence ou indétermination du référent du superlatif, la solution partitive que nous présenterons plus loin pourra apporter une réponse claire.

Le superlatif relatif, une construction éminemment partitive

La propriété partitive intrinsèque au superlatif relatif est révélée par l'équivalence sémantique d'un SN du type *le plus Adj N* avec la structure partitive *le plus Adj de les N* :

[23a] la plus belle fille / la fille la plus belle

[23b] la plus belle des filles

L'interprétation partitive du superlatif relatif a déjà été proposée, par exemple, par Veland (1995 : 230-231) :

L'article défini est l'expression d'une « présupposition existentielle d'unicité » (Kleiber 1983 : 97) pour l'objet de référence visé. L'horizon de cette unicité est fourni par le complément du superlatif, qui, du coup, s'avère sémantiquement indispensable. À l'intérieur d'un complexe superlatif ainsi constitué – construction que l'on peut concevoir soit, en termes ensemblistes, comme l'expression d'une relation d'inclusion (cf. Barbaud 1976 : 141) soit, dans une optique référentielle, comme une relation partitive (discrète)

(cf. Milner 1978 : 366) – l'article défini apporte donc l'instruction d'extraire de la classe d'entités que spécifie le complément du superlatif le seul membre (ou la seule classe de membres) qui répond à la description fournie par le superlatif lui-même.

Le superlatif dans la structure partitive

Pour préciser notre outil d'analyse, rappelons que la partition grammaticale est celle que signifient des structures syntaxiques complexes du type {X de SN}, où X est une expression pronominale de quantité (*un, trois, plusieurs*), qualité (*le plus Adj.*) ou identité (*lequel ?, qui ?*) renvoyant à un sous-ensemble extrait d'un ensemble plus grand, désigné par le SN généralement défini de la structure, et qui ne fait intervenir qu'une seule catégorie référentielle, celle du N du complément partitif :

[24] un / trois / plusieurs / quelques-uns / certains / aucun / chacun / ceux / qui / une partie / lesquels / les plus rapides des alpinistes

Cette structure est essentielle pour l'expression des pourcentages, de *la plupart*, *la majorité*, enfin du superlatif.

[25] dix pour cent des électeurs / *dix pour cent d'électeurs / la plupart des voyageurs / *la plupart de voyageurs

[26] la plus rapide des motos / *la plus rapide de motos

La sémantique de la structure partitive

L'interprétation partitive n'est pas spécifique à la structure à deux éléments, X et son complément *de les / mes / ces N*. Elle est générée par des SN indéfinis du type *plusieurs N, certains N, un N*, etc. ou par les pronoms correspondants sans leur complément, mais en présence d'un contexte où l'ensemble source d'une partition est récupérable et en présence d'un verbe qui introduit le contraste entre le sous-ensemble extrait et l'ensemble complémentaire. La partition par le terme partitif se fait conformément au contraste introduit par le prédicat (cf. Theissen 2003, Kleiber 2005, Hilgert 2010).

[27] Dans la salle à manger, une chaise est cassée / une des chaises est cassée / parmi les chaises, une est cassée.

La partition se vérifie par des tests sémantiques qui prouvent l'existence d'un ensemble plus grand dont on isole un élément (*il y a plusieurs chaises, toutes les chaises ne sont pas cassées, parmi les chaises, une est cassée*) et d'un sous-ensemble complémentaire à celui extrait (*Et les autres ? Les autres ne sont pas cassées, il y en a qui ne sont pas cassées*).

On admet que la structure partitive en soi représente iconiquement la partition opérée par X sur son ensemble d'appartenance, mais la partition est signifiée comme effective ou non selon la position syntaxique de la structure : en position attribut dans *Paul est un de mes amis*, la structure signifie juste l'appartenance de « un » à l'ensemble d'amis de quelqu'un, sans contraste entre eux. En position de sujet, comme dans *Un de mes amis a escaladé l'Everest*, la partition est réalisée par le verbe.

La partition avec un superlatif

Dans le cas du superlatif, il y a une interprétation iconiquement partitive : $X = \text{le plus Adj. de SN}$ et une partition qualitative opérée par le superlatif au niveau du syntagme en dehors de l'intervention d'un contraste extérieur, introduit par un verbe : il y a un ensemble *les montagnes*, pré-supposant une propriété graduable syncatégorématique *altitude, hauteur* (cf. Rivara 1996), et un ordonnancement des éléments de cet ensemble sur une échelle (une norme implicite communément et pragmatiquement acceptée) selon les degrés signifiés linguistiquement. L'élément désigné comme *le plus Adj.* occupera une place distinguée qualitativement : toutes les montagnes ne sont pas les plus hautes. C'est le plus haut degré (ou le plus bas) qui introduit dans l'ensemble de départ une partition entre l'élément ou le sous-ensemble pluriel désigné par *les plus Adj.* et les autres, occupant des positions plus bas sur l'échelle des degrés de la propriété graduable.

En effet, l'une des propriétés des syntagmes comportant un superlatif relatif, quelle que soit sa forme (*la plus belle / la plus belle fille / la plus belle des filles / une des plus belles filles*) est celle de développer trois interprétations extractive-partitives de base, d'autres interprétations étant encore possibles selon sa position syntaxique au niveau de l'énoncé. Citons ici :

- une interprétation partitive intrasyntagmatique, sur la base du degré de la propriété, visible dans les phrases attributives (cf. *Tu es la plus belle / la plus belle des filles (du village // que j'aie connues)*), donc sur la base de la gradation de la propriété *belle* ; le superlatif extrait un exemplaire (ou un sous-ensemble dans le cas du pluriel *les plus belles*) de l'ensemble *les filles que j'ai connues*, scindant ainsi l'ensemble *les filles que j'ai connues* en deux sous-ensembles, d'une part le sous-ensemble – singleton ou pluriel – extrait et, de l'autre, le sous-ensemble complémentaire, des exemplaires qui ne correspondent pas au plus haut degré de la propriété *belle* ;
- une interprétation partitive phrasique, ou la participation à l'expression d'une partition sur la base du contraste introduit par le verbe (événementiel ou de propriété), si le superlatif (avec ou sans son complément) occupe une position argumentale (de sujet, par exemple) comme dans *Les plus belles filles du village sont parties / sont brunes* ; cette fois, la partition entre les plus belles et les autres, de type qualitatif, qui permet l'identification du référent, est mise au service de la partition par le prédicat verbal : *les plus belles sont parties, les autres non* ;
- une interprétation d'appartenance à un ensemble qualitatif dans les attributives présentatives contenant le SP *des plus Adj.*, représentant en somme la structure partitive *un des plus Adj.* dont la partition est annulée par le verbe *être* et qui devient simplement extractive (cf. *C'est un des meilleurs romans de l'année*).

Mais ce qui nous intéresse à ce stade, c'est de montrer que la référence à l'ensemble d'appartenance du N modifié par le superlatif par le biais du complément partitif du superlatif résout les difficultés relevées *supra* : le nom de la catégorie concernée par l'extraction d'un exemplaire avec un superlatif et l'existence même de l'exemplaire extrait par le superlatif et sa détermination.

Une seule catégorie référentielle en jeu

Pour le premier point, la structure partitive met en jeu, comme le montre Kleiber (2005), une seule catégorie référentielle, celle du N du

complément partitif (*le meilleur des alpinistes est un alpiniste*). Des processus anaphoriques et associatifs lient les éléments de la structure entre eux et ceux-ci au contenu textuel où ils figurent. Si le complément partitif est implicite, il est récupérable du contexte, parce que, en signalant qu'il y a un élément qui se caractérise par le plus haut degré d'une propriété, le superlatif sous forme de SN sans nom a besoin d'être complété ou sémantiquement saturé par la variable du nom de la catégorie concernée, de l'ensemble d'appartenance de ce meilleur élément. Ainsi, *Le Tour de France a commencé, que le meilleur gagne* permet de comprendre « que le meilleur des cyclistes gagne » ou « que le meilleur cycliste gagne ». D'une manière artificiellement redondante, ce serait l'équivalent de « que le meilleur cycliste des cyclistes participant au Tour de France gagne », redondance rejetée par le langage naturel, qui en fait économie².

L'existence du référent du superlatif garantie par son ensemble d'extraction

Le doute quant à l'existence du référent du superlatif (Coppočk & Beaver 2014) est contredit par le complément du superlatif, de type partitif, qui réfère à l'ensemble d'appartenance de l'exemplaire désigné par le superlatif. C'est cet ensemble d'appartenance qui assure et garantit l'existence du référent du superlatif, parce qu'il est défini lui-même. Le complément du superlatif ne peut avoir qu'une forme définie :

[28] le meilleur de + les cyclistes du Tour de France / de nos cyclistes / de ces cyclistes

[29] *le meilleur de cyclistes / *la plus haute de montagnes

2. Si le superlatif relatif est précédé par un article *le* invariable (cf. Riegel et al. 2014 : 625), comme dans *C'est quand ils sont jeunes que les arbres sont le plus sensibles à la pollution*, l'article et l'adverbe forment la locution adverbiale *le plus* (marquée par la prononciation de la consonne finale), qui ne distingue plus entre les arbres les plus sensibles et d'autres, qui ne sont pas sensibles à la pollution, mais qui porte sur la propriété *sensible(s)* à différents âges des arbres. Elle marque le plus haut degré de cette propriété en soi par rapport à ses autres degrés possibles en rapport avec les arbres. On distingue des degrés entre eux, et non des entités nommées par un N ayant la propriété de Adj. : à d'autres âges, les mêmes arbres sont moins sensibles à la pollution.

Et pour cause : la partition qualitative opérée par le superlatif se fait sur des ensembles définis, soit une classe générique *les N*, soit un ensemble spécifique *les N*, délimité, spécifié par différents processus linguistiques spécifiques (cf. Kleiber 2005). On ne peut mettre en doute l'existence d'un exemplaire d'un ensemble posé comme accessible, représenté par un article défini qui exprime « la présupposition existentielle d'unicité » au sens de Kleiber (1983 : 97 et 1992). La classe *les montagnes* de l'énoncé *Jean a escaladé la montagne la plus haute [du monde]* existe par le fait même d'être générique. Dans l'énoncé contrastif *Jean a escaladé la montagne la plus haute [en comparaison avec Paul et Pierre]*, l'ensemble *les montagnes* est délimité par l'information *escaladées par Jean, Pierre et Paul*.

Une détermination qualitative du référent du superlatif

On peut concevoir le plus haut exemplaire d'un tel ensemble spécifique, défini, borné, délimité, comme inexistant. Coppočk & Beaver (2014) utilisent le terme « indéterminé » à propos du référent du superlatif, Szabolczi (1986) le considère indéfini. Si la détermination est comprise comme la connaissance empirique de l'identité du référent du superlatif *la plus haute montagne* de ce petit groupe de montagnes, il est clair qu'on ne peut rejeter l'idée que cette identité est accessible et que, dans un texte plus large où figurerait cet énoncé il y aurait suffisamment d'indices pour accéder à cette identité. Mais, à supposer que l'énoncé isolé soit interprété sans son contexte, on comprendra toutefois que l'élément auquel réfère le superlatif existe et qu'il se distingue des autres qualitativement :

[30] Il y a / Il existe une montagne qui est la plus haute parmi trois autres que des alpinistes en compétition ont escaladées. > La montagne la plus haute / Cette montagne a été escaladée par Jean.

La détermination apportée par le superlatif n'est pas réalisée en termes d'identité (comme *Everest* dans l'interprétation « absolue » à un seul agent alpiniste), mais elle est de type qualitatif, grâce à l'adjectif modifié par des termes de degré *la plus* (Adj.).

Conclusion

Par conséquent, s'il y a une différence référentielle entre (a) *Jean a escaladé la montagne la plus haute [du monde]* et (b) *Jean a escaladé la montagne la plus haute [en comparaison avec Pierre et Paul]*, celle-ci n'est pas en termes de défini pour (a) et indéfini pour (b), parce que dans les deux cas, on a des ensembles de départ délimités, bornés, donnés sur le mode du défini, c'est-à-dire identifiables, même si ce bornage est implicite, signalé par les ajouts parenthétiques. La différence entre ces deux ensembles est, pour nous, celle entre une classe générique et un ensemble spécifique, les deux étant définis. L'intervention d'un agent ou de plusieurs dans l'action d'*escalader* n'influence en rien la distinction qualitative introduite par le superlatif dans un ensemble d'entités détenant une propriété graduable.

Dans *Jean a escaladé la montagne la plus haute [du monde]*, la référence implicite à toutes les montagnes du monde ne transforme pas cette forme en superlatif absolu : elle reste bien « relative », c'est-à-dire rapportée à l'ensemble des montagnes délimité par le SP *du monde*. De même, les montagnes escaladées par Jean, Pierre et Paul constituent un ensemble borné, délimité et donc défini, dont le superlatif relatif extrait celle qui a la propriété désignée par l'adjectif au plus haut degré rapporté à la qualité graduée manifestée, portée, par les autres N. Ce n'est pas l'étendue géographique qui octroie ou annule la définitude de l'ensemble qualitatif : elle est donnée par l'article du SN *la montagne*.

Enfin, la mise en relief emphatique du sujet de la phrase qui active « plusieurs agents » de l'action *escalader* produit un effet contrastif, polémique, qui n'a pas d'influence sur le superlatif et qui ne dépend nullement de celui-ci.

Références bibliographiques

- Barbaud, Philippe, « Constructions superlatives et structures apparentées », *Linguistic Analysis* II(1), 125-174, 1976.
- Coppočk, Elizabeth & Beaver, David, « A superlative argument for a minimal theory of definiteness », *Semantics and Linguistic Theory* 24, 177-196, 2014 ([doi:10.3765/salt.v24i0.2432](https://doi.org/10.3765/salt.v24i0.2432)).
- Corblin, Francis, « Groupes nominaux sans nom et partitif », *Travaux linguistiques de Cerlico* 9, 47-68, 1996.

- Farkas, Donka F. & Kiss, Katalin É., « On the Comparative and Absolute Readings of Superlatives? », *Natural Language & Linguistic Theory* 18, 417-455, 2000.
- Gawron, Jean Mark, « Comparatives, Superlatives, and Resolution », *Linguistics and Philosophy* 18, 333-380, 1995 ([doi:10.1007/BF00984929](https://doi.org/10.1007/BF00984929)).
- Heim, Irene, *Notes on comparatives and related matters*, ms., U. Texas, 1985.
- — —, *Notes on Superlatives*, ms., MIT, 1999.
- Hilgert, Emilia, *Partition et constructions prépositionnelles en français*, Genève/Paris, Droz, 2010.
- Kleiber, George, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck, 1981.
- — —, « Article défini, théorie de la localisation et présupposition existentielle », *Langue française* 57, 87-105, 1983 ([doi:10.3406/lfr.1983.5158](https://doi.org/10.3406/lfr.1983.5158)).
- — —, « Article défini, unicité et pertinence », *Revue romane* 27(1), 61-89, 1992 (https://tidsskrift.dk/revue_romane/article/view/29760).
- — —, « Détermination, indéfinis et construction partitive », *Scolia* 20, 209-239, 2005 (<https://univoak.eu/islandora/object/islandora:88885>).
- — —, « Massif / Comptable et noms de propriété », *Langue française* 183, 71-86, 2014 ([doi:10.3917/lf.183.0071](https://doi.org/10.3917/lf.183.0071)).
- Krasikova, Sveta, « Definiteness in superlatives », in *Logic, Language and Meaning*, Maria Aloni et al. (dir.), Berlin/Heidelberg, Springer, 411-420, 2012 ([doi:10.1007/978-3-642-31482-7_42](https://doi.org/10.1007/978-3-642-31482-7_42)).
- Milner, Jean-Claude, *De la syntaxe à l'interprétation. Quantités, insultes, exclamations*, Paris, Seuil, 1978.
- Riegel, Martin et al., *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 2014 (1^{re} éd. 1994).
- Rivara, René, « Adjectifs et structures sémantiques scalaires », *L'Information grammaticale* 58, 40-46, 1993 ([doi:10.3406/igram.1993.3154](https://doi.org/10.3406/igram.1993.3154)).
- Sharvit, Yael & Stateva, Penka, « Superlative Expressions, Context, and Focus », *Linguistics and Philosophy* 25(4), 453-504, 2002 (<https://www.jstor.org/stable/25001857>).
- Szabolcsi, Anna, « Comparative superlatives », *Papers in Theoretical Linguistics*, vol. 8 / MIT Working Papers in Linguistics, 245-266, 1986 (<https://philarchive.org/rec/SZACS>).
- Theissen, Anne, « Un des N et un N en lecture partitive », *Langages* 151, 67-86, 2003 ([doi:10.3406/lgge.2003.924](https://doi.org/10.3406/lgge.2003.924)).

- Tomaszewicz, Barbara, « Focus association in superlatives and the semantics of *-est* », in *Proceedings of the 19th Amsterdam Colloquium*, Maria Aloni et al. (dir.), 226-233, 2013.
- Van Peteghem, Marleen, « Appel à contribution ‘Superlatifs et définitude’ », *Scolia*, à paraître (<https://diachronie.org/2019/06/30/appel-a-contribution-superlatifs-et-definitude-scolia-2021>).
- Veland, Reidar, « Un superlatif déroutant en ancien français : *li plus fox de tous les autres* », *Revue Romane* 30(2), 227-238, 1995.

